

Élodie BLESTEL

**Aux confins de la signifiante : pour une conception
énactive du signe en espagnol américain**

TOME 2

Recueil de travaux

DOSSIER D'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

–2024–

Garante scientifique : Mme Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND

Soutenu publiquement devant un jury composé de :

M. Federico BRAVO, Professeur (Université Bordeaux Montaigne)
Mme Maria CANDEA, Professeure (Université Sorbonne Nouvelle)
M. James COSTA, Professeur (Université Sorbonne Nouvelle)
Mme Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND, Professeure (Université Rennes 2)
Mme Azucena PALACIOS, Professeure (Universidad Autónoma de Madrid)
M. Stefan PFÄNDER, Professeur (Albert-Ludwigs-Universität Freiburg)

Sommaire

SOMMAIRE	3
PRÉSENTATION	4
1. LE « SIGNIFIANT SUR LA PAILLASSE » : QUESTIONNER LES OUTILS	5
2. LE SIGNIFIANT COMME PRATIQUE ÉMERGENTE : « CONTACTS DE LANGUES » ET RÉANALYSES	46
3. LE SIGNIFIANT COMME PRATIQUE PROCESSUELLE : ENTRE DISCRÉTISATION ET TRADUCTION	174
4. LE SIGNIFIANT COMME PRATIQUE SOCIALE ET CHAMP D'INTERACTIVITÉ : PRISMES CROISÉS	294
TABLE DES MATIÈRES	384

Présentation

Ce deuxième tome du présent dossier d'Habilitation reprend les rubriques développées dans le mémoire de synthèse (tome 1), au sein desquelles je présente une sélection des travaux que j'ai publiés jusqu'ici. Toutefois, cette présentation thématique est aussi chronologique car les travaux sont ordonnés, dans chaque section, selon la date de leur parution.

1. Le « signifiant sur la paille » : questionner les outils

1.1 Blestel É. & Fortineau-Brémond C., « Présentation. La linguistique du signifiant : fondements et prolongements », *Cahiers de Praxématique* 64, 2015. [En ligne].

Résumé en français

Cet article introductif présente les fondements de la linguistique du signifiant, une approche linguistique initiée par les trois hispanistes J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho à la fin des années quatre-vingt, dont un des principes essentiels est l'unicité du signe linguistique. Trente années ont passé depuis les articles fondateurs de MO.LA.CHE et la linguistique du signifiant a connu de nouveaux développements : si le postulat initial de l'unicité reste au cœur des travaux, la dimension iconique du langage y a pris une place de plus en plus importante. Cet intérêt renouvelé pour le signifiant et pour les phénomènes de motivation s'est également traduit par une prise en compte accrue du niveau submorphologique ou sublexical, ce qui est relativement nouveau en espagnol par rapport à d'autres langues, notamment l'anglais. Pour mieux mesurer ces enjeux, il convient de les replacer dans le cadre théorique qui est le leur.

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond

Présentation

La linguistique du signifiant : fondements et prolongements

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 30 décembre 2015. URL : <http://praxematique.revues.org/3799> ; DOI : 10.4000/praxematique.3799

Éditeur : Presses universitaires de la Méditerranée

<http://praxematique.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://praxematique.revues.org/3799>

Document généré automatiquement le 30 décembre 2015.

Tous droits réservés

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond

Présentation

La linguistique du signifiant : fondements et prolongements

Expérimenter sans idée préconçue, c'est se vouer à ne trouver rien, puisqu'on ne cherche rien.

(Guillaume, 2006 : 46)

- 1 Est-il bien raisonnable de bâtir une recherche linguistique sur le double postulat de l'unicité (entendue comme la relation bi-univoque entre signifiant et signifié) et de l'iconicité (prise ici au sens très large de relation non aléatoire entre composants du triangle sémiotique¹) ? Les sept articles qui suivent entendent montrer que ce pari (car tous les postulats, même ceux qui semblent aller de soi, sont des paris), celui de la « linguistique du signifiant », n'est pas fou et que la méthode qui en découle, appliquée ici à la langue espagnole, s'avère au contraire extrêmement féconde.
- 2 L'objectif de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* est donc de présenter quelques travaux représentatifs de ce qu'est aujourd'hui la linguistique du signifiant, approche linguistique initiée par les trois hispanistes J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho² à la fin des années quatre-vingt, dont un des principes essentiels est l'unicité du signe linguistique. Mais trente années ont passé depuis les articles fondateurs de MO.LA.CHE et la linguistique du signifiant a connu de nouveaux développements : si le postulat initial de l'unicité reste au cœur des travaux, la dimension iconique du langage y a pris une place de plus en plus importante, ce dont témoignent un certain nombre des contributions ici rassemblées. Cet intérêt renouvelé pour le signifiant et pour les phénomènes de motivation s'est également traduit par une prise en compte accrue du niveau submorphologique ou sublexical, ce qui est relativement nouveau en espagnol par rapport à d'autres langues, notamment l'anglais³. Ce numéro est donc aussi l'occasion d'esquisser un bilan de ce qu'est devenue la linguistique du signifiant, en montrant comment certaines de ses orientations parmi les plus récentes peuvent être comprises comme un moyen de réaliser le programme initial.
- 3 Mais pour mieux mesurer les enjeux des différents articles, il convient de les replacer dans le cadre théorique qui est le leur.
- 4 Si la linguistique du signifiant est avant tout le produit d'une histoire, car directement inspirée de la pensée de Gustave Guillaume⁴, elle se nourrit également du dialogue avec d'autres approches contemporaines, partageant la même préoccupation pour le signifiant.

1. Le postulat de l'unicité

- 5 La linguistique du signifiant, née d'une relecture radicale de certains principes posés par G. Guillaume, s'est construite sur l'idée d'un nécessaire retour au signifiant, en tant qu'il est à la fois le garant et la matérialisation du signifié : « il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a : 96). La relation entre les deux faces du signe ne peut donc être pensée qu'en termes de *biunivocité* : « à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 46). Du point de vue méthodologique, la conséquence,

[...] c'est que le linguiste doit, tel l'apôtre Thomas, ne croire qu'à ce qu'il voit, à ce qui du langage s'offre à son observation, au signifiant. Et partout où se rencontre une occurrence de ce signifiant faire l'hypothèse, le pari si l'on veut, que son apport à la construction de l'énoncé sera le même, intégralement transporté d'un emploi à un autre, quels que soient la circonstance et l'entourage linguistique dans lesquels le mot se trouvera inséré, quelle que soit la syntaxe qu'on lui affectera, quelle que soit la situation d'expérience pour l'évocation de laquelle on le convoquera. (Delport, 2004 : 23)
- 6 Mais le principe d'unicité du signe n'implique pas pour autant une négation de la diversité (des emplois, des « effets de sens »⁵) telle qu'elle peut se manifester dans le discours. De ce

point de vue, la linguistique du signifiant fait sienne la distinction guillaumienne entre *langue* et *discours*⁶ :

[...] nous nous trouvons en présence, dans le langage, de deux tendances : une tendance de langue qui, par l'effet d'une définition sans cesse améliorée et plus cohérente du système, conduit à l'invariance fondamentale de la valeur des formes, et une tendance de discours qui, elle, au contraire [...] conduit à une variance sans cesse augmentée des applications possibles de la forme invariable fondamentale. [...] L'unité de condition est la visée de langue. La visée de discours, inverse, est la multiplicité des conséquences. Ce qui revient à dire, en synthèse, qu'il est constamment cherché la condition unique propre à produire des conséquences variées. (Guillaume, 1987 : 3)

- 7 La radicalité de la linguistique du signifiant tient à son refus de tout artifice susceptible de remettre en cause le principe de l'unicité du signe. Est donc rejetée l'idée, pourtant courante chez bon nombre de guillaumiens, que les formes linguistiques seraient malléables et que la diversité des emplois observables en discours serait imputable à la variation quantitative de tel ou tel élément du signifié (la quantité d'accompli et d'inaccompli, pour prendre le cas bien connu de l'imparfait⁷), à l'interception plus ou moins précoce dudit signifié (on pense, bien évidemment, à l'article⁸) ou à un processus de subduction qui, par exemple, permettrait un fonctionnement tantôt de « verbe plein » tantôt de verbe auxiliaire⁹. En effet, postuler de tels mécanismes revient à réintroduire, de façon subreptice, de la diversité au sein de la langue même¹⁰.
- 8 La plupart des travaux s'inscrivant dans le cadre de la linguistique du signifiant se donnent donc pour but de mettre en évidence le signifié unique d'une forme donnée mais aussi de montrer la non incompatibilité entre signifié unique et pluralité d'exploitations discursives¹¹, selon le programme fixé par M. Launay : « [...] ce qui fait problème, ce n'est pas qu'il y ait de la diversité *en soi*, c'est que cette diversité puisse apparemment se manifester *sous du même*. Et je tiens que c'est très précisément dans ce problème et non dans un autre que doit se trouver l'objet du linguiste » (1986 : 16-17).
- 9 Cette perspective suppose que soient redéfinis les trois pôles du triangle sémiotique et surtout les relations qu'ils entretiennent :
- 10 • « Le signifiant [...] n'est pas une matérialité strictement phonique, non plus que sa conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparait » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a : 97).
- 11 Le signifié, pour sa part, peut être défini comme la représentation d'une ou plusieurs propriétés et son rôle est double :
- D'une part il limite les capacités référentielles du signifiant, c'est-à-dire le champ d'homonymes auxquels celui-ci peut contribuer à référer, en d'autres termes son champ sémasiologique. C'est sa fonction *limitative*. D'autre part le signifié de langue est ce qui différencie les synonymes et confère au signifiant sa singularité dans un champ onomasiologique. C'est sa fonction *différenciatrice*. (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 47)
- 12 Il ne doit pas être confondu avec les référents qu'il permet d'évoquer, et qui naissent de la rencontre entre une association de signes, en discours, et une situation expérientielle.
- Il [le signifié] doit être distingué des cas du réel à la référenciation desquels on l'appelle à contribuer, car cette référence ne s'obtient jamais en dehors du discours et, partant, de la combinaison de ce signifiant avec d'autres signifiants, dans une certaine circonstance. Le signifié ne peut être assimilé aux représentations systématisées de ces effets discursifs, représentations qui appartiennent à la compétence de l'acteur du langage et constituent pour lui les capacités référentielles du mot. (Delpont, 2004 : 33)
- 13 • Le rapport entre signifié et référent est un rapport non de causation mais de permissivité ; le signifié est ce qui n'interdit pas les références :
- 14 Tout le mécanisme de référenciation repose donc sur la compatibilité entre la ou les propriétés dont le signe est la représentation et les diverses situations d'expérience telles qu'elles sont conceptualisées par l'esprit humain.
- 15 • Quant au signifiant et au signifié, le lien qui les unit n'est pas arbitraire mais motivé. Revenant sur la question, telle qu'elle a pu être posée par Saussure ou Benveniste, M. Launay note :

[...] cette problématique de l'arbitraire est presque toujours abordée dans une perspective *onomasiologique*. Soit : y a-t-il une raison pour que tel sens (que l'on pose *au départ*) soit « dit » par tel mot ? Et de répondre : « Non » [...]. Les choses seraient différentes si l'on posait la question dans une perspective délibérément *sémasiologique* : « Existe-t-il des raisons pour qu'à tel signifiant donné de telle langue donnée corresponde, *dans cette langue*, tels sens plutôt que tels et tels autres ? » Et c'est là qu'il conviendrait peut-être de répondre « Oui », la motivation radicale étant précisément *la cohérence du système lui-même*. (Launay, 1986 : 37, souligné par l'auteur)

- 16 • Enfin, il faut ajouter que le lien bi-univoque entre signifiant et signifié joue également au niveau phrastique, car l'arrangement des signes, dont l'agrégation constitue *in fine* la phrase, est lui-même signifiant :

La syntaxe n'est pas un enchaînement de « signifiés » : elle consiste seulement à inscrire le mot dans un signifiant secondaire intégrant à l'endroit des signifiants primaires ou morphématiques ; et c'est précisément parce qu'elle est un signifiant – sous physique de signifiant – que la syntaxe fonctionne comme tous les signifiants de langue, en référant par la totalité des éléments qu'elle met en œuvre, à la conceptualisation d'un sens. (Molho, 1986 : 43)

- 17 Une des conséquences majeures est que l'ordre des mots fait l'objet d'une attention toute particulière de la part de la linguistique du signifiant et que toute syntaxe ne peut être qu'une *chronosyntaxe*, pour reprendre le concept développé par Y. Macchi, en vertu des principes suivants :

– Le défilé des notions portées par une phrase s'inscrit dans une durée opérative pendant laquelle se construit son propre sens ;

– L'ordre des signifiants ne peut donc être tenu pour insignifiant et constitue la matérialisation physique d'une intention de sens singulière : faire varier l'ordre des mots, c'est modifier tout l'édifice temporel de l'énoncé et changer l'effet qu'il produira sur le récepteur. (Macchi, 2000 : 396)

2. Motivation et promotion du signifiant

- 18 La linguistique du signifiant repose donc, outre le principe d'unicité du signe, sur le postulat de la motivation : « Pour nous, le signe [...] ne peut être que *motivé* puisque “le lien unissant le signifiant au signifié” (définition saussurienne du signe) est entendu ici comme un rapport de production, d'*engendrement* du signifié par le signifiant » (Launay, 2003 : 277-278). Ou encore, « c'est le système [...] qui *motive* le signe et [...] donc, *la langue en tant que système* est, pour sa part, fondée sur un principe non d'*arbitraire* mais de *motivation*. » (Launay, 2003 : 278). En posant que la langue est motivée, la linguistique du signifiant prend donc clairement parti, dans le débat arbitraire / motivation, contre l'arbitraire, dont on a pu dire qu'il avait été érigé en dogme¹².

- 19 Ce principe va ici de pair avec le rôle de premier plan dévolu au signifiant, comme en témoignent à la fois le titre de l'article « Pour une linguistique du signifiant » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a) et les exhortations qu'on y trouve : « Le devoir du linguiste est de chercher la raison du signifiant » (*idem* : 97), car « il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur » (*idem* : 96).

- 20 Un grand nombre des travaux relevant de la linguistique du signifiant reposent donc sur la paronymie et l'analogie : « l'hypothèse théorique qui sous-tend toute notre étude a pour fondement essentiel [...] la paronymie » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 51). La plupart d'entre eux se sont attachés à mettre au jour des réseaux de relations entre signifiants et à en chercher la contrepartie dans les signifiés qui leur sont attachés. On peut citer, parmi les articles fondateurs, celui de MO.LA.CHE sur *ain* (Chevalier, Launay & Molho, 1983) ou encore celui de M. Launay sur l'apocope (1985). Il faut également mentionner les travaux de G. Luquet sur le verbe, qui mettent véritablement au cœur de l'analyse le principe de la motivation (2000 ; 2012). Par ailleurs, il n'est pas surprenant que l'espagnol ancien ait été un terrain privilégié de cette approche (Fortineau-Brémond, 2010a et 2010b ; Le Tallec-Lloret, 2009 et à paraître ; Piel, 2003), car la diachronie, avec son cortège de transformations analogiques, se prête remarquablement au petit jeu de la lecture du signifiant : « le signifiant peut faire l'objet d'une lecture, d'une analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme

est pris avec les autres dans des rapports de ressemblance et de différence : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice » (Launay, 1986 : 37).

- 21 Ce parti pris, comme celui de l'unicité du signe, constitue également une relecture radicale de G. Guillaume. En effet, ses écrits sur la question du lien entre signifiant et signifié sont pour le moins ambigus. Dans certaines leçons, il affirme que le signifiant est le « révélateur » du signifié, comme dans le passage suivant, qui pourrait être considéré comme une préfiguration de la linguistique du signifiant :

Il ne sera fait appel, en aucun cas, à des discriminations logiques qui auraient prétendument leur racine dans la pensée, mais ne seraient pas indiquées en traits sensibles par la langue elle-même.

Les seules discriminations que l'on retiendra seront celles que la langue traduit dans ses apparences mêmes. Autrement dit, il ne sera fait état, au cours de nos recherches, que du seul psychisme indiqué par la sémiologie. Le principe dont on s'inspirera, c'est que la sémiologie révèle le psychisme de la langue, qu'il n'est pas d'autre moyen de s'introduire à la connaissance de ce psychisme que l'examen attentif de sa sémiologie et que ce serait, en conséquence, une grave erreur que de faire état, dans l'analyse que nous allons entreprendre, de faits de pensée que la sémiologie de la langue n'indiquerait pas ou qui seraient en contradiction avec elle. L'idée même d'une telle contradiction est une chose que nous déclarons, dès le début, écarter d'une manière définitive. (Guillaume, 1999 : 1, cité dans Delpont, 2008 : 5)

- 22 Mais, dans d'autres textes, G. Guillaume insiste surtout sur le décalage entre la sémiologie, dont l'organisation semble relever, au mieux, d'une sorte de bricolage, et le « psychisme », qui se présente seul sous la forme d'une architecture aboutie et réellement systématique :

La langue est un système en tant qu'ouvrage construit en pensée, elle n'est pas nécessairement un système en tant qu'ouvrage construit en signes[signifiants]. A quoi il faut ajouter que la visée constante de la psycho-sémiologie est, nonobstant les moyens impropres dont elle use à cet effet, d'être, plus exactement de devenir, un calque de la psycho-systématique. (Guillaume, 2003 : 61)

Dans l'explication délicate des faits, il y a lieu de retenir que la *loi régnante* du côté psychique est celle de *cohérence* ; tandis que du côté sémiologique, la loi régnante, d'*une infinie souplesse*, est celle de la *simple suffisance expressive*. D'où il suit qu'une même articulation de système pourra être rendue par des signes différents et plusieurs différentes articulations de système par un seul et même signe. La suffisance expressive est *seule* requise. (« Lettre à Gérard Moignet, juillet 1951 », in Guillaume, 1995 : 75)

- 23 MO.LA.CHE récuse l'idée que la psycho-sémiologie (le signifiant) n'obéirait qu'à une loi de « la meilleure suffisance expressive » alors que la psycho-systématique (le signifié) serait soumise à la loi de « la plus grande cohérence possible » (Chevalier, 1996 : 80) et ne retient de G. Guillaume que l'affirmation d'une « accommodation à sens double » entre signifiant et signifié (Guillaume, 1989 : 50, cité dans Chevalier, 1996 : 81). Cela revient à postuler que la sémiologie présente le même degré de systématisme que le psychisme : « Toute l'entreprise repose sur ce que Guillaume appelait un "préjugé d'ordre". Soit : tenir *a priori* l'ordre superficiel, morphophonologique, pour un *ordre*, précisément, et non un désordre » (Chevalier, Launay & Molho 1986b : 8).

3. En deçà du signifiant : l'irruption de l'iconicité

- 24 Cette « promotion du signifiant » (Le Tallec-Lloret, 2012) s'est également traduite par une attention particulière portée à sa structure, à sa composition, et donc à son éventuel « découpage ». Certains chercheurs – parfois les mêmes que ceux évoqués plus haut – ont ressenti le besoin de franchir un pas supplémentaire en allant voir non pas *au-delà* du signifiant morphématique, mais *en-deçà*.

- 25 La voie avait déjà été ouverte par M. Toussaint, dont la « neurolinguistique analytique » passe notamment par une exploration de la portée signifiante des séquences phoniques. Prenant résolument parti « contre l'arbitraire du signe » (titre de son ouvrage de 1983), qualifié de « boulet dont on doit se libérer afin d'aller plus loin » (1983 : 64), il insiste sur la relation d'analogie entre signifiant et signifié : « [...] signifiés et signifiants sont dans une relation d'analogie, la règle générale étant qu'à un signifié antérieur répond un signifiant antérieur – un signifié ultérieur se traduisant par un signifiant ultérieur » (1983 : 25-26). Pour M. Toussaint, le signifiant est donc iconique du signifié. D. Bottineau (2013) souligne

cependant que dans d'autres passages la relation d'iconicité semble se renverser : « Un signifiant ultérieur pour un signifié ultérieur, un signifiant antérieur pour un signifié antérieur. Y a-t-il signe plus analogique ? À tel point qu'on peut se demander si les signifiés ne sont pas que l'enregistrement du sens des signifiants... » (Toussaint, 1983 : 341, cité dans Bottineau, 2013 : 79). Mais, quelle que soit l'orientation qui lui est donnée, la relation entre signifié et signifiant (ce dernier appréhendé à partir des éléments sub-morphémiques qu'il intègre) est bien posée en termes d'iconicité.

- 26 Du point de vue méthodologique, la prise en compte du niveau sub-morphémique implique l'utilisation d'outils spécifiques, au rang desquels figure le concept de *formant*, élaboré par M. Molho :

Nous appellerons « formants » [...] des éléments ou particules signifiantes qui, intervenant dans la structure d'un signifiant donné, se réitèrent en plusieurs autres – ce dont résulte la formation d'un champ d'analogie regroupant une ou plusieurs séries morphématiques. Ceci revient à dire qu'un « formant », s'il apparaît dans un ensemble de morphèmes, informe la série et lui confère une signification générale dont il est la cause ou la racine. (Molho, 1988 : 291)

- 27 M. Molho s'est intéressé en particulier au formant *n que l'on rencontre aussi bien dans la négation *no* que dans l'article indéfini *ino* et dans de nombreuses autres formes. Bien que se présentant ici sous l'espèce d'un phonème, le formant ne se confond pas avec lui, puisqu'ils n'appartiennent pas à la même articulation du langage – le formant est porteur d'une instruction sémantique. Par ailleurs, le formant n'est pas non plus un signifiant :

L'élément *n doit-il être considéré comme un signifiant au sens ordinaire du terme ? On a quelque scrupule à le désigner comme tel, dans la mesure où un signifiant est constitué par un élément satisfaisant à la condition d'entier linguistique (mot, préfixe, suffixe, radical, désinence, etc.). Toutefois, *n partage avec les signifiants la propriété de se présenter sous l'espèce d'un physisme auquel est associé un contenu mental ou signifié, au sens strict de ce terme. Autrement dit, s'il n'est pas un signifiant, *n n'en a pas moins pouvoir de *signifier*, et c'est à ce titre qu'il s'incorpore à un ou plusieurs signifiants qu'il constitue en système [...] par l'apport d'un élément de signification commun. (Molho, 1988 : 299)

- 28 Il faut cependant reconnaître que le concept de formant n'a guère suscité d'échos, sans doute en raison de l'absence, alors, d'appareils théoriques à même d'expliquer le passage de la phonation à l'émergence du sens.

- 29 Une nouvelle étape a été franchie grâce aux outils fournis par la *cognématique*, mise au point en 1999 par D. Bottineau, mais intégrée depuis lors dans une théorie générale, la Théorie des actes corpori-mentaux langagiers (TACML), qui conçoit le langage comme une faculté incarnée et la parole comme un acte.

- 30 Dans la première version de la cognématique, D. Bottineau avait postulé que « l'articulation mimait l'acte cognitif, et défini les cognèmes comme des neurotransmetteurs vocaux qui permettaient de transférer des modèles neuronaux d'un cortex à l'autre – ce qui suppose encore une vision encodagiste de la parole » (Bottineau, 2013 : 94). Mais dans les textes les plus récents, l'expérience sensorimotrice, physique et sensible de la parole est envisagée comme façonnant la signifiante : les catégories conceptuelles et référentielles co-émergent par l'acte de langage, manifestation incarnée d'interaction – d'*énaction*¹³ – avec l'environnement. Les *cognèmes*, sortes de « logiciels sensori-moteurs » (Bottineau, 2003), d'abord décrits à propos de l'anglais, ont rendu possible – ou tout au moins grandement facilité – la prise en compte, longtemps retardée, du niveau submorphémique dans l'étude des signifiants espagnols. En effet, les cognèmes se présentent comme la manifestation d'une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s'impose pas universellement [...] mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l'attention et requérir une exploration » (Bottineau, 2009 : 126).

- 31 Un des principaux mérites de cette théorie – qui en fait la pertinence et en assure la solidité – est que la mise en relation d'un phonème et de son invariant est fortement encadrée et obéit à des conditions très strictes :

[...] le rapport d'un phonème à son invariant n'est pas nécessaire, il est indispensable que des conditions de fréquence et d'opposition contrastive en système et en contexte soient satisfaites pour que la connexion forme-sens s'actualise à ce niveau, [...]. (Bottineau, 1999 : 48)

- 32 Il ne suffit donc pas qu'un phonème soit présent dans un signifiant donné pour que l'on puisse légitimement y associer un invariant sémantique ; un phonème ne peut être interprété comme la manifestation d'un cognème que s'il s'inscrit dans un réseau de correspondances sémiques et morphémiques. D. Bottineau a précisé dans quelles circonstances il est légitime de considérer que la relation phonème – invariant cognitif est activée :

On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) : 1) il se manifeste dans une alternance récurrente (...). 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances (...). 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]. (Bottineau, 2004 : 29)

- 33 Le recours à cette notion a donc permis d'apporter une solution au « délicat problème du passage du phonatoire au sémantique » (Le Tallec-Lloret, 2012), resté jusqu'alors irrésolu en linguistique du signifiant. De façon attendue eu égard à l'histoire de ce courant théorique, mais aussi à certaines spécificités de la langue espagnole, la plupart des travaux s'inscrivant dans cette veine s'intéressent préférentiellement aux verbes et aux formes grammaticales (par exemple Blestel, 2012 ; Fortineau-Brémond, 2012 et 2013 ; Pagès, 2013). Toutefois, d'autres auteurs tentent de modéliser la façon dont se structurent les lexèmes : c'est le cas, pour l'espagnol, des travaux de M. Grégoire, dont la *Théorie de la Saillance Submorphologique* (2012) tente de rendre compte des processus à l'œuvre dans l'émergence du sens dans le domaine lexical.

- 34 Ce tournant dans l'étude du signifiant espagnol a eu une double conséquence : d'une part, une attention plus grande portée aux réseaux qui structurent la langue espagnole et, d'autre part, à un niveau plus général, un retour au premier plan de la question de l'iconicité, entendue au sens large (Monneret, 2003a)¹⁴.

*

* *

- 35 Toutes les contributions présentées ici¹⁵ relèvent de cette problématique, qu'elles s'intéressent plus particulièrement au niveau sub-lexical (M. Grégoire, S. Pagès) ou sub-morphémique (É. Blestel, C. Fortineau-Brémond) ou qu'elles cherchent à isoler le signifié unique d'une forme en s'appuyant sur la lecture de son signifiant (C. Ballestero de Celis). Elles montrent, pour l'essentiel d'entre elles, que l'arbitraire du signe ne peut être érigé en dogme car il existe des pans entiers de motivation, qui ne se limitent pas aux seuls phénomènes d'analogie, et cela dans une langue, l'espagnol, dont l'organisation sémiologique a pu sembler moins systématique que celle de l'anglais, et qui, de ce fait, mais aussi pour des raisons qui tiennent aux orientations de la linguistique des langues romanes¹⁶, est longtemps restée à l'écart d'une approche en termes d'iconicité et de motivation.

- 36 La place centrale occupée par le questionnement autour de l'arbitraire et la motivation a également pour effet de rendre plus facile le dialogue avec d'autres approches, qui ne relèvent pas *stricto sensu* de la linguistique du signifiant (linguistique cognitive, C. Borzi) ou qui portent sur des phénomènes – comme la ponctuation (M. Ponge) – auxquels la linguistique du signifiant ne s'est pas véritablement intéressée, mais qui partagent avec elle une même préoccupation pour les filots d'iconicité que recèle la langue espagnole.

Bibliographie

BLESTEL É., 2012, Pour une nouvelle approche du plus-que-parfait en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations. Thèse de Doctorat, Université Rennes 2 [à paraître aux PUR].

- BOTTINEAU D., 1999, « Du son au sens : l'invariant de i et a en anglais et autres langues », Conférence, CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras), 14 septembre 1999.
- [en ligne], <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889/fr/>>
- BOTTINEAU D., 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », in OUATTARA A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. (Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000)*, Paris / Gap, Ophrys, 185-201.
- BOTTINEAU D., 2004, « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC : La contradiction en anglais*, 16, 27-53.
- BOTTINEAU D., 2007, « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, I(2), July 2007, 50-74. [accessible en ligne] : <<http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>>
- BOTTINEAU D., 2013, « L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive », *Cuadernos de filología francesa : Hommage à Maurice Toussaint*, 24, 79-99.
- BRES J., 1998, « L'imparfait narratif est un imparfait comme les autres », in LEEMAN D. & BOONE A. (éds), *Du percevoir au dire. Mélanges offerts à A. Joly*, Paris, L'Harmattan, 261-276.
- CHEVALIER J.-C., 1996, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, 17 (1), 77-92.
- CHEVALIER J.-C., 1998, « Interceptions, expérience et traduction », in BARBÉRIS J.-M., BRES J. & SIBLOT P. (éds), *De l'actualisation*, Paris, CNRS, 99-118.
- BOONE A. & JOLY A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1983, « De la concession en espagnol (Le signifiant AUN / AUNQUE) », *L'Information grammaticale*, 18, 3-8.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1986a, « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du 1^{er} Colloque de linguistique hispanique*, Rouen, 1985, *Cahiers du CRIAR*, 6, 95-99.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1986b : « Le fardeau », *Langages*, 82, 5-11
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1988, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in FUCHS C. (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*, Centre de publications de l'Université de Caen, 45-52.
- CHOMSKY N., 2005, *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* [trad. de l'anglais par R. Crevier & A. Khilm], Paris, Stock. [accessible en ligne] : <<http://www.chomsky.fr/livres/nouveauxHorizonsChap1.html>>
- DELPORT M.-F., 1998, « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », in LEEMAN D., BOONE A. et al. (éds), *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, Paris, L'Harmattan, 277-289.
- DELPORT M.-F., 2004, *Deux verbes espagnols : Haber et Tener. Étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, Paris, Éditions Hispaniques.
- DELPORT M.-F., 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode*, 1, 11-35.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2010a, « L'expression de l'impersonnel en espagnol médiéval : le cas de omne », in DAVIET-TAYLOR F. et BOTTINEAU D. (éds), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix : du partage des fonctions et de leur sémantisme dans les structures impersonnelles*, Rennes, PUR, coll. « Rivages linguistiques », 117-128.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2010b, « Une curiosité morphologique du verbe en espagnol médiéval : les gérondes construits sur un radical de prétérit irrégulier », in LUQUET G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 13-30.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes : PUR, coll. « Rivages linguistiques ».
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2013, « La corrélation en espagnol : du signifiant à la syntaxe », in DELBECQUE N., DELPORT M.-F. & MICHAUD MATURANA D. (éds), *Du signifiant minimal aux textes. Études de linguistique ibéro-romane*. Libéro 2011, Limoges, Lambert-Lucas, 29-42.
- GRÉGOIRE M., 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebruck, Presses Académiques Francophones.

- GUILLAUME G., 1987, *Leçons de linguistique 1945-46, série A, volume 7*, « Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV) », publiées par R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 1989, *Leçons de linguistique 1946-47, série C, volume 9*, « Grammaire particulière du français et grammaire générale (II) », publiées par R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 1995, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume à Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier, Juillet 1948-Février 1960*, éditée par M. Malengreau, Presses Universitaires du Septentrion.
- GUILLAUME G., 1999, *Leçons de linguistique 1942-43, série B, volume 16*, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 2003, *Prolégomènes à la linguistique structurale I*, collection « Essais et mémoires de Gustave Guillaume », publiés sous la direction de R. Lowe, Québec, Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G., 2006, *Carnets d'un linguiste*, préface par G. Cornillac, Chambéry, Éditions Comp'act.
- LAUNAY M., 1985, « Trois questions sur l'apocope », *Bulletin Hispanique*, 87 (1-2), 425-445.
- LAUNAY M., 1986, « Effet de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, 13-39.
- LAUNAY M., 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (2), 275-284.
- LE TALLEC-LLORET G., 2009, « Ende, lecture du signifiant », *Crisol*, 7-24.
- LE TALLEC-LLORET G., 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in LUQUET G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 15-38.
- LE TALLEC-LLORET G., à paraître, « Sortir de la référentialité : o, do, onde, donde, côté signifiante », in *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie*, Limoges, Lambert-Lucas.
- LUQUET G., 2000, *Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G., 2012, *Regards sur le signifiant (II)*, Paris, Éditions Hispaniques.
- LUQUET G. (éd.), 2006, *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G. (éd.), 2010, *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G. (éd.), 2012, *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- MACCHI Y., 2000, « L'anticipation syntaxique de l'attribut : Esquisse d'une chronosyntaxe », in RESANO A. (éd.), *Linguistique hispanique*, Nantes 1998, Nantes, CRINI, 395-413.
- MOLHO M., 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, 41-51.
- MOLHO M., 1988, « L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO) », in BLANCHE-BENVENISTE C., CHEVEL A. & GROSS M. (éds), *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 291-303.
- MONNERET P., 2003a, « Présentation », *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image. Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, 1, 3-11.
- MONNERET P., 2003b, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.
- OGDEN C. K. & RICHARDS I. A., 1923, *The Meaning of Meaning: a study of the influence of language upon thought and of the science of symbolism*, New York, Harcourt, Brace and World.
- PAGÈS S., 2013, *La motivation du signe en question. Approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole*, Inédit HDR, Paris, Université Sorbonne Nouvelle.
- PIEL A., 2003, « Sur la place du préfixe aqu- dans le système des déictiques de l'espagnol médiéval », in LAGARDE C. (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ses états (Actes du X^e Colloque de linguistique hispanique – Perpignan 14, 15 et 16 mars 2002)*, Perpignan, CRILAUP / Presses Universitaires de Perpignan, 15-25.
- TOLLIS F., 1991, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin.

TOLLIS F., 2008, Signe, mot et locution entre langue et discours. De Gustave Guillaume à ses successeurs, Limoges, Lambert-Lucas.

TOUSSAINT M., 1983, Contre l'arbitraire du signe, Préface de M. Arrivé, Paris, Didier Érudition, coll. « Linguistique ».

VARELA F., THOMPSON E. & ROSCH E., 1993, L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine, Paris, Seuil.

Notes

1 Nous entendons le triangle sémiotique tel qu'il a été conçu par C. K. Ogden & I. A. Richards (1923 : 11), à savoir la relation triadique entre le *symbole* (expression linguistique > signifiant), la *référence* (concept, unité de pensée > signifié) et le *réfèrent* (objet ou partie du monde perceptible).

2 Par jeu, M. Molho, M. Launay et J.-C. Chevalier avaient un jour proposé de se désigner eux-mêmes par l'acronyme MO.LA.CHE. Bien qu'ils n'aient jamais signé aucun de leurs articles collectifs de ce nom, l'appellation est restée.

3 Sur cette question, voir Bottineau 2007.

4 Sur la linguistique guillaumienne, ses enjeux, sa postérité, son empreinte au-delà du guillaumisme, on se reportera avec profit aux articles et ouvrages de F. Tollis, notamment 1991 et 2008.

5 L'expression « effet de sens », courante dans la linguistique guillaumienne, n'est pas sans poser problème (d'où les guillemets), car, comme l'a montré M. Launay, l'effet de sens correspond bien souvent à la référence (1986 : 20).

6 L'opposition bien connue entre la langue (ensemble des systèmes mentaux) et le discours (somme des réalisations langagières effectives), omniprésente dans les écrits de G. Guillaume, se décline à travers un certain nombre de paires caractéristiques : permanence / momentanéité, puissance / effet, universalité / singularité, etc.

7 Voir, par exemple, la présentation qu'en donnent A. Boone & A. Joly (1996, s.v. *imparfait*).

8 Sur cette question également, on pourra consulter la synthèse présentée dans A. Boone & A. Joly (1996, s.v. *article*).

9 Pour une critique du mécanisme des interceptions, voir, par exemple, J.-C. Chevalier, 1996 et 1998 ; sur la subduction, voir M.-F. Delport, 1998 et 2004 : 60-65.

10 D'autres chercheurs, guillaumiens ou post-guillaumiens, ont mené cette même critique ; on pense notamment à J. Bres, qui a expliqué, dans un travail sur l'imparfait *narratif*, comment il avait été amené à renoncer à l'idée d'une déformabilité de la valeur en langue, et pourquoi il convenait « de ne pas mettre sur le dos des formes linguistiques des effets de sens produits par leur interaction en discours » (1998 : 273-274).

11 La liste des ouvrages ou articles s'étant donné cet objectif est beaucoup trop longue pour être mentionnée ici ; en effet, à la suite de J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho, puis de M.-F. Delport et G. Luquet, le chemin a été emprunté par leurs doctorants, devenus aujourd'hui enseignants-chercheurs, et qui encadrent à leur tour des travaux de linguistique du signifiant. On en trouvera un aperçu dans les actes des journées d'étude du GERLHis [Luquet (éd.), 2006, 2010 et 2012].

12 Que Saussure n'en ait pas été l'artisan mais qu'il s'en soit seulement fait l'écho ne change rien à l'affaire ; il s'agit bel et bien d'un dogme, d'autant plus prégnant qu'il a pour lui la force de la vulgate et l'évidence, semble-t-il, du bon sens. Noam Chomsky peut donc écrire, au détour d'un chapitre consacré aux « Nouveaux horizons dans l'étude du langage » : « Les langues diffèrent manifestement et nous voulons savoir pourquoi. L'un des aspects par lesquels elles diffèrent demeure dans le choix des sons, qui varient à l'intérieur d'un certain registre. Un autre aspect réside dans l'association, essentiellement arbitraire, du son et de la signification. Ces aspects vont de soi et il n'est pas nécessaire de s'y arrêter. » (2005 : version en ligne).

13 Voir Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 32 : « Nous proposons [...] le terme d'*enaction*, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde ».

14 Ces préoccupations rencontrent celles de linguistes ayant pour objet d'étude d'autres langues (anglais, français, italien, langues sémitiques, indo-européen, etc.) mais partageant un même intérêt pour « le rôle du signifiant dans sa dimension sensori-motrice » et pour « la corporalité dans l'encodage ou la production d'événements cognitifs », selon les termes de l'argumentaire de la Journée d'étude SAISIE (Signifiant, Analogie, Interlocution, Sémiogénèse, Incarnation, Énaction), organisée à Dijon le 27 mai 2014 par D. Bottineau et P. Monneret, dans le but, précisément, de favoriser des collaborations entre chercheurs travaillant selon des perspectives complémentaires.

15 Les articles de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* sont les versions remaniées et augmentées des communications présentées dans le cadre de l'atelier « Motivation et iconicité », lors du Colloque International de Linguistique Ibéro-romane, organisé par S. Azzopardi et S. Sarrazin à Montpellier, du 29 au 31 mai 2013.

16 Sur la différence de traitement de l'iconicité en linguistique française et dans le monde anglo-saxon, voir Monneret, 2003a.

Pour citer cet article

Référence électronique

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 30 décembre 2015. URL : <http://praxematique.revues.org/3799> ; DOI : 10.4000/praxematique.3799

À propos des auteurs

Élodie Blestel

CLESTHIA (EA 7345) – Université Sorbonne Nouvelle
elodie.blestel@univ-paris3.fr

Chrystelle Fortineau-Brémond

ERIMIT (EA 4327) – Université Rennes 2
chrystelle.fortineau@univ-rennes2.fr

Droits d'auteur

Tous droits réservés

1.2 Blestel É. & Fortineau-Brémond C., « Submorphémie et chronoanalyse : le langage en action », in Blestel É. & Fortineau-Brémond C. (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges : Lambert-Lucas, 2018, p. 9-25.

Résumé en français

Cet article introductif vise à présenter des travaux ont en commun une conception du langage en partie héritée du guillaumisme, à laquelle ne se réduit pourtant pas le modèle théorique qu'ils cherchent à construire. Tous accordent la première importance à la partie matérielle des signes et partagent un même intérêt pour le paradigme de l'énaction, explicitement ou non, en se fondant sur une conception dynamique et processuelle du langage. En adoptant cette perspective sémasiologique, ils font du signifiant l'objet central de leur étude. Mais sous cette première inversion de la tendance générale, qui ne voit souvent dans le signifiant que la surface négligeable du signe, se cachent d'autres renversements qui bousculent les priorités ou les conceptions des courants dominants, et qui caractérisent un champ de recherche en pleine effervescence : primauté du signifiant, motivation du signe – externe et interne –, submorphémie et chronoanalyse – autant de principes qui constituent le nouvel horizon théorique. Un horizon qui, s'il demande à être élargi et précisé, n'en livre pas moins des résultats substantiels. Cet article introductif expose les principaux postulats, conçus comme autant de retournements par rapport aux approches traditionnelles (primauté du signifiant, motivation du signe – externe et interne –, submorphémie et chronoanalyse). Puis il montre comment ce modèle théorique s'inscrit dans le paradigme de l'énaction.

Submorphémie et chronoanalyse : le langage en action

Élodie Blestel & Chrystelle Fortineau-Brémond

EA 7345 – CLESTHIA, Université Sorbonne Nouvelle

EA 4327 – ERIMIT, Université Rennes 2

Résumé

Cet article introductif présente le cadre théorique dans lequel s'inscrivent les contributions rassemblées dans ce volume. Il expose tout d'abord les principaux postulats, conçus comme autant de retournements par rapport aux approches traditionnelles (primauté du signifiant, motivation du signe – externe et interne –, submorphémie et chronoanalyse). Puis il montre comment ce modèle théorique s'inscrit dans le paradigme de l'énonciation.

Resumen

Este artículo introductorio presenta el marco teórico en el cual se inscriben las contribuciones recogidas en este volumen. Expone primero los principales postulados, concebidos como otros tantos vuelcos teóricos con respecto a los enfoques tradicionales (primacía del significante, motivación del signo —externa e interna—, submorfología y cronoanálisis). Luego, muestra cómo este modelo se integra en el paradigma de la enacción.

Ce recueil, bien que rassemblant des communications présentées lors du xv^e Colloque international de linguistique ibéro-romane (CILIR 2015), organisé par J. A. Vicente Lozano à Rouen, du 3 au 5 juin 2015, n'est pas un volume d'actes¹. Il ne prétend pas rendre compte de la diversité des approches et des sujets qui s'est manifestée à cette occasion, mais au contraire se faire l'écho d'une démarche singulière, partagée par un nombre croissant de chercheurs, que réunissent un cadre théorique, des questionnements et une méthode, appliqués ici à un même objet, la langue espagnole.

Les phénomènes abordés sont variés – la plupart des champs traditionnels sont représentés : grammaire et lexique, synchronie et diachronie, morphologie et syntaxe, analyse contrastive, typologie – et les contributeurs (voir la présentation des auteurs en fin de volume) sont aussi bien de jeunes chercheurs que des chercheurs confirmés. Mais tous ont en commun quelques postulats et une même conception du langage, en partie hérités d'une certaine linguistique (post-)guillaumienne – à laquelle ne se réduit pas, cependant, le modèle théorique qu'ils cherchent à construire. Tous accordent la plus grande importance à la partie matérielle et sensible des signes, *i.e.* au signifiant, et partagent un même intérêt pour le paradigme de l'énonciation, qu'ils y adhèrent explicitement ou non.

Les principes qui gouvernent les recherches menées par les contributeurs de ce volume sont développés par chacun en début d'article². Et les affinités avec d'autres courants théoriques, ainsi que la dimension historique de ce champ de recherche, sont fort bien exposées par F. Tollis (ce volume). Cet article introductif ne propose donc ni une présentation détaillée des fondements de l'approche ici représentée ni une réflexion sur ses enjeux épistémologiques ou méthodologiques, mais s'attache à en expliciter les lignes de force – importance du signifiant et de la motivation, conception dynamique et processuelle du

¹ Outre le présent recueil, trois autres volumes (deux thématiques et un plurithématique) offriront une sélection des communications présentées. Pour plus de détails, voir la page web du CILIR 2015.

² Certains de ces postulats ont également fait l'objet de présentations antérieures (Chevalier, Launay & Molho 1986, Delport 2008, Grégoire 2012, Blestel & Fortineau-Brémond 2015).

langage –, en montrant notamment comment, dans ses derniers développements, cette linguistique du signifiant se trouve intégrée à un paradigme plus vaste, celui de l'énonciation. On espère, ce faisant, donner au lecteur les quelques repères indispensables lui permettant de comprendre les « motivations » auxquelles obéissent ces recherches.

1. Le signifiant sens dessus dessous³

Toutes les contributions ici réunies privilégient une perspective sémasiologique et, au-delà, font du *signifiant* l'objet central de leur étude ; sous cette première inversion de la tendance générale qui ne voit souvent dans le signifiant qu'une surface tenue pour négligeable, se cachent d'autres retournements, d'autres renversements, qui bousculent les priorités ou les conceptions des courants dominants⁴, et qui caractérisent un champ de recherche en pleine effervescence.

Les auteurs de ce volume se rattachent plus ou moins étroitement, plus ou moins explicitement, à diverses approches antérieures, toutes préoccupées de rechercher « les traces signifiantes indissociables des langues » (Tollis ce volume) : ils partagent une conception du signifiant selon laquelle ce dernier est autre chose qu'une simple succession de sons ou de phonèmes. En effet, s'ils accordent une telle importance à la matérialité du signe (ou à sa face « matérialisable », pour reprendre le terme de F. Tollis), c'est parce que le signifiant n'est pas un support neutre, inerte, un simple vecteur d'un signifié qui lui préexisterait ou qui existerait à côté, de façon autonome, mais parce qu'il est littéralement « ce qui signifie » : « le *signifiant* [...] toute "surface" qu'il est vu être, n'en est pas moins celui qui signifie, c'est-à-dire *fait être* le signifié (donc le signe), celui qui en somme *l'engendre* » (Launay 2003 : 277, souligné par l'auteur). Le premier retournement, par rapport aux approches onomasiologiques, plus conventionnelles, est donc de REDONNER AU SIGNIFIANT UN RÔLE DE PREMIER PLAN, de prendre acte de sa suprématie et d'essayer d'en rendre raison. Du point de vue terminologique, ce qui est marqué *dans et par* le signifiant est parfois nommé *signifiance*, à la fois pour éviter l'ambiguïté inhérente à certains emplois du terme *signifié*, souvent confondu avec le « référent conceptuel » (Launay 1986 : 18), et pour insister sur le fait qu'il s'agit là de ce qui est propre au signifiant, de ce qui s'y lit. En outre, pour les linguistes du signifiant s'inscrivant dans le paradigme plus vaste de l'énonciation (voir *infra*), l'évitement du *signifié* et le recours à la *signifiance* permettent tout ensemble de rejeter la connotation excessivement résultative du premier, au profit d'une conception plus dynamique, et de manifester le refus du représentationnalisme (le signifié comme représentation, *i.e.* comme image, des propriétés des objets d'un monde pré-donné).

Affirmer que la signifiance « est le produit d'une certaine lecture » du signifiant (Launay 1986 : 38) implique qu'il ne saurait y avoir entre eux la moindre disconformité et qu'au contraire, LE SIGNE EST MOTIVÉ. Le deuxième retournement consiste à contester « le dogme de l'arbitraire » (Launay 2003) ou « l'arbitrisme intégral » (Toussaint 1983) et à réhabiliter la motivation ; il ne s'agit pas de refuser l'arbitraire, mais l'idée que l'arbitraire domine⁵. Cela passe notamment par l'importance essentielle accordée au système, soit à la dimension formelle et différentielle du langage : « [...] c'est le *système*, précisément, qui

³ Ce titre est en partie emprunté à F. Tollis, qui avait intitulé l'une de ses conférences, donnée à Tripoli en 1996, « La parole entre puissance et circonstance ou la parole sens dessus dessous ».

⁴ Ces retournements, exposés rapidement dans les pages qui suivent, sont partagés, en totalité ou en partie, par d'autres approches, regroupées au sein du réseau SAISIE (Signifiant, Analogie, Interlocution, Sémiogenèse, Incarnation, Énonciation).

⁵ Sur cette question, voir notamment Monneret 2003 : 13-106.

motive le signe et [...] la langue en tant que système est, pour sa part, fondée sur un principe non d'arbitraire mais de motivation » (Launay 2003 : 278, souligné par l'auteur). Cette préoccupation pour le système conduit, entre autres conséquences, à un intérêt marqué pour l'idiomaticité – non pas réduite aux seules tournures figées, mais entendue plus largement comme ce qui fait la singularité de chaque idiome –, car c'est notamment dans le système, dans cet agencement original, incomparable, que se manifeste la spécificité de chaque langue. Cet ouvrage tout entier consacré à la langue espagnole en est une illustration. Cela n'interdit évidemment pas des considérations de portée générale sur le langage ou des remarques de nature contrastive ou typologique, mais elles ont toujours leur point de départ dans l'analyse serrée d'un idiome, dont l'originalité réside pour une large part dans l'inscription de ses signes dans des réseaux de signifiants et de significances qui ne se retrouvent dans aucune autre langue. Un des enjeux essentiels est donc la mise au jour de ces réseaux, par une attention toute particulière portée à la paronymie, qui – parce qu'elle ordonne chaque langue (« le langage concourt à une économie supérieure qui le conduit à se construire comme une multiple et complexe paronymie », Molho 1986 : 49) – est au cœur des travaux ici réunis ; plus précisément, le principe qui sous-tend ces recherches est que « à la parenté des signifiants correspond une parenté des signifiés » (Launay 2003 : 279). C'est sans doute là une pente bien naturelle pour des hispanistes, quand on sait l'importance du concept d'analogie dans les études diachroniques de l'espagnol⁶.

La reconnaissance des réseaux paronymiques conduit d'une part à s'intéresser aux morphes plutôt qu'aux morphèmes (Chevalier, Launay & Molho 1986 : 5-6) et, d'autre part, à chercher à isoler les unités sur lesquelles repose l'analogie, unités qui ne se confondent ni avec le morph(èm)e ni avec le phonème, mais qui se situent à un niveau infra-morphémique. Le troisième renversement réside dans l'affirmation qu'il existe des particules signifiantes de niveau inférieur au morphème, les SUBMORPHÈMES, ici conçus comme des atomes ou agrégats phoniques porteurs d'un invariant cognitif, qui n'est pas le signifié, mais contribue à l'amorçage du sens. Leur identification s'appuie sur le repérage de correspondances et de contrastes entre signifiants et signifiés et passe par la délimitation de fragments de signifiants dont la réitération peut être associée à un invariant de signification. Bien que diverses approches linguistiques, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, se soient intéressées à ces particules élémentaires – quels que soient le nom et la définition qu'elles aient reçus (*submorphèmes, phonesthèmes, formants, idéophones*, etc., voir Grégoire 2012 : 118-132 et Tollis ce volume) – et bien que cette méthode ne soit pas étrangère aux linguistes travaillant sur des langues sans tradition grammaticale, il n'en reste pas moins que la prise en compte du niveau submorphémique constitue un vrai retournement par rapport à la doxa (voir Le Tallec Lloret 2012), qui pose qu'il n'existe pas d'unités significatives plus petites que le morphème. En outre, le changement de niveau (et donc d'objet) a des conséquences sur les procédures d'analyse et les résultats qu'elles peuvent livrer. Ainsi, contrairement au découpage morphématique qui aboutit à une segmentation complète et univoque du mot, l'analyse en submorphèmes n'épuise pas nécessairement l'intégralité du morphème : si certains morphèmes, en particulier grammaticaux, peuvent être intégralement décomposés en submorphèmes (par exemple *hasta* = A + S + T + A, Pagès ce volume ou *más* = M + A + S,

⁶ Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que l'entrée « analogía » de l'index thématique du manuel de morphologie historique de M. Alvar & B. Pottier (1983/2003 : 432) est, de loin, la plus substantielle de toutes, avec pas moins de 37 renvois. Quant à J. Elvira, qui consacre un ouvrage entier au changement analogique, il souligne – tout en relevant l'imprécision du concept dans les études traditionnelles – que « l'analogie est un terme extrêmement fréquent chez tous nos auteurs et dans tous nos manuels, qui notent la présence active de ce phénomène dans tous les chapitres de notre grammaire historique » ([...] *la analogía es un término frecuentísimo en todos nuestros autores y manuales, que se percatan de la activa presencia de este fenómeno en todos los capítulos de nuestra gramática histórica* », 1998 : 15-16).

Fortineau-Brémond ce volume), il ne s'agit là que d'un cas particulier, qui ne peut être généralisé et auquel semble notamment échapper une grande partie du lexique, dont le degré de structuration est moindre. Par ailleurs, un même morphème ou un même mot peuvent donner lieu à plusieurs lectures submorphémiques, comme le montrent les travaux de M. Grégoire, qui a mis ce principe au cœur de sa Théorie de la Saillance Submorphologique (2012 et ce volume), ou le concept de *chronosignifiance* (voir *infra*). Enfin, le terme *submorphème*, s'il dit bien quel niveau *n'est pas* concerné, ne se prononce pas quant à la nature des unités ainsi désignées. Le submorphème peut coïncider, par exemple, avec un trait articulatoire ou auditif, un phonème ou un graphème, voire s'appliquer à une *séquence* ou une combinaison de traits ou de phonèmes. Dans ce dernier cas, la suite submorphémique peut être identifiée dans un mot (par exemple *al-* dans *ALguien*, *ALgo*, Poirier ce volume) ou à la charnière de plusieurs mots, formant une locution (*al-* dans *A Lo mejor*, Schenk 2015) ; l'analyse submorphémique a donc pour particularité de se situer en-deçà du morphème tout en le transcendant.

Les submorphèmes sont des atomes ou des agrégats phoniques, porteurs chacun d'un invariant cognitif, qui informent des réseaux paronymiques. Mais l'analogie ne joue pas seulement *entre* les éléments du réseau, elle se manifeste aussi *dans* ces éléments ; à la motivation externe – *i.e.* la systématisme dans l'organisation ou l'association des signes (l'arbitraire relatif saussurien) – s'ajoute la MOTIVATION INTERNE, qui constitue le quatrième retournement. Ce n'est pas seulement l'analogie proportionnelle ou iconicité diagrammatique – que P. Monneret (2014 : 47) définit comme « similarité fondée sur la relation entre deux ou plusieurs formes (F1, F2, etc.) d'une part et deux ou plusieurs significations (S1, S2, etc.) d'autre part » – qui est en jeu, mais aussi l'iconicité d'image, qui « prend en charge la similarité entre formes et significations » (Monneret 2014 : 47). Tous les articles de ce volume, sans exception, reposent sur l'idée qu'au niveau submorphémique il y a une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif, entre propriétés articulatoires et démarches mentales » (Tollis ce volume) ou, pour reprendre les termes de D. Bottineau, que « l'expérience de l'articulation motrice et sensorielle oriente les processus mentaux (dans le cadre d'une approche binariste séparant le corps et l'esprit), voire s'intègre aux processus cognitifs (dans le cadre d'une conception unifiée de la cognition corporelle et distribuée liant les motricités somatiques et neuronales) »⁷ (2014 : 264-265). Cette conception du submorphème comme association d'une opération mentale et d'un geste phonétique (articulatoire ou auditif) de même profil, est au cœur de la Cognématique de D. Bottineau, dont font usage plusieurs des auteurs de ce volume. Elle suppose une prise en compte de la dimension proprement *incarnée* du signifiant et doit être rapportée à un programme plus vaste de réhabilitation de l'expérience vécue du sujet parlant.

En effet, cette préoccupation phénoménologique se traduit également par l'assomption du caractère temporel et processuel du langage ; c'est là le cinquième retournement : les unités de parole ne sont pas appréhendées comme des entités spatiales mais comme des processus temporels, ce qui conduit à développer une *CHRONOANALYSE*, selon les principes posés par Y. Macchi (voir notice biobibliographique en fin de volume). L'idée centrale est que la contribution de chaque élément à la construction du sens – quelle que soit la nature de l'élément concerné – dépend du moment de son intervention. Appliquée à la phrase, au prédicat (Blestel ce volume) ou à une construction (Bottineau ce volume, Fortineau-Brémond

⁷ Sur la cognition corporelle et distribuée, voir *infra* la partie sur l'énaction. Par ailleurs, l'iconicité entre expérience sensori-motrice et processus mental ne signifie pas pour autant qu'il existe une relation de type déterministe entre concepts et submorphèmes ou séquences de submorphèmes (sur ce point, voir par exemple Bottineau 2012a : § 29-30).

2015) et aux arrangements des éléments qui les composent, la chronoanalyse est une *chronosyntaxe* (Macchi 2000) :

Que la phrase soit un être tout entier temporel, une pure construction temporelle, nous en faisons chaque jour l'expérience dans notre activité de récepteur. Cette expérience nous montre qu'une phrase a besoin de temps pour se développer, que nous ne pouvons jamais l'appréhender dans son entier, mais seulement par fragments successifs que nous analysons à mesure que nous les percevons. La phrase se présente en somme comme un défilé continu de notions que nous stockons progressivement dans notre mémoire et qui n'ont pas d'autre lieu d'existence que notre esprit. [...] Faire de la syntaxe, c'est donc faire la théorie d'un être qui non seulement est évanescant et éphémère, mais qui de plus n'est *pas un objet spatial* dont on pourrait décrire les parties, mais *un processus temporel* qu'il faut appréhender dans sa successivité opérative.
(Macchi 2008a : 121, souligné par l'auteur)

Lorsque la chronoanalyse s'intéresse à l'émergence du sens et aux mécanismes d'anticipation et de rétroaction qui y concourent, elle est une *chronosémantique* :

[...] dès sa constitution en langue, le mot a été conçu non pas pour avoir un sens, mais au contraire pour ne pas pouvoir signifier pleinement, pour être inapte à lui seul à engendrer dans notre esprit une signification, [...] il a été conçu pour devoir faire appel à la collaboration des autres unités de la phrase pour pouvoir se revêtir d'une signification. Autant dire que toute sémantique immanentiste, qui espérerait pouvoir surprendre et cerner, au terme de ses analyses, le moindre sens plein à l'intérieur d'un mot, le moindre signifié immanent, est par avance condamnée à l'échec. [...] pour avoir quelque chance d'approcher le mouvement de signification, la nature de la flèche dont il [le mot] est le vecteur, il n'y a donc pas d'autre solution que de le surprendre dans son cours, dans le mouvement même des phrases où il accepte de comparaître, dans les convois signifiants auxquels il se joint et de jeter les bases d'une approche chronosémantique du sens.
(Macchi 2014)⁸

Les principes de la chronoanalyse s'appliquent également aux éléments dont se compose le mot lui-même, comme le montre dans ce volume Y. Macchi, avec la *chronophonétique* :

De même que la phrase, le mot n'est en aucune façon une combinaison, un agglomérat spatial de morphèmes ou d'éléments submorphologiques. Comme la phrase dont il est le noyau, le mot est tout entier fait de temps, et n'a d'existence que dans le déploiement temporel des morphèmes, des phones et des traits articulatoires qui le constituent. Si bref soit-il, même monophonématique, le mot requiert une endochronie opérative qui se déploie entre un instant initial et un instant final. [...] de même que la modification de la date d'intervention d'un mot dans la phrase bouleverse toute la théorie qu'elle porte, de même, à l'échelle du signifiant lexical, l'ordre d'intervention des constituants submorphologiques détermine entièrement la théorie dont le lexème est le vecteur [...].
(Macchi ce volume)

Enfin, avec le concept de *chronosignifiante*, proposé par M. Poirier, le signifiant et la signifiante ne sont plus envisagés comme des données préalables susceptibles d'être reconnues, mais comme le résultat de processus de construction : la chronosignifiante se définit comme une « approche temporalisée de la construction des signifiants et de la signifiante qui méthodologiquement recouvre l'étude des *parcours de coalescence*, d'*unifications* ou de *distinctions* par lesquels [les signifiants] se morphologisent en temps réel au fil de l'énoncé, et s'intéresse notamment aux *variations* de délimitations, agglutinations,

⁸ Par bien des aspects, chronosyntaxe et chronosémantique peuvent être rapprochées du modèle instructionnel de G. Col (Col 2008 ; Col, Aptekman, Girault & Victorri 2010).

figements auxquels peuvent donner lieu ces parcours (quel que soit le niveau considéré : des submorphèmes aux constructions) » (Poirier à paraître, souligné par l'auteur).

Les applications à l'espagnol de l'exploration submorphémique et de la chronoanalyse – intégrées ou non au paradigme éactif –, outre qu'elles ont confirmé ou prolongé certains des résultats antérieurs de la linguistique du signifiant⁹, ont également permis de mettre au jour des réseaux paronymiques jusque là passés inaperçus – corroborant ainsi la thèse de M. Molho selon laquelle le langage est structuré comme une vaste paronymie – et de modéliser l'émergence du sens, à divers niveaux, en articulant invariance des instructions cognitives et variation des interprétations (dans le droit fil – volontairement ou non, consciemment ou non – du programme posé par M. Launay¹⁰). Dans le domaine grammatical, l'identification d'un certain nombre de cognèmes ou de séquences cognémiques, à partir de jeux d'opposition ou de répétition¹¹, est allée de pair avec la mise en évidence de réseaux de significances parfois inattendus¹² ; elle a aussi donné une assise matérielle, corporelle, à des associations qui ne semblaient concerner que le versant *signifié* et dont l'intégration en système pouvait, de ce fait, sembler problématique¹³. Dans le domaine lexical, la Théorie de la Saillance Submorphologique de M. Grégoire a rendu possible l'identification d'un certain nombre de réseaux ; elle a surtout montré qu'un même lexème pouvait se prêter à diverses actualisations sémantiques en fonction des unités analogiques exploitées (les saillances). L'autre grand volet des études de submorphologie et de chronoanalyse appliquées à l'espagnol est en effet l'élucidation des mécanismes d'édification progressive du sens, du submorphème à la phrase. La double perspective, submorphémique et chronoanalytique, aboutit dans bien des cas à un refus de « l'emprise du mot » (Tollis ce volume), à travers une remise en cause de ses limites, mais aussi de son sens (Macchi 2016). D'autres modes ordinaires d'appréhension des faits langagiers se trouvent également questionnés : les cognèmes étant acatégoriels, leur champ d'application est transcatégoriel (Bottineau 2012b et ce volume), ce qui permet d'échapper à la taxinomie grammaticale traditionnelle, par bien des aspects insatisfaisante (Fortineau-Brémond à paraître) ; la pertinence de la dichotomie lexique/grammaire est aussi, d'une certaine façon, discutée (Fortineau-Brémond 2016, Grégoire ce volume) et les frontières typologiques elles-mêmes semblent remises en cause par certains résultats (Macchi ce volume).

⁹ S. Pagès (2015), par exemple, propose une relecture des principaux travaux portant sur /a/ (préposition, « préfixe »), à la lumière des principes de la Cognématique de D. Bottineau.

¹⁰ « [...] ce qui fait problème ce n'est pas qu'il y ait de la diversité *en soi*, c'est que cette diversité puisse apparemment se manifester sous du *même*. Et je tiens que c'est très précisément dans ce problème et non dans un autre que doit se trouver l'objet du linguiste » (Launay 1986 : 16-17).

¹¹ Parmi les principaux cognèmes de l'espagnol identifiés à ce jour (dont certains coïncident en partie avec ceux d'autres langues), on peut citer : I ~ A (Bottineau 2009), T/D ~ NT/ND (Bottineau 2012b, Blestel 2012, Fortineau-Brémond 2012), ND (Quitard 2010, Vicente Lozano à paraître), N (Bottineau 2010b, Vicente Lozano 2016 et à paraître), R (Bottineau 2012b), T ~ K (Fortineau-Brémond 2012, Schenk ce volume), S ~ T (Zalio 2013), L ~ N (Poirier 2015, Blestel à paraître), O ~ A (Fortineau-Brémond 2016 et à paraître).

¹² Ainsi, É. Blestel (à paraître) a montré que les marqueurs discursifs du jopara *ko*, *ningo* et *luego*, issus pour les deux premiers de formes guaranis et pour le dernier de l'espagnol, formaient un système parfaitement cohérent, basé sur l'alternance cognématique K ~ L ~ N.

¹³ Un exemple frappant est celui des articles *el* et *un*, dont « l'appariement » a longtemps fait débat (Tollis 1996), au point que M. Molho considérait que « [c]es deux articles ne forment système que dans la seule perspective d'une grammaire du signifié, qui se désintéresserait des signifiants » (1988 : 292). M. Poirier (2015), en isolant une alternance récurrente entre les cognèmes L et N, a montré, au contraire, que ces deux formes étaient étroitement corrélées.

D'une façon générale, c'est une conception fixiste du langage qui est refusée, au profit d'une conception dynamique¹⁴, dont la chronoanalyse, en tant qu'outil permettant d'appréhender l'émergence du sens, la définition du signifiant comme étant ce qui engendre la signifiante ou encore l'affirmation d'un lien entre actions corporelles et actions mentales, sont autant de manifestations. En détournant le titre français (et le contenu) de l'ouvrage de J. Austin, on pourrait affirmer que « dire, c'est toujours faire ». Ou, en d'autres termes, qu'il n'y a de langage qu' « en action ».

En effet, au-delà de ce que suggère ce jeu de mots facile, les contributeurs de ce volume partagent un même intérêt – de la curiosité bienveillante à une adhésion revendiquée – pour le paradigme de l'énaction, qui refuse le modèle représentationnaliste de la langue comme miroir d'un monde pré-existant et appréhende au contraire les phénomènes langagiers dans leur dimension dynamique, incarnée et intersubjectivement distribuée.

2. L'émergence du paradigme énatif en linguistique

2.1 L'énaction en sciences cognitives

C'est aux neurobiologistes et philosophes chiliens F. J. Varela et H. R. Maturana que l'on doit d'avoir développé, dans les années 70, la théorie de l'autopoïèse, qui a donné naissance au paradigme de l'énaction en sciences cognitives. Présentée comme une alternative aux approches représentationnelles fondées sur le modèle computationnel de la connaissance, cette théorie « neurophénoménologique » de la cognition envisage l'esprit comme un réseau autonome et émergent dont l'évolution, à l'instar de celle de tout organisme vivant, répond au maintien de son organisation, laquelle se régénère par ses continues transformations et interactions avec l'espace dans lequel elle existe. Ce processus auto-producteur en couplage permanent avec l'environnement est à la fois ce qui la constitue comme système propre et ce qui en délimite la frontière – le domaine topologique –, dans un seul et même mouvement. C'est ce que F. J. Varela, H. R. Maturana et R. Uribe décrivent par le concept de « système autopoïétique » :

Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (i) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (ii) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau.

(Varela, Maturana & Uribe 1974 : 188)¹⁵

Ce sont donc précisément ces processus auto-régulateurs de production qui confèrent au système son autonomie relativement à l'environnement. On comprend dès lors que le couplage avec ce dernier lui est inhérent et indissociable, à l'image de ce qui se produit dans la cellule dont le système reconstitue à chaque moment les conditions de sa propre existence :

Considérons par exemple le cas d'une cellule: il s'agit d'un réseau de réactions chimiques qui produisent des molécules de sorte que (i) elles génèrent et participent récursivement, à

¹⁴ Déjà manifeste chez M. Launay, par exemple, qui considère que « les systèmes linguistiques ont pour fondement un découpage [...] non pas tant du *pensable* ou du *pensé* que du *penser* lui-même » (1977 : 436, nous soulignons).

¹⁵ « The autopoietic organization is defined as a unity by a network of productions of components which (i) participate recursively in the same network of productions and components which produced these components, and (ii) realize the network of productions as a unity in the space in which the components exist ».

travers leurs interactions, au réseau même des réactions qui les produisent, et (ii) elles font émerger la cellule comme unité matérielle.
(Varela, Maturana & Uribe 1974 : 188)¹⁶

C'est ainsi l'organisation même du réseau qui garantit la pérennité et la cohésion de ce système émergent autonome aux frontières dynamiques ; en ce sens, la structure autopoïétique est à la fois fermée et ouverte :

Comme chaque composant est produit par les autres composants du réseau, le système entier est clos sur le plan de l'organisation. Cependant, il est ouvert par rapport à l'environnement, assurant la circulation d'énergie et de matière nécessaires au maintien de son organisation et à la régénération continue de sa structure.
(Penelaud 2010 : 4)

À la fin des années 80, F. J. Varela s'appuie sur ce concept pour développer une théorie neurophénoménologique de la cognition. Cette dernière est envisagée comme un système autopoïétique qui « fait émerger » le monde à partir du couplage opérationnel entre l'organisme – qui constitue ici l'unité autopoïétique –, et l'environnement auquel il s'adapte en permanence. Dans ce couplage, la cognition est conçue comme l'action de faire émerger, d'*énacter*, à la fois le monde et l'esprit :

Nous proposons [...] le terme d'*enaction*, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 35)

La cognition apparaît alors située, en ce sens qu'elle ne saurait être dissociée de l'environnement sensoriel propre à l'espèce ou à l'individu – l'*umwelt*, ou « monde propre », de J. von Uexküll (1934/2004) –, lequel est appréhendé de façon active et orientée :

Le point central de cette orientation non objectiviste est l'idée que la connaissance est le résultat d'une interprétation permanente qui émerge de nos capacités de compréhension. Ces capacités s'enracinent dans les structures de notre corporalité biologique, mais elles sont vécues et éprouvées à l'intérieur d'un domaine d'action consensuelle et d'histoire culturelle. Elles nous permettent de donner un sens à notre monde ; ou, dans un langage plus phénoménologique, elles sont les structures par lesquelles nous existons sur le mode de « posséder le monde ».
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 211)

Dans cette optique, la perception, nécessairement orientée vers un but, *est* action, en ce sens qu'il s'agit avant tout d'une activité interprétative :

Dans cette perspective, la perception n'est donc pas seulement enchâssée dans le monde qui l'entoure ni simplement contrainte par lui ; elle contribue aussi à l'enaction de ce monde environnant. Ainsi, comme le note Merleau-Ponty, l'organisme donne forme à son environnement en même temps qu'il est façonné par lui.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 236)

Cette proposition représente un tournant épistémologique décisif dans l'approche de la cognition, puisqu'elle met en lumière l'interdépendance des processus qui conduisent à son

¹⁶ « Consider for example the case of a cell: it is a network of chemical reactions which produce molecules such that (i) through their interactions generate and participate recursively in the same network of reactions which produced them, and (ii) realize the cell as a material unity ».

émergence : l'activité cognitive n'est plus conçue comme une sorte de boîte noire dont le but serait de traiter des informations provenant d'un monde extérieur pré-donné, puisqu'elle fait émerger ce monde en l'*énactant*, ce qui a pour conséquence de la faire émerger elle-même en retour comme système autopoïétique, dans un système circulaire ontogénétique. En cela, F. J. Varela s'oppose aux courants connexionnistes et cognitivistes qui postulent l'existence d'un monde pré-existant à l'activité cognitive ; il adopte la posture phénoménologiste selon laquelle ce monde fait l'objet d'une « interprétation continue qui ne peut être adéquatement encapsulée dans un ensemble de règles et de présuppositions, puisqu'elle dépend de l'action et de l'histoire » (Varela 1996 : 97) : étant donné que nous sommes immergés dans le monde, on ne saurait s'en extraire pour en comparer le contenu et les représentations. Or vouloir établir des règles pour exprimer l'activité mentale et des symboles pour en exprimer les représentations revient justement à évacuer « le pivot sur lequel repose la cognition dans sa dimension vraiment vivante » (Varela 1996 : 98). Cette approche remet aussi en cause les propositions – à l'opposé des précédentes – des courants constructivistes, notamment piagétiens, selon lesquels le monde fait l'objet d'une (re)construction par le sujet pensant, à mesure qu'il se construit lui-même : il s'agit au contraire d'une « voie moyenne » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293), qui refuse le débat entre l'inné et l'acquis, et propose d'envisager la cognition comme « action incarnée » qui dépend de l'activité et de l'expérience du sujet. Par l'utilisation du terme « incarnée », les auteurs souhaitent mettre en lumière deux aspects fondamentaux de leur conception de l'activité cognitive :

tout d'abord, la cognition dépend des types d'expérience qui découlent du fait d'avoir un corps doté de diverses capacités sensori-motrices ; en second lieu, ces capacités individuelles sensori-motrices s'inscrivent elles-mêmes dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293)

Quant au terme « action », il permet de souligner le caractère indissociable et non fortuit des processus sensori-moteurs de l'agir et du percevoir dans la cognition vécue, ceux-ci n'étant pas associés dans les individus par simple contingence mais parce qu'ils « ont aussi évolué ensemble » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293).

L'approche énative de la cognition suppose ainsi d'étudier la manière dont le sujet percevant parvient à situer ses perceptions/actions¹⁷ dans son environnement, lequel se transforme à mesure que le sujet interagit avec lui. Aussi, l'étalon qui préside à la compréhension de la cognition n'est-il plus le monde en ce qu'il aurait de pré-existant, mais l'activité sensori-motrice incarnée et située elle-même, ou plutôt, la manière dont s'organise cette activité : il ne s'agit plus de comprendre comment le monde est reconstruit ou réinterprété par le sujet mais de « déterminer les principes communs ou les lois de liaison des systèmes sensoriel et moteur qui expliquent comment l'action peut être perceptivement guidée dans un monde qui dépend du sujet de la perception » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 235). On comprend que, dans cette conception, le monde perçu est *énacté* par le truchement de l'expérience et ne pré-existe nullement à l'activité du sujet percevant.

Aujourd'hui, le paradigme de l'éaction a largement dépassé le cadre des études en neurobiologie : il connaît ainsi un véritable essor dans des domaines aussi divers que l'intelligence artificielle, les neurosciences, la psychologie, la sociologie ou l'éducation

¹⁷ Pour montrer que ces deux termes se recouvrent, A. Berthoz (1997) propose la notion de *perçaction*, qui correspond à l'ensemble de processus sensori-moteurs qui spécifient l'expérience du monde que se forme un corps vivant selon les modalités de son espèce.

(López García-Molins & Jorques Jiménez 2017 : 28). En linguistique, on assiste également à l'émergence d'un paradigme qui réunit des chercheurs concevant le langage comme co-production interactive, incarnée et située d'un monde enacté.

2.2 L'enaction en sciences du langage

Dans leur ouvrage intitulé *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine*, H. R. Maturana et F. J. Varela récuse l'idée selon laquelle l'acte de langage consiste en la transmission d'une information dans l'acte de communication, et proposent au contraire qu'il s'agit d'un type particulier de couplage social – dit de « troisième ordre » (Maturana & Varela 1994 : 175) –, par lequel des organismes autopoïétiques complexes assurent leur pérennité en interagissant et en coordonnant des actions individuelles et groupales. Parmi les comportements communicatifs, le *linguaging* participe ainsi au flux de coordinations d'actions qui font émerger un monde propre à l'espèce humaine (*umwelt*) et ce, de façon à la fois incarnée, sociale, normative et interactive. Par sa dimension autopoïétique, le *linguaging* fait intervenir les individus dans la production d'un domaine consensuel d'interactions, lequel fait émerger l'*umwelt* qui, en retour, transforme et assure les conditions de pérennité de ce même domaine consensuel. C'est ce qui fait dire aux auteurs que le langage, auquel nous ne préexistons pas et qui nous constitue, participe de ce couplage avec l'environnement :

Nous forgeons nos vies dans un couplage linguistique mutuel, non pas parce que le langage nous permet de nous révéler nous-mêmes mais parce que nous sommes constitués de langage dans un devenir continu que nous faisons émerger avec d'autres. Nous nous trouvons dans ce couplage ontogénétique, ni comme une référence préexistante ni en référence à une origine, mais comme une transformation continue dans le devenir de notre monde linguistique, celui que nous construisons avec d'autres êtres humains.
(Maturana & Varela, 1994 : 230)

Cette approche suppose d'interroger le rôle de l'activité dialogale dans l'émergence de l'*umwelt* mais elle implique aussi de repenser l'expérience du langage dans sa dimension linguistique même, puisque les cartes sont définitivement rebattues : si le monde ne pré-existe pas et si les formes linguistiques *enactent* ce monde dans un théâtre¹⁸ consensuel sans cesse renouvelé, il nous faut alors non pas analyser des entités symboliques, ni des contenus, mais des *processus*, par et dans lesquels émerge un monde-esprit qui se rejoue sans cesse. Or ces processus interviennent à plusieurs échelles : de la production même du signifiant, dans ses dimensions processuelle, incarnée et intersubjectivement distribuée, à la façon dont le sens est micro- et macro-socialement coordonné. L'abandon du représentationnalisme de type encodagiste suppose donc de redéfinir l'ensemble des dimensions du langage, car, pour reprendre les termes de D. Bottineau, il n'est plus question de savoir comment la parole parle du monde mais de se demander « comment l'exercice de la parole dans une langue contribue à modeler l'expérience individuelle et collective, à synthétiser un univers d'existence et d'action orienté par le verbe » (Bottineau 2013 : § 14).

Tous les niveaux d'analyse en linguistique sont ainsi susceptibles d'être repensés à l'aune de cette nouvelle approche neurophénoménologique du langage : l'enjeu est de comprendre les mécanismes processuels qui président à la production collaborative du sens dans les langues en ce que celles-ci ont de situé, d'incarné, d'inter-subjectif et de socialement distribué.

¹⁸ Le terme *enaction* en anglais est issu du verbe *enact* « produire sur scène », « représenter par l'action ».

Parmi les modèles théoriques qui s'inscrivent explicitement dans le paradigme de l'énoncé, on peut citer la Théorie de la Saillance Submorphologique (Grégoire 2012, 2014), qui repose sur le postulat selon lequel les mots du lexique sont utilisés métonymiquement en énoncé par la sollicitation d'un seul trait saillant de leurs signifiants, en amont du morphème, ce qui permet d'éclairer les mécanismes de création lexicale comme la dérivation, la composition ou l'emprunt, lesquels s'organisent en interaction permanente avec l'environnement. C'est également le cas de la Théorie des Cognèmes¹⁹ (ou Cognématique) de D. Bottineau (voir *supra*), qui constitue le volet de morphosémantique grammaticale d'une théorie plus générale, la Théorie des Actes CorporiMentaux Langagiers (TACML), dans laquelle la parole est envisagée comme un « engagement corporel qui participe de la conduite d'actes procéduraux de conceptualisation complexes constitutifs de la conscience » (2012b : 42) :

L'idée n'est pas que la parole soit la seule manifestation de la pensée intelligente [...], mais que la parole et le *mot* sont le *moteur* (au sens étymologique de *movere*) spécifique d'une forme particulière de l'idéation, à savoir la génération enactive (littéralement, *en acte*) d'actes de conscience complexes, mobilisant des classes sémantiques sociales (les notions, héritées d'un patrimoine collectif d'interactions verbales dialogiques) et les articulant selon des gabarits de repérages et de combinaisons eux-mêmes sociaux.
(Bottineau 2012b : 42, souligné par l'auteur)

La formulation d'une telle hypothèse implique de revoir le lexique, la syntaxe, la prosodie et la morphologie grammaticale comme un ensemble de ressources spécifiques à chaque langue et qui en constituent le type cognitif particulier.

D'autres propositions s'intéressent plus spécifiquement à la façon dont la relation interlocutive est constitutive de l'émergence du sens, en particulier la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI), de C. Douay et D. Roulland (2014), qui postulent que le paramètre de l'interlocution intervient dans l'architecture même du système linguistique et plus précisément dans celle des systèmes grammaticaux : le système autopoïétique est alors constitué de la relation interlocutive et intersubjective elle-même.

Plus largement, le paradigme éactif invite à repenser la place du linguiste-observateur du langage, en tant que premier expérimentateur du langage : il s'agit pour lui non plus d'appréhender son objet d'étude comme un simple observateur extérieur mais d'intégrer à son analyse sa propre expérience de locuteur, en tant qu'individu-organisme participant pleinement de ce couplage de troisième ordre auquel prend part le langage dans la co-émergence du monde-esprit, tout en ayant conscience que, de l'intérieur, « il est impossible de distinguer ce qui vient de l'environnement, de ce qui vient du système lui-même. Les deux sources de perturbations se nouent et forment une "unique ontogenèse" » (Penelaud 2010 : 6).

*
* *

Les quelques grands principes dont on vient d'esquisser les contours constituent l'horizon théorique des chercheurs dont les contributions sont ici réunies ; ils configurent un modèle qui demande sans doute à être tout à la fois élargi et précisé. En effet, jusqu'à

¹⁹ Dans une première version, les cognèmes étaient conçus comme des « neuro-transmetteurs phoniques » (Bottineau 2003b) qui permettaient de transférer des modèles neuronaux d'un cortex à l'autre, ce qui supposait encore une vision encodagiste de la parole. Mais dans les textes les plus récents, l'expérience sensorimotrice, physique et sensible de la parole est envisagée comme façonnant la signifiante, les cognèmes étant désormais définis comme des « activateurs de processus combinatoires profilés » (Bottineau 2013).

maintenant, c'est essentiellement la dimension incarnée du langage qui a été explorée par les linguistes hispanistes se réclamant de cette approche ; pour diverses raisons – historiques et pragmatiques –, le couplage entre l'homme et son environnement, envisagé du point de vue linguistique, n'a pas été véritablement étudié²⁰. Mais quelques manifestations récentes²¹ laissent penser qu'une partie au moins des travaux à venir intégreront davantage les apports d'autres sciences cognitives (psychologie, anthropologie) et que l'analyse située des phénomènes langagiers y occupera une plus large place. Par ailleurs, s'agissant d'une démarche en construction, il est indéniable qu'un certain nombre de concepts, d'outils, de procédures, restent à clarifier ou à affiner²² et qu'un effort d'unification terminologique est également nécessaire pour rendre plus lisible la cohérence théorique qui sous-tend ces travaux. Il n'en reste pas moins qu'ils reposent sur un fond commun solide et qu'ils ont livré des résultats substantiels, ce dont le lecteur pourra juger dans les pages qui suivent.

Bibliographie

Alvar Manuel & Pottier Bernard, 2003, *Morfología histórica del español*, (1983), Madrid, Gredos.

Berthoz Alain, 1997, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

Blestel Élodie, 2012, *Pour une nouvelle approche du « plus-que-parfait » en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations*, Thèse de doctorat : Études hispaniques / Linguistique, Université Rennes 2.

— à paraître, « *Ko, ningo, luego*: An Enactive Approach to the Emergence of an Epistemic Subsystem in *Jopara* », *Signifiances*, 1.

Blestel Élodie & Fortineau-Brémoud Chrystelle, 2015, « La linguistique du signifiant : fondements et prolongements », *Cahiers de praxématique*, 64, [en ligne].

Blommaert Jan, 2015, « Chronotopes, Scales and Complexity in the Study of Language in Society », *Annual Review of Anthropology*, 44, p. 105-116.

Bottineau Didier, 1999, « Du son au sens : l'invariant de I et A en anglais et autres langues », Conférence prononcée au CERTA, Arras, Université d'Artois, 14 septembre 1999, [en ligne].

— 2003a, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », dans Ouattara A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Paris/Gap, Ophrys, p. 185-201. [en ligne]

— 2003b, « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 209-228, [en ligne]

²⁰ Ce constat vaut, plus globalement, pour les sciences du langage en général.

²¹ On pense en particulier aux séminaires doctoraux du laboratoire junior ERILIIS (université Rennes 2) et au colloque international « Langage et enaction » (Clermont-Ferrand, juin 2016), résolument interdisciplinaires.

²² Le signifié, par exemple, est un concept qui a donné et donne lieu à discussion ; il a fait l'objet d'une Journée d'étude, intitulée « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », organisée par CLESTHIA, ERILIIS et ERIMIT, qui s'est tenue le 18 juin 2016 à l'université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, et dont les interventions seront publiées dans le numéro 2 de la revue *Signifiances*.

- 2004, « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16, p. 27-53.
- 2007, « The Cognemes of the Spanish Language : towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, 1(2), p. 50-74, [en ligne].
- 2009, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, 54(3), p. 125-151.
- 2010a, « Language and Enaction », dans Stewart J., Gapenne O. & Di Paolo E. A. (éds), *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press, p. 267-306.
- 2010b, « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », dans Le Tallec-Lloret G. (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 19-40, [en ligne].
- 2012a, « Submorphémique et corporéité cognitive », *Miranda*, 7, [en ligne].
- 2012b « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol » dans Luquet G. (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 37-56.
- 2013, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », *Langages*, 4, p. 11-27, [en ligne].
- 2014, « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », *Langue française*, 82(2), p. 243-270.
- Chevalier Jean-Claude, Launay Michel & Molho Maurice, 1986, « Le fardeau », *Langages*, 82, p. 5-11.
- Col Gilles, 2008, « Modèle instructionnel du rôle des unités linguistiques dans la construction dynamique du sens », dans Chuquet J. (éd.), *Le Langage et ses niveaux d'analyse. Cognition, production de formes et production du sens*, Rennes, PUR, p. 45-60.
- Col Gilles, Aptekman Jeanne, Girault Stéphanie & Victorri Bernard, 2010, « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *CogniTextes*, 5, [en ligne].
- Delpont Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode*, 1, p. 11-35.
- Douay Catherine & Roulland Daniel, 2014, *La Théorie de la Relation Interlocutive. Sens, signe, répliation*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Elvira Javier, 1998, *El cambio analógico*, Madrid, Gredos.

Fortineau-Brémond Chrystelle, 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes, PUR.

— 2015, « Cronosintaxis de las estructuras correlativas *tal... cual... y tanto... cuanto...*: aproximación diacrónica », dans García Martín J. M.^a (éd.), *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 781-794.

— 2016, « Transcategorialidad y submorfología: el contraste O ~ A », Communication présentée lors du VIII Congreso Internacional de Lingüística Hispánica, Leipzig, 26-29 septembre 2016.

— à paraître, « Sur le cognème O en espagnol : quelques propositions », *Chréode*, 2.

Grégoire Michaël, 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebrück, Presses Académiques Francophones.

— 2014, « Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives », *Synergies Europe*, p. 107-119, [en ligne]

Launay Michel, 1977, « Langue, discours et penser : une lecture de la grammaire systématique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 13, p. 425-446.

— 1986, « Effet de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, p. 13-39.

— 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33(2), [en ligne].

Le Tallec Lloret Gabrielle, 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de MO.LA.CHE à la cognématique », dans Luquet G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.

López García-Molins Ángel & Jorques Jiménez Daniel (éds), 2017, *Enacción y léxico*, Valence, Tirant humanidades.

Macchi Yves, 2000, « L'anticipation syntaxique de l'attribut. Esquisse d'une chronosyntaxe », dans Resano A. (éd.), *Linguistique hispanique. Nantes 1998*, Nantes, CRINI, p. 395-413.

— 2005, « Chronomorphogénèse verbale. Esquisse d'embryologie du verbe espagnol », *Cahiers de linguistique analogique*, 2, p. 153-204, [en ligne].

— 2006, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) », dans G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 115-134.

— 2008a, « La saisie anticipée de l'objet du verbe. Chronosyntaxe (II) », *Chréode*, 1, p. 117-139.

— 2008b, « *On vous le ramènera, votre mari !* Esquisse d'une topologie du signifié. Chronosyntaxe (III) », *Chréode*, 1, p. 141-178.

— 2014, « Du sens et de la signifiante du substantif monosyllabique espagnol *pie*. Chronosémantique (I) », Communication prononcée lors de la Journée d'étude « La linguistique du signifiant : approches et domaines d'application », ERIAC, Université de Rouen, 6 juin 2014.

— 2016, « “Tout seul, ça signifie rien.” Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique : comment le sens accède-t-il à la conscience ? », Communication présentée lors de la Journée d'études « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 18 juin 2016.

Maturana Humberto R. & Varela Francisco J., *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine* (traduit de l'anglais par François-Charles Jullien avec la collaboration de Hélène Trocmé-Fabre), Paris, Éditions Addison-Wesley France, 1994.

Molho Maurice, 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, p. 41-51.

— 1988, « L'hypothèse du “formant”. Sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », dans Blanche-Benveniste C., Chevel A. & Gross M. (éds), *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 291-303.

Monneret Philippe, 2003, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Honoré Champion.

— 2014, « L'iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne*, 82(1), p. 46-77.

Pagès Stéphane, *La motivation du signe en question. Approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas.

Penelaud Olivier, 2010, « Le paradigme de l'énonciation aujourd'hui. Apports et limites d'une théorie cognitive “révolutionnaire” », *PLASTIR*, 18, [en ligne].

Poirier Marine, 2015, « La frontière langue/discours et la “grammaticalisation” par le signifiant : le cas de *cualquier* d'une analogie à l'autre », Communication présentée lors de la Journée d'Études « Penser/Parler (Langue et frontière II) », Université Rennes 2, 1^{er} avril 2015.

— à paraître, « Esquisse des principes d'une *chronosignifiante* », *Signifiants*, 1.

Quitard Mathilde, 2010, *Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol : le cas de ir*, Thèse de doctorat : Études hispaniques et latino-américaines, Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle.

Schenk Astrid, 2015, « Entre variation sémantique et identité sémiologique : esp. *acaso*, histoire d'un caméléon adverbial », Communication prononcée lors du Séminaire du GERLHis, EA CLESTHIA / Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, 12 décembre 2015.

Stewart John, Gapenne Olivier & Di Paolo Ezequiel Alejandro (éds), 2012, *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press.

Tollis Francis, 1996, *Du un au multiple. Du signifiant à son emploi : le cas de un- adjoind en espagnol*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux.

Toussaint Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier érudition.

Uexküll Jakob von, 2004, *Mondes animaux et monde humain*, (1934), Paris, Pocket Agora.

Varela Francisco J., 1996, *Invitation aux sciences cognitives* (traduit de l'anglais par Pierre Lavoie), Paris, Seuil.

Varela Francisco J., Maturana Humberto R. & Uribe Ricardo, 1974, « Autopoiesis: The Organization of Living Systems, its Characterization and a Mode », *Biosystems*, 5(4), p. 187-196.

Varela Francisco J., Thompson Evan & Rosch Eleanor, 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit* (traduit de l'anglais par Véronique Havelange), Paris, Seuil, 1993.

Vicente Lozano José, 2016, « Négation et oralité: analyse contrastive des opérateurs *no* (esp.) / *non*, (*ne*) ... *pas* (fr.) », dans Daval R. et alii (éds), *Res per nomem V: Négation et référence*, Reims, Épure, p. 437-460.

— à paraître, « Dondismo entre vecinos, ¿pura hipótesis? », dans Vicente Lozano J. (éd.), *Études de Linguistique ibéro-romane en hommage à Marie-France Delport*, Rouen, Publications électroniques de l'Eriac-Libéro.

Zalio Damien, 2013, *Étude synchronique contrastive des descendants romans d'ESSE et de STARE. Les signifiants italiens *essere* et *stare* à la lumière des signifiants espagnols *ser* et *estar**, Thèse de doctorat : Linguistique romane, Université Paris 4 – Sorbonne.

1.3 Blestel É., Fortineau-Brémond C. & Poirier M., « Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question », *Signifiances (Signifying)* 2(1), 2019, p. I-X.

Résumé en français

Le signe linguistique, traditionnellement conçu comme un symbole (du grec *sym* + *bole* ‘mettre ensemble deux faces’), ne serait-il pas diabolique (du grec *dia* ‘séparer’) ? Telle est la question que pose ce numéro 2 de *Signifiances*, qui se penche sur la duplicité ou, plus exactement, les duplicités du signe. Les travaux présentés émanent de chercheurs d’horizons théoriques divers ; mais les études réunies ici témoignent d’une même préoccupation : la volonté de questionner, de remettre en cause, ce qui est habituellement considéré comme relevant du donné. Tous les termes de la définition du signe comme union arbitraire d’un signifiant et d’un signifié, symbolisant une portion du réel, sont ici interrogés, chaque article s’intéressant plus particulièrement à tel ou tel aspect de cette conception. Les éléments de la définition ne sont pas envisagés comme des objets ayant une existence positive mais plutôt comme des processus dynamiques (expérience du locuteur) ou comme le résultat de points de vue constitutifs des entités linguistiques (parti pris du linguiste), et la plupart des contributions ont pour point de départ le signifiant en tant que processus dynamique.

Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question

Introduction

Élodie Blestel¹, Chrystelle Fortineau-Brémond² & Marine Poirier³

Résumé

*Le signe linguistique, traditionnellement conçu comme un **symbole** (du grec sym + bole 'mettre ensemble deux faces'), ne serait-il pas **diabolique** (du grec dia 'séparer') ? Telle est la question que pose ce numéro 2 de Signifiances (Signifying), qui se penche sur la duplicité ou, plus exactement, les duplicités du signe. Les travaux présentés émanent de chercheurs d'horizons théoriques divers ; mais les études réunies ici témoignent d'une même préoccupation : la volonté de questionner, de remettre en cause, ce qui est habituellement considéré comme relevant du donné. Tous les termes de la définition du signe comme union arbitraire d'un signifiant et d'un signifié, symbolisant une portion du réel, sont ici interrogés, chaque article s'intéressant plus particulièrement à tel ou tel aspect de cette conception. Les éléments de la définition ne sont pas envisagés comme des objets ayant une existence positive mais plutôt comme des processus dynamiques (expérience du locuteur) ou comme le résultat de points de vue constitutifs des entités linguistiques (parti pris du linguiste), et la plupart des contributions ont pour point de départ le signifiant en tant que processus dynamique.*

Mots-clés : Sym-bolique vs. Dia-bolique ; duplicités du signe linguistique ; expérience ; processus dynamique.

Abstract

*Is the linguistic sign, traditionally conceived as a **symbol** (from the Greek sym + bol 'putting two faces together'), **diabolical** (from the Greek dia 'to separate')? That is the question arised by this second issue of Signifiances (Signifying), which proposes questioning the duplicity or, more exactly, the duplicities of the sign. The articles presented emanate from researchers from various theoretical horizons; but the studies gathered here bear witness to the same concern: the desire to question, to challenge, what is usually considered as given. All the terms of the definition of the sign as an arbitrary union of a signifier and a signified, symbolizing a portion of reality, are here questioned, each paper being particularly interested in this or that aspect of this conception. The elements of the definition are not seen as objects with a positive existence but rather as dynamic processes (speaker experience) or as the result of constitutive points of view of linguistic entities (biased linguist), and most of the contributions are based on the signifier as a dynamic process.*

Keywords: Symbol vs. Dia-bolical ; duplicities of the linguistic sign ; experience ; dynamic process.

¹ Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Laboratoire CLESTHIA (EA 7345).

² Université Rennes 2. Laboratoire ERIMIT (EA 4327).

³ Université Rennes 2 / Université de Lille – SHS. Laboratoire ERIMIT (EA 4327).

Le signe linguistique est une des variétés du symbole. La définition de Saussure, combinaison d'un concept appelé signifié, et d'une image acoustique appelée signifiant, est la plus généralement acceptée.
(Mounin, 1974, s.v. « signe »)

Le signe linguistique, traditionnellement conçu comme un **symbole** (du grec *sym* + *bole* 'mettre ensemble deux faces'), ne serait-il pas **diabolique** (du grec *dia* 'séparer') ? La question se pose à plus d'un titre.

La pensée occidentale est largement dominée par une approche qui se définit comme scientifique et rationnelle, et pose, face à un monde physique donné une fois pour toutes, l'individu humain lui-même pensé comme sujet intelligent préconstruit⁴ doté d'un cerveau central dont l'activité consisterait à se représenter ce monde extérieur. D'un point de vue linguistique, cette perspective dominante, notamment lorsqu'elle n'est pas thématisée en tant que *mode de pensée* auquel peuvent faire face de possibles alternatives, conduit naturellement à concevoir tout signe linguistique comme le *symbole* d'une réalité considérée comme un donné. Ainsi les langues naturelles n'échappent-elles pas à cette idée, et sont assimilées à des langages formels dans lesquels les signes symbolisent des réalités préexistantes, et se combinent les uns aux autres sur un plan syntaxique. Une alternative récente en sciences cognitives⁵, s'inspirant notamment de philosophies orientales – plus sensibles à l'incarnation, au couplage du vivant et de l'environnement, moins dualistes –, s'est particulièrement illustrée dans la remise en question de cette conception :

L'un des aspects les plus intéressants de cette alternative en sciences cognitives est que les symboles, dans leur sens conventionnel, ne jouent plus aucun rôle. Cela implique un abandon radical du principe cognitiviste selon lequel la structure physique des symboles, leur forme, reste à jamais séparée de ce qu'ils représentent, leur sens. Ce clivage entre forme et sens était le coup de maître qui avait donné naissance à l'approche computationnelle, mais il était également la cause d'une faiblesse que révéla l'étude plus approfondie des phénomènes cognitifs : comment les symboles *acquièrent-ils* leur sens ? D'où provient cette activité supplémentaire qui, par construction, n'est pas dans le système cognitif ? (Varela, 2017 : 206)

On le voit : ce sont plusieurs enjeux qui émergent de cette remise en question. Premièrement, questionner l'approche computationnelle de l'esprit et de la cognition comme « manipulation de symboles » amène naturellement à s'interroger sur la définition même du signe linguistique. Voir le signe comme un symbole, n'est-ce pas *dia*-boliser des éléments initialement intégrés : une parole agissant matériellement sur les conditions de percevabilité d'un environnement, et un environnement lui-même modifié par une parole ambiante ? Si le signe n'est pas un symbole, que peut-il donc être ? Quel est son rôle, sa place, sa nature dans la co-évolution des agents humains vivants en perpétuelle construction et distinction d'eux-mêmes en tant que sujets, dans leurs interactions entre eux et avec leur environnement ? Comment une autre approche générale de la cognition peut-elle nous amener à le redéfinir et selon quelles méthodes ?

Deuxièmement, si l'on conçoit le signe comme un élément qui permet de *représenter* un monde extérieur préconstruit, si le signe est vu comme une forme (contenant) associée à une représentation stylisée d'un référent extérieur préalable à toute relation à un expérient

⁴ L'idée largement répandue selon laquelle un être est constitué d'emblée comme sujet cognitif et social est contestée par le paradigme de l'énaction, qui le pose au contraire comme simple agent d'une espèce qui ne se construit comme sujet que par son action et sa relation à l'autre.

⁵ Le paradigme de l'énaction qui tire ses origines d'une réflexion sur la définition même de la *vie* (Maturana et l'autopoïèse), se construit en réaction à celui de la théorie computationnelle de l'esprit, dont la métaphore dominante (celle de l'ordinateur) tend à réduire la cognition humaine à la manipulation de symboles.

(contenu), alors le signe risque de reconduire à son niveau le clivage entre « forme » et « sens ». De fait, ce clivage est régulièrement désigné sous les termes de « signifiant » et « signifié » ; qu'est-ce que ce « signifié » s'il n'est pas une représentation au sens ici entendu ? Quelles conceptions la linguistique s'en est-elle données, variables selon la manière dont sont définies la place et la nature du signe ? Doit-on à tout prix reconduire une séparation en deux facettes ? N'y a-t-il pas là une autre forme de *dia*-bolisation, source d'une certaine « duplicité » ? Laquelle pourrait être trompeuse au regard de ce qui se joue dans l'expérience que font les locuteurs d'une *dynamique signifiante* dans laquelle les *unités* (symboliques) n'ont rien d'une évidence et reflètent sans doute mal le fonctionnement de la cognition humaine.

Et enfin, comme l'explique F. Varela dans la précédente citation, la vision symbolique du signe occulte le questionnement sur la manière dont se joue la genèse du sens par le biais du signe. Autrement dit, ce qui est laissé de côté dans ce clivage construit entre deux objets consubstantiellement unis, c'est le processus même par lequel aurait lieu cette union, le processus par lequel, de l'intervention d'une « forme », émerge le « sens ». Du fait de cette distinction originelle, une telle question est longtemps restée dans l'ombre, évacuée par une déclaration d'arbitrarité de l'union. Questionner le clivage forme / sens, c'est donc tout à la fois remettre au centre de nos préoccupations le processus de construction du sens, et s'interroger sur la manière dont est né un tel clivage, pour penser peut-être d'autres façons d'appréhender le signe.

La perspective énaïve n'est que l'un des points de vue permettant de questionner l'approche dominante et de proposer une redéfinition du signe linguistique autant qu'une réflexion sur ses conditions mêmes de constitution. C'est la position des coordinatrices de ce numéro, à laquelle certains contributeurs se rattachent également d'une manière ou d'une autre – questionnements sur la genèse du signe linguistique, réflexions sur la manière dont se joue la genèse du sens linguistique par le biais du signe. Mais les articles ici proposées ne se résument pas à cette approche, dans la mesure où nous avons souhaité confronter des points de vue divers.

Dans le préambule qui ouvre ce volume, **Marine POIRIER** pose les termes du débat, à partir d'une « fable exemplaire », en l'occurrence quelques strophes d'une œuvre en vers du XIV^e siècle parmi les plus célèbres de la littérature espagnole, le *Libro de Buen Amor*, dont la difficulté d'interprétation est mise en scène dans le texte même. Le célèbre épisode de la « Dispute des Grecs et des Romains » s'avère être une parfaite illustration de quelques grands principes linguistiques, pourtant peu mobilisés dans l'analyse traditionnelle : la « double contingence » ou l'ignorance par chacun des interlocuteurs de ce que le signe signifie pour l'autre ; le signifié comme construit *ex post*, résultant du positionnement d'un observateur extérieur ; la double conception du signe, comme représentation et comme action incarnée. L'analyse serrée que livre M. Poirier de cet édifiant passage débouche sur une évocation des différentes formes que prend la duplicité du signe linguistique ; le caractère diabolique (au sens étymologique du préfixe grec *dia* 'séparer') du signe linguistique peut être interrogé dans une quadruple perspective :

- la discrimination signifiant / signifié ;
- la séparation du signe du monde percevable, auquel il appartient pourtant ;
- le signe comme segmentation d'une forme dans un flux signifiant ;
- la différenciation des rôles interlocutifs et leur interaction grâce à l'interface que constitue le signe.

*

* *

Ce numéro 2 de *Signifiances (Signifying)* se propose donc de questionner la *duplicité* ou, plus exactement, *les duplicités* du signe, puisque ce sont bien plusieurs dualités qui méritent que l'on se penche sur elles. Les travaux présentés, on l'a dit, émanent de chercheurs d'horizons théoriques divers : on n'y trouvera donc pas l'expression d'un unique point de vue ou la mise en œuvre d'un même corpus doctrinal ; les divergences d'opinions sont assumées et nourrissent la réflexion. Mais les études réunies ici témoignent d'une même préoccupation : la volonté de questionner, de remettre en cause, ce qui est habituellement considéré comme relevant du donné. Tous les termes de la définition du signe comme union arbitraire d'un signifiant et d'un signifié, symbolisant une portion du réel, sont ici interrogés, chaque article s'intéressant plus particulièrement à tel ou tel aspect de cette conception. Les éléments de la définition ne sont pas envisagés comme des objets ayant une existence positive mais plutôt comme des processus dynamiques (expérience du locuteur) ou comme le résultat de points de vue constitutifs des entités linguistiques (parti pris du linguiste), et la plupart des contributions ont pour point de départ le *signifiant* en tant que processus dynamique.

Repasant des principes d'une phénoménologie génétique telle que pratiquée par les fondateurs du paradigme de l'énaction, **Didier BOTTINEAU** se propose de détricoter les objets « signe » et « mot » en les envisageant comme produits générés par un observateur engagé dans une relation à ces objets. L'auteur explore alors la démarche phénoménogénétique par laquelle ont été construits le signe sémiotique peircien et le signe linguistique saussurien, et est amené à questionner le *sym-bole* en tant que signe renvoyant à un référent extérieur et préexistant. Dans une perspective énaïve, tant le signe que le monde vécu apparaissent comme des construits qui émergent dans la relation à un observateur. Dès lors, l'ensemble du réel vécu est par définition le fruit d'un processus de biosémiotique, d'une opération « signifiante » en ce qu'elle rend l'entour *signifiant* pour l'agent qui l'observe. C'est par la mise en observation du fruit d'une telle opération de *signifiante* qu'est susceptible d'apparaître la *symbolisation* émergente.

Si l'objet conceptuel qu'est le signe linguistique est bien un construit, intimement lié au positionnement de l'observateur, il est indispensable de revenir sur les grands textes fondateurs où sont développées les conceptions du signe qui continuent de nourrir la réflexion actuelle. Aux côtés de Peirce (longuement évoqué dans l'article de D. Bottineau), il faut évidemment citer Humboldt et Saussure. Plusieurs contributions s'attachent à proposer une lecture ou relecture des œuvres de ces deux figures majeures de la linguistique, pour mettre en évidence les postulats qui les sous-tendent, l'originalité de leurs propositions ou pour en évoquer la réception et les prolongements.

Ainsi, **Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI** évoque la place centrale qu'occupe le concept de signe linguistique dans toute approche du langage et des langues, en particulier chez W. von Humboldt (1767-1835), dont les travaux postérieurs à 1800 évoluent vers une reconsidération du langage comme signe (Trabant, 1992 : 67). En insistant sur l'étape cardinale de la perception de la chose, Humboldt prend position sur l'arbitrarité ; il ne peut concevoir l'unité de la langue à deux faces figées et indissociables car s'il y a bien un contenu qui va s'unir à une forme, le premier n'est pas déterminé, le sens ayant un caractère privé. S'ensuit naturellement une approche renouvelée de l'aspect conventionnel que l'on prête à l'unité : chez Humboldt, il y a discussion de ce sens partagé et c'est l'interlocution qui est l'instance de cette régulation. Humboldt a ainsi pensé ensemble le lieu de constitution de la communauté d'expérience, le lieu où se valide ce rapport au monde et celui où l'on accepte le rapport que chaque individu entretient avec la langue.

Anne-Gaëlle TOUTAIN, qui présente la conception saussurienne de la *dualité constitutive* du signe, montre qu'au dualisme traditionnel son / idée, Saussure oppose une dualité radicalement autre, entre le son et le signe, *i.e.* entre le son matériel, et « le groupe son-idée ». Si Saussure met en avant la constitution du signe plutôt que sa décomposition, c'est que le signe ne peut pas

être le point de départ de l'analyse : les entités linguistiques ne sont pas des objets positifs, préexistants, mais résultent d'un point de vue, qui les construit comme objets linguistiques. Cette rupture épistémologique va de pair avec l'affirmation d'une existence purement différentielle, négative, de ces entités (concept de *valeur*) ; en outre, elle ne peut être dissociée de la distinction *langue* (activité, jeu d'oppositions « purement négatives ») / *idiome* (manifestation empirique, résultat, effet de langue), dont A.-G. Toutain souligne le caractère fondamental et qu'elle propose de substituer à l'opposition symbolique / diabolique. La théorisation saussurienne de la langue et du langage suppose une pluralité d'objets, résultats d'autant de points de vue ; aussi la dernière partie de l'article s'intéresse-t-elle au langage au sens de la psychanalyse, et tout particulièrement au langage dans le travail du psychanalyste Alain Manier, dont la réflexion sur la psychose a pour support la proposition de Saussure.

La dualité saussurienne « phénomène vocal comme tel » / « phénomène vocal comme signe » est également le point de départ de l'article d'Arild UTAKER. Cette dualité marque une rupture avec la conception traditionnelle, qui pose le langage comme subordonné à la pensée ou au monde, ce qui se traduit par une opposition entre le signe comme partie sensorielle et ce qu'il signifie ou représente. Pour Saussure, la question du rapport entre le son physique, matériel, et le sens ou entre le signe et le monde est sans objet ; elle repose sur un malentendu car elle suppose des entités positives, dotées d'une existence préalable (présupposition ontologique), alors que le signe est prioritairement défini par sa relation aux autres signes. Il est intrinsèquement double car il est à la fois sonorité et contenu et cette « irritante duplicité » le rend impossible à saisir. Le signe est donc le lieu d'une double différence : une différence hétérogène signifiant / signifié et une différence homogène entre signes. Et c'est sa négativité (son opposition aux autres signes) qui le fonde en tant que signe, et non la mise en relation d'un signifiant et d'un signifié ayant une existence séparée préalable. Le signe saussurien est différentiel, ce qui a pour conséquence qu'il renvoie, dans la parole, à ce qu'il n'est pas. A. Utaker en conclut qu'il n'est donc ni diabolique ni symbolique, car il n'y a pas d'entités positives à dissoudre ou à relier.

Francis TOLLIS consacre aussi sa réflexion au *Cours de linguistique générale* de Saussure, mais plus particulièrement au devenir de l'héritage imposé par une lecture académique, selon laquelle le signe linguistique était représenté sous l'espèce d'une entité bicéphale à deux facettes, inséparables mais distinctes. Il montre ainsi que même si le signifiant de l'unité linguistique semble la moins évanescence de ses deux composantes, c'est sur la notion de signifié unitaire, pourtant bien installée dans la réflexion sur le langage, que le débat retombe. En effet, l'auteur montre comment, avec le dualisme dont elle est inséparable et la perspective ontologique à laquelle elle prédispose, elle semble présenter au moins autant d'inconvénients que d'avantages. Ainsi, en examinant les approches de différents linguistes, F. Tollis analyse-t-il la délimitation du signifié, en se concentrant sur la question de la relation du signe avec sa référence (possible). Critiquant les démarches qui réifient le signe, posé comme une entité dualiste préexistante, il oppose les approches dites analytiques ou fixistes, qu'il relie à la réception du *Cours* (pas nécessairement en termes philologiques), avec celles, dynamiques et contextualistes, qui mettent en évidence le processus de la sémiotique qui se déroule dans le discours.

La doxa saussurienne est également rappelée dans l'article de Stéphane PAGES, qui propose une approche critique du signe linguistique, afin d'en faire ressortir ce qu'il nomme sa « monstrueuse complexité ». Défendant l'idée que le signe est avant tout le résultat du positionnement de l'analyste, il s'intéresse en premier lieu au signe envisagé d'un point de vue statique et passe en revue les principales conceptions qui en ont été données (monadique, dyadique, triadique, pour les plus classiques ; à quatre ou cinq éléments pour certaines des plus récentes) ; il montre notamment que la question du rapport au monde (c'est-à-dire le statut du

réfèrent) est source de confusion, donc de duplicité. Mais une approche statique, par description d'une structure selon le nombre d'éléments qui y entrent, n'épuise pas la question relative aux constituants du signe. Cette vision réifiante du signe comme objet figé, donné une fois pour toutes, occulte le fait qu'il peut (doit) aussi être conçu comme une unité dynamique, comme le produit en devenir d'une « complexe construction multifactorielle ». Après en avoir évoqué la dimension historique et collective (le signe inscrit dans un processus évolutif qui affecte toutes les langues), S. Pagès met surtout en avant la dimension biologique et individuelle du signe linguistique : il est le produit d'un apprentissage (champ de l'acquisition du langage) et il mobilise de « complexes mécanismes physiologiques sous-tendus par une dimension cognitive et sensori-motrice ». Si le signe est diabolique, c'est donc avant tout en raison de la complexité de la mécanique signifiante.

Federico BRAVO, pour sa part, confrontant l'hypothèse des anagrammes et le principe du signe linguistique comme « entité psychique à deux faces » s'interroge sur ce que devient le signifié dans le travail mené par Saussure sur les anagrammes, en s'intéressant tout particulièrement au « mot-thème », c'est-à-dire le nom dont la paraphrase phonique s'impose comme contrainte au poète, le nom anagrammatisé. F. Bravo voit dans le choix du vocable *thème* pour désigner une forme et non un contenu un renversement qui peut être considéré comme la « seconde révolution saussurienne » et qui doit être interprété comme une réhabilitation du signifiant. Celle-ci passe notamment par une attention toute particulière à la littéralité des textes, soumis à une analyse quantitative portant sur la charpente phonique des mots, et qui semble évacuer toute dimension sémantique. L'hypothèse de F. Bravo est qu'il s'agit en fait d'un moyen pour reproduire, de façon expérimentale, les conditions d'émergence du sens. Il décèle en outre dans la délinéarisation des signifiants à laquelle se livre Saussure les prémisses d'une approche submorphémique du langage, à la fois moyen de mettre au jour l'organisation réticulaire du texte et voie d'accès à l'inconscient.

D'autres contributions interrogent plus particulièrement le statut du signifiant et celui du signifié, en mettant au cœur de leur réflexion la dimension phénoménologique de la parole.

Yves MACCHI convoque le paradoxe bien connu de Saint-Augustin à propos du temps pour illustrer la difficulté qu'éprouvent les sujets parlants à accéder à la signification propre de certains vocables qu'ils manient pourtant parfaitement. Le confort d'utilisation et même l'aisance d'apprentissage chez les jeunes locuteurs contrastent avec la difficulté dans laquelle le sujet se trouve placé lorsqu'on le met en situation de « donner la signification » d'un mot isolé (consigne proposée par l'auteur à ses informateurs). Et c'est que de fait, la réification du signifiant, considéré en tant qu'objet isolé ou isolable dont il s'agit de restituer un éventuel « contenu » propre, rompt avec ce que sont les conditions habituelles d'expérience du signifiant en tant que phénomène : le flux de la phrase. Dès lors, l'auteur propose de faire une distinction nette entre le *signifié* comme construction théorique *a posteriori*, et la *signifiance*, avec laquelle il ne saurait se confondre, et par laquelle émerge le sens à la conscience des locuteurs et interlocuteurs lorsque les signifiants sont appréhendés combinés entre eux en syntagmes.

Cette distinction entre *signifié* et *signifiance* est aussi proposée par **Michaël GREGOIRE**. L'auteur s'inspire de la démarche de D. Bottineau pour repenser le signe linguistique, notamment de manière à y réintroduire une dimension oubliée ou occultée par le structuralisme : la dimension corporelle du langage conçu comme activité. Il propose alors une synthèse de la littérature biosémiotique de manière à mettre en lumière la distinction entre « premier ordre » (centré sur l'activité) et « second ordre » (centré sur la méta-observation de cette activité, méta-observation créatrice d'objets). Remarquant qu'en premier ordre, la distinction entre signifiant et signifié apparaît non pertinente, il propose de lui substituer la notion unique de « signifiance ». C'est en second ordre que les objets « signifiant » et « signifié » deviennent pertinents, et il conviendrait sans doute de les envisager comme des

méta-objets (méta-signifiant et méta-signifié). Considérant alors un énoncé comme une succession d'actions en premier ordre, il propose de nommer *saillances* certaines de ces actions par lesquelles émergent des effets sémantiques associés à des modèles comportementaux liant entre eux des séries de signifiants.

De même, c'est en s'appuyant sur une redéfinition du signifiant et de la parole en tant qu'actions corporelles que **Marine POIRIER et Didier BOTTINEAU** montrent qu'un énoncé en tant que tirade vocale est organisé à l'interprétation par une analyse spontanée consistant notamment à produire des dégroupements et regroupements de segments appelés « signifiants ». En explorant particulièrement les phénomènes de *déviance* dans la segmentation et la frontérisation de ceux-ci relativement à la prescription académique, les auteurs mettent au jour la possible *efficacité* de ces déviances en tant qu'actes motivés d'analyse spontanée, et la *pertinence* potentielle de segments que font surgir ces (ré)analyses : à savoir, des segments « fantômes » se superposant à ou s'interposant entre ceux qu'attendrait une analyse conventionnelle, et dont la pertinence pourra dépendre notamment de leur inscription dans des réseaux signifiants de niveau morphémique ou sub-morphémique. Aussi, derrière la fixité apparente d'un signifiant symbolique (réifié en entité stabilisée), peut se cacher un signifiant *dia-bolique*, issu d'un processus d'analyse et de construction, reconstruction, réassemblage à géométrie variable.

Le travail de **Régis MISSIRE** s'inscrit également dans une problématique de type phénoménologique. Il se propose d'examiner ce qu'il advient de la sémiotité selon le niveau du langage auquel on l'envisage et retient pour cadre la distinction système / norme / parole, en étudiant plus particulièrement les formes que prennent les relations sémiotiques au niveau du parler concret (*el hablar* de Coseriu). Il se demande notamment s'il existe des grandeurs intermédiaires entre le flux psychique « magmatique » et les signes, unités discrétisées et stabilisées. S'appuyant sur des travaux linguistiques inspirés de la Gestalt, il défend l'idée que le plan du signifié comme celui du signifiant doivent être analysés en termes de fond et forme. La distinction opérée par R. Missire entre formes-thèmes (entités *per se*, constituants du discours) et formes-schémas (schémas grammaticaux mais aussi molécules sémiques ne recevant pas nécessairement de dénomination ni de désignation) lui permet d'identifier deux types de sémosis préférentiellement attachées au niveau du parler concret : l'*expression*, pour les formes-schémas, et la *désignation*, pour les formes thèmes, ces deux relations sémiotiques venant s'ajouter à la *signifiance* et à la *signification*, qui caractérisent respectivement le niveau du système et celui des normes. L'article souligne également que, dans le parler concret, la dissymétrie entre le signifiant, voué à l'évanouissement, et le signifié, qui occupe le centre du champ attentionnel, est reconduite, au niveau du signifié, entre les formes-schémas et les formes-thèmes, ces dernières étant prioritairement l'objet de la focalisation attentionnelle ; il ne néglige pas pour autant les modulations qu'apportent à cette disposition initiale du champ attentionnel les diverses pratiques langagières.

François NEMO s'intéresse lui aussi aux différents niveaux de la sémosis. En proposant d'adopter une conception stratifiée (et plurisémiotique) du signifié, et une conception plurimorphique du signifiant comme association d'une forme externe et d'une forme interne, il présente une description détaillée de la plurisémiotie d'une part, et de la plurimorphie et de la polymorphie d'autre part, avant d'évoquer la façon dont les deux logiques se renforcent l'une l'autre. Il aborde ainsi la distinction morphème / lexème, la plurisémiotie des lexèmes et la prosodie, avant de contraster le caractère non linéaire et archiphonémique des morphèmes – lesquels apparaissent surtout comme jouant le rôle d'indicateur thématique – et le caractère linéaire et phonémique des lexèmes. Il parvient à la conclusion que ce qui apparaît finalement comme le plus remarquable est que la question du rapport signifiant / signifié et la question du rapport des signes entre eux soient en réalité la même question.

Enfin, deux contributions explorent les marges de la problématique posée : l'une s'intéresse à la motivation du signe en montrant qu'elle repose sur un mécanisme plus général non exclusivement langagier, celui des correspondances transmodales ; l'autre exploite une méthode issue de la « linguistique du signifiant », soit l'un des courants qui questionne la conception traditionnelle du signe, et met en avant la dimension dynamique et processuelle de la parole.

Fanny BOUDIER propose une revue de littérature sur le symbolisme phonétique. Il s'agit à la fois de donner accès à ces travaux essentiellement disponibles en langue anglaise jusqu'à présent, et de proposer une synthèse des corrélations phonosymboliques aujourd'hui attestées, dans la mesure où elles ne sont pas fondées uniquement sur l'intuition mais bien sur des expériences psycholinguistiques dont les démarches sont ici commentées. Montrer que ces corrélations entre forme et sens existent d'un point de vue phonosymbolique, c'est s'acheminer vers une redéfinition du signifiant : ce dernier ne peut plus être vu comme un objet entièrement arbitraire renvoyant par pure convention à un signifié, mais doit au contraire être conçu comme une matérialité évoquant par sa forme même le sens qu'il contribue à construire.

Mary Catherine LAVISSIERE, à travers l'étude d'une forme verbale archaïque de l'espagnol – le subjonctif en *-re* –, interroge pour sa part l'articulation entre signifiant et signifié et s'inscrit en faux contre l'opinion répandue chez de nombreux grammairiens selon laquelle des signifiants différents pourraient être associés à un même signifié, ce qui justifierait que l'on recommande l'abandon des formes jugées inutiles. Elle cherche à mettre au jour la spécificité, tant du point de vue du signifié que du point de vue des emplois discursifs, du subjonctif en *-re*, spécificité qui interdit qu'il soit assimilé aux autres formes de subjonctif de l'espagnol (notamment la forme en *-se*). Pour ce faire, elle propose un modèle alternatif du mode subjonctif, puis analyse l'alternance entre formes en *-re* et en *-se* dans les subordonnées conditionnelles en *si* dans des textes de loi. Elle suggère d'appliquer aux textes juridiques le concept de *chronosyntaxe* (la phrase est un processus, un être temporel) tel qu'il a été conçu et appliqué par Y. Macchi aux textes poétiques, en raison des points communs entre ces deux genres textuels (écart par rapport à la langue « standard » et surtout même attention portée aux signifiants). Elle montre que la structuration de l'information dans les textes juridiques repose sur une *chronomorphosyntaxe*, qui permet de guider le lecteur dans la phrase, et même au-delà, dans le texte tout entier.

Références bibliographiques

- BLESTEL, Élodie & FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle (dirs) (2018). *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas.
- BOTTINEAU, Didier (2012). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial, F. Lautel-Ribstein (dir.) « Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot. », 73-82.
- BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche énaactive de la parole dans les langues. *Langages*, 192(4), 11-27.
- BOTTINEAU, Didier, GREGOIRE, Michaël (éds.) (2017). *Langage et énaaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages*, *Intellectica* 68.
- BRASSAC, Christian & STEWART, John (1996). Le sens dans les processus interlocutoires, un observé ou un co-construit ? Dans J.-L. Dessalles (dir.), *Du collectif au social. Actes des journées de Rochebrune* (p. 85-94). Paris : ENST.
- COWLEY, Stephen J. (dir.) (2011). *Distributed Language*. Amsterdam : John Benjamins.
- DOUAY, Catherine & ROULLAND, Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*. Limoges : Lambert-Lucas.
- GREGOIRE, Michaël (2012). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.
- GREGOIRE, Michaël, BARNABE Aurélie, BOTTINEAU Didier & MAÏONCHI-PINO Norbert (2017) (éds.). *Langage et énaaction : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Énaaction, émergence du langage, production du sens*, *Signifiances (Signifying)*, 1, 1-3.
- KRAVCHENKO, Alexander V. (2016). Two views on language ecology and ecolinguistics. *Language Sciences*, 54, 102-113. <http://doi.org/10.1016/j.langsci.2015.12.002>
- LINELL, Per (2009). *Rethinking Language, Mind, and World Dialogically*. Charlotte : Information Age.
- LÓPEZ GARCÍA MOLINS, Ángel & JORQUES JIMÉNEZ, Daniel (2017). *Léxico y enacción*. Valencia : Tirant Lo Blanch.
- MACCHI, Yves (2000). L'anticipation syntaxique de l'attribut. Essai de chronosyntaxe. Dans A. Résano (dir.), *Linguistique hispanique. Actes du VIII^e Colloque de Linguistique Hispanique* (p. 395-413). Nantes : CRINI.
- MATURANA, Humberto (1978). Biology of language: The epistemology of reality. Dans G. A. Miller & E. L. Lennebergs (dir), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg* (p. 27-63). New York : Academic Press.
- MATURANA, Humberto R. & VARELA, Francisco J. (1994). *L'arbre de la connaissance*. Paris : Addison-Wesley France.
- MONNERET, Philippe (2003a). Présentation. *Cahiers de linguistique analogique*, 1, 3-11.
- MONNERET, Philippe (2003b). *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*. Paris : Champion.
- MOUNIN, Georges (1974). *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : PUF.

- PEIRCE, Charles Sanders [1894]. What is a Sign? In Houser and Kloesel (eds). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings. Vol 2. (1893-1913)*. Indiana University Press, 4-10.
- PEIRCE EDITION PROJECT (éd.) (1998). *The Essential Peirce, Volume 2 : Selected Philosophical Writings (1893-1913)*. Indiana University Press.
- RASTIER, François (2011). Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? *Intellectica*, 56, 29-79.
- RASTIER, François (2015). *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres.
- RASTIER François (dir.). (2016). *De l'essence double du langage et du renouveau du saussurisme*. Limoges : Lambert-Lucas.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- TOLLIS, Francis (1991). *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris : Armand Colin.
- TOUSSAINT, Maurice (1983). *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Érudition.
- TRABANT, Jürgen (1992). *Humboldt ou le sens du langage*. Liège : Mardaga.
- VARELA, Francisco (2017). *Le cercle créateur. Écrits (1976-2001)*. Paris : Seuil.

2. Le signifiant comme pratique émergente : « contacts de langues » et réanalyses

2.1 Blestel É., « El pluscuamperfecto de indicativo en contacto con tres lenguas amerindias », in Soto G. & Hasler F. (éd.), « Lenguaje, cognición y cultura. Nuevas perspectivas sobre el contacto lingüístico », *Lenguas Modernas* 38 [Numéro monographique], université du Chili, Faculté des Lettres et Humanités, 2011, p. 62-83.

Résumé en français

Certaines manifestations dialectales du prétérit plus-que-parfait de l'indicatif présentent en Amérique hispanique des caractéristiques qui divergent de la valeur que l'on attribue traditionnellement à ce temps verbal – à savoir l'expression d'une action passée, antérieure à une autre action passée – puisqu'elles sont à même d'exprimer la mirativité ou encore l'évidentialité, qui sont des catégories sémantiques présentes dans les langues adstratiques des zones concernées (familles Quechua et Aru dans l'aire andine, et guarani au Paraguay). Si ces manifestations doivent être étudiées à la lumière de ces pressions adstratiques, les causes internes qui permettent une telle convergence n'ont pas encore été prises en compte jusqu'à ce jour. Aussi proposons-nous dans ce travail de revenir sur ces manifestations diatopiques afin de montrer que c'est bien l'opération cognitive inhérente à l'emploi du prétérit plus-que-parfait de l'indicatif en *langue* qui permet non seulement l'apparition de telles manifestations discursives en Amérique hispanique, mais aussi leur maintien et leur cohabitation avec des valeurs plus canoniques de ce temps verbal.

EL PLUSCUAMPERFECTO DE INDICATIVO EN CONTACTO CON TRES LENGUAS AMERINDIAS

ÉLODIE BLESTEL

Universidad de Rennes 2 – Haute Bretagne, Francia

RESUMEN: Ciertas manifestaciones dialectales del pretérito pluscuamperfecto de indicativo presentan en Hispanoamérica características que discrepan del valor que se atribuye tradicionalmente a este tiempo verbal –a saber, la expresión de una acción pasada, anterior a otra también pasada– ya que permiten expresar o bien la *admiratividad* o la *evidencialidad*, que son categorías semánticas presentes en las lenguas adstráticas de las zonas implicadas (familias quechua y aru en el área andina y guaraní en el Paraguay). Si bien tales manifestaciones han de ser estudiadas a la luz de estas presiones adstráticas, no se ha considerado hasta ahora con suficiente claridad las causas internas que permiten semejante convergencia. En este trabajo, volvemos sobre esas manifestaciones diatópicas y proponemos que es la operación cognitiva inherente al uso del pretérito pluscuamperfecto de indicativo en la lengua la que permite no solamente la aparición de tales manifestaciones discursivas en América, sino su mantenimiento y convivencia con valores más normativos de este tiempo verbal.

PALABRAS CLAVE: pretérito pluscuamperfecto de indicativo, contacto, variación, cognición, convergencia.

SPANISH PLUPERFECT INDICATIVE IN CONTACT WITH THREE NATIVE AMERICAN LANGUAGES

ABSTRACT: *Some Latin American diatopic occurrences of the Spanish pluperfect indicative differ from the traditional uses of this tense –namely, the expression of an action in the past that occurred before another action in the past –. These occurrences can express mirativity or evidentiality, which are semantic categories present in the adstratic languages of those areas (the Quechua and Aru families in the Andean area, and Guarani in Paraguay). Although these cases have been regarded as effects of cross-linguistic influence, we must also look for the internal causes that allow such convergence. In this paper, we revisit those diatopic occurrences and argue that it is the cognitive operation involved in the use of pluperfect in language which allows not only the emergence of such discursive occurrences in American Spanish, but also their use and coexistence with more canonical uses of that tense.*

KEY WORDS: *Spanish pluperfect indicative, contact, variation, cognition, cross-linguistic convergence.*

Recibido: noviembre 2011

Aceptado: enero 2012

Para correspondencia dirigirse a la dirección postal: Département de Langues Étrangères Appliquées, Université de Rennes 2, 428, Bâtiment E, Site Rennes-Villejean, France o al correo electrónico: <elodie.blestel@uhb.fr>

1. EL PRETÉRITO PLUSCUAMPERFECTO ENTRE NORMA Y VARIACIÓN DIATÓPICA

Tradicionalmente, las gramáticas de la lengua española han ido afirmando que el pretérito pluscuamperfecto de indicativo ha de ser considerado como un tiempo relativo, que remite a una situación anterior a una primera situación pasada. Así, en la *Nueva Gramática de la Lengua Española* (en adelante *NGLE*):

El PRETÉRITO PLUSCUAMPERFECTO (HABÍA CANTADO) designa una situación pasada y concluida, anterior a otra igualmente pasada, que puede mencionarse o no (Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española –en adelante RAE– 2009: 1786).

Sin embargo, la misma gramática reconoce que en algunos países de Hispanoamérica se presentan usos del pluscuamperfecto documentados como “imperfectos evidenciales”, en los cuales la acepción de anterioridad deja paso a la de sorpresa del hablante:

En efecto, en el español peruano andino (no necesariamente en el costeño) resultan naturales oraciones como *Así que habías tenido novia*, con el sentido de ‘Recién me entero de que tienes novia’. [...] Así, en la Sierra ecuatoriana no resultaría extraña la siguiente secuencia: *Ayer, cuando llamé por teléfono, había sido tarde y nadie me contestó*, en la que se entiende ‘Caí en la cuenta de que era tarde’. [...] En el español popular paraguayo se atestigua el empleo de *había sido* a modo de expresión adverbial que precede o sigue la oración, como en *Había sido ya es tarde* (‘Recién me entero de que ya es tarde’) o *Ya es tarde había sido*, de idéntico significado (RAE 2009: 1789).

Como se puede comprobar en estos enunciados citados por la *NGLE*, no es la acepción de anterioridad la que impera, ni mucho menos la de pasado. Lo que expresa el pluscuamperfecto aquí es únicamente el hecho de que el hablante renuncie a sus expectativas con respecto a una información. En el primer ejemplo, el hecho de que el oyente tenga novia *había sido* y *sigue siendo* verdadero en el mundo referencial. Ahora, el remitente del mensaje lo ignoraba, se da cuenta de ello y expresa su sorpresa mediante el uso de un pluscuamperfecto.

Asimismo, la acepción de anterioridad tampoco prevalece en el otro uso que, en el mismo apartado de la gramática, los académicos asimilan esta vez con el “condicional de rumor”:

En Bolivia se registran usos evidenciales del *pluscuamperfecto* similares al condicional de rumor, como en *Había ido a la fiesta* (‘Habría ido a la fiesta’ o ‘Talvez fue, pero no me consta que sea así’) (RAE 2009: 1789).

La *NGLE* no nos proporciona más explicaciones. Tras haber expuesto el valor que considera como principal o básico para este tiempo verbal, describe lo que califica de “variantes”: al igual que “la variante de cortesía”, el pluscuamperfecto es presentado en su “variante” evidencial. Eso sí, el contexto evidencial es la última variante que se nos presenta y no sabemos si se tiene que atribuir al hecho de que se trata de un uso exclusivamente americano, o si es porque “Estas construcciones no han pasado a los registros formales” (RAE 2009: 1789). En todo caso, lo que sí asoma es una voluntad implícita de parte de la *NGLE* de presentarnos este fenómeno como una manifestación periférica del pluscuamperfecto.

Nosotros, en cambio, consideraremos este fenómeno con el mayor interés, pues son muchas las interrogantes que surgen ante semejantes manifestaciones discursivas. Si no podemos considerar este pluscuamperfecto como la expresión de una anterioridad, y tampoco la de un pasado, entonces ¿qué transmite este tiempo para que los hablantes lo hayan elegido a pesar de todo? ¿Cuáles son los elementos inherentes al pluscuamperfecto que contribuyen a expresar la idea de sorpresa en estos usos y la de pasado de pasado en otros? La pregunta fundamental sería de índole teórica: ¿qué lugar tienen que ocupar estos usos a la hora de hallar un significado que subsuma todas las manifestaciones discursivas del pluscuamperfecto de indicativo?

Podríamos considerar que las manifestaciones discursivas antes expuestas son excepciones que no ponen en tela de juicio el significado de lengua¹ de “situación pasada y concluida, anterior a otra igualmente pasada”. Ésta es la postura de la *NGLE*, que, dicho sea de paso, es la única gramática general de la lengua española que menciona estos giros problemáticos, ya que las demás los ocultan rotundamente². En este caso, le tocará al lingüista explicar el porqué de estas manifestaciones. Hasta ahora, es lo que se ha ido haciendo, aunque de forma fragmentaria y dispersa, a la luz de las hipótesis adstráticas, las cuales describiremos de manera detenida en la segunda parte de este trabajo. Veremos sin embargo que si bien esas hipótesis ayudan a entender en parte lo que se da en esas zonas de contacto de lenguas, no evitan el escollo de la unidad de la lengua en un sentido más abstracto: en todos y cada uno de los casos, lo que se usa es un mismo significante, o mejor dicho, la misma asociación de significantes, a saber, el giro perifrástico conocido bajo el nombre de *pretérito pluscuamperfecto de indicativo*. Esta unidad semiológica tiene que conllevar forzosamente una unidad de significado, lo que supone que ninguna manifestación discursiva pueda entrar en contradicción con este significado. Este escollo lo analizaremos, con otros, en la tercera parte de nuestro estudio.

Ante estas manifestaciones diatópicas, optaremos por otro enfoque: el que consiste en cuestionar ante todo el significado tradicionalmente admitido para el pluscuamperfecto, pues nos parece que, antes de atribuirlo todo a la influencia de las lenguas adstráticas, tal vez sea conveniente plantearse de nuevo lo que supone el empleo del pluscuamperfecto a nivel cognitivo. Ello no implica necesariamente que renunciemos a las hipótesis adstráticas que se han ido avanzando hasta ahora, sino que nuestra propuesta pretende contribuir a la comprensión del fenómeno desde una perspectiva más unitaria que dé cabida a las conclusiones necesarias pero, repitamos, fragmentarias de los estudios dialectales que se han llevado a cabo hasta ahora. Esta propuesta la presentaremos en la cuarta y última parte del presente estudio.

¹ El término “lengua” ha de entenderse aquí en su acepción guillaumiana, es decir, por oposición a “discurso”.

² En efecto, el problema no se menciona en las gramáticas del español sino solamente en estudios monográficos sobre la evidencialidad (Aikhenvald 2004), o, exceptuando el trabajo de F. Bermúdez (2008), en estudios lingüísticos que tratan del español de América (véanse Lienhard 1992, Sánchez 2004, Navarro Gala 2006, Olbertz 2009, Speranza 2006 y 2010, además de los estudios que citaremos más adelante).

2. LAS HIPÓTESIS ADSTRÁTICAS

Un interesante acercamiento al fenómeno considerado lo podemos encontrar en los trabajos que describen y explican los rasgos específicos de las distintas variedades dialectales del español americano. Ya en su época, Charles Kany describía estos usos del pluscuamperfecto como una “especie de elipsis del pensamiento del hablante” que había que considerar “con un sentido de presente”:

Es interesante el uso popular del pluscuamperfecto *había sido*, más un sustantivo, pronombre o adjetivo generalmente, con sentido de presente o imperfecto de indicativo para expresar sorpresa o admiración: *¡había sido usted!* con el significado de *¡conque es (o era) usted!* Esta locución parece representar una especie de elipsis del pensamiento del hablante: *era usted y yo no lo sabía, o yo no creí que era usted, o que había de ser usted* (Kany 1969: 202).

Sin embargo, el estudioso norteamericano no daba más detalles sobre su posible procedencia. Otros lingüistas han formulado una explicación: se trataría de un préstamo funcional procedente de dos categorías semánticas presentes en las lenguas adstráticas de las zonas implicadas: la de *admiratividad* y la de *evidencialidad*³. La miratividad se manifiesta por la aparición de marcadores lexicales o morfosintácticos que permiten al hablante expresar su sorpresa ante una información nueva o inesperada y, sobre todo, ante su propia toma de conciencia: ya sea porque este mismo hablante ignoraba lo que acaba de descubrir, o bien porque no lo había tomado en consideración. La evidencialidad, en cambio, codifica la fuente de la información transmitida por el emisor del mensaje, es decir que permite llegar a saber si el hablante ha tenido un acceso directo o indirecto a la información⁴.

Estudiemos primero el caso del contacto del pluscuamperfecto con la lengua guaraní y luego el de la variante andina del español en contacto con las familias aru y quechua.

a. *El pluscuamperfecto en contacto con el guaraní*⁵

Detengámonos en este primer ejemplo sacado de nuestro corpus⁶. En este fragmento de una novela de J. B. Rivarola Matto, Daniel finge darse cuenta de que los aros que

³ En este aspecto seguimos a S. DeLancey, el cual distingue la miratividad de las categorías epistémicas, y evidenciales (véanse DeLancey 1997 y 2001).

⁴ Numerosos idiomas no tienen marcadores específicos de una u otra categoría y las dos se expresan mediante el léxico o la sintaxis. En el caso de las lenguas amerindias, en cambio, estamos ante la presencia de marcadores morfosintácticos específicos de la miratividad o de la evidencialidad. Ahora, como son dos categorías muy próximas, a veces coinciden en un mismo marcador gramatical, pues uno puede caer en la cuenta de algo porque adquiere la información de segunda mano.

⁵ Retomamos aquí las principales conclusiones que hemos expuesto en otro estudio aún por publicar: Blestel É. Contact de langues et convergence morphosyntaxique: quelle est la nature du changement ? Le cas de *había sido* au Paraguay [Comunicación presentada durante el XIII coloquio internacional de lingüística ibero-románica, universidad de Leuven, 3-5 febrero 2011]. *Revue Romane* (John Benjamins).

⁶ Se trata del corpus que sustenta nuestro trabajo de tesis “Pour une autre approche du *plus-que-parfait* : le cas de la périphrase *había sido* en espagnol contemporain” para optar al grado de Doctor en Lingüística, Universidad de Rennes 2 – Haute Bretagne (Francia).

ha elegido para Ofelia son los que le quedan mejor. Se lo notifica a Ofelia mediante un empleo adverbial del verbo *ser* conjugado en la tercera persona del singular del pluscuamperfecto:

(1) Ofelia suspiró, resignada:

- ¿De qué me vale? Hoy quería estrenar los aros que me trajiste y me tuve que disfrazar para el espejo... No hay nadie para mirar un poco por una.

- ¡Jha' é! -protestó Daniel, con esa seriedad jocosa que daba tanta risa-. Hace rato que lo vi. Me callaba nomás por delicadeza -y sonriendo como para disculparse por una confidencia, agregó-. No me vas a creer, pero busqué mucho hasta encontrar el que me pareció que te quedaría mejor... ¡acerté, *había sido!*

- ¡Mentiroso! -gimió Ofelia, largándole un pellizco (Rivarola Matto, J. B., *Yypóra*, Paraguay, 1970)⁷.

Los especialistas que han estudiado hasta ahora la variante dialectal del español de Paraguay atribuyen este efecto discursivo a la traducción del morfema verbo-temporal guaraní *-ra'e*⁸. Ciertamente, en ciertos contextos, el morfema *-ra'e* y el giro *había sido* parecen coincidir perfectamente tanto desde un punto de vista semántico como sintáctico.

i. Afinidades semánticas

Aunque desconozcan los estudios lingüísticos mencionados, los hablantes bilingües español-guaraní saben perfectamente que *-ra'e* puede ser traducido por *había sido*, y a la inversa, pues los dos pueden, juntos o de manera separada, marcar la sorpresa del hablante. Existen casos en los cuales, antes que recurrir al calco *había sido*, los hablantes insertan el mismo préstamo guaraní en su oración castellana. Un buen ejemplo se puede encontrar en este titular del *Diario Popular*⁹:

(2) Los ronquidos pueden llegar a matar *ra'e* (*Diario Popular*, Paraguay, 2007).

Otras veces, los periodistas emplean uno para sustituirlo enseguida por el otro, siempre con la intención de manifestar el descubrimiento de una realidad que los protagonistas no habían tenido en cuenta:

(3) Buscaban como loco la cocaína y *había sido* estaba techo ári

⁷ En todos los ejemplos del corpus las cursivas son nuestras.

⁸ Se utiliza la expresión "verbo-temporal" para diferenciar estos morfemas de los morfemas nominales que también pueden expresar tiempo en guaraní. En el caso de *-ra'e*, se trata de un morfema verbal retrospectivo y evidencial que marca el acceso indirecto a una información pasada. En ciertos contextos, recubre una acepción admirativa.

⁹ Numerosos ejemplos de nuestro corpus fueron sacados del *Diario Popular* en el cual encontramos una variante del español paraguayo más bien coloquial y por consiguiente fuertemente marcada por las interferencias del guaraní.

[...] Los agentes de la Senad se las arreglaron para encontrar la merca que *ra'e* estaba escondida sobre el techo de la vivienda allanada (*Diario Popular*, Paraguay, 2009)¹⁰.

Había sido y *-ra'e* también pueden aparecer juntos, como en este nuevo ejemplo del mismo periódico:

(4) *Y había sido ra'e* cuando hacés dieta tu cuerpo debe acostumbrarse a ella para abandonarla o si no, subís el doble (*Diario Popular*, Paraguay, 2007).

La correspondencia es tal que numerosos son los estudiosos del guaraní que recurren al calco para explicar el morfema *-ra'e*. Es el caso de N. Krivoshein de Canese y F. Acosta que califican el morfema guaraní de “cognoscitivo” antes de traducirlo por el giro antes descrito:

[c]ognoscitivo *ra'e* [...]

Osẽ *ra'e* – *Había sido* que salió (Krivoshein de Canese y Acosta 2001: 29).

M. Correa de Báez también adopta esta postura:

Omba'apónipo – *había sido* que trabaja

Ojoguánipora'e – *había sido* que compró (Correa de Báez 1999: 117).

De ahí a afirmar que se trata de un guaranismo, hay poco trecho y es lo que tal vez explique la aseveración de B. Usher en su estudio sobre el castellano paraguayo:

En el Paraguay es muy corriente “había sido”, en expresiones como éstas: “Estaba enfermo, había sido” o “Había sido que estaba enfermo” = Hasy nipora'e, con la significación de “había estado o estuvo enfermo verdaderamente”. [...]. Es de notar que la gramática guaraní del P. Restivo (p. 304, año 1724) ya lo registra como traducción del nipora'e, *lo cual autorizaría a pensar que el giro “había sido que” es un guaranismo* (Usher de Herreros 1976: 75).

Si bien los autores que han llegado a citar el estudio de B. Usher no se han pronunciado sobre el origen del giro admirativo *había sido*, todos señalan que el verbo *ser* en pluscuamperfecto es la forma más adecuada para traducir el morfema *-ra'e* en el dialecto paraguayo (véanse Liuzzi 1987: 88, Liuzzi y Kirtchuk 1989: 13, Palacios Alcaine 1999: 60 y 2008: 291).

ii. Afinidades sintácticas

Desde un punto de vista sintáctico, el pluscuamperfecto *había sido* aparece en tres configuraciones posibles en el español paraguayo.

¹⁰ Notemos que se da una alternancia análoga a la de “-ra'e” y “había sido” entre “techo ári” y “sobre el techo”.

La primera (5) no pone en tela de juicio las normas sintácticas del castellano, pues aquí solamente el contexto de la enunciación nos permite tener la relación predicativa por admirativa:

(5) [Mapa - 15-9-2006 a 02:36] : Mbaeichapa re ñeñandu ko yvy porame “Paraguay”. Mboheara, avy a reimehaguere koape, tere hasa poraite nde rogayguani. Añoa ha pojopy [...]

[¿Cómo te sentís en esta linda tierra, Paraguay, profesora ? Me alegro de que te encuentres aquí, que pases bien con tus familiares. Abrazos y apretón de manos (para vos...)]¹¹

[Florencia - 15-9-2006 a 19:51] Hola MAPA!!! *Profesor de nuestra dulce lengua guarani habias sido!!!* Gracias por la linda bienvenida en nuestro idioma nativo (*La Cueva*, Paraguay, 2006).

Al darse cuenta Florencia de que Mapa se expresa con fluidez en guaraní, lo califica de verdadero “profesor”. Pero, desde un punto de vista puramente sintáctico, no contradice la norma, pues podría entenderse también como una expresión de anterioridad.

Un segundo tipo de estructura es la del verbo cópula *ser*, conjugado en la tercera persona del singular del pluscuamperfecto seguido de una oración subordinada completiva introducida por el morfema *que*. Es así como se manifiesta el giro en la nota publicada por Brigitte Colmán en el diario *Última Hora* a raíz de la elección de un nuevo Jefe de Estado en Paraguay (6):

(6) “*Había sido que se puede...*”

La semana pasada estuve a punto de escribir un comentario sobre el presidente electo y las desmedidas esperanzas y expectativas que su gobierno despierta, aun cuando faltan todavía dos meses para que asuma. [...] (*Última Hora*, Paraguay, 2008).

Este segundo tipo podría relacionarse con el giro correspondiente en presente de indicativo *es que* como en estos ejemplos sacados de la *NGLÉ* :

(7) Tú no podrás estar más cansado; más cansado no; y *es que* habrás caminado mucho, a caballo, a pie (Fuentes, *Artemio*); Laura enseguida me lo nota. Has estado de servicio. Y *es que* no lo aguanto, se me hundén los ojos y tardo tres días en reponerme (Martín-Santos, *Tiempo*); Era casi un analfabeto. Y casi lo sigo siendo. Y *es que* el que nace lechón muere cochino (Chamizo, *Paredes*) (RAE 2009: 3484)¹².

En la *Gramática descriptiva de la lengua española*, M^a J. Fernández Leborans califica los giros del tipo *es que* de “oraciones copulativas especificativas reducidas”

¹¹ Le damos las gracias al Mag. Miguel Ángel Verón por la traducción.

¹² Las cursivas son nuestras.

(Fernández Leborans 1999: 2403-2407). La autora ve en *es que* una construcción que requiere un contexto comunicativo previo que permita considerar que la oración es el atributo de un contenido implícito, que puede ser fácilmente inferido del contexto o de la expectativa creada por la situación inmediata. Una vez más aquí, es el empleo de una perífrasis aspectual el que introduce un cambio, pero desde una perspectiva puramente sintáctica, el giro impersonal *ser que* no es ninguna novedad en español.

El tercer y último tipo de uso que se da en Paraguay sí plantea problemas con respecto a la norma sintáctica. Se trata de un fenómeno que se puede observar en el registro oral y/o coloquial del español paraguayo y que consiste en un uso adverbial del giro perifrástico *había sido*, como en (8), (9) y (10):

(8) *Había sido* se perdió su pasaporte, por eso no pudo viajar Marín (*Diario Popular*, Paraguay, 2009).

(9) Ayer, de nuevo en el programa “Fútbol a lo grande”, que conduce Arturo Máximo Rubín, volvieron a pasar la grabación de Roque [...]. También le hicieron una nota al cantante Leo Barreto de “Los cucarachos del Paraguay”, quien enseñó a vocalizar a Roque. *Ellos había sido se reúnen siempre* voi a tocar la guitarra y darle con todo al canto (*Diario Popular*, Paraguay, 2004).

(10) “Yo seguía estudiando y había faltado a una clase de investigación en el Archivo Nacional. Pensé que me iba a reclamar esa ausencia. ‘Buenas tardes, profesor’ saludé. Desde el otro lado de la línea escucho: ‘Ya quisiera ser su profesor’. *Era, había sido, Gumersindo*, quien me invitó a tomar un cafecito en el centro”, cuenta la viuda del poeta (*Villarik*, Paraguay, 2004).

Desde un punto de vista funcional, *había sido* afecta aquí al conjunto del enunciado. ¿Acaso este fenómeno tiene que ser atribuido a la interferencia del morfema guaraní? Podríamos afirmarlo a la vista de la sintaxis de los morfemas de tiempo de la lengua indígena: estos afectan no solamente al verbo sino también al sistema deíctico y nominal, como lo afirman S. Liuzzi y P. Kirtchuk:

Un hecho de gran importancia respecto a los morfemas de tiempo y de aspecto en este idioma es que pueden afectar no solo a las partes de la oración generalmente designadas como “verbo”, sino también a aquellas que forman parte del sistema deíctico y nominal (Liuzzi y Kirtchuk 1989: 3).

Tal vez sea esta posibilidad del guaraní la que ha llevado N. Krivoshein de Canese y F. Acosta a identificar en un primer tiempo *-ra’e* como un adverbio para luego documentarlo de nuevo entre los morfemas de modo sin mencionar la expresión del pasado, contrariamente a la gran mayoría de los especialistas de la lengua guaraní¹³:

¹³ Véanse Guash 1948, Krivoshein de Canese 1998, Trinidad Sanabria 1998, Palacios Alcaine 1999 y 2008, Zaratea 2002, Silvero Sanz y Manfroni 2006, Verón 2006 o De Guaranía 2008. Todos incluyen *-ra’e* entre los morfemas de pasado.

Ra'e : *adverbio*, “conque, ahora me doy cuenta que” [...].

El *modo* expresado por *-ra'e* indica el conocimiento que adquiere el hablante o su sorpresa al enterarse en un momento dado de la realización de una acción, y puede usarse con verbos en tiempo presente, pasado y futuro (Krivoshein de Canese y Acosta 2001: 29 y 101).

Esta incidencia de segundo grado bien podría ser un rasgo sintáctico prestado de la sintaxis del guaraní: debido a su afinidad semántica, los hablantes amoldarían *había sido* al modelo sintáctico de *-ra'e*. Sin embargo, vamos a ver más adelante que algunos elementos nos invitan a matizar esta hipótesis.

b. El pluscuamperfecto de indicativo en el área andina

Las variantes evidenciales del pluscuamperfecto de indicativo las encontramos más bien en las zonas caracterizadas por estar en contacto con las lenguas de las familias quechua y aru¹⁴. Estas lenguas constan de marcadores morfosintácticos que marcan la categoría semántica que hemos expuesto más arriba, que señala la relación del hablante con la fuente informativa del mensaje transmitido¹⁵.

Los estudiosos de estos dos grupos de lenguas han destacado una diferenciación funcional entre formas de pasado que denotan el conocimiento directo del hablante (pasado *no narrativo*) y otras que transmiten acontecimientos que no han sido presenciados por el mismo hablante: el pasado *narrativo* o *delegatorio*. Así, los elementos morfológicos *-ñaq* en el quechua central y *-šqa* en el quechua periférico se oponen funcionalmente a la marca *-rqa* que caracteriza las formas verbales de pasado no narrativo (De Granda 2002: 259). A estas marcas exclusivamente verbales, tenemos que añadir los sufijos *-mi/-n* (conocimiento directo) y *-ši/-s* (conocimiento inferido) que pueden agregarse a palabras de cualquier categoría gramatical (Manley 2007: 1).

En aimara, el pasado delegatorio se marca mediante el elemento *-tayna* (Hardman 1983 y Laprade 1981 citados por De Granda 2002: 258) y, como en quechua, existen también las marcas *-siw/siwa* y *-qa, -psa* que indican respectivamente el carácter indirecto e inferencial de la información.

En el ya famoso estudio de C. A. Klee y A. M. Ocampo publicado en 1995, las autoras señalaban que “The past perfect is used to indicate that the speaker has not witnessed the action or state described by the verb or that the speaker was unaware of the situation.” (Klee y Ocampo 1995: 62). Así, según las autoras, los hablantes bilingües español-quechua habrían reinterpretado el sentido del pluscuamperfecto de manera que “The temporal distance that these tenses mark in standard Spanish is transposed to an evidential distance in bilingual Spanish” (Klee y Ocampo 1995: 64). De Granda comparte esta opinión cuando describe cuáles son las funciones respectivas del pasado compuesto y del pluscuamperfecto en el español andino:

¹⁴ Para un resumen sobre la cuestión de las denominaciones relativas a estas dos familias lingüísticas, véase De Granda 2002: 258.

¹⁵ Sobre la diferenciación evidencial en quechua, véanse Cerrón Palomino 1976: 174-176, 1987: 273-274 y 1994: 109-111, Caravedo 1996: 165 y De Granda 1994, 2001 y 2002.

[...] En otros términos, el pasado compuesto (o simple) del español andino denota el conocimiento directo por parte del hablante de la acción o circunstancia transmitida mientras que el pluscuamperfecto indica el conocimiento indirecto, no personal, de la misma [...] (De Granda 1994 : 183-184 y 2002 : 261-262).

Mientras que De Granda atribuye este fenómeno a un calco funcional con los sufijos verbales *-sqa* y *-rqa*, para A. M. Escobar, esta reinterpretación ha de ser atribuida a los sufijos evidenciales *-si/-s* y *mi/-n*, los cuales tienen carácter obligatorio en quechua:

The evidential use of the pluperfect, however, is attributed to the influence of the reportative suffixes of Quechua (Schumacher) and Aymara (Hardman 152). The Quechua verbal system includes two past suffixes. One is *-rqa*, which can appear with all persons and indicates a past event; it is the past form which appears in verbs in propositions *with the evidential morpheme -m(i) for witnessed information*. The second suffix is *-sqa*, which can appear with all persons and is used to refer to past situations which describe myths, historical information, or reported information. It appears in verbs in propositions *with the evidential morpheme -s(i) for reported information*. Since evidential markers are obligatory in Quechua, Wilck has suggested that for past events, in particular, the main concern of Quechua speakers is “the reliability, validity, and source of the information” (1991, 264; also Martin) (Escobar 1997: 865)¹⁶.

En las zonas caracterizadas por el contacto entre el español y la lengua aimara, A. Laprade ha observado que el pluscuamperfecto ha experimentado la influencia de la lengua indígena ya que, según el estudioso, este tiempo “expresses the aspect of surprise and non personal knowledge upon encountering an unknown or something seen for the first time or something that occurred without one realizing it” (Laprade 1981: 223, citado por Manley 2007: 3).

En los ejemplos reproducidos a continuación, los usos del pluscuamperfecto son muy parecidos a los que aparecen en el castellano paraguayo en contacto con el guaraní, tanto en los usos impersonales de *ser que* como en los que establecen una relación predicativa entre un sujeto y un atributo (*tú > ser < mujer* en el primer ejemplo):

(11) Verónica Mercado, 24 años

“Teníamos un poco de miedo”

Al inicio teníamos un poco de miedo, porque nos dijeron que las personas que trabajaban en las refinerías eran mayores. En el lugar no había operadores mujeres tanto así que en el área de procesos no había baños para mujeres. En ese sentido también, el otro día estaba abriendo una válvula, llega un señor de Transredes, me ve de espaldas y cuando me ve de frente me dice: “ay *habías sido* mujer”. Y claro, como si una mujer no podría hacer lo que hacen los hombres. Hemos tenido la oportunidad de demostrar que las mujeres también pueden (*Plataforma energética*, Bolivia, 2007).

¹⁶ Las cursivas son nuestras.

(12) Ahora que recuerdo, durante el último ciclo de vida estuve oliendo de esos aromas de limpieza pero no lograba ubicar la fuente. Pensé que eran del local de frascos y frasquitos [...]. Pero ahora me doy cuenta de que *había sido que* estaban limpiando el local este y no me había percatado de ello. En realidad nadie se había percatado de ello, pues ni Toddy, ni la tropa de los 20 y por supuesto yo, nos habíamos dado cuenta de lo que estaba pasando (*Una marmota en el barrio de Lima*, Perú, 2008).

(13) Por el lado de Chávez, informes de fuentes de inteligencia venezolanas dicen que poseen pruebas de las relaciones del Gobierno de Uribe con las desmovilizadas Autodefensas Unidas de Colombia (AUC). Y la carta de Correa es que, según las investigaciones de los ecuatorianos, la incursión, que en un principio Colombia dijo que *había sido que* fue una persecución en caliente, fue planeada y con ayuda de alguna “potencia extranjera”, desde la base de Manta (Ecuador), operada por EE.UU. en virtud de un convenio que no va a ser renovado (*El Diario*, Ecuador, 2008).

Si el ejemplo (11) es claramente mirativo, podríamos considerar que los dos siguientes son reinterpretaciones evidenciales como se ha ido avanzando en los estudios mencionados. No obstante, vamos a ver que algunos elementos no nos permiten adherir completamente a esta hipótesis.

3. PROBLEMAS TEÓRICOS PLANTEADOS POR LAS HIPÓTESIS ADSTRÁTICAS

a. *¿Un calco funcional?*

En todos los efectos discursivos descritos en estas tres distintas variantes del español americano, el hablante tiene un uso del pluscuamperfecto que discrepa del valor comúnmente admitido para este tiempo verbal, a saber, el que consiste en designar “una situación pasada y concluida, anterior a otra igualmente pasada, que puede mencionarse o no” (RAE 2009: 1786). Si seguimos a los partidarios de las hipótesis adstráticas, estaríamos ante la aparición de nuevos empleos del pluscuamperfecto debidos a la *interferencia* de las lenguas indígenas. Esta interferencia habría intervenido por lo menos al principio, pues J. Dubois et al. definen ésta como un fenómeno “individual” e “involuntario”, contrariamente al *préstamo* y al *calco*:

On dit qu'il y a interférence quand un sujet bilingue utilise dans une langue-cible A un trait phonétique, morphologique, lexical ou syntaxique caractéristique de la langue B. L'emprunt et le calque sont souvent dus, à l'origine, à des interférences. Mais l'interférence reste individuelle et involontaire, alors que l'emprunt et le calque sont en cours d'intégration ou sont intégrés dans la langue A (Dubois et al. 2007: 252-253).

Estas interferencias iniciales habrían dado lugar a los calcos que observamos ahora en las variantes del español en contacto con el guaraní, el quechua o el aimara. Pero si los hablantes traducen, “reproducen” o “imitan” – para retomar los términos de T.

Lewandowski¹⁷ –, ¿cuáles son los elementos que reproducen? ¿Qué han reconocido los hablantes en el pluscuamperfecto que los haya llevado a traducir las categorías de la admiratividad o de la evidencialidad así? Si estos calcos introducen un cambio, ¿en qué consiste este cambio?

Si en castellano paraguayo el pluscuamperfecto mirativo es un “guaranismo”, como se ha afirmado, se trataría entonces de un mecanismo de analogía: el morfema retrospectivo *-ra'e* que contribuye en el discurso a expresar la categoría de la admiratividad, habría originado esta posibilidad discursiva en el pluscuamperfecto. Los hablantes atribuirían entonces al pluscuamperfecto un nuevo efecto discursivo que habrían prestado de la lengua guaraní. Esta forma de préstamo sería pues el calco que hemos descrito. Ahora bien, el calco, a diferencia del préstamo, está constituido de elementos que ya forman parte del sistema lingüístico con sus valores y posibles efectos discursivos. Esto no deja de plantear problemas, pues si el pluscuamperfecto ha cambiado de “valor”, entonces estaríamos ante una reestructuración completa del sistema verbal, pues el conjunto de las formas (imperfecto, pasado compuesto, etc.) tendría que reorganizarse en función de este cambio.

Además, se plantea otro problema que es el del origen: admitamos que ahora se haya dado un cambio en el significado del pluscuamperfecto en estos países, cosa que no creemos, en el origen, ¿por qué los primeros hablantes han optado por el pluscuamperfecto entonces para expresar la evidencialidad o la admiratividad? Pues alguien ha de haber empezado algún día.

b. Y en el principio había sido era...

A. M. Escobar afirma que estos nuevos giros evidencian una forma de evolución del pluscuamperfecto:

Historically, the pluperfect can develop an epistemic meaning and then become a subjunctive (Klein-Andreu; Bybee et al. 234), as did the Latin indicative pluperfect, which became the subjunctive imperfect (in *-ra*) in Spanish (Klein-Andreu). Consequently, we may regard the evidential use of the pluperfect in Spanish in contact with Quechua (a use which marks a type of epistemic meaning) as constituting a more advanced stage in the evolution of the pluperfect in Spanish (Escobar 1997: 865-866).

Pero al optar por esta postura, A. M. Escobar no explica cómo este calco ha aparecido en los primeros tiempos. Además, la autora no toma en cuenta que no todos los estudiosos sacan las mismas conclusiones en cuanto a los empleos de los tiempos verbales en los Andes. Constan las conclusiones de M. Manley para la zona del español en contacto con el quechua:

The finding that these seventy participants seemed to avoid the use of the past perfect in Spanish and clearly communicated information that was gathered through direct, firsthand experience

¹⁷ “CALCO. 4. Traducción elemento a elemento, reproducción formal y semántica de unidades de la lengua donante en la lengua propia, imitación del elemento extranjero [...]” (Lewandowski 2000: 42).

in the few instances when the past perfect was employed contradicts the claim made by Klee and Ocampo (1995), Lipski (1996), Escobar (1997), Lee (1997) and de Granda (2001), among others, that the Spanish present perfect and past perfect verb tenses indicate a contrast in epistemic meaning (Manley 2007: 16).

Por otra parte, si nos atenemos a los estudios que hemos llevado a cabo en Paraguay, podemos percatarnos de que los dos tipos de empleos, es decir, pluscuamperfecto admirativo y pluscuamperfecto “canónico” o normativo, todavía cohabitan sin ocasionar ningún problema de identificación. Así, en el fragmento que sigue, el periodista no vacila en emplear primero un *había salido* que designa una situación anterior a otra designada por *volvió*, para luego seguir con un *había sido* que impersonal e indiscutiblemente admirativo:

(14) Un extraño suceso ocurrió ayer a eso de las 8:30 horas, cuando tres sujetos a cara descubierta llegaron a bordo de un automóvil [...]. La casa es propiedad del médico Jesús Amarilla Núñez (61), quien minutos antes *había salido* para ir a caminar y cuando volvió se encontró con el vehículo frente a su residencia. *Había sido* que dos de los sujetos que portaban placas policiales ya estaban dentro de su residencia, exigiendo a la empleada que le entregue todo lo que había de valor en el sitio (*Diario Popular*, Paraguay, 2008).

Es más: si el origen de estos giros tiene que ser atribuido a una que otra presión adstrática, entonces, ¿cómo explicar la existencia de esos usos en zonas que no están en contacto con las lenguas indígenas mencionadas? En efecto, en su obra de 1969, C. Kany citaba a Tiscornia – el cual presumía que estaba ante un “uso típica o exclusivamente gaucho” (!) – antes de enumerar todos los países en los cuales se ha atestiguado este empleo del pluscuamperfecto: Bolivia, Perú, Ecuador, Chile, Argentina, Uruguay... pero no el Paraguay. Luego, numerosos autores han mencionado este giro desde entonces. Así, H. Toscano Mateus en 1953:

Paralelamente con el empleo de *ha sido* por *es*, el pluscuamperfecto suele reemplazar al imperfecto de indicativo. Este uso está menos circunscrito que el anterior, pues hay ejemplos de habla gauchesca (BDH, III, pág. 264) y en toda la Argentina, en el Uruguay, Bolivia y Perú. Este uso tiene también sentido admirativo y supone ignorancia previa: “vino un nuevo al colegio; *había sido* (era) negro”[...] (Toscano Mateus 1953: 260-261).

V. J. Pérez Sáez ha estudiado este empleo en el español del noroeste argentino (Pérez Sáez 1996). El autor se asombra también de la diferencia entre el valor del pluscuamperfecto que se suele encontrar en las obras especializadas y esta posibilidad diatópica. Para él, se trata de un caso de “neutralización con el presente”, la cual no diferiría de las neutralizaciones que podemos observar con el imperfecto o el pretérito simple. Pero, para explicar la coexistencia de estas neutralizaciones con el uso “general” –entendamos aquí *estándar* o *normativo*– de los tiempos verbales, el autor opone el argumento del “efecto estilístico”:

Cabría preguntarse si la actual alternancia del pluscuamperfecto con los otros tres tiempos [*id est* presente, imperfecto y presente compuesto] y su coexistencia con el uso general podría ser

interpretada como una presencia simultánea de dos normas: una superada en el español general y otra más moderna (Pérez Sáez 1996: 776).

¿Signo de modernidad? ¿Efecto estilístico? Como no logra explicar la emergencia de estos usos, el autor pasa revista a todas las posibles explicaciones adstráticas antes de adoptar la tesis del “arcaísmo” de un uso “ya atestiguado antes de 1492”, pero cuya pervivencia no puede explicar (Pérez Sáez 1996: 776).

En todo caso, parece que el “arcaísmo” de V. J. Pérez Sáez tiene el futuro por delante si nos atenemos a la gran vitalidad de la cual goza todavía este giro en Argentina, como aquí en este intercambio entre dos internautas argentinos en el foro de la enciclopedia *Wikipedia en español*. Mientras que Marcelo y Barteik intercambian consejos sobre el uso de la plataforma, Marcelo se percató de que su interlocutor es argentino, y se lo notifica por el verbo *ser* conjugado en pluscuamperfecto:

(15) [Barteik - 23:28 - 2 nov 2008] Ya está retiré las plantillas, por cierto mil disculpas, conosco a los dos, ya que yo también soy argentino. ¿Te parece correcto que agregue un infobox a Aniceto Latorre? Quedaría más completo. Saludos, y mil veces disculpas, es un problema técnico.

[Marcelo - 23:34 - 2 nov 2008] Eso me pasa por mirar el primer mensaje en lugar de tu página de usuario. Yo escribiéndote de tú y por poco no de vosotros y vos habías sido argentino... Bueno, sobre las infobox, [...] (*Wikipedia, La enciclopedia libre*, Argentina, 2010).

c. ... ¿era evidencial?

En la variedad del español chileno, N. Olguín y G. Soto ven en el giro del tipo *¡No se me había ocurrido nunca!* una variante admirativa del pluscuamperfecto en Chile. Aunque esta variante presente cierto número de restricciones con respecto a sus equivalentes andinos y paraguayos, los autores llegan a sugerir “que el pretérito pluscuamperfecto, por su estructura temporal, se presta para la expresión de este significado” (Soto y Olguín 2010: 102). Esta es la idea desarrollada también por F. Bermúdez en su estudio sobre el pluscuamperfecto de indicativo, en el cual el autor no menciona las presiones adstráticas del todo sino que presume que se trata más bien de la naturaleza del significado primario de este tiempo verbal la que explicaría la existencia de estos giros:

Esto nos llevó a explorar la posibilidad de que el significado primario del PCP no fuera temporal (ubicar un evento en un ámbito temporal determinado) sino evidencial, más concretamente un marcador con el que el hablante se distancia epistémicamente de lo dicho en el enunciado, asignándole una perspectiva evidencial (Bermúdez 2008).

No adherimos al término “evidencial” propuesto por el autor, pues ello significaría que el pluscuamperfecto marca la fuente de la información y no es el caso, pero sí compartimos con F. Bermúdez, N. Olguín y G. Soto la opinión de que la aparición de tales usos se debe explicar por las distintas posibilidades potenciadas por el *significado* del pluscuamperfecto.

4. EL ENFOQUE DEL SIGNIFICADO COGNITIVO EN LENGUA

a. Una doble extracción

Ya sea admirativa, evidencial, relativa o pasada, la perífrasis *había sido*, para seguir con un ejemplo recurrente en el presente estudio, permanece sin cambios: que se le atribuyan o no estas etiquetas, son estos dos mismos significantes los que la lengua manifiesta en cada uno de los casos. Por lo tanto, proponemos caracterizar el pluscuamperfecto no por lo que puede llegar a “designar” en el discurso –es decir una situación pasada y terminada en la mayoría de los casos, pero también, a veces, una situación presente como hemos podido comprobar– sino más bien en función de la operación de conceptualización que permite la asociación de estos dos significantes.

El pluscuamperfecto es la combinación de dos elementos. Para definir el primer elemento –*había*–, recurriremos a la terminología establecida por G. Luquet en su nueva teoría de los modos en la descripción del verbo español, donde el autor pone en tela de juicio la oposición tradicional entre modo indicativo y modo subjuntivo para establecer otra entre las formas modalmente *actualizadoras* y las formas modalmente *inactualizadoras*. Las primeras (*actualizadoras*) son las “formas que usa un hablante cuando quiere (y puede) relacionar directamente un acontecimiento con su presente de experiencia” (Luquet 2004: 63) cuando las formas modalmente *inactualizadoras* son las “que usa un hablante cuando no quiere (o no puede) relacionar directamente un acontecimiento con su presente de experiencia” (Luquet 2004: 64). Para establecer esta dicotomía, el autor se basa en la distinción objetiva según la cual todos los paradigmas verbales del modo actualizador evidencian una diferencia de significante entre la persona 1 (yo) y la persona 3 (él, ella, usted), cuando los paradigmas del modo inactualizador no diferencian las personas mencionadas¹⁸.

De esta manera, la forma –*había*– corresponde a lo que G. Luquet califica de “presente inactualizador”, el cual permite al hablante conceptualizar “un presente desligado de toda experiencia de tiempo” (Luquet 2004: 51). Esta forma inactualizadora de presente conjugada en tercera persona se ve asociada en el discurso a un participio con el cual se representa la relación predicativa como terminada. Con *había sido* por ejemplo, el enunciador marca cierta distancia con la relación atributiva mediante un doble movimiento de extracción con respecto al momento de habla: primero porque decide relegar esta relación atributiva al modo inactualizador, entonces ya no la considera como parte de su tiempo de experiencia. Por otra parte, marca de nuevo una

¹⁸ G. Luquet aclara que utiliza las expresiones de “formas actualizadoras” o “inactualizadoras” y no de formas de “lo actual” o de “lo inactual” para “subrayar que, excepto en las condiciones sintácticas que imponen el uso de unas u otras, la elección de un modo es una *operación* –es decir, un *acto de lenguaje*– que refleja el punto de vista adoptado por un hablante en el momento de referir a una determinada situación de experiencia”. Señala al respecto que en la historiografía gramatical española, las nociones de “actualidad” y de “inactualidad” han sido utilizadas para ilustrar posiciones muy parecidas, y cita los trabajos de H. Weinrich (*Le temps*, 1973), Eugenio Coseriu (*Das romanische Verbalsystem*, 1976) y Wolf Dietrich (“Zur Funktion der Spanischen Verbform auf *-ra*” y “Actualité et inactualité de l’action: les fonctions modales dans le système verbal des langues romanes”, 1981) (véase Luquet 2004: 64, nota 42).

distancia al mostrar la relación como terminada cuando en el mundo referencial esta relación sigue vigente. De hecho, solo la enunciación permite al interlocutor entender que ese *había sido* ha de ser entendido como admirativo.

Bien vemos que entre el mundo referencial y lo que dice el hablante al respecto, hay mucha diferencia. Cuando Marcelo dice (15) “y vos habías sido argentino” porque se acaba de enterar de que Barteik es argentino, ubica (con “habías”) esta relación atributiva fuera de su presente de experiencia. Es también lo que haría un español en una situación análoga, pues diría “no sabía que *eras* español”. En cambio, lo que diferencia el giro admirativo del español peninsular es el aspecto terminativo: mediante este empleo, el hablante introduce una ruptura, pues muestra como terminada una relación atributiva que no se ha terminado en la realidad, y los actantes de la situación lo saben muy bien. Es así como el hablante marca su toma de conciencia.

Cabe señalar por otra parte que C. Kany atestigua este sentido de sorpresa con el presente perfecto (Kany 1969: 205). En el caso del pluscuamperfecto admirativo, la combinación de un auxiliar en presente inactualizador amplifica esta distancia: visualizar la relación desde una ulterioridad ya no es suficiente, necesita el hablante visualizarla en un eje desligado de su actualidad, pues esta relación predicativa va en contra de sus expectativas.

Lo que ocurre con el sentido evidencial del pluscuamperfecto descrito en las variantes andinas es un fenómeno muy parecido pues el presente inactualizador asociado con un participio aparece como una excelente herramienta para quien quiere expresar una situación pretérita que no ha podido presenciar: el modo inactualizador le permite al hablante poner de manifiesto que el acontecimiento no lo puede vincular con su propia experiencia, ya que, simplemente, no estaba ahí.

b. Los límites de la influencia adstrática

La operación de doble extracción con respecto al momento de habla es lo que, según nuestra opinión, ha permitido la traducción de *-ra'e* en Paraguay y es la misma que ha llevado a los hablantes andinos a utilizar el pluscuamperfecto como marcador evidencial en ciertos contextos. Pero, según nos parece, estas traducciones no son sino utilidades discursivas, o, por decirlo así, “contextuales”, que han sido posibilidades por el significado primario del pluscuamperfecto español. Es por eso que también encontramos empleos muy parecidos en zonas que no experimentan el contacto con las tres lenguas indígenas que son el guaraní, el quechua y el aimara.

En guaraní, el morfema *-ra'e* expresa la admiratividad mediante un proceso semejante: es porque se trata de un morfema aspectual de naturaleza evidencial por lo que puede llegar a expresar la sorpresa. Este morfema, en el sistema del guaraní paraguayo, marca que el hablante dirige una mirada retrospectiva hacia una situación pretérita que no ha podido presenciar. Incluso si el significado del pluscuamperfecto en español no es evidencial (en este aspecto discrepamos de Bermúdez 2008), es probablemente este movimiento de distancia que los hablantes han reconocido y unido cuando han traducido el morfema.

En cuanto a la sintaxis adverbial de *había sido* que hemos descrito en (8), (9), y (10), parece ser que es exclusiva del español de Paraguay. ¿Acaso es un cambio debido a la presión del guaraní? Una vez más, no podemos afirmarlo, ya que parece que el significado de *había sido* tiene que ver con ello. Las pruebas aplicadas nos han permitido afirmar que, desde un punto de vista funcional, estos empleos adverbiales tienen una incidencia de segundo grado, pues afectan al conjunto del enunciado. Con respecto al giro impersonal, observamos una desaparición del morfema *que* y una mayor libertad en el orden de los constituyentes. Así:

- (16) *Había sido que* era Gumersindo...
- *Había sido* era Gumersindo
 - Era, *había sido*, Gumersindo quién...
 - Era Gumersindo quien me invitó *había sido*.

Pero si nos atenemos al funcionamiento de otros modalizadores, podemos preguntarnos si esta sintaxis es tan novedosa en la lengua oral española:

- (17) Y esto *creo que es* muy importante (TVE, España, 1990).
- (18) Cuando al mero principio se llevó una temporada de ballet ruso, llegó una bailarina rusa, no recuerdo ahora, muy famosa, me quería mucho, pues todo mundo me quería mucho, yo no sé por qué, *yo creo era el renacuajo* aquel que andaba por Bellas Artes y me me regaló unas zapatillas suyas, no sé si tú, ahora que dije de zapatillas, no sé si tú sabes que el suelo de Bellas Artes, el del escenario, es movable, entonces se quedan unas rajitas de unos cinco centímetros entre duela y duela (CREA, oral, México).
- (19) Había un poeta que se llamaba Pablo Neruda. Y una noche, en su casa de Isla Negra (tras una numerosa peregrinación de admiradores que le dedicaron versos, cantaron cuecas, tocaron y reverenciaron al poeta), nos quedamos, invitados por él, un puñado –media docena, me parece– de personas que él conocía: Díaz Casanueva, el poeta *que era, creo, embajador de Chile* en Argel, Vargas Llosa (que había llegado a Chile recabando firmas para pedir la independencia de Puerto Rico) y alguien más cuyos nombres he olvidado (El Mundo, España, 1995).
- (20) Bueno, oye una cosa. Los problemas que tenéis vosotros, como pareja, vienen de fuera, *creo yo* (Radio Madrid, España, 1991).

Los significados de *creo* y de *había sido* tienen en común el hecho de que ponen en perspectiva el contenido de la información, aparezca éste o no subordinado en una oración principal. Este funcionamiento se encuentra en todos los verbos conocidos bajo el término de *parentéticos* (Urmson 1952), entre los cuales podemos incluir “me parece que/me parece”, “se me hace/se me hace que”, etc. Al fin y al cabo, los empleos atípicos de *había sido* en Paraguay parecen manifestar un empleo de convergencia morfosintáctica en el sentido de E. Prince, para quien “Speakers in a

contact situation attempt to “match up” forms in a source language with forms in a borrowing language” (Prince 1992: 6).

5. CONCLUSIÓN

Las manifestaciones evidenciales y admirativas del pluscuamperfecto de indicativo son rasgos dialectales característicos del español americano en contacto con las lenguas andinas y con el guaraní. Si no podemos negar que estas últimas lenguas hayan influido en la adopción de estos giros y su mantenimiento en el habla de los países andinos y en Paraguay, hemos querido mostrar en el presente estudio que el pluscuamperfecto de indicativo no sufre ningún cambio bajo las presiones de las lenguas indígenas, sino que su significado primario de presente inactualizador terminativo no impide la aparición de tales efectos discursivos. Esto explica también la presencia de giros muy parecidos en zonas que no experimentan la influencia de las lenguas indígenas que hemos mencionado.

REFERENCIAS

- AIKHENVALD, A. 2004. *Evidentiality*. Oxford: Oxford University Press.
- BERMÚDEZ, F. 2008. Había sido o no había sido, he ahí la cuestión: Pluscuamperfecto y evidencialidad en castellano. *Studia Neophilologica* 80(2): 203-222.
- CARAVEDO, R. 1996. Perú. En Alvar M. (Coord.), *Manual de dialectología hispánica. El español de América*. Pp. 152-168. Barcelona: Ariel.
- CERRÓN-PALOMINO, R. 1976. *Gramática quechua. Junín-Huanca*. Lima: Ministerio de Educación – Instituto de Estudios Peruanos.
- CERRÓN-PALOMINO, R. 1987. *Lingüística Quechua*. Cuzco: Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de las Casas.
- CERRÓN-PALOMINO, R. 1994. *Quechumara: Estructuras paralelas de las lenguas quechua y aimara*. La Paz: Centro de Investigación y Promoción del Campesinado.
- CORREA DE BÁEZ, M. 1999. *Lengua guaraní*. Asunción: Arami.
- DE GRANDA, G. 1994. Dos procesos de transferencia gramatical de lenguas amerindias (Quecha/Aru y Guarani) al español andino y al español paraguayo. Los elementos validadores. En De Granda G. (Ed.), *Español de América, Español de África y hablas criollas hispánicas, Cambios, contactos y contextos*. Pp. 175-190. Madrid: Gredos.
- DE GRANDA, G. 2001. La modalidad verbal epistémica en el español andino de Argentina. *Lexis: Revista de lingüística y literatura* 25 (1-2): 137-158.
- DE GRANDA, G. 2002. El sistema de elementos gramaticales evidenciales o validadores en Quechua-Aru y Guarani paraguayo. Estudio comparativo. En De Granda G. (Ed.), *Lingüística de contacto, Español y Quechua en el área andina suramericana*. Pp. 255-269. Valladolid: Universidad de Valladolid.
- DE GUARANIA, F. 2004. *Ñe'ërekokatu ha Ñe'ë Morangatu, Gramática y Literatura guaraní*. Fernando de la Mora: Ateneo de Lengua y Cultura Guarani.
- DE GUARANIA, F. 2008. *Tabla sinóptica para una nueva gramática guaraní, Ñe'ërekokatu ha Ñe'ëmorangatu*. Asunción: Servi Libro.

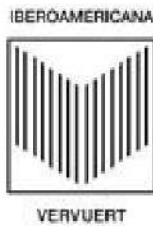
- DELANCEY, S. 1997. Mirativity: The grammatical marking of unexpected information. *Linguistic Typology* 1: 33-52.
- DELANCEY, S. 2001. The mirative and evidentiality. *Journal of Pragmatics* 33: 369-382.
- DUBOIS, J., M. GIACOMO, L. GUESPIN, C. MARCELLESI, J.-B. MARCELLESI Y J.-P. MÉVEL. 2007 [1ª edición: 1994]. *Grand Dictionnaire Linguistique et Sciences du Langage*. París: Larousse.
- ESCOBAR, A. M. 1997. Contrastive and Innovative Uses of the Present Perfect and the Preterite in Spanish in Contact with Quechua. *Hispania* 80: 859-870.
- FERNÁNDEZ, LEBORANS M^a J. 1999. La predicación: las oraciones copulativas. En Bosque, I. y V. Demonte (Eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Vol. 2. Pp. 2357-2460. Madrid: Espasa Calpe.
- GUASCH, A. 1948. *El idioma guaraní, Gramática, lecturas, vocabulario doble*. Asunción: Ediciones del Autor.
- HARDMAN, M. ET AL. 1983. *Compendio de estructura fonológica y gramatical del idioma aymara*. La Paz: Instituto de Lengua y Cultura Aymara (ILCA).
- KANY, C. 1969 [1ª edición: American-Spanish Syntax: 1945]. *Sintaxis hispanoamericana*. Madrid: Gredos.
- KLEE, C. A. Y A. OCAMPO. 1995. The expression of past reference in Spanish narratives of Spanish/Quechua bilingual speakers. En Silva-Corvalán, S. (Ed.), *Spanish in contact with other languages*. Pp. 52-70. Washington D.C.: Georgetown University Press.
- KRIVOSHEIN DE CANESE, N. 1998 [1ª edición:1983]. *Gramática de la lengua guaraní*. Asunción: Ñemity.
- KRIVOSHEIN DE CANESE, N. Y F. ACOSTA ALCARAZ. 2001. *Gramática Guaraní*. Asunción: Ñemity.
- LAPRADE A. 1981. Some cases of Aymara influence in La Paz Spanish. En Hardman, M. (Ed.), *The Aymara Language in its Social and Cultural Context*. Pp. 207-227. Gainesville: University Press of Florida.
- LEWANDOWSKI, T. 2000. *Diccionario de la lingüística*. Madrid: Cátedra.
- LIENHARD, M. 1992. La interrelación creativa del quechua y del español en la literatura peruana de lengua española. *Senri Ethnological Studies* 33: 27-49.
- LIUZZI, S. 1987. *Temps et aspect en guaraní*. Tesis para optar al grado de Doctor en Lingüística. París: Universidad de París 4.
- LIUZZI, S. Y P. KIRTCHUK. 1989. Tiempo y aspecto en Guaraní. *Amerindia* 14: 9-82.
- LUQUET, G. 2002. Temps linguistiques et modes verbaux. En Lagarde, C. (Ed.), *La Linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X^e Colloque de Linguistique Hispanique (Perpignan, 14-16 mars 2002)*. Pp. 49-57. Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan – CRILAUP.
- LUQUET, G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español (Un nuevo planteamiento)*. Madrid: Arco/Libros S.L.
- MANLEY, M. 2007. Cross-linguistic influence of the Cuzco epistemic system on Andean Spanish. En Potowski, K. y R. Cameron (Eds.), *Spanish in contact: Policy, social, and linguistic inquiries* 191. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- NAVARRO, GALA R. 2006. El español de la *Relación* de Pachacuti Yamqui: Tiempos verbales y narración (pretérito perfecto y pretérito pluscuamperfecto). En De Bustos Tovar, J. y J. Girón Alconchel (Eds.), *Actas VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Pp. 2289-2301. Madrid: Arco/Libros.
- OLBERTZ, H. 2009. Mirativity and Exclamatives in Functional Discourse Grammar: evidence from Spanish. En E. Keizer y G. Wanders (Eds.), *The London papers I, Special Issue of Web Papers in Functional Grammar* 82: 66-82.
- PALACIOS, A. 1999. *Introducción a la lengua y cultura guaraníes*. Valencia: IVALCA.
- PALACIOS, A. 2008. Paraguay. En Palacios, A. (Ed.), *El español en América. Contactos lingüísticos en Hispanoamérica*. Pp. 279-300. Barcelona: Ariel Letras.

- PÉREZ SÁEZ, V. 1996. Un uso del pretérito pluscuamperfecto en la Argentina. *Anuario de Lingüística Hispánica, Studia hispanica in honorem Germán de Granda* 2: 12-13: 769-779.
- PRINCE, E. 1992. On Syntax in Discourse in Language Contact Situations. En Kramsch, C. y S. McConnell-Ginet (Eds.), *Text and Context: Cross-Disciplinary Perspectives on Language Study*. Pp. 98-112. Boston D. C.: Heath.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CORDE), *Corpus diacrónico del español* [en línea]. Disponible en: <http://www.rae.es>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CREA), *Corpus de referencia del español actual* [en línea]. Disponible en: <http://www.rae.es>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA Y ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA. 2009. *Nueva gramática de la lengua española [NGLE] I y II*. Madrid: Espasa Libros, S.L.U.
- SÁNCHEZ, L. 2004. Functional convergence in the tense, evidentiality and aspectual systems of Quechua-Spanish bilinguals. *Bilingualism: language and cognition* 7: 147-162.
- SILVERO SANZ, O. Y D-H. MANFRONI. 2006. *Apuntes de gramática guaraní*. Asunción: ZADA.
- SOTO, G. Y N. OLGUÍN. 2010. ¡No se me había ocurrido nunca! Una construcción admirativa de pluscuamperfecto en español. *Onomázein* 22/2: 83-105.
- SPERANZA, A. 2006. Estrategias evidenciales en castellano: Análisis de una variedad del castellano en contacto con el Quechua. *Tópicos del Seminario* 15: 111-140.
- SPERANZA, A. 2010. Estrategias discursivas en la transmisión de la información: el español en contacto con lenguas americanas. *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)* vol. VIII, 15 (1): 89-106.
- TOSCANO, MATEUS, H. 1953. *El español en el Ecuador*. Madrid: Gredos [Revista de Filología Española, Anejo LXI].
- TRINIDAD SANABRIA, L. 1998. *Polisíntesis guaraní, Contribución para el conocimiento tipológico de esta lengua amerindia*. Asunción: Intercontinental editora.
- URMSON, J. 1952. Parenthetical verbs. *Mind* 61: 480-496.
- USHER DE HERREROS, B. 1976. Castellano paraguayo: notas para una gramática contrastiva castellano-guaraní. *Suplemento Antropológico* 11 (1-2): 29-123. Asunción: Universidad Católica.
- VERÓN, M. Á. 2006. *Curso práctico de la lengua guaraní*. Asunción: Zada.
- ZARRATEA, T. 2002. *Gramática elemental de la lengua guaraní*. Asunción: Marben.

2.2 Blestel É., « Contacto lingüístico y transcategorización. El uso adverbial de ‘había sido’ en castellano paraguayo », *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)*, 13 (26), 2015, p. 171-186.

Résumé en français

Cet article vise à étudier le fonctionnement syntaxique du *había sido* « évidentiel » et « adverbial » de l’espagnol paraguayen (RAE, 2009). Dans quelques travaux consacrés spécifiquement à cette variété dialectale, il a été affirmé qu’il s’agit d’un calque du morphème guarani *-ra’e* (Usher de Herreros 1976, Liuzzi 1987, Liuzzi et Kirtchuk 1989, Palacios Alcaine 1999 et 2008). Toutefois, bien que la variation de ces emplois par rapport à la norme standard de l’espagnol soit manifeste tant au niveau sémantique aussi bien que syntaxique, il est nécessaire de préciser l’étendue de l’influence du morphème guarani. Au niveau sémantique, nous avons montré dans des travaux antérieurs (Blestel 2011 *et seq.*) que le sens évidentiel voire admiratif (DeLancey 1997 et 2012) du plus-que-parfait peut être expliqué par le signifié du plus-que-parfait de l’indicatif en espagnol. Au niveau syntaxique, nous essaierons de comprendre dans quelle mesure ce phénomène suit les patrons de la syntaxe guarani, comment il doit être mis en relation avec d’autres processus de grammaticalisation et pourquoi, en vertu de tout ce qui précède, nous pouvons arriver à la conclusion que nous nous trouvons face à un processus de convergence linguistique, le contact avec le guarani étant ce qui conduit les locuteurs à amplifier et développer des emplois rendus possibles par la langue espagnole..



Contacto lingüístico y transcategorización: el uso adverbial de "había sido" en castellano paraguayo

Author(s): Élodie Blestel

Source: *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana*, 2015, Vol. 13, No. 2 (26), Oraciones hendidas en el mundo hispánico: problemas estructurales y variacionales (2015), pp. 171-186

Published by: Iberoamericana Editorial Vervuert

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24769049>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Iberoamericana Editorial Vervuert is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana*

This content downloaded from
195.221.71.72 on Mon, 27 Feb 2023 15:11:26 UTC
All use subject to <https://about.jstor.org/terms>

Élodie Blestel*

➤ Contacto lingüístico y transcategorización: el uso adverbial de *había sido* en castellano paraguayo¹

Resumen: Este trabajo tiene como objetivo estudiar el funcionamiento sintáctico del *había sido* “evidencial” y “adverbial” del español paraguayo (RAE, 2009). En algunos trabajos que se dedican específicamente a esta variante dialectal, se ha afirmado que se trata de un calco del morfema guaraní *-ra'e* (Usher de Herreros 1976, Liuzzi 1987, Liuzzi y Kirtchuk 1989, Palacios Alcaine 1999 y 2008). Ahora bien, aunque la variación de estos empleos respecto a la norma estándar del español está patente tanto a nivel semántico como a nivel sintáctico, es necesario matizar el alcance de la influencia del morfema guaraní. A nivel semántico, hemos mostrado en trabajos anteriores (Blestel 2011 *et seq.*) que la acepción evidencial e incluso admirativa (DeLancey 1997 y 2012) del pluscuamperfecto se puede explicar por el significado primario del pluscuamperfecto de indicativo en español. A nivel sintáctico, trataremos de entender en qué medida este fenómeno sigue las pautas de la sintaxis guaraní, cómo tiene que ser relacionado con otros procesos de gramaticalización y por qué, a raíz de todo lo expuesto, podemos llegar a la conclusión de que estamos ante un proceso de *convergencia lingüística*, siendo el contacto con el guaraní lo que lleva a los hablantes a ampliar y desarrollar usos posibilitados por la lengua española.

Palabras clave: pluscuamperfecto de indicativo, evidencialidad, gramaticalización, contacto español-guaraní, convergencia lingüística, verbos parentéticos.

Abstract: This work aims to study the syntactic behaviour of “evidential” and “adverbial” *había sido* in Paraguayan Spanish (RAE, 2009). Some works specifically dedicated to this dialectal variant have claimed that it is a calque of Guaraní morpheme *-ra'e* (Usher of Herreros 1976, 1987 Liuzzi Liuzzi and Kirtchuk 1989, Palacios Alcaine 1999 and 2008). However, although the variation of these uses from the Spanish standards is patent from both semantic and syntactic point of views, we must clarify the scope of the Guaraní morpheme influence. At the semantic level, we have shown in previous works (Blestel 2011 *et seq.*) that the pluperfect evidential and even admirative meanings (DeLancey 1997 and 2012) can be explained by the primary signified of the

* Élodie Blestel es doctora en Lingüística Hispánica por la Universidad de Rennes 2 (Francia). Profesora titular de Lingüística en el departamento de Estudios Ibéricos y Latinoamericanos de la Universidad Sorbonne Nouvelle, también imparte clases de introducción a la lengua guaraní en el Instituto Nacional de Lenguas y Civilizaciones Orientales de París (INALCO). Como investigadora, forma parte del equipo CLESTHIA (EA 7345 “Langages, systèmes, discours”) y sus trabajos se han centrado hasta ahora en el español en contacto con el guaraní, en particular en el sistema verbal. Actualmente participa en el proyecto LANGAS “Lenguas generales de América del Sur”, en el que se estudian los modos indígenas de expresión de instituciones y conceptos políticos nuevos en las épocas colonial tardía y republicana temprana.

¹ Este trabajo, presentado en el XVII Congreso ALFAL de João Pessoa-Brasil (14-19 de julio de 2014), ha recibido el premio Alfal de Oro, convocado entre los jóvenes doctores que, habiendo leído la tesis en los tres años anteriores, presentaban sus resultados en el congreso.

Spanish pluperfect indicative. At a syntactic level, we try to understand to what extent this phenomenon follows the patterns of the Guaraní syntax, how it has to be related to other processes of grammaticalization and why, as a result of the above, we can conclude that we are facing a *linguistic convergence* process, since the contact with the Guaraní leads speakers to expand and develop meanings made possible by the Spanish language.

Keywords: pluperfect indicative, evidentiality, grammaticalization, contact Spanish-Guaraní, linguistic convergence, parenthetical verbs.

Introducción

Como primer ejemplo, he aquí la prueba de que no solamente para Brasil y Argentina han sido tiempos difíciles para el fútbol últimamente (julio de 2014):

(1) “Me preocupa el bajón del fútbol paraguayo”.

Porfirio Recanate, padre del expresidente del Olimpia, Marcelo Recanate, estuvo en conversación con la 650 AM Radio UNO, donde manifestó su parecer sobre el bajón del fútbol paraguayo e indicó que está reflejada en el mal momento de la Selección. [...]

“Tendríamos que preocuparnos un poco por las formativas, estamos lejos, *había sido*, aparte de estar en el *ranking* 49, estamos fuera en general del fútbol”, espetó.

[“Me preocupa el bajón del fútbol paraguayo”, *Hoy*, 18 de octubre de 2013]

Este trabajo tiene como objetivo estudiar este uso de *había sido*, que la Real Academia Española y la Asociación de Academias de la Lengua Española (RAE) describen como “evidencial” y “adverbial” en el español paraguayo:

En los § 23.8m-o se explica que HE CANTADO presenta un uso evidencial que admite diversas variantes en las áreas andina y rioplatense. En el habla popular de esas mismas áreas se han registrado usos de HABÍA CANTADO por CANTO que guardan cierta relación con los anteriores, como en *¿Cómo había sido eso?* por *¿Cómo es eso?*, o *Había sido tarde* por *Ya es tarde*. [...] En el español popular paraguayo se atestigua el empleo de *había sido* a modo de expresión adverbial que precede o sigue la oración, como en *Había sido ya es tarde* (‘Recién me entero de que ya es tarde’) o *Ya es tarde había sido*, de idéntico significado. Estas construcciones no han pasado a los registros formales (RAE, 2009: 1789).

La *evidencialidad* es una categoría semántica que se manifiesta en ciertos idiomas mediante morfemas que marcan la fuente de la información expresada. Esta categoría está estrechamente vinculada a otra, la *admiratividad*, la cual, en palabras de Scott DeLancey, se refiere a “la sorpresa del hablante ante lo que afirma” (1997: 49). Se considera a veces la admiratividad como posibilitada por los marcadores de la evidencialidad, ya que, en muchos idiomas, un mismo morfema expresa una u otra categoría según los contextos enunciativos (ver Aikhenvald 2004).

En algunos trabajos que se dedican específicamente a la variante paraguaya del castellano, se ha afirmado que el uso adverbial de *había sido* con sentido admirativo es un calco del morfema guaraní *-ra’e* (Usher de Herreros 1976, Liuzzi 1987, Liuzzi y Kirtchuk 1989, Palacios Alcaine 1999 y 2008) y es cierto que en el sistema verbo-temporal guaraní,

el morfema retrospectivo *-ra'e*, tiene una función claramente evidencial, al tener como correlato no marcado epistémicamente el morfema sufijal de pasado *-kuri*, como se puede comprobar en el siguiente cuadro:²

MODALIDAD -	<i>-va'ekue</i>	<i>-kuri</i>	-∅	<i>-ta</i>
Cronología	← Retrospectivo ←		T ⁰	→ Prospectivo →
MODALIDAD + epistémica deóntica alética ...	<i>-raka'e</i>	<i>-ra'e</i>	-∅	<i>-ne</i> <i>-arã</i> <i>-va'erã</i> ...

Tabla sinóptica de los principales morfemas verbales del guaraní

Con usos “adverbiales” y mirativos de *había sido* en Paraguay, como en el primer ejemplo, estamos ante una variación respecto a la norma estándar del español, y esta variación está patente tanto a nivel semántico como a nivel sintáctico. No obstante, en este artículo apoyaremos la idea de que es necesario matizar el alcance de la influencia del morfema guaraní en la aparición de esta variante diatópica.

En una primera parte volveremos a presentar cómo, a nivel semántico, la acepción evidencial e incluso *admirativa* (DeLancey 1997 y 2012) del pluscuamperfecto se puede explicar por el significado primario del pluscuamperfecto de indicativo en español, cuyas características modales y aspectuales permiten la aparición de dichos giros (ver también Blestel 2011 *et seq.*). Dicho de otra manera, la evidencialidad no forma parte del significado primario del pluscuamperfecto de indicativo en español, sino que este último es lo que permite que esta acepción discursiva aparezca contextualmente. Es lo que explica que encontremos usos afines en zonas en contacto con otras lenguas indígenas (español andino) e incluso en zonas donde el alcance de la interferencia de lenguas adstráticas no es tan fácil de determinar (Chile o Argentina, por ejemplo).

La segunda etapa de nuestro trabajo se centrará, en cambio, en el peculiar comportamiento sintáctico de esta perífrasis en pluscuamperfecto de indicativo, ya que se trata del único caso de “adverbialización” de un tiempo compuesto registrado hasta ahora en las diferentes variantes del español. Trataremos entonces de entender en qué medida este comportamiento sigue las pautas de la sintaxis guaraní, cómo este fenómeno tiene que ser relacionado con otros procesos de gramaticalización y por qué, a raíz de todo lo expuesto, podemos llegar a la conclusión de que estamos ante un proceso de *convergencia lingüística*, siendo el contacto con el guaraní lo que lleva a los hablantes a ampliar y desarrollar usos posibilitados por la lengua española.

² Este cuadro de los principales morfemas verbo-temporales es una adaptación de la propuesta de Liuzzi (1987: 106).

Para nuestro estudio, contamos con un corpus de ejemplos extraídos de la edición en línea del periódico *Hoy*, el cual pertenece al grupo de prensa Multimedia, radicado en Asunción, Paraguay.

1. Pluscuamperfecto y evidencialidad: afinidades semánticas

1.1. El calco de *-ra'e*

Como hemos apuntado en la introducción, se atribuye la aparición de este giro en Paraguay al calco con el morfema verbo-temporal *-ra'e* (Usher de Herreros 1976, Liuzzi 1987, Liuzzi y Kirtchuk 1989, Palacios Alcaine 1999 y 2008)³ y, efectivamente, el paralelismo semántico salta inmediatamente a la vista cuando se observa el funcionamiento del morfema guaraní en contexto.

1.1.1. *-ra'e* en guaraní

El morfema guaraní *-ra'e* denota que el hablante no se compromete con lo que dice. Es lo que señalan Liuzzi y Kirtchuk al describir el morfema:

Es esencialmente un interrogativo en el pasado. Denota, por un lado, la incertidumbre del hablante, siendo su única certitud la anterioridad de los hechos respecto al momento de la enunciación. En este contexto, */-ra'e/* marca la no implicación del hablante y manifiesta que este último, lejos de asumir la veracidad de lo enunciado, la pone en duda explícitamente (Liuzzi/Kirtchuk 1989: 10).

Con *-ra'e*, el hablante señala que no le consta que el evento expresado haya sucedido: es lo que nos conduce a calificarlo de “evidencial”. Así, en el ejemplo (2), Carlos le confiesa al narrador que comió a escondidas durante la noche mientras todos estaban durmiendo porque antes se había acostado sin comer nada: el narrador se entera mediante Carlos, no tiene un acceso directo a la información, por eso aparece el morfema *-ra'e*.

(2) Ha upémaramo Kali omombe'u oréve ha'e ojapo va'ekue: Ha'e ndo'uséi haguéicha upe vorí vorí oñembuapu'a va'ekue ore machu kámare, oñeno ra'e ho'u'ÿre mba'eve, ha ndaikatúi ndaje oke vare'águi... ha upéramo, ore rokepa rire, omoka'ẽ tatápe upe typy'a rapo ojuhu va'ekue osaingo ogahojágui, ha ho'úje ha'e hi'ñoite.
[Derlys Fernández Chaves, “Ñembyahýi tuicha mba'e”, *Mombe'urã mbykýva*. Disponible en línea en *Guaraní Renda*. URL: <<http://www.guaranirenda.com>>]

Y fue entonces cuando Carlos nos confesó lo siguiente: como él no quería comer el vorí-vorí que había sido abollado por el pecho de la cocinera, se acostó sin comer nada, pero no pudo dormir del hambre... y entonces, cuando ya todos dormíamos, asó al fogón el cuajo que había encontrado colgado del techo, y se sirvió él mismo.

³ Señalemos aquí que, si muchos estudiosos del guaraní no mencionan explícitamente este parentesco, se valen de *había sido* para traducir y, por tanto, explicar, el morfema *-ra'e* en sus gramáticas (ver, por ejemplo, Krivoshein de Canese y Acosta Alcaraz 2001: 101).

Ahora bien, en ciertos contextos, este mismo morfema aparece para expresar la admiratividad, como en este fragmento donde el armadillo no se da cuenta enseguida de que su compañero el mono ha muerto:

(3) Ojere mombyry porã tatu ha hapykueguio ogueroayvu kavaju saite atýra. Oĩ haguéicha itarova vaicha oñani tape gotyo. Ohasávo ka'í renda rupi, oñemboty peteíva ajúrare tymasã. Ojopirõguáicha chupe káva ojetyvyro, ha mitã ka'í hyekue guasúicha ho'a yvatégui ha ogue-rotyryry chupe tape po'íre. Rehecháko mitã ka'í ápe ha pépe opopo. Iñirũ tatu ohechávo ka'í hãimbiti ohóvo oimo'ã ipy'aite guive opuka, ha osapukái chupe:

-Anína repukátei, eñepiá'ã hese, repukáguiko rekangypa.

Mamo ahẽpa, aje'ima nimbo omano ra'e mitã ka'í ha upévagui hãimbiti ohóvo. Péicha anga amano ka'í, ohekombó'e'ỹre hymba saite.

[Carlos Villagra Marsal, "Kai omanóramo guare", *Kai rembihasakue-Andanzas del mono* (cuentos recopilados por Feliciano Acosta y Domingo Adolfo). Disponible en línea en *Portal Guaraní*. URL: <<http://www.portalguarani.com>>]

El tatú dio una gran vuelta y, detrás de la manada, caminó gritándoles a los caballos. Todos corrieron en loca estampida hacia donde estaba apostado el mono. Al pasar por debajo del árbol, un caballo quedó atrapado en la lazada. El animal comenzó a dar brincos frenéticos, como si estuvieran picándole avispas; tras el estirón, el mono cayó al suelo estrepitosamente, pero sin soltar el lazo, de modo que el caballo lo arrastró por un sendero, zarandeándolo de un lado a otro. El armadillo, al ver a su compañero, que iba enseñando los dientes en una mueca, creyó que se reía de buena gana, y le gritó:

—¡No te rías, trata de atajarlo de una vez! Mira que, si te rías mucho, pierdes fuerza.

Sin embargo, el mono ya estaba muerto, por eso el duro visaje.

Así murió el pobre mono, sin que hubiera podido domar sus potros.

Cuando se da cuenta de ello, el armadillo expresa su sorpresa: "Omano ra'e mitã ka'í", literalmente: "¡Con que estaba muerto el monito!".

1.1.2. -ra'e como préstamo

Para tener una idea más clara aún del significado de *-ra'e*, observémoslo cuando aparece como préstamo en oraciones en castellano con el mismo sentido admirativo (ejemplos 4 a 6):

(4) ¡El Chila ra'e tiene los pies re chiquititos!

¡Emañamina! [lit. ¡Miren un poco!] El Popu accedió a unas fotografías que comprueban que el capo de Chilavert tiene los pies chiquititos. Según su ex compa de la Sele, Romerito, esto es positivo para un pelotero porque le ayuda a agarrar mejor la pelota, ndaje [lit. *Se dice que*]. ¿Será verdad esto o es un mito?

[“¡El Chila ra'e tiene los pies re chiquititos!”, *Hoy*, 20 de febrero de 2013]

(5) ¡Johnny Fabbro tenía prohibido realizar cargas, ra'e!

¿Recuerdan que el pelotero del Cerro Porteño Johnny Fabbro está con unas molestias en la zona de la cintura? Ahora resulta que está totalmente recuperado de la lumbalgia. Pero según rumores, en el club se molestaron porque tenía prohibido hacer esfuerzo con cargas y en sus vacaciones se sacó una foto con Lari, cargándola por la espalda. Conversamos con el médico del Ciclón, el doctor Daniel Pineda, para saber qué onda.

[“¡Johnny Fabbro tenía prohibido realizar cargas, ra'e!”, *Hoy*, 13 de febrero de 2013]

(6) Marilina a las patadas: le baja muy bien al fútbol ra'e

La reina de la cumbia, Marilina Bogado, demostró que su capacidad no sólo está en el canto, sino también en el fútbol: con todo le metió a la pelota. En la sesión de fotos para el suple del domingo cayó una pelota y la juky [lit. *simpática/graciosa*] morena devolvió con picadita y todo a un equipo que estaba jugando por ahí.

[“Marilina a las patadas: le baja muy bien al fútbol ra'e”, *Hoy*, 7 de julio de 2014]

En todos estos ejemplos, se recurre al morfema evidencial guaraní para expresar una información nueva o inesperada, lo cual corresponde al concepto de “miratividad” formulado por DeLancey, a saber, “a category which marks a statement as representing information which is new or unexpected” (DeLancey 2012: 529). Sin embargo, la expresión de la sorpresa ante una información nueva no es la única función de este morfema en guaraní, por lo cual esta significación aquí es solamente contextual y posibilitada por el significado evidencial de *ra'e*.

1.1.3. Alternancia del guaraní -ra'e y del castellano *había sido* en un mismo contexto

Otro indicio de que hay que relacionar el morfema guaraní con el giro *había sido* es el hecho de que puedan coincidir en un mismo contexto enunciativo. Es el caso en el ejemplo (7), donde *-ra'e* aparece en el título mientras que se retoma la misma idea con *había sido* en el cuerpo del artículo:

(7) ¡Alana ra'e fue cortejo de boda de Bogado!

La funcionaria de la Cámara Baja, Alana Calvo, quien fuera secre privé del senador Víctor Bogado y actualmente labura como secretaria avei pero en “Protocolo” de Dipus, había sido fue “dama de honor” de la boda del mismo, el 28 de abril de 2007.

[“¡Alana ra'e fue cortejo de boda de Bogado!”, *Hoy*, 23 de noviembre de 2013]

Lo mismo ocurre con el ejemplo (8), en el cual el periodista se sorprende de que no sea la primera vez que se presentan muchos travestis en el *casting* de un programa televisivo:

(8) ¡Travestis quieren conquistar Baila!

Luego que se presentaran unas 700 personas al primer *casting* del Baila, entre los que, según los de la producción se hallaban: plomeros, albañiles, asaditeros, mercaderes, ere eréa, saltó al tapete algo que, había sido, no era una novedad en estos *castings*.

[“¡Travestis quieren conquistar Baila!”, *Hoy*, 1 de abril de 2014]

En el pie de foto insertado en el mismo artículo (9), aparece la misma marca de sorpresa con el morfema *-ra'e*:

(9) No es la primera vez que travestis rebotan en el *casting* del Baila, ra'e.

[“¡Travestis quieren conquistar Baila!”, *Hoy*, 1 de abril de 2014]

La misma alternancia se puede observar en el ejemplo (10):

(10) ¿Las modelos también son espías?

Los abogados de Laura Arias, doña de Marcelo Recanate, contaron que a ella la seguían unos motoqueiros espías, contratados por su marido. Pero había sido que ella no es la única que pasó por todo esto. Algunas modelos también fueron víctimas de los moto-espías ra'e.

[“¿Las modelos también son espías?”, *Hoy*, 6 de junio de 2014]

Ahora, el que podamos relacionar *había sido* con *-ra'e* no lo explica todo. No explica cómo ha podido aparecer esta traducción: si se entiende que haya una relación con el tiempo pasado, no se entiende lo que han reconocido los hablantes en el pluscuamperfecto de *ser* para que se valieran de él para expresar la admiratividad.

1.2. Pluscuamperfecto y evidencialidad en español

Esta interrogante nos ha llevado a estudiar de manera pormenorizada el funcionamiento sintáctico y semántico del pluscuamperfecto de indicativo en español (Blestel 2012). Como postulamos que el pluscuamperfecto aporta siempre el mismo significado procedural en cualquiera de sus apariciones discursivas,⁴ hemos decidido también tomar en cuenta ejemplos como los que estudiamos en este trabajo, es decir, ejemplos que, al distar bastante de la concepción más habitual de lo que es un pluscuamperfecto, nos obligaban a volver a cuestionar cuál era su significado primario para tratar de proponer un enfoque más unificador.

Formulamos la hipótesis siguiente: el pluscuamperfecto permite un tipo de conceptualización cuya capacidad para ubicar algún evento o situación sobre un eje temporal no es directa y siempre es el fruto de su interacción con el cotexto inmediato y el contexto de la enunciación. Dicho eso, hemos podido afirmar que la asociación de *había* con un participio siempre permite la misma conceptualización, la cual tiene que ser vinculada con el modo *inactualizador* (Luquet 2004) al que pertenece la forma y con el aspecto de la forma participial, que tiene que concebirse como la expresión de un punto de vista con respecto a la información que se conceptualiza, y no necesariamente como el término de cierta sucesión cronológica de los eventos.

Con el pluscuamperfecto con acepción admirativa, el *yo hablante* no solamente inactualiza la relación predicativa porque no puede todavía incluir el hecho como parte de su actualidad locutiva (se ha dado cuenta de algo que no esperaba), sino que, además, marca cierto distanciamiento con respecto a la información gracias al participio.⁵

Nos parece que esto es lo que explica que hayan podido aparecer estas acepciones evidencial y admirativa en otras áreas del español donde no se da la cohabitación con el guaraní, en particular en el español andino, que experimenta una situación de contacto con otras lenguas indígenas (ver Blestel 2011), y en zonas donde difícilmente se puede determinar si ha habido alguna interferencia adstrática.⁶ Incluso en España, algunos usos del pluscuamperfecto se asemejan mucho a los que se tratan en este trabajo, como en este fragmento del periódico *La Vanguardia*:

(11) Por otra parte, el juez alude también a la reunión entre el abogado de Mario Conde, Jesús Santaella, y el presidente del Gobierno, Felipe González, hecho que califica de “sorprendente e inusual”, y añade que en el transcurso de su carrera profesional “nunca *había visto* un caso semejante” [“Moreiras dice que dejó a Conde en libertad porque le convenció”, *La Vanguardia* (España), 1995. Consulta CREA]

⁴ Concebimos el significado del pluscuamperfecto como un conjunto de operadores de procedimiento que vienen acumulándose en la génesis de la frase entrando en interacción con el cotexto inmediato y el contexto de la enunciación en el discurso (para más detalles, ver Blestel 2012).

⁵ Exponemos más detalladamente nuestra hipótesis sobre el significado del pluscuamperfecto de indicativo en Blestel (2012) y Blestel (2014).

⁶ Para el caso de Argentina, ver Pérez Sáez (1996-97) y Bermúdez (2008); para Chile, ver Soto/Olguín (2010).

No nos detenemos más en las afinidades entre el pluscuamperfecto de indicativo español y las categorías semánticas de la evidencialidad y la admiratividad, pues estos aspectos han sido tratados en trabajos anteriores (Blestel 2011 *et seq.*). Lo que queremos considerar aquí con mayor atención es el alcance de la influencia guaraní en la peculiar sintaxis de *había sido* en Paraguay.

2. Un caso singular de fijación sintáctica

Para completar la descripción de la Real Academia Española, observemos detenidamente cómo funciona *había sido* en español paraguayo. Como vamos a poder comprobar, el rasgo más característico de *había sido*, tal y como es empleado en Paraguay, es su gran movilidad en la oración. Veamos cuáles son estas posiciones sintácticas.

2.1. Del uso impersonal de *Había sido que...*

Este primer uso no se registra solamente en Paraguay (ver también Blestel 2011: 72-73). Se trata de un uso impersonal, en posición inicial, que es análogo a las “oraciones copulativas especificativas reducidas” (Fernández Leborans 1999: 2403-2407) que encontramos en presente de indicativo bajo la forma *es que*. Lo único que introduce una diferencia aquí es el uso del pluscuamperfecto con valor evidencial, e incluso admirativo.

(12) “Todo es un juego mediático”

Alexandra Fretes siempre estuvo entre las modelos más lindas del país, aunque ahora anda con perfil bajo. Pensamos que estaba enamorada y concentrada en su novio por eso desapareció (es que eso hacen muchas), pero había sido que no es su caso. Ella está abriendo una agencia de viajes, estudia idiomas y construye su propio edificio. ¡Eso sí es ponerse metas y cumplirlas!

[“Todo es un juego mediático”, *Hoy*, 10 de mayo de 2014]

(13) ¡Todos agradecen a Chiqui Arce!

Hicimos una encuesta mbarete con los perros de la televisión y parece que todos oñemoi de acuerdo en un agradecimiento profundo a Chiqui Arce por no estar en el Mundial ¡E’ána! [lit. ¡Oh! ¡Por favor!] Preguntamos a quién agradecería por no estar en el Mundial y mirá lo que nos dijeron.

[...] José Ayala: “Gracias a Napout, Chiqui y Peluso porque gracias a ellos me di cuenta de que este mes y durante 3 años había sido que podía hacer asado para festejar cualquier cosas que no sea fútbol, mi economía mejoró porque ya no compro tanta cerveza y asado”.

[“¡Todos agradecen a Chiqui Arce!”, *Hoy*, 13 de junio de 2014]

(14) ¡Se desmayó de hambre, anga [lit. *pobre*]!

[...] Había sido que la chica desde las 11 de la mañana no había comido bocado alguno, motivo por el cual le bajó todito su presión y ¡plop al piso! Por suerte reaccionó enseguida y todos se sintieron mejor al verla despertar.

[“¡Se desmayó de hambre, anga!”, *Hoy*, el 24 de junio de 2013]

En estos tres ejemplos, el verbo *ser* rige el resto de la oración, pero, como vamos a ver en lo que sigue, esta rección resulta bastante “débil” si nos atenemos a las demás posiciones sintácticas que puede ocupar *había sido* en la oración paraguaya.

2.2. ...al uso típicamente parentético de *había sido*

Así, si no fuera erróneo hablar de adverbialización, nos parece más adecuado cotejar estos empleos con el funcionamiento de los “verbos parentéticos” (Urmson 1952, Dehé/Kavalova 2007, Dehé 2009), como habíamos puntualizado en otro trabajo (Blestel 2011). Estos verbos, que otros autores llaman “cláusulas parentéticas reducidas” (Schneider 2007), “verbos rectores débiles” (Blanche-Benveniste 1989 y Blanche-Benveniste/Willems 2007) o verbos “epistémicos” (Jayez/Rossari 2004), forman parte de un grupo más amplio de construcciones que inscriben al hablante en su propio enunciado y que han sido descritas como “cláusulas de comentario”, “hedging” o, más específicamente, “parentéticos”.⁸

2.2.1. Encabezando oraciones

Asimismo, al igual que los verbos parentéticos, *había sido* puede encabezar oraciones como en los ejemplos 15, 16 y 17 sin que esté presente el relativo *que*:

(15) ¡Cartel cayó por la cabeza de Maga!

Durante la bicicleteada que se organizó ayer por los cuarenta años del diario Última Hora ocurrió lo que conocemos comúnmente como “desgracia con suerte”. La jetuda en este caso fue la bella y cálida conductora televisiva Maga Páez, quien se encontraba conduciendo el evento desde un escenario junto Edwin Storrer y Toto González. De repente un golpe que, en principio, se creyó fue propiciado por Toto González, pero *había sido* era un feroz cartel que echó el viento. El argel por suerte no pasó a mayores y se solucionó con hielo nomás.

[“¡Cartel cayó por la cabeza de Maga!”, *Hoy*, el 7 de octubre de 2013]

(16) “Llamale un poco a Freddy”

[...] En estos días se tiene que definir una licitación en Copaco para la contratación de una empresa de seguridad por valor de US\$ 3 millones. Se hizo todo el proceso como corresponde y el comité evaluador le adjudicó a una empresa x. *Había sido* era otra la empresa que tenía que ser adjudicada, y ahora el proceso esta parado. ¿Quién habría ordenado que pare todo? Freddy.

[“Llamale un poco a Freddy”, *Hoy*, el 15 de octubre de 2012]

(17) Se volvió una artista plástica

Había sido la Miss Verano Maga Caballero es una chica multifacética. Además de ser modelo sabemos que es reportera de televisión, pero ahora descubrimos que también es artista plástica. Después de meses retomó los pinceles y se puso a pintar la Catedral Metropolitana. ¡Queremos ver el cuadro terminado!

[“Se volvió una artista plástica”, *Hoy*, el 5 de agosto de 2013]

Podríamos aducir que se trata de la misma construcción impersonal que la descrita en 2.1, con la omisión del relativo *que* (ejemplos 18 a 20):

⁷ Retomamos aquí la terminología de Blanche-Benveniste (1989) y Blanche-Benveniste y Willems (2007), quienes hablan, para el francés, de “verbes recteurs faibles”.

⁸ Para una revisión de esas diferentes propuestas teóricas, ver Fuentes Rodríguez (2013).

(18) ¿Ángel Ortiz ahora será modelo?

[...] —Cambiando de tema, vimos que tuviste un resbalón en el juego acuático en el Conejo.

—Lo que pasa que en ese juego parece que pusieron cualquier cantidad de jabón en polvo y era muy resbaloso y no era fácil. Y *había sido* era parte del juego nomás luego eso de irte al piso y yo pensé que cuando uno se caía ya perdía y por eso hice muy lento.

[“¿Ángel Ortiz ahora será modelo?”, *Hoy*, el 28 de octubre de 2013]

(19) “Mis amigas se dieron cuenta que este señor me impactó”

[...] Para la hora del brindis, las chicas fueron llamadas al gran salón donde había música suave y un lindo ambiente: “Saúl nos mandó llamar, su hija se puso a su lado, saludaron a los invitados y quienes levantaban la mano decían un motivo y pedían el brindis. *Había sido* es una costumbre de ellos hacer eso, y a nosotras nos pidieron y todas nos callamos, entonces Cristal dijo que pedimos un brindis porque somos amigas y estamos viviendo los mejores años de nuestras vidas, y ahí Saúl dijo que quiere escuchar un motivo de brindis de la más calladita, y me señaló a mí”.

[“Mis amigas se dieron cuenta que este señor me impactó”, *Hoy*, el 15 de enero de 2014]

(20) ¡Los Jonas Brothers jugaron fútbol ayer!

[...] Los tres hermanos yanquis que esta noche cantarán en el Yacht y Golf Club Paraguayo, *había sido* son fanáticos del fútbol, al que en su país le llaman soccer, y bueno, se animaron a dejar el hotel en el que se hospedan desde su llegada a nuestro país el viernes al mediodía, y la pasaron bomba jodiendo con la pelota.

[“¡Los Jonas Brothers jugaron fútbol ayer!”, *Hoy*, el 17 de marzo de 2013]

2.2.2. En posición mediana

Sin embargo, es de observar que *había sido* también puede colocarse entre el sujeto y el verbo de la oración (ejemplos 21 a 23):

(21) “Por comodidad dejé que un hombre me compre”

Isabella, con la llave en mano, fue llevada hasta una casa del residencial barrio Las Mercedes: “Yo tenía entendido que Rauleto tenía un departamento en Asunción, pero él *había sido* ya había comprado esa casa y pensaba traerle a la familia hasta que se encontró conmigo. Yo me quedé un rato y después fui a casa, pero esa tardecita él tocó el timbre y fue a pedirle a mis padres que me dejen vivir con él”.

[“Por comodidad dejé que un hombre me compre”, *Hoy*, el 21 de junio de 2013]

(22) Coral: “Con Toto terminamos por cuestiones muy personales”

[...] —¿Qué tal te pareció la ganadora, Miss Filipinas?

—La que ganó *había sido* es una actriz muy famosa en su país. Desde un principio fue una de las favoritas. Para mí es muy linda y tiene actitud de reina, muchas estuvimos de acuerdo con la elección y otras lo cuestionaron, como sucede siempre.

[“Coral: ‘Con Toto terminamos por cuestiones muy personales’”, *Hoy*, el 3 de octubre de 2013]

(23) El Zorro: “Tanto cariño me tienen que ya me están lanzando para concejal”

Hoy por hoy es el personaje más querido de la televisión: EL ZORRO del programa El Conejo, el mismo que te trata de irresponsables, tolongos y vaka chaco a los conductores paraguayos y que asegura que acá tenemos a los peores choferes del mundo. Pepe Galera, que *había sido* es un feroz abogado y cuando no está en la televisión anda con saco y corbata, le cuenta al Popu todas las locuras que está viviendo haciendo su personaje de Zorro y parándole a la gente

que no tiene registro, ni habilitación, ni nada: “Pero la gente me quiere”, asegura él. Te vas a divertir con las confesiones del “¡RATATATATATA!”...

[“El Zorro: ‘Tanto cariño me tienen que ya me están lanzando para concejal’”, *Hoy*, el 3 de octubre de 2013]

2.2.3. En posición de cierre oracional

Finalmente, *había sido* puede aparecer en posición de cierre oracional (ejemplos 24 a 26):

(24) Ahora quiere ser mecánica

La esbelta Sonia Vaztike he’i que se equivocó de profesión. “Fallé de profesión, tengo que estar estudiando mecánica, en eso sí se gana plata había sido”, dijo cuando llevó su vehículo al taller y le quisieron cobrar una fortuna. ¡Chan...!

[“Ahora quiere ser mecánica”, *Hoy*, el 5 de septiembre de 2012]

(25) Yolanda Park: “Si no puedo con mi enemiga, me uno a ella”

—¿Te desafió con respecto a Roberto?

—No, estamos juntas en esto, jajaja. Le dije que es una rival de peso y que si no puedo con mis enemigos, me uno a ellos, ¡en este caso a ella!

—¿Sabe cocinar?

—Na Delo sabe de todo había sido. Cocinó con Freddy, pollo con croquetas de papa, mientras contaba historias de sus ex novios, mencionó a algunos cuantos de ciertas seccionales. ¡Es una capa! [“Yolanda Park: ‘Si no puedo con mi enemiga, me uno a ella’”, *Hoy*, el 24 de abril de 2013]

(26) “Seguro que le hacés feliz a tu novio, me dijo mi jefe”

[...]En esa primera semana, Bettina tenía que comprarle almuerzo y prepararle merienda a Mateo, porque él trabajaba horas extras tratando de poner en orden todas las cosas: “Cuando nos quedábamos solos en la oficina se sacaba sus zapatos y me daba permiso para que yo también me saque, porque decía que se trabajaba mejor así. Una tarde vino a merendar conmigo en la cocina de la oficina y me contó cosas privadas, como que su señora era mucho mayor que él. Yo sabía que él tenía 35, y su esposa tenía 49 había sido, y ella tenía una hija que se quedó en España pero no tenían hijos juntos”.

[“Seguro que le hacés feliz a tu novio, me dijo mi jefe”, *Hoy*, el 7 de julio de 2014]

Como hemos podido comprobar, no se trata de un mero uso impersonal de “había sido que”, cuyo relativo habría desaparecido en la lengua oral: esta expresión tiene en Paraguay el comportamiento sintáctico de un adverbio de frase, el cual goza de una gran libertad en cuanto a lugar de aparición en la sintaxis oracional. Para averiguar en qué medida estos usos coinciden con la sintaxis guaraní, veamos cuáles son las pautas sintácticas que sigue el morfema *-ra’e* en discurso.

2.3. Sintaxis de *-ra’e*

2.3.1. El sufijo *-ra’e*

El guaraní es una lengua aglutinante y funciona mediante la colocación de morfemas a una base. Los prefijos reúnen las marcas de persona, negación y agentividad, mientras que los sufijos agrupan los morfemas de tiempo, aspecto y modo. Así, el morfema *-ra’e* funciona como un sufijo:

- (27) Peru o-ju-ra'e che a-sê-vo
 Pedro 3sg-venir-pas. Yo 1sg-salir-cuando
 'Pedro vino, cuando yo había salido' (eso parece yo no lo vi)
 [Palacios, 1999: 60]

Sin embargo, esta colocación es muy flexible: no necesariamente aparece directamente después de la base verbal, ya que, entre la raíz verbal y el morfema *-ra'e*, pueden colocarse también modalizadores (*niko*, *ndaje*, *nipo*, etc.) que completan el morfema temporal:

- (28) O-ú-ndaje-ra'e
 3sg.venir-val.-pas
 'Dicen que vino' (*Id.*)

Michel Dessaint explica que los morfemas temporales son casi todos substitutos de circunstanciales, como *kuehe* ('ayer') o *ko'ērō* ('mañana'), y que modifican el enunciado en su totalidad:

Les indicateurs de temps sont, presque tous, à l'exception du futur *-ta*, des substituts de circonstanciales, de la classe sémantique de *kuehe* (hier) ou de *ko'ērō* (demain). Ils se situent d'ailleurs en dehors du cadre du groupe prédicatif et sont incidents à l'énoncé (Dessaint 1981: 221).

Es lo que podría explicar que estos mismos morfemas puedan complementar otras partes de la oración, por ejemplo, siguiendo el pronombre sujeto:

- (29) Nde ra'e?
 2sg-pas
 '¿Tú fuiste?'

Cualquiera que sea la parte sobre la cual incide, el morfema *-ra'e* permite pues que se focalice sobre el hecho de que el hablante no se pueda comprometer con lo enunciado o que se sorprenda ante lo dicho. Parece ser que el hecho de que complemente la parte remática del enunciado es lo que explica una sintaxis relativamente flexible. Sin embargo, nunca encabeza oraciones, a no ser que se coloque sobre la base *-nipo*. Veamos cómo.

2.3.2. El caso de *nipora'e*

Para expresar admiratividad, también puede asociarse *-ra'e* con el morfema *-nipo*, el cual denota duda. Esta asociación puede encabezar oraciones:

- (30) nipo ra'e peteĩ hapixa ombyapajeréi ixupe ipýpe./
 // nipo ra'e peteĩ hapixa o-mbyapajeréi ixupe i-pý-pe //
 pues R un compañero 3-revolcar dest atr-pie-en
 'Pues aconteció que un compañero lo había revolcado con sus pies' (Liuzzi/Kirtchuk 1989: 12)

O también puede finalizarlas:

- (31) Kururu nipora'e.
 'Era el sapo' (había sido que era el sapo).

Nipora 'e proporciona un comentario a la existencia “era el sapo” de la misma forma que lo haría *-ra 'e*, el morfema *nipo* hace que la duda sea más explícita todavía.

2.4. El aporte del guaraní: la modalidad y aspectualidad ante la temporalidad

Las sintaxis de *-ra 'e* (o *nipora 'e*) y *había sido* en Paraguay tienen dos características en común:

- su gran flexibilidad en la oración,
- el hecho de que puedan ser suprimidos sin que se altere, en la gran mayoría de los casos, la gramaticalidad de los enunciados.

Estas dos características las ponemos en relación con las de los verbos parentéticos del español y otras lenguas. Con los verbos parentéticos, el hablante marca su presencia y modaliza lo dicho. De la misma manera que *había sido*, se caracterizan por una gran movilidad en la oración y por el hecho de ser epistémicos. Un buen ejemplo es la forma *creo que/creo* en español general:

(32) Creo que Ana se lastimó con la bicicleta

(33) Ana, creo, se lastimó con la bicicleta

(34) Ana se lastimó con la bicicleta, creo.

(35) Ana se lastimó, creo, con la bicicleta...

La sintaxis de *había sido* no es tan sorprendente si aceptamos que lo que han traducido de *ra 'e* los paraguayos es, aparte de su carácter retrospectivo, su función modal de comentario del enunciado. En español, esta sintaxis libre es muy común para este tipo de verbos: cuando el hablante comenta el conjunto del enunciado, se vale de la sintaxis para marcar cierta libertad con respecto al núcleo predicativo. En guaraní, ocurre algo semejante: *ra 'e* modifica el elemento que lo precede, ya sea una parte de la oración o la oración entera, pero siempre se puede omitir y siempre marca la presencia del hablante apuntando que no se puede comprometer con lo que dice. Ahora, como hemos visto, el morfema *ra 'e* y la perífrasis *había sido*, a pesar de sus características comunes, no coinciden del todo semánticamente (*ra 'e* es siempre evidencial, cuando el pluscuamperfecto solamente lo es contextualmente) ni tampoco sintácticamente. Lo que presenciamos aquí es la aparición de un uso innovador: los hablantes han desarrollado con *había sido* una acepción evidencial con una sintaxis parentética que preexistía en español con otros verbos epistémicos. Se trata pues de un fenómeno más dinámico que un mero calco, ya que la adverbialización de *había sido* tiene más bien que ver con un proceso de convergencia lingüística: al reconocer semejanzas semánticas en los dos idiomas en contacto —en este caso, el español y el guaraní—, los hablantes acaban creando nuevas posibilidades acordes con sus necesidades comunicativas y siguiendo pautas sintácticas preexistentes en el idioma.

Cabe resaltar, por otra parte, que no solamente el castellano paraguayo experimenta usos relativamente “nuevos” por el contacto con el guaraní, sino que esta última lengua también evoluciona —como era de esperar— al estar en estrecho contacto con el castellano. La consulta de los diccionarios misioneros revela que el sistema epistémico y

evidencial de la época colonial era muy rico y muy diferente al que conocemos hoy. Incluso si sabemos que la variante del guaraní descrita por los jesuitas no tiene una relación de filiación directa con la del guaraní paraguayo hablado actualmente por el 90 % de la población mestiza —esta variante procede más bien del guaraní cario de la zona asuncena—, sorprende la cantidad de marcadores sufijales que permitían “aseverar” o “afirmar” lo dicho y que vienen descritas en las obras misioneras: así, junto a *ra'e*, se usaban las “partículas” *rako*, *nako*, *kako*, *ra'e*, *re'a*, etc. (ver Ruiz de Montoya 1724: 100). Los significados de estos morfemas resultan difíciles de delimitar ahora, pero permiten pensar que el sistema de morfemas epistémicos y evidenciales del guaraní también se ha modificado sustancialmente a raíz del contacto con la lengua española hasta perder algunos morfemas en pos, tal vez, de una mayor convergencia entre ambos idiomas.

Conclusión

Hemos querido mostrar que el uso “adverbial” y evidencial de *había sido* obedece a un proceso de convergencia lingüística patente en los planos semántico y sintáctico:

- A nivel semántico, la acepción evidencial e incluso admirativa de *había sido* se puede explicar por el significado primario del pluscuamperfecto de indicativo en español, ya que tiene que ver con el modo inactualizador de la forma *había* y cierto distanciamiento permitido por el participio con respecto a la información: esto permite que surjan acepciones evidenciales y admirativas, las cuales se asemejan a las acepciones discursivas del morfema guaraní. Sin embargo, los significados de *-ra'e* y *había sido* no coinciden sino contextualmente en estas acepciones. Este fenómeno de contacto permite resaltar un hecho que ya se conoce en las lenguas romances, pero que no siempre se toma suficientemente en cuenta: las formas verbales, y en particular el pluscuamperfecto de indicativo, no son formas exclusivamente *temporales*. En el caso del pluscuamperfecto, sus características modales y el distanciamiento propiciado por la forma aspectual de participio permiten que surjan mucho más que acepciones exclusivamente temporales, cuya única función sería la de remitir a un punto anterior en un eje cronológico.

- A nivel sintáctico, el comportamiento peculiar de la perífrasis en pluscuamperfecto de indicativo en Paraguay ha de ser relacionado con el de los demás verbos “parentéticos” del español: de la misma manera que con estos, la presencia del comentario epistémico del hablante acerca de lo que dice explica una sintaxis libre con respecto al núcleo predicativo, lo cual converge con la sintaxis del morfema verbal del guaraní *-ra'e*, sin que las pautas sean exactamente iguales. Así, este tipo de estructura sintáctica marginal, e incluso si solo se encuentra en el habla popular, resulta muy coherente con el resto del sistema de los verbos epistémicos que marcan los comentarios del hablante sobre el enunciado: a fin de cuentas, el hablar de los paraguayos, no es ningún disparate, *había sido*...

Referencias bibliográficas

- Aikhenvald, Alexandra Y. (2004): *Evidentiality*. Oxford: Oxford University Press.
 Bermúdez, Fernando (2008): “Había sido o no había sido, he ahí la cuestión: Pluscuamperfecto y evidencialidad en castellano”, en: *Studia Neophilologica* 80/2, 203-222.

- Blanche-Benveniste, Claire (1989): "Constructions verbales 'en incise' et rection faible des verbes", en: *Recherches sur le français parlé* 9, 53-73.
- Blanche-Benveniste, Claire (2003): "Le recouvrement de la syntaxe et de la macro-syntaxe", en: Scarano, Antonietta (dir.), *Macro-syntaxe et pragmatique. L'analyse linguistique de l'oral*. Roma: Bulzoni, 53-75.
- Blanche-Benveniste, Claire/Willems, Dominique (2007): "Un nouveau regard sur les verbes faibles", en: *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 102/1, 217-254.
- Blestel, Élodie (2011): "El pluscuamperfecto de indicativo en contacto con tres lenguas amerindias", en: *Lenguas Modernas* 38, 62-83.
- Blestel, Élodie (2012): *Pour une nouvelle approche du plus-que-parfait en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations* (tesis doctoral). Rennes: Université Rennes 2.
- Blestel, Élodie (2014): "Sobre el pluscuamperfecto admirativo en el español rioplatense", en: Azpiazu, Susana (ed.): *Formas simples y compuestas de pasado en el verbo español*. Lugo: Axac (col. Ariadna, n° 9), 31-44.
- Dehé, Nicole (2009): "Clausal Parentheticals, Intonational Phrasing, and Prosodic Theory", en: *Journal of Linguistics* 45/3, 569-615.
- Dehé, Nicole/Kavalova, Yordanka (eds.) (2007): *Parentheticals*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- DeLancey, Scott (1997): "Mirativity: The Grammatical Marking of Unexpected Information", en: *Linguistic Typology* 1, 33-52.
- DeLancey, Scott (2012) "Still Mirative after all these Years", en: *Linguistic Typology* 16, 529-564.
- Dessaint, Michel (1981): *La langue guarani. Esquisse d'une typologie interne du guarani paraguayen contemporain* (tesis doctoral). Paris: Universidad Paris IV-Sorbonne.
- Fernández Leborans, María Jesús (1999): "La predicación: las oraciones copulativas", en: Bosque, Ignacio/Demonte, Violeta (eds.): *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, 2357-2460.
- Fuentes Rodríguez, Catalina (2013): "Parentéticos, hedging y sintaxis del enunciado", en: *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación* 55, 61-94.
- Jayez, Jacques/Rossari, Corinne (2004): "Parentheticals as Conventional Implicatures", en: Corblin, Francis/De Swart, Henriette (eds.): *Handbook of French Semantics*. Stanford: CSLI, 211-229.
- Kahane, Sylvain/Pietrandrea, Paola (2009): "Les parenthétiques comme 'Unités Illocutoires Associées'", en: *Linx* 61, <<http://www.linx.revues.org/1334>; DOI: 0.4000/linx.1334>.
- Krivoshein de Canese, Natalia/Acosta Alcaraz, Feliciano (2001): *Gramática guaraní*. Asunción: Ñemity.
- Liuzzi, Silvio (1987): *Temps et aspect en guaraní* (tesis doctoral). Paris: Université de Paris IV-Sorbonne.
- Liuzzi, Silvio/Kirtchuk, Pablo (1989): "Tiempo y aspecto en guaraní", en: *Amerindia* 14, 9-42.
- Luquet, Gilles (2004): *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*. Madrid: Arco Libros.
- Olbertz, Hella (2009): "Mirativity and Exclamatives in Functional Discourse Grammar: evidence from Spanish", en: Keizer Evelien/Wanders, Gerry (eds): *The London papers I*. Special Issue of *Web Papers in Functional Grammar* 82, 66-82.
- Palacios Alcaine, Azucena (1999): *Introducción a la lengua y cultura guaraníes*. Valencia: IVALCA.
- Palacios Alcaine, Azucena (2008): "Paraguay", en: Palacios Alcaine, Azucena (ed.): *El español en América. Contactos lingüísticos en Hispanoamérica*. Barcelona: Ariel Letras, 279-300.
- Pérez Sáez, Vicente Juan (1996-1997): "Un uso del pretérito pluscuamperfecto en la Argentina", en: *Anuario de Lingüística Hispánica. Studia hispanica in honorem Germán de Granda* 2, 12-13, 769-779.
- Real Academia Española. Banco de datos (CREA): *Corpus de referencia del español actual*, <<http://www.rae.es>>.

- Real Academia Española/Asociación de Academias de la Lengua Española (2009): *Nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa.
- Ruiz de Montoya, Antonio (1724): *Arte de la lengua guaraní* [anot. por Paulo Restivo]. En línea: http://www.celia.cnrs.fr/FichExt/Paleographies/Guarani/Textes/0000_Tout.pdf.
- Sánchez, Liliana (2004): "Functional Convergence in the Tense, Evidentiality and Aspectual Systems of Quechua-Spanish Bilinguals", en: *Bilingualism: Language and Cognition* 7, 147-162.
- Schneider, Stefan (2007): *Reduced Parenthetical Clauses. A Corpus Study of Spoken French, Italian and Spanish*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Soto, Guillermo/Olguín, Nicolás (2010): "¡No se me había ocurrido nunca! Una construcción admirativa de pluscuamperfecto en español", en: *Onomázein* 22, 83-105.
- Urmson, James O. (1952): "Parenthetical Verbs", en: *Mind* 61, 480-496.
- Usher de Herreros, Beatriz (1976): "Castellano paraguayo: notas para una gramática contrastiva castellano-guaraní", en: *Suplemento Antropológico* 11 (1-2), 29-123.

2.3 Blestel É. & Fontanier R., « 'Robó taxi de una parada y chocó por una columna'. Una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición *por* en Paraguay », in Palacios Alcaine A. (coord.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, Madrid, Iberoamericana, 2017, p. 185-204.

Résumé en français

La situation particulière de contact linguistique qui se produit depuis des siècles entre les deux langues co-officielles du Paraguay, l'espagnol et le guarani, a incité de nombreux chercheurs à expliquer certaines caractéristiques de la variété dialectale de l'espagnol paraguayen à la lumière du changement induit par le contact. L'une de ces caractéristiques est l'utilisation non normative de la préposition *por* soit dans des énoncés dans lesquels une construction transitive directe serait attendue, soit avec des verbes transitifs indirects qui requièrent habituellement l'utilisation d'une autre préposition dans les autres variétés d'espagnol (Usher de Herreros 1976, Krivoshein de Canese et Corvalán 1987, Granda 1988 et 2003, Dietrich 1995, Palacios 2005, Avellana 2012). Nous interrogeons ici les notions de « calque » et de « transfert » pour tenter de comprendre pourquoi cette préposition particulière est utilisée dans ces contextes et comment elle peut coexister avec d'autres emplois de *por* qui ne sont pas considérés comme induits par le contact.

**“ROBÓ TAXI DE UNA PARADA Y CHOCÓ *POR*
UNA COLUMNA”: UNA HIPÓTESIS EXPLICATIVA
SOBRE EL EMPLEO DE LA PREPOSICIÓN *POR*
EN PARAGUAY¹**

ÉLODIE BLESTEL / RACHEL FONTANIER
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

1. Introducción

La peculiar situación de contacto que se ha ido manteniendo desde hace siglos entre las dos lenguas cooficiales del Paraguay, el español y el guaraní, ha incidido en el que muchos estudiosos explicaran algunos rasgos de la variante dialectal del español paraguayo a la luz del cambio inducido por contacto. Uno de estos rasgos es el empleo no normativo de la preposición *por* en dos contextos discursivos específicos:

a. en enunciados en los cuales se esperaría una construcción transitiva directa, como en este primer ejemplo en el que la preposición *por* sigue al verbo *mirar* (1):

- (1) —¿Te cansa que la gente siempre esté diciendo que las modelos son tontas?
—La verdad es que ya estoy curada de espanto con ese tema. Ya no hago caso. No miro *por* las otras, solo me concentro en mí y en mi trabajo (*Hoy*, 05/06/2016; <<http://www.hoy.com.py/popular/las-modelos-cuentan-que-leen-y-recomiendan-sus-libros-favoritos>>)².

b. En circunstancias del verbo que también exigen el uso de otra preposición en español estándar (*en, contra, sobre...*):

1 Esta investigación se ha desarrollado en el marco del proyecto “El español en contacto con otras lenguas II: variación y cambio lingüístico”, Ministerio de Economía y Competitividad/ Fondo Europeo de Desarrollo Regional (FFI2015-67034-P, MINECO/FEDER).
2 Las cursivas de los ejemplos son nuestras.

- (2) De pronto, un jugador contrincante trancó fuerte con el papá del peque, este quedó chalaí en el pasto, situación que vio el mitá'i, quien sin pensar dos veces corrió para defender a su idolo, intentando inclusive reaccionar *por* el adversario de su pa [...] ("Niño defendió a su papá de un agresor", *Crónica*, 13/05/16; <<http://www.cronica.com.py/2016/05/13/nino-defendio-papa-agresor/>>).
- (3) Durante la persecución, el joven maleante perdió el control del taxi robado y chocó contra una columna de la ANDE, sobre la Avenida Carretera de López, de Lambaré [...] ("Robó taxi de una parada y chocó *por* una columna", *Extra*, 20/01/16; <<http://www.extra.com.py/actualidad/robo-taxi-de-una-parada-y-choco-por-una-columna.html>>).
- (4) Hicieron de todo: patada, trompada, agua *por* la cara del árbitro, proyectil... ("El peor arbitro del mundo, con locutor paraguayo", YouTube, 17/09/13; <<https://www.youtube.com/watch?v=JKVTqhhgVtf>>).

Usher de Herreros (1976: 103-109) fue la primera en atestiguar estos cambios de régimen que analiza como transferencias de los morfemas ("posposiciones") del guaraní *-rehe/re³* y *-rupi⁴*. Algunos años más tarde, Granda (2003: 266) propuso también lo siguiente: como en guaraní, la posposición *-rehe/-re* (con el alomorfo *-hese*, usado con la tercera persona verbal) tiene un amplísimo campo de aplicación (con verbos de percepción sensible o intelectual, pero también en secuencias conexas con núcleos verbales que expresan acción física o psicológica), "estas modalidades han sido adoptadas por el castellano paraguayo en el que, sistemáticamente, se encuentra la preposición *por* (= *-rehe/-re* en guaraní) en los contextos oracionales antes mencionados, con desplazamiento general del régimen preposicional normal en zonas hispanohablantes no guaraníicas". Más recientemente, Avellana (2012: 67) también observa que "en el español en contacto con el guaraní se constata el uso intensivo de la preposición *por* en estructuras que calcan construcciones de la lengua indígena (fundamentalmente, las que involucran la posposición *-rehe/-re*)".

- 3 "Un régimen muy típico del guaraní lo constituye la construcción de verbos con la posposición *rehe* (oscilante según la persona verbal): *che rehe, nde rehe, hese: por mi, por ti, por él; re* en el lenguaje corriente. El castellano paraguayo acusa la transferencia de esta posposición, la cual se reconoce en el empleo constante de la preposición *por* en el régimen de verbos de percepción sensorial, anímica o intelectual, de acción corporal, de significación moral y aun de significado diverso" (Usher de Herreros 1976: 103).
- 4 Este segundo morfema es lo que explica, según la autora, que encontremos enunciados como "En la campaña vamos a la escuela *por* pie" que los hablantes traducirían del guaraní "Campanapec roho escuelapc *yvírupi*".

Pero el postular que los morfemas *-rehe/-re* y *-rupi* pueden ser “transferidos” o “calcados” con el mismo significado y la misma función sintáctica de una a otra lengua plantea varias interrogantes. Si estos morfemas son traducidos o calcados, ¿qué se traduce? ¿Por qué los hablantes se valen de la preposición *por* en particular para *calcar* estos morfemas? Como veremos en los ejemplos de nuestros corpus, las demás preposiciones que podrían “competir” con *por* no desaparecen de estos contextos, por lo cual queda por explicar por qué se recurre a veces a esta preposición que, por otra parte, tampoco se ve desplazada de otros contextos normativos que detallaremos más adelante.

Desde los postulados de la lingüística del significante⁵, consideraremos que el significado de *por* no varía a pesar de la heterogeneidad de sus manifestaciones discursivas en Paraguay. Nos preguntaremos entonces cuál puede ser el significado de esta preposición y cómo interactúa con los contextos discursivos no normativos típicamente paraguayos que se han descrito hasta ahora. Con esto, queremos cuestionar el alcance del contacto de lenguas como factor explicativo y proponer que la posible convergencia entre los dos idiomas se fundamenta en las conceptualizaciones posibilitadas por las formas mismas que interactúan en el discurso.

2. Enfoque teórico, corpus y metodología

2.1. Enfoque teórico

Antes de presentar nuestra hipótesis explicativa para el funcionamiento de la preposición *por* en nuestro corpus, es preciso aclarar cuáles son nuestros postulados teóricos en el marco de la lingüística del significante⁶.

2.1.1. Monosemia y primacía del significante

Primero, postulamos que el significado que hay que relacionar a cada signo, en este caso a la preposición *por*, es “idéntico a sí mismo en todas las ocurrencias de esta forma” (Luquet 2004: 24), ya que “a cada significante corresponde un

⁵ Ver *infra*.

⁶ Los postulados de la “lingüística del significante” han sido puestos a prueba por tres autores hispanistas, Maurice Molho, Michel Launay y Jean-Claude Chevalier, a principios de los años ochenta y han sido adoptados por numerosos estudiosos posteriormente. Los postulados se resumen en español en Molho (1984: 42-56). Ver también Blestel/Foréneau-Brémont (2015).

único significado de lengua, y viceversa" (Chevalier/Launay/Molho 1988: 46)⁷. Para ser más precisos, hay que tener en cuenta que el signo *por* permite una sola conceptualización, sin importar el contexto discursivo. Las distintas interpretaciones según los contextos se consideran manifestaciones discursivas no impedidas por este mismo significado lingüístico. Este primer principio tiene como consecuencia metodológica el que procuramos evidenciar cuál es el significado único de *por*, con el objetivo de mostrar cómo este es compatible con la pluralidad de sus explotaciones discursivas —incluso las explotaciones inducidas por contacto—, pues como afirmaba Launay, "lo que plantea problema, no es que haya diversidad en sí, sino que esta diversidad pueda manifestarse bajo algo idéntico. Y sostengo que es precisamente en este problema, y no en otro, donde tiene que encontrarse el propósito del lingüista" (1986: 16-17)⁸. Con esta óptica, se puede definir el significado como la representación de una o varias propiedades cuyo papel es doble:

Por una parte, [el significado] limita las capacidades referenciales del significante, es decir, el campo de homónimos a los cuales este puede contribuir a referir. Esta es su función *limitativa*. Por otra parte, el significado de lengua es lo que diferencia los sinónimos y confiere al significante su singularidad en el campo onomasiológico. Esta es su función *diferenciadora* (Chevalier/Launay/Molho 1988: 47)⁹.

A este primer principio, hay que añadir otro que consiste en dar la "primacía al significante" ya que postulamos que este "no es una materialidad estrictamente fónica, y tampoco su conceptualización fonológica" (Chevalier/Launay/Molho 1986: 97)¹⁰. Al contrario, "no hay nada más profundo en un lenguaje que su superficie: para quien sabe observarla, esta es la traducción misma de lo que es en profundidad" (Chevalier/Launay/Molho 1986: 96)¹¹. Este enfoque supone pues

7 "à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa" (todas las traducciones al español son de las autoras).

8 "[...] ce qui fait problème, ce n'est pas qu'il y ait de la diversité *en soi*, c'est que cette diversité puisse apparemment se manifester *sous du même*. Et je tiens que c'est très précisément dans ce problème et non dans un autre que doit se trouver l'objet du linguiste".

9 "D'une part il limite les capacités référentielles du signifiant, c'est-à-dire le champ d'homonymes auxquels celui-ci peut contribuer à référer, en d'autres termes son champ sémasiologique. C'est sa fonction *limitative*. D'autre part le signifié de langue est ce qui différencie les synonymes et confère au signifiant sa singularité dans un champ onomasiologique. C'est sa fonction *différenciatrice*".

10 "[Le signifiant] n'est pas une matérialité strictement phonique, non plus que sa conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparait".

11 "il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface: pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur".

rechazar la idea según la cual el significado precede el significante dado que, al contrario, sostenemos que el orden superficial, morfofonológico, da cuenta del orden semántico, y no al revés. Este es el motivo por el cual muchos trabajos que se enmarcan en la lingüística del significante se han esmerado en echar luz sobre redes de relaciones paronímicas y analógicas entre significantes buscando evidenciar cuáles podían ser las relaciones semánticas que ponían de manifiesto dichas redes.

2.1.2. Hacia un enfoque enactivo del lenguaje

Este afán por evidenciar las redes de relaciones semiológicas —y, por tanto, semánticas—patentes en la lengua ha llevado numerosos estudiosos de esta corriente teórica a interesarse por la estructura morfémica e incluso submorfémica de las unidades lingüísticas. Desde un punto de vista metodológico, esto ha supuesto adoptar herramientas específicas, entre las cuales podemos mencionar la Cognemática, elaborada por Bottineau (2003 *et seq.*), la cual se sitúa en una teoría enactiva del lenguaje¹². Este autor propone que los “cognemas”, que son unidades de nivel inferior al de los morfemas, llevan instrucciones cognitivas motivadas por el perfil sensoriomotor de los fonemas a los que están asociados. Estos cognemas ponen pues de manifiesto “una correlación entre procesos vocales y procesos cognitivos que no se impone universalmente [...] pero que aparece con una frecuencia suficientemente importante para llamar la atención y necesitar una exploración” (Bottineau 2009: 126)¹³. Se conciben estos cognemas como operadores de procedimiento “bio-mecánicamente encarnados” (Bottineau 2003 *et seq.*) que entran en interacción con el cotexto inmediato y el contexto de la enunciación en el discurso, y permiten que la significación surja no solamente para los receptores del acto de habla sino también para el propio emisor. Dicho de otra manera, consideraremos aquí que la experiencia sensoriomotriz, física y sensible del habla es la que modela la significación: el significado de la preposición *por* no existe en sí, sino que surge

12 En las ciencias cognitivas, el paradigma de la enacción considera que la cognición se ubica en la coordinación (eventualmente intersubjetiva) de procesos encarnados que permiten al advenimiento conjunto del cuerpo propio y del entorno. En las ciencias del lenguaje, este paradigma implica que concebamos el lenguaje humano como una serie de acciones, comportamientos y coordinaciones intersubjetivamente compartidos que inciden en la emergencia de la significación. Esta no es predeterminada sino que surge con y por las formas (es decir, procesos dinámicos encarnados, situados cultural y socialmente y distribuidos en la interacción) que la producen (ver Bottineau 2013).

13 “corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s’impose pas universellement [...] mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l’attention et requérir une exploration”.

con y *por* su estructura submorfológica, mediante alternancias cognemáticas que trascienden las categorías habituales de las partes del discurso.

2.1.3. Consecuencias sobre nuestro acercamiento de los conceptos de *calco* y de *transferencia*

Con este cuerpo de doctrina como referencia, entendemos cuán delicado es el problema de los conceptos de *calco* o de *transferencia*. Si los hablantes traducen los morfemas del guaraní *-rehe/-re* o *-rupi* por *por*, esto tiene dos consecuencias: no conciben lo mismo al usar *-rehe/-re* o *-rupi* por una parte y *por*, por otra parte, ya que cada morfema se inserta en una red semiológica —y, por ende, semántica— diferente. El significado de *por* tiene que ver con todas las formas del español con las cuales mantiene relaciones semiológicas, es lo que trataremos de mostrar más adelante. Otra consecuencia es que, a pesar de las diferencias que acabamos de mencionar, sí tienen los hablantes que encontrar algo en *por* que tiene que ver con las estructuras del guaraní, o por lo menos con cierta conceptualización posibilitada por las estructuras del guaraní. De no ser así, no lo traducirían de esta manera. Procuraremos entonces definir cuál es el alcance del contacto entre español y guaraní en estos empleos en particular.

2.2. Corpus y metodología

2.2.1. Elección del corpus

Para observar el funcionamiento de la preposición *por* en todos sus contextos discursivos en Paraguay, hemos utilizado un corpus constituido de enunciados recogidos en la prensa paraguaya en línea. Hemos reunido ejemplos tanto normativos como no normativos, en enunciados en los cuales también podíamos observar alternancias entre *por* y otras preposiciones afines (*contra*, *en*, *para*, *a*, *de*, etc.), con el fin de efectuar un estudio sincrónico de la cuestión por lo menos en la prensa paraguaya en línea (*Hoy*, *ABC Color*, *Última Hora*, *Crónica*, etc.). Nos limitamos a un corpus cerrado de ocurrencias encontradas en artículos publicados estos diez últimos años en los periódicos paraguayos en línea.

2.2.2. Extracción de "por" y clasificación de los contextos discursivos

Como hemos expuesto arriba, como partimos del postulado según el cual tenemos que confiar en el que *por* presenta un significado común en todos sus

contextos discursivos, intentamos observar su funcionamiento en todo tipo de enunciados. Clasificamos estos contextos intentando distinguir lo que pertenece, por un lado, al co(n)texto discursivo en sí (significado de los demás signos, situación referencial, etc.), y, por otro lado, al significado de la preposición *por* sí sola. Presentamos brevemente a continuación los contextos en los cuales aparece. Luego, trataremos de determinar cómo se articulan las ocurrencias no normativas de *por* típicamente paraguayas con sus empleos normativos.

3. Funcionamiento discursivo de *por* en Paraguay

3.1. “*Por*” en contextos normativos

Primero, es importante recalcar que *por* aparece en todos los contextos clasificados por las gramáticas normativas del español. Permite expresar una localización espacial o temporal: “Si estábamos *por* acá nos moríamos”¹⁴, “*Por* esa época su familia no sabía que Rogelio mantenía un noviazgo secreto”¹⁵; pero también el cruce de un espacio: “El día que un ovni ‘pasó’ *por* Asunción, causó conmoción y dio pie a ‘vida extraterrestre’”¹⁶. También permite expresar una causa, un móvil o introducir un complemento de agente en una construcción pasiva: “Noelia pensó que la mujer le decía eso *por* celosa”¹⁷, “Justin perseguido *por* policía turca”¹⁸. Los enunciados en los cuales *por* introduce un medio se pueden considerar como una versión debilitada de esos casos ya que el medio es lo que permite la realización de la acción. También podemos integrar en esta categoría los ejemplos en los que *por* expresa una concesión ya que se trata de una causa declarada como inoperante: “Exigen aplicar normas de seguridad en obras ‘*por* más que cueste caro”¹⁹. Se usa también *por* para expresar el intercambio o la equivalencia: “No te cambio *por* nadie”²⁰.

14 *Hoy*, 17/04/16; <<http://www.hoy.com.py/nacionales/casa-derrumbada-en-barrio-tacumb-si-estabamos-por-ac-nos-moramos-todo-se-pei>>.

15 *Hoy*, 29/08/16; <<http://www.hoy.com.py/popular/fallecio-y-me-dejo-un-bebe-en-la-incubadora>>.

16 *Hoy*, 21/10/16; <<http://www.hoy.com.py/espectaculos/el-da-que-un-ovni-pas-por-asuncin-caus-conmocin-y-dio-pie-a-vida-extraterre>>.

17 *Hoy*, 20/10/16; <<http://www.hoy.com.py/historias-reales/>>.

18 *Hoy*, 3/05/13; <<http://www.hoy.com.py/espectaculos/justin-perseguido-por-policia-turca>>.

19 *Hoy*, 8/06/15; <<http://www.hoy.com.py/nacionales/exigen-aplicar-normas-de-seguridad-en-obras-por-mas-que-cueste-carro>>.

20 *Hoy*, 24/07/2015; <<http://www.hoy.com.py/popular/no-te-cambio-por-nadie>>.

Desde ya, podemos hacer algunos comentarios. Se observa a menudo que se elige *por* en vez de otra preposición para expresar una localización espacial o temporal con el fin de expresar la idea de una ubicación difusa, imprecisa²¹. Sin embargo, opinamos que esto se debe al contexto inmediato, ya que si retomamos el enunciado siguiente: "un omni 'pasó' *por* Asunción", no se trata aquí de una localización imprecisa introducida por la preposición *por*, sino más bien del camino exacto por el que va a pasar el sujeto.

Otros estudios explican que la capacidad intrínseca de *por* para significar el recorrido completo de un espacio interno²² permite explicar el uso que se hace de *por* para expresar una causa. Pero, desde el enfoque de la lingüística del significante que hemos adoptado, *por* no puede significar a la vez un recorrido interno completo —es decir, desde un límite hasta otro en el espacio evocado— y el cruce de un espacio como lo podemos ver en el ejemplo que acabamos de mencionar en el que el locutor concibe una partida desde un punto fuera del espacio interno de "Asunción" para llegar a otro punto fuera de este mismo espacio²³. Entonces, dejando de lado todo lo que está contenido en el entorno sintáctico de *por*, ¿qué es lo que incluye la preposición en su significado mismo que se encuentra en cada uno de los empleos enumerados? Lo que sucede es la puesta en relación, gracias a *por*, de dos entidades autónomas. Y la preposición no solo las vincula, sino que también lo hace de manera dinámica²⁴.

3.2. "Por" en contextos no normativos

Como hemos mencionado al inicio de este trabajo, muchos estudiosos han observado que *por* se presentaba en contextos específicos en Paraguay. Podemos encontrar la preposición *por* en dos contextos discursivos específicos:

- en enunciados en los cuales se esperaría una construcción transitiva directa:

- (5) Ya no hago caso. No miro *por* las otras, solo me concentro en mí y en mi trabajo (*Hoy*, 14/08/2016; <<http://www.hoy.com.py/popular/las-modelos-cuentan-que-leen-y-recomiendan-sus-libros-favoritos>>)²⁵.

21 Por ejemplo, Jiménez (2003: 251).

22 Ver Bénaben (2002: 145).

23 Ver Fontanier (2016: 20-26).

24 Ver Fontanier (2016: 59), Fortineau-Brémond (en prensa) e *infra*.

25 Las cursivas de los ejemplos son nuestras.

- en circunstancias del verbo que también exigen el uso de otra preposición en español estándar (aquí *en*):

- (6) El exjugador de Libertad chocó contra una camioneta y posteriormente fue a parar *por* un árbol, destrozando su rodado. Fue asistido por sus familiares y llevado hasta un centro asistencial. En principio se habló de que el “Topo” perdió el control y solo chocó *por* el árbol, pero una pareja presentó denuncia en la Comisaría 1.ª Metro, diciendo que fueron chocados *por* el jugador. “Topo Cáceres ‘casi mata a mi familia’, he ‘i’” (*Crónica*, 04/07/16; <<http://www.cronica.com.py/2016/07/04/topo-caceres-casi-mata-familia-hei/>>).
- (7) Se olía el alcohol *por* ella y parecía que si no se apoyaba se caía (*Hoy*, 30/07/13; <<http://www.hoy.com.py/historias-reales/quiero-ponerle-los-cuernos-a-mi-marido-contigo-me-dijo/>>).

3.3. *El problema de los conceptos de calco y transferencia*

3.3.1. *-rehe/-re y -rupi en guaraní*

Como hemos expuesto arriba, estos autores observan que estos empleos se deben al calco o a la transferencia de los morfemas *-rehe/-re* o *-rupi* del guaraní. Ya Guash consideraba las traducciones que hemos descrito como calcos del guaraní que habría que evitar:

Adviértase que *rehe*, *hese* rarísima vez se traduce por medio de la preposición *por*. El decir “reparo *por* él, pisó *por* él, hace bien *por* nosotros” son guaranismos que conviene evitar a toda costa, si no queremos estropear al castellano (Guash 1956: 243).

Ayala (1996: 187) también observa que *-rehe* “es una posposición muy especial, que no corresponde a ninguna preposición castellana y en cada caso se traduce por distintas preposiciones”. Tomando la clasificación de Guasch, propone una nomenclatura a partir de la significación de los verbos que rigen *-rehe* y propone cuatro grupos:

1) los verbos no compuestos, activos, intransitivos que expresan una acción que se repercute sobre las personas o las cosas como objeto indirecto (*Aja okêrehe*: “me arrimo a la puerta”, o *Mario opu'ã itivarehe*: “Mario se rebela contra su madre” [*sic*]²⁶);

26 En guaraní, *itíva* significa ‘su padre’ y no ‘su madre’.

2) los verbos atributivos que expresan cualidades o acciones que implican una relación indispensable entre el sujeto y una persona o cosa (*Che'angata cheménarehe*: "Estoy preocupada por mi marido" o *Márto itavyete itajrapahaguérehe*: "Mario está chocho por su última hijita");

3) los verbos con un término verbal intransitivo que rige *-rehe* y que se transitiva con el factitivo *-mbo/-mo* (*Amoíta cheréra che rókèrehe*: "Pondré mi nombre en mi puerta");

4) los verbos reflexivos que expresan acciones para las cuales el sujeto se pone en relación con alguien o algo que no es el objeto ni el paciente (*Santiágo ojekó hína amo yvyrárehe*: "Santiago está recostado contra aquel árbol").

Esta nomenclatura permite observar que, en todos estos casos, la posposición *-rehe* aparece con verbos cuya construcción no requiere necesariamente un complemento. El morfema *-rehe* queda fuera del predicado e introduce siempre sintagmas oblicuos. Por otra parte, sabemos que *-re/rehe* se utiliza también para hacer preguntas e introducir una cláusula causal, por ejemplo en *Mba'érehepa ndepochy. Chembotavyhaguérehe* ("¿Por qué estás enojado? Porque me engañó"). Este morfema permite en guaraní relacionar dos elementos (predicado < > sintagma oblicuo/causa < > consecuencia) entre dos elementos cuya relación es prescindible. De la misma manera, sirve para relacionar una entidad con una superficie (*Santiágo ojekó hína amo yvyrárehe*: "Santiago está recostado contra aquel árbol"), un verbo de percepción con el objeto de esta (*Che'angata cheménarehe*: "Estoy preocupada por mi marido"), la superficie que va a recibir el golpe con el golpe mismo (*Oñembota yvyrárehe*: "chocó con un árbol"), etc.

De la misma manera, *-rupi* puede expresar la causa (*Mba'éicharupi piko yvate-tégui ra'e ha neremanóire'a*: "¿cómo se explica que te hayas caído de tan alto y no hayas muerto?"), o la puesta en relación con un espacio (*Rehokuévo tupáope ehasa ko'a rupi*: "Cuando te vayas a la iglesia, pasa por aquí").

3.3.2. El problema de la traducción

Observamos con esto que lo que tienen en común los morfemas *por*, *-rehe* y *-rupi* es que son elementos relacionales: la relación puede ser metadiscursiva, nocional o espacial. En guaraní son morfemas que quedan fuera del predicado, en una posición circunstancial. Ahora bien, la traducción no es automática: *-rehe* y *-re* pueden ser calcados con la preposición española *de* (Krivoshin de Canese/Corvalán 1987: 59-66), y el morfema *-rupi* con *mediante que* en otros contextos (Granda 1988: 266-267). Además, recordemos que los contextos no normativos de *por* se mantienen junto con otros que se consideran como normativos, con

lo cual, la preposición *por* en español no tiene por qué haber cambiado de significado. Por eso, Dietrich propone que lo que cambia aquí es una cuestión de valencia verbal:

Las interferencias del guaraní en el castellano local afectan, sobre todo, las diferentes valencias de los verbos: [...] se trata, por regla general, de un complemento de lugar obligatorio en guaraní al cual corresponde, en la mayoría de los casos, una valencia directa transitiva en el castellano estándar, con menos frecuencia, de un complemento preposicional, pero de concepción local-regional diferente de la del guaraní (Dietrich 1995: 208).

Expondremos a continuación una propuesta de significado único para la preposición *por*, que pretende encajar tanto con los empleos normativos del español estándar como con las sintaxis típicamente paraguayas.

4. Una hipótesis explicativa

4.1. Significado de “*por*”

4.1.1. Por y su red semiológica

La lingüística del significante propone estudiar lo que las relaciones de analogía y paronimia entre los distintos significantes permiten deducir de las relaciones de los significados asociados a ellos. Como hemos dicho, la Cognemática, elaborada por Bottineau a inicios de los años 2000, permite aislar componentes submorfémicos que entran en los significantes de numerosos subsistemas gramaticales. Estos *cognemas* vehiculan instrucciones cognitivas motivadas por el perfil sensoriomotor de los fonemas a los que están asociados²⁷.

27 Bottineau enumera así las circunstancias no cumulativas en las cuales podemos considerar que la relación fonema/invariante cognitivo se activa: “1) se manifiesta en una alternancia recurrente [...]. 2) El operador-palabra en el cual se manifiesta viene formado también por la aglutinación de marcadores extraídos de alternancias semejantes [...]. 3) El submorfema, combinado con una raíz o con otros submorfeemas en una posición constante como la inicial o la final, clasifica todos los operadores afectados en una categoría dada [...]” (Bottineau 2004: 29) [“1) il se manifeste dans une alternance récurrente [...]. 2) L’opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d’une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances [...]. 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d’autres submorphèmes dans une position constante comme l’initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]”].

Para la lengua española, varios autores han puesto de manifiesto la existencia de un cognema R, que asocian con el concepto de dinamismo. Este emerge por iconicidad con las propiedades articulares de /r/, a saber, la vibración. Así, el fonema /r/ final en *por* permite identificarlo no solo con los nombres de agentes que tienen un sufijo en *-or*, sino también con los infinitivos y futuros españoles. De ahí que el cognema R entra en dos tipos de sistemas: un sistema de oposición R/S evidenciado por Luquet (2010: 74), y otro de oposición entre R y T expuesto por Bottineau (2010: 30), sistema que se encuentra particularmente visible en el sistema verbal español como en la oposición entre *cantar* y *cantado*, donde el cognema R conceptualiza una impulsión dinámica, y T un límite, significando el no cumplimiento de la acción. De la misma manera, *por* compite con preposiciones que contienen el cognema T, como *de*²⁸, *contra* y *durante* en este contraste impulsión/dinamismo vs. límite²⁹. Esta alternancia la encontramos asimismo en las construcciones pasivas donde la preposición introductora varía entre *por* y *de* según si se trata de una concepción dinámica o estática del complemento de agente³⁰.

En cuanto al fonema /o/, también se ha mostrado que se trataba de un cognema: Fortineau-Brémont (en prensa) postula que O es un operador de involución, de repliegue hacia dentro, por iconicidad con la articulación del fonema: esta supone en efecto un movimiento de retracción de la lengua hacia la zona velar. Muestra la autora cómo se opone O a A, en particular en la oposición entre *por* y *para*, y propone que, con *por*, "los dos elementos se conceptualizan como pertenecientes *a priori* a dos esferas diferentes pero el [cognema] O de *por* manda 'repatriar' uno en el campo conceptual [...] del otro" (Fortineau-Brémont, en prensa)³¹.

Hasta ahora, el fonema /p/ no se ha identificado como posible cognema en la lengua española, pero postulamos que el significado de *por* emerge por las instrucciones cognitivas vehiculadas por estos dos cognemas.

28 El rasgo de sonoridad no interviene en la detección de este cognema.

29 Ver Blestel (2015) donde proponemos también que en el caso de la preposición *en*, en cambio, la presencia del cognema N es un operador de interioridad.

30 Ver Funes (2016) que propone un estudio comparativo de las construcciones pasivas con complemento agente explícito introducido por las preposiciones *por* y *de* en el marco teórico del Enfoque Cognitivo-Prototípico.

31 "les deux éléments sont posés comme appartenant *a priori* à deux sphères différentes mais le O de *por* enjoint de 'rapatrier' l'un dans le champ conceptuel [...] de l'autre".

4.1.2. Significado de *por*

Proponemos que *por* permite relacionar de manera dinámica dos entidades que no tienen nada en común. El carácter dinámico emerge mediante el cognema R y el carácter relacional entre dos entidades separadas por el cognema O. Concebimos el significado de *por* como un vector, un soporte de transmisión de entidades en movimiento. Para representar esta capacidad de *por* para unir dos entidades distintas de manera dinámica, proponemos simbolizar su significado con el esquema siguiente:



Figura 1. Significado de *por*

El eje horizontal permite dibujar el nexo que relaciona las dos entidades entre sí, sin forzosamente alcanzar los límites del espacio así determinado y las flechas bidireccionales representan el movimiento de vaivén consecutivo al dinamismo que une A y B³². Este significado que acabamos de exponer, hace falta ahora verificarlo con todos los empleos de *por*, normativos y no normativos, en Paraguay.

4.2. Explotación discursiva en contextos normativos

4.2.1. Causa, medio, complemento de agente, móvil e intercambio

Consideremos por ejemplo el enunciado (8) en el que *por* sirve para expresar una causa:

- (8) El donativo por un valor de unos 4 palos, fue realizado por una persona que era investigada por omisión de auxilio, en carácter de resarcimiento al daño causado³³.

El esquema podríamos representarlo así:

³² Ver Fontanier (2016: 60).

³³ *Crónica*, 03/06/16; <<http://www.cronica.com.py/2016/06/03/entregan-electrodomesticos-hogar/>>.

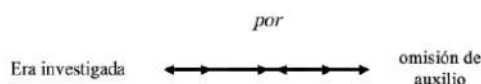


Figura 2. Representación del ejemplo (8)

Por permite vincular dos sintagmas, "era investigada" y "omisión de auxilio", en una relación de dinámica bidireccional: la existencia de la investigación existe en relación con la "omisión de auxilio", y viceversa. La conceptualización es similar con el medio, en (9):

- (9) "Llevo³⁴ tiempo juntar todas las imagenes porque son muchas cámaras. Nosotros hemos colaborado en todo momento, incluso *por* nota nos hemos puesto a disposición", indicó [sic]³⁵.

Aquí, "nota" indica el medio por el cual los hablantes han colaborado, pero "nos hemos puesto a disposición" es también lo que motiva la existencia de "nota". Lo mismo pasa con el complemento de agente:

- (10) Cuatro ocupantes de una motocicleta fueron embestidos esta tarde *por* un tractor y perdieron la vida el papá, la mamá y un hijo de 12 años de edad, mientras, que un chico de 8 años está grave en el hospital de Santa Rosa³⁶.

Cuando el complemento de agente es introducido por *por*, estamos ante eventos marcados por un alto grado de dinamismo. En los enunciados en los que *por* expresa un móvil (11), se trata de una relación de validez permanente entre el elemento inicial y el término de la preposición y *por* mantiene un vaivén continuo entre los dos polos que relaciona:

- (11) Se jugó *por* sus sueños [...]. Así, este joven paraguayo que decidió jugarse *por* algo para lo que tiene un gran talento sobresale y apunta lejos. ¿No habrá llegado también tu momento de explotar?³⁷

34 Se trata probablemente de "llevó" ya que también faltan tildes en otras partes del artículo.

35 *La Nación*, 17/05/16; <<http://www.lanacion.com.py/2016/05/17/santa-rita-musicos-brasileños-serían-autores-del-crimen-de-promotora/>>.

36 *ABC Color*, 25/05/16; <<http://www.abc.com.py/730am/ancho-perfil/tragedia-nutera-tres-integrantes-de-una-familia-fallecieron-uno-esta-grave-1483300.html>>.

37 En este ejemplo, el carácter no normativo del enunciado no proviene de la preposición *por* sino de la ausencia del pronombre *la*: "*se jugó" por "se la jugó". *ABC Color*, 30/08/13; <<http://www.abc.com.py/especiales/fin-de-semana/ilustrando-suenos-612338.html>>.

En los casos en los cuales *por* sirve para establecer una relación de intercambio, se trata también de una relación de interdependencia entre los dos polos relacionados mediante *por*:

- (12) El procesado comentó no recordaba a “un fiscal que no se haya pagado” sobornos y al mismo tiempo salpicó a la diputada Cristina Villalba. Según De Souza, era una de las que recibía dinero *por* el narcotráfico³⁸.

4.2.2. Localización espacial y temporal

En el ejemplo (13), la preposición permite relacionar una acción con un periodo no limitado (de ahí la impresión de carácter difuso) y dinámico:

- (13) Un ambiente tenso se vivió *por* momentos en la mañana de este martes en los alrededores del Cerro Ñemby, ubicado en la ciudad del mismo nombre [...]. Hay material para seguir explotando *por* 20 a 30 años más³⁹.

No sabemos aquí si el Cerro Ñemby va a seguir siendo explotado de manera continua durante 20 o 30 años, o bien si va a ser explotado y luego abandonado para ser explotado de nuevo después. Es lo que permite la conceptualización dinámica de *por*. En el ejemplo (14), la entidad relacionada con las marchas tampoco tiene límites: el hablante se atiene a presentar un movimiento de “marcha” multidireccional en el microcentro:

- (14) Los manifestantes se concentran en la plazoleta de la Junta Municipal, realizando permanentes marchas *por* el microcentro⁴⁰.

4.3. Explotación discursiva en contextos no normativos

Hemos observado que en los dos contextos discursivos en los cuales surgen empleos no normativos de *por* —a saber, el empleo no normativo de la preposición *por* en enunciados en los cuales se esperaría una construcción transitiva directa y en circunstantes del verbo que también exigen el uso de otra preposición en

38 *ABC Color*, 07/06/16; <<http://www.abc.com.py/nacionales/tribunal-venfico-aeronaves-1487116.html>>.

39 *ABC Color*, 31/05/16; <<http://www.abc.com.py/nacionales/no-tenemos-derechos-1485033.html>>.

40 *ABC Color*, 01/06/16; <<http://www.abc.com.py/nacionales/sin-visos-de-solucion-1485474.html>>.

español estándar—, estamos siempre ante eventos télicos que implican la conceptualización del alcance de un límite final: puede ser el límite donde acaba una mirada —“No miro *por* ellas” (1)—, donde acaba una reacción —“reaccionó *por* el adversario” (2)—, donde acaba un taxi —“chocó *por* una columna” (3)— o donde acaba el agua en el caso de la cara del árbitro —“Hicieron de todo: patada, trompada, agua *por* la cara del árbitro, proyectil” (4)—. Esta conceptualización de alcance de límite proviene, o del significado del verbo que acompaña *por* (por ejemplo, *pegar*, *estrellarse*, *chocar* e incluso *mirar algo*), o bien de la asociación de un verbo con cualquier sustantivo que implica un límite (*columna*, *árbol*, etc.).

Ahora bien, como hemos mostrado anteriormente, este límite no viene incluido en el significado de la preposición *por*, sino en el co(n)texto inmediato que la rodea. De la misma manera que en los empleos normativos de la preposición, *por* implica la conceptualización de un vector bidireccional de entidades en movimiento que participa en el alcance de un límite presente en el co(n)texto, como averiguamos en el ejemplo (15):

- (15) El chofer del colectivo, Oscar Recalde, indicó a la 730 AM que el policía cruzó indebidamente y terminó impactando *por* la puerta de su vehículo. “Yo iba *por* Brasil, pasé el semáforo en verde. La moto impactó *por* mi colectivo, venía a gran velocidad”, expresó el trabajador⁴¹.



Figura 3. Representación del ejemplo (15)

La preposición *por* permite relacionar el elemento inicial “la moto impactó” con el término “mi colectivo”, los cuales no tienen por qué tener algo en común. Esta relación dinámica permite conceptualizar el recorrido de la relación que une el colectivo y la moto. De la misma manera, en un enunciado del tipo {reaccionar + *por*}, podemos entrever el mismo tipo de vector de entidades en movimiento:

- (16) “Estábamos forcejeando, cuando la jugada sale para otro lado, él reaccionó *por* mí”, comenzó relatando del central que logró un alto rendimiento en

41 *Hoy*, 26/02/16; <<http://www.hoy.com.py/nacionales/policia-muere-al-chocar-su-moto-contra-colectivo>>.

Olimpia. Agregó que Menéndez tuvo que ser expulsado por la forma en que reaccionó⁴².

En (16) se ve cómo la acción *reaccionar* refiere a una impulsión como respuesta a un evento anterior. Se produce un movimiento entre la persona que reacciona y la persona que recibe la reacción:



Figura 4. Representación del ejemplo (16)

Notamos también que “mi” podría interpretarse como causa de la reacción y como la persona que recibe la reacción (límite final). Esto se debe a que ninguna de estas dos significaciones viene incluida en el significado de *por*: este se limita a relacionar entidades en movimiento de manera dinámica.

5. Conclusiones

Con este trabajo, hemos querido matizar el alcance del contacto de lenguas, en particular las nociones de *calco* y *transferencia*. Como hemos querido mostrar desde los postulados de la lingüística del significante, los empleos no normativos de *por* no evidencian una mera traducción de los morfemas guaraníes *-rehe/-re* y *-rupi*. La sensación de desvío con respecto a la norma proviene más bien del hecho de que *por* aparece en contextos discursivos que implican la conceptualización del alcance de un límite cuando justamente la preposición no lleva esta “limitación” en su significado: en estos casos, el alcance del límite viene implicado por el co(n)texto semántico-sintáctico de *por*. Hemos propuesto al contrario que *por* permite relacionar dos entidades de forma dinámica, lo que coincide con la capacidad de los morfemas *-rehe/-re* y *-rupi* para relacionar entidades que no tienen por qué ser relacionadas, bien porque aparecen con un verbo intransitivo, o porque se trata de establecer una relación de causa < > consecuencia. En este sentido, tal vez sí podamos hablar, con Palacios, de convergencia lingüística:

42 *DIO*: <<http://m.d10.paraguay.com/queria-reaccionar-pero-n12939>>.

Consecuentemente con su sistema cognitivo guaraní, los hablantes bilingües de variedades de español en contacto con el guaraní han optado por seleccionar la posibilidad del español que más se acerca a la lengua guaraní [...] (Palacios 2007: 274-275).

Si prescindimos de la norma establecida por las instituciones académicas, el significado de la preposición española *por* no impide tales conceptualizaciones cognitivas. Es lo que hemos querido mostrar con este trabajo.

Referencias bibliográficas

- AVELLANA, Alicia (2012): *El español de la Argentina en contacto con lenguas indígenas: un análisis de las categorías de tiempo, aspecto y modo en el español en contacto con el guaraní, el toba (qom) y el quechua en la Argentina*. München: Lincom Europa.
- AYALA, José Valentín (1996): *Gramática guaraní*. Asunción: Centro Editorial Paraguayo.
- BÉNABEN, Michel (2002): *Manuel de linguistique espagnole*. Paris: Ophrys.
- BLESTEL, Élodie (2015): "Quand le plus-que-parfait persiste et signe", en: *Cahiers de Praxématique* 64. <https://praxematique.revues.org/3967> (16-03-2017).
- BLESTEL, Élodie/FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle (2015): "Présentation. La linguistique du signifiant: fondements et prolongements", en: *Cahiers de Praxématique* 64. <<https://praxematique.revues.org/3799>> (16-03-2017).
- BOTTINEAU, Didier (2003): "Les cognèmes de l'anglais et autres langues", en: Ouattara, Aboubakar (ed.): *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*. Gap: Ophrys, 185-201.
- (2004): "Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise: le cognème N", en: Delmas, Claude/Roux, Louis (eds): *La contradiction en anglais*. Saint-Étienne: Publications de l'université de Saint-Étienne, 27-53.
- (2009): "La théorie des cognèmes et les langues romanes: l'alternance i/a dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien", en: *Studia Universitatis Babeş-Bolyai — Studia Philologia* LIV, 3, 125-151.
- (2010): "La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes", en: Le Tallec-Lloret, Gabrielle (ed.): *Vues et contrevues: Actes du XI^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*. Limoges: Lambert Lucas, 9-40.
- (2013): "Pour une approche énaïve de la parole dans les langues", en: *Langages* 192/4, 11-27.
- CHEVALIER, Jean-Claude/LAUNAY, Michel/MOLHO, Maurice (1986): "Pour une linguistique du signifiant", en: *Cahiers du CRLAR* 6, 95-99.

- (1988): “Sur la nature et la fonction de l’homonymie, de la synonymie et de la paronymie”, en: Fuchs, Catherine (ed.): *L’ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*. Caen: Centre de publications de l’université de Caen.
- DIETRICH, Wolf (1995): “El español del Paraguay en contacto con el guaraní. Ejemplos seleccionados de nuevas grabaciones lingüísticas”, en: Zimmermann, Klaus (ed.): *Lenguas en contacto en Hispanoamérica: nuevos enfoques*. Madrid/Frankfurt: Vervuert/Iberoamericana, 203-216.
- FONTANIER, Rachel (2016): *Du signifié de por en espagnol paraguayen*. Tesina de Máster. Paris, Université Sorbonne Nouvelle.
- FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle (en prensa): “Sur le cognème O en espagnol: quelques propositions”, en: *Chréode 2*.
- FUNES, María Soledad (2016): “Caracterización de las construcciones pasivas con complemento agente explícito”, en: *Anuario de Letras. Lingüística y Filología*, IV, sem. 1, 33-68.
- GRANDA, Germán de (1988): *Sociedad, historia y lengua en el Paraguay*. Bogotá: Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo.
- (2003): *Estudios lingüísticos hispanoamericanos: historia, sociedades y contactos*. New York: Peter Lang.
- GUASCH, Antonio (1956): *El idioma guaraní: Gramática y antología de prosa y verso*. Asunción: Casa América-Moreno.
- JIMÉNEZ, María (2003): “Por, algo será...”, en: Lagarde, Christian (ed.): *La linguistique hispanique dans tous ses états*. Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan, 241-253.
- KRIVOSHEIN DE CANESE, Natalia/CORVALÁN, Graziella (1987): *El español del Paraguay en contacto con el guaraní*. Asunción: Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos.
- LAUNAY, Michel (1986): “Effet de sens, produit de quoi?”, en: *Langages* 82, 13-39.
- LUQUET, Gilles (2004): *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*. Madrid: Arco/Libros.
- (2010): “De l’iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol”, en: Le Tallec-Lloret, Gabrielle (ed.): *Vues et contrevues: Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*. Limoges: Lambert Lucas, 73-83.
- MOLHO, Maurice (1984): “Para una lingüística del significante”, en: Villegas Morales, Juan (ed.): *Actas Irvine-92*, vol. 1. Irvine: The Regents of the University of California, 42-56.
- PALACIOS, Azucena (2005): “Lenguas en contacto en Paraguay: español y guaraní”, en: Ferrero Pino, Carmen/Lasso-von Lan, Nilsa (eds.): *Varietades lingüísticas y lenguas en contacto en el mundo de habla hispana*. Bloomington: Books Library, 35-43.

- (2007): "¿Son compatibles los cambios lingüísticos inducidos por contacto y las tendencias internas al sistema?", en: Schrader-Kniffki, Martina/Morgenthaler Garcia, Laura (eds.): *Lenguas en interacción: Entre historia, contacto y política. Ensayos en homenaje a Klaus Zimmermann*. Frankfurt/Madrid: Vervuert/Iberoamericana, 259-279.
- USHER DE HERREROS, Beatriz (1976): "Castellano paraguay: notas para una gramática contrastiva castellano-guaraní", en: *Suplemento Antropológico* 11 (1-2), 29-123.

2.4 Blestel É., « *Ko, ningo, luego* : an enactive approach to the emergence of an epistemic subsystem in *jopara* », *Signifiances (Signifying)* 1 (3), 2017, p. 25-40.

Résumé en français

La situation de contact étroit et prolongé que connaissent les deux langues co-officielles du Paraguay, l'espagnol et le guarani, a contribué à l'émergence de parlers dits « jopara » qui se caractérisent par l'alternance d'unités provenant de chacune des deux langues. Nous proposons dans ce travail d'envisager l'alternance, en espagnol *jopara*, des marqueurs discursifs *ko*, *ningo* (tous deux d'origine guarani) et *luego* (d'origine espagnole) comme la manifestation d'un nouveau sous-système épistémique fondé sur la réanalyse d'opérateurs cognitifs « biomécaniquement incarnés » (Bottineau 2012), lesquels s'insèrent dans un réseau sémiologique qui transcende ce seul champ sémantique. Notre corpus est constitué d'extraits de forums de discussions du Journal *Hoy* (en ligne), propriété du groupe Multimedia situé à Asunción (Paraguay).

Ko, ningo, luego : an enactive approach to the emergence of an epistemic subsystem in jopara

Élodie Blestel¹

Abstract

Paraguay's two co-official languages, Spanish and Guaraní, have experienced close, extended contact. This has contributed to the emergence of dialectal variants known as « Jopara », in which units from both languages alternate. In this paper, we put forth the view that the alternation, in Jopara Spanish, of the discourse markers ko, ningo (both of Guaraní origin), and luego (from Spanish) is the manifestation of a new epistemic subsystem based on the reanalysis of « biomechanically embodied » cognitive operators (Bottineau 2012), which are incorporated into a semiological network that transcends this semantic field alone. Our corpus is composed of excerpts from the online discussion forums of the newspaper Hoy, which belongs to the Multimedia group located in Asunción (Paraguay).

Keywords : Jopara ; Paraguay ; submorphemes ; language contact ; embodied cognition

Résumé

La situation de contact étroit et prolongé que connaissent les deux langues co-officielles du Paraguay, l'espagnol et le guaraní, a contribué à l'émergence de parlers dits « jopara » qui se caractérisent par l'alternance d'unités provenant de chacune des deux langues. Nous proposons dans ce travail d'envisager l'alternance, en espagnol jopara, des marqueurs discursifs ko, ningo (tous deux d'origine guaraní) et luego (d'origine espagnole) comme la manifestation d'un nouveau sous-système épistémique fondé sur la réanalyse d'opérateurs cognitifs « biomécaniquement incarnés » (Bottineau 2012), lesquels s'insèrent dans un réseau sémiologique qui transcende ce seul champ sémantique. Notre corpus est constitué d'extraits de forums de discussions du Journal Hoy (en ligne), propriété du groupe Multimedia situé à Asunción (Paraguay).

Mots-clés : Jopara ; Paraguay ; submorphèmes ; contact de langues ; cognition incarnée

¹ Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, France. CLESTHIA Lab. « Langage, Systèmes, Discours » (EA 7345).
E-mail : elodie.blestel@univ-paris3.fr.

Introduction

Paraguay's two co-official languages, Spanish and Guaraní, have experienced close, extended contact. This has contributed to the emergence of dialectal variants known as « Jopara »², in which units from both languages alternate. Many structural and sociolinguistic studies have examined these mixed utterances, giving rise to as many conceptual propositions (Guaraní/Spanish interference, code-switching, language, dialect, variety, third language, interlect, interlanguage, etc.). Each of these attempt to give an account of a phenomenon that continues to resist analysis today³. In view of the attempts to characterise this array of mixing modes resulting from the contact of the two languages, enactive linguistics provides keys to understanding the interactive and embodied processes that direct the dynamic creation of meaning in this type of utterance. As a result, in this paper we will put forth the view that the alternation, in *Jopara*, of the discourse markers *ko*, *ningo* (both of Guaraní origin), and *luego* (from Spanish) is the manifestation of a new epistemic subsystem based on the reanalysis of their respective submorphemic components, which are incorporated in a semiological network that transcends this semantic field alone. We will rely in particular on Cognematics (Bottineau 2003 *et sq.*) in order to reveal the « biomechanically embodied » cognitive operators (Bottineau 2012) that the speakers were able to recognise in these elements of varied origins, which lead them to put them to use together in the interlocution. Our corpus is composed of excerpts from the online discussion forums of the newspaper *Hoy*, which belongs to the Multimedia group located in Asunción (Paraguay).

1. For an enactive approach to the *Jopara* phenomenon

1.1 Location of the object of study : Spanish, Guaraní, and *Jopara*

Located in South America, Paraguay is distinguished by its position as the only country in the region to give a Native American language, Guaraní, the status of a national, co-official language along with Spanish. While such institutional recognition of the language is to be appreciated, as it acknowledges widespread bilingualism in the population, it also gives rise to a much more varied linguistic landscape that explains the heterogeneity of the analyses that linguists undertake to account for it. We list four elements in our attempt to comprehend the complexities of this situation. The first is that « Paraguayan Guaraní », which is the dialectal variant recognised as the country's co-official language, is partly derived from what we call « the general language », meaning the language that served as a vector of communication for administrative and evangelical purposes after the Spanish Conquest (Meliá, 2003). In other words, the very existence of this dialectal variant from the Tupi-Guaraní family cannot be dissociated from that of its contact with Spanish ; it is a historical fact⁴. Another point of merit is that viewing the nation as « bilingual »⁵ implies the existence of two very distinct languages, each existing independently of one another. Yet, once again, the situation is a bit more complex. While the existence of the Spanish language, taken separately from Guaraní, is not difficult to conceive of –Spanish is spoken in twenty countries, which makes it easy to imagine that what is called « the Spanish language », aside from the standard promoted by the

² Term composed of the Guaraní reciprocity morpheme *jo-* and *-para*, « mixture, diversity ».

³ On this subject, see the synthetic study by Penner (2014).

⁴ See Estenssoro and Itier (2015) on « general language ».

⁵ De facto, the concept of bilingualism neglects seventeen other languages spoken in Paraguay, which account for four other indigenous language families other than the Guaraní family : Maskoy, Mataco Mataguayo, Zamucó, and Guaicurú. See Zuccolillo (2002) and Boidin (2012) on the ties between bilingualism and the nation.

Real Academia, is what subsumes all of these varieties as a whole— the same is not true for Guarani. This is the case not only for the reasons discussed above —we are talking about a variant derived from the general language, the very existence of which was encouraged by the Conquest— but also because the linguistic samples that have until now been collected from speakers, in speech that could be deemed « spontaneous » —which is to say outside militant academic and institutional circles that advocate for the return to « pure » Guarani— always present about 30% at a minimum of loanwords of Hispanic origin. This is the conclusion made by Rubin (1974 : 166), who speaks of « interference » in the oral conversations that she recorded during her fieldwork. To this must be added the fact that this is an instance of diglossia : Spanish, particularly since the War of the Triple Alliance of the 19th century, has come to occupy a preponderant place in all spheres of society and, to date, we have not yet found any monolingual speakers of Paraguayan Guarani in the strict sense of the term. That is to say, even though these speakers have reduced skills in Spanish usage, they at least have passive knowledge of it, i.e. they partially understand it and are able to reproduce units without necessarily adapting them phonologically (Penner, 2014 : 211).

To complicate the picture even further, the existence, which is foreseeable in such a context, of dialectal variants known as « Jopara » must be acknowledged. « Jopara », the Guarani word for « mixture », is the result of the modes of mixing —as diverse as they are varied— between the two languages. One could thus illustrate what *Jopara* is with an axis where the extremities would be composed, at one end, of a representation of « ideal Spanish », and of a representation of « ideal Guarani » on the opposite end, with all the dialectal variants located in between amounting to a « continuum » (to borrow a term from Creolistics). This would then be a « Jopara » *continuum* which manifests differently according to idiolectal, diaphasic, diastratic, and disituational variables (Lustig 1996 : 3). This is shown in figure 1 :

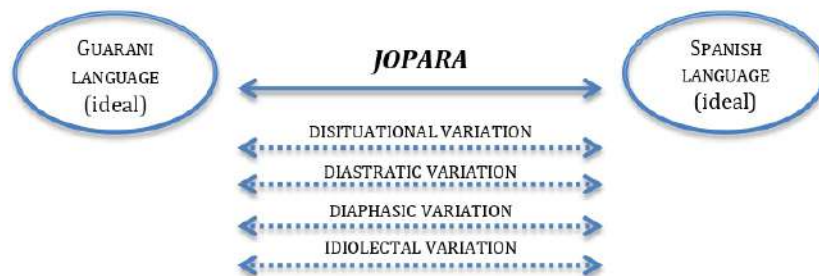


Figure 1. The « Jopara » *continuum*

Nevertheless, this « Jopara » cannot be deemed a *pidgin* language (the speakers do not/no longer necessarily speak the source language), nor is it a *creole* (which would feature new, fixed grammatical categories), nor is it simply *code-switching* (which would involve the conscious decision to switch between both languages). It is indeed a variety of different manners of mixing, which fluctuate greatly according to individual skill and the situation.

1.2 On the value of an enactive approach to language contact

This linguistic hybrid has inspired many studies since the 1970s (see Penner, 2010). Aside from the socio- and psycholinguistic approaches that seized upon the phenomenon, the analyses relating to the linguistic material that results from these mixtures essentially attempt to make a distinction between the forms of borrowing that are well established in each of the two languages (which would no longer require speakers to have bilingual skills) and alloglottic citations (the reproduction of entire segments from the other language, as if they were stored in memory), as well as segments illustrating code-switching, a mixture of codes, or even a mixed language, at the conclusion of phenomena of convergence between both languages (see Thun 2005 ; Gómez Rendón, 2006, 2008 ; Kalfell, 2016). What we can observe from these different approaches is that they are based on the two postulates that follow :

- 1- The speakers are either bilingual, in Guarani *and* in Spanish, or monolingual, in Guarani, Spanish, *or* in *Jopara*, the mixed language ;
- 2- The community of speakers has access to *two* or even *three* very distinct *codes* –factoring in those who recognise a « mixed language »–. These codes are *stored* in the memory of subjects who are considered monolingual, bilingual, or trilingual, depending on whether they master the Guarani « code », the Spanish « code », and/or the *Jopara* « code ».

In view of this, adopting an enactive perspective makes it possible to comprehend these phenomena in other terms. Indeed, in cognitive science, the paradigm of enaction considers that cognition resides in the coordination (possibly intersubjective) of embodied processes that allow for the joint advent of body and environment⁶. Transposed to the language sciences, this paradigm requires one to conceive of human language as a series of intersubjectively shared actions, behaviours, and coordinations that contribute to the emergence of meaning. From then, this meaning is not predetermined, since it arises from the interactive forms that produce it⁷. In our heuristic approach to *Jopara*, the consequence of this is that the question of whether speakers are monolingual or bilingual is temporarily placed aside, as is the question of to which « code » the units resulting from this contact should be assigned. We will consider all Paraguayans, whether they were born in Asunción or in a rural community in the backcountry, to have been exposed very early to behaviours and coordinations associated with both languages in their dialogical experiences⁸ since, when viewed as a whole, the country is largely bilingual even though individual experiences, and therefore the resulting skills, vary widely according to factors that are far beyond the scope of the field of linguistics. Having experienced these behaviours does not necessarily involve the memorisation of a stock of available language units in either of the two languages, nor does it involve an awareness of this double origin : what the speakers experience are *behaviours* and *articulatory gestures* where the diachronic origin of the units resulting from these behaviours does not matter. In other words, one can suppose that Paraguayan children (there are no studies on the subject) are first confronted with behaviours and that it is only after having learned to speak that they learn these behaviours are Spanish or Guarani. The question of distinguishing spoken chain units from units to be assigned to each of the two languages comes into play after the children have attended school for a few years, if it comes into play at

⁶ See Varela, Thompson & Rosch (1991 : 9) : « We propose as a name the term enactive to emphasize the growing conviction that cognition is not the representation of a pre-given world by a pre-given mind but is rather the enactment of a world and a mind on the basis of a history of the variety of actions that a being in the world performs. »

⁷ For a presentation of the consequences of an enactive approach to speech, see Bottineau (2013).

⁸ According to the most recent census taken by the *Dirección General de Estadística, Encuestas y Censos* in 2002, 90% of the Paraguayan population reports speaking Guarani.

all⁹. The study led by Guttandin *et al.* (2001 : 50-60) on the perception of utterances in Spanish or *Jopara* is quite instructive in this respect, since a clear gap appears between the perception of the utterances as Guaraní or Spanish and what they are from a strictly etymological point of view. This is due to the fact that, from the point of view of speaker perception, *Jopara* corresponds less to the presence of lexical elements foreign to either of the two codes –a perception that varies significantly according to the speaker’s skill level in each language– than to the manner in which the standard is conceived since speakers take to be *Jopara* anything that seems incorrect with regards to the standard that they have internalised, regardless of whether the utterance in one language contains elements with an etymological origin in the other language.

With this in mind, the question for us is no longer to ask what the linguistic results of the mixtures we might observe *are*, but what speakers *are doing* when they mix, and how these linguistic behaviours, be they Guaraní or Spanish in origin –that is no longer the question– *make sense* in the dialogical experience. Working from the assumption that the sensorimotor, physical, and sensitive experience of speech shapes meaning, we will examine herein the manner in which these mixing modes, by the very forms they switch between in speech, bear witness to the dynamic creation of unprecedented acts of conceptualisation in each language taken separately¹⁰.

2. The case of the discourse markers *ko*, *ningo*, and *luego*

2.1 Choice of corpus

In order to illustrate these reflections, we pondered a very precise example : that of the alternation of the discourse markers *ko*, *ningo* (both of Guaraní origin), and *luego* (from Spanish) in the most highly Hispanicised dialectal variants of the (Castilian *Jopara*) *continuum*. All three markers are traditionally analysed as the result of the contact with the Paraguayan Castilian language : the first two (*ko* and *ningo*) are considered to be loanwords from Guaraní, while the third (*luego*) is considered a case of semantic calque from its Guaraní equivalent, «*voi*»¹¹. We based our work on a closed corpus derived from the online newspaper *Hoy* (ex-*Diario Popular*). It is a mass newspaper that presents a highly Hispanicised variant of *Jopara*. Beyond the pragmatic and identity-related motives behind this type of mixture, which is characteristic of such a discursive genre (see Zajícová 2011), this corpus provides access to rather long utterances that tend to be in Spanish, into which many Guaraní elements are inserted. We postulate that the presence of these Guaraní elements does not arise solely from communicative necessity, as is often claimed. Indeed, we believe that these units are subjected to a reanalysis of their submorphemic components, which are part of a semiological network that transcends their semantic scope, which has the effect of allowing a second reading of these discourse markers in light of this *signifier* network.

⁹ That is the position of Cowley (2007 : 89) : « the child neither needs phonological nor semantic representations but a capacity to use situated experience in deciding how to vocalise. The baby integrates what can be perceived with expressive action. Later, as a fully fledged person, it will take the circular view that, as a member of Community X, it uses the words of Language X. »

¹⁰ This study exclusively focuses on the articulatory nature of the signifier, giving a somewhat partial vision of enactivism given that embodiment of the signifier is the one aspect of enactivism, leaving aside other dimensions that could be studied elsewhere.

¹¹ It is important to note that, in the most highly Hispanicised dialectal variants of what we have called the «*Jopara continuum*», many Guaraní discourse markers are present. No one has drawn a particular link among these three specific markers, but we do so for reasons that will be explained further on.

2.2 Discursive functioning

Let's begin by observing two initial examples. As convention calls for, in both the original example and in the translation, Guaraní signifiers will be displayed in italics and the elements that we are studying (*ko*, *ningo*, and *luego*) will be displayed in small caps¹² :

(1) Liz Carolina, más conocida como Rico comida, habló en una entrevista con el Popu y contó que su vida dio un gran giro después de hacerse famosa y *avei* dijo cuáles son sus metas y sueños luego de terminar el Baila.

-Hola, Rico Comida, ¿ qué tal tu vida de famosa ?

Bien, muy bien *ja'e chupe*. Todo *ko* va *hina* súper, de maravilla *luego*.¹³

(Liz Carolina, more commonly known as Rico Comida, was interviewed by the Popu and explained that becoming famous was a major turning point in her life, and she also listed her goals and dreams after she finishes the Baila.

-Hi Rico Comida. How is your life as a celebrity going ?

Great, really great as they say. Everything *ko* is going great, wonderfully *luego*).

(2) Porque se fue *ningo* con otro mi señora, se fue con un tipo pililito y haragán, un tal burro (*itavyeterei* la tipo, por eso parece le dicen así) que seguro *ite* le va a sacar todo lo que tiene y le va a dejar plantada por allí, porque *ha'e* iguapa y tengo que reconocer que de ella nomás *luego* era todo lo que teníamos, porque pasa que me quedé un buen tiempo sin trabajo *ha ndaikatuvéi* a aportá *mba'eve*, *ha* de yapa estoy enfermo porque no puedo dejar de chupar [...] ¹⁴.

(Because, *ningo*, my wife left me for another man. She left me for a lazy jerk. We call him the donkey. He is totally stupid, that guy. I think that's why we call him that.) We are absolutely positive that he's going to take everything she has and dump her afterwards, because she is beautiful and I must admit that all of our belongings were hers, *LUEGO*, because what happened is that I was out of work for a while and I couldn't provide anything any more, and on top of that I am ill because I can't stop drinking [...].)

In the first example, *Hoy* is interviewing a young woman nicknamed « Rico Comida » about how she is experiencing her new life as a celebrity. Her answer, « Todo *ko* va *hina* súper, de maravilla *luego* » could be translated as « Everything is going great, wonderfully, actually ». In this example, the Guaraní morpheme *ko* links the topic, « todo », to the focus, « va súper ». *Luego*, which in standard Spanish means « then, afterwards » could be translated, in the Paraguayan variety (in which it is often pronounced and even spelled [loo] / loo), and in this context, as « moreover » or « actually », perhaps « desde luego », in Peninsular Spanish.

In the second example, a man is complaining that his wife left him for another man (an idiot, a jerk, a deadbeat) who will undoubtedly strip her of her money and then dump her. In fact, this man admits that, when they were together, all of their belongings were hers because, since he had been out of work for a while, he could « contribute nothing » (he could not provide income for the household). The beginning, « Porque se fue *ningo* con otro mi señora » could be translated as « because in fact, what happened is that my wife left me for another man », while « tengo que reconocer que de ella nomás *luego* era todo lo que

¹² To avoid influencing the reader's interpretation, for the time being we have chosen to refrain from translating the discourse markers *ko*, *ningo*, and *luego*.

¹³ 15/11/2015 - *Hoy*, « Quiero ser actriz » : <http://www.hoy.com.py/popular/quiero-ser-actriz>

¹⁴ 27/09/2012 - *Hoy*, « Che jagua ognahu constantemente profesora » : <http://www.hoy.com.py/popular/che-jagua-ognahu-constantemente-profesora>

teníamos » would be translated as «I must admit that all of our belongings were hers, actually». In Guarani, *ningo* is the variant in the nasal context of the epistemic morpheme *niko*. It is very often pronounced [njo], and sometimes spelled *nio*.

2.3 Limits of semantic calque

To avoid influencing the understanding of these markers with our own translations and before we show why we hypothesise that their signifieds are founded on signifier networks in which they are involved here (and from which these same signifieds arise), we will quickly review below the manner in which *ko*, *ningo*, and *luego* are presented in the scientific literature.

As we mentioned above, when postulating the existence of two very distinct codes, the deviations from the Pan-Hispanic standard are very often considered to be either loans or calques. Usher de Herreros (1976 : 94), for example, was the first to attribute this usage of *luego* to the semantic equivalent in Guarani, *voi*, which means «quickly», «straight away» and is also used as an emphasis marker :

Suponemos que el « luego » en Paraguay no es otro que el *voi* guaraní, de significación varia : « por supuesto, claro, así es » [...] y otras acepciones difíciles de delimitar, al punto que su frecuente repetición le ha privado de toda significación, excepto su función estilística. Generalmente va pospuesto al verbo¹⁵.
(Usher de Herreros, 1976 : 94)

For Granda (1988), *ko* and *niko/ningo* are «partículas reforzadoras o intensificadoras» (*reinforcing or intensifying particles*), for which he also postulates a simply expletive value even though they are loanwords that have not been assimilated in Paraguayan Castilian, as they are integrated with their original forms, content, and functions. According to the same author (Granda [1993], 1999 : 205), *luego* is an indicator of «la certeza de la información transmitida por el hablante y de la implicación personal de éste en la valoración del mensaje por él emitido»¹⁶.

For her part, Palacios Alcaine (1997 : 811) opposes *luego* to the expression *dice que* and deems both of these to be «atenuadores o validadores modales» (*modal markers of reduction or validation*) : « [...] el hablante expresa mediante *luego* la certeza de que la información que está transmitiendo es verdadera, por lo que se convierte en un marcador modal en el que el hablante se implica »¹⁷.

As such, according to the same author, a process of grammaticalisation gives *luego*, a lexical unit already present in Spanish in the expression *desde luego*, the semantic value of *voi*, and it is with this new value that it is used in Paraguayan Castilian (*ibid.*).

Several observations can be made based on what these authors propose. First, the authors believe that the signifiers from either of the two languages convey semantic information independently of their articulatory properties and of the semiological networks that they maintain with the other elements of the spoken chain : via translation, *voi* transfers its semantic value to *luego*. Yet the fact that *luego* does not possess this meaning, alone, in other Castilian dialects, should be problematic : used alone, *luego* is *a priori* not proven to be the equivalent of «indeed, of course» outside of Paraguay. Furthermore, one could ask why

¹⁵ We suppose that the Paraguayan *luego* is none other than the Guarani *voi*, which has various meanings : « of course, obviously, that's it » [...] and further meanings that are difficult to delimit, to the point where its frequent use has deprived it of all meaning, except for its stylistic function. In general, it is postposed to the verb.

¹⁶ « the certainty of the information shared by the speaker and of the speaker's personal involvement in the evaluation of the message he or she is sending. » Our translation.

¹⁷ « [...] the speaker uses *luego* to express the certainty that the information he or she is sharing is true, which is why it becomes a modal marker that involves the speaker. » Our translation.

some signifiers are borrowed as-is while others are translated : of the Guaraní loanwords, why were certain signifiers kept while others were not ? Why did *ningo* and *niko* prosper, when the Colonial Guaraní language had a vast amount of markers of this kind ? Why is the connector *ko*, used as-is, so successful while the element *voi* is most often translated as *luego* ?

3. A network of « biomechanically embodied » cognitive operators

In an enactive approach to language, we believe that the semantic value of these units does not exist *per se*, but that it is the sensorimotor, physical, and sensitive experience of speech that shapes the meaning. We therefore hypothesise that these three signifiers were recruited here, as biomechanically embodied cognemic operators have been identified in them. Such operators are at work in other grammatical subsystems in which they convey a shared semantic invariant. Indeed, when the signifiers in question are observed, one quickly notes that there is a certain semiological affinity among the three units that we examine in this study : all three present a velar (voiceless or voiced) *-/g/* or */k/* –followed by a close-mid back rounded vowel */o/* :

NIN	GO
NI	KO
	KO
LUE	GO

Table 1. The velar phoneme as a pivotal element

Here we see a ternary subsystem (temporarily, as other signifiers could be recruited in this network) in which the pivotal form *ko* is surrounded by units characterised by the presence of */l/* and */n/* at the onset :

NIN	GO
NI	KO
	KO
LUE	GO

Table 2. Alternation of */l/* and */n/* at the onset

These initial observations call for a two-part reasoning. We will first adopt the principles of Cognematics, a theory developed by Bottineau (2003 *et seq.*), according to which cognemes constitute minimal submorphological units for which the sensorimotor profile activates characteristic cognitive processes that make up grammatical operators. We will then undertake a reading of these cognemes laid out in syntax since we will hypothesise that the succession of these cognemes in the spoken chain also activates, at a second level of reading, networks that link these signifiers with other semantically related signifiers.

3.1 First-level reading : K/L/N cognemes

These three signifiers present three phonemes to which the status of cogneme can reasonably be assigned. For a phoneme to be interpreted as a cogneme, it must be part of a network of semic and morphemic correspondences. Bottineau (2004 : 29) lists the non-cumulative circumstances in which the phoneme-invariant relationship can be considered to be activated :

1) il se manifeste dans une alternance récurrente [...]. 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances [...]. 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]¹⁸.

It is also possible to postulate that speakers use the *ko* element because it allows them to enter networks in which the occlusive velar phoneme at the semantic onset can be interpreted as the cogneme K. This cogneme, which is active in the interrogatives *¿ qué ?*, *¿ quién ?*, *¿ cuál ?*, *¿ cuánto ?*, is also present in subordinators in Spanish, as stated by Fortineau-Brémond (2012 : 152), for whom this cogneme amounts, by iconicity relative to the articulation itself of the velar phoneme, to « une interruption précoce, anticipée, marque d'une construction achevée avant terme, d'où un effet d'incomplétude, qui oblige à concevoir les signes qu'il informe nécessairement *en rapport avec* une entité préexistante » (*an early, anticipated interruption, the mark of a prematurely finished construction, resulting in an effect of incompleteness, which requires one to conceive of the signs it informs as necessarily being related to a pre-existing entity*). Moreover, this is what allows her to assert that K is « le signe de la dépendance, de la subordination » (*the sign of dependence, of subordination*). In this manner, the connector *ko*, which ties the focus to the topic in Guarani, has an articulatory counterpart in Spanish, in the grammatical operators that present this semantic invariant informed by K at the onset. It must further be noted that the activation of this cogneme does not involve the sonority feature, which explains why the *quien ~ alguien* network may also be activated (Poirier, this issue)¹⁹. In contexts of highly Hispanicised *Jopara*, like that of our corpus, it is understandable that *ko* finds its place playing the role of the connector, as is already the case in Guarani : speakers recognise it as belonging to a set of semantically related grammatical markers thanks to the presence of a velar at the onset, which here has the status of a cogneme, and the semantic invariant of which is that of dependence. Yet a single analogical process is responsible, in addition to the morpheme *ko*, for speakers' recognition of the units *luego* and *ningo*, which are excellent candidates for involvement in a second alternation : the L/N opposition that Fortineau-Brémond (2012 : 150) also showed to be in operation in *eL ~ uN*, *taN(to) ~ taL*, *cuaN(to) ~ cuaL*, an opposition that is found again in *aLgumo ~ niNgumo*, *aLgo ~ Nada* et *aLguien ~ Nadie*. The sensorimotor profiles of L and N share their partial reviation of air –towards the nasal fossae for N, to the sides of the tongue for L– but they appear to be opposed in these micro-systems, not in terms of the deviation/reviation of air feature, but in terms of the opposition of internality/externality. The articulatory properties of the lateral phoneme are probably what make it suitable for expressing otherness. On this subject, refer to the proposal of Poirier (forthcoming) :

L et N, formant un micro-système cognémique potentiel de par leur caractéristique articulatoire commune de *reviation*, seraient alors mis en opposition dans des micro-systèmes grammaticaux où est mis en saillance non le trait déviation/reviation de l'air de /n/ –ce qui amorce la notion de négation– mais le trait « intérieurité » (mise en résonance de l'air à l'intérieur des fosses nasales), vs. « extérieurité » pour /l/ (déviation de l'air à l'extérieur du blocage occasionné par la langue contre le palais : /l/ fait circuler l'air en continu des deux côtés de la langue). [...] En espagnol, ce contournement de l'air dans /l/ *via* un double chemin le rend particulièrement apte à amorcer la notion sémantique d'altérité –alors

¹⁸ « 1) it appears in a recurring alternation [...]. 2) The operator-word in which it appears is itself formed overall of an agglutination of markers taken from such alternations [...]. 3) The submorpheme, combined with a root or with other submorphemes in a constant position such as initial or final, places all the relevant operators in a given category [...]. » Our translation.

¹⁹ This is why we allow ourselves to link *ko* with *ningo* and *luego* (see below). Moreover, *ningo* is the nasal allomorph of *niko* in Guarani.

conçue comme l'extériorité du moi –tel que le proposait Molho (1995 : 345), ou, par opposition à la « pluralité interne » (1988 : 298) d'un N, une pluralité non visualisée comme un tout formant unité, et que l'on pourrait alors dire « externe »²⁰.

In the end, the phonemes from which the signifiers *ko*, *ningo*, and *luego* are formed can be recognised as entering into cognemic networks that structure different grammatical micro-systems in Spanish : K primes for the semantic notion of subordination (particularly in its alternation with T, see Fortineau-Brémond, 2012 : 152). The cogneme L is able to activate the semantic notion of externality/otherness, while N activates the notion of internality.

From this, one can deduce that the Guaraní connector *ko* is reread as belonging to the network of other Spanish subordinators in the broader sense (*como*, *que*, *cuanto*, etc.) : in this it is a good candidate from the point of view of its articulatory properties. As for *ningo* and *luego*, they can be envisioned as the manifestation of not one, but two cognemes : they are the succession, for the first, of N followed by K, and for the second, of L followed by K. These properties lead us to propose a second level of reading and to tie them with other elements in the spoken chain –lexical units or not– that present this same succession of cognemes.

3.2 Second-level reading : cognosyntax

3.2.1 <N...K>

We propose that the cognemic series <N...K> can reflect a motion of creating a tie with an internality. Moreover, this hypothesis recalls the salience {nasal + velar} that was exposed by Grégoire (2012 and 2014) in the context of the Theory of Submorphological Salience²¹ : the author (2012 : 160 et seq.) effectively identifies the paradigm of « shrinkage », to which he links the lexemes expressing anxiety (*angor*, *angustia*, *constreñir*) and narrowness (*rincón*, *esquina*, *silanga*, etc.). This is probably what explains the presence of this same series in terms such as *menguar*, *encoger* and also in botanical parlance with *hincar* (« to plant »), *tronco*, *junco*. We propose that here *ningo* finds a place amongst a semiological set with the common feature of reflecting this same invariant of semantic priming.

3.2.2 <L...K>

To echo this <N...K> series, it seems that one could point to an <L...K> cognemic series, which, however, activates a motion of extension towards an otherness, which would explain the fact that a semiological and semantic relationship can be established between terms such as *algo*, *alguno*, *alguien*, *cualquier*, and *luego*. This series does not contradict the hypothesis set forth by Poirier (forthcoming), according to which the ALK group allows for an idea of selection from amongst an open plurality : « –ALK– opère un acte conceptuel de

²⁰ « L and N, forming a potential cognemic micro-system due to their shared articulatory characteristic of reviation, would then be placed in opposition in grammatical micro-systems where the salient feature is not the deviation/reviation of air in /n/ –which primes for the concept of negation– but the « internality » feature (in which the air inside the nasal fossae resonates), vs « externality » for /l/ (deviation of the air outside the occlusion of the tongue against the palate : /l/ circulates air continuously on both sides of the tongue). [...] In Spanish, this deviation of air in /l/ to a double route makes it particularly well suited to prime for the semantic notion of otherness –then conceived of as the externality of the self– as was proposed by Molho (1995 : 345), or, by opposition to the « internal plurality » (1988 : 298) of an N, a plurality not visualised as a unified whole, and that could then be deemed « external ». Our translation.

²¹ In this theory, which he first applied to the lexicon, Grégoire (2012, 2014) postulates that only a portion of the signifier, which can vary according to the usages of the sign, can be solicited in discourse to reflect the meaning : these cognitively salient elements, which can be isolated, can act in lexical units, grammemes, or in deictics.

singularisation non encore arrêtée, dans le sens où est instruite une focalisation sur une unité non encore spécifiquement définie parmi un ensemble d'unités même ment sélectionnables »²².

This open plurality, not circumscribed in *algo*, circumscribed in *alguno* (by the cogneme N), also explains, according to Poirier, why *alguien* is a « *quién à désigner parmi plusieurs* » (*a quién to be designated from a group*). Beyond ALK (and *algo*, *alguien*, *cualquier*), it seems that the cognemic series <L...K> is what allows this extension towards otherness, and we submit the hypothesis that it is the series found in the lexicon in terms such as *seLEccionar*, *desplegarse*, *holgado*, *prolongado*, or even *laxo*, *luengo*, *largo*, and so on. We then understand how, in the grammatical system, *alguno* is opposed to *ninguno*, by the same motion of creating a link towards otherness or internality. This opposition could also be found, in the same terms, between *ningo* and *luego*. In this manner, this <L...K> cognemic series, itself formed by the two cognemes that we have identified, explains why, alongside the Guarani words *ko* and *ningo*, the Hispanic form *luego* was selected, as it is much more capable of conveying meaning in a submorphemic network that is, in short, very coherent. Furthermore, in this configuration, given that the series can emerge by the very presence of the correlate *ningo*, it is easier to understand how *luego* acquires this new meaning that until now was attributed to Guarani : *luego*, confronted with *ningo*, makes sense : *luego* is a term that allows an element to be tied with an otherness –that of the knowledge shared with the interlocutor– which corroborates information, while *ningo*, by the motion of linking it with an internality based on the <N...K> series, signifies the opposite : that the information comes from the speaker alone. For this reason, we propose that all three terms, *ningo*, *ko*, and *luego*, amount to enunciative guiding marks : with *ko*, the speaker establishes a relationship between two bodies of knowledge in an unmarked, or rather non-controversial, fashion. With *ningo*, the speaker sets down this relationship by taking a position (the information originates solely from the speaker), while with *luego*, the establishment of the relationship must be tied to the knowledge of the allocutor in order to establish an interlocutively shared agreement on the validation of the information.

These three cases could be linked to the three dialogical configurations that Douay and Roulland (2014) describe in the *Theory of the Interlocutive Relationship* (TIR). These authors postulate that the interlocution parameter is involved in the very architecture of the linguistic system, and in that of grammatical systems in particular. According to these linguists, the fundamental challenge of any language act is to achieve understanding of meaning between the participants of the communication act. In this conception, the role assigned to the speaker is grammaticised, in the sense that the forms of the language are clues to the context of interpretation that will allow for interlocutive agreement on the meaning of the utterance. In this manner, these two authors are led to formulate the hypothesis that the interlocutive relationship can be configured in three different ways. In the first configuration, called « Configuration 0 », the data are immediately and simultaneously accessible to the interlocutors in the context of a direct interlocutive relationship, and are therefore presumed to be able to provide the basis of an immediate, unproblematic agreement. That is the case for *ko*. In « Configuration 1 », on the other hand, a partial and temporary agreement is said to already be established, already be concluded, prior to the present interlocutive situation : the speaker conjures the interlocutor's background by associating it by anticipation with the validation of the sign. This anticipatory motion aims to bring the interlocutor into the validation of the meaning in one way or another, which is what happens with *luego*. Lastly,

²² « –ALK– operates a conceptual act of singularisation that has not yet been decided upon, in the sense that a focalisation on a unit not yet specifically defined, from amongst a set of likewise selectable units, is informed. » Our translation.

the third configuration, « Configuration 2 », blocks the interlocutor's validation, meaning that the reception is definitively imposed. That is how we propose the interpretation of *ningo*.

4. Emergence of an epistemic subsystem in *Jopara*

We will end our reflections by examining a few examples to test our hypothesis. In sum, in view of the articulatory properties that are solicited in these signifiers, and in view of the usages that we can observe, we put forth the proposal that *ko*, *ningo*, and *luego* form a network of epistemic and metadiscursive morphemes, all three of which guide the co-enunciator in the ownership of the information shared. This ownership is presented in a neutral manner in the case of *ko*, as new information originating with the speaker in the case of *ningo* (information coming from an internality), and as information that requires validation from the interlocutor in the case of *luego* (link with an otherness).

In example 3, a person in the web forum tells of how he acted on the pressing requests of a young girl and went to her house before sneaking back out :

(3) Al principio *ningo* no le daba pelota o sino le daba cualquier excusa para chulearle, pero pasó el tiempo y de tanto insistir decidí irme la vez pasada a su casa, ella *luego* me provocó y no tuve otra que acostarme a su lado, pero no pasó nada porque venía su mamá de visita y tuve que salir escondido por el fondo. A mi medio me pesa la conciencia, pero está bien la tipa.²³

(In the beginning, ningo, I didn't pay any attention to her or I used any excuse to make fun of her, but time went by and she was so insistent that I decided to go to her house last time. She provoked me luego, and I had no other choice but to lie down next to her, but nothing happened because her mother came by for a visit and I had to sneak out the back. It's weighing a bit on my conscience, but the girl is fine).

In the beginning, he says, he wasn't paying attention to the girl's requests. This information is presented as new ; it comes from him, and the interlocutor does not need to validate it : « al principio *ningo* no le daba pelota... ». But when he explains that he had to sneak out before the girl's mother caught them, he summons an additional element of information, « she provoked me », and asks, by using *luego*, for this information to be linked to the preceding statement (« I decided to go to her house »), such that a causality relationship that is not apparent can be validated.

In example 4, *ningo* appears on its own to allow the journalist to express his feelings about the fact that the fans appear to be getting along :

(4) Así *ningo* da gusto irnos a la cancha. Por un lado, la fanática olímpista y, por el otro, la cerrista que recibe un besito. Al final, las dos se fueron contentas porque este *superclásico* no tuvo ganador. Cero violencia.²⁴

(Like that, ningo, we're glad to go to the stadium. On one side, the Olimpia fan and, on the other, the Cerro (Porteño) fan who gets a kiss. At the end, both of them left happy because no one won the superclásico. Zero violence.)

But this creation of a tie can be neutral, unproblematic from the point of view of owning the utterance :

²³ 12/07/2013 - *Hoy*, « Buen día profesora, vos sabés que mi comadre me tira onda » : <http://www.hoy.com.py/popular/buen-dia-profesora-vos-sabes-que-mi-comadre-me-tira-onda>

²⁴ 10/11/14 *Hoy* (suplemento deportivo) : <http://archivos.hoy.com.py/popular20141110/archivos/assets/basic.html/page30.html>

(5) Tiene 17 años, está acostumbrado a andar por el campo, no pasó hambre y encima se habrá divertido un kilo. Ellos *ko* son esos religiosos que todo el día trabajan y rezan.²⁵

(He is seventeen years old. He's used to being in the countryside, he wasn't hungry, and on top of that he must have had a lot of fun. As for them, ko, they are those religious types who spend all day praying.)

Moreover, a parallel should be drawn between the cognemic series <L...K> and certain typically Paraguayan syntactic layouts, like the emphatic, non-normative phrasing « lo...que », found in these examples :

(6) La criatura, que se apoda Tita, se enamoró de su madrastra : « me quiso enseguida ella, no sé por qué, porque yo no le daba mucha pelota, capaz porque no tenía mamá. Un día *lo que* yo le cuidé, porque a los dos días que estuve en esa casa su papá ya le contrató para su niñera y yo me volví la patrona de la casa [...]. »²⁶

(The child, nicknamed Tita, has fallen in love with her stepmother : « She liked me a lot from the start. I don't know why, since I didn't pay much attention to her. Maybe because she didn't have a mother. One day, lo que, I took care of her, because two days after I arrived in the house, her father had already hired a nanny for her and I became the boss of the house [...]. »)

(7) No quiero abusar de vos, le dije, y me dijo que ella *lo que* abusa de mí porque se siente muy sola a veces en su casa, ya que tiene un solo hijo...²⁷

(I told her that I didn't want to take advantage of her, and she told me that she lo que takes advantage of me because sometimes she feels very lonely, at home, since she only has one child...)

We can further question the relationships, from the semiological and semantic point of view, that exist among *luego*, *lo que*, and *igual*, which presents the inverted series <K...L> and which could be translated as « all the same » :

(8) « Nos portamos mal, pero *igual* recibimos regalitos »²⁸

(We behave badly, but we get gifts igual)

(9) Aunque Stéfano ya era mayor de edad cuando conoció a la abogada, *igual* le pidió permiso a sus padres y fue su papá quien habló con la mujer ya que quería conocerla y asegurarse de que era una persona confiable.²⁹

(Even though Stéfano was an adult when he met the lawyer, he igual asked his parents for permission and his father was the one to speak with the woman since he wanted to get to know her and make sure that she was trustworthy.)

Luego, *lo que*, and *igual* each present the particularity of creating a tie between an X element and a Y otherness. We once again hypothesise that this is an instance of conceptualisation that is based on the presence of the cognemes L and K.

²⁵ 27/12/14, Diario Popular « Arlan 'habrá tomado caña y fumado marihuana a gusto', según concejal » : <http://www.hoy.com.py/nacionales/arlan-habra-tomado-cana-y-fumado-marihuana-a-gusto-segun-concejal>

²⁶ 16/05/2016 - Hoy, « 'La verdad es que en la cama soy una campeona' » : <http://www.hoy.com.py/historias-reales/la-verdad-es-que-en-la-cama-soy-una-campeona>

²⁷ 12/02/2016 - Hoy, « 'Yo le dije bien : no quiero abusar de vos' » : <http://www.hoy.com.py/popular/yo-le-dije-bien-no-quiero-abusar-de-vos>

²⁸ 06/01/2013 - Hoy, « 'Nos portamos mal, pero igual recibimos regalitos' » : <http://www.hoy.com.py/popular/nos-portamos-mal-pero-igual-recibimos-regalitos>

²⁹ 11/09/2015 - Hoy, « 'Ya no soy un pendejo, le dije a la abogada...' » : <http://www.hoy.com.py/popular/ya-no-soy-un-pendejo-le-dije-a-la-abogada>

Conclusion

In this paper, we have raised the question of language contact and have attempted to understand how the units derived from these mixtures could give rise to meaning. In an enactive and embodied approach to language, we have proposed that the semantic value of these units did not exist *per se*, but that the sensorimotor, physical, and sensitive experience of speech moulded the meaning through a process of semiological re-analysis that can be used to identify biomechanically embodied cognemic operators at work in priming for the meaning of different grammatical subsystems. In the precise case of this highly Hispanicised variety of Paraguayan *Jopara*, we have advanced the idea that, in view of the articulatory properties that are solicited in their signifiers, the discourse markers *ko* and *ningo* (of Guaraní origin) on the one hand, and *luego* (from Spanish) on the other hand, form a network of epistemic and metadiscursive morphemes that amount to enunciative guiding marks in the validation of the information. The creation of this tie operates in a neutral, non-controversial manner in the case of *ko*, as coming from the speaker in the case of *ningo* (information arising from an internality and therefore non-negotiable), and as a link with an otherness in the case of *luego* (request for validation via an otherness). We could further explore the relationships that *ningo*, *ko*, and *luego* have with the Guaraní interrogative *piko* (Var. [pio]/*pio*), also present in our corpus, or the locution *un poco* (equivalent to «por favor», which is traditionally postulated to be the calque of the Guaraní *-na*) and ponder whether this <P...K> series is able to delegate the responsibility for the information to the allocutor (the source of the semiological similarity amongst *por qué* (*porque*), *piko*, and *pregunta*). This is a network upon which light still has not been shed.

More generally, we might note that although languages are usually considered as closed systems, if communities of plurilingual incorporate in their consensual domain of interactions a repertoire of low-level embodied operators such as cognemes, they will inevitably tend to mobilize them in both systems in similar conditions in spite of the typological distance, making connections that go far beyond simple analogy or borrowings, and permeating the boundaries between languages. This case study gives a clear example of how a linguistic system –or a coordination of linguistic systems– emerge through embodied collaborative use and sheds light on the nature of grammar : not abstract structures, but embodied coordinated routines bringing forth concerted worlds. That is why grammar can be formalized, but this is done better if embodiment is included in the formalizing or modelizing process.

References

- BOIDIN, Capucine (2012). Le multiculturalisme au Paraguay, ou les habits neufs du nationalisme linguistique. In C. Gros & D. Dumoulin, *Le multiculturalisme au concret : un modèle latino-américain ?* (p. 295-307). Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BOTTINEAU, Didier (2003). Les cognèmes de l'anglais et autres langues. In A. Ouattara (ed.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications* (p. 185-201). Gap : Ophiys.
- BOTTINEAU, Didier (2004). Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N. In C. Delmas & L. Roux, *La contradiction en anglais* (p. 27-53). Saint-Étienne : Publications de l'université de Saint-Étienne.
- BOTTINEAU, Didier (2009). La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien. *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, LIV(3), 125-151).

- BOTTINEAU, Didier (2010). L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème. In M. Banniard & D. Philips (eds.), *La fabrique du signe : linguistique de l'émergence entre micro- et macro-structures* (p. 299-325). Toulouse : PUM.
- BOTTINEAU, Didier (2012). Submorphémique et corporéité cognitive. In D. Philips (ed.) *La Submorphémique, Miranda*, 7, np. Available at <http://miranda.revues.org/5350>.
- BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche enactive de la parole dans les langues. In G. Louÿs & D. Lecman (ed.) *Le vécu corporel dans la pratique d'une langue, Langages*, 192(4), 11-27.
- DOUAY, Catherine & ROULLAND Daniel (2014). *La Théorie de la Relation Interlocutive : sens, signe, répliation*. Limoges : Lambert-Lucas.
- COWLEY, Stephen J (2007). How human infants deal with symbol grounding. *Interaction Studies*, 8(1), 83-104.
- ESTENSSORO, Juan Carlos & ITIER César (dir.) (2015). Introduction. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 45(1), 9-14.
- FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle (2012). *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- GOMEZ RENDON, Jorge Arsenio (2006). Linguistic borrowing in paraguayan guaraní. *Suplemento Antropológico*, 41(2), 133-158.
- GÓMEZ RENDÓN, Jorge Arsenio (2008). *Typological and Social Constraints on Language Contact. Amerindian Languages in Contact with Spanish*. PhD, Amsterdam University.
- GRANDA, Germán de (1988). *Sociedad, historia y lengua en el Paraguay*. Bogotá : Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo.
- GRANDA, Germán de ([1993] 1999). Calco funcional y retención por contacto. El elemento asertivo *luego* (guaraní *voi*) del español paraguay. In G. de Granda, *Español y lenguas indoamericanas en Hispanoamérica. Estructuras, situaciones y transferencias* (p. 199-211). Valladolid : Universidad de Valladolid.
- GRÉGOIRE, Michaël (2012). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.
- GREGOIRE Michaël (2014). Théorie de la Saillance submorphologique et neurosciences cognitives. In A. Eliman (dir.) *Énonciation et neurosciences cognitives, Synergies Europe*, 9, Cracovie, Pologne : Gerflint, 107-119. Available online at <http://gerflint.fr/Base/Europe9/gregoire.pdf>.
- GUTTANDIN, Friedhelm, GONZÁLEZ ALSINA, Carola & ORUE, Angelina (2001). *El guaraní mirado por sus hablantes. Investigación relativa a las percepciones sobre el guaraní*, Asunción : Ministerio de Educación y Cultura/Banco Interamericano de Desarrollo.
- KALFELL, Guido (2016). *¿Cómo hablan los paraguayos con dos lenguas ? Gramática del jopara*. Biblioteca Digital Curt Nimuendajú. Available at <http://www.etnolingüística.org/biblio:kalfell-2016-jopara>.
- LUSTIG, Wolf (1996). Mba'éichapa oiko la guarani ? Guarani y jopara en el Paraguay. *Nemity*, 33(2). Available at <http://www.staff.uni-mainz.de/lustig/guarani/art/jopara.pdf>.
- MELIÀ, Bartomeu (1982). Hacia una 'tercera lengua' en el Paraguay. *Estudios Paraguayos II*(2), 32-47.
- MELIÀ, Bartomeu (2003). *La lengua guarani en el Paraguay colonial*. Asunción : Cepag.

- PALACIOS ALCANE, Azucena. Acerca del contacto de lenguas español y guaraní. *Actas del I Simposio Internacional sobre Bilingüismo : Comunidades e Individuos Bilingües* (p. 807-817). Vigo : Universidad de Vigo.
- PENNER, Hedy (2010). *Jopara : la face méprisée du guarani ou/et du bilinguisme ?*. In H. Boyer (dir.), *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements* (p. 175-201). Paris : L'Harmattan.
- PENNER, Hedy (2014). *Guaraní aquí. Jopara allá : Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya*. Bern : Peter Lang.
- PENNER, Hedy, ACOSTA Soledad & SEGOVIA, Malvina (2012). *El descubrimiento del castellano paraguayo a través del guaraní. Una historia de los enfoques lingüísticos*. Asunción : CEADUC.
- POIRIER, Marine (forthcoming). La « grammaticalisation » par le signifiant : le cas de *cualquier*. Submorphémie, réseaux et émergence du sens. In C. Fortineau-Brémond & É. Blestel (éds.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*, Limoges : Lambert-Lucas.
- RUBIN, Joan (1974). *Bilingüismo nacional en el Paraguay*. México : Instituto Indigenista Interamericano.
- THUN, Harald. 2005. « Code switching », « code mixing », « reproduction traditionnelle » et phénomènes apparentés dans le guarani paraguayen et dans le castillan du Paraguay. *Rivista di Lingüística*, 17(2), 311-346.
- VARELA Francisco, THOMPSON Eleanor & ROSCH Evan (1991). *The embodied mind : Cognitive science and human experience*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- ZAJICOVÁ, Lenka (2011). Differences in Incorporation of Spanish Elements in Guarani Texts and Guarani Elements in Spanish Texts in Paraguayan Newspapers. In C. Chamoreau, Z. Estrada Fernández & Y. Lastra (ed.), *A new look at Language Contact in American Languages* (p. 185-121). Munich : Lincom-Europa (Studies in Native American Linguistics).
- ZUCCOLLO, Gabriela (2002). Lengua y nación : el rol de las élites morales en la oficialización del guaraní en 1992. *Suplemento Antropológico*, 37(2), 9-308.

Corpora

Paraguayan newspaper *Hoy*, available at <http://www.hoy.com.py>.

2.5 « El focalizador aspectual guaraní *hina* en español paraguayo (*jopara*) : significado, sintaxis y pragmática », in Belloro V. A. (éd.), *Estudios de Interfaz Sintaxis-Pragmática : Estudios teóricos, descriptivos y experimentales*, Berlin, Boston : De Gruyter, 2019, p. 201-228.

Résumé en français

Nous étudions l'emprunt morphologique du morphème d'aspect progressif guarani (-*ina*) conjugué à la 3^e personne (*h-*)> *hina* dans la variété d'espagnol parlé au Paraguay. Après avoir analysé l'origine de la forme, nous proposons une synthèse de la littérature sur *h-ina* et les autres formes du paradigme conjugué – en guarani et aussi en castillan paraguayen –, pour la mettre en contraste avec ce que nous pouvons observer dans un corpus de castillan (*jopara*) paraguayen dans des journaux des cinq dernières années. Ces observations nous amènent à formuler l'hypothèse suivante : ce qui est aspectualisé avec *hina* n'est pas le développement de l'événement mais le processus sélectif d'accès, de traitement et de co-construction progressive du sens entre locuteur et allocutaire. Si nous l'interprétons ainsi – et c'est ce que nous essayons de montrer dans cette étude –, nous pouvons comprendre pourquoi, dans la plupart des cas, le morphème *hina* fonctionne comme un focalisateur attentionnel grammaticalisé, au sens où il force l'allocutaire à distinguer une part réalisée, présupposée, et une part à réaliser (et donc à construire), ce qui ouvre la brèche pour des emplois plutôt modaux et pragmatiques. En effet, on voit que c'est l'analyse de ce morphème en termes de focalisation attentionnelle qui permet d'expliquer que le rôle pragmatique de *hina* puisse devenir celui d'un morphème avec lequel le locuteur établit un contraste entre sa proposition linguistique et le point de vue allocutif anticipé dans trois contextes – qui ne s'excluent pas mutuellement – : lorsque le morphème apparaît avec un prédicat statif, lorsqu'il apparaît avec des verbes dont le morphème aspectuel ou temporel exclut la pertinence du prédicat au moment de l'énonciation et lorsque son position syntaxique suggère une portée qui dépasse celle du prédicat, ce qui lui permet de fonctionner comme un marqueur extrapositionnel.

Élodie Blestel

El focalizador aspectual guaraní *hína* en español paraguayo (*jopara*): significado, sintaxis y pragmática

1 Introducción

La situación de contacto entre las dos lenguas oficiales del Paraguay, el español y el guaraní, ha originado la emergencia de un *continuum* de hablas “jopara” (‘mezcla’ en guaraní), que se caracteriza por la alternancia de unidades procedentes de cada una de las dos lenguas. Entre estas alternancias, algunas son muy productivas, como es el caso del empleo, en la variedad más hispanizada de este *continuum*, de la forma de origen guaraní *hína*¹:

- (1) *Héctor Riveros apareció ayer con un raro look. El conductor de “Bien temprano” anda hína con el cabello largo que le molesta un poco a la hora de la conducción y, por eso, desde ayer salió al aire usando una vincha. ¿Qué tal le queda?* (Crónica, 26/2/2015, “El raro look de Héctor Riveros”)
- (2) *De todos los personajes que eligieron para doblar, no hay uno favorito; “todos son especiales”, porque eligen las series y los dibujos que les gustan. Orgullosos nos muestran sus trabajos. Comenzamos por el Chavo del Ocho, pasamos por Homero Simpson. “No es textual, como te digo; nosotros decimos cualquier cosa hína, así que tenés que atender”. Y bajo un insólito anuncio en los créditos de “Dirección hidráulica”, nos muestran la serie del Chavo... Pasen y vean.* (ABC Color, 6/10/2013, “Doblado al guaraní por tres roseños”)

Como lo veremos más adelante, los estudiosos que se han interesado en la variante del español hablado en Paraguay han analizado este fenómeno como el préstamo morfológico del morfema de *aspecto progresivo del guaraní* (-ína) conjugado en 3ª persona (h-) -> *hína*. Ante esto, surgen entonces las siguientes interrogantes: i) ¿De dónde procede la forma guaraní?, ii) ¿Cuál es su funcionamiento

¹ Para las palabras de origen guaraní, *jopara* [dʒopa'ra] y *hína* ['hina], conservamos aquí las grafías del guaraní normativo.

Élodie Blestel, Université Sorbonne Nouvelle, Rennes, France

Open Access. © 2019 Élodie Blestel, published by De Gruyter.  This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License. <https://doi.org/10.1515/9783110605679-009>

Unauthenticated
Download Date | 10/8/19 3:07 PM

semántico y sintáctico en español? iii) ¿Cómo podemos analizar y explicar sus usos pragmáticos?

Para tratar de entender mejor este fenómeno lingüístico, trataremos primero de descubrir de dónde procede la forma *-hína* [*h-* + *ína*] en diacronía. Luego, intentaremos hacer una síntesis de la literatura acerca de *h-ína* —y las demás formas del paradigma conjugado— en guaraní y también en castellano paraguayo, para cotejarla con lo que podemos observar en un corpus de castellano (*jopara*) paraguayo en diarios de los últimos cinco años. Estas observaciones nos conducirán a formular la hipótesis siguiente: si queremos conservar un análisis de esta forma en términos de aspecto, habrá que entenderlo en un sentido amplio, ya que la aspectualización con *hína* no incide necesariamente en la construcción del evento en sí, sino más bien en la operación de co-construcción de la significación con el alocutario. Dicho de otra manera, lo que se aspectualiza con *hína* no es el desarrollo del evento sino el *proceso selectivo de acceso, tratamiento y paulatina co-construcción de la significación entre el hablante y el alocutario*.

Si lo interpretamos así —y es lo que trataremos de mostrar con este trabajo—, podemos entender por qué, en la mayoría de los casos, el morfema *hína* funciona como un focalizador atencional gramaticalizado, en el sentido en que obliga al alocutario a distinguir una parte cumplida, presupuesta, de otra parte por cumplir (y por ende, por construir), lo que abre la brecha para usos más bien modales y pragmáticos. En efecto, veremos que el análisis de este morfema en términos de focalización atencional es lo que nos permite explicar que el papel pragmático de *hína* pueda llegar a ser el de un morfema con el cual el hablante establece un contraste entre su propuesta lingüística y el punto de vista alocutivo anticipado en tres contextos —que no se excluyen mutuamente—: cuando el morfema aparece junto con un predicado estativo, cuando aparece junto con verbos cuyo morfema aspectual o temporal impide la relevancia del predicado en el momento de la enunciación (ver Tonhauser 2006, 275 e *infra*) y cuando su posición sintáctica sugiere un alcance que excede al del predicado, lo que le permite funcionar como marcador extraproposicional.

2 La forma guaraní *h-ína*

2.1 *H-ína* en diacronía: posible origen y evolución

Para poder entender esta forma en guaraní, empezamos primero por buscar su recorrido etimológico. Para eso, sacamos provecho de la existencia en línea de

la nueva base de datos LANGAS (Lenguas Generales de América del Sur),² la cual reúne un abanico de textos de toda índole (metalingüística, administrativa, religiosa) provenientes de los siglos XVI, XVII y XVIII. En lo que atañe al guaraní, la base contiene, en su fase actual, un corpus de 78 textos redactados entre 1630 y 1813. Ahora bien, si nos atenemos a la cantidad de los textos presentes en la base, sorprende que no aparezcan sino dos ocurrencias de *hína*, de la mano de un solo escritor, el Arzobispo de la Plata, en una carta redactada en 1787 a la atención de los indios Chiriguano:

- (3) 10. *Cobaeco Jesu-Christo herabae, Tupa hae Abaete, ymombohapīha, arapīpe omano rire oicobe yebī, oiupi Ybagape hecorupi, uguapī hína Tupa Tuba ocatuacotī oioia catu toñ apīreī, hae teco ubicha apicha eībae uguereco; haèa egui ounune opondandubo mà oicobebae, hae omanobae cuèpe heco cuerarehe.* (Carta del Arzobispo de la Plata a los Chiriguano, 1787. Fuente: LANGAS 2017).³
- (4) 108. *ñande Rey Carlos III. recou bicha, hae iporoporiahuberecohà oiapīçinune ombuata eībo mbae amo iechupe cuera oiapo harami hína pendeipīrupi oībae egui Taba pīahu mirimiri rupi, cona Salinas, Acero Pilipili, Aimiri, Tacunu, hae Masahave.* (Carta del Arzobispo de la Plata a los Chiriguano, 1787. Fuente: LANGAS 2017).⁴

² Este proyecto, localizado en el Centro de Investigación del CREDA (IHEAL, Universidad Sorbonne Nouvelle) y financiado por la Agencia Nacional de Investigación francesa, reúne a investigadores – historiadores, antropólogos, filólogos y lingüistas – que se dedican al estudio de los documentos escritos que aparecieron en las épocas colonial y república temprana en lo que denominamos las “lenguas generales de Sudamérica”, es decir, las principales lenguas vehiculares indígenas de uso extendido en esa zona (tupí, guaraní, quechua, aimara) que sirvieron de vehículo de comunicación entre hablantes de diversos idiomas amerindios y los europeos, lo que desembocó en la creación de nuevos espacios económicos y administrativos, así como en la evangelización de los indígenas.

³ “10. Este es el que se llama Jesu-Christo, Dios, y hombre verdadero, quien resucitando al tercer día, después de su muerte, y subiendo a los Cielos por su propia virtud, está allí sentado a la diestra de Dios Padre, es decir, con igual gloria, y Magestad, que él, desde donde vendrá a juzgar a los vivos, y a los muertos” (Traducción original).

⁴ “108. [D]onde nuestro Grande, y piadoso Rey, Carlos III. los recibirá, y mantendrá con la piedad, y magnificencia, que lo está haciendo en las Reducciones vecinas a vuestra Nación, como son las de Salinas, la de Acero, la de Pilipili, la de Aymiri, la de Tacurú, y la de Masahave” (Traducción original).

También encontramos 3 ocurrencias de otra forma con morfema de 3ª persona, *oina*, fechadas en 1770 y una con la forma de 1ª persona (*aina*) con fecha 1810, reproducida en (5):

- (5) 16. *hae eupe bae rehe hape aiporu aina ñeê porâ hae teco porâ*. (Carta de Manuel Belgrano a Don Pablo Thompson, 1810. Fuente: LANGAS 2017).⁵

Comprobamos que estas ocurrencias son muy pocas y relativamente tardías (finales del siglo 18). De la misma manera, si consultamos las obras de referencia para el guaraní colonial, a saber, *El Tesoro de la lengua guaraní* y el *Arte de la lengua guaraní*, publicados en Madrid en 1639 y 1640 por el padre jesuita Antonio Ruiz de Montoya, y el mismo *Arte de la lengua guaraní anotado*, por el padre Restivo y publicado en 1724, comprobamos que estas unidades no se mencionan con esta forma. No aparece ninguna ocurrencia de *hina*, ni en los diccionarios, ni en las gramáticas. Lo que sí aparece en cambio, es el verbo *-hî* ‘estar’, junto con el morfema *-namo*:

- (6) *Tupãópe oñembo'e hĩnamo*,
‘Estando rezando en la Iglesia’ (Restivo 1724)

El morfema *-namo* no viene glosado como tal en estas obras de referencia pero, como solamente aparece en contextos nasales —es decir, inmediatamente después de una vocal nasal—, deducimos que se trata del alomorfo del morfema *-ramo* que funcionaba —y sigue funcionando hoy en día— como morfema de *subordinación circunstancial*, ya que permite construir oraciones subordinadas que circunscriben el evento o la situación de la oración principal a circunstancias precisas, por lo que se puede traducir, según los textos por ‘cuando’, ‘si’, ‘en calidad de’, o simplemente por un gerundio en español.

En el ejemplo facilitado por Restivo, se trata pues de una “construcción serial” en guaraní; a saber, aquella en la cual se acumulan varios verbos independientes sin ningún elemento de relación entre ellos, en este caso:

- (7) *o-ñembo'e / h-ĩ-namo*
P3-rezar / P3-estar-SUBORD.
‘El reza estando en...’ (*Él reza / Él estando...)

⁵ “16. [Y] es por esto que me valgo de los medios que dicta la prudencia, y la ley” (Traducción original).

Parece ser, pues, que con la forma actual *hína* estamos ante la forma apocopada de la forma antigua *hĩnamo*, que podríamos glosar como ‘estando’, ‘si está’, ‘cuando está’, etc., según los contextos. Esta forma habría aparecido a finales del siglo 18, si nos atenemos a lo que encontramos en el corpus LANGAS.

2.2 *H-ína* en la literatura gramatical y lingüística

Hasta ahora, no hemos encontrado nada sobre los orígenes de la forma *hína* en la literatura sobre la lengua guaraní. Lo que sí subrayan todos los gramáticos es que en el guaraní normativo contemporáneo, el morfema *-ína* se asocia con “una especie de flexión para las distintas personas [...]” (Guasch 1996 [1956], 123); a saber, la serie de morfemas personales agentivos *a-/re-/o-* o *h-⁶/ñá-/pe-*, de esta forma: *a-ína/re-ína/o-ína/ñáina/peina*.

Ahora, difiere según los autores la forma con la que describen el significado del morfema *-ína*, ya que puede verse como una marca de aspecto “progresivo” (Gregores y Suárez 1967, 144 y 155, Palacios 1999, 66), “continuativo” (Zarratea 2002, 88, Palacios 1999, 66), o “imperfectivo” (Krivoshein de Canese y Acosta Alcaraz 2007, 96). Puede tener consecuencias en cuanto a la “duración del evento” (Palacios 1999, 66) cuando se afirma su “realización continúa” (Zarratea 2002, 88), o que se trata de “una acción prolongada” (Krivoshein de Canese y Acosta Alcaraz 2007, 96). Sin embargo, algunos autores subrayan su función de comentario “[p]ara hacer resaltar la actuación o ejercicio del verbo” (Guasch 1996 [1956], 123) e incluso “para resaltar el hecho de que algo está ocurriendo en el presente”⁷ (Gregores y Suárez 1967, 155), pudiendo *-ína* incluso aparecer en el comentario de oraciones ecuativas⁸ (*ibid.*). Por su parte, Dessaint

⁶ Zarratea (2002, 88) comenta al respecto de este morfema de 3ª persona que “[e]n la 3ª persona del singular y del plural la /o/ cambia por /h/ al repetirse” y Krivoshein de Canese y Acosta Alcaraz (2007, 96) que “[e]n la 3ª. persona se usa la inicial *h* en vez del prefijo *o*”.

⁷ “They give progressive meaning to a verbal phrase and are used – when no other modifier indicates past action – to stress the fact that something is occurring in the present” (Todas las traducciones son nuestras).

⁸ “hina can also occur in the comment of an equational clause (cf. 16.1)”. Estos autores definen las oraciones ecuativas como aquellas que consisten en un tópico y un comentario en una construcción predicativa atributiva (Gregores y Suárez 1967, 169 “consists of a topic and a comment in predicative attributive construction”) pero no explicitan cómo se vinculan los dos tipos de empleo (empleo de *hína* con sentido progresivo vs empleo como comentario), y tampoco dan muestras de estos empleos específicos.

afirma que *-ína* manifiesta la coincidencia del tiempo de enunciación con el tiempo de acción⁹ (Dessaint 1981, 178), lo cual viene corroborado por el análisis de Tonhauser (2006, 275):

En suma, *hína* es un marcador progresivo que es compatible con predicados dinámicos y estativos. Con los primeros se afirma la continuidad de la descripción de la eventualidad, mientras que afirma la relevancia inmediata o temporalidad del estado con el último tipo de predicado.¹⁰ (Tonhauser 2006, 275)

2.3 *Hína* en el continuum *jopara*

En cuanto a los escritos sobre la presencia de la forma en el español hablado en Paraguay, aparece mencionada la forma *hína* por primera vez en la obra de Usher de Herreros (1976), pero no como forma prestada sino como origen de un empleo más abundante de la perífrasis <estar + gerundio>. Según esta autora, la forma *hína* actúa como “modificador de la acción” en guaraní: “Si *ombá’apo* puede significar *trabaja* o *trabajó*, el sufijo *hína* que actúa de ‘modificador de la acción’ descarta la duda de que ‘Prudencio trabaja’” (Usher de Herreros 1976, 68).

Ahora, esta autora no menciona la presencia de *hína* en español paraguayo ya que, según ella, el guaraní-hablante encuentra en las formas perifrásticas del presente progresivo una forma equivalente al guaraní *hína*. Granda (1988, 167ss.), en cambio, es el primero en mencionar su presencia como préstamo en enunciados en español, pero al calificarla de “marcador aspectual continuativo” en enunciados en tercera persona, la analiza en términos de “duración de la acción”, al igual que en su último trabajo sobre el tema unos diez años más tarde:

El español paraguayo (en sus registros más cercanos al polo vernáculo) ha adoptado e incorporado, por lo tanto, a su estructura verbal el marcador morfológico de aspecto durativo existente en el guaraní local, *hína*, con el mismo valor que posee en la lengua prestataria [...] (Granda 1999, 169).

En los estudios posteriores, la mayoría de los autores ha acatado el hecho de que la forma *hína* se ha incorporado en el español local y la acota como forma

⁹ “manifeste la coïncidence du temps d’énonciation et du temps d’action”.

¹⁰ “In sum, *hína* is a progressive marker which is compatible with both dynamic and stative predicates. With the former it asserts the ongoingness of the eventuality description, whereas it asserts immediate relevance or temporaryness of the state with the latter type of predicate”.

de aspecto progresivo (Palacios 2005, 32, Gómez Rendón 2007, 536, Estigarribia 2015, 196, 211 y 212). Una propuesta que, sin embargo, llama la atención es la de Kallfell (2016). En su trabajo sobre la gramática del *jopara*, Kallfell estudia un corpus de variantes mucho más guaranizadas (no se calificarían de español) y observa que esta forma está desplazando las demás formas del paradigma conjugado, al utilizarse *hína* incluso con verbos conjugados en 1ª o 2ª persona.¹¹ Por otra parte, propone analizarla como “partícula asertiva” e incluso como marcador evidencial:

En conclusión hay que decir que el *jopara*, sobre todo el hablado por la capa social menos formada de la ciudad y el hablado en el campo, tiende a generalizar *hína* como forma no conjugada para la expresión de la visión angular.¹² Pero además el singular *hína*, al igual que el plural *hikuái*, que originalmente comportaban un significado aspectual, sobre todo en el ámbito urbano han cambiado parcialmente su función, transformándose en partículas asertivas. Con esto el *jopara* muestra una gramaticalidad autónoma en el campo de la evidencialidad y se ha alejado también aquí del guaraníete [*i.e* del guaraní “puro”, sin rasgos de contacto con el español]. (Kallfell 2016, 126, énfasis nuestro)

El trabajo de Kallfell es interesante porque aporta datos nuevos sobre el uso de esta forma en hablas espontáneas y muestra cómo esta forma va adquiriendo cierta autonomía. Como hemos dicho en la introducción de este trabajo, queremos mostrar que el análisis en términos aspectuales no es necesariamente contradictorio con los efectos pragmáticos que podemos percibir en el *continuum jopara*, ya sea en las variantes más cercanas a la lengua española (las que vamos a describir aquí) o en las que se acercan más al polo opuesto, como lo son por ejemplo las estudiadas por Kallfell (2016). Veamos ahora lo que hemos podido observar en periódicos paraguayos editados en los últimos cinco años.

¹¹ Este hecho ya aparece comentado también en Gregores y Suárez: “For the third person the form *hína* is used, but it cannot be properly considered as inflected for third person, because it also occurs with verbs inflected for any of the other persons” (1967, 144).

¹² El autor retoma aquí el concepto coseriano de “visión parcializadora angular” (Coseriu 1976) por medio de la cual el hablante enfoca la acción verbal entre dos puntos de su desarrollo, desde un ángulo determinado, ya sea acentuando su totalidad o unicidad (visión globalizadora) o bien, partes de su transcurso (visión parcializadora). En este trabajo, Kallfell define este concepto de la siguiente manera: “La visión angular parcializadora pone el foco en un sector de la acción, que está entre un punto A previo o simultáneo en relación a un punto C prefijado y un punto B posterior o simultáneo” (Kallfell 2016, 116).

3 *Hína* en la prensa paraguaya actual: datos del corpus

Presentaremos aquí unas muestras de enunciados recogidos en diarios paraguayos editados en línea en los cinco últimos años. Dada la cantidad de ejemplos, hemos aplicado algunas pruebas en pos de consolidar o descartar nuestra hipótesis.

3.1 *H-ína* versus *a-ína/re-ína/pe-ína*, etc.

Como primera prueba, queríamos comprobar la presencia de las formas del paradigma conjugado de *-ína* en la prensa paraguaya. La búsqueda no toma en cuenta la variante (español *jopara* <...> guaraní *jopara*) pero ya da resultados bastante significativos en cuanto a la preponderancia de la forma *hína* con respecto a las demás (Tabla 1):

Tabla 1: Presencia del paradigma conjugado de *-ína* en la prensa paraguaya actual (2013–2017).

	SINGULAR	PLURAL
P1	<i>Aína</i> : 45	<i>Ñáina</i> : 2
P2	<i>Reína</i> : 0	<i>Peína</i> : 3
P3	<i>Hína</i> : 189 <i>Oína</i> : 0	

Hay que aclarar que la forma grafiada *aína* o *aina* es también una interjección en guaraní, lo cual puede explicar su mayor presencia en el corpus. De esta primera prueba podemos deducir que es sobre todo la forma *hína* la que se emplea en este corpus periodístico. Un análisis cualitativo permite comprobar que su uso es casi exclusivo en los enunciados mayoritariamente en español, aparte del uso de la interjección *¡aina! / ¡aína!* Estas primeras observaciones van en el sentido de Kallfell (2016), en la medida en que podemos suponer que la forma de tercera persona va desplazando las de las demás personas.¹³

¹³ Ahora bien, la mayor presencia de tercera persona también podría ser resultado de la preponderancia de discursos sobre terceras personas en este tipo de corpus.

Ahora, para discutir las propuestas anteriores acerca de la interpretación de *hína*,¹⁴ necesitamos comprobar en qué medida funciona como morfema gramatical de aspecto progresivo o continuativo y cómo se combina con los morfemas de tiempo y de aspecto gramatical de los verbos españoles. Luego, observaremos cómo se combina con el aspecto léxico (Vendler 1967) de estos mismos verbos, como han sugerido otros autores —aunque tratándose de su empleo en guaraní—, en particular Gregores y Suárez (1967, 155) y Tonhauser (2006, 275).

3.2 *Hína*: ¿morfema de aspecto progresivo/durativo?

Muchos contextos discursivos apuntan hacia un análisis en términos de progresión/duración de la acción; por ejemplo, cuando aparece la forma junto con un presente de indicativo:

- (8) *Cachíque no da respiro a nadie. Ayer, en un partidazo bien calidá venció a Libertad por 1 a 0 y se ubicó al ladito de Cerro Porteño en la punta del torneo Apertura. Su mensaje es bien clarito, quiere y mucho voi [desde luego] el título del torneo actual, a sabiendas que también tiene hína sus compromisos por la Copa Libertadores de América (Crónica, 3/5/2015, “Guaraní ganó y calentó el Apertura”).*
- (9) *Romerito reveló que anda hína de novio. “Estoy en pareja, tengo una compañera porque novia ya no se puede decir a mi edad. Ella es de Ciudad del Este, pero no voy a decir su nombre”, dijo el expelotero que no quiso entrar más en detalles sobre su noviazgo (Crónica, 14/10/2015, “Romerito contó que tiene chica’i [novia]).*

Este tipo de empleos tal vez constituya el origen del análisis de la forma *hína* como equivalente de la perífrasis española <estar + gerundio> (Usher de Herreros 1976, 68), pero es de notar que, en español paraguayo, también puede aparecer el morfema junto con la perífrasis española <estar/andar + gerundio>, siempre en postposición, pudiendo estar separado de la perífrasis por un adverbio, como es el caso de los ejemplos (10) y (12)¹⁵:

¹⁴ Ver *supra*, Secciones 2.2. y 2.3.

¹⁵ Ver también *infra*, Sección 4.2.3.

- (10) *“Me parece superbién la llegada de Chiqui al Olimpia. Es un buen técnico y puede aportar mucho al club, ya que estos últimos partidos no han podido ganar. Esperemos que le vaya bien” le bajó la patrona del “Tito” Torres, que anda jugando bien hína en los últimos partidos (Crónica, 17/3/2015, “Kalé Galaverna: “Mi club se ha convertido en basurero de Cerro Porteño”).*
- (11) *Y hablando del zaguero liberteño, su futuro inmediato estaría en el fútbol de Catar. En la “Huerta” llegó la oferta y se está estudiando hína (Crónica, 5/6/2015, “No vamos a ir solo a participar”).*
- (12) *Cecilio Domínguez fue llamado ayer para reemplazar a “Pájaro” Benítez. El delantero está jugando purete hína (Crónica, 4/10/2016, “Llamó a Cecilio Domínguez”).*

Por otra parte, la observación de los contextos de *hína* muestra que no se trata solamente de empleos en tiempo presente. Los empleos con el imperfecto del indicativo, si bien son compatibles con una visión imperfectiva de la acción, descartan la posibilidad de analizar esta forma como “una coincidencia del tiempo de enunciación con el tiempo de acción” como lo proponía Dessaint (1981, 178), para el guaraní:

- (13) *El conductor de “Karu porã” iba hína en su camioneta SsangYong, tipo Korando, con chapa KAO 363 y cuando alcanzó la esquina de Mariscal López y Estados Unidos chocó contra un auto de la marca Kia, Piccanto, con chapa GAG 077, guiado por Adriana Sagia. El vehículo de la doña debido al impacto volcó por completo. (Crónica, 13/6/2015, “Famoso cocinero casi hizo puré a doña”).*
- (14) *La “máquina” se descompuso ya que se le salió la cadena a metros de donde lo robaron y no pudieron continuar con su escape. Los vecinos del lugar estaban vicheando hína ra'e [resulta que los vecinos del lugar estaban espiando] el asalto y sin pensar dos veces los redujeron patada púpe [a patadas] y tongo aku porã por su cara [y golpes bien fuertes en la cara], por lo que se entregaron cual manso cordero en el matadero. (Crónica, 24/5/2017, “Levantaron una moto, oñembyai [descompusieron] y ligaron [fueron castigados] mal”).*

También encontramos empleos en futuro de indicativo (15), e incluso -lo que es más problemático aún si es que queremos analizar *hína* como marca de

aspecto gramatical, exclusivamente¹⁶ encontramos usos de *hína* con verbos conjugados en tiempo pretérito de indicativo (16).

(15) *Capeto “cafetero” llegará hoy hína* (*Crónica*, 23/4/2017, “Capeto ‘cafetero’ llegará hoy hína”).

(16) *Indert también tuvo su festichola hína* (*Crónica*, 24/6/2017, “Indert también tuvo su festichola hína”).

Podríamos glosar este último ejemplo (16) como un equivalente de “estuvo teniendo su festichola”, pero otros empleos de pretérito con “ya” impiden hacer semejante análisis:

(17) *Ya vendieron más de 2.500 combos hína. Cerro Porteño ya vendió hasta ayer más de 2.500 combos de entradas para ver el partido contra el DIM el martes por la Sudamericana y Guaraní por la fecha 16 del Clausura* (*Crónica*, 21/10/2016, “Dos chutes abren la venta 15”).

(18) *Muitu [mucho] esplendor por tu cumple, ya te saludé hína en Vive. Pero igual vos no estás ni ahí* (TVO news, 14/3/2017, “Clara Franco y su simpático saludo de cumple a Walter Evers”).

3.3 *Hína*: ¿morfema de “relevancia inmediata” con los predicados estativos?

Por otra parte, como hemos señalado, algunos autores apuntan hacia un análisis en términos de la relación entre *hína* y el aspecto léxico del predicado: en aquellas construcciones con predicados estativos en las que no podemos conceptualizar etapas diferentes en el desarrollo de la acción, estos autores proponen interpretar *hína* en términos de “relevancia inmediata” (Tonhauser 2006, 275) o de “comentario” (Gregores y Suárez 1967, 169), lo cual aboga por una interpretación pragmática que parece alejarse de la lectura progresiva hasta aquí comentada. Estas dos propuestas -que fueron pensadas para la

¹⁶ Recordemos que esta lectura es la que propone la gran mayoría de los estudiosos que han estudiado el préstamo de *hína* en español paraguayo (Palacios 2005, 32, Gómez Rendón 2007, 536, Estigarribia 2015, 196, 211 y 212), con la excepción de Kallfell (2016, 126). Ver *supra*, Sección 2.3.

lengua guaraní.¹⁷ también se ven corroboradas por los empleos de *hína* junto con predicados estativos en español:

- (19) *Ser puntual no existe hína para el paraguayito. Si te dicen un horario para hacer algo mínimo 20 min antes tenés que estar no después ni justito a la hora. Cine a las 20:00, 19:30 ya aparecés vos con tu entrada en mano.* (ABC Color, 5/7/2014, “Cómo ser un caballero en el siglo 21”).
- (20) *Óscar Romero parte de titular. El “melli” sabe hína de goles* (Crónica, 6/9/2016, “Recontramachos trancan hoy”).
- (21) *Y cuando las autoridades pierden la confianza de la gente, no es hína sencillo remontar.* (Prensa cooperativa, 13/5/2016, “Ciego y sordomuda”).

Ahora bien, sostenemos que estos usos modales no se limitan a la presencia de predicados estativos como los que acabamos de exponer: si mantenemos el criterio de la combinación de *hína* con el aspecto léxico, también comprobamos que aparecen usos pragmáticos con predicados dinámicos asociados con aspecto gramatical perfectivo, como en el caso del ejemplo (22) a continuación:

- (22) *Todo un furor fueron las chipas que prepararon en la cabina de la aplastante número uno, no sobro anga ninguno. ¿Y vos pa [morfema interrogativo] che [mi] socio ya hiciste tu chipa hína hoy?* (Farra Play, 28/3/2018, “Chipo apo ‘en el kiosco’”)

Si *hína* fuera sensible al aspecto léxico podría entenderse que aparezca con aspecto gramatical perfectivo, en la medida en que el evento sea internamente durativo, pero aquí la presencia del adverbio “ya” impide mantener este análisis. Por otra parte, también aparece con predicados estativos asociados con aspecto gramatical perfectivo, aquí en (23):

- (23) *[E]sta carajeadá fue para mi hína tocayo... parece que lo que le dije les pico demaciado... [sic]* (Motores, 8/1/2018, “Relatos de lo que puede hacer un subaru”)

¹⁷ Ver *supra*, Sección 2.2.

3.4 Primer balance

Con lo que hemos visto hasta ahora, podemos concluir que la forma *hína*, que proviene probablemente de la apócope de la combinación de la forma antigua del verbo *-ĩ* ‘estar’ conjugado en 3ª persona (*hĩ*) con el morfema de subordinación circunstancial nasal *-namo* (ver *supra*, Sección 2.1) se ha gramaticalizado hasta convertirse en una forma no flexional desplazando las demás personas del paradigma (Secciones 2.2, 2.3 y 3.1). Se emplea en español paraguayo con verbos estáticos y dinámicos, conjugados en tiempos verbales de aspecto imperfectivo y perfectivo. Estos datos ponen en tela de juicio el análisis de la forma exclusivamente en términos de aspecto progresivo, durativo o continuativo (Sección 3.2), y abogan por otra perspectiva, más atenta a sus usos modales y pragmáticos, como lo sugirieron algunos autores para el guaraní (Tonhauser 2006, Gregores y Suárez 1967), y también Kallfell (2016) para el español (Sección 3.3). En lo que sigue, tendremos dos objetivos para ahondar en el conocimiento de este morfema. Primero, avanzaremos un intento de explicación a la aparente paradoja entre el análisis del morfema en términos de aspecto progresivo y su propensión a funcionar con usos modales —incluso con verbos dinámicos—, proponiendo un significado sincrónico unitario para esta forma gramaticalizada, a saber, el de un operador aspectual de focalización atencional. Segundo, explicaremos cómo este operador unitario puede dar lugar a estrategias distintas a las de aspecto progresivo y en qué contextos precisos, tratándose aquí de sus usos en español paraguayo (y no en guaraní).

4 *Hína* como operador de focalización atencional en español paraguayo (*jopara*)

4.1 Un enfoque enactivo de *hína* como operador aspectual de focalización atencional

Como hemos podido comprobar, la forma de origen guaraní *hína* aparece en guaraní en el siglo 18 y presenta rasgos de gramaticalización, ya que se ha convertido en una forma no flexional que ha desplazado las demás personas del paradigma. No disponemos de un corpus diacrónico de español paraguayo, pero observamos que hoy en día *hína* también funciona como forma no flexional, teniendo usos pragmáticos que imposibilitan un mero análisis en términos de progresión de la acción. Lo que interesa aquí es, pues, explicar de qué manera puede *hína* contribuir a la emergencia de la significación en la experiencia

dialógica, en su funcionamiento en sincronía, por lo menos cuando aparece en español en Paraguay.

Para ello, adoptamos el paradigma de la enacción en ciencias cognitivas (Varela et al. 1974, Varela 1996, Stewart et al. 2013) el cual considera que la cognición es la coordinación (posiblemente intersubjetiva) de procesos encarnados que permiten el advenimiento conjunto del cuerpo propio y del entorno.¹⁸ Aplicado a las ciencias del lenguaje, este paradigma implica concebir el lenguaje humano como una serie de acciones, comportamientos y coordinaciones intersubjetivamente compartidos que contribuyen a la emergencia de la significación (Bottineau 2013). Esta última, por tanto, no está predeterminada, puesto que surge a través de las formas interactivas que la producen. En este sentido, nuestra concepción del acto de habla viene a ser una concepción fenomenológica del lenguaje, puesto que las categorías conceptuales y referenciales surgen *con* y *por* el acto del habla, por su naturaleza de manifestación encarnada de interacción —de enacción, en el sentido vareliano— con el entorno.

Una primera consecuencia de lo que acabamos de exponer es que consideramos que ninguna forma lingüística —y tampoco *hína*— describe el mundo referencial externo (como si fuera algo prefacilitado), como tampoco traduce algún material mental o cognitivo preexistente: las formas lingüísticas, entre las cuales está *hína*, forman parte de aquellos comportamientos que contribuyen en cambio a la emergencia de la significación, es decir que contribuyen a la *experiencia dialógicamente concertada de la conceptualización* mediante el acto de habla.

Otra consecuencia de este acercamiento teórico tiene que ver con nuestra forma de enfocar lo que entendemos por “aspecto”. Éste no puede ser visto como una mera traducción de un referente pre-determinado: el aspecto no traduce lo que está pasando en el mundo extralingüístico sino que vectoriza, verbalización mediante, el acceso a su conceptualización. El hablante puede valerse de esta herramienta lingüística o no, para referirse a una acción que dura . . . o no . . . Al final, lo que importa es cómo el lenguaje permite conceptualizar una forma de manera concertada con el alocutario. En el caso de *hína*, retomaremos la imagen de Bottineau (2012), que habla de “efecto escáner” o “estroboscópico” para dar cuenta de la doble progresión que permite tener acceso a la representación del evento:

18 Ver también Varela et al. (1991, 9), que afirman que “cognition is not the representation of a pre-given world by a pre-given mind but is rather the enactment of a world and a mind on the basis of a history of the variety of actions that a being in the world performs”.

El aspecto cursivo [...] se refiere de facto a la relación interlocutiva con la construcción de una representación del evento, que se concibe en su globalidad y sin análisis particular [...], o en su realización, analítica y diferencialmente, y sobre la base de algún pre-determinado cognitivo adquirido o compartido [...], con un “efecto escáner” o “estroboscópico” [...] propenso a enfatizar los contrastes: hay una fusión formal de la progresión objetiva del evento y la progresión psicológica (determinada intersubjetivamente en el contexto del acto de habla) de la aprehensión de su representación (Bottineau 2012, 99).¹⁹

En efecto, para entender mejor los usos pragmáticos que detallaremos más adelante, hay que mencionar lo que acarrea el distinguir, en la conceptualización aspectualizada de un evento, una parte cumplida de una parte por cumplir, porque esto no se aplica solamente a predicados dinámicos. Cuando hablamos de aspectualizar la conceptualización, esto se puede aplicar a la construcción de un evento dinámico pero también —y es lo que comprobamos con *hína* en nuestro corpus— puede aplicarse a la conceptualización de eventos estativos. Lo importante es que, en ambos casos, la aspectualización de la conceptualización obliga a focalizar la atención interpretativa sobre la distinción entre un <cumplido> y <por cumplir> mental, y sobre todo sobre la misma progresión atencional, ya que ésta resulta segmentada entre este cumplido mental (lo presupuesto y el conjunto de los saberes supuestamente compartidos) y un “por cumplir” mental que queda por construir, a saber, el dispositivo mediante el cual el hablante distingue la base de lo pre-determinado con una propuesta distinta desde el punto de vista alocutivo anticipado:

[...] el aspecto regula la sincronización coordinada de la co-determinación del objeto de representación (progresión del evento) y del sujeto que opera el acto de representación (detección del cambio, discriminación de diferencias, separación entre lo conocido y lo desconocido, transición de lo presupuesto a la inferencia, progresión del síntoma al diagnóstico y divergencia de una base de consenso hacia una propuesta polémica) (Bottineau 2012, 99).²⁰

19 “l’aspect cursif [...] concerne *de facto* le rapport interlocutif à la construction d’une représentation de l’évènement, laquelle est appréhendée soit globalement et sans analyse particulière [...], soit dans son déroulement, analytiquement et différenciellement et sur la base d’un acquis ou accompli cognitif partagé [...], avec un ‘effet scanner’ ou ‘stroboscopique’ [...] de nature à souligner les contrastes: il y a amalgame formel de la progression objective du procès et de la progression psychologique (déterminée intersubjectivement dans le cadre de l’acte de langage) de l’appréhension de sa représentation”.

20 “[...] l’aspect régule la chronologie coordonnée de la co-détermination de l’objet de représentation (progression événementielle) et du sujet opérant l’acte de représentation (détection du changement, discrimination des différences, séparation du connu à l’inconnu, transition du presupposé à l’inférence, progression du symptôme au diagnostic, et divergence d’un socle consensuel vers une proposition polémique)”.

Al recurrir al morfema de aspecto *hína*, el hablante introduce una distinción entre una conceptualización dada, pre-determinada, una conceptualización que da por compartida, asimilada como ya existente, y otra por construir y cuya asimilación podría posiblemente ser objeto de desacuerdo con el alocutario. De ahí la posible lectura modal de *hína*, en particular con verbos estativos. Dicho de otra manera, lo que entendemos por aspectualización aquí no es necesariamente la de un evento en sí, sino que es la de la co-construcción misma (con el alocutario) de la idea de un evento o de un estado de cosas. Esto significa que no es como si la idea de un evento aspectualizado existiera primero y luego un morfema <aspecto progresivo> viniera a traducirla. Lo que proponemos es que es la conceptualización misma que viene aspectualizada mediante *hína*. Para que se entienda mejor, podríamos representar el recorrido de conceptualización psicológica que vehiculiza el morfema aspectual *hína* con el siguiente esquema (Figura 1):

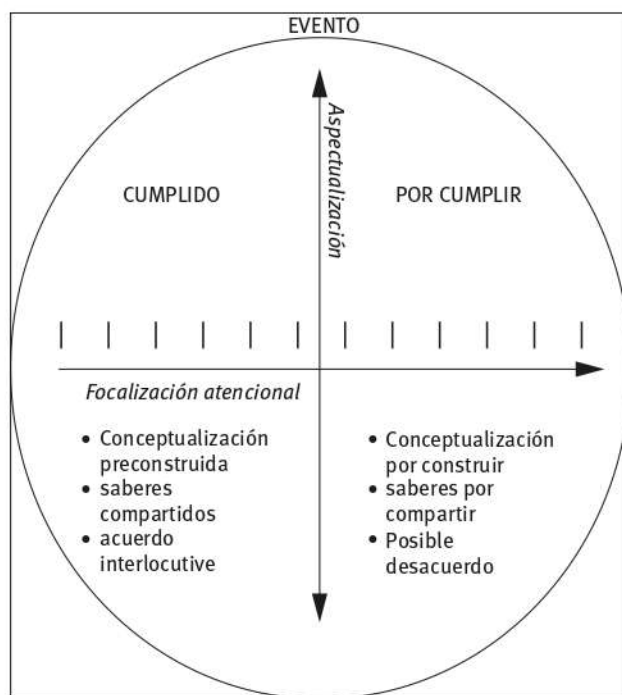


Figura 1: *Hína*: recorrido de conceptualización.

Lo que pretendemos mostrar con esta figura es cómo el hecho de aspectualizar obliga a distinguir dos partes (aquí representadas a la izquierda y a la derecha)

que, para que puedan hacer surgir la representación de un evento —o de un estado— aspectualizado, parten primero de una distinción entre dos conceptualizaciones posibles (sea porque se concibe una parte cumplida y una parte por cumplir, sea porque se hace una distinción entre una conceptualización preconstruida y una por construir, una conceptualización ya compartida y una por compartir, etc.). Esto es lo que explicaría, a nuestro modo de ver, que coexistan varias interpretaciones posibles de *hína* según los contextos, y en particular, según el aspecto gramatical y léxico del verbo que va acompañando en contexto.

En (24), por ejemplo, sería difícil entender que, junto con el verbo *ser*, recurramos a un marcador de aspecto progresivo en sentido estricto de duración de la acción —por eso Tonhauser distingue dos usos en guaraní, es lo que hemos expuesto *supra*—. Pero si proponemos en cambio que *hína* funciona como un focalizador atencional que obliga al alocutario a recorrer el tratamiento y la paulatina co-construcción de la significación de ‘es para facturar’, entendemos que estos usos pragmáticos sean posibles: aquí, el uso de *hína* obliga al hablante a distinguir sus saberes preconstruidos de aquellos que quedan por construir. De esta manera, se le invita al alocutario a renunciar a sus eventuales expectativas (“Vanessa Insfrán se fue hasta Bolivia para facturar”) tomando otro camino (> “Vanessa Insfrán se fue hasta Bolivia pero no para facturar”):

(24) *Vanessa Insfrán viajó hasta Bolivia la semana pasada y no es hína para “facturar”* (Crónica, 1/12/2016, “La paraguaya ndirindindin que encantó a los bolivianos”).

Aquí, *hína* marca morfológicamente el hecho de que se supone que el alocutario tal vez espere otra cosa: al aspectualizar la focalización atencional sobre la construcción del predicado, se invita al alocutario a recorrer el camino mental (el recorrido psicológico aspectualizado), para eventualmente cambiar de idea. Lo mismo pasa en (25), que podríamos glosar como ‘este jueves ya es el juicio, a pesar de lo que uno se podría esperar’:

(25) *Cuentan que, incluso, una de las dos acusadas ni siquiera tenía abogado cuando fue notificada de que este jueves ya es hína el juicio* (Crónica, 22/11/2016, “Pamela Vill: ‘No soy Dios, no tengo nada que perdonarles’”).

En efecto, en este artículo del periódico popular *Crónica*, el periodista cuenta que, según los rumores, los abogados de las acusadas no pensaban que los conflictos entre Pamela Vill y sus rivales fueran a desembocar en un juicio: “Según rumores, los abogados de las querelladas no tomaron muy en serio el asunto

y no esperaron que la causa se eleve a juicio oral” (*ibid.*). La aspectualización de la focalización es un recurso para invitar a revisar una creencia tal vez errónea.

Los ejemplos de este tipo son numerosos y abogan por considerar el morfema *hína*, no en términos referenciales sino más bien *en términos operacionales*, es decir como pauta de orientación enunciativa. En (26) se comenta el caso de la extradición de Vilmar “Neneco” Acosta desde Brasil, para ser juzgado en el Paraguay por el asesinato de un periodista. El redactor de este ejemplo se queja de que los trámites entre los dos países posterguen el juicio cuando podía hacerse mucho antes. En esta oración, la presencia de *hína* después de “puede llevar meses” invita a que se focalice sobre la duración que tal vez no se esperaba²¹:

(26) *Lo que tendría que haberse hecho en un syky [un santiamén], ahora puede llevar meses hína* (Crónica, 10/3/2015, “De esto se habla”).

De la misma manera, en (27), se comenta la implicancia de una modelo en el robo de un coche BMW falso que fue encontrado en su casa. El periodista confirma que, a pesar de estar fuera del caso por el momento, la posible culpabilidad de la señora seguirá siendo examinada “bajo la lupa de los investigadores” (*ibid.*):

(27) Por el momento, la modelo está fuera de la causa, *pero seguirá siendo indagada hína* (Motores, 5/10/2015, “El que mal anda, mal acaba”).

Este análisis del morfema *hína* en términos operacionales también permite entender por qué no podemos considerar *hína* como un mero equivalente de la perífrasis <estar + gerundio> como lo sugiriera Usher de Herreros (1976, 68). De hecho, aparece en los mismos contextos para aportar esta orientación de focalización atencional:

(28) *Y hablando del zaguero liberteño, su futuro inmediato estaría en el fútbol de Catar. En la “Huerta” llegó la oferta y se está estudiando hína. Al Sadd SC sería el equipo interesado, el mismo que hace poquito nomás contrató al valécho del Barcelona, Xavi Hernández* (Crónica, 5/6/2015, “No vamos a ir solo a participar”).

²¹ En este caso, lo que acarrea la focalización atencional de *hína* es que lo que está por cumplir es la ideación, la emergencia de una significación tal vez nueva de la idea “puede llevar meses”. Dicho de otra manera, la focalización atencional implica la aspectualización de la ideación, y no de algo que no se haya cumplido todavía en el mundo extralingüístico, obviamente.

- (29) *Cecilio Domínguez fue llamado ayer para reemplazar a “Pájaro” Benítez. El delantero está jugando purete hína (Crónica, 4/10/2016, “Llamó a Cecilio Domínguez”).*

Ahora bien, sostenemos que esta posibilidad no impide las posibles lecturas de *hína* como morfema de aspectualización progresiva, pero ésta igual se deduce del contexto de empleo, aquí junto con “ahora”, en (30):

- (30) *El portero santaníano Pablo Gavilán, cuyo pase pertenece al Ciclón, contó que en un trato con peloteros de la entidad azulgrana se acordó un premio para los del interior en caso que le tranquen al Decano el festejo el título, así lo hicieron y ahora se aguarda hína por la platita (Crónica, 8/12/2015, “¿Incentivo cerrista? “Esperamos la plata”, he’i Pablo Gavilán”).*

En efecto, la interpretación de duración del evento no viene en el significado primario del morfema *hína*, ya que éste simplemente invita a distinguir dos fases en la interpretación psicológica del evento: aquí, entre lo cumplido y lo que queda por cumplir. Para decirlo de otra manera, aquí no se aspectualiza con *hína* el desarrollo objetivo del evento “aguardar” sino el proceso selectivo de acceso a la co-construcción de la significación de “aguardar”. Pero esto no acarrea de forma automática un matiz de contraexpectativa: como se ve en (30), es posible interpretar *hína* como marca de progresión, es decir, como un morfema que remite a un evento que está cumpliéndose. Lo mismo puede decirse de los ejemplos (31) y (32):

- (31) *Hoy se pide hína el chute de “Neneco” del Brasil (Crónica, 30/3/2015, “Hoy se pide hína el chute de ‘Neneco’ del Brasil”).*

- (32) *Nosotros no vemos hína youtube! (Motores, 14/1/2015, “Tema Oficial del Team Micro Machines”).*

Pero al no cumplirse en todos los casos esta posibilidad interpretativa, afirmamos que, cuando se emplea *hína* en español paraguayo, la propuesta según la cual se trata de un morfema de “relevancia inmediata” o “temporalidad del estado” (Tonhauser 2006, 275) sólo es válida en el caso de un predicado en tiempo presente. En cuanto a la propuesta de Kallfell (2016, 126), que ve en *hína* una partícula asertiva, proponemos precisarla explicando cómo de un significado de operador aspectual de focalización atencional, el morfema *hína* puede emplearse, en ciertos contextos, como marca de estrategia pragmática de focalización de contraexpectativa. Trataremos a continuación de circunscribir más detenidamente los contextos en los que es posible tal estrategia.

4.2 Usos pragmáticos de *hína* como foco de contraexpectativa

Ahora que hemos definido el significado de *hína* como operador aspectual de focalización atencional, veamos cómo se explota en los usos pragmáticos que hemos observado en nuestro corpus. Como hemos sugerido, a veces la operación de focalización atencional recae sobre una propuesta informacional que se supone distinta con respecto al punto de vista allocutivo anticipado. Hemos identificado tres contextos —que no se excluyen mutuamente— que pueden contribuir a una interpretación de contraexpectativa: cuando el morfema aparece junto con un predicado estativo, cuando aparece junto con verbos cuyo tiempo impide la relevancia del predicado en relación con el momento de enunciación y cuando su posición sintáctica sugiere un alcance que excede al del predicado, lo que le permite funcionar como marcador extraproposicional (Blakemore 2002).

4.2.1 *Hína* y predicados estativos

Como hemos expuesto en la Sección 3.2, las construcciones en las cuales *hína* aparece junto con verbos estativos, invitan a otra interpretación que la de progresión, ya que no podemos conceptualizar etapas diferentes en el desarrollo de la acción. Es el caso de los verbos *tener* y *querer* del ejemplo (8) reproducido en (33) y del ejemplo (34):

- (33) *Cachíque no da respiro a nadie. Ayer, en un partidazo bien calidá venció a Libertad por 1 a 0 y se ubicó al ladito de Cerro Porteño en la punta del torneo Apertura. Su mensaje es bien clarito, quiere y mucho voi [desde luego] el título del torneo actual, a sabiendas que también tiene hína sus compromisos por la Copa Libertadores de América.* (Crónica, 3/5/2015, “Guaraní ganó y calentó el Apertura”)
- (34) “Yo no busco de verdad pelearme con nadie, pero se pasa. Teniendo hijo ya, ni aún así deja de tirar mala onda. Pero bueno, opáma [se acabó], quiere *hína* buscar tema para que hable de algo interesante en su programa”, le bajó Marilina bombardeando que Mily solo busca un tema de debate para el ciclo “En boca de lobos” (Crónica, 27/11/2017, “¡La Kchorrita y Marilina, en guerra por un jeans!”).

En el caso de (33), la presencia de la locución “a sabiendas” podría permitir una interpretación de *hína* como partícula asertiva como lo sugiere Kallfell

(2016).²² Sin embargo, nos parece que, de acuerdo con sus usos en otros contextos, el periodista se vale de la posibilidad que ofrece *hína* de establecer una diferenciación entre el conjunto de los saberes preconstruidos y los que quedan por construir en cada uno de estos predicados estativos: al focalizar la atención sobre “tiene”, *hína* le permite al hablante anticipar un posible desacuerdo alocutivo, o por lo menos, que el alocutario no haya tomado en cuenta que “Cachíque” sí tiene sus compromisos con la Copa Libertadores. En cuanto al ejemplo (34), se retoma las palabras de la cumbiera Marilina quien comenta los motivos por los cuales otra mujer, llamada Mily, le busca problemas. Al explicar la actitud de su rival con el hecho de crear la polémica en su programa (“quiere *hína* buscar tema para que hable de algo interesante en su programa”), Marilina invita, con el empleo de *hína*, a revisar la situación con otra explicación.

4.2.2 *Hína* y aspecto perfectivo o resultativo

La combinación del morfema con un predicado cuyo aspecto es perfectivo o resultativo desencadena una interpretación semejante: en los ejemplos que siguen, la presencia de los pretéritos “compró” (35), “se hicieron” (36) y de la construcción pasiva con el verbo *ser* y el participio “fue sorprendido manipulando” (37) hacen que sea imposible interpretar los predicados en términos de progresión temporal. Al aparecer *hína*, invita a releer de forma retroactiva el predicado como algo que podría cuestionarse. Así, en el ejemplo (35), se cuenta que tres modelos famosas se han recibido como licenciadas. A pesar de su éxito, el periodista relata que algunos rumores dicen que en realidad son títulos mal habidos (“esa compró *hína* su título”), donde entendemos una vez más que lo que marca *hína* es una invitación a revisar lo que uno podría creer:

- (35) *Pero ello no implica que las mismas reciban solamente las congratulaciones por parte de la gente, pues en el famoso ñe'êmbeguépe [chismerío] saltan famosas frases acusatorias como “esa compró hína su título” o “alguien se lo regaló”, como queriendo empañar y desmeritar semejante logro* (Crónica, 1/8/2015, “Modelos, acusadas de comprar título”).

²² Por otra parte, nuestro objetivo es proponer un significado unitario para una misma forma, *hína*, pues postulamos la bi-univocidad del signo saussureano, es decir, a un significante corresponde un significado único y viceversa. De aceptar la propuesta de Kallfell (2016), no podríamos explicar cuál sería la relación entre aserción aquí y aspecto progresivo en otros contextos.

En (36), *hína* aparece en el título mismo de un artículo de *Crónica* que da cuenta de la movilización de los camioneros contra el ingreso de vehículos bitrenes en Paraguay: a pesar de estar los camioneros esperando la orden de sus representantes de llegar masivamente a Asunción, se cuenta que también (cosa que tal vez no sea de esperar) se “hicieron sentir” en San Pedro:

- (36) *En San Pedro también se hicieron sentir hína* (Crónica, 2/2/2018, “En San Pedro también se hicieron sentir hína”).

Otro caso interesante es el del ejemplo (37), donde se cuenta cómo los policías detuvieron a un individuo en flagrante delito de robo de automóvil. Ironizan los periodistas con el eufemismo “manipular” —que aparece entre comillas en el título del periódico— eufemismo que retoman en el cuerpo del artículo seguido de “hína”:

- (37) *Un supuesto robacoches fue cachado por los volái de Luque en plena faena delictiva. El sujeto fue aprehendido en la vía pública por un supuesto hecho de tentativa de hurto de vehículo, cuando fue sorprendido manipulando hína los cables de un vehículo estacionado en las calles Teniente Rojas Silva y Azara, a eso de las 4:30 horas del sábado* (Crónica, 4/3/2018, “Lo encontraron “manipulando” vehículo ajeno”).

Como se ve aquí, la presencia de *hína* invita a releer de forma retroactiva el predicado como algo que podría cuestionarse, pues obviamente, la “manipulación” no es lo que parece, ya que se trata claramente para el ladrón de robar el coche. Notamos aquí que aparece en voz pasiva pero junto con una forma de gerundio. Ahora, nos parece que el empleo de *hína* no es redundante ya que ofrece aquí el efecto pragmático específico que hemos venido describiendo.

4.2.3 *Hína* como marcador extraproposicional

De forma más general, la variabilidad que podemos observar en cuanto a la posición sintáctica del morfema indica que éste funciona como marcador extraproposicional, lo que sugiere una ampliación de su alcance y cierta autonomía, rasgos que, según Llamas Saíz (2010, 197), son prototípicos de los marcadores discursivos. Puede así aparecer separado del verbo después de otro adverbio, aquí un adjetivo adverbializado en (38) o después del complemento del verbo (39):

(38) *Cruzando paletas con River Plate, Libertad empieza a recorrer el camino para la defensa de su título, obtenido en el Apertura de este año. La cuestión no se presenta tan fácil hina, pues todos los equipos se han reforzado y preparado de buena manera* (Crónica, 8/7/2016, “River tanteará al Guma de entrada”).

(39) *El corazón de Jonathan Santana tiene nueva dueña hina* (Crónica, 6/4/2017, “¿Festejo de Santana para su novia?”).

También puede aparecer antepuesto al verbo como es el caso del ejemplo (40) a continuación:

(40) *Y ese hina es el “sindicalismo que persigue el gobierno neo-liberal de Cartes”; no importa que le metieron hasta a su perro en la función pública, lo que importa es su antigüedad, tapehona pembojahy pira, primera buena acción de Marito, esperemos que sigan por esta línea* (La Nación, 25/2/2016, “Sindicalista defiende a exdirector de RRHH del Senado y amenaza con lista de periodistas planilleros”).

Esta libertad en las posiciones sintácticas permite incluirlo en la categoría de los marcadores discursivos del español paraguayo que se caracterizan por tener incidencia en el conjunto del enunciado. Así sería lícito compararlo con aquellos morfemas de origen guaraní (*ko*, *ningo/nio*, *hina*, *ra'e*, etc.) o hispánico —pero exclusivos del español paraguayo en este tipo de empleos— (*luego/loo*, *lo que*, *había sido*, etc.), que funcionan todos como morfemas de segunda posición en la organización informativo-estructural de los enunciados²³:

(41) *Ese luego es amarillista, es un vendido, se dice que a ese se le paga... Es fácil hablar sin conocer, pues no estamos en esa situación* (ABC Color, 11/10/2014, “Si querés ser periodista, dejá de pensar”).²⁴

(42) *SOBERBIO. Floyd Mayweather no quiere luego que lo comparen con ningún luchador* (Crónica, 17/11/2017, “Lo trató de hormiga a Conor”).

²³ Estudiamos la alternancia entre los morfemas *ko*, *ningo* y *luego* en Blestel (2017).

²⁴ El marcador discursivo *luego* no significa ‘después’ en español paraguayo, sino que se ha convertido en un marcador epistémico que tal vez pueda traducirse por ‘desde luego’ en español peninsular. Ver Blestel (2017).

(43) *Rayitas?? ese ningo es el tambor de freno man [...] (Motores, 28/8/2015, “Cera en pasta para raspondes”).²⁵*

(44) *Y le quiere ningo a su hija seguro papa jaja (Motores, 12/7/2016, “Debe ir Preso !!!”).*

Cabe observar que muchas veces son morfemas que tienen en común una función deíctico-pragmática que consiste en señalar un elemento del mensaje, cualquiera que sea su estado informativo y cognitivo, añadiendo una información en cuanto a las coordenadas de la enunciación (epistemicidad, evidencialidad). Alternan morfemas de origen guaraní y de origen español, pero en este último caso de una forma innovadora con respecto a su uso en otras variantes. Parece, pues, que estamos ante un funcionamiento sintáctico bastante productivo en estas variantes de español. Con esta propuesta tratamos de entender cómo se explota la gramaticalización de *hína* para un tipo específico de estrategia pragmática, a saber, la focalización sobre una propuesta informacional que se supone distinta con respecto al punto de vista alocutivo anticipado, pero habría que estudiar el conjunto de marcadores que tienen un funcionamiento sintáctico y discursivo análogo en español paraguayo.

5 Conclusiones

La forma *hína*, probablemente procedente de la apócope de la forma antigua del verbo *-ĩ* ‘estar’ conjugado en 3ª persona (*hĩ*) con el morfema de subordinación circunstancial nasal *-namo* se ha gramaticalizado hasta convertirse en una forma no flexional desplazando las demás personas del paradigma. En la actualidad, hemos propuesto que *hína* se emplea en español *jopara* paraguayo como operador de focalización atencional sobre la progresión del evento —o del estado de cosas—, lo que puede conllevar, en ciertos contextos, efectos pragmáticos de contraexpectativa. Esta propuesta de significado procedural unitario permite entender la aparente heterogeneidad de sus interpretaciones, ya que, según los contextos, se puede interpretar como marca de aspecto progresivo o como estrategia pragmática de foco de contraexpectativa. Sin embargo, si analizamos

²⁵ *Ningo* corresponde a un morfema evidencial del guaraní que en español paraguayo también funciona como epistémico.

hína en términos operacionales, es decir como pauta de orientación enunciativa, entendemos mejor cómo la marca de progresión aspectual no incide en la conceptualización de la duración objetiva del proceso, sino que atañe más bien a la progresión de la co-construcción de la significación con el alocutario. Esta propuesta también permite echar otra luz sobre los posibles vínculos entre las distintas interpretaciones de esta forma, y tal vez permita entender mejor los motivos por los cuales viene presentando estos usos pragmáticos.

Por otra parte, hemos identificado tres contextos —que no se excluyen mutuamente— en los que surgen estos usos de contraexpectativa: cuando el morfema aparece junto con un predicado estativo, cuando aparece junto con verbos cuyo morfema aspectual o temporal impide la relevancia del predicado en el momento de la enunciación, y cuando su posición sintáctica sugiere un alcance que excede al del predicado. Esto le permite funcionar como marcador extraproposicional, lo cual invita a insertar *hína* en el conjunto de marcadores que tienen un funcionamiento sintáctico y discursivo análogo en español paraguayo.

Agradecimientos

Esta investigación se ha desarrollado en el marco del proyecto “El español en contacto con otras lenguas II: variación y cambio lingüístico”, Ministerio de Economía y Competitividad/Fondo Europeo de Desarrollo Regional (FFI2015-67034-P, MINECO/FEDER). Agradecemos la atenta lectura y las sugerencias de Chrystelle Fortineau-Brémond (Université Rennes 2) y de Eric Beaumatin (Université Sorbonne Nouvelle).

Corpus

Noticias de Paraguay y el mundo en ABC Color [En línea], <http://www.abc.com.py>
Crónica | El gran diario de la gente [En línea], <http://www.cronica.com.py>
Farra Play [En línea], <http://www.farra.com.py>
Hoy | En Paraguay y el Mundo [En línea], <http://www.hoy.com.py>
La Nación [En línea], <http://www.lanacion.com.py>
Motores [En línea], <https://motores.com.py/>
Prensa cooperativa [En línea], <https://prensacooperativa.com>
TVO news | Revista paraguaya de actualidad y farándula, <http://www.tvo.com.py>.

Base de datos

LANGAS - Langues générales d'Amérique du Sud. Base de datos en línea. Paris: CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique). www.langas.cnrs.fr. [24/7/2017].

Referencias

- Blakemore, Diane. 2002. *Relevance and Linguistic Meaning. The Semantics and Pragmatics of Discourse Markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Blestel, Élodie. 2017. *Ko, ningo*, luego: An Enactive Approach to the Emergence of an Epistemic Subsystem in *Jopara. Significances (Signifying)* 1 (3).25–40.
- Bottineau, Didier. 2013. Language and Enaction. En John Stewart, Olivier Gapenne y Ezequiel A. Di Paolo (eds.). *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, 267–306. Cambridge (MA): MIT Press.
- Bottineau, Didier. 2012. Les périphrases verbales “progressives” en anglais, espagnol, français et gallo: aspect, phénoménologie et genèse du sens. En Christine Bracquenier y Louis Begioni (eds.). *L'aspect dans les langues naturelles. Approche comparative*, 93–136. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Coseriu, Eugenio. 1976. *Das romanische Verbalsystem*. Tübingen: Gunter Narr.
- Dessaint, Michel. 1981. *La langue guaraní. Esquisse d'une typologie interne du guaraní paraguayen contemporain*. Tesis de doctorado. Université Paris IV-Sorbonne.
- Estigarribia, Bruno. 2015. Guaraní-Spanish *Jopara* Mixing in a Paraguayan Novel. Does it Reflect a Third Language, a Language Variety, or True Codeswitching? *Journal of Language Contact* 8. 183–222.
- Gómez Rendón, Jorge Arsenio. 2007. Grammatical borrowing in Paraguayan Guaraní. En Yaron Matras y Jeanette Sakel (eds.). *Grammatical borrowing in Cross-Linguistic Perspective*, 523–550. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- Gregores, Emma y Suárez, Jorge A. 1967. *A Description of Colloquial Guaraní*. The Hague/Paris: Mouton de Gruyter.
- Granda, Germán de. 1988. *Sociedad, historia y lengua en el Paraguay*. Bogotá: Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo.
- Granda, Germán de. 1999. La expresión del aspecto verbal durativo. Modalidades de transferencia lingüística en dos áreas del español de América. En Germán de Granda (ed.). *Español y lenguas indoamericanas en Hispanoamérica. Estructuras, situaciones y transferencias*, 161–173. Valladolid: Universidad de Valladolid/Secretariado de Publicaciones e Intercambio Científico.
- Guasch, Antonio s.j. 1996 [1956]. *El idioma guaraní: gramática y antología de prosa y verso*. Asunción: CEPAG.
- Kallfell, Guido. 2016. *¿Cómo hablan los paraguayos con dos lenguas? Gramática del jopara*. Biblioteca Digital Curt Nimuendajú. En línea [http://www.etnolingüística.org/biblio:kallfell-2016-jopara\[18/06/2018\]](http://www.etnolingüística.org/biblio:kallfell-2016-jopara[18/06/2018]).
- Krivoshein de Canese, Natalia y Corvalán, Graziella. 1987. *El español del Paraguay en contacto con el guaraní*. Asunción: Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos.

- Krivoshein de Canese, Natalia y Feliciano Acosta Alcaraz. 2007 [2001]. *Gramática guaraní*. Asunción: ServiLibro.
- Llamas Saíz, Carmen. 2010. Los marcadores del discurso y su sintaxis. En Óscar Loureda Lamas y Esperanza Acín Villa (eds.). *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*, 183–239. Madrid: Arco Libros.
- Palacios Alcaine, Azucena. 1999. *Introducción a la lengua y cultura guaraníes*. Valencia: IVALCA.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2005. Lenguas en contacto en Paraguay: español y guaraní. En Carmen Ferrero Pino y Nilsa Lasso-von Lan (eds.). *Varietades lingüísticas y lenguas en contacto en el mundo de habla hispana*, 35–43. Bloomington: Books Library.
- Restivo, Paulo s.j. .1724. *Arte de la lengua guarani por el P. Antonio Ruiz de Montoya de la Compañía de Jesús con los escolios, anotaciones y apéndices del P. Paulo Restivo de la misma Compañía (Sacados de los papeles del P. Simon Bandini y de otros)*. Santa María La Mayor.
- Ruiz de Montoya, Antonio s.j. 1639. *Tesoro de la lengua guaraní. Compuesto por el Padre Antonio Ruiz, de la Compañía de Iesvs*. Madrid.
- Ruiz de Montoya, Antonio s.j. 1640. *Arte, y Bocabulario de la lengua gvarani. Compuesto por el Padre Antonio Ruiz, de la Compañía de Iesvs*. Madrid.
- Stewart, John, Olivier Gapenne y Ezequiel A. Di Paolo (eds.). 2013. *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*. Cambridge (MA): MIT Press.
- Tonhauser, Judith. 2006. *The temporal semantics of noun phrases. Evidence from guaraní*. Tesis de doctorado. Stanford University.
- Usher de Herreros, Beatriz. 1976. Castellano paraguayo: notas para una gramática contrastiva castellano-guaraní. *Suplemento Antropológico* 11(1-2). 29–123.
- Varela, Francisco J. 1996. *Invitation aux sciences cognitives*. Paris: Seuil.
- Varela, Francisco J., Humberto R. Maturana y Ricardo Uribe. 1974. Autopoiesis: The Organization of Living Systems, its Characterization and a Mode. *Biosystems* 5(4). 187–196.
- Varela, Francisco J., Evan Thompson y Eleanor Rosch. 1991. *The embodied mind: Cognitive science and human experience*. Cambridge (MA): MIT Press.
- Vendlem, Zeno. 1967. *Linguistics in Philosophy*. Ithaca: Cornell University Press.
- Zarratea, Tadeo. 2002. *Gramática elemental de la lengua guaraní*. Asunción: Marben.

2.6 Uth, M., Blestel, É., & Sánchez Moreano, S. (accepté : 2024). « Labialización de las nasales finales : estudio comparativo en tres regiones de español americano », *Forma y Función*, 37(1). <https://doi.org/10.15446/fyf.v37n1.104644>

Résumé en français

Nous comparons la labialisation non-assimilatrice des nasales finales en espagnol dans trois corpus d'espagnol américain (mexicain, colombien et paraguayen). Alors que la labialisation non-assimilatrice est connue en espagnol yucatéque, elle est largement inconnue dans les autres régions hispanophones, et est donc souvent attribuée à l'influence maya. Cependant, des habitudes de prononciation similaires ont incidemment été signalées au Paraguay et en Colombie. En comparant empiriquement la labialisation dans trois corpus constitués sur la même base méthodologique, nous concluons que les indices en faveur du contact linguistique sont, au mieux, très indirectes. Indépendamment de cela, nous constatons que la différence la plus marquée est que le taux de labialisation semble être déterminé par la durée de la pause subséquente dans les données de la péninsule du Yucatèque, mais pas dans celles de la Colombie et du Paraguay. Nous soutenons qu'il est vrai que le contact peut éventuellement avoir déclenché le développement de cette caractéristique dans l'espagnol du Yucatèque, puisque l'espagnol actuel n'a presque pas de nasales finales labiales, contrairement au maya. Toutefois, le profil linguistique (locuteurs monolingues ou bilingues) n'a aucun effet sur nos données yucatéques et paraguayennes, et dans l'ensemble de nos données, nous ne trouvons aucun indice en faveur de l'hypothèse selon laquelle le contact linguistique aurait joué un rôle (majeur) dans le développement des nasales labiales dans les trois variétés.

**Labialización de las nasales finales: estudio comparativo
en tres regiones de español americano***
*Labialization of final nasals: a comparative study in three
regions of American Spanish*

Melanie Uth¹ ORCID <https://orcid.org/0000-0002-0060-9356>

Élodie Blestel² ORCID <https://orcid.org/0000-0001-7257-6859>

Santiago Sánchez Moreano³ ORCID <https://orcid.org/0000-0002-8434-3726>

¹Universität Potsdam, Potsdam, Alemania, uth@uni-potsdam.de

²Université Sorbonne Nouvelle, París, Francia, elodie.blestel@sorbonne-nouvelle.fr

³Open University, Milton Keynes, Inglaterra, santiago.sanchez-moreano@open.ac.uk

*Los autores agradecemos a todos los participantes que aceptaron dedicar su tiempo a nuestro estudio empírico: sin ellos, nada habría sido posible; también agradecemos a Iñaki Cano (Universität Potsdam) por su apoyo en la corrección ortográfica y estilística de la primera versión del manuscrito; a los evaluadores por su tiempo y por sus valiosos comentarios, consejos y correcciones que han contribuido a mejorar esta propuesta. Finalmente, les damos las gracias a los editores por su trabajo largo y meticuloso para llegar al presente resultado. Todos los errores e insuficiencias que permanezcan son nuestra responsabilidad. En cuanto a los párrafos sobre el español yucateco específicamente, este trabajo originó en el proyecto *Prominence marking and language contact in Spanish*, ID 281511265, 2017-2020, en el marco del Centro de Investigación Colaborativa 1252 (SFB 1252) *Prominence in language*, Universidad de Colonia, Alemania, fundado por la Fundación Alemana de Investigación (DFG). El trabajo comparativo subsiguiente ha sido apoyado por el programa de movilidad e intercambio científico de la Universidad de Colonia en el año de 2019.

Cómo citar este artículo:

Uth, M., Blestel, É., & Sánchez Moreano, S. (2024). Labialización de las nasales finales: estudio comparativo en tres regiones de español americano. *Forma y Función*, 37(1). <https://doi.org/10.15446/fyf.v37n1.104644>

Este es un artículo publicado en acceso abierto bajo una licencia Creative Commons.

Recibido: 2023-09-06, aceptado: 2023-09-27

Resumen

Comparamos la labialización no asimiladora de nasales finales en español en tres corpus de español americano (mexicano, colombiano y paraguayo). Si bien es conocida la labialización no asimiladora en español yucateco, es en gran parte desconocida en otras regiones de habla hispana, por lo que a menudo se atribuye a la influencia maya. Ahora bien, se han señalado casualmente hábitos de pronunciación similares tanto en Paraguay como en Colombia. Comparando empíricamente la labialización en tres corpus constituidos sobre la misma base metodológica, concluimos que la evidencia a favor del contacto lingüístico es como mucho sumamente indirecta. Independientemente de esto, encontramos que la diferencia más marcada es que la tasa de labialización parece ser determinada por la duración de la pausa subsiguiente en los datos de la península yucateca, mas no en aquellos de Colombia y Paraguay. Argumentamos que es cierto que el contacto puede eventualmente haber desencadenado el desarrollo de este rasgo en el español yucateco, puesto que el español actual casi no conoce nasales labiales finales, pero el maya sí. Sin embargo, el perfil lingüístico (hablantes monolingües vs. bilingües) no tiene ningún efecto en nuestros datos yucatecos y paraguayos, y en el total de nuestros datos tampoco encontramos evidencia en favor de la hipótesis que el contacto lingüístico hubiera jugado un rol (importante) en el desarrollo de las labiales nasales en las tres variedades.

Palabras clave: labialización; nasales a final de palabra; español yucateco; español paraguayo; español colombiano.

Abstract

We compare the non-assimilative labialization of final nasals in Spanish in three corpora of American Spanish (Mexican, Colombian and Paraguayan). While non-assimilative labialization is known in Yucatecan Spanish, it is largely unknown in other Spanish-speaking regions, and is therefore often attributed to Mayan influence. However, similar pronunciation habits have coincidentally been reported in both Paraguay and Colombia. By empirically comparing labialization in three corpora produced on the same methodological basis, we conclude that the evidence in support of language contact is at best highly indirect. Regardless of this, we find that the most marked difference is that the rate of labialization seems to be determined by the length of the subsequent pause in the data from the Yucatecan peninsula, but not in those from Colombia and Paraguay. We argue that it is true that contact may have eventually triggered the development of this feature in Yucatecan Spanish, since contemporary Spanish has almost no labial final nasals, whereas Mayan does. However, linguistic profile (monolingual vs. bilingual speakers) has no effect on our Yucatecan and Paraguayan data, and in the totality of our data we also find no evidence to support the hypothesis that language contact would have played a (major) role in the development of labial nasals in the three varieties.

Keywords: labialization; word-final nasals; Yucatecan Spanish; Paraguayan Spanish; Colombian Spanish

1. Introducción

El objetivo principal de este trabajo es describir la nasalización en tres variedades de español americano, mediante la comparación de tres corpus de habla del español mexicano, colombiano

y paraguayo, lo que nos lleva a cuestionar la relevancia del contacto lingüístico para explicar tal fenómeno. Partimos de la observación de que en el español yucateco (la variedad de español que se habla en la península yucateca, en el sureste de México) las consonantes nasales (es decir, el archifonema /N/) en posición final de palabra se pronuncian a menudo como [m] (por ejemplo, [kjero comer pam] «Quiero comer pan»), al punto que esta característica ha llegado a explotarse en las tiendas de artículos turísticos de Mérida, capital del estado federal de Yucatán (Lope Blanch, 1987; Pfeiler, 1992; Michnowicz, 2008), y se ha convertido en elemento de mercadotecnia en las páginas locales de Internet. La función de este rasgo como identificador social ya ha sido analizada por Michnowicz (2006b, 2008) para la ciudad de Mérida (véase la sección 2.1 del presente trabajo).

Esta peculiaridad es aún más destacable si consideramos que la [m] al final de la palabra ha sido casi totalmente abandonada en el español debido a las apócope y las alveolarizaciones sistemáticas (ejemplo 1).

(1a) ejemplos diacrónicos de apócope de la [m] en español:

Lat. ORBEM	>	esp. «orbe»
Lat. CONSULEM	>	esp. «cónsul»
Lat. REGIONEM	>	esp. «región»

(1b) ejemplos diacrónicos de alveolarización de la [m] en español:

Lat. CUM	>	esp. «con»
Lat. QUEM	>	esp. «quien»
Lat. TAM	>	esp. «tan»

(1c) ejemplos sincrónicos de alveolarización de la [m] en español:

Ingl. «ice cream»	>	esp. de EE. UU. «aiscrín» 'helado' (Moreno Fernández, 2018)
Ingl. «randomly»	>	esp. de EE. UU. «alrandón» 'aleatoriamente' (Moreno Fernández, 2018)
Ingl. «rim»	>	esp. mex. «rín» 'borde' (http://dem.colmex.mx)

Dado que este fenómeno es en gran parte desconocido en otras regiones de habla hispana, a menudo se atribuye su origen al contacto sostenido con el maya yucateco (Alvar, 1969; Lope Blanch, 1987). Por ejemplo, Klee y Lynch (2009) argumentan que «[E]n cuanto a la influencia maya, la evidencia es clara: [...] la alta frecuencia de labialización de la /n/ [sic] final en el español yucateco está relacionada con el contacto con la lengua indígena» (p. 124).

En cuanto a la distribución regional de este rasgo, se han señalado ocasionalmente hábitos de pronunciación similares tanto en Paraguay (de Granda, 1982; véase la sección 2.2) como en Colombia (Mora Monroy, 1996; véase la sección 2.3). Al comparar empíricamente la labialización en tres corpus constituidos sobre una misma base metodológica, pretendemos

describir este fenómeno en las tres regiones en términos de frecuencia de aparición y duración de la pausa subsecuente para poder estimar el grado de desemejanza de los patrones de labialización de las nasales finales en las tres variedades.

Nuestro artículo está organizado de la siguiente manera: en la sección 2, presentamos los estudios previos sobre la labialización de las nasales finales en el español yucateco y sobre el rol del contacto lingüístico (sección 2.1), y reseñamos los trabajos dedicados al fenómeno para el español hablado en Paraguay (sección 2.2) y en Colombia (sección 2.3); en la sección 3, presentamos el diseño metodológico de nuestro estudio (sección 3.1), así como sus resultados (sección 3.2); en la sección 4, presentamos nuestra interpretación de las observaciones de la labialización de las nasales finales en las tres regiones investigadas, en particular en lo que respecta a la cuestión de si el fenómeno es similar en las tres bases de datos estudiadas o si se trata, de hecho, de formas/configuraciones funcionalmente distintas del mismo fenómeno de labialización; finalmente, exponemos nuestras conclusiones y las pistas de investigación que quedan por explorar (sección 5).

2. Antecedentes

2.1. El fenómeno de la labialización no asimiladora de las nasales finales en la península yucateca

Como punto de partida de nuestro estudio, en esta sección presentamos (1) las observaciones empíricas y las explicaciones precedentes en torno a la labialización de las nasales finales de palabra en el español yucateco (sección 2.1.1) y (2) las referencias esporádicas que existen en la literatura respecto a la realización de las nasales finales (de sílaba y de palabra) en el maya yucateco (sección 2.1.2). Además, una discusión preliminar de las principales hipótesis de contacto planteadas en la literatura pertinente muestra la necesidad de un análisis comparativo de este fenómeno entre las variedades del español habladas en México, Paraguay y Colombia (sección 2.1.3).

2.1.1. Observaciones empíricas previas acerca de la península yucateca

La primera mención conservada del fenómeno en la tradición de la investigación filológica hispánica parece ser una entrada del diccionario de Ramos i Duarte (1895) que dice «Pam (Yuc), sm. Pan. En Yucatán, muchos pronuncian *pam* en vez de pan» (p. 385; véase igual Michnowicz [2021, p. 250]). El primer trabajo lingüístico que menciona la labialización de las nasales al final de palabra en el español yucateco es el de Alvar (1969), quien describe la pronunciación de diez hablantes del norte de Yucatán a través de un cuestionario de elicitación que consistió en tareas de nombramiento y lectura de palabras. En cuanto a la [m] final, señala que este rasgo se da en sus datos con «abrumadora frecuencia» (Alvar, 1969, p. 168).

García Fajardo (1984) presenta los resultados de un análisis de entrevistas en las que se grabó a 39 hablantes de Valladolid (estado de Yucatán). En su corpus, la [m] final de palabra surgió en 34 de los 39 hablantes, con frecuencias de aparición de entre el 5% y el 40%. El 72% de estos informantes produjeron la [m] final con una frecuencia de aparición inferior al 20% (García Fajardo, 1984), cuando la mayoría de elementos analizados terminaba en [n] alveolar.

Lope Blanch (1987) sintetiza datos del *Atlas lingüístico del español de México*, compuesto por 350 grabaciones de conversaciones guiadas y lectura de listas de palabras que se recogieron durante la década de 1970 en diferentes pueblos de los estados federales de Quintana Roo, Yucatán y Campeche. En estas grabaciones, Lope Blanch (1987) encontró que la nasal final de

palabra más frecuente era [n] (73%), seguida de [m] (12%), [ŋ] (8%) y la elisión acompañada de la nasalización de la vocal (es decir, [Ṽ], 2%). Con base en el hecho de que la frecuencia de aparición de la [m] final era superior al doble en las listas de palabras, esto es, cuando el elemento en cuestión iba seguido de una pausa, Lope Blanch (1987) concluye que este rasgo es más frecuente «en posición final absoluta ante pausa total».

Los estudios más recientes que se ocupan del fenómeno se centran exclusivamente en Mérida, capital del estado de Yucatán. Así, Yager (1989) ofrece un análisis sociolingüístico de la [m] en final de palabra en «conversaciones con habla espontánea dirigida» (Lope Blanch, 1987, p. 87) mantenidas con 25 hablantes bilingües y monolingües de Mérida de diferentes edades. Los dos resultados más importantes de este estudio son que el índice de labialización de las nasales finales de palabra no difiere entre hablantes monolingües y bilingües, y que este aumenta considerablemente al disminuir la edad de los hablantes: la [m] final aparece en una proporción del 34% entre los hablantes de más edad, frente al 55% del grupo más joven.

Otro análisis interesante de la [m] final en Yucatán es el que proporciona Pfeiler (1992), el cual explora la realización de nasales en entrevistas sociolingüísticas guiadas realizadas con 29 hablantes «merideños» bilingües y monolingües. El principal resultado de este estudio es que la labialización de las nasales finales es más frecuente (1) en posición final extrema de enunciado o ante pausas largas y (2) en el habla de monolingües de español, en comparación con los bilingües.

Retomando el planteamiento sociolingüístico de Yager (1989), Michnowicz (2006b, 2007, 2008, 2021) ofrece varios análisis cuantitativos de las nasales finales en el español yucateco. Los primeros tres estudios mencionados se elaboraron sobre cuarenta entrevistas sociolingüísticas y diez cuestionarios de actitud lingüística, además de una *Encuesta Rápida y Anónima* (Michnowicz, 2006a), conforme a la propuesta teórica de Labov (1966). Para estas grabaciones, realizadas en 2005 en la ciudad de Mérida, se agrupó a los hablantes por género (hombres y mujeres), edad (jóvenes-mediana edad-mayores), clase socioeconómica (baja y media/superior) y perfil lingüístico (hablantes monolingües de español-hablantes bilingües con español como lengua dominante-bilingües equilibrados, es decir, «hablantes con dominio fluido del maya», en los términos de Michnowicz [2006b, p. 68])¹. Los cuatro resultados más importantes de las investigaciones sociolingüísticas originales de Michnowicz (2006b, 2008) son los siguientes. En primer lugar, la [m] final ocurre principalmente «en posición final absoluta, esto es, antes de una pausa» (Michnowicz, 2006b, p. 79); es decir, mientras que la frecuencia de aparición total de la [m] final es baja en las entrevistas, el índice de labialización de las 1093 nasales en posición final absoluta asciende al 25% (Michnowicz, 2006b). En segundo lugar, la [m] final aparece con mucha mayor probabilidad en sílabas tónicas que en sílabas átonas (Michnowicz, 2006b, p. 83). En tercer lugar, la [m] final parece estar en parte condicionada léxicamente, siendo *camión*, *nilón* y *con*, de acuerdo con sus datos, los elementos léxicos con más alto índice de labialización (Michnowicz, 2006b, p. 83). En cuarto lugar, el grupo de hablantes en que aparece con más frecuencia la [m] final es el de los (entonces) jóvenes bilingües con español como lengua dominante que «proviene de familias modestas de habla maya y que se están integrando en el circuito económico imperante» (Michnowicz, 2006b, p. 92).

Con el fin de realizar un seguimiento del fenómeno, estos resultados se completan en Michnowicz (2021) con la adición de datos procedentes de entrevistas realizadas en 2016 a seis

mujeres y seis hombres de entre 18 y 26 años de edad, también residentes en la ciudad de Mérida y sus inmediaciones, distribuidos al 50% entre hablantes monolingües de español yucateco y hablantes bilingües equilibrados. Al comparar el índice de labialización de la nasal en posición final absoluta en sus datos de 2005 (estratificados en tres grupos de edad) con los de 2016 (que corresponderían a una nueva generación de hablantes), se observa un patrón que «sugiere la reversión de un cambio incipiente» (Michnowicz, 2021, p. 255), ya que los hablantes más jóvenes producirían [m] en solo un 6% de los casos, frente al 26.5% de la generación inmediatamente anterior y al 35.9% de la antepenúltima (esto es, la de hablantes nacidos entre 1956 y 1974, a quienes corresponde el índice más alto de la serie estudiada). Como causas posibles de la pérdida de este rasgo, Michnowicz (2021) destaca el creciente contacto con el español (mexicano) estándar y el deseo consciente de distanciarse de formas de hablar desprestigiadas, algo que contrasta con el valor que, en las entrevistas, los participantes atribuyen a la lengua maya como patrimonio cultural de Yucatán.

Sobre el maya yucateco, Victoria Bricker (Universidad de Tulane, Luisiana) nos informó en 2017 en un correo electrónico a la primera autora de este trabajo que esta lengua parece caracterizarse por la neutralización de las nasales en posición de coda silábica, de forma análoga a lo que se documenta en español. Para empezar, Bricker apunta que el *Calepino de Motu*² «contiene los siguientes ejemplos en que la /N/ final de una raíz se asimila a una raíz o sufijo que comienza con consonante bilabial» (ejemplo 2), o con una consonante dental (ejemplo 3):³

(2) can-bal > cam-bal ‘aprender’

hun-pay > hum-pay ‘otro’

(3) cim-tan > cin-tan ‘dañado, herido’

tum-t-ic > tun-t-ic ‘pruébalo’

Respecto a la variación, Bricker señala que tiene «razones para creer que la alternancia de <m> [sic] y <n> [sic] al final de un enunciado obedece al género del hablante. [...] Los varones tienden a producir <n> [sic] o engma [sic], mientras que las mujeres tienden a producir <m> [sic]» (p.). En concreto, y refiriéndose a Eleuterio Po’ot Yah y Ofelia Dzul de Po’ot, los coeditores de Bricker et al. (1998), indica que, según su estimación, «Eleuterio Po’ot Yah diría *tim b’in h maan* para ‘voy de compras’, y su esposa, Ofelia Dzul de Po’ot, diría *tim b’in h maam*» (p.). Más adelante reconoce que no sabe «cuán extendido está este patrón, pero vale la pena explorarlo» (p.).

Por su parte, Straight (1976) muestra que, al igual que ocurre en español, en el maya yucateco se atestiguan nasales dentales o alveolares, velares y bilabiales, así como elisión acompañada de la nasalización de la vocal precedente, al final de la sílaba. Además, sostiene que las consonantes nasales en posición final de frase, es decir, antes de una pausa, se neutralizan en diferentes grados en el habla de los adultos (neutralización parcial) y en la de los niños (neutralización completa), lo que significa que las diferentes realizaciones son «ambiguas» (p. 173), en tanto pueden representar cualquiera de los fonemas nasales, dependiendo de la entrada léxica de que se trate.

Otra fuente que muestra la neutralización de las nasales del maya yucateco en posición final (de palabra) es el diccionario maya yucateco/español de Martínez Huchim (2014), donde, entre otras, encontramos entradas como las que se muestran en el ejemplo 4.

- (4) Esp.: «tucán» - maya: «pam, pan ch'eel»
Esp.: «estofado» - maya: «majkuum, majkuun»
Esp.: «estornudar» - maya: «je'esiim, je'esiin»
Esp.: «pozole» - maya: «k'eyem, k'eyen»

Para los propósitos de este trabajo, las apreciaciones empíricas más destacables de la literatura son que (1) el punto de articulación de las nasales finales de palabra se neutraliza tanto en el español yucateco como en el maya yucateco, lo que significa que cualquier efecto de contacto se localiza en el nivel de realización fonética (Alvar, 1969); (2) hay más labialización en «posición final absoluta»; y (3) los hablantes con español como lengua dominante y monolingües de español yucateco de Mérida exhiben una mayor tasa de labialización que los hablantes bilingües equilibrados de esta región. En consecuencia, concluimos que la pregunta acerca del rol del contacto lingüístico en el contexto de las labiales finales del español yucateco sigue sin contestarse completamente.

2.1.2. Hipótesis relativas al contacto y planteamiento de la investigación

Como hemos mencionado anteriormente, la labialización de las nasales al final de la sílaba en el español yucateco suele atribuirse al contacto con el maya. Así, según Alvar (1969), la [m] final es «una particularidad totalmente inédita [que corresponde a] una [realización fonética] de tradición indígena» (p. 169). Sin embargo, Lope Blanch (1987) ya señala el hecho de que no solo se encuentran pronunciaciones labiales dispersas en diferentes regiones de México fuera de la península de Yucatán, sino también, por ejemplo, en Colombia (Flórez, 1951), el norte de Argentina (Rojas, 1969) y Paraguay (de Granda, 1982). En consecuencia, Lope Blanch (1987) propone analizar la [m] final de palabra como una «posibilidad latente en el sistema fonético español, favorecida por la realidad fonética de la lengua maya, donde la articulación bilabial [-m] [sic] al final de palabra es absolutamente normal» (p. 62). En otras palabras, su conclusión es que la [m] final de palabra característica del español yucateco es un proceso natural del español favorecido por el contacto con el maya.

Pfeiler (1992) está en general de acuerdo con esta conclusión. Al mismo tiempo, sus datos sobre el español yucateco de los hablantes monolingües señalan que, a lo largo del tiempo, las tasas de labialización han ido claramente en aumento, lo que sugiere que la labialización de las nasales finales es «un proceso primordialmente interno del español yucateco» (Pfeiler, 1992, p. 120).

Como se ha comentado en la sección 2.1.1, tanto Yager (1989) como Michnowicz (2006a, 2006b, 2007, 2008) se centran en el desarrollo sociolingüístico de la [m] final en la ciudad de Mérida. La posible influencia maya también se discute en estos trabajos, pero los autores se muestran prudentes al respecto. Yager (1989) atribuye el aumento de la [m] final en el grupo de edad más joven a la correlación del uso de la labial con el prestigio local entre las mujeres de clase media, siendo adoptado después este rasgo lingüístico por los hombres de clase baja. Igualmente, Michnowicz (2008) confiere a la [m] final su actual condición de «shibboleth

(semiconsciente) de identidad regional [...] a la luz del creciente contacto con hablantes de otras variedades del español» (p. 297). En lo que se refiere al contacto lingüístico, Michnowicz (2006a) sostiene la hipótesis de que «la rareza de la -m [sic] fuera de Yucatán, así como los paralelos fonológicos en las lenguas mayas, sugieren alguna influencia durante los siglos de contacto entre las dos lenguas» (p. 165). Además, refiriéndose al hecho de que Yager (1989) no encontró ninguna correlación significativa entre el bilingüismo en maya y la producción de la [m] final en el español de Mérida, Michnowicz (2006a) señala que, «incluso si el contacto con el maya hubiera influido de forma directa sobre el dialecto en el pasado, la situación actual es más compleja» (p. 165). Así pues, en cuanto al rol del contacto lingüístico para la labialización de las nasales finales en la península yucateca, la mayoría de los autores parece coincidir en la hipótesis de que el maya yucateco favoreció (*triggered* [Cassano, 1977, p. 111]) un «desarrollo natural y latente de la lengua española».

En este contexto, uno de los aspectos menos estudiados concierne a la ocurrencia de las nasales finales labializadas en otras regiones hispanohablantes. Es cierto que Lope Blanch (1987) hace hincapié en el hecho de que se encuentran labializaciones dispersas de nasales finales fuera de la península de Yucatán (véase *supra*). Sin embargo, hasta donde sabemos, este fenómeno aún no se ha estudiado de forma sistemática, ni en Paraguay, ni en Colombia. Por ejemplo, no encontramos estudios empíricos, con base en datos paralelos, que consideren las frecuencias de aparición concretas (fuera de Lope Blanch [1987]) o los efectos de la duración de la pausa subsecuente. En este trabajo, nos hemos planteado comparar conjuntos de corpus sobre la misma base metodológica de (1) Quintana Roo, México, (2) Asunción, Paraguay, y (3) Cali, Colombia, para investigar hasta qué grado los patrones de labialización de nasales finales se parecen o difieren, en cuanto a la frecuencia de aparición y los contextos fonético-fonológicos (des)favorables. Antes de proceder a este estudio empírico, se presentarán, en lo que sigue, los trabajos antecedentes relacionados con nuestro tema enfocados en Paraguay (sección 2.2) y Colombia (sección 2.3).

2.2. Paraguay

Germán de Granda fue el primero en evidenciar la existencia de una articulación nasal [m] en posición final de palabra en el Paraguay, compitiendo esta realización alofónica con [n] alveolar o elisión en este contexto (de Granda, 1982). Según el estudioso, estaríamos ante un fenómeno análogo a las labializaciones descritas en la zona yucateca y también en Colombia (Chocó, Cauca y Valle del Cauca) y en el noroeste argentino. El autor agrega que coincide con Lope Blanch (1980, p. 198) en que

este rasgo del español paraguayo puede considerarse producto del desarrollo de posibilidades internas del sistema fónico castellano, reforzadas (tanto en la zona guaranítica como en la yucateca) por el intenso contacto con lenguas de adstrato (guaraní y maya, respectivamente) que poseen, en situación implosiva, el fonema /m/. (De Granda, 1982, p. 175)⁴

A raíz de estas observaciones, otros autores han señalado este paralelismo con Yucatán (Alvar, 2001; Hualde, 2021; Klee, 2009). Sin embargo, no solamente «no existen estudios cuantitativos de las características fonéticas del español paraguayo, en la línea del estudio de Michnowicz sobre el español de Yucatán», sino que «a diferencia de Yucatán, donde esta pronunciación se

mantiene como un símbolo de orgullo regional, en Paraguay la variante bilabial ha caído en desuso» (Klee, 2009, p. 49). Finalmente, Hualde va hasta afirmar que

[n]o parece haber ninguna conexión histórica particular entre estas áreas labializantes. Para el español de Yucatán el fenómeno puede deberse al contacto lingüístico, pero esta explicación no se extendería a otras regiones. (Hualde, 2021, p. 783)

Sin embargo, hay que considerar también que el paralelismo entre Paraguay y la península yucateca no es solo fónico: ambos territorios comparten una situación de bilingüismo muy extendido, siendo incluso Paraguay el único país en América en haber reconocido una lengua amerindia, el guaraní, como cooficial de la nación.

Según recientes cifras proporcionadas por la Dirección General de Estadística, Encuestas y Censos (DGEEC), un 70% de los hogares paraguayos utiliza el guaraní, y el 56.5%, el español, sea de manera exclusiva o no.

Ahora bien, pese a la afirmación de De Granda mencionada arriba, la observación de la estructura silábica del guaraní podría llevarnos a cuestionar el rol del contacto lingüístico en estas realizaciones labializadas. En efecto, a diferencia del maya yucateco (sección 2.1.1), el guaraní contemporáneo no admite sílabas cerradas, ya que la estructura canónica de esta lengua es CV (Dessaint, 1981, p. 73; Estigarribia, 2020, p. 35; Gregores & Suárez, 1967, p. 55). Otros tipos de sílabas existen, pero de ninguna manera encontramos codas en las palabras nativas. Pinta y Smith (2017) resumen la estructura silábica del guaraní paraguayo así:

La estructura silábica del guaraní nativo es (C)(G)V(G), donde «V» representa una vocal que actúa como núcleo silábico y «G» (para «glide») representa una vocal no nuclear. Las sílabas pueden consistir solo en una vocal u opcionalmente pueden contener un inicio; sin embargo, están prohibidos los comienzos complejos y las codas de cualquier tipo. (Pinta & Smith, 2017, p. 286)

Lo único que nos parece explicar la afirmación de De Granda según la cual el guaraní poseería, «en situación implosiva, el fonema /m/» (de Granda, 1982, p. 175) es la existencia de tres consonantes prenasalizadas, /^mb/, /ⁿd/ y /^ŋg/, que pueden encontrarse o bien en el inicio, o en posición intermedia de la palabra, pero siempre en ataque de sílaba. Pinta y Smith (2017) incluso especifican que los préstamos del español que incluyen una coda nasal se ven resilabificados según las pautas del guaraní:

Por ejemplo, una secuencia /VmbV/ (donde /m/ y /b/ podrían ser cualquier combinación homorgánica oclusiva nasal/sonora) en un préstamo español se silabificará como [V.^mbV] y nunca como [Vm.bV]. (p. 287)

Así, la mayoría de las veces los hablantes guaranófonos reparan la secuencia hispánica nasalizando la vocal de la primera sílaba /Vm/ > [Ṽ], o prenasalizando la consonante explosiva siguiente, o los dos fenómenos a la vez, como en el caso de la palabra *Finlandia*:

(5) Esp. [fin.ˈlaŋ.dja] > guar. [hi.la.ˈⁿdja] (Pinta & Smith, 2017, p. 287)

En resumidas cuentas, estos estudios previos sobre la realización de [m] final en Paraguay y los datos proporcionados sobre la estructura del guaraní contemporáneo ponen de realce la necesidad de un estudio empírico que arroje luz (1) sobre el mantenimiento o el desuso de las labializaciones de nasales finales en el país y, de permanecer estas, (2) sobre el rol del contacto con el guaraní en su posible activación.

2.3. Colombia

En Colombia, los estudios sociolingüísticos sobre la articulación labial de /-N/ final son bastante escasos. El fenómeno ha sido documentado principalmente en estudios dialectológicos del español (Flórez, 1950; Montes Giraldo, 1979, Mora Monroy, 1996) y en el ALEC⁵, y ha sido presentado como una característica de las variedades habladas en el Pacífico colombiano, en particular, en los departamentos del Valle del Cauca, Cauca y Chocó.

Para el caso de las variedades de español habladas en el departamento del Chocó, el dialectólogo Luis Flórez (1950, 1963) ha descrito el fenómeno desde los años cincuenta. El autor afirma que

[l]a *n* final de palabra, en medio de frase o ante pausa, se articula frecuentemente como *m*: Popayán: *Popayám*. Y por el estilo: *colchóm*, *píam*, *Medeyím*, *tambiém*, *a la ordem*, *decíam*, etc. (Flórez, 1950, pp. 111-112)

Añade el autor que el fenómeno es frecuente en el español de personas «cultas e incultas» (Flórez, 1963, p. 272), que puede también aparecer en posición de coda (*movimiento*, *santos*) y que se manifiesta en concurrencia con la articulación del sonido velar [ŋ], este último también presente en el español de la Costa Atlántica. Lope Blanch (1987) interpreta esta concurrencia entre sonido velar [ŋ] y la labialización [m], observada por Flórez en el español del Chocó, como una situación similar a la de la península del Yucatán.

En su estudio de 1951 sobre el español de Bogotá, Flórez (1951, p. 267) afirma que la labialización de /N/ final se observa también en hablantes nativos del Valle del Cauca y del Cauca, haciendo referencia a la presencia de estas personas en la capital debido a las movi­lidades internas. Más adelante, Montes Giraldo (1979) confirma la presencia del fenómeno en los departamentos del Cauca, Valle del Cauca y Chocó con datos recogidos en estas zonas.

Lope Blanch afirma que la labialización de /N/ final en posición de sílaba tónica ante pausa final, como la describe Flórez (1951), podría ser favorecida por el tipo de enunciado que se utiliza normalmente en respuestas a cuestionarios. Es de notar que muchos de los datos iniciales del ALEC son de tipo cuestionario y estaban destinados a obtener informaciones generales sobre léxico, acento y pronunciación, razón por la cual la descripción del fenómeno en este tipo de estudios, si bien da cuenta de su existencia, es bastante primaria y generalista.

Las descripciones existentes han servido para delimitar diferentes propuestas de clasificación dialectológica. Por ejemplo, Montes Giraldo (1982), basándose en los escasos datos recogidos sobre este fenómeno en el ALEC por Buesa Oliver y Flórez (1956), afirma que se trata de una característica exclusiva de la subzona (dialectológica) nariñense-caucana. Sin embargo, el dialectólogo afirma que la articulación bilabial es más bien un rasgo que podría contribuir a separar la zona nariñense de la zona caucana, puesto que en el departamento de Nariño dicho fenómeno no ha sido observado. Es necesario recordar que el departamento de Nariño es más bien conocido como una zona en la que se habla el español andino (Arboleda, 2000, 2002) y la articulación bilabial de la /N/ final no es, por lo menos hasta ahora, una de sus características.

Mora Monroy (1996), por su parte, también incluye la labialización de la nasal final como característica de lo que él llama el subdialecto caucano-valluno, esta vez dejando al departamento de Nariño por fuera de la clasificación.

Resulta curioso que, en las nuevas propuestas de clasificación dialectal del español colombiano (Ruiz Vásquez, 2020) e, incluso, en obras contemporáneas importantes sobre el español colombiano (File-Muriel & Orozco, 2012), si bien se menciona la velarización de la /N/ final, no se menciona la labialización. En todo caso, las tesis del contacto con lenguas del substrato indígena son refutadas desde los primeros trabajos. Montes Giraldo (1979), por ejemplo, refuta la idea de que se trate de alguna influencia del quichua puesto que esta lengua no dispone del fonema «-m» a final de palabra, y aboga más bien por un origen ibérico (Lope Blanch, 1987, p. 57).

Lo cierto es que el fenómeno no pasa desapercibido y hace parte del imaginario colectivo en lo que respecta al habla de Cali. Cuando a un nativo de la ciudad se le pregunta sobre su variedad de español, una de las características que pondrá de relieve será justamente la articulación labial de la nasal final /-N/, probablemente al punto de asignarle una carga identitaria, aunque estamos lejos de los procesos de mercantilización lingüística (Heller, 2010) observados en la península de Yucatán (véase la sección 1). Es decir, en Cali, el fenómeno solamente es reconocido como un rasgo identitario tanto por locales como por foráneos.

En resumidas cuentas, hasta ahora no existen trabajos empíricos en el campo de la sociolingüística que describan detalladamente dicho fenómeno, lo cual refuerza la falta de trabajos en sociolingüística (variacionista) sobre el español de Colombia ya observada de manera general por Orozco (2010). Podemos decir que la articulación bilabial de la /N/ final en el Occidente colombiano presenta características fonéticas similares a las descritas en México y en Paraguay, sin que el contacto sea un argumento relevante para su explicación. Este es justamente uno de los argumentos que justifican este trabajo y la necesidad de comparar los tres contextos.

3. Acerca del rol posible del contacto lingüístico para la labialización de las nasales finales en las tres regiones investigadas: estudio empírico

3.1. Cuestiones de investigación y metodología

Después de haber indagado en la literatura sobre el fenómeno de labialización de la nasal final /N/ > [m] en la península de Yucatán, Paraguay y Colombia, nos preguntamos si dicho fenómeno sigue los mismos patrones de frecuencia de aparición y duración de la pausa subsecuente en estas tres regiones. También nos preguntamos si en Paraguay el contacto lingüístico es uno de los factores explicativos o detonantes que podría favorecer el fenómeno o incrementa su frecuencia de aparición como se ha sugerido para el español de Yucatán. En el caso de Colombia, en cambio, como Montes Giraldo (1979) descartó esa posibilidad (véase *supra*), solo describimos el fenómeno con hablantes monolingües para poder compararlo con las otras dos regiones. Por eso, hemos seguido un mismo protocolo de recolección y análisis de datos empíricos en las tres regiones, en hablantes bilingües y monolingües en los casos de México y Paraguay, y en hablantes monolingües en el caso de Colombia.

Utilizamos tres experimentos análogos de producción semiespontánea basada en imágenes que implicaban la utilización de una serie de sustantivos terminados en /-N/. Los participantes tenían

que observar una serie de cuarenta imágenes con diferentes personajes de tiras cómicas latinoamericanas (la familia Burrón, Memín Pinguín, don Gato, etc.) y responder a la pregunta «¿Qué pasa aquí?». Cada imagen era visualizada en la pantalla de una computadora portátil durante algunos segundos, lo que favorecía una respuesta relativamente espontánea. Se les insistía a los participantes que no había respuesta correcta o incorrecta, y que simplemente se esperaba de ellos que su respuesta fuera oral y con frases completas que describieran la imagen en cuestión. Entre las respuestas esperadas se podían obtener enunciados como «La familia Burrón está viendo la televisión». La mitad de las imágenes se acompañaban de preguntas contrastivas. Por ejemplo, tras una de las imágenes, se le preguntaba al participante: «Memín Pinguín está leyendo una carta, ¿verdad?», esperando la respuesta «No, es Memín Pinguín, está introduciendo la carta en el buzón». Así, se grabaron diez personas en cada una de las tres regiones, Felipe Carrillo Puerto (FCP), Quintana Roo (México), Cali (Colombia) y el suroeste de Asunción (Paraguay).

Con respecto a México, los datos fueron recogidos en 2012 en Felipe Carrillo Puerto (FCP) gracias a la participación de diez hablantes (9 m, 1 h⁶) entre 36 y 50 años. Entre los hablantes entrevistados, 5 (5 m) han declarado ser bilingües español y maya yucateco y 5 (4 m, 1 h) han manifestado ser monolingües en español. En Colombia los datos fueron recogidos en 2019 en la ciudad de Cali; allí participaron diez hablantes (7 m, 3 h) entre 17 y 25 años, y todos los participantes han declarado ser monolingües en español. Con respecto a Paraguay, los datos han sido recogidos en 2019 en la ciudad de Asunción gracias a la participación de diez hablantes (7 m, 3 h), cuya franja etaria se ubica entre 25 y 48 años de edad (el promedio nacional es de 28 años); entre los hablantes entrevistados, 7 (4 m, 3 h) han declarado ser bilingües español y guaraní y 3 (3 m) han manifestado ser monolingües en español, lo cual es consecuente con las proporciones que mencionamos *supra* (un 70% de la población es bilingüe).

Las grabaciones fueron transcritas y codificadas con Praat⁷, pero se utilizó la técnica de juicios perceptivos auditivos con tres jueces para la verificación de los datos. Es cierto que examinamos, para unos ejemplos, (1) los valores del segundo formante en la frontera entre la vocal y la nasal subsiguiente, y (2) la duración de las nasales relevantes, puesto que (1) los valores del F2 en la frontera entre la vocal y la nasal tienden a ser más bajos en el caso de las labiales, comparados con las no-labiales, y (2) las nasales labiales tienden a ser más largas que las no-labiales (Quilis, 1981; García & Rodríguez, 1998). Sin embargo, estos criterios no son categóricos, y además la segmentación no era siempre inequívoca, sino al revés, porque los audios no fueron grabados en el formato .wav, sino en formato .mp3. En otras palabras, al detectarse variación, para la verificación de los datos, se ha dado preferencia a la técnica de juicios perceptivos con tres jueces y solo recurrimos a la examinación de los formantes en el caso de (las pocas) dudas al nivel perceptivo-auditivo⁸. Una vez constituido el corpus, se procedió al análisis cuantitativo de los datos que presentamos a continuación.

3.2. Resultados

Aunque al aplicar la metodología expuesta arriba (sección 3.1) se encontraron labializaciones en todas y cada una de las regiones estudiadas, estas se produjeron con frecuencias de aparición muy distintas en las tres regiones. Concretamente, encontramos 44 labializaciones entre los 104 casos de N final en México (42%), pero solamente doce labializaciones entre los 44 casos de N final en Colombia (27%) y catorce labializaciones de los 70 casos de N final en Paraguay (20%), como se presenta en la Figura 1.

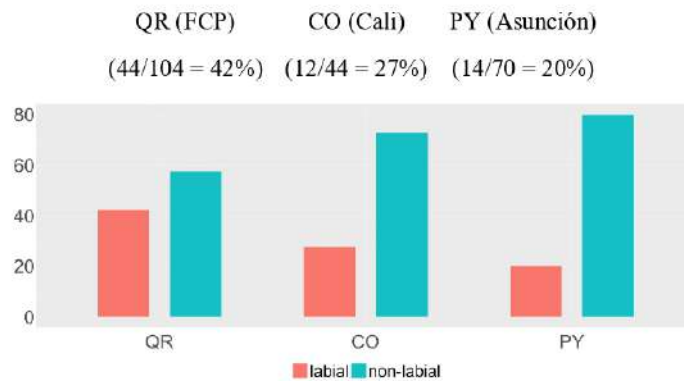


Figura 1. Tasas de labialización de las nasales al final de palabra

En cuanto al perfil lingüístico de los hablantes, solo pudimos comparar datos en Asunción y FCP, México, ya que en Colombia solo grabamos a hablantes monolingües. En esos dos países, encontramos mayores tasas de labialización entre los hablantes monolingües: un 45% en FCP (contra un 37% entre los bilingües) y un 28% en Asunción (contra un 20% entre los bilingües).

En lo que respecta a la variable *género*, no hemos podido tomarla en cuenta para México, pero tanto Rosado Robledo (2012) como Michnowicz (2008) y Lope Blanch (1987) indican que la labialización es más frecuente entre las mujeres. Parece darse la misma tendencia en Asunción con una tasa de labialización de un 32.3% entre las mujeres (contra un 5% entre los hombres). Sin embargo, en Cali, no parece haber una tendencia tan acusada (un 31% entre los hombres y un 24% entre las mujeres).

También comprobamos si había correlación entre las vocales precedentes y la labialización subsecuente. Respecto a este punto, los resultados de FCP, México, indican que las labializaciones se producen generalmente después de las vocales «a-» y «o-», y casi no después de las vocales «e-» e «i-», mientras que en Cali y Asunción no encontramos diferencias significativas (Figura 2).

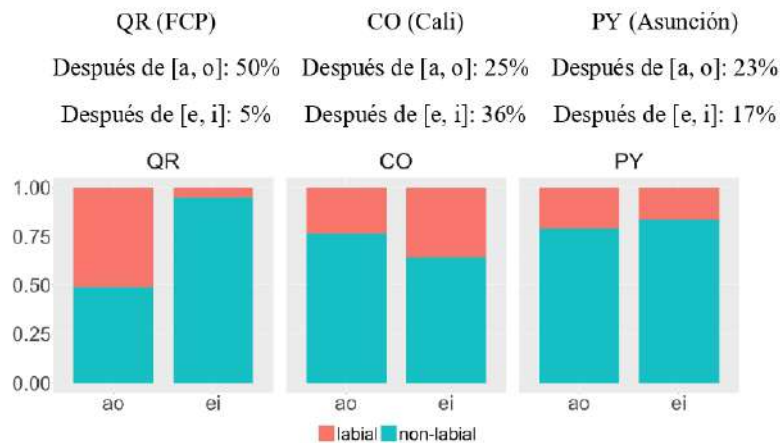


Figura 2. Tasas de labialización en función de las vocales precedentes

En cuanto al patrón de Quintana Roo (mucho más labialización después de [a, o] que después de [e, i]), es preciso recalcar que todas las explicaciones acerca de esta diferencia han de ser necesariamente especulativas, puesto que, desde una perspectiva fonética, todavía no se ha detectado ningún rasgo inherente a las vocales [a, o] que pueda influir en la pronunciación de la consonante siguiente. Por consiguiente, la razón por la que mencionamos este aspecto aquí es que, aunque por ahora no pueda explicarse, se aprecia una clara diferencia en la distribución de los patrones de labialización entre los datos de Quintana Roo, por un lado, y los de Paraguay y Colombia, por otro, ya que los criterios que operan en la primera región nos parecen mucho más sistemáticos que los correspondientes a las restantes.

En cuanto a las tasas de labialización relativas a su posición en la frase, es cierto que en FCP, México, el 52% de las nasales finales se labializan (vs. un 36% de nasales no finales), lo cual es un resultado parecido al de Cali (53% de las nasales finales se labializan vs. un 11% de las nasales no finales), mientras que, en Asunción, solo el 27% de las nasales a final de palabra se labializan contra un 15% de las no finales. Sin embargo, observamos, finalmente, si había una correlación entre la duración de la pausa subsecuente y la aparición de las labializaciones en los contextos no finales, en los que las consonantes nasales correspondientes se encuentran en el interior de la frase. En términos más concretos, medimos la longitud en milisegundos de las pausas subsecuentes a las nasales finales, analizándola como posible factor continuo, para después correlacionar cada valor individual de esta escala con la cantidad de nasales labializadas (indicada bajo «labial» en la Figura 4), frente a aquella de las no labializadas («no-labial» en la Figura 4) en las tres variedades.

Como puede verse en la Figura 3, cuanto más larga es la pausa posterior, mayor es la tasa de labialización en los datos mexicanos. En Asunción, no hay tal tendencia, mientras que en Cali podemos observar la correlación inversa: cuanto más larga es la pausa posterior, menor es la tasa de labialización en estos datos.

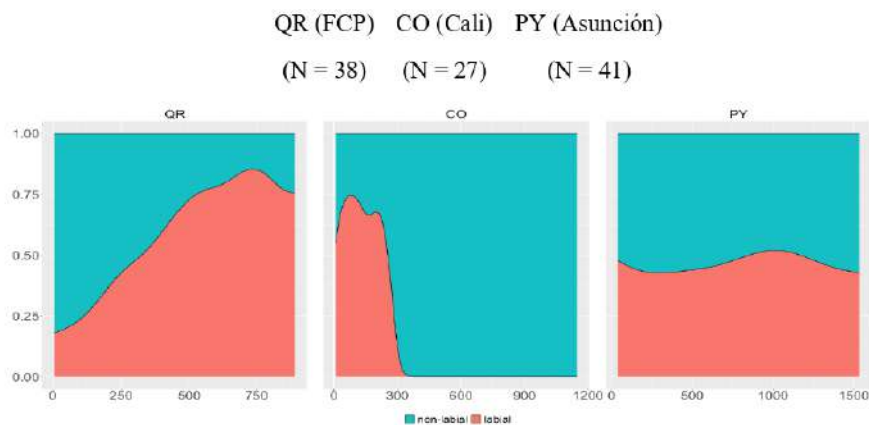


Figura 3. Densidad de labialización (en sepia) en función de la duración de la pausa subsecuente a las nasales en el interior de la frase

4. Interpretación de los datos

El análisis de los datos refleja que, para México y Paraguay, (1) hay más labialización entre los hablantes monolingües, comparado con los bilingües; para las tres regiones, (2) el rol del género queda poco claro, y (3) hay más labialización al final de la frase. Por otro lado, vemos que los datos de Cali y Asunción difieren de aquellos de FCP en varios aspectos: primeramente, la tasa de labialización es mucho más alta en los datos de la península yucateca; en segundo lugar, encontramos un efecto marcado del timbre de la vocal precedente en los datos de la península yucateca, lo que no ocurre en los de Colombia y Paraguay; por último, la duración de la pausa subsiguiente parece determinar la tasa de labialización en los datos de la península yucateca, pero no en aquellos de Colombia y Paraguay. De hecho, es este último resultado el que nos parece más significativo en la comparación, puesto que, en el español yucateco, la labialización de las nasales finales parece estar adquiriendo una nueva función de marcador de límites prosódicos finales, sobre todo en el habla de los hablantes monolingües, mientras que no podemos discernir ningún proceso parecido en las variedades de Colombia y Paraguay investigadas.

En este contexto, se puede considerar el concepto de *función fonológica*, ya que en el español yucateco el rasgo articulatorio [+/- labial] parece estar adquiriendo una función significativa que señala límites entonativos más marcados o pausas a la derecha más largas en comparación con la/s forma/s [-labial] del archifonema /N/ al final de la palabra. Por consiguiente, se puede plantear que la alternancia entre [n] y [m] al final de la palabra está desarrollando una alternancia determinada por una función prosódica-rítmica, de manera que [+labial] señala 'pausa más larga', mientras que [-labial] señala 'pausa corta' o 'ausencia de pausa'. Sin embargo, en sentido estricto, las oposiciones fonológicas permiten distinguir significados al nivel de la palabra, y en este sentido, la oposición [+/- labial] sigue siendo neutralizada al final de la palabra en el español yucateco como en las demás variedades investigadas⁹.

En cuanto al contacto lingüístico, hay que considerar, primero, para Colombia, que los participantes eran todos monolingües en español, de forma que no podemos valorar si el contacto es un factor relevante. En este sentido, optamos, de momento, por ceñirnos a Montes Giraldo (1979), quien descartaba la posible influencia del quichua en la región. Sin embargo, sus observaciones, que son de vieja data, no se pueden dar por sentadas, por lo que sería interesante proceder a futuros estudios empíricos más amplios que abarquen otras zonas de contacto como la del departamento del Cauca, donde se encuentran grupos indígenas con relativa vitalidad de sus lenguas autóctonas (Nasa, Guambianos, Totorós, entre otros), para mostrar o descartar alguna influencia del sustrato indígena.

Con respecto a Paraguay, la amplia extensión del bilingüismo español-guaraní invita a considerar la posibilidad de que el contacto lingüístico haya favorecido las realizaciones labializadas no asimiladoras de las nasales finales de palabra. Sin embargo, como vimos, si existiera tal influencia, no podría ser directa, ya que la lengua guaraní contemporánea y mayoritaria en el Paraguay prohíbe las nasales en posición de coda silábica, tendiendo a asimilar los préstamos que contengan una nasal implosiva mediante la nasalización de las vocales precedentes, o la prenasalización de la consonante de la sílaba siguiente (véase la sección 2.2). Además, como vimos en los resultados, son los monolingües los que tienen las mayores tasas

de labialización en el Paraguay, lo cual dificulta aún más mantener la hipótesis de un posible rol del contacto lingüístico.

En cuanto a la península yucateca, ya vimos que la labialización es también más frecuente entre los hablantes monolingües del español que entre los hablantes bilingües. Sin embargo, a diferencia de la situación del Paraguay, vimos en la sección 2 (1) la preferencia del maya yucateco por las sílabas cerradas y (2) que un buen número de palabras del léxico de esta lengua termina en nasal bilabial. En total, todos los aspectos mencionados al respecto en las secciones 1, 2.1 y 3.2 nos parecen reforzar la hipótesis de que la labialización en Quintana Roo se estableció con base en una influencia indirecta de la lengua indígena de contacto a lo largo de dos fases consecutivas: (1) una fase de polimorfismo extendido, caracterizada por una «sobreoferta» de rasgos lingüísticos y una debilitación de la norma (Lope Blanch, 1987), y (2) una fase de consolidación, no terminada aún, en la que el rasgo aquí investigado desarrolló su nueva función de marcador de límites prosódicos finales en el habla de los hablantes monolingües del español yucateco.

5. Conclusiones

De todo esto, nos inclinamos por concluir que, si bien es probable, para la labialización en la península yucateca, que la labialización de las nasales finales haya sido desencadenada por el contacto con el maya yucateco en un inicio, ahora constatamos que el rasgo se ha desarrollado de forma independiente en un marcador prosódico que supuestamente se usa por los hablantes locales para indicar su identidad yucateca. En cambio, para Paraguay vimos que, al contrario, todos los indicios parecen estar en contra de las hipótesis de contacto que encontramos en la literatura sobre la labialización de las nasales finales en esta región; en esa zona, además, ese rasgo tampoco parece haber desarrollado la nueva función prosódica que se destaca en los datos de la península yucateca. En Colombia, finalmente, descartamos, al igual que Montes Giraldo (1979), la posible influencia del contacto, ya que casos de labialización se dan entre los hablantes monolingües que hemos entrevistado; sin embargo, habría que comparar esos datos con hablantes bilingües de la región del Cauca. En todos los contextos, es particularmente interesante saber si se confirman las tendencias apuntadas en Michnowicz (2021) sobre el abandono del rasgo por parte de las nuevas generaciones de hablantes de español yucateco.

Sin embargo, y aun considerando estas limitaciones, nos parece pertinente destacar que la labialización de las nasales finales parece ser un fenómeno sistemático, en camino de consolidación en términos entonativo-rítmicos, en nuestros datos yucatecos, mientras que no podemos discernir tal desarrollo en el caso de los datos en Colombia y Paraguay. Por consiguiente, podemos concluir que el fenómeno de labialización de nasales finales es funcionalmente distinto en el español de Quintana Roo, comparado con lo que encontramos en las variedades investigadas del Paraguay y de Colombia. Para determinar si las conclusiones pueden extenderse a conjuntos de datos más amplios o a otras regiones yucatecas, colombianas o paraguayas, es aconsejable realizar estudios variacionistas más amplios con el objetivo de (1) verificar los resultados aquí presentados y (2) sacar a la luz cualquier otra similitud o diferencia en la labialización de las nasales finales entre las regiones investigadas.

6. Referencias

Alvar, M. (1969). Nuevas notas sobre el español de Yucatán. *Iberoromania*, 1, 159-189. <https://doi.org/10.1515/iber.1969.1.159>

- Alvar, M. (2001). *El español en Paraguay: Estudios, encuestas, textos*. Universidad de Alcalá.
- Arboleda, R. (2000). El español andino. *Forma y Función*, 13, 85-100.
- Arboleda, R. (2002). El español andino. Segunda parte. *Forma y Función*, 15, 15-40.
- Bolles, D. (2003). The Mayan Franciscan Vocabularies. A preliminary survey. *Estudios de Cultura Maya*, 24, 61-84. <https://doi.org/10.19130/iifl.ecm.2003.24.379>
- Bricker, V., Po'ot Yah, E., & Dzul de Po'ot, O. (1998). *A Dictionary of the Maya Language as Spoken in Hocabá, Yucatán*. University of Utah Press.
- Buesa Oliver, T., & Flórez, L. (1956). *El Atlas Lingüístico-Etnográfico de Colombia*. Instituto Caro y Cuervo.
- Cassano, P. V. (1977). La influencia del maya en la fonología del español de Yucatán. *Anuario de Letras*, 15, 95-113.
- DATAtab Team (2023). *Kappa de Fleiss*. <https://datatab.es/tutorial/fleiss-kappa>
- De Granda, G. (1982). Observaciones sobre la fonética del español en el Paraguay. *Anuario de Letras*, 20, 145-194.
- Dessaint, M. (1981). *La langue guarani. Esquisse d'une typologie intrene du guarani paraguayen contemporain* [tesis de doctorado, Université de Paris Sorbonne - Paris IV].
- Estigarribia, B. (2020). *A Grammar of Paraguayan Guarani*. UCL Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctv13xpsc>
- File-Muriel, R., & Orozco, R. (2012). *Colombian Spanish at the Turn of 21st Century*. Vervuert-Iberoamericana.
- Flórez, L. (1951). *La pronunciación del español de Bogotá*. Instituto Caro y Cuervo.
- Flórez, L. (1963). El español hablado en Colombia y su Atlas lingüístico. *Thesaurus*, 1(2), 268-356.
- Flórez, L. (1950). El habla del Chocó. *Thesaurus*, 1(1), 110-116.
- García Fajardo, J. (1984). *Fonética del español de Valladolid, Yucatán*. UNAM.
- García, M. & Rodríguez, M. (1998). Estudio acústico de las consonantes nasales del español. *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, 9, 37-64.
- Gregores, E., & Suárez, J. A. (1967). *A description of colloquial guarani*. Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783111349633>
- Heller, M. (2010). The Commodification of Language. *Annual Review of Anthropology*, 39(1), 101-114. <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.012809.104951>
- Hualde, J. I. (2021). 24 Spanish. En Gabriel, C., Gess, R., & Meisenburg, T. (eds), *Manual of Romance Phonetics and Phonology* (pp. 779-807). De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110550283-025>
- Klee, C. A. (2009). Migrations and globalization: Their effects on contact varieties of Latin American Spanish. En Lacorte, M., & Leeman, J. (eds), *Español en Estados Unidos y*

- otros contextos de contacto* (pp. 39-66). Iberoamericana Vervuert. <https://doi.org/10.31819/9783865279033-004>
- Klee, C. A., & Lynch, A. (2009). *El español en contacto con otras lenguas*. Georgetown University Press. <https://doi.org/10.1353/book13061>
- Labov, W. (1966). *The social stratification of English in New York City*. Cambridge University Press.
- Lope Blanch, J. M. (1980). La interferencia lingüística: Un ejemplo del español yucateco. *Thesaurus*, 35, 80-97.
- Lope Blanch, J. M. (1987). *Estudios sobre el español de Yucatán*. UNAM.
- Lope Blanch, J. M. (1990). *Investigaciones sobre dialectología mexicana*. UNAM.
- Martínez Huchim, P. (2014). *Diccionario Maya de bolsillo*. Editorial Dante.
- Michnowicz, J. (2006a). Final -m in Yucatan Spanish: a rapid and anonymous survey. En Montreuil, J.-P. Y. (ed.), *New Perspectives on Romance Linguistics* (vol. 2), John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/cilt.276.12mic>
- Michnowicz, J. (2006b). *Linguistic and social variables in Yucatán Spanish*. [tesis de doctorado, Pennsylvania State University].
- Michnowicz, J. (2007). El habla de Yuucatám: Final [m] in a Dialect in Contact. En Holmquist, J., Lorenzino, A., & Lotfi, S. (eds.), *Selected proceedings of The Third Workshop on Spanish Sociolinguistics (WSS3)* (pp. 83-43). Cascadilla Proceedings Project. www.lingref.com/cpp/wss/3/paper1524.pdf
- Michnowicz, J. (2008). Final nasal variation in Merida, Yucatán. *Spanish in Context*, 5(2), 278-303. <https://doi.org/10.1075/sic.5.2.13mic>
- Michnowicz, J. (2021). Apparently real changes: Revisiting final /-m/ in Yucatan Spanish. En Díaz-Campos, M. (ed.), *The Routledge Handbook of Variationist Approaches to Spanish* (pp. 249-262). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780429200267-23>
- Montes Giraldo, J. (1979). Un rasgo dialectal del occidente de Colombia: -n>-m. En *Homenaje a Fernando Antonio Martínez* (pp. 215-220). Instituto Caro y Cuervo.
- Montes Giraldo, J. (1982). El español de Colombia. Propuesta de clasificación dialectal. *Thesaurus: Boletín Del Instituto Caro y Cuervo*, 37(1), 23-92.
- Mora Monroy, S. (1996). Dialectos del español de Colombia. Caracterización léxica de los subdialectos andino-sureño y caucano-valluno. *Thesaurus: boletín del Instituto Caro y Cuervo*, 51(1), 1-26.
- Moreno Fernández, F. (2018). *Diccionario de anglicismos del español estadounidense*. Harvard University. <https://doi.org/10.15427/OR037-01/2018SP>
- Orozco, R. (2010). Variation in the Expression of Nominal Possession in Costeño Spanish. *Spanish in Context*, 7(2), 194-220. <https://doi.org/10.1075/sic.7.2.03oro>

- Pfeiler, B. (1992). Así som, los de Yucatam. En De la Garza Camino, M. (ed.) *Memorias del Primer Congreso Internacional de Mayistas* (pp. 110-122). UNAM.
- Pinta, J., & Smith, J. L. (2017). Spanish Loans and Evidence for Stratification in the Guarani Lexicon. En Estigarríbia, B., & Pinta, J. (eds), *Guarani linguistics in the 21st century* (pp. 285-314). Brill. https://doi.org/10.1163/9789004322578_010
- Quilis, A. (1981). *Fonética acústica de la lengua española*. Madrid: Gredos.
- Ramos i Duarte, F. (1895). *Diccionario de mejicanismos. Colección de locuciones i frases viciosas con sus correspondientes críticas i correcciones fundadas en autoridades de la lengua: máximas, refranes, provincialismos i remoques populares de todos los estados de la República Mejicana*. Imprenta de Eduardo Dublán.
- Rojas, E. M. (1969). *Aspectos del habla de San Miguel de Tucumán*. Universidad Nacional de Tucumán.
- Rosado Robledo, L. (2012). *Estudio Sociolingüístico de la Ciudad de Mérida, Yucatán* [tesis de maestría, Universidad Nacional Autónoma de México].
- Ruiz Vásquez, N. F. (2020). El español de Colombia. Nueva propuesta de división dialectal. *Lenguaje*, 48(2), 160-195. <https://doi.org/10.25100/lenguaje.v48i2.8719>
- Straight, S. H. (1976). *The acquisition of Maya phonology: variation in Yucatec child language*. Garland Pub.
- Suárez Molina, V. (1996). *El español que se habla en Yucatán*. UADY.
- Yager, K. (1989). La -m bilabial en posición final absoluta en el español hablado en Mérida, Yucatán (México). *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 37, 83-94. <https://doi.org/10.24201/nrfh.v37i1.731>

¹ Los hablantes bilingües con español como lengua dominante son «hablantes [del español yucateco] con un dominio no fluido o pasivos del maya» (Michnowicz, 2006b, p. 191) que muestran «algún conocimiento del maya, cuyos padres o abuelos hablan maya, y que pueden al menos entender una conversación en esa lengua, aunque respondan en español» (Michnowicz, 2006b, p. 191), mientras que los «hablantes con dominio fluido del maya» son aquellos que hablan tanto el español como el maya yucateco con fluidez. En el presente artículo, a los primeros se les denominará «hablantes con español como lengua dominante», y a los segundos, «hablantes bilingües equilibrados».

² Se trata de un diccionario maya-español datado entre 1580 y 1614; Fray Antonio de Ciudad Real (Bolles, 2003).

³ Como nos ha sugerido uno de los evaluadores de este trabajo, es importante destacar que estas consideraciones son empíricas; es decir, no hay corroboración acústica o experimental al respecto.

⁴ Como hemos expuesto arriba, y a pesar de lo que afirma De Granda, en maya yucateco, el punto de articulación del fonema nasal no es distintivo en posición implosiva. En cuanto al

guaraní, y como veremos más adelante, no hay fonemas consonánticos en dicha posición, sino que existen fonemas prenasalizados /mb/ que solo aparecen en posición explosiva (véase *infra*).

⁵ El Atlas Lingüístico-Etnográfico de Colombia (ALEC) es la obra descriptiva más importante que se ha hecho sobre el español hablado en Colombia. Fue dirigida por Luis Flórez y publicada por el Instituto Caro y Cuervo entre 1981 y 1983. Puede consultarse en <https://lenguasdecolombia.caroycuervo.gov.co/contenido/Espanol-de-Colombia/introduccion>. El Instituto Caro y Cuervo desde el 2015 ha venido trabajando en la digitalización del Atlas.

⁶ Utilizamos las abreviaturas «m» para *mujeres* y «h» para *hombres*.

⁷ <https://www.fon.hum.uva.nl/praat>

⁸ En la técnica de juicios perceptivos auditivos con tres jueces obtuvimos valores de concordancia entre observadores de Kappa de Fleiss alrededor de 1 para cada una de las tres bases de datos. El valor de concordancia entre observadores de Kappa de Fleiss mide el grado de concordancia de las evaluaciones nominales u ordinales realizadas por múltiples evaluadores cuando se evalúan las mismas muestras (DATAtab Team, 2023).

⁹ Opinamos que este aspecto merecería una discusión teórica más larga y elaborada acerca de varios conceptos fonológicos como, por ejemplo *función fonológica*, *distinción significativa*, etc., que desbordaría ostensiblemente el presente estudio.

[FYF] Sobre su artículo para Forma y Función

Revista Forma y Función <fyf_fchbog@unal.edu.co>

27 septembre 2023 à 13:37

À : Melanie Uth <uth@uni-potsdam.de>, Élodie Blestel <elodie.blestel@sorbonne-nouvelle.fr>, Santiago Sánchez Moreano <santiago.sanchez-moreano@open.ac.uk>

Estimados Melanie Uth, Élodie Blestel, Santiago Sánchez Moreano:

Les informamos que su artículo ha sido aprobado para ser publicado. Nos comunicaremos con ustedes en el momento en que comience la fase de corrección de estilo.

Cordialmente,

Asistente editorial

Revista Forma y Función

www.formayfuncion.unal.edu.co | Tel. (571)3165000 Ext. 16650

ISSN Impreso: 0120-338X | **ISSN En línea:** 2256-5469

Departamento de Lingüística | Universidad Nacional de Colombia

Aviso legal: El contenido de este mensaje y los archivos adjuntos son confidenciales y de uso exclusivo de la Universidad Nacional de Colombia. Se encuentran dirigidos sólo para el uso del destinatario al cual van enviados. La reproducción, lectura y/o copia se encuentran prohibidas a cualquier persona diferente a este y puede ser ilegal. Si usted lo ha recibido por error, infórmenos y elimínelo de su correo. Los Datos Personales serán tratados conforme a la Ley 1581 de 2012 y a nuestra Política de Datos Personales que podrá consultar en la página web www.unal.edu.co. Las opiniones, informaciones, conclusiones y cualquier otro tipo de dato contenido en este correo electrónico, no relacionados con la actividad de la Universidad Nacional de Colombia, se entenderá como personales y de ninguna manera son avaladas por la Universidad.

3. Le signifiant comme pratique processuelle : entre discrétisation et traduction

3.1 Blestel É., « Chronosyntaxe comparée des prédicats verbaux en guarani et en espagnol : Pour une autre approche des ‘conjugaisons’ », in Blestel É. & Fortineau-Brémond C. (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges : Lambert-Lucas, 2018, p. 223-249.

Résumé en français

En guarani paraguayen, langue agglutinante de la famille tupi-guarani qui présente *a priori* un alignement typologique de type actif-statif (Klimov 1974), les relations entre actants sont marquées par la présence de morphèmes personnels antéposés au verbe. On a par conséquent coutume de distinguer deux types de « conjugaisons » en fonction du rôle sémantico-syntaxique du morphème requis en antéposition par le verbe : une première série marque les verbes dits « areales » (Guasch 1944/1996 : 114), c’est-à-dire les verbes dont la construction prévoit dans la plupart des occurrences la marque morphologique de l’agentif entendu au sens de D. Creissels (2006 : 283) alors que la seconde série marque les verbes dits « chendales » (Guasch 1944/1996 : 115), dont la construction suppose plutôt la présence de morphèmes patientifs en antéposition.

Cette distribution paradigmatique des verbes selon les marques personnelles qu’ils requièrent en antéposition a été largement reprise par les grammairiens. Cependant, elle appelle deux observations.

- Sur le plan sémiologique, s’il existe bien un paradigme personnel exclusif de l’agentif en guarani – à savoir, les morphèmes *a-*, *re-*, *o-*, *ro-*, *ja-/ña-*, *pe-* –, tel n’est pas le cas pour les morphèmes dits « patientifs » (Durand 2011 : 10). Ceux-ci présentent en effet une certaine isomorphie avec d’autres paradigmes : celui des pronoms toniques utilisés dans le marquage de la thématization (*che*, *nde*, *ha’e*, *ore*, *ñande*, *peê*, *ha’ekuéra*) d’une part, et celui qui contribue à l’élaboration des syntagmes obliques et à l’expression de la possession par juxtaposition (*che-*, *nde-*, *i-*, *ore-*, *ñande-/ñane-*, *pende/pene*), d’autre part. Cette première remarque invite dès lors à remettre en question la nature verbale des prédicats formés avec cette deuxième série – problème qui a par ailleurs été soulevé par des spécialistes d’autres dialectes tupi-guarani (Couchili, Maurel & Queixalós 2002, Dietrich 2001, Rodrigues 1996, Rose 2003) – mais elle invite aussi à reconsidérer la portée de la « chronosyntaxe » (Macchi 2005 et suiv.) des morphèmes personnels de ce paradigme non marqué, tant il est vrai que le moment de leur apparition dans la syntaxe phrastique sera déterminant dans l’interprétation de ces formes en discours.

- Par ailleurs, sur un plan strictement syntaxique, trois autres éléments viennent mettre à mal cette bipartition du paradigme conjugationnel : l’existence de lexèmes verbaux « convertibles » qui s’associent aux deux séries de morphèmes personnels ; le problème des changements de valence et l’alternance des morphèmes de personne qui en résulte ; et, enfin, le problème de la « conjugaison pronominale » (Krivoshein de Canese & Acosta 2007, Palacios Alcaine 1999, Trinidad Sanabria 1997, Zarratea 2002) des verbes transitifs, pour lesquels la présence d’un morphème de 1^{re} ou 2^e personne en fonction d’objet syntaxique entraîne la disparition du morphème agentif (série en *a-*) qui se substitue à celui qui occupe la fonction de sujet dans les autres contextes.

Après avoir présenté le système des marques de personnes dans les prédicats verbaux du guarani, nous le confronterons à celui de l’espagnol afin de montrer comment la réduction de

ces prédicats à des conjugaisons qui prennent pour modèle celui de la grammaire espagnole n'est pas adéquate en ce sens qu'elle ne rend pas compte de la dimension chronosyntaxique des complexes verbaux en guarani, dimension qui s'avère pourtant indispensable pour en comprendre le fonctionnement en discours.

Chronosyntaxe comparée des prédicats verbaux en guarani et en espagnol : pour une autre analyse de la conjugaison

Élodie Blestel

EA 7345 – CLESTHIA, Université Sorbonne Nouvelle

Résumé

En guarani paraguayen, langue agglutinante de la famille tupi-guarani qui présente *a priori* un alignement typologique de type actif-statif (Klimov 1974), les relations entre actants sont marquées par la présence de morphèmes personnels antéposés au verbe. On a par conséquent coutume de distinguer deux types de « conjugaisons » en fonction du rôle sémantico-syntaxique du morphème requis en antéposition par le verbe : une première série marque les verbes dits « areales » (Guasch 1944/1996 : 114), c'est-à-dire les verbes dont la construction prévoit dans la plupart des occurrences la marque morphologique de l'*agentif* entendu au sens de D. Creissels (2006a : 283) alors que la seconde série marque les verbes dits « chendales » (Guasch 1944/1996 : 115), dont la construction suppose plutôt la présence de morphèmes patientifs en antéposition.

Cette distribution paradigmatique des verbes selon les marques personnelles qu'ils requièrent en antéposition a été largement reprise par les grammairiens. Cependant, elle appelle deux observations.

– Sur le plan sémiologique, s'il existe bien un paradigme personnel exclusif de l'*agentif* en guarani, tel n'est pas le cas pour les morphèmes dits « patientifs » (Durand 2011 : 10). Ceux-ci présentent en effet une certaine isomorphie avec d'autres paradigmes : celui des pronoms toniques utilisés dans le marquage de la thématization d'une part, et celui qui contribue à l'élaboration des syntagmes obliques et à l'expression de la possession par juxtaposition, d'autre part. Cette première remarque invite dès lors à remettre en question la nature verbale des prédicats formés avec cette deuxième série – problème qui a par ailleurs été soulevé par des spécialistes d'autres dialectes tupi-guarani – mais elle invite aussi à reconsidérer la portée de la « chronosyntaxe » (Macchi 2005 et suiv.) des morphèmes personnels de ce paradigme non marqué, tant il est vrai que le moment de leur apparition dans la syntaxe phrastique sera déterminant dans l'interprétation de ces formes en discours.

– Par ailleurs, sur un plan strictement syntaxique, trois autres éléments viennent mettre à mal cette bipartition du paradigme conjugationnel : l'existence de lexèmes verbaux « convertibles » qui s'associent aux deux séries de morphèmes personnels ; le problème des changements de valence et l'alternance des morphèmes de personne qui en résulte ; et, enfin, le problème de la « conjugaison pronominale » des verbes transitifs, pour lesquels la présence d'un morphème de 1^{re} ou 2^e personne en fonction d'objet syntaxique entraîne la disparition du morphème agentif (série en *a-*) qui se substitue à celui qui occupe la fonction de sujet dans les autres contextes.

Après avoir présenté le système des marques de personnes dans les prédicats verbaux du guarani, nous le confronterons à celui de l'espagnol afin de montrer comment la réduction de ces prédicats à des conjugaisons qui prennent pour modèle celui de la grammaire espagnole n'est pas opérante en ce sens qu'elle ne rend pas compte de la dimension chronosyntaxique des complexes verbaux en guarani, dimension qui s'avère pourtant indispensable pour en comprendre le fonctionnement en discours.

Resumen

En el guaraní de Paraguay, lengua aglutinante de la familia tupí-guaraní que presenta en principio un alineamiento morfosintáctico de tipo activo-inactivo (Klimov 1974), las relaciones entre los argumentos están marcadas por la presencia de morfemas personales antepuestos al verbo. Este hecho hace que, en esta lengua, suelen distinguirse dos series de « conjugaciones », dependiendo del rol sintáctico-semántico del morfema antepuesto requerido por el verbo: una primera serie está formada por los verbos considerados como « areales » (Guasch 1944/1996: 114), es decir, verbos cuya construcción requiere, en la mayoría de los casos, la marca morfológica de lo *agentivo* tal como lo entiende D. Creissels (2006a: 283), mientras que una segunda serie estaría compuesta por los verbos considerados como « chendales » (Guasch 1944/1996: 115), cuya construcción implica la presencia de morfemas « pacientivos » (Durand 2011: 10) antepuestos.

Los gramáticos han retomado ampliamente la distribución paradigmática de los verbos según las marcas personales que necesitan en anteposición; sin embargo, esta distribución en dos series requiere dos observaciones:

– En primer lugar, desde un punto de vista semiológico, aunque existe un paradigma exclusivo de lo *agentivo* en guaraní, este fenómeno no parece darse en el caso de los « morfemas pacientivos ». Estos últimos presentan más bien cierta isomorfía con otros paradigmas: por un lado, con el paradigma de los pronombres tónicos utilizados en la tematización, y por otro, con el que contribuye a la elaboración de los sintagmas oblicuos y a la expresión de la posesión mediante yuxtaposición. Este hecho, como ya ha sido señalado en estudios sobre otros dialectos tupi-guaraní, no sólo cuestiona a nuestro juicio la naturaleza verbal de este tipo de predicados, sino que, además,

invite a reconsiderar el alcance de la « cronosintaxis » (Macchi 2005 *et seq.*) de los morfemas personales de este paradigma no marcado, ya que el momento de su aparición en la sintaxis oracional será determinante en la interpretación de estas formas en discurso.

– En segundo lugar, desde un punto de vista estrictamente sintáctico, otros tres elementos socavan esta bipartición del paradigma conjugacional: la existencia de lexemas verbales « convertibles » que se asocian con las dos series de morfemas personales; el problema de los cambios de valencia y la alternancia en los morfemas de persona que resulta de ella; por último, el problema de la « conjugación pronominal » de los verbos transitivos, para los cuales la presencia de un morfema de 1ª o 2ª persona en función de objeto sintáctico provoca la desaparición del morfema agentivo (serie en *a-*), ya que la marca de objeto se sustituye al morfema que ocupa la función de sujeto en los demás contextos.

Tras presentar el sistema de las marcas de persona en los predicados verbales del guaraní, lo cotejaremos con el del español, para mostrar cómo la reducción de estos predicados a conjugaciones que tienen como modelo el de la gramática española no es adecuada, ya que no refleja la dimensión cronosintáctica de los complejos verbales en guaraní, la cual resulta sin embargo indispensable para comprender su funcionamiento discursivo.

Introduction

Les premières descriptions de la langue guarani, langue amérindienne de la famille tupi-guarani parlée par environ six millions de locuteurs répartis entre le Paraguay, l'Argentine, la Bolivie et le Brésil, ont été favorisées par la colonisation et l'évangélisation à l'époque coloniale, aux XVII^e et XVIII^e siècles²⁸². Si, à cette époque, les missionnaires jésuites concurent leurs premières grammaires à l'aune des catégories gréco-latines dont ils disposaient, il semble qu'on peine encore aujourd'hui à s'extraire du modèle latin, puis espagnol, pour décrire une langue pourtant typologiquement fort différente. La description du verbe guarani n'échappe pas à cette règle ; aussi avons-nous souhaité mettre en regard les descriptions des deux systèmes de conjugaison afin de mettre au jour ce qui, dans les descriptions actuelles du guarani, peut prêter à confusion.

En guarani paraguayen, les relations entre actants sont marquées par la présence de morphèmes personnels antéposés au verbe. En raison de cette particularité, A. Guasch a proposé de distinguer deux grands types de « conjugaisons » en fonction du rôle sémantico-syntaxique du morphème requis en antéposition par le verbe : une première série marque les verbes dits « areales » (Guasch 1944/1996 : 114), c'est-à-dire les verbes dont la construction prévoit dans la plupart des occurrences la marque morphologique de l'*agentif* entendu au sens de D. Creissels (2006a : 283) alors que la seconde série marque les verbes dits « chendales » (Guasch 1944/1996 : 115), dont la construction suppose plutôt la présence de morphèmes « patientifs » (Durand 2011 : 10) en antéposition²⁸³.

Cette distribution paradigmaticque des verbes selon les marques personnelles qu'ils requièrent en antéposition a été largement reprise par les grammairiens. Cependant, elle appelle deux observations :

– Sur le plan sémiologique, s'il existe bien un paradigme personnel exclusif de l'*agentif* en guarani – à savoir, les morphèmes *a-*, *re-*, *o-*, *ro-*, *ja-/ña-*, *pe-*, tel n'est pas le cas pour les morphèmes dits « patientifs ». Ceux-ci présentent en effet une certaine isomorphie avec d'autres paradigmes : celui des pronoms toniques utilisés dans le marquage de la

²⁸² Nous remercions Capucine Boidin (IHEAL / université Sorbonne Nouvelle) et Yves Macchi (université Lille 3) pour leur relecture et leurs conseils.

²⁸³ L'*agentif* et le *patientif* désignent les termes de la construction d'un verbe « si et seulement si leurs propriétés syntaxiques sont identiques à celles des termes représentant l'agent et le patient des verbes d'action prototypiques dans une construction où ces termes ont tous deux des propriétés typiques de termes syntaxiques nucléaires » (Creissels 2006a : 283).

thématisation (*che, nde, ha'e, ore, ñande, pee*²⁸⁴, *ha'ekuéra*) d'une part, et celui qui contribue à l'élaboration des syntagmes obliques et à l'expression de la possession par juxtaposition (*che-, nde-, i-, ore-, ñande-, pende*²⁸⁵), d'autre part. Cette première remarque invite dès lors à remettre en question la nature verbale des prédicats formés avec cette deuxième série – problème qui a par ailleurs été soulevé par des spécialistes d'autres dialectes tupi-guarani (Couchili, Maurel & Queixalós 2002, Dietrich 2001, Rodrigues 1996, Rose 2003 et 2011) – mais elle suppose aussi de reconsidérer la portée de la « chronosyntaxe »²⁸⁶ des morphèmes personnels de ce paradigme non marqué, tant il est vrai que le moment de leur apparition dans la syntaxe phrastique sera déterminant dans l'interprétation de ces formes en discours.

– Par ailleurs, sur un plan strictement syntaxique, trois autres éléments viennent mettre à mal cette bipartition du paradigme conjugationnel : l'existence de lexèmes verbaux « convertibles » qui s'associent aux deux séries de morphèmes personnels ; le problème des changements de valence et l'alternance des morphèmes de personne qui en résulte ; et, enfin, le problème de la « conjugaison pronominale » (Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007, Palacios Alcaine 1999, Trinidad Sanabria 1997, Zarratea 2002) des verbes transitifs, pour lesquels la présence d'un morphème de 1^{re} ou 2^e personne en fonction d'objet syntaxique entraîne la disparition du morphème agentif (série en *a-*) qui se substitue à celui qui occupe la fonction de sujet dans les autres contextes.

Nous tenterons de comprendre dans quelle mesure cette conception du système de la conjugaison du verbe guarani fondée sur les morphèmes personnels antéposés au verbe, parce qu'elle est calquée sur des schémas d'analyse traditionnellement appliqués aux langues romanes, n'épouse pas tout-à-fait le fonctionnement de la langue guarani. Pour ce faire, nous présenterons le système des morphèmes personnels du guarani, puis la syntaxe des prédicats verbaux de cette langue, et enfin nous la mettrons en regard de celle de la langue espagnole. Nous entendons ainsi faire apparaître la dimension chronosyntaxique des complexes verbaux en guarani, dont une classification plus élégante pourrait être une tripartition en termes de configurations interlocutives. Cette réflexion d'ordre à la fois typologique et épistémologique nous invite plus généralement à repenser la question des schémas d'analyse traditionnellement appliqués à l'analyse des prédicats personnels, à savoir les « conjugaisons », dont la nature fixiste et conventionnelle évacue la dimension chronosyntaxique de la genèse du prédicat personnel, que ce soit pour le guarani comme pour l'espagnol.

1. Les morphèmes personnels en guarani

Nous entendons par « morphèmes personnels » l'ensemble des formes qui renvoient aux divers rangs de personnes, dont la dénotation ne peut être saisie qu'en fonction de la situation (ou du co(n)texte phrastique) et qui occupent des positions syntaxiques différentes, à savoir :

– DANS LES SYNTAGMES VERBAUX :

- Sujet des verbes transitifs :

²⁸⁴ Dans la région de Misiones, les locuteurs utilisent généralement *pende* et non pas *pee*.

²⁸⁵ Les morphèmes *nde-*, *i-*, *ñande* et *pende* présentent également une série d'allomorphes en fonction du contexte phonologique immédiat (voir table 2 « Les morphèmes personnels non marqués du guarani » *infra*).

²⁸⁶ Nous adoptons ce concept forgé par Y. Macchi, qui envisage la syntaxe comme un processus temporel qu'il faut appréhender dans sa successivité opérative (voir Macchi 2005, 2006, 2008a, 2008b).

1) *Ajuka jaguarete*
A-juka / jaguarete
AG1Sing-tuer / jaguar²⁸⁷
Je tue le jaguar

○ Sujet des verbes intransitifs :

2) *Aguata*
A-guata
AG1Sing-marche(r)
Je marche

○ Sujet des verbes intransitifs attributifs, dont nous verrons plus avant que le statut de prédicat verbal est discutable :

3) *(Che) CHEangedkói*²⁸⁸
(Che) che-angedkói
(P1Sing) / P1Sing-inquiétude²⁸⁹
Je m'inquiète

○ Objet des verbes transitifs :

4) *(Nde) CHErecha*
(Nde) / che-r-echa
(P2Sing) / P1Sing-Relationnel-regard(er)
Tu me regardes

– DANS LES SYNTAGMES NOMINAUX :

Les morphèmes personnels peuvent contribuer à l'expression de la possession par juxtaposition :

5) *CHEpo*
Che / po
P1Sing. / main
Ma main

Cette configuration syntaxique peut également correspondre à une attribution (seule la prosodie peut différencier les deux en guarani paraguayen) :

6) *CHEkuña*
Che / kuña
P1Sing / femme
Ma femme OU Je suis une femme

²⁸⁷ Nous notons « AG1Sing » le morphème agentif de 1^{re} personne du singulier.

²⁸⁸ Le morphème personnel thématique, dont la présence n'est pas obligatoire, est indiqué entre parenthèses.

²⁸⁹ Nous notons « P1Sing » le morphème de personne non marqué de 1^{re} personne du singulier. Voir *infra* pour les raisons de ce choix.

– DANS LES SYNTAGMES OBLIQUES (*i.e.*, quand l'un des actants est marqué à l'extérieur du syntagme verbal – lequel peut être délimité morphologiquement par la négation qui entoure le segment de *nd...i/ri-*, accompagné d'un suffixe) :

- 7) Umi kuimba'e he'i ÑANDÉVE heta mba'e.
 Umi / kuimba'e / he'i /ñandé – ve / heta / mba'e
 Dém.Pl. / homme / DireP3Sing / P1Plur-cible / beaucoup / chose
 Ces hommes nous racontent beaucoup de choses.
- 8) *Nde resarai piko CHEhegui*
 Nde / r-esarai / piko / che-hegui
 P2Sing-relationnel-oublier / Interr. / P1Sing -Orig.
 M'as-tu oublié ?
- 9) *Añeha 'ārō ICHUGUI*
 A-ñeha 'ārō / ichu-gui
 AG1Sing-attente / SP3Sing -Orig.
- 10) *Oñangareko CHErehe*
 O-ñangareko / che-rehe
 AG3Sing-prendre soin / SP1Sing-“à propos de”
 Il prend soin de moi.
- 11) *Nde remaña ORE rehe*
 Nde / re-maña / ore rehe
 P2Sing / AG2 Sing-regarder / P1Plur-excl-“à propos de”
 Tu nous regardes.

De l'examen des contextes syntaxiques dans lesquels peuvent apparaître ces morphèmes personnels, à savoir, dans les syntagmes verbaux, nominaux et obliques, nous pouvons affirmer que, d'un point de vue sémiologique, il existe deux séries de morphèmes personnels : la série en *a-* et la série en *che-*.

La première série, dont la première personne est marquée par le morphème *a-*, renvoie qu'au rôle sémantique d'agent et occupe toujours la fonction de sujet syntaxique :

Table 1 – Les morphèmes personnels agentifs du guarani

SINGULIER	
1	<i>a-</i>
2	<i>re-</i>
3	<i>o-</i>
PLURIEL	
1 incl. ²⁹⁰	<i>ja-/ña-</i>
1 excl.	<i>ro-</i>
2	<i>pe-</i>
3	<i>o-</i>

²⁹⁰ Il existe deux marques de 1^{re} personne du pluriel en guarani : le *nous* « inclusif » et le *nous* « exclusif » (*i.e.*, qui exclut l'interlocuteur).

- En revanche, on trouve la deuxième série, en *che-* :
- en position thématique, un deuxième morphème personnel étant alors repris en position de clitique : *CHE CHE* *angedkói* (ex. 3), *NDE RES* *arai piko che* *hegui* (ex. 8) ;
 - dans les constructions possessives et attributives : *CHE po* (ex. 5), *CHE kuña* (ex. 6) ;
 - dans les constructions transitives en fonction de complément d'objet direct : *Nde CHE* *erecha* (ex. 4) ;
 - dans la construction des obliques : *Nde resarai piko CHE* *hegui* (ex. 8).

Si nous observons les morphèmes de cette deuxième série dans son ensemble, nous constatons que les marques de l'interlocution (1^{re} et 2^e personnes du singulier et du pluriel) présentent les mêmes formes dans toutes les positions syntaxiques, à l'exception des formes *ro-* et *po-*, présentées dans la table 2 ci-dessous, lesquelles correspondent aux morphèmes agentifs de la configuration interlocutive 1^{re} > 2^e personne dans le cas des constructions transitives, nous y reviendrons.

Le système de la 3^e personne fonctionne de manière tout autre : il n'existe pas de morphème de 3^e personne en position d'objet antéposé, celui-ci apparaissant toujours après le verbe, dans un syntagme oblique. Par ailleurs, la personne thématifiée sera marquée par la forme *ha'e* et non pas par *i-*, ni l'un de ses allomorphes :

Table 2 – Les morphèmes personnels non marqués du guarani

P	THÈME	POSS./ATTRIB.	OBJET (CONSTR. TRANSITIVE)	OBLIQUES
SINGULIER				
1	<i>che</i>	<i>che-</i>	<i>che-</i>	<i>che-</i> + suffixe
2	<i>nde</i>	<i>nde-/ne-</i>	<i>nde-/ne-/ro-</i>	<i>nde-/ne-</i> + suffixe
3	<i>ha'e</i>	<i>i-/hi'-/ij-/iñ-</i>	∅ (oblique >>>)	<i>i-</i> + suffixe
PLURIEL				
1 incl.	<i>ñande</i>	<i>ñande-/ñane-</i>	<i>ñande-/ñane-</i>	<i>ñande-</i> + suffixe
1 excl.	<i>ore</i>	<i>ore-</i>	<i>ore-</i>	<i>ore-</i> + suffixe
2	<i>peẽ</i>	<i>pende-/pene-</i>	<i>pende-/pene-/po-</i>	<i>pende-/pene-</i> + suffixe
3	<i>ha'ekuéra</i>	<i>i-/hi'-/ij-/iñ-</i>	∅ (oblique >>>)	<i>i-</i> + suffixe

Ces premières observations nous permettent de poser que si les éléments de la première série renvoient bien à des personnes agentives, on peut dire de la seconde qu'elle ne donne que des indices de personne et de nombre.

Pourtant, comme nous l'avons évoqué en introduction, cette répartition entre deux séries de morphèmes est communément reprise, depuis la proposition du père Guasch (1944/1996), pour distinguer deux, voire trois, types de conjugaison en guarani. Nous nous intéresserons dans ce qui suit à la façon dont sont présentées les conjugaisons du verbe et au fonctionnement du prédicat verbal dans cette langue.

2. Des morphèmes personnels antéposés aux types de « conjugaison »

Les principaux types de conjugaisons présentés dans les grammaires du guarani sont les suivants : les verbes « areales » (et la variante des verbes dits « aireales »), les verbes « chendales » et, dans certaines grammaires, les verbes dits « pronominaux » (Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007, Palacios Alcaine 1999, Trinidad Sanabria 1997, Zarratea 2002).

2.1 Verbes « areales » et « aireales »

Le premier type correspond aux verbes dits « areales » (Guasch 1944/1996 : 114). Ces verbes qu'on qualifie ailleurs de « propres » (Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007 : 74 ; Trinidad Sanabria 1997 : 53 ; Zarratea 2002 : 70), d'« actifs » (Ayala 1996 : 278) ou de « prédicatifs » (Palacios Alcaine 1999 : 56), prévoient les marques morphologiques agentives en antéposition (*a-*, *re-*, *o-*, *ro-*, *ja-ñā-*, *pe-*) et concernent des verbes transitifs et intransitifs :

- 12) *JA'u pira*
Ja-'u / pira
AG1Pl.Incl.-manger / poisson
Nous mangeons du poisson

- 13) (*Ore*) *ROke kyhápe*
(Ore) / ro-ke / kyha-pe
P1Pl.Excl. / AG1 Pl. Excl.-dormir / hamac-Loc.
Nous dormons dans des hamacs (mais pas vous)

Nous devons mentionner dans cette catégorie le sous-type des verbes « aireales » qui antéposent les mêmes morphèmes mais conservent un *-i-*, qui semble être un résidu de marque d'objet incorporé, ce qui expliquerait pourquoi il s'agit toujours de verbes qui apparaissent dans des constructions transitives :

- 14) *Mba'épa REipota*
Mba'e-pa / re-i-pota
Quoi (chose)-aspect TOT / AG2Sing-Obj.-Vouloir/désir, volonté
Que veux-tu ?

- 15) *Jagua Oisu'u ichupe ndaje.*
Jagua / o-i-su'u / ichupe / ndaje
Chien / AG3Sing-Obj.-mordre / P3Sing + cible / Évidentiel
Il paraît que le chien l'a mordu

2.2 Verbes « chendales »

D'autre part, on affirme qu'il existe une deuxième grande série de verbes, les verbes « chendales », également appelés « attributifs » (Ayala 1996 : 278 ; Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007 : 74 ; Palacios Alcaine 1999 : 56) qui se construisent avec le paradigme en *che-* en antéposition. Ce paradigme est présenté ci-après :

Table 3 – Les morphèmes personnels antéposés dans les constructions attributives du guarani

SINGULIER	
1	<i>che-</i>
2	<i>nde-/ne-</i>
3	<i>i-/hi'-/ij-/iñ-</i>
PLURIEL	
1 incl.	<i>ñande-/ñane-</i>
1 excl.	<i>ore-</i>
2	<i>pende-/pene-</i>
3	<i>i-/hi'-/ij-/iñ-</i>

Ce paradigme ne concerne que des verbes qui apparaissent dans des constructions intransitives attributives²⁹¹ :

- 16) *Mba'éichapa NEko 'è*
 Mba'éicha / pa / ne-ko'è²⁹²
 Comment / Interrogatif / P2Sing (nasal) -lever du jour
 Comment est ton lever du jour ? = Comment vas-tu ?
- 17) *NDEjapu*
 Nde-japu
 P2 -mentir/mensonge
 Toi mensonge = Tu mens

Pour cette catégorie de verbes, nous pouvons constater que l'expression de la possession et de l'attribution se fait par des morphèmes parfaitement identiques. Il y a donc lieu de se demander si ce que l'on a coutume d'analyser comme des verbes intransitifs attributifs ne sont pas des prédicats nominaux. C'est l'idée développée par W. Dietrich dans un article intitulé « *Categorias lexicais nas línguas tupi-guarani (visão comparativa)* » (2001), dans lequel l'auteur explique qu'étant donné que le nom est prédicatif en tupi-guarani, on peut en déduire que les verbes dits « intransitifs prédicatifs » sont en réalité des prédications existentielles nominales dans lesquelles le nom est rapporté au référent de la marque personnelle (voir l'exemple 6 ci-dessus : *Che kuña*, qui peut signifier "Je suis une femme"), de la même façon que dans les constructions possessives par juxtaposition (*Che po*, "Ma main"). L'auteur propose la glose suivante : « [i] existe quelque chose par rapport à moi/toi/lui, etc. » (Dietrich, 2001 : 30). Pourtant, même si la propriété nominale de ces constructions est évoquée dans les travaux de N. Krivoshein de Canese & F. Acosta (2001/2007 : 74 et 83) et d'A. Palacios Alcaine (1999 : 57), le modèle de conjugaison proposé n'est pas remis en cause.

S. Liuzzi propose quant à lui d'étendre ce questionnement à l'endroit de l'ensemble des lexèmes, car selon lui,

²⁹¹ Le fait que les « verbes » intransitifs puissent apparaître dans la suite de morphèmes soit agentifs, soit non marqués, conduit T. Durand à proposer qu'il s'agit d'une langue à intransitivité scindée : « Pour les énoncés intransitifs, nous constatons un cas d'intransitivité scindée : les verbes intransitifs se divisent bien en deux classes, plus précisément ceux avec morphèmes agentifs et ceux avec morphèmes patientifs – dont une sous-classe comporte un patientif et un oblique » (Durand 2011 : 35).

²⁹² Dans un contexte nasal, le morphème *nde-* présente l'allomorphe *ne-*.

[o]n peut postuler que toute unité lexicale, autonome ou indépendante [...], a vocation prédicative, en raison du fait qu'en guarani, l'opposition verbo-nominale n'est pas pertinente, d'une part, et que, d'autre part, le prédicat est universel, alors que le verbe pour l'exprimer de façon spécifique, est une particularité de nombreuses langues. (Liuzzi 2006 : 71)²⁹³

Le verbe guarani étant dépourvu de flexions, aucune marque morphologique ne permet de le distinguer des noms en guarani. Seule sa survenue dans la suite de marques personnelles agentives permet d'en postuler le caractère verbal en discours, comme dans le cas des lexèmes dits « unipersonnels » ou « défectifs » comme *Okv* ("Il pleut"). Cette remarque vaut du reste pour de nombreuses langues, en premier lieu, l'espagnol, dont le verbe n'est pas autre chose – en dehors des participes qui ne deviennent prédicatifs qu'en syntaxe, une fois arrimés à un auxiliaire ou à un autre verbe conjugué à une forme personnelle, précisément – que l'amalgame d'un lexème et de formants grammaticaux, parmi lesquels on trouve les indices de personne et de nombre²⁹⁴.

Pour revenir au cas du guarani, on peut même se demander si l'interprétation « verbale » de certaines constructions ne provient pas de leurs traductions. Pour reprendre des exemples cités plus haut,

(16') *Mba'éichapa NEko'ê*
Mba'éicha / pa / ne-ko'ê
 Comment / Aspect / P2Sing (nasal)-lever du jour
 Comment est ton lever du jour ? = Comment vas-tu ?

(17') *NDEjapu*
Nde-japu
 P2-mentir/mensonge
 Toi mensonge = Tu mens

il serait vain de vouloir statuer *a priori* sur le statut nominal ou verbal des lexèmes *ko'ê* et *japu*, puisque seul le contexte syntaxique dans lequel ils s'insèrent permet de les interpréter correctement.

Cette présentation du système de conjugaison guarani tel qu'il est décrit dans les grammaires serait incomplète si on ne mentionnait pas les verbes que l'on trouve classés parmi les « pronominaux ». Cette classe de verbes correspond à des verbes transitifs dont la particularité est de perdre le morphème agentif placé en antéposition – rappelons qu'il s'agit pourtant de l'un des deux morphèmes qui fondent la répartition entre verbes « areales/aireales » et « chendales » –, au profit d'un morphème de la série non marquée (série

²⁹³ « Se puede postular que toda unidad léxica, autónoma o dependiente [...], tiene vocación predicativa, por el hecho que en guaraní la oposición verbo-nominal es irrelevante, por un lado, y por otro, el predicado es universal, mientras que el verbo para expresarlo específicamente, es una particularidad de muchas lenguas ».

²⁹⁴ Notons cependant que, contrairement à ce qui est généralement admis, le verbe espagnol ne présente pas une succession d'un lexème et de formants grammaticaux dans laquelle lexicogénèse et morphogénèse seraient deux opérations étanches que l'on pourrait isoler sur le plan sémiologique ; c'est ce que démontre Y. Macchi, dans un article intitulé « Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol » : « Or l'observation physique du verbe dans les langues à radical apporte un démenti formel à une telle représentation ; partout dans la conjugaison du verbe s'observent de multiples altérations du physisme du radical qui incitent à croire que lexicogénèse et morphogénèse ne sont pas deux opérations qui se font suite, mais au contraire deux processus qui sont intriqués, compénétrés, et que par conséquent le verbe n'est pas un mot à radical ordinaire » (2005 : 154).

en *che-*) en fonction d'objet syntaxique, et ce, dans des configurations bien précises que nous allons exposer dans ce qui suit.

2.3 Les verbes dits « pronominaux »

Lorsqu'ils sont employés transitivement, les verbes « areales/aireales » présentent une particularité morphologique qui consiste à remplacer les marques agentives en fonction sujet par les formes personnelles non marquées de 1^{re} et 2^e personne en fonction objet. Aussi certains auteurs ont-ils éprouvé le besoin d'ajouter un troisième paradigme de conjugaison aux deux premiers, qu'ils ont appelé « verbes pronominaux » (Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007 : 76-77 ; Palacios Alcaine 1999 : 56 et 80-81 ; Trinidad Sanabria 1997 : 53, Zarratea 2002 : 70).

Dans les deux exemples qui suivent, le sujet syntaxique est une 2^e personne du singulier mais, dans le premier cas (ex. 18), la fonction de complément d'objet est occupée par *petẽ jaguarete* ("un jaguar") alors que, dans le second (ex. 19), c'est un morphème personnel non marqué de 1^{re} personne du singulier qui occupe cette fonction :

18) (*Nde*) *REjuhu petẽ jaguarete*
(Nde) / Re-juhu / petẽ / jaguarete
(P2Sing) / AG2Sing-trouver / un / jaguar
Tu trouves un jaguar

19) (*Nde*) *CHEjuhu*
(Nde) che-juhu
(P2Sing) / P1Sing-trouver
Tu me trouves

Quand ces morphèmes personnels de 1^{re} et 2^e personnes occupent la fonction d'objet, ils apparaissent avant le lexème verbal, ce qui n'est jamais le cas des morphèmes de 3^e personne, lesquels ne peuvent survenir qu'à la suite du verbe, dans un syntagme oblique, en dehors du prédicat. Ainsi dira-t-on nécessairement :

20) *Ahayhu ichupe*
A-hayhu // ichupe
AG1Sing-amour // Oblique : P3Sing+cible
Je l'aime

On voit ici que cette classification des verbes ne résiste pas à l'épreuve de la syntaxe : seule la présence ou non de morphèmes personnels de 1^{re} et 2^e personnes dans des fonctions d'objet syntaxique peut nous permettre de déterminer à quelle classe appartient tel ou tel verbe transitif. Or ceci n'est guère étonnant : en établissant de telles classes de mots, on tente de faire entrer – et de figer – un phénomène de nature résolument syntaxique, qui n'obéit pas à des propriétés intrinsèques aux lexèmes mais plutôt à une logique très différente, liée à la présence des personnes de l'interlocution.

Par ailleurs, le cas des verbes « pronominaux » n'est pas le seul à mettre à mal cette architecture conjugationnelle. Pour s'en convaincre, on peut s'interroger sur les conséquences de l'existence de verbes « convertibles » et des changements de morphèmes qui résultent des changements de valence.

2.4 Les verbes dits « convertibles » et les changements de valence

Il existe en effet des cas de conversion possible : certains lexèmes verbaux s'associent aux deux séries – ou, pour le dire avec les termes de la tradition, ils sont tantôt « areales », tantôt « chendales » –, bien entendu, avec des sens différents :

- | | |
|--|---|
| <p>21) <i>Akaru</i>
A-karu
AG1Sing-manger/nourriture</p> <p>Je mange</p> | <p>21') <i>CHEkaru guasu</i>
Che-karu guasu
SP1Sing–
manger/nourriture / gros</p> <p>Je suis un gros
mangeur / gourmand</p> |
| <p>22) <i>Areko mokõipa ary</i>
A-reko / mokõipa / ary
AG1-existence / vingt / ans</p> <p>J'ai vingt ans</p> | <p>22') <i>CHEreko marã 'y</i>
Che-reko / marã 'y
P1Sing-existence / saint, pur</p> <p>Je suis un saint</p> |

Or ceci n'est pas un phénomène isolé, car lorsqu'il y a un changement de valence grâce au morphème causatif *mbo-/mo-*, le morphème patientif des verbes « chendales » (ex. 23) laisse logiquement place à la marque de l'agentivité (ex. 24) :

- 23) *CHEkane 'õ*
Che-kane'õ
P1Sing-fatigue
Je suis fatigué
- 24) *Amokane 'õ ichupe*
A-mo-kane'õ ichupe
AG1Sing-Causatif-fatigue / P3Sing+cible
Je le fatigue

Afin de mettre au jour la dimension chronosyntaxique de ces prédicats, nous proposons dans ce qui suit de concevoir la genèse des prédicats verbaux comme la succession d'au moins un morphème de personne et un lexème selon trois configurations interlocutives.

3. Chronosyntaxe des prédicats verbaux en guarani

Nous avons vu dans ce qui précède que le prédicat guarani se laisse difficilement appréhender en termes de conjugaisons. Les raisons peuvent être résumées comme suit :

- parmi les morphèmes personnels, seuls les morphèmes agentifs sont exclusifs des prédicats verbaux ;
- ces mêmes morphèmes agentifs peuvent laisser place à des morphèmes non marqués dans les constructions attributives ou lorsqu'une 1^{re} ou 2^e personne occupe la fonction d'objet dans les constructions transitives ;
- il n'est pas toujours possible de statuer sur la nature verbale des racines lexicales en dehors de leur contexte syntaxique, certaines pouvant apparaître à la fois dans des structures actives et attributives (cas des verbes « convertibles » ou des changements de valence).

Aussi proposons-nous d'envisager le prédicat – qu'il soit verbal ou nominal, la question n'étant pas forcément pertinente – comme un parcours chronosyntaxique dans lequel on observe toujours l'apparition d'un morphème personnel suivi, au moins, d'un lexème :

MORPHÈME PERSONNEL >>> LEXÈME

Nous avons là la succession des deux éléments nécessaires à la prédication en guarani. D'autres morphèmes peuvent venir compléter cette succession minimale (optatif, voix, factitif, Temps-Aspect-Modalité ou TAM), selon l'ordre suivant (Liuzzi 2006 : 56-59 et Durand 2011 : 36) :

Optatif > MORPHÈME PERSONNEL (en *a-* ou en *che-*) > Voix > LEXÈME > Factitif > TAM

À cette succession minimale, il faut ajouter les deux mentions suivantes :

- l'alignement en guarani est plutôt de type SVO (nominatif > accusatif)²⁹⁵ ;
- cependant, le marquage de la 1^{re} personne prévaut sur celui des 2^e et 3^e personnes et celui de la 2^e sur celui de la 3^e personne (lorsque la 1^{re} personne est absente), dans l'antécédence de la base lexicale.

Ainsi, lorsque le locuteur amorce un énoncé, les choix se présentent de manières différentes selon que l'une des deux personnes de l'interlocution se trouve engagée ou non. Or, puisque le morphème se présente toujours avant la base lexicale, c'est à lui que revient le rôle de diriger ce qui le suit dans l'énoncé, et non l'inverse. Pour le dire autrement, étant donnée la syntaxe type du prédicat guarani – à savoir, Temps 1 (T¹) : morphème personnel, Temps 2 (T²) : base lexicale –, ce n'est pas le lexème qui est à la barre, mais bien le morphème de personne qui orientera nécessairement la suite de l'énoncé.

Nous présentons dans ce qui suit les différents types de prédicats en fonction des personnes interlocutives engagées dans l'élaboration de celui-ci.

3.1 L'un des actants est la personne locutive

Dans un prédicat contenant un actant de première personne, le morphème correspondant à celle-ci apparaîtra dans l'antécédence de la base lexicale, *quelle que soit sa fonction syntaxique*. En revanche, le rôle sémantique de cette 1^{re} personne conduira le locuteur à opter pour la marque agentive (*a-* au singulier, *ja-* ou *ro-* aux pluriels inclusif et exclusif, respectivement) si elle se conçoit agent et pour la forme non marquée dans les autres cas (*che-*, *ñande-*, *ore-*).

À ce moment de l'énoncé, que le lexème qui succède à ce morphème puisse apparaître dans des constructions transitives ou intransitives est égal, ce qui compte en T¹, c'est le rôle sémantique de la 1^{re} personne (agent, ou non).

3.1.1 La 1^{re} personne occupe le rôle sémantique d'agent

Si le rôle sémantique de la 1^{re} personne est celui d'agent, les morphèmes personnels *a-*, *ja-* ou *ro-* sont convoqués en T¹ :

²⁹⁵ Voir à ce sujet les travaux d'E. Colijn (2007) et J. Tonhauser & E. Colijn (2010).

>>>>> TEMPS OPÉRATIF ²⁹⁶ >>>>>		
	T ¹	T ²
25)	A- AG1Sing-	pukavy sourire
Je souris		

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
26)	JA - AG1Incl.Plur.-	i-kuáa-ma ko guarani Obj.-savoir-Aspect / DÈM. / guarani
Nous connaissons le guarani		

Dans ce cas, rôle sémantique d'agent et fonction syntaxique de sujet coïncident et convergent dans le même morphème personnel. Or ceci n'est pas vrai lorsque la 1^{re} personne occupe un rôle sémantique autre que celui d'agent.

3.1.2 La 1^{re} personne occupe un rôle sémantique autre que celui d'agent

Dans tous les autres cas, on convoquera d'abord une forme personnelle sémantiquement non marquée²⁹⁷, qui n'indiquera que l'indice de personne et de nombre et servira de support de prédication :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
27)	CHE- P1Sing	pochy colère
Je suis en colère		

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
28)	(Nde) CHE- (P2Sing.) P1Sing.	jukata tuer-Fut.
Tu vas me tuer		

Dans l'exemple 28, le morphème de 2^e personne qui apparaît en position thématique peut permettre de lever l'ambiguïté dans certains contextes, c'est le cas ici si nous comparons l'exemple 28 à l'exemple 29 ci-dessous :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
29)	CHE- P1Sing.	jukata tuer-Fut.
Cela/on va me tuer		

²⁹⁶ L'expression « temps opératif » fait référence ici au substrat temporel nécessaire à la construction de la phrase en discours. Nous la représentons linéairement et l'analysons comme une suite d'instant successifs.

²⁹⁷ Les rôles de patient, d'instrument, de siège, d'expérient, d'origine ou encore de bénéficiaire sont exprimés par les morphèmes de cette seule série non marquée associés à des suffixes.

En T¹, la fonction syntaxique n'est pas pertinente. Ce n'est qu'avec la survenue du lexème qui lui est consécutif que l'on interprétera la forme personnelle comme objet (des verbes transitifs) ou sujet (des verbes intransitifs ou attributifs). Or ceci n'est pas marqué morphologiquement dans la forme personnelle au moment où elle est énoncée. Contrairement à la marque agentive décrite ci-dessus, la forme non marquée présente un « cas unique synaptique de fonction » (Macchi 2008a : 122-123), qui nous oblige à en dissocier temporellement la genèse lexicale de la genèse syntaxique, laquelle se fera nécessairement *a posteriori*, une fois le lexème engendré discursivement. Par ailleurs, en T¹, ces formes ne disent rien du rôle sémantique occupé par la personne non plus, si ce n'est qu'elle n'occupe pas le rôle d'agent.

Ce n'est donc qu'en T² que l'allocutaire interprétera rétroactivement la forme personnelle comme ayant telle ou telle fonction syntaxique. Ainsi en sera-t-il de la forme *jukata* ("tuer") qui implique sémantiquement un patient, d'où l'interprétation rétroactive de *che* comme objet :

	>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>	
	T ¹	T ²
29')	<i>CHE-</i> PISing.	<i>jukata</i> tuer-Fut.
	<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<	

En revanche, l'attribut *pochy* ("colère") impliquera que le morphème personnel doit être interprété comme sujet :

	>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>	
	T ¹	T ²
28')	<i>CHE-</i> PISing.	<i>pochy</i> colère
	<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<	

3.2 L'un des actants est la/les personne(s) allocutive(s)

Dans un prédicat contenant un actant de deuxième personne, le morphème renvoyant à celle-ci apparaîtra dans l'antécédence de la base lexicale, *sauf si la 1^{re} personne occupe un rôle d'actant*, auquel cas c'est cette dernière qui aura la priorité. Dans les autres cas, le rôle sémantique de la 2^e personne conduira le locuteur à porter son choix soit sur la marque agentive (*re-* au singulier, *pe-* au pluriel) si la 2^e personne est agent, soit sur la forme non marquée dans les autres cas (*nde-*, *pende-*).

3.2.1 La 1^{re} personne occupe le rôle sémantique d'agent, la 2^e personne celui de patient

Lorsque la 1^{re} personne est impliquée dans la structure d'actance, elle reste prioritaire. Si elle occupe le rôle sémantique d'agent, on trouvera alors des marques agentives spécifiques, *ro-* et *po-* :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
30)	(Che) <i>ro-</i> (P1Sing)-AG1Pl Excl.	<i>muña</i> poursuivre
	(Moi) Je te poursuis	
>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
31)	(Che) <i>po-</i> (P1Sing)-AG2Pl.	<i>muña</i> poursuivre
	(Moi) Je vous poursuis	

Ces formes *ro-* et *po-* sont traditionnellement analysées comme des marques spécifiques de la conjugaison « pronominale » (Krivoshin de Canese & Acosta Alcaraz 2001/2007 : 77) or il faut noter que le morphème *ro-* n'est autre que le morphème de 1^{re} personne du pluriel exclusif de la série agentive. Seul le contexte syntaxique (éventuellement le morphème thématique, ici entre parenthèses) peut permettre de déterminer si *ro-* renvoie à un « nous » agentif ou à un « je » agentif dans le cas d'une configuration spécifique [1^{re} personne du singulier > 2^e personne du singulier] dans les constructions transitives. C'est ce que nous pouvons observer si nous comparons l'exemple 30 cité ci-dessus à l'exemple 32 ci-dessous :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
32)	(Ore) <i>ro-</i> (P1Pl Excl.)-AG1Pl Excl.	<i>-muña mbarakaja</i> poursuivre -le chat
	(Nous) Nous poursuivons le chat	

Le morphème *po-*, quant à lui, est bien exclusif de ce contexte transitif :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
33)	(Ore) <i>po-</i> (P1 Pl.Excl.)-AG1>2Plur.	<i>-muña</i> poursuivre
	(Nous autres) Nous vous poursuivons	

S'agissant du morphème *ro-*, F. Rose fait le constat de cette isomorphie pour la langue énériton, une langue tupi-guarani de Guyane, dans laquelle c'est le morphème *oro-*, marque agentive de 1^{re} personne exclusive, qui permet aussi de marquer ce qu'elle appelle « la configuration locale 1 → 2 ». Pour expliquer ce phénomène, l'auteur propose une explication d'ordre socio-pragmatique :

Cette homonymie nous fait tendre vers l'hypothèse d'une interprétation d'*oro-* comme marque de A [sujet de prédicat transitif] et non de P [objet d'un prédicat transitif]. [...] Il existe un fait général lié à la communication entre deux personnes tel que la situation 1 → 2 crée une confrontation entre le locuteur et son allocataire qui est en position basse. Les langues utilisent alors souvent des stratégies telles que la pluralisation ou la substitution d'une personne pour une autre pour atténuer cette confrontation, [...]. Une analyse possible de la forme *oro-* dans la configuration locale est que son caractère pluriel soit une manière de rabaisser ou « délayer » la 1^{re} personne A, et par conséquent d'établir une relation moins « menaçante » pour l'allocataire-P.
(Rose 2011 : 75-76)

Cette stratégie socio-pragmatique permettrait d'expliquer non seulement que la forme *-ro*, en guarani paraguayen, apparaisse dans les deux contextes – à savoir, l'agentivité simple de 1^{re} personne du pluriel et la marque d'agentivité quand une 1^{re} personne « agit » sur une 2^e personne –, mais elle serait en outre cohérente avec la primauté accordée aux actants de 1^{re} personne que nous avons exposée jusqu'ici. Cependant, nous ne sommes pas encore en mesure d'avancer une explication pour le morphème *po-* dans ce contexte, qui n'est semblable à aucune autre forme dans le système des marques de personnes en guarani²⁹⁸. Nous l'analyserons néanmoins comme une marque agentive (notée « AG1>2Plur. ») exclusive de la configuration interlocutive 1^{re} > 2^e personne.

3.2.2 La 1^{re} personne est absente, la 2^e personne occupe le rôle sémantique d'agent

Si la 1^{re} personne est absente de la structure actantielle, la 2^e personne occupant le rôle sémantique d'agent sera marquée par les morphèmes *re-* et *pe-* en T¹ :

	>>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>>	
34)	T ¹ (Nde) <i>re-</i> (P2Sing)-AG2Sing.	T ² <i>-hendu piko</i> entendre-Interr.
	Tu entends ?	
	>>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>>	
35)	T ¹ (Pende) <i>pe-</i> (P2Pl)-AG2Pl.	T ² <i>-hendu piko</i> entendre-Interr.
	Vous entendez ?	

Une fois de plus, rôle sémantique d'agent et fonction syntaxique de sujet – si l'on accepte de maintenir cette analyse pour le guarani, étant donnée l'absence de flexions verbales – coïncident et convergent dans le même morphème personnel, ce qui ne sera pas le cas lorsque la 2^e personne occupera un rôle sémantique autre que celui d'agent.

²⁹⁸ Le morphème *po-* peut cependant être rapproché sémiologiquement du morphème factitif *mbo-/mo-* («faire faire quelque chose») et du morphème *poro* qui signifie «quelqu'un», dans les prédicats d'action ou d'ordre qui s'appliquent à d'autres, ainsi : *poromomba'apo* = employer quelqu'un (littéralement : «faire travailler quelqu'un»), *poromosê* = renvoyer quelqu'un (littéralement : «faire sortir quelqu'un»).

3.2.3 La 2^e personne occupe un rôle sémantique autre que celui d'agent

Lorsque la 2^e personne n'occupe pas un rôle sémantique d'agent, on convoquera d'abord une forme personnelle sémantiquement non marquée, qui servira de support de prédication et dont la fonction syntaxique ne sera interprétée que rétroactivement :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
36)	NE- P2Sing	<i>mandu'áta</i> Souvenir-Fut.
Tu te souviendras		

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
37)	(<i>Ha'e</i>) NDE- (P3Sing.) P2Sing.	<i>rayhu</i> amour
Il/elle t'aime		

De la même façon que pour la 1^{re} personne, ce n'est qu'avec la survenue du lexème dans la suite du morphème de 2^e personne que l'on sera à même de l'interpréter comme objet (des verbes transitifs) ou sujet (des verbes attributifs). Ainsi, en T², on interprétera rétroactivement la forme personnelle non marquée comme sujet du lexème *mandu'a* ("souvenir") alors qu'elle sera interprétée comme objet dans l'antécédence de *rayhu* ("amour") :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
36')	NE- P2Sing.	<i>mandu'áta</i> ²⁹⁹ souvenir-Fut.
<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<		

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
	T ¹	T ²
37')	(<i>Ha'e</i>) NDE- (P3Sing.) P2Sing.	<i>rayhu</i> amour
<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<		

3.3 Les actants sont des personnes délocutives

Dans cette dernière configuration, la structure actantielle obéira à l'alignement de type SVO caractéristique du guarani. Ainsi, la succession MORPHÈME PERSONNEL > LEXÈME s'établira-t-elle selon une seule alternative : si le rôle sémantique de la 3^e personne est celui d'agent, c'est le morphème *o-* qui apparaîtra dans l'avant du verbe (qu'il s'agisse d'une 3^e

²⁹⁹ La présence d'un complément ici se ferait nécessairement en dehors du prédicat, dans un syntagme oblique : *Nemandu'a cherehe* ("tu te souviens de moi").

personne du singulier ou du pluriel). En revanche, s'il s'agit d'un rôle d'expérient³⁰⁰, il s'agira de *i-*. Le rôle de patient quant à lui ne peut être marqué dans le prédicat : il sera relégué dans l'après du lexème, dans un syntagme oblique.

3.3.1 La 3^e personne occupe un rôle sémantique autre que celui d'agent

Comme nous l'avons mentionné, si les 1^{re} et 2^e personnes sont absentes de la structure actantielle, le morphème agentif de 3^e personne qui apparaîtra en T¹ sera *o-*. Contrairement aux morphèmes présentés jusqu'ici, celui-ci ne donne pas d'information sur le nombre (Sing./Plur.) :

- >>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>
-
- 38) T¹ T²
(Ha'e) o- *guata tape porârupi*
 (P3 Sing. Thème) AG3 marche(r)-chemin-bon-par
 Il/elle marche sur un bon chemin
- >>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>
-
- 39) T¹ T²
(Ha'ekuéra) o- *iko ore pýri*
 (P3 Plur. Thème) AG3 obj.-existence-PIExcl.-compagnie
 Ils/elles vivent avec nous

3.3.2 La 3^e personne occupe un rôle sémantique d'expérient

Dans les deux premières configurations interlocutives que nous avons exposées, la convocation de la forme non marquée en T¹ ne distinguait pas les rôles sémantiques qui ne soient pas celui d'agent. Quand il s'agit d'une 3^e personne, en revanche, seul le rôle d'expérient peut survenir avant le lexème dans le prédicat, il sera marqué par *i-* et ses allomorphes (*hi'-'/ij-/iñ-*), qu'il s'agisse du singulier ou du pluriel :

- >>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>
-
- 40) T¹ T²
(Ko tajy) i- *poty porã*³⁰¹
 (Dém-lapacho) P3- fleurissement/épanouissement-joli
 Ce lapacho fleurit bien
- >>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>
-
- 41) T¹ T²
(Ha'ekuéra) H- *ory*
 (P3 plur. Thème) P3- joie/plaisir
 Ils/elles se réjouissent / Cela leur fait plaisir

³⁰⁰ Nous entendons « expérient » comme se référant à l'être qui est affecté par la manifestation d'un état physique ou mental. Nous l'opposons au rôle de « patient », ici, lequel « subit un changement d'état sous l'effet d'une cause extérieure (agent ou force) » (Creissels 2006a : 281).

³⁰¹ Nous empruntons l'exemple à N. Krivosheïn de Canese & F. Acosta Alcaraz (2001/2007 : 85).

3.3.3 La 3^e personne occupe un rôle sémantique de patient

Enfin, lorsque la 3^e personne occupe le rôle sémantique de patient, elle ne peut pas apparaître dans l'antécédence du verbe ; la forme non marquée suffixée *ichupe* apparaîtra après le prédicat :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
T ¹	T ²	T ³
42) A- AG1Sing.	-ipytyvõ objet-aide Je l'aide	<i>ichupe</i> P3 + suffixe

Le morphème de pluriel *-kuéra* différenciera le nombre dans la forme oblique :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
T ¹	T ²	T ³
43) A- AG1Sing.	-ipytyvõ objet-aide Je les aide	<i>ichupekuéra</i> P3 + suffixe+pl.

3.3 Bilan

Nous avons vu que le prédicat s'articule différemment selon les personnes interlocutives engagées dans l'actance. Nous tentons d'en résumer les différents parcours chronosyntaxiques dans la table exposée ci-dessous. Les parcours sont présentés par les flèches. Les morphèmes personnels sont marqués par « P » (forme non marquée) et « AG » (forme agentive) mais lorsque des morphèmes spécifiques interviennent dans certaines configurations, nous les inscrivons en italiques. Enfin, les éléments notés entre parenthèses n'apparaissent pas de façon obligatoire.

Notons que les configurations 1 <> 1 et 2 <> 2 n'apparaissent pas dans ce tableau. Ceci tient à l'existence de morphèmes spécifiques de réflexivité (*-je/-ñe-*) et de réciprocité (*-jo/-ño-*), lesquels surviennent dans la suite du morphème agentif :

- 44) *AËjohéi*
A-je-johéi
AG1Sing-réflex.-laver
Je me lave

- 45) *OJohayhu*
O-jo-hayhu
AG3-récip.-amour
Ils s'aiment

Table 4 – Table synoptique des parcours chronosyntaxiques en fonction des personnes impliquées dans la structure actantielle du guarani

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>

	T ⁰	T ¹	T ²	T ³	
	THÈME	PRÉDICAT		OBLIQUE	
ACTANT		Rôle sémantique	Construction admise par le lexème		
>>>>> INDEXATION HIERARCHIQUE DES ACTANTS >>>>>	Personne locutive (P)	Agent > AG- /ro-/po-	Intransitive (1 >)	(P + suffixe)	
			Transitive (1 > 2/3)	(P + suffixe)	
		Autre > P-	Transitive (2 > 1)		
			Attributive	(P + suffixe)	
	Personne allocutive (- 1 ^{re} pers.)	(P)	Agent > AG-	Intransitive (2 >)	(P + suffixe)
				Transitive (2 > 3)	(P + suffixe)
			Autre > P-	Transitive (3 > 2)	
			Attributive	(P + suffixe)	
	Personne délocutive (- 1 ^{re} et 2 ^e pers.)	(Ha'e)	Agent > AG-	Intransitive (3 >)	(P + suffixe)
Patient > ø			Transitive (3 > 3)	P + suffixe (<i>ichupe</i>)	
Expérient > P-			Attributive	(P + suffixe)	

<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<

L'observation de cette table synoptique des différents parcours chronosyntaxiques qui s'offrent au locuteur en fonction des personnes impliquées dans la structure actantielle fait apparaître une claire hiérarchisation en faveur de la 1^{re} personne : si elle est marquée dans le prédicat, elle apparaîtra nécessairement en T¹, qu'elle soit sujet ou objet. Par ailleurs, s'il s'agit d'une configuration 1 > 2, celle-ci sera marquée par des morphèmes spécifiques. La 2^e personne jouira du même traitement en l'absence de la 1^{re} personne. Enfin, le morphème personnel de 3^e personne ne pourra survenir dans l'antécédence du lexème que si son rôle sémantique est celui d'agent – en l'absence d'une 1^{re} ou 2^e personne dans le rôle de patient – ou celui d'expérient.

4. Le prédicat guarani et les « conjugaisons » romanes

Il est temps de confronter nos observations à ce qui a motivé ce travail, c'est-à-dire le constat d'un hiatus entre le fonctionnement de la langue guarani et les catégories traditionnellement employées pour l'appréhender. Nous ne mettons pas en cause ici le bien-fondé de cet outil descriptif qu'est la conjugaison pour les langues romanes, mais nous

nous contenterons de faire quelques remarques afin de pointer ce qui, pour l'usager familier des grammaires de l'espagnol qui ne maîtrise pas le guarani, peut prêter à confusion.

4.1 De la distinction verbe/nom

Établir différents paradigmes de « conjugaisons » suppose que l'on soit à même de distinguer au moins deux parties du discours, les verbes et les noms. Or dans les langues romanes, ce qui fonde la distinction entre verbe et substantif semble bien être un critère purement morphologique :

« Verbe » : GraM. – Unité linguistique qui se définit, au moins dans de nombreuses langues, par son paradigme spécial : il se conjugue. Il ne se définit pas comme exprimant l'action, l'état, etc., comme le disent les vieilles définitions : le substantif peut le faire aussi. (Mounin 1974/2006 : 335)

Le verbe espagnol réunit ainsi les informations lexicales et grammaticales (personne, nombre, temps, mode, aspect) dans une seule et même forme synthétique : le lexème portera la matière sémantique prédicative et sera immédiatement suivi de la « flexion » verbale, porteuse des formants grammaticaux qui occupent essentiellement la désinence. Toutefois, cette successivité apparente n'est qu'un leurre : dans la plupart des cas, on anticipe, dès la survenue du lexème verbal, sur les formants constitutifs que sont les indices de temps, de mode et d'aspect. C'est ce que montre Y. Macchi pour le verbe régulier de l'espagnol :

Le verbe espagnol se comporte finalement plutôt comme le mot à racine des langues sémitiques que comme un mot à radical pourvu d'une cloison étanche séparatrice de la lexigénèse et de la morphogénèse. L'intrication en lui de la lexigénèse et de la morphogénèse en fait un mot fort éloigné du type biphasé observable dans les parties du discours nominales. Non seulement la morphogénèse produit des altérations intriquées du radical et de la flexion, mais les formants transradicaux portent eux-mêmes fréquemment une genèse multiphasée, et donc retardée, de la personne de support. (Macchi 2005 : 198-199)

C'est ainsi que l'on anticipe sur la morphogénèse dès le radical : alors que le radical de *canto*, /'kant-/ est un formant tonique, ceux des formes *cantemos*, *cantábamos* et *cantaríamos* présentent un radical atone, /kant-/.

Par ailleurs, en espagnol, la personne ordinale qui sera le support de prédication arrive en fin de ce parcours génétique :

La genèse du verbe repose ainsi en fin de compte sur une double dynamique intérieure : celle par laquelle la base de mot, ayant posé une image d'opération (incorporant un actant destiné à se porter au poste de support de prédication), crée l'attente d'un support de signification personnel pour cette opération ; et à l'intérieur du support de signification morphologique, celle par laquelle les formes intercalaires de transition (voyelle transradicale, consonne infixale, voyelle postinfixale), vectrices de la personne-temps, créent l'attente de la personne spatiale ordinale. C'est cette double dynamique intérieure qui permet la mise en œuvre dans le verbe conjugué de la propriété de prédicativité, sa capacité à rapporter dans le temps une image d'opération à un être temporel et spatial de rang identifiable. (Macchi 2005 : 199)

En guarani, nous l'avons vu, ce parcours est inversé : on pose *d'abord* un morphème de personne comme support de prédication avant d'en dire quelque chose par la convocation consécutive d'un lexème. Mais, dans cette langue agglutinante, rien ne permet de distinguer le

verbe du nom, en langue. Seule sa survenue dans la suite du morphème personnel – et éventuellement d'un morphème optatif ou de voix –, ainsi que son éventuelle association à un morphème factitif, de temps, de mode ou d'aspect, peut nous conduire à l'interpréter comme un « verbe » dans le discours. Si l'on s'en tient au lexème même, celui-ci ne pourra être interprété qu'en fonction de ce contexte syntaxique. En théorie donc, tout nom peut devenir verbe, et vice-versa. Que ce lexème entre plus volontiers dans la suite d'un morphème personnel « agentif » ne résulte que d'une simple compatibilité entre les signifiés de ces deux éléments mais les deux morphèmes, même agglutinés, restent parfaitement autonomes.

4.2 Rôle sémantique et fonction syntaxique

Un deuxième écueil doit être pointé : celui de l'amalgame entretenu entre rôle sémantique et fonction syntaxique. Ce que l'on retient dans les paradigmes de conjugaison de l'espagnol ne sont que des cas d'identité entre agent/expérient et sujet antéposé : c'est ce qu'atteste l'association de formes comme *yo* et *amo*, *tú* et *decías* ou *nosotros* et *híamos hecho* dans les paradigmes. Cette association pourrait en effet laisser croire qu'il y a nécessairement adéquation entre le rôle d'agent ou d'expérient et la fonction syntaxique du sujet dans l'antécédence du verbe. Or, d'une part, on sait que les formes verbales de l'espagnol emportent à elles seules leur propre support de prédication, elles sont holophrastiques – la forme *canto* n'a pas besoin de *yo* dans son antécédence pour renvoyer à la 1^{re} personne – et, d'autre part, ces pronoms personnels de l'espagnol, thématiques et extra-phrastiques, sont, selon l'expression forgée par G. Moignet (1965) « plérotropiques » : ils sont aptes à toutes les fonctions du substantif et n'ont aucune valeur obligatoire³⁰².

On comprend dès lors que l'on ne peut calquer les systèmes de conjugaison espagnol et guarani en fonction des morphèmes antéposés au lexème verbal. Par ailleurs, cette assimilation est d'autant plus malheureuse dans la présentation du système verbal guarani que, nous l'avons vu, le morphème qui survient en T¹ ne renvoie pas nécessairement au rôle d'agent ou d'expérient : il peut s'agir du patient lorsque les 1^{re} et 2^e personnes sont engagées dans l'actance. Ceci explique probablement que l'on choisisse toujours de nous exposer, dans le chapitre « conjugaisons », des formes verbales dont le préfixe personnel en antéposition coïncide avec le sujet syntaxique : c'est le cas dans le travail d'A. Palacios Alcaine qui présente successivement les formes *Che a-sapukái* (“je crie”) et *Che che-piru* : “je suis mince” (1999 : 57), alors qu'une forme comme *Che-nupā* (“tu me punis”) n'est pas mentionnée immédiatement et fera l'objet d'un traitement à part parmi dans la section sur l'incorporation de l'objet (1999 : 81).

Enfin, présenter les verbes comme « areales » et « chendales », comme si les lexèmes étaient liés de façon intrinsèque à tel ou tel autre morphème personnel, revient à nier le fonctionnement chronosyntaxique de la langue : on convoque d'abord un morphème, agentif ou non marqué, et c'est sa seule présence qui peut conduire vers le choix de faire survenir un lexème sémantiquement compatible dans sa suite, et non l'inverse.

³⁰² Ces pronoms (*yo*, *tú*, *él...*) doivent ainsi être analysés comme des formes « ontiques », c'est-à-dire renvoyant à des personnes saisies hors de toute fonction déclarée par rapport au verbe. C'est la raison pour laquelle ils sont disjoints du verbe et possèdent la même autonomie que le substantif. C'est la thèse défendue par J.-C. Chevalier (1982) sur l'espagnol, à partir des propositions de G. Moignet pour le français (1965, voir en particulier p. 21 et suiv.).

4.3 Sur les verbes dits « pronominaux »

Ceci nous amène enfin à nous arrêter sur le cas de la « conjugaison pronominale », qui présente un cas hybride entre ce qui est considéré par la tradition comme les « verbes areales » et les verbes « chendales », lesquels présentent une forme non marquée en antéposition (à l'exception des marques *ro-* et *po-* dans la configuration 1^{re} personne > 2^e personne).

Dans les langues romanes, est considérée comme verbe « pronominal » une forme dans laquelle un pronom – occupant la fonction syntaxique d'accusatif ou de datif – et le sujet ont un même référent. Autrement dit, il y a nécessairement co-référentialité entre le sujet syntaxique et l'objet ou le datif : *Me arrepiento* (“Je regrette”). Dans ce cas, pour qu'une forme soit interprétée comme pronominale, il faut attendre que le poste de la personne ordinale soit saturé à la fin de la genèse du verbe :

>>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>		
T ¹	T ²	T ³
<i>Me</i>	<i>ahog-</i>	<i>o</i>
P1 Compl.	noyer	P1 Sujet
Je me noie		
<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<		

Si l'indice personnel qui vient saturer le lexème en fin de parcours ne correspond pas à la même personne grammaticale, on ne parlera pas de « construction pronominale » :

>>>>> TEMPS OPÉRATIF >>>>>			
T ¹	T ²	T ³	T ⁴
<i>Me</i>	<i>ahog-</i>	<i>-a-</i>	<i>-s</i>
P1 Compl.	noyer	VoY. thém.	P2 Sujet
Tu me noies			
<<<<<< INTERPRÉTATION SYNTAXIQUE <<<<<<			

Encore une fois, ce n'est pas le cas de ce qui est présenté en guarani : lorsqu'un morphème personnel non marqué apparaît dans l'antécédence du lexème dont la construction est transitive, *il ne renvoie jamais à l'agent* : ce rôle est exclusif des morphèmes spécifiques de réflexivité (*-je-*) et de réciprocité (*-jo-*) que nous avons mentionnés *supra*. En outre, cette configuration syntaxique n'est réservée qu'aux morphèmes de 1^{re} et 2^e personnes. On peut donc s'interroger sur la pertinence d'une telle classification qui ne devient « pronominale » que dans certaines configurations interlocutives.

Toutefois, comme nous l'avons mentionné plus haut, les paradigmes de conjugaison de l'espagnol n'offrent qu'une vision partielle des complexes verbaux de la langue : il conviendrait d'analyser ceux-ci en prenant en compte les clitiques, à la lumière de la chronosyntaxe : la genèse du complexe verbal espagnol, qui se fait d'instant en instant, se trouve nécessairement affectée, de la même façon qu'en guarani, par les clitiques qui surviennent avant la forme verbale, ceux-ci constituant une attente syntaxique et sémantique à l'endroit du verbe qui lui succède immédiatement. C'est là une piste à explorer, qui ne pourra prendre place dans le présent travail.

Conclusion

Nous avons souhaité montrer que le parcours chronosyntaxique du prédicat guarani est inversé relativement à celui de l'espagnol : on pose *d'abord* un morphème de personne comme support de prédication avant d'en dire quelque chose par la convocation consécutive d'un lexème. Mais, comme rien ne permet, dans cette langue, de distinguer le verbe du nom si l'on considère ce lexème isolément, seule sa survenue dans la suite d'un morphème personnel – et éventuellement d'un morphème optatif ou de voix –, ainsi que son éventuelle association à un morphème factitif, de temps, de mode ou d'aspect, peut nous conduire à l'interpréter comme un « verbe » dans le discours. C'est ce qui explique que le prédicat verbal guarani se laisse difficilement réduire à des paradigmes de conjugaisons, tels qu'ils sont présentés dans les grammaires de tradition gréco-latine. Pour nous en convaincre, nous avons tenté d'exposer les différents parcours chronosyntaxiques qui s'offrent au locuteur dans la genèse du prédicat guarani : ceux-ci diffèrent selon les instances actantielles engagées et, en second lieu, selon le rôle sémantique attribué à chacun de ces actants. Ainsi, le parcours de prédication s'établit-il autour d'un noyau minimalement constitué d'un morphème de personne et d'un lexème, dont on a montré que le caractère nominal ou verbal n'était pas pertinent sur le plan morphologique. Le prédicat guarani naît ainsi de l'association de ce morphème personnel – marqué s'il renvoie à un rôle sémantique d'agent, non marqué dans les autres cas – à un lexème qui ne devient « verbal » que par sa survenue dans la suite de ce morphème personnel. En retour, la fonction syntaxique du morphème personnel émerge rétroactivement, après la survenue de ce lexème ainsi nominalisé ou verbalisé. Or on voit comment ce fonctionnement diverge substantiellement de celui du verbe espagnol, qui présente, dans une forme synthétique et morphologiquement distincte de la forme nominale, les informations lexicales d'abord et les informations grammaticales (personne, nombre, temps, mode, aspect) ensuite, ces dernières pouvant néanmoins être anticipées dès la racine verbale. Ces observations permettent ainsi de pointer ce qui, dans les grammaires du guarani actuelles, peut prêter à confusion : l'adoption des « conjugaisons » héritées de la tradition descriptive des grammaires gréco-latines peut provoquer des malentendus, en raison des divergences typologiques que nous avons exposées – les « conjugaisons » ont été pensées pour des langues flexionnelles et non agglutinantes –, d'une part, mais plus généralement parce qu'elles peinent à figer des phénomènes dont on a montré qu'ils étaient de nature résolument (chrono)syntaxique.

Bibliographie

- Ayala José Valentín, 1996, *Gramática guaraní*, Buenos Aires, Ministerio de Cultura y Educación de la Nación.
- Chevalier Jean-Claude, 1982, « Du système pronominal en espagnol et en français », *Travaux de linguistique et de littérature*, 20(1), p. 283-323.
- Couchili Ti'iwan, Maurel Didier & Queixalós Francesc, 2002, « Classes de lexèmes en émerillon », *Amerindia* 26/27, p. 173-208.
- Colijn Erika, 2007, *Word Order in Paraguayan Guaraní*, Senior Honors Thesis, Columbus, Ohio State University.
- Creissels Denis, 2006a, *Syntaxe générale : une introduction typologique. I. Catégories et constructions*, Paris, Hermès-Lavoisier.

— 2006b, *Syntaxe générale : une introduction typologique. II. La phrase*, Paris, Hermès-Lavoisier.

Dessaint Michel, 1981, *La langue guarani. Esquisse d'une typologie interne du guarani paraguayen contemporain*, Thèse de 3^e cycle : Études sur l'Amérique latine, Université Paris IV – Sorbonne.

Dietrich Wolf, 2001, « Categorias lexicais nas línguas tupi-guarani (visão comparativa) » dans Queixalós F. (éd.), *Des noms et des verbes en tupi-guarani. État de la question*, Munich, Lincom Europa / CNRS-IRD, p. 21-37.

Durand Tom, 2011, *L'agentivité en guarani*, Mémoire de master, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense.

Gregores Emma & Suárez Jorge, 1967, *A Description of Colloquial Guarani*, La Haye/Paris, Mouton.

Guasch Antonio, S. J., 1996, *El idioma guaraní. Gramática y antología de prosa y verso*, (1944), Asunción, CEPAG.

Klimov Georgy, 1974, « On the Character of Languages of Active Typology », *Linguistics*, 131, p. 11-25.

Krivoshin de Canese Natalia & Acosta Alcaraz Feliciano, 2007, *Gramática guaraní*, (2001), Asunción, ServiLibro.

Liuzzi Silvio Melanio, 2006, *Guarani elemental. Vocabulario y Gramática*, Corrientes, Moglia Ediciones.

Macchi Yves, 2005, « Chronomorphogénèse verbale. Esquisse d'embryologie du verbe espagnol », *Cahiers de linguistique analogique*, 2, p. 153-204, [en ligne].

— 2006, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) », dans Luquet G. (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 115-134.

— 2008a, « La saisie anticipée de l'objet du verbe. Chronosyntaxe (II) », *Chréode*, 1, p. 117-139.

— 2008b, « *On vous le ramènera, votre mari!* Esquisse d'une topologie du signifié. Chronosyntaxe (III) », *Chréode*, 1, p. 141-178.

Melià Bartomeu, Farré Luïa & Pérez Alfonso, 1997, *El guaraní a su alcance. Un método para aprender la lengua guaraní del Paraguay*, Asunción, CEPAG.

Moignet Gérard, 1965, *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique*, Paris, Klincksieck.

Mounin Georges (éd.), 2006, *Le dictionnaire de la linguistique*, (1974), Paris, PUF.

Palacios Alcaine Azucena, 1999, *Introducción a la lengua y cultura guaraníes*, Valencia, IVALCA.

Rodrigues Aryon, 1996, « Argumento e predicado em tupinambá », *Abralin – Boletim da Associação brasileira de lingüística*, 19, p. 57-66.

— 2000, « Sobre a natureza do caso argumentativo » dans Queixalós F. (éd.), *Des noms et des verbes en tupi-guarani. État de la question*, Munich, Lincom Europa / CNRS-IRD, p. 103-114.

— 2001, « Alguns problemas em torno da categoria lexical verbo em Línguas Tupi-Guaraní » dans Cabral A. & Rodrigues A. (éds), *Estudos sobre Línguas Indígenas 1*, Belém, UFPA, p. 87-100.

Rose Françoise, 2003, « Le marquage des personnes en émérillon (tupi-guarani) : un système d'accord hiérarchique », *Faits de langues*, 21(2), p. 107-120.

— 2011, *Grammaire de l'émérillon teko. Une langue guarani tupi-guarani de Guyane française*, Louvain/Paris/Walpole (M.A), Peeters.

Tonhauser Judith & Colijn Erika, 2010, « Word Order in Paraguayan Guaraní », *International Journal of American Linguistics*, 76, p. 255-288.

Trinidad Sanabria Lino, 1997, *Polisíntesis guaraní. Contribución para el conocimiento tipológico de esta lengua amerindia*, Asunción, Intercontinental Editora.

Velázquez Castillo Maura, 1996, *The Grammar of Possession: Inalienability, Incorporation and Possessor Ascension in Guaraní*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins.

Zarratea Tadeo, 2002, *Gramática elemental de la lengua guaraní*, Asunción, Marben.

3.2 Blestel É., « Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay : El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII) », *Reflexos 5, Savoirs en circulation dans l'espace atlantique entre les XVI^e et XIX^e siècles*, 2020. [En ligne].

Résumé en français

Le *Tesoro de la lengua guaraní* et l'*Arte de la lengua guaraní*, publiés à Madrid en 1639 et 1640 par le prêtre jésuite Antonio Ruiz de Montoya, constituent l'une des premières tentatives de grammatisation et d'objectivation de la langue guaranie afin de fournir aux missionnaires les outils linguistiques nécessaires à la communication dans les diverses situations auxquelles ils étaient confrontés (conversations quotidiennes, instruction religieuse, administration des sacrements). Bien que les marqueurs épistémiques et évidentiels n'aient pas leur place dans les premières catégorisations grammaticales héritées de la tradition épistémologique gréco-latine utilisée par Montoya, nous montrerons que la nécessaire prise en compte de l'oralité – utilisée comme source d'élaboration du corpus mais aussi comme finalité (la langue était enseignée pour bien parler) – conduit Restivo, dans son *Arte de la lengua guaraní anotado* (1724), à enrichir la grammaire de Montoya d'un inventaire des formes épistémiques et évidentielles – et des situations énonciatives correspondantes – aussi exhaustif que novateur d'un point de vue épistémologique. Après avoir interrogé la validité de ces champs sémantiques (évidentialité et épistémicité) pour les formes que nous nous proposons d'étudier, en croisant deux approches – onomasiologique et sémasiologique –, nous montrerons comment leur traitement évolue dans les œuvres des Pères Montoya et Restivo, en nous appuyant sur les éditions suivantes :

- *Tesoro de la lengua guaraní*. Composé par le Père Antonio Ruiz, de la Compañía de Iesvs, Madrid, 1639.

- *Arte, et Bocabvlario de la lengua gvarani*. Composé par le Padre Antonio Ruiz, de la Compañía de Iesvs, Madrid, 1640.

- *Arte de la lengua guaraní por el P. Antonio Ruiz de Montoya de la Compañía de Jesús con los escolios, anotaciones y apéndices del P. Paulo Restivo de la misma Compañía (Sacados de los papeles del P. Simon Bandini y de otros)*, Santa María La Mayor, 1724.

Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay: El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII)

Palavras chaves

missões jesuítas, Paraguai, Antonio Ruiz de Montoya, século XVII, século XVIII

AUTEUR

Élodie Blestel

Maîtresse de conférences, Université Sorbonne Nouvelle, EA 7345
CLESTHIAelodie.blestel@sorbonne-nouvelle.fr

Reflexos

ISSN : 2260-5959

Éditeur : Université Toulouse - Jean Jaurès

5 | 2022

Savoirs en circulation et engagements

Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay: El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII)

Circulation des savoirs métalinguistiques dans les missions jésuites du Paraguay : le traitement des marqueurs épistémiques et probatoires dans deux grammaires missionnaires (XVIIe-XVIIIe siècles)

Circulation of metalinguistic knowledge in the Jesuit missions of Paraguay: The treatment of epistemic and evidential markers in two missionary grammars (17th-18th century).

Circulação de conhecimentos metalingüísticos nas missões jesuítas do Paraguai: O tratamento de marcadores epistémicos e probatórios em duas gramáticas missionárias (séculos XVII-XVIII).

Élodie Blestel

🌐 <http://interfas.univ-tlse2.fr/reflexos/124>

Référence électronique

Élodie Blestel, « Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay: El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII) », *Reflexos* [En ligne], 5 | 2022, mis en ligne le 07 novembre 2022, consulté le 18 avril 2023. URL : <http://interfas.univ-tlse2.fr/reflexos/124>

Droits d'auteur

CC BY

Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay: El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII)

Circulation des savoirs métalinguistiques dans les missions jésuites du Paraguay : le traitement des marqueurs épistémiques et probatoires dans deux grammaires missionnaires (XVIIe-XVIIIe siècles)

Circulation of metalinguistic knowledge in the Jesuit missions of Paraguay: The treatment of epistemic and evidential markers in two missionary grammars (17th-18th century).

Circulação de conhecimentos metalingüísticos nas missões jesuítas do Paraguai: O tratamento de marcadores epistémicos e probatórios em duas gramáticas missionárias (séculos XVII-XVIII).

Élodie Blestel

PLAN

Introducción

Marcadores epistémicos y evidenciales del guaraní misionero: enfoques cruzados

Epistemicidad y evidencialidad: enfoque onomasiológico

Modalidad epistémica

Modalidad evidencial

Modalidad mediativa

Enfoque onomasiológico: balance

1.2. Marcadores epistémicos y evidenciales en guaraní

1.2.1. Epistemicidad y evidencialidad en lenguas tupí-guaraní

Epistémicos y evidenciales en el guaraní misionero

Método y resultados

Primeros análisis

Balance

2. Marcadores epistémicos y evidenciales del guaraní: enfoques misioneros

Primeros intentos de objetivación: la obra del Padre Antonio Ruiz de Montoya

2.1.1. Montoya, obra y proyecto

2.1.2. Los límites de la Gramática Latina Extendida (GLE)

2.2 Un interés creciente por la dimensión oral del guaraní: el aporte del padre Restivo

2.2.1. Paulo de Restivo

2.2.2. Revisión de Montoya

Conclusiones

TEXTE

Introducción

- 1 El *Tesoro de la lengua guaraní* y el *Arte de la lengua guaraní*, publicados en Madrid en 1639 y 1640 por el padre jesuita Antonio Ruiz de Montoya constituyen uno de los primeros intentos de gramatización¹ y objetivación de la lengua guaraní en pos de proporcionar a los misioneros las herramientas lingüísticas necesarias para la comunicación en las diversas situaciones a las cuales éstos recién se enfrentaban (conversaciones cotidianas, instrucción religiosa, administración de los sacramentos). Esto suponía no solamente armar una metodología que permitiera describir la lengua adaptando las categorías metalingüísticas de las que se disponía para la gramatización de los vernaculares europeos, sino también plasmarla en un conjunto de obras –en este caso, una gramática y un diccionario– con el fin de proveer los instrumentos didácticos necesarios para llevar a cabo la evangelización de los indígenas reducidos en las Misiones. Sabemos que la gramatización de los vernaculares europeos fue contemporánea de la exploración del planeta (África, América, Asia) y de la colonización progresiva, por parte de las potencias europeas, de territorios inmensos. Sin embargo, en contraste con la gramatización de los vernaculares europeos, dos aspectos dificultaban la empresa de los misioneros: el carácter exclusivamente oral de la lengua guaraní y su gran variación dialectal. Al no ser el guaraní su lengua materna, los primeros gramáticos jesuitas no disponían de ningún conocimiento epilingüístico que les permitiera comprender con acierto el funcionamiento de la lengua. Por consiguiente, tenían que acudir a la ayuda de traductores –cuyos idiolectos fueron erigidos en norma: es el caso del idiolecto del indígena Nicolás Yapuguay, por ejemplo, sobre el que volveremos más adelante– para proceder a la fragmentación de las distintas unidades lingüísticas de la cadena hablada. Esta peculiar atención a la dimensión oral de la lengua, combinada con el propósito básicamente comunicacional del aprendizaje del guaraní, hicieron que se prestara una atención muy puntillosa y circunstanciada a distintas estrategias conversacionales. Entre estas, podemos destacar el

uso de los marcadores evidenciales y epistémicos ya que, incluso si el conocimiento lingüístico de la época aún no permitía que éstos fueran etiquetados como tales en los paradigmas de la “gramática latina extendida” (Auroux 1994) que usaron los padres Montoya y Restivo, la observación minuciosa del modo en que los han tratado evidencia un inventario de formas –con las situaciones enunciativas correspondientes– tan exhaustivo como innovador desde un punto de vista epistemológico.

- 2 Para mostrarlo, nos centraremos en tres obras misioneras, *Tesoro de la lengua guaraní* (1639), *Arte*, y *Bocabulario de la lengua guaraní* (1640) del padre Montoya, y la versión anotada de esta última misma por el padre Paulo Restivo, *Arte de la lengua guaraní por el P. Antonio Ruiz de Montoya de la Compañía de Jesús con los escolios, anotaciones y apéndices del P. Paulo Restivo de la misma Compañía (Sacados de los papeles del P. Simon Bandini y de otros)* (1724). Tras exponer primero el conjunto de formas epistémicas y evidenciales que pretendemos estudiar y los motivos por los cuales las hemos seleccionado, veremos cómo su tratamiento ha evolucionado entre la obra de Montoya y la de Restivo, publicada casi un siglo más tarde. Formulamos la hipótesis de que la necesaria toma en consideración de la oralidad –a la vez como fuente del corpus utilizado y como propósito de la gramatización de la lengua guaraní– explica que podamos encontrar un interés creciente por parte de estos dos gramáticos por la dimensión interlocutiva, performativa e incluso metalingüística de algunos morfemas, lo cual supera ampliamente lo que podría ser una visión restringida a la tradición epistemológica grecolatina².

Marcadores epistémicos y evidenciales del guaraní misionero: enfoques cruzados

- 3 Las categorías semánticas de la epistemicidad y de la evidencialidad forman parte del dominio más general de la modalidad, un concepto lógico kantiano que, en su sentido amplio, remite a la expresión de la manera en que el hablante presenta un contenido proposicional. En una acepción más restringida, la modalidad puede designar elementos lingüísticos concretos: verbos, modos, adverbios de modalidad

(también calificados de “adverbios de frase”) o, en el caso de lenguas aglutinantes como el guaraní, morfemas específicos que informan sobre la actitud o el punto de vista del hablante sobre el contenido frástico. Las lenguas tupí-guaraní presentan un gran número de morfemas modales (ver Kamaiwra, Cabral, Solano y Naves 2009), los cuales abarcan categorías semánticas tan dispares como la necesidad, la posibilidad, la exhortación, el grado de compromiso del hablante con la verdad o la fuente de información. En esta primera parte, trataremos de circunscribir nuestro objeto de estudio mediante dos enfoques cruzados: un primer enfoque, onomasológico, nos permitirá echar luz sobre lo que entendemos por modalidades epistémica y evidencial. El segundo, semasiológico, nos llevará a efectuar algunas observaciones sobre la semiología de estos morfemas, ya que los significantes pueden dar cuenta de relaciones entre los significados que no necesariamente reflejan las categorías semánticas que solemos utilizar.

Epistemicidad y evidencialidad: enfoque onomasológico

Modalidad epistémica

- 4 La modalidad epistémica tiene varias acepciones: la más general remite a la manera en que el hablante califica el conocimiento de la situación que transmite en términos de fiabilidad (verdadero/falso, etc.)³. Esta información adicional sobre el conocimiento del contenido transmitido existe en todas las lenguas. Sin embargo, no siempre se encuentra gramaticalizada en los distintos sistemas lingüísticos, pues un mismo morfema puede contener información relativa al tiempo o al aspecto, lo que complica el análisis de los datos. Así, un idioma puede presentar de forma gramaticalizada –es decir con un morfema específico– el hecho de que una información sobre un evento distante en el tiempo o en el espacio no tiene el mismo grado de fiabilidad que un evento próximo; o bien que una información obtenida por dizque no merece el mismo grado de confianza que una información adquirida por experiencia, etc. (ver Landaburu 2005).

Modalidad evidencial

- 5 La categoría semántica de la evidencialidad –propuesta en primer lugar por Jakobson (1957)– mantiene vínculos estrechos con la modalidad epistémica, ya que remite a la existencia y/o a la naturaleza de la prueba, o del tipo de testimonio que acredita una aserción dada. Una vez más, esta categoría semántica puede ser expresada sin que esté gramaticalizada mediante marcadores evidenciales obligatorios y exclusivos de esta función. Así, solamente una cuarta parte de las lenguas del mundo poseerían marcadores evidenciales (Aikhenvald 2004) y éstos no siempre serían independientes de otros marcadores de tiempo, modo y aspecto. Aikhenvald establece una tipología de la evidencialidad en la cual distingue dos grandes tipos: el primer tipo abarca los sistemas de indirectividad en los cuales el hablante indica si la prueba existe, sin especificar su naturaleza; el segundo sistema o tipo, propiamente evidencial, especifica la naturaleza de la prueba (por ejemplo, visual, reportada o inferida).

Modalidad mediativa

- 6 La noción de modo mediativo (Guentchéva 1996 y Guentchéva & Landaburu 2007) también mantiene relaciones estrechas con las modalidades epistémica y evidencial, pues surgió para describir la propensión discursiva de los hablantes a citar una fuente de saber para matizar el modo en que se hacen responsables de la información (Laurendeau 1989 habla de asunción –“prise en charge”–, de la información). En términos de Guentchéva, el “mediativo” remite a

la catégorie grammaticale dont l'essence même est d'indiquer que l'énonciateur fait référence à des situations (statiques ou dynamiques) dont il n'assume pas la responsabilité pour en avoir eu connaissance par voie indirecte, d'où la possibilité pour lui de manifester divers degrés de distance par rapport au contenu de son propre message, et, pour le co-énonciateur, la possibilité de remettre en question, voire de réfuter le contenu du message reçu (1996: 11).

- 7 El modo mediativo permite así relatar una información sin posicionarse en cuanto a su veracidad. El modo no mediativo, en cambio, indica que el hablante se implica en la aserción⁴.

Enfoque onomasiológico: balance

- 8 Podemos constatar así cuán complejo puede resultar hacer una tipología de estas nociones semánticas: no todas aparecen de forma gramaticalizada en todas las lenguas, y un mismo morfema puede tener consecuencias pragmáticas distintas según el contexto en el cual es empleado: así, por ejemplo, el citar una información obtenida por fuente auditiva puede conducir a interpretarla como menos fiable que si lo fuera por la vista. Sin embargo, el morfema involucrado seguirá siendo evidencial en un sistema lingüístico dado y solo se analizará contextualmente como epistémico, lo que explica que algunos autores prefieran usar el concepto de “enunciación mediatizada” (Guentchéva 1996, Guentchéva y Landaburu 2007). De ahí la necesidad de observar detenidamente el funcionamiento de los morfemas en las lenguas que pretendemos estudiar. A eso nos dedicaremos en lo que sigue: después de un breve repaso de los aportes de los autores que se han dedicado a estas cuestiones en las lenguas de la familia tupí-guaraní, trataremos de presentar el sistema en guaraní misionero, a partir de las formas reportadas por los gramáticos. Esto nos permitirá hacer un balance de los aportes de cada uno de los gramáticos estudiados, Montoya y Restivo, en la segunda parte de nuestro trabajo.

1.2. Marcadores epistémicos y evidenciales en guaraní

1.2.1. Epistemicidad y evidencialidad en lenguas tupí-guaraní

- 9 Los estudios que se han dedicado al examen de los epistémicos y evidenciales en lenguas del grupo tupí-guaraní testimonian cuán difícil resulta seleccionar los morfemas relativos a estas dos categorías semánticas. Las diferencias de resultados entre los estudios se explican no solamente por la(s) lengua(s) y época(s) estudiada(s) –no todas las lenguas tienen un sistema gramaticalizado, de ahí la distinción entre “morfemas” obligatorios y “partículas” libres que propone Dietrich (2010) siguiendo a Dooley (1982)– sino también por el modo en que los autores entienden y separan estos conceptos semánticos. Asimismo,

algunos se centran en los morfemas exclusivamente epistémicos y/o evidenciales (Cabral 2000 y 2007, Magalhães 2007, Carvalho 2013 por citar algunos ejemplos) mientras que otros estudian más bien todo lo relativo a las estrategias discursivas que remiten a estos conceptos, incluyendo elementos no específicamente evidenciales o epistémicos en el sistema lingüístico (Cerno 2016). Los primeros autores que han recurrido a la noción de evidencialidad para lenguas tupí-guaraní fueron Kracke (1988) y Jensen (1998), seguidos por Aikhenvald, quien propuso un sistema evidencial bipartito entre una marca de “reportado” y “todo lo demás” (2004: 31). Otra perspectiva adoptada ha sido la de la enunciación mediatizada; en esta línea hay que destacar los aportes de Cabral (2000 y 2007). En estos últimos trabajos, la autora se dedica específicamente a este tipo de marcadores en más de veinte lenguas de la familia tupí-guaraní desde un enfoque tipológico. Señala que las lenguas de esta familia presentan partículas que distinguen informaciones (a) basadas en la experiencia personal del locutor, (b) obtenidas a través de una tercera persona, (c) obtenidas a través de dizque, (d) adquiridas en sueño, (e) provenientes de un mito y (f) resultantes de una inferencia (Cabral 2000: 5)⁵. Esto le permite reconstruir el sistema siguiente en el proto-tupí-guaraní: *rakó ~ kó ‘constatado por el hablante’, *ra’é ‘no constatado por el hablante (mediativo)’, *je ‘dizque (mediativo)’ y *nipo ~ *ipó ~ *pó ‘inferencial (mediativo)’. A este sistema añade la forma *ra’ú (dubitativo), la cual remite a la expresión de la evidencialidad onírica según Kracke (2009). Cabral coincide con Aikhenvald en la idea de un sistema bipartito, que divide entre “atestiguado” y “mediativo”, pero distingue para este segundo grupo cuatro subcategorías (experiencia asociada a otro/dizque/mito/sueño), a lo cual añade una subcategoría de lo probable o de la duda que califica de “modalidad alética” (2007: 288-289). Este análisis concuerda en parte con la propuesta de Seki (2007), quien propone también subdividir las marcas mediativas según el modo de acceso a la información para la lengua kamayura (tabla 1):

Fuente de la información	Tercera persona: Locutor : atestiguado > rak	reportado > je
Tipo de evidencia	Directa	previa > heme visual > ehe auditiva > po
	Indirecta	inferencia externa > inip inferencia interna > a'a

Tabla 1: Marcas mediativas en kamayura según Seki (2007: 264)

- 10 Sin embargo, esta oposición no siempre es retomada por los autores con la misma terminología. Así, encontramos también la idea de una oposición entre lo atestiguado y lo mediativo también en Magalhães (2007), pero esta autora apunta tres “formas evidenciales” para la lengua guajá: *araká* ‘atestiguado por el locutor/pasado reciente’, *araka’i* ‘atestiguado por el locutor/pasado lejano’ y *jé* ‘atestiguado por un tercero’; a estas formas agrega dos partículas “epistémicas”: *ra’a* ‘dubitativa’ et *ajpó* ‘de posibilidad’ (2007: 82-84). Para la lengua Emerillon-Teko, Rose recurre al término “testimonial” para calificar la partícula correspondiente al atestiguado *-rako* (Rose 2011: 306). En cuanto a Carvalho (2013), este autor califica este conjunto de formas de “epistémicas”, incluso si describe, para la lengua mbya, un sistema muy similar al que hemos referido anteriormente: *ra’e* ‘atestiguado por otro, con ocurrencia reciente’, *raka’e* ‘atestiguado por otro, hace mucho tiempo’, *dje* ‘conocimiento compartido por la colectividad’, *aipo* ‘evidencia sonora’, *kuri* ‘atestiguado por el hablante recientemente’ y *ka-ramboae* ‘atestiguado por el hablante hace mucho tiempo’ (2013: 107-115).
- 11 Otros autores retienen un sistema de significantes algo diferente bajo la supercategoría “evidencialidad”, como es el caso de Dietrich (2010), quien estudia las categorías de tiempo, aspecto y evidencialidad en guaraní paraguayo y en chiriguano. Sin embargo, si bien este autor retoma la idea según la cual la forma *ra’e*, en guaraní paraguayo, “permite expresar que el hablante no atestigua lo dicho” (2010: 78), opone la forma *ndaje* ‘no atestiguado’ al sufijo átono *-ma* que analiza como “la evidencia de resultado atestiguado” (2010: 78). Dietrich prosigue con el análisis de la forma *voi* como marca de “evidencialidad asertiva” (2010: 79) y señala un segundo tipo de evidencialidad mediante la marca de realización continua de la acción *-ĩ* que, según él, no se limita a esta función ya que esta indica que “el hablante insiste en la existencia del hecho garantizada por él mismo” (Dietrich 2010: 79).
- 12 Finalmente, Cerno (2011) propone otro sistema para el guaraní correntino, el cual no se funda solamente en la fuente enunciativa sino en los indicios o pruebas de los cuales dispone el hablante en el contexto inmediato (tabla 2):

Evidencia	Directa	no disponible <i>hue-he</i>
-----------	---------	-----------------------------

	disponible	presente	<i>ha'e - 'e</i>
		de resultados	<i>ma</i>
Indirecta			<i>ndaje - ndae</i>

Tabla 2: Partículas evidenciales en guaraní correntino según Cerno (2011: 206)

- 13 Sin ser exhaustiva, esta breve revisión de la bibliografía sobre epistémicos y evidenciales en lenguas tupí-guaraní permite comprobar que las conclusiones extraídas de los análisis no solo dependen de las variantes dialectales estudiadas sino que están también subordinadas a las categorías semánticas elegidas y a la forma en que éstas son entendidas por los estudiosos.

Epistémicos y evidenciales en el guaraní misionero

- 14 Fundándonos en estas observaciones, nos hemos propuesto indagar en las gramáticas misioneras con el fin de comprobar cuáles podían ser los morfemas vinculados con estas modalidades y ver de qué manera habían sido tratados por los gramáticos jesuitas⁶. Para eso, no solamente hemos buscado las formas atestiguadas por los estudiosos como evidenciales y epistémicas en lenguas del tronco tupí-guaraní actual sino que hemos tratado de observar todas las formas que, según las traducciones y glosas proporcionadas por los gramáticos, podían tener algún vínculo con estas categorías semánticas. Este vaivén entre las traducciones, glosas y aportes de la lingüística contemporánea nos ha parecido imprescindible dado que (i) los estudios tipológicos sobre lo que puede haber sido el sistema en proto-tupí-guaraní constituyen solamente una hipótesis (Cabral 2000 y 2007), (ii) es posible que algunas formas del guaraní misionero hayan desaparecido completamente de las variantes actuales y (iii) era nuestra voluntad comprobar si era posible deducir del conjunto de estas formas algún esbozo de sistematicidad, por lo menos desde un punto de vista semiológico.

Método y resultados

- 15 Al consultar las obras de los dos misioneros jesuitas, podemos constatar la presencia de nueve formas en guaraní misionero que parecen estar vinculadas –por lo menos desde un punto de vista etimológico–

con formas analizadas como “evidenciales” o “epistémicas” en otras variantes del tronco lingüístico tupí-guaraní: *-ha'e*, *-rako*, *-ra'e*, *ra'u*, *-je/ndaje*, *-ma*, *-po/-nipo*. A estas nueve formas, hemos decidido agregar para nuestro estudio todas aquellas que, según las glosas y/o traducciones de los gramáticos, podían tener alguna relación con los campos de lo epistémico y lo evidencial. Para eso, hemos seleccionado todas las entradas cuyas glosas y/o traducciones contenían elementos del campo léxico de la duda (“acaso”, “quizás”, “probable”, “posible”, “duda”, “dudoso”, “por ventura”), de la aseveración (“ciertamente”, “cierto”, “verdaderamente”, “verdad”), de la falsificación (“falsamente”, “falso”) y también las formas cuyas glosas podrían estar relacionadas con el acceso a la fuente de información (“cuando el indio/los indios ve(n)”, “cuando se ve”, “cuando el indio/los indios oye(n)” “indicios”, “señal(es)”, etc). La aplicación de este método arroja luz sobre una gran cantidad de expresiones relativas a esas nociones en guaraní misionero, pues son más de noventa las formas relacionadas con esos dos campos semánticos en las dos obras estudiadas.

- 16 Sin embargo, dentro del conjunto, no todas las formas tienen el mismo estatuto:
- muchas de ellas se explican por la mera aglutinación de varios morfemas entre sí: así, *aje* ‘verdad?’ permite formar las entradas *ajepako*, *ajera'úje*, *ajete*, *ajetevyvi*, *ajetera'u*, etc.;
 - otras son, según los gramáticos, simplemente variantes dialectales (por ejemplo, *aruã* ‘probable’, equivalente de *vykatu* o *vyvi*);
 - no todas tienen carácter obligatorio ni tampoco el mismo funcionamiento sintáctico.

Primeros análisis

- 17 A partir de esta compilación, hemos observado si los morfemas presentaban alguna sistematicidad en su semiología con el fin de comprobar si su pertenencia a campos semánticos afines se manifestaba por la presencia de *cognemas*, es decir de fonemas que, por su posición recurrente y/o alternancia con otros fonemas en signos de un mismo campo semántico, pueden ser considerados como operadores cognitivos que están en el origen de la emergencia de la significación⁷.

18 Lo que hemos podido notar es que si existe alguna sistematicidad semiológica en estos morfemas, esta no se manifiesta solamente en los morfemas de epistemicidad o de evidencialidad, sino que *muchas formas parecen estructurarse en torno a una acepción más amplia de la modalidad, vista como la forma en la que el hablante se posiciona en cuanto a la apropiación de lo enunciado*. Efectivamente, parece que en guaraní misionero, la presencia de los submorfemas (o *cognemas*) -R-, -N- y -P- explica en gran medida los significados de los morfemas recopilados por los gramáticos en los campos de las modalidades epistémica, evidencial, interrogativa e intersubjetiva. Lo formulamos con las hipótesis siguientes:

- la presencia del *cognema* -R- en ataque de palabra (posición de mayor semántica) da la instrucción de concebir el signo que informa como una relación, de allí el carácter reflexivo y metalingüístico del hablante sobre lo que dice. La asociación de este *cognema* con elementos deícticos es la que marca la diferencia entre los signos en el campo evidencial. Así, *rako*, *ra'e*, *ra'u*, *re'a*, *rera* tienen todos en común en su significado el que el hablante relacione lo dicho, (i) con su esfera inmediata (de allí la asociación con el deíctico *ko* 'esto' en la forma *rako*), (ii) con su esfera mediata (en el caso del mediativo *ra'e*, parece que se puede explicar por la asociación de *ra-* y el deíctico *eguã* 'ello', el cual habría sufrido una aféresis de la segunda sílaba), (iii) con algo ficticio o simulado (*ra'u* = -R- + *a'u*), o (iv) a algo que se acaba de decir (*rera*, *re'a*). Es también lo que podría explicar el significado de *rano* 'otra vez, también' como morfema de relación de dos enunciados consecutivos (asociado con el morfema *no* 'también').
- la presencia del *cognema* -N- en ataque de palabra indica que el hablante vincula lo dicho a su interioridad, ya sea porque lo atestigua (*ne*, *ni*, *niko*, *nānga*, *nanga*, *niā*), ya para expresar el que dude de ello (de allí la asociación de *ni* con *po* en *nipo*).
- la presencia del *cognema* -P- indica que con el signo se delega la apropiación del hablante: ya sea porque hace una pregunta directa (interrogativos *pa*, *pako*, *piko*, *pā*, *pānga*, etc.), ya porque no hay indicios visuales que permitan atestiguar lo dicho (*po*).

Balance

19 Si nos atenemos al campo de la modalidad en sentido amplio, podemos plantear la hipótesis de que la lengua guaraní de la época misio-

nera presentaba un sistema modal que semiológicamente giraba en torno a los operadores cognemáticos siguientes:

- R = operador de posicionamiento metadiscursivo de quien reflexiona sobre lo que dice;
- N = operador de posicionamiento del hablante (apropiación);
- P = operador de delegación al alocutario (mandar hacer, preguntar, pedir confirmación > dudar).

20 Estas son las hipótesis que podemos formular al comparar las categorías semánticas disponibles, y aquello que da a ver la estructuración semiológica del idioma. Ahora bien, lo interesante es que este vaivén entre enfoque onomasiológico y enfoque semasiológico, es decir entre categorías ya pensadas de las que disponemos en el siglo XXI y basadas en la observación del funcionamiento de otros idiomas y el idioma particular que uno pretende estudiar, es análogo a lo que hicieron los misioneros Montoya y Restivo en los siglos XVII y XVIII, respectivamente.

2. Marcadores epistémicos y evidenciales del guaraní: enfoques misioneros

21 En el *Tesoro de la lengua guaraní* y el *Arte de la lengua guaraní*, publicados en 1639 y 1640, respectivamente, el padre jesuita Antonio Ruiz de Montoya trataba de hacer algo muy similar: estas obras constituyen precisamente uno de los primeros intentos de gramatización y objetivación de la lengua guaraní para proporcionar a los misioneros las herramientas lingüísticas necesarias para la comunicación. Como lo expusimos anteriormente, sabemos que este proceso de gramatización fue contemporáneo del de los vernaculares europeos. Pero la gramatización de las lenguas nativas americanas y del guaraní en particular suponían superar dificultades adicionales: la lengua guaraní era exclusivamente oral, presentaba un alto grado de fragmentación dialectal y los misioneros no podían contar con ningún conocimiento epilingüístico en el que pudieran apoyarse (conocimiento intuitivo). Es por esta razón por la que recurrieron a la ayuda de « traductores » –cuyos idiolectos fueron elevados al rango de norma–, quienes los

ayudaron a dividir el lenguaje hablado en diferentes unidades lingüísticas; unidades que tendrían que calificar y ordenar en gramáticas y diccionarios.

- 22 De este modo, la dimensión oral de la lengua, combinada con el propósito básicamente comunicacional del aprendizaje del guaraní, hicieron que se prestara una atención muy puntillosa y circunstanciada a distintas estrategias conversacionales. Entre estas, podemos destacar el uso de los marcadores evidenciales y epistémicos ya que, incluso si el conocimiento lingüístico de la época aún no permitía que estos fueran etiquetados como tales en los paradigmas de la “gramática latina extendida” (Auroux 1994) en que se fundaron los padres Montoya y Restivo, la necesaria consideración de la oralidad explica por qué podemos observar este creciente interés por parte de estos gramáticos, por la dimensión interlocutiva, performativa e incluso metadiscursiva de estos morfemas modales, que los llevaron mucho más allá de lo que podría ser una visión restringida de la tradición epistemológica grecolatina.

Primeros intentos de objetivación: la obra del Padre Antonio Ruiz de Montoya

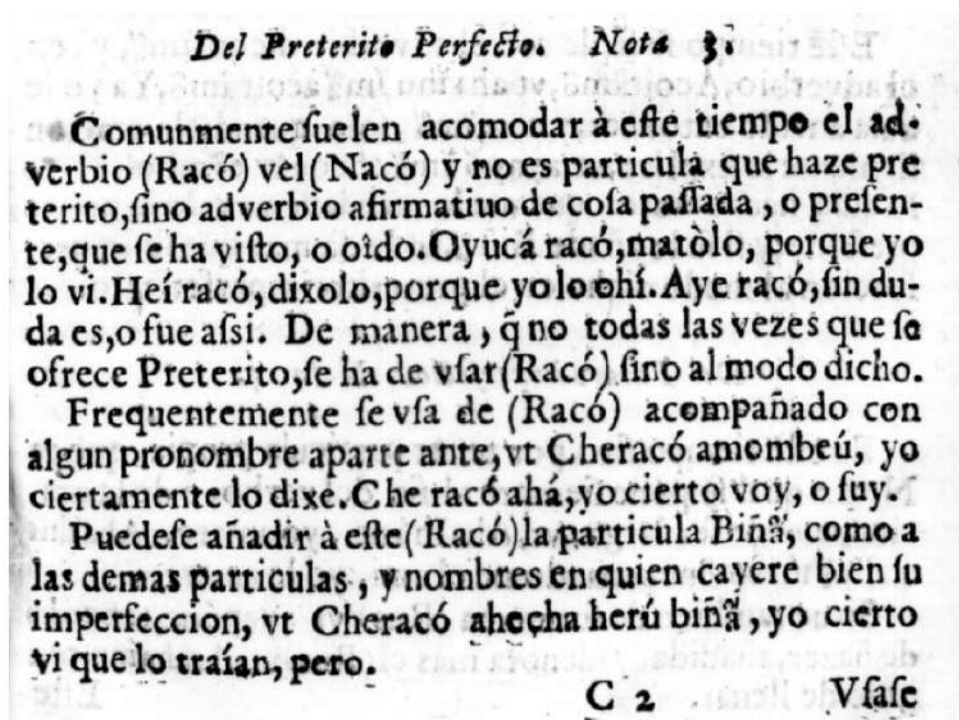
2.1.1. Montoya, obra y proyecto

- 23 Antonio Ruiz de Montoya, nacido en Lima en 1585, se educó en Tucumán, Argentina, antes de vivir en la provincia de Guairá a partir de 1612 (Melià 2012). Allí aprendió guaraní y recurrió a informantes para recopilar sus notas sobre el uso del idioma, notas que utilizaría después para la elaboración de sus diccionarios y su gramática (Dietrich 1994-1995: 288), que imprimió a mediados del siglo XVII durante un viaje a Madrid. Las influencias recibidas por Montoya son probablemente diversas: sabemos que la gramática de Anchieta (1595) estaba disponible en Paraguay (San Martín la usó desde 1610), pero puede que haya usado las notas gramaticales del padre franciscano Luis de Bolaños. También conoció al padre Diego González Holguín, cuya gramática quechua circulaba. Además, se entrenó con jesuitas de diferentes orígenes (misioneros italianos y peruanos) y ciertamente co-

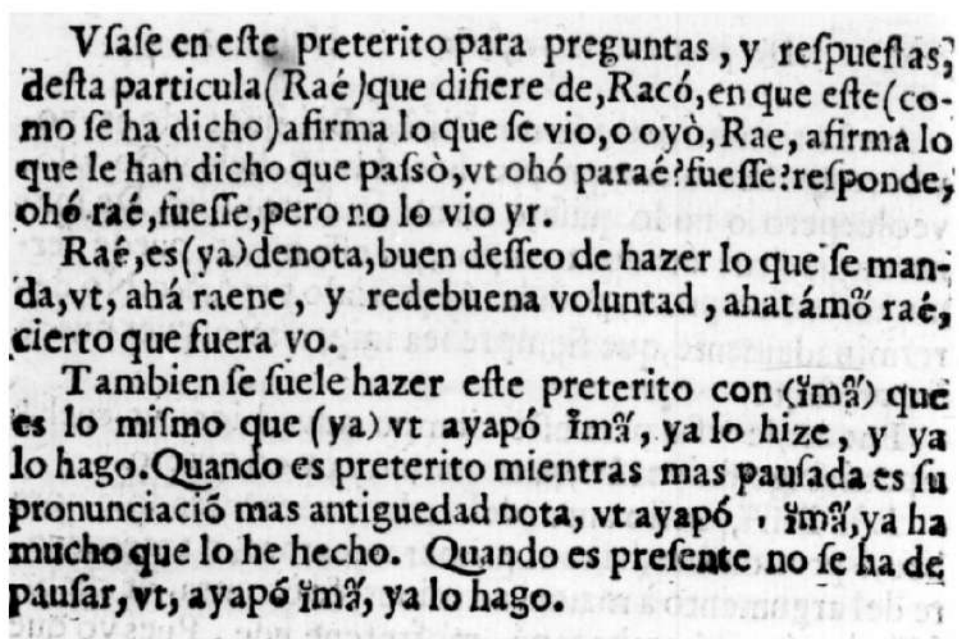
noció el modelo del jesuita portugués Manuel Álvares (1526-1583), cuyo método de latín se recomendó en el plan de estudios de los colegios jesuitas.

2.1.2. Los límites de la Gramática Latina Extendida (GLE)

- 24 Montoya parece dividido entre el idioma que escucha a través de sus informantes y el deseo de traducirlo en las categorías gramaticales de lo que Auroux llama la “Gramática latina extendida”: compara, invalida o confirma constantemente la adecuación de los morfemas a aquello que conoce de las lenguas románicas, latinas o griegas y siempre acaba proponiendo una traducción en español, necesariamente insatisfactoria.
- 25 Este es generalmente el caso de los morfemas modales que hemos identificado para nuestro estudio: estas formas aparecen alternativamente entre las “conjugaciones” (de pretérito para *rako* y *ra'e*, por ejemplo), los “interrogativos”, los demostrativos y/o adverbios que se traducen casi siempre por “cierto” o “ciertamente”. Hay algunas contradicciones entre su gramática y su diccionario: aunque clasifica estos morfemas modales entre las conjugaciones en su gramática, se deduce en el diccionario donde estos términos aparecen como adverbios que indican que “hemos visto el hecho pasado” o, precisamente, que “hemos obtenido la información de otra fuente”.
- 26 Montoya no percibe diferencia alguna entre los morfemas metadiscursivos que empiezan con el cognema R y los que indican que los hablantes se comprometen con la información, ya que lo subsume todo bajo la traducción “ciertamente”. Así es como traduce el morfema *-ra* por “ya, otra vez”, igual que *re'a*, que glosa por “lo mismo que *-ra*”, mientras que veremos cómo su sucesor percibe la dimensión interlocutiva de este morfema. El diccionario le permite definir a Montoya estos morfemas uno a uno, pero también podemos percibir la incomodidad que surge de la falta de correspondencia entre las formas del lenguaje y las categorías de análisis a su disposición (fragmentos 1 y 2):



Fragmento 1: *Rako/nako* = "adverbio afirmativo" (Montoya, *Arte, y Vocabulario de la lengua guarani*, 1640).



Fragmento 2: *Ra'e* = "afirma lo que le han dicho que pasó" (*ibid.*)

- 27 Al fin y al cabo, es en su diccionario (*Tesoro de la lengua guaraní*, 1640) donde presenta sus mejores hallazgos (por ejemplo indica que *vy* remite a “indicio”, *po* a un “demostrativo de lo que se oye”, etc.). Pero más interesante aún es ver cómo el tratamiento de estas morfemas evoluciona en esta misma gramática anotada por el padre Restivo, y editada casi un siglo más tarde.

2.2 Un interés creciente por la dimensión oral del guaraní: el aporte del padre Restivo

2.2.1. Paulo de Restivo

- 28 Paulo Restivo nació en Mazzarino, Italia, en 1658. Llegó a Buenos Aires en 1691 y se estableció en 1694 en la reducción de Candelaria. Restivo presenta su gramática como una actualización del trabajo de Montoya: se compromete a anotarlo para explicar las transformaciones experimentadas por el idioma guaraní (dado que él no se encuentra en la misma región), en un momento en que las misiones están bien estructuradas.
- 29 Los escritos de este misionero se caracterizan, en particular, por la aparición explícita de la presencia de informantes, indios y literatos (“personas inteligentes en la lengua Guaraní”, “lo más selecto”), de cuyo idiolecto Restivo se vale como fuente pero también como norma de referencia, mencionando hasta sus nombres⁸: “Los autores, que se citan, son: Ruíz, Bandini, Mendoza, Pompeyo, Insaurrealde, Martínez y Nicolás Yapuguay, todos son de primera clase”. De esta manera, asistimos a un verdadero giro en las estrategias de gramatización del idioma, pues Restivo elige centrarse en el uso oral de los hablantes nativos, lo cual tiene como consecuencia, según afirma Brignon, que

[...]es ouvrages de la décennie 1720 se présentent alors tout à la fois comme une célébration du labeur des linguistes jésuites du XVII^e siècle (au premier rang desquels figure Montoya) et comme la réactualisation de cet héritage à partir d'un contexte socio-linguistique différent, marqué par un fort brassage inter-ethnique au sein des réductions. [...] Restivo aurait fait le choix d'un nouveau processus de normalisation, pensé cette fois à partir d'une appréhension pragmati-

que et plurielle du langage effectivement parlé dans les missions. (2017: 28, el subrayado es nuestro),

- 30 Esto se manifiesta en su revisión de la obra de Montoya, que él retoma a la luz de esta atención a la dimensión oral y fluctuante del lenguaje, lo cual, como vamos a ver, va a tener consecuencias sustanciales en relación con la evolución de los saberes epistemológicos sobre la lengua guaraní.

2.2.2. Revisión de Montoya

- 31 La gramática anotada de Restivo se divide en tres partes: el Arte, en la que retoma la presentación de Montoya, el apéndice y el suplemento. Pero bajo el pretexto de anotar y actualizar el trabajo de Montoya, Restivo propone avances considerables en el discurso metalingüístico sobre el idioma guaraní:
- En cuanto a la morfología, relaciona los morfemas modales que hemos descrito con los deícticos y los morfemas interrogativos al tiempo que percibe el carácter metadiscursivo de algunas de estas formas;
 - En cuanto a la sintaxis, al proporcionar muchos detalles sobre el posicionamiento de los morfemas y su carácter obligatorio;
 - En el nivel pragmático, al dar también muchos detalles sobre el contexto enunciativo y el carácter intersubjetivo de estos morfemas;
 - Y por último, desde un punto de vista epistemológico, ya que especifica lo que uno debe entender por las categorías empleadas.
- 32 Así, Restivo califica los adverbios de Montoya de “partículas demostrativas”, “porque son compuestas de la partícula **na l. ni** y de los pronombres demostrativos **a, ko, uku l. ukui, uguí, l. eguí**, pues regularmente afirman como demostrando y señalando la cosa o persona de la cual se habla o de la cual ambos han hablado y tienen noticia de ella”. También especifica que el morfema no mediativo **-rako** no debe atribuirse a la expresión de temporalidad y logra percibir que **-ra**, que Montoya traducía por “ya, otra vez”, tiene carácter metadiscursivo: “**Ra** es partícula afirmativa de quien refleja sobre lo que dice”. Algo muy novedoso e interesante es que Restivo coteja los morfemas de apropiación de la información –incluso si no lo dice así– con los que implican delegar esta apropiación, al proporcionar numerosos ejemplos de alternancias en distintas situaciones interlocutivas: “Con las

dichas partículas de pregunta tienen correspondencia las partículas afirmativas, de las cuales se hablará en el párrafo siguiente, ut: **ha'e piko**, '¿es eso?' y responde **ha'e niko**, 'eso es', mudando la /p/ en /n/".

- 33 Por otra parte, enriquece considerablemente la gramática con ejemplos, al tiempo que especifica las categorías utilizadas, aunque no siempre resulten satisfactorias, hecho del que parece ser consciente: "Dícense »afirmativas«, no porque se usan solamente en las oraciones afirmativas, pues se hallan también en las negativas, sino porque aseveran dando fuerza a lo que se afirma o se niega, de suerte que si se dejan, queda la oración insulsa y sin viveza." Restivo se basa en el trabajo previo de los misioneros pero también en una cuidadosa consideración de la oralidad: estas formas evidenciales y epistémicas eran (y siguen siendo) tanto más difíciles de describir por cuanto no corresponden a nada conocido, por lo menos en la tradición gramatical grecolatina. Pero el tener en cuenta la oralidad, tanto como fuente del cuerpo de trabajo, en contacto cercano con los informantes, como también como un proyecto didáctico, hace que Restivo intente restaurar la importancia de estas formas para que la comunicación no aparezca "insulsa y sin viveza", según sus propias palabras.
- 34 Resulta evidente que el propósito de Restivo no era promover el conocimiento de la lingüística por el arte, sino para hablar bien y evangelizar bien. Sin embargo, incluso hoy en día, esta dimensión intersubjetiva del lenguaje, fundamental para la descripción de los hechos lingüísticos, incluso en los sistemas lingüísticos aún no se ha tenido suficientemente en cuenta. Hay que admitir que, para la época, el progreso ha sido real: al menos en el nivel metalingüístico.

Conclusiones

- 35 El cotejo del tratamiento de los morfemas epistémicos y evidenciales –que hemos tratado de circunscribir onomasiológica y semasiológicamente en la primera parte de este trabajo– en tres obras misioneras (1639, 1640 y 1724) muestra cómo, a pesar de que los gramáticos partieran de una tradición epistemológica grecolatina bien establecida, surge paulatinamente la necesidad de cuestionar y revisar las categorías de estudio para enfrentar un corpus oral que servía a la vez como fuente de información y como objetivo de comunicación. Como

hemos podido ver, el hecho de que los campos de la evidencialidad y de la epistemicidad no estén gramaticalizados de forma tan sistemática en las lenguas románicas, hace que los conocimientos metalingüísticos progresen de forma sustancial en la obra de Restivo, en particular en los campos de la pragmática y de la epistemología, desembocando en una mirada novedosa sobre las lenguas, y en particular sobre el guaraní. Con esto, asistimos a un cambio en la actitud de los jesuitas hacia la diversidad lingüística de la comunidad, hecho que, para retomar las palabras de Cerno y Obermeier, es también un “hecho que conduce a una nueva valoración del discurso indígena” (2013: 35).

BIBLIOGRAPHIE

Libros

Aikhenvald, Alexandra, *Evidentiality*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Auroux, Sylvain, *La Révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga, 1994.

Brignon, Thomas, « Un traducteur exemplaire. Le cacique Nicolás Yaguapay et ses *exempla* en langue guarani (missions jésuites du Paraguay, 1724-1727) », mémoire de master sous la direction de Sonia Rose et Capucine Boidin, Lyon, ENS de Lyon, 2017.

Carvalho, Mauro Luiz, *Tempo, aspecto e modalidade na língua guaraní mbyá*, dissertação de mestrado, Brasília, Universidade de Brasília, 2013.

Chafe, Wallace; Nichols, Johanna (dir.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, volume XX, Series Advances in Discourse Processes, Norwood (New Jersey), Ablex Publishing Corporation, 1986.

Dooley, Robert, *Vocabulário do Guarani, Vocabulário Básico do Guarani Contemporâneo*

(*Dialeto Mbúá do Brasil*), Brasília, Summer Institute of Linguistics, 1982.

Guentchéva, Zlatka (dir.), *L'énonciation médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters, 1996.

Guentchéva, Zlatka ; Landaburu, Jon (dir.), *L'énonciation médiatisée II. Le traitement épistémologique de l'information: illustrations amérindiennes et caucasiennes*, Paris-Louvain, Peeters, 2007.

Jakobson, Roman, *Shifters, Verbal Categories and the Russian Verb*, Cambridge, Harvard University, 1957.

Magalhães, Marina Maria, *Sobre a morfologia e a sintaxe da língua guajá (família tupi-guarani)*, tese de doutorado, Brasília, universidade de Brasília, 2007.

Rose, Françoise, *Grammaire de l'Émérillon Teko. Une langue guarani Tupi-*

GuaranideGuyanefrançaise, Louvain/Paris/Walpole (M.A), Peeters, 2011.

Comunicaciones

Cerno, Leonardo, « Evidencialidad y discurso referido en Guarinihape tecocue (1705) », comunicación presentada en el simposio « Temps, espace et société dans les langues autochtones d'Amérique du Sud à l'époque coloniale », París, 8 y 9 de febrero 2016.

Kracke Waud H., « 'J'ai souvent été trompé lorsque je dormais' : A gramática onírica kagwahiva », ponencia presentada en el simposio « The Words of the Tribe: Amerindian Conceptions of Language/Amerindian Linguistic Conceptions (Lowland South America) » en el 46 congreso internacional de los Americanistas, Amsterdam, Julio de 1988.

Melià, Bartomeu, « La obra lingüística de Antonio Ruiz de Montoya, s.j. », Conferencia presentada ante la Real Academia Española, Madrid, 6 de octubre de 2012.

Artículos

Cabral, Ana Suelly, « Aspectos gramaticais compartilhados por línguas do baixo Xingu, Tocantins e nordeste da Amazônia: partículas evidenciais », in *Atas do II Congresso Nacional da Abrolin*. CD-ROM, Florianópolis, SC, Universidade Federal de Santa Catarina, 2000.

Cabral, Ana Suelly, « L'Expression des notions de l'épistémique et de l'éléthique dans la famille Tupí-guaraní », in J. Landaburu y Z. Guentchéva (dir.), *L'énonciation médiatisée II. Le traite-*

ment épistémologique de l'information : illustrations amérindiennes et caucasiennes, Louvain et Paris, Éditions Peeters, 2007, p. 267-292.

Jensen, Cheryl, « Comparative Study: Tupí-Guaraní » in Derbyshire Desmond C. & Pullum Geoffrey K. (dir.), *Handbook of Amazonian Language* (vol. 4), Berlin, Mouton de Gruyter, 1998, p. 487-618.

Laurendeau, Paul, « Repérage énonciatif et valeur de vérité: la prise en compte, la prise en charge », in Vincent Diane (dir.), *Des analyses de discours*, Actes du CÉLAT, n° 2, Québec, Publications du CÉLAT, 1989, p. 107-129.

Seki, Lucy, « Réflexions sur les valeurs modales en kamayura (Haut-Xingu, Brésil) », in Guentchéva Zlatka & Landaburu Jon (dir.), *L'énonciation Médiatisée II. Le traitement épistémologique de l'information: illustrations amérindiennes et caucasiennes*, Louvain-Paris, Peeters, 2007, p. 241-266.

Revistas

Bottineau, Didier, « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16 (« La contradiction en anglais »), 2004, p. 27-53.

Cerno, Leonardo ; Obermeier, Franz, « Nuevos aportes de la lingüística para la investigación de documentos en guaraní de la época colonial (siglo XVIII) », *Folia Histórica del Nordeste* 21, 2013, p. 33-56.

Dietrich, Wolf, « La importancia de los diccionarios guaraníes de Montoya para el estudio comparativo de las lenguas tupí-guaraníes de hoy », *Amerindia* 19/20, 1994-1995, p. 287-299.

- Dietrich, Wolf, « Tiempo, aspecto y evidencialidad en guaraní », *Liames* 10, 2010, p. 67-83.
- Hagège Claude, « Le rôle des médiaphoriques dans la langue et dans le discours », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XC 1, 1995, p. 1-19.
- Kamaiwra, Aisanain ; Cabral, Ana Suelly ; Solano, Eliete de Jesús ; Naves, Rozana, « Expressões de modalidade em línguas da família tupí-guaraní », *Anais do SILEL* 1, Uberlândia, EDUFU, 2009.
- Kracke, Waud H., « Dream as deceit, Dream as truth: The Grammar of Telling Dreams », *Anthropological Linguistics*, 51, 1, 2009, p. 64-77.
- Landaburu, Jon, « Expresión gramatical de lo epistémico en algunas lenguas del Norte de Suramérica », *CILLA II*, University of Texas at Austin, 2005.
- Obermeier, Franz ; Cerno Leonardo, « Nuevos aportes de la lingüística para la investigación de documentos jesuíticos del siglo XVIII », *Folia histórica del Nordeste* 26, 2013, p. 33-56.
- Rodríguez-Alcalá, Carolina, « L'exemple dans les grammaires jésuitiques du guaraní », *Langages*, 166/2, 2007, p. 112-126.

NOTES

- 1 « Par grammatisation, on doit entendre, au sens propre, le processus qui conduit à *décrire* et à *outiller* une langue sur la base de deux technologies, qui sont encore aujourd'hui les piliers de notre savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire. » (Auroux 1994 : 109).
- 2 Este trabajo se desarrolla en el marco del proyecto colectivo e interdisciplinario LANGAS "Lenguas Generales de América del Sur" (Centro de investigación CREDA, UMR 7227), financiado por la Agencia Nacional de Investigación francesa (2011-2016) y dirigido por la Dra. Capucine Boidin (IHEAL/Université Sorbonne Nouvelle).
- 3 Es el motivo por el cual algunos autores no la califican de "epistémica" sino de "epistemológica" (ver Chafe y Nichols 1986, Landaburu 2005).
- 4 Encontramos también los términos de "modo oblicuo", "no testimonial" (donde "testimonial" equivaldría a "no mediativo") o "(no) asumido". Claude Hagège propone el término "médiafórico" ("médiaphorique") para caracterizar los morfemas gramaticales que permiten al hablante imputar a otro lo que está aseverando (ver Hagège 1995).
- 5 En Cabral (2007), la autora ofrece la misma clasificación pero añade para (b) "obtenues d'un tiers et fondées sur son expérience personnelle" y para (f) sustituye "senties comme possibles" a la expresión "inférence" (2007: 268).

6 El proyecto LANGAS consistió, entre otros aspectos, en tratar de entender los procesos de elaboración de herramientas lingüísticas y textuales susceptibles de expresar nuevas experiencias del tiempo y de la sociedad en las lenguas amerindias, centrando específicamente nuestra atención en la expresión de nuevos regímenes de historicidad y de verdad moldeados por nuevos usos de morfología temporal, aspectual y evidencial en esas lenguas, en particular en las prácticas indígenas de escritura desarrolladas en los géneros discursivos creados por la evangelización.

7 Nuestro enfoque se inscribe en una teoría enactiva del lenguaje, en la cual se considera que la experiencia sensomotriz, física y sensible del habla modela la significación. Para que un fonema se pueda interpretar como *cognema*, es necesario que se inscriba en una red de correspondencias sémicas y morfémicas. Bottineau enumera las circunstancias (no cumulativas) en las cuales es legítimo considerar que la relación fonema ~ invariante cognitivo se activa: “1) il se manifeste dans une alternance récurrente (...). 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances (...). 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]” (Bottineau, 2004 : 29).

8 Sobre el estatus de estos informantes, ver Brignon (2017) y Rodríguez Alcalá (2007).

RÉSUMÉS

Français

Le *Tesoro de la lengua guaraní* y el *Arte de la lengua guaraní*, publiés à Madrid en 1639 et 1640 par le prêtre jésuite Antonio Ruiz de Montoya, constituent l'une des premières tentatives de grammatisation et d'objectivation de la langue guaranie afin de fournir aux missionnaires les outils linguistiques nécessaires à la communication dans les diverses situations auxquelles ils étaient confrontés (conversations quotidiennes, instruction religieuse, administration des sacrements). Si les marqueurs épistémiques et probatoires n'ont pas leur place dans les premières catégorisations grammaticales héritées de la tradition épistémologique gréco-latine utilisée par Montoya, nous montrerons que la nécessaire prise en compte de l'oralité - utilisée comme source d'élaboration du corpus mais aussi comme finalité (la langue était enseignée pour bien parler) - conduit Restivo, dans son *Arte de la lengua guaraní anotado* (1724), à enrichir la grammaire de Montoya d'un inventaire des formes épistémiques et probatoires - et des situations énonciatives cor-

respondantes – aussi exhaustif que novateur d'un point de vue épistémologique.

English

The *Tesoro de la lengua guaraní y el Arte de la lengua guaraní*, published in Madrid in 1639 and 1640 by the Jesuit priest Antonio Ruiz de Montoya, constitute one of the first attempts to grammaticise and objectify the Guaraní language in order to provide the missionaries with the linguistic tools necessary for communication in the various situations they had to face (everyday conversations, religious instruction, administration of the sacraments). Although epistemic and evidential markers have no place in the first grammatical categorisations inherited from the Greco-Latin epistemological tradition used by Montoya, we will show that the necessary consideration of orality – used as a source of elaboration of the corpus but also as a purpose (the language was taught in order to speak well) – leads Restivo, in his *Arte de la lengua guaraní anotado* (1724), to enrich Montoya's grammar with an inventory of epistemic and evidential forms – and the corresponding enunciative situations – as exhaustive as it is innovative from an epistemological point of view.

Português

O *Tesoro de la lengua guaraní y el Arte de la lengua guaraní*, publicados em Madrid em 1639 e 1640 pelo padre jesuíta Antonio Ruiz de Montoya, constituem uma das primeiras tentativas de gramática e objectivação da língua guaraní, a fim de fornecer aos missionários os instrumentos linguísticos necessários para a comunicação nas várias situações que tiveram de enfrentar (conversas diárias, instrução religiosa, administração dos sacramentos). Embora os marcadores epistémicos e probatórios não tenham lugar nas primeiras categorizações gramaticais herdadas da tradição epistemológica greco-latina utilizada por Montoya, mostraremos que a necessária consideração da oralidade – utilizada como fonte de elaboração do corpus mas também como objectivo (a língua foi ensinada para falar bem) – conduz a Restivo, na sua *Arte de la lengua guaraní anotado* (1724), para enriquecer a gramática de Montoya com um inventário de formas epistémicas e probatórias – e as correspondentes situações enunciativas – tão exaustivas quanto inovadoras do ponto de vista epistemológico.

INDEX

Mots-clés

missions jésuites, Paraguay, Antonio Ruiz de Montoya, XVIIe siècle, XVIIIe siècle

Keywords


jesuit missions, Paraguay, Antonio Ruiz de Montoya, 17th century, 18th century

3.3 Blestel É. & Fouelefak S., « Crear un buscador léxico polígrafo para un corpus multilingüe en lenguas amerindias : el caso la base de datos LANGAS », in Zajícová L. (éd.), *Lenguas indígenas de América Latina : contextos, contactos, conflictos*. Madrid/Francfort : Iberoamericana/Vuervert (*Lengua y Sociedad en el Mundo Hispánico* 51), 2022, p. 217-230.

Résumé en français

La colonisation espagnole et portugaise de l'Amérique du Sud a eu pour effet d'étendre l'implantation géographique de certaines langues de vaste diffusion préhispanique (principalement le quechua, l'aymara, le tupi et le guarani), qui sont devenues les principaux moyens de communication entre les peuples indigènes et les Européens et ont permis la structuration de nouveaux espaces économiques et administratifs. Ces « langues générales » ont servi d'interfaces entre l'administration coloniale et les peuples indigènes, devenant des langues écrites et donnant lieu à une production textuelle riche et variée. La base de données LANGAS, créée en 2011 (<http://www.langas.cnrs.fr/>), est née de la nécessité d'étudier ces documents méconnus, en particulier le vocabulaire politique de ces langues et les modes d'expression indigènes des nouvelles institutions et des nouveaux concepts à la fin de l'ère coloniale et au début de l'ère républicaine.

Notre objectif est d'exposer les problèmes posés par la grande variation des graphies de ces anciennes variétés linguistiques afin de mettre en place un moteur de recherche dans la base de données LANGAS. Il s'agit de traduire chacun des graphèmes en langage informatique et d'établir des correspondances, ce qui nécessite quelques opérations et pose des problèmes spécifiques. Après avoir présenté le contenu de la base de données et la manière dont nous traitons les manuscrits, nous identifierons les défis techniques auxquels nous sommes confrontés et présenterons une tentative de rationalisation encore en cours de développement : la recherche « canonique » et la recherche « topologique ».

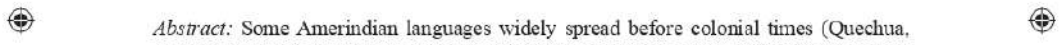


**CREAR UN BUSCADOR LÉXICO POLÍGRAFO
PARA UN CORPUS MULTILINGÜE EN LENGUAS
AMERINDIAS: EL CASO DE LA BASE
DE DATOS LANGAS***

ÉLODIE BLESTEL
EA7345 CLESTHIA & UMR 7227 CREDA/Université Sorbonne Nouvelle

STÉPHANE FOUELEFAK
Télécom SudParis

**Creating a Polygraph Lexical Search Engine for a Multilingual Corpus in
Native American Languages: The Case of the LANGAS Database**



Abstract: Some Amerindian languages widely spread before colonial times (Quechua, Aymara, Guaraní, Tupí) turned into vehicular languages under Spanish and Portuguese colonization since the sixteenth century. They have been written and called “general languages”. They became the main means of communication between the indigenous population and Europeans; therefore, they were used to foster new economic and administrative spaces. Thus, these “general languages” served as interfaces between the colonial administration and the indigenous community, becoming written languages and giving birth to a rich and varied textual production. LANGAS database, created in 2011 (<http://www.langas.cnrs.fr/>), arose from the need to study these little-known documents, particularly the political vocabulary of these languages, as well as the natives’ modes of expression of institutions and new concepts during the late colonial and the early republican eras.

Our purpose is to expose the problems of the large variation of the graphs in these linguistic varieties to implement a search engine on the LANGAS database. This aim involves translating each grapheme to computer language and establishing correspondences, which requires a few operations and carries out specific problems at the same time. After presenting the contents of the database and the way we process those manuscripts, we will identify the technical challenges we have to face, and we will also present a possible

* El proyecto colectivo e interdisciplinar LANGAS “Lenguas Generales de América del Sur” (Centro de investigación CREDA, UMR 7227) es financiado por la Agencia Nacional de Investigación francesa (2011-2016) y dirigido por la Dra. Capucine Boidin (IHEAL/Université Sorbonne Nouvelle) y el Dr. César Itier (INALCO); les agradecemos por sus lecturas críticas y sus consejos durante la redacción de este trabajo.

attempt of rationalization which is still under development: the “canonical” and “topological” searches.;

Keywords: language corpora; digital archive; lingua franca; colonial America.

La colonización española y portuguesa de América del Sur tuvo como efecto ampliar la implantación geográfica de algunos idiomas de vasta difusión prehispánica (principalmente el quechua, el aimara, el tupí y el guaraní) que se convirtieron en los principales medios de comunicación entre indígenas y europeos y permitieron vertebrar nuevos espacios económicos y administrativos. Fue así como estas “lenguas generales” sirvieron de interfaces entre la administración colonial y los indígenas, convirtiéndose en lenguas escritas y dando luz a una producción textual rica y variada. La base de datos LANGAS, creada en 2011 (<<http://www.langas.cnrs.fr/>>), surgió de la necesidad de estudiar estos documentos poco conocidos, en particular el vocabulario político de estos idiomas y los modos indígenas de expresión de instituciones y conceptos nuevos en las épocas colonial tardía y republicana temprana.

CUADRO 1

Página principal de la base de datos LANGAS (<<http://www.langas.cnrs.fr/>>)



Nuestro propósito es exponer los problemas que plantea la gran variación de las grafías en estas variantes lingüísticas antiguas para implementar un buscador en la base de datos. Esto supone traducir cada uno de los grafemas al lenguaje informático y establecer correspondencias, lo cual requiere unas cuantas operaciones y conlleva problemas específicos.

Tras presentar el contenido de la base y la forma con la cual procesamos los manuscritos, identificaremos los desafíos técnicos que se nos plantean y presentaremos un posible intento de racionalización que aún está en elaboración: la búsqueda “canónica” y la búsqueda “topológica”.

1. Presentación de la base de datos LANGAS

1.1. *El proyecto LANGAS*

El proyecto LANGAS (“LANGUES générales d’Amérique du Sud” / Lenguas generales de América del Sur) reúne a un grupo de investigadores –historiadores, antropólogos, filólogos y lingüistas¹– que se dedican al estudio de los documentos escritos que aparecieron en las épocas colonial y republicana temprana en lo que denominamos las “lenguas generales de Sudamérica”, es decir, las principales lenguas vehiculares indígenas de uso extendido en esa zona (tupí, guaraní, quechua, aimara) que sirvieron de vehículo de comunicación entre hablantes de diversos idiomas amerindios y los europeos, lo que desembocó en la creación de nuevos espacios económicos y administrativos, así como en la evangelización de los indígenas.² Este proyecto, localizado en el Centro de Investigación del CREDA (IHEAL-Universidad Sorbonne Nouvelle)³ y financiado por la Agencia Nacional de Investigación francesa, consiste en estudiar y comparar documentos escritos en esas lenguas –documentos que hasta ahora se hallaban dispersos en varios archivos– con el fin de contribuir a la historia social, semántica y cultural de las mismas. Para lograrlo, hemos implementado una base de datos multilingüe libremente consultable en línea (<<http://www.langas.cnrs.fr>>) en la que vamos archivando los textos que venimos reuniendo desde el inicio del proyecto en 2011. En su fase actual, la base cuenta con unos cien documentos paleografiados y traducidos, los cuales van siempre acompañados de una ficha técnica con unas cien entradas en las cuales se especifican, en la medida de lo posible, todos los datos de los que disponemos para cada documento (fuente, lugar, fecha, número de folletos o páginas, editor si lo hay, etc.) y cada autor (trato, nombre, lugar de nacimiento/fallecimiento, cargo, etc.). Así, se puede consultar un abanico de textos de toda índole (metalingüística, administrativa, religiosa) provenientes de los siglos XVI, XVII y XVIII: actualmente están en consulta 31 documentos en lengua quechua fechados entre 1560 y 1823, 81 en lengua guaraní fechados entre 1630 y 1813 y seis en lengua tupí fechados entre 1575 y 1686. La base ha sido pensada para permitir búsquedas léxicas con el fin de poder comparar el uso de conceptos en diferentes textos de una misma lengua o en textos de distintas lenguas generales para contribuir al entendimiento de los procesos que luego darían lugar a los procesos independistas, por ejemplo. No obstante, el buscador no se

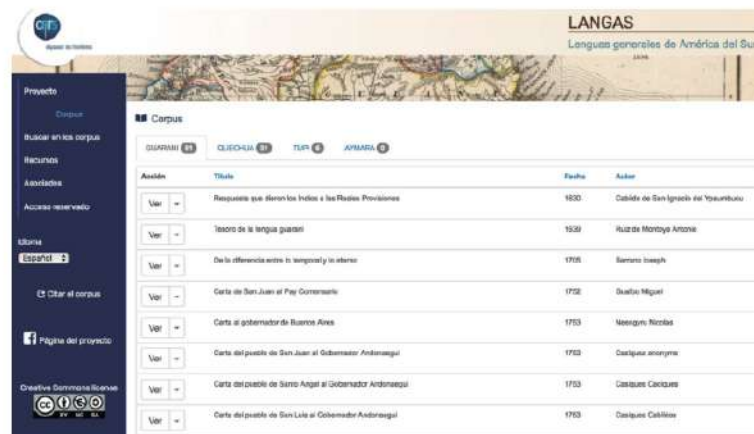
1 La lista de los miembros del equipo se puede consultar en <<http://www.langas.cnrs.fr/#/description>>.

2 Ver al respecto Estenssoro/Ttier (2015).

3 El proyecto cuenta también con el apoyo del INALCO (Institut des Langues et Civilisations Orientales) de París.

limita a hacer posibles investigaciones semánticas, ya que ofrece una muestra hasta ahora inédita de los cambios fonológicos y morfosintácticos que se han dado en cada una de las lenguas en diacronía, por lo cual interesa tanto a antropólogos e historiadores como a (socio)lingüistas que tengan interés en estudiar la evolución de dichas lenguas.

CUADRO 2
Muestra del corpus en lengua guaraní
(<http://www.langas.cnrs.fr/#/consulter_corpus/liste/1>)



Año	Título	Fecha	Autor
Ver	Requerimiento que dieron los Indios a los Reales Provisionales	1620	Cabildo de San Ignacio del Yacumbuku
Ver	Tesoro de la lengua guaraní	1639	Ruiz de Montoya Arana
Ver	De la diferencia entre lo temporal y lo eterno	1706	Barnes Ineigh
Ver	Carta de San Juan al Rey Coronario	1702	Diego Migari
Ver	Carta al gobernador de Buenos Aires	1703	Meseguer Nicolás
Ver	Carta del pueblo de San Juan al Gobernador Andonategui	1703	Castigales anonyne
Ver	Carta del pueblo de Sarro Angai al Gobernador Andonategui	1703	Castigales Celsus
Ver	Carta del pueblo de San Luis al Gobernador Andonategui	1703	Castigales Celsus

1.2. Procesamiento de los manuscritos

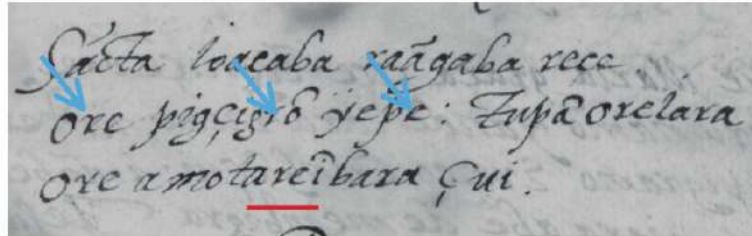
Cada uno de los documentos presentes en la base pasa por un proceso de localización en distintos archivos (museos, archivos y bibliotecas nacionales de Europa y Sudamérica), digitalización, reclasificación (según los criterios de las fichas técnicas de la base), transcripción diplomática, transcripción paleográfica, transliteración y traducción. Describimos brevemente cada etapa a continuación.

1.2.1. Localización, reclasificación y transcripción diplomática

A partir de los conocimientos historiográficos actuales, se localizan fondos de archivos susceptibles de conservar documentos en lenguas amerindias generales. Misiones de archivo *in situ* permiten entonces una investigación sistemática

y el hallazgo de manuscritos e impresos hasta hoy no identificados.⁴ Luego, procedemos a la paleografía diplomática de los documentos respetando la compaginación (disposición, párrafos, saltos de línea, saltos de página, etc.) y la grafía. La reproducción de las grafías implica a menudo una interpretación para decidir cuáles son pertinentes y cuáles no, como en el ejemplo siguiente:⁵

CUADRO 3
Muestra de grafía en un manuscrito original en guaraní



Consideramos que los dos primeros signos diacríticos presentan diferencias mínimas. Los representamos en la paleografía diplomática con el mismo diacrítico llamado “macron acute”, que corresponde a una sola entidad html (᷄). En cambio, el tercero es diferente y necesita otra entidad html.⁶ El resultado es:

Säcta ioaçaba raågaba reçe
Ore pigçigrô yepe: Tupâ oreiara
Ore amotareĩbara çui.

Dependiendo del estado en el cual se encuentran los documentos, a veces hace falta añadir secuencias (letra, sílaba, palabra) que no están en el documento original, lo cual se señala mediante el uso de corchetes []. Cuando encontramos una secuencia cuya lectura o interpretación es dudosa, la señalamos mediante el

4 A modo de ejemplo, un manuscrito monolingüe en guaraní de 280 páginas, ver al respecto Adoue/Orantin/Boidin (2015).

5 El ejemplo elegido es un manuscrito identificado casualmente hace pocos años en la biblioteca de la Universidad de Oxford por Vivian Kogut. Es un manuscrito monolingüe de 222 páginas, en “tupi”, con los títulos en portugués (MS. Bodl. 617). Titulado *Doctrina christã na lingua brasilia* es un manuscrito anónimo, sin fecha, que fue robado por Thomas Lodge en la biblioteca del colegio jesuitico de Santos en 1591. Cândida Barros y Ruth Monserrat, junto con Jessica Moreira están analizando el manuscrito. Ruth Monserrat y Capucine Boidin tomaron las decisiones relativas a la paleografía a insertar en la base Langas.

6 â = ȃ ê = ȇ ï = ȋ ô = ȏ û = ȗ

uso de paréntesis (). Si, en cambio, no logramos leer la secuencia, usamos puntos suspensivos entre paréntesis (...). Por último, si a pesar de que una laguna sea evidente dado el contexto, no tenemos ninguna hipótesis acerca de ello, lo señalamos mediante puntos suspensivos entre corchetes [...].

1.2.2. Transcripción paleográfica utilizada en la base

La segunda etapa consiste en adaptar la paleografía diplomática a las necesidades de la base. Eliminamos la composición original del documento y solo conservamos las particularidades gráficas, la puntuación, la segmentación y las abreviaciones presentes en los originales. La diferencia con la paleografía diplomática estriba, pues, en el hecho de que en esta segunda paleografía, la disposición del texto se ve modificada, ya que suprimimos los saltos de página, los saltos de línea, las marcas de párrafos y la segmentamos en pequeños párrafos que ponemos en correspondencia, ya sea con la traducción en español de la época,⁷ ya sea con la traducción que hacemos nosotros en español actual. El resultado en la base es el siguiente:

CUADRO 4
Ejemplo de transcripción paleográfica en la base

2 Sácta loçaba raágaba reça Ore pigçigrò yepè: Tupà oreiara Ore amotare/bara çui. Persinar. Tuba, taigra, Tupà spú Santo rerapupe.
Amen Jesu. (f.1r)

1.2.3. Transliteración

Sigue la etapa de la transliteración que consiste en la substitución del sistema gráfico de los textos paleografiados por otro más sistemático y riguroso. El quechua, por ejemplo, presenta un sistema consonántico muy diferente al del español. Esto explica que encontremos sistemas gráficos muy poco precisos en los textos antiguos: no traducen ninguna oposición fonológica y a veces presentan una proliferación de dígrafos que no corresponden a nada sistemático. De ahí la necesidad de esta etapa de transliteración: no solamente para que estos textos

⁷ En este caso, las traducciones en español de la época se tratan de la misma forma, esto es, suprimiendo los elementos relativos a la materialidad del texto.

sean leíbles, sino para formular una hipótesis sobre lo que puede haber sido el estado fonológico de la lengua según la época, el lugar e incluso la procedencia social del autor, permitiendo así que los textos, inicialmente redactados en sistemas gráficos muy dispares, puedan dar lugar a un trabajo de comparación.

El sistema de reglas de transliteración es distinto para cada una de las lenguas del corpus y ha ido evolucionando con el tiempo y con los paleógrafos. Para el tupí, por ejemplo, se considera por el momento que no es necesario agregar una transliteración. Como hemos dicho, las transliteraciones son solamente hipótesis sobre los distintos estados de lengua, tomando en cuenta las variaciones dialectales, sociolectales e incluso diacrónicas. Estas hipótesis se fundan en un análisis filológico de cada texto, con lo cual, aunque facilita el acceso a los textos, no se puede considerar como sustituto a las paleografías de los textos originales.

1.2.4. Traducción

Finalmente, todos los textos aparecen junto con al menos una traducción al español. Cuando disponemos de la traducción en el español de la época, la agregamos. Cuando no, proponemos nuestra traducción. En el caso de algunos documentos, ofrecemos tanto la traducción de la época como una propuesta de retro-traducción,⁸ de modo que los manuscritos se recopilan en tablas de hasta cuatro columnas (transcripción paleográfica / transliteración moderna / traducción en español moderno / transcripción en español original) (cuadro 5).

2. Implementar un buscador polígrafo para un corpus multilingüe en lenguas amerindias: ejemplo del corpus guaraní

2.1. De la necesidad de un buscador polígrafo

Para que la base de datos sea de uso más fácil, se ha implementado un buscador que permite hacer búsquedas léxicas en las paleografías. Como hemos expuesto anteriormente, las grafías de los textos paleografiados son muy heterogéneas, lo que obviamente se explica por la diversidad de las grafías en los documentos originales, pero también por la inserción de nuevos elementos durante el proceso de transcripción paleográfica.

⁸ En particular cuando se trata de textos originalmente en castellano y vertidos a lenguas amerindias. Ver los documentos en guaraní de la época independentista.

CUADRO 5
Ejemplo de manuscrito procesado en lengua guaraní:
“Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones”
(<http://www.langas.cnrs.fr/#/consulter_document/extraits/3>)

Titre complet	Auteur	Date	
Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Beguerre, Manuel	1810	
# Transcription Paléographique	Transcription Moderne	Transcription en Espagnol Moderne	Transcriptions Espagnole Originale
1 Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones
2 Misiones de los Padres de las Misiones	Misiones de los Padres de las Misiones	Alta de cada pueblo de Misiones	Naturales de los Pueblos de las Misiones
3 Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones
4 Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones	Proclama a los Naturales de los Pueblos de las Misiones

Varios motivos explican la gran variación patente en los documentos originales. Uno de ellos es el hecho de que todas las lenguas del corpus fueron transcritas en alfabeto latino, el cual ya no correspondía a ningún sistema fonológico de ninguna lengua de la época colonial: en efecto, para las lenguas europeas del siglo xvii, el alfabeto latino ya no correspondía sino a una solución gráfica solo parcialmente fonológica para la transcripción de las lenguas (español, portugués, italiano, etc.). Si añadimos a ello el hecho de que muchos sonidos amerindios no existían en las lenguas del viejo continente, entendemos cuán dificultosa podía resultar su transcripción gráfica. A eso hay que sumar dos factores más: como lo menciona Marc Thouvenot (1992: 45), en esa época se admitía mucho más fácilmente que una misma palabra tuviera varias grafías y, por otra parte, esa gran variabilidad también dependía del grado de educación y de la sensibilidad del oído del transcriptor.

Otra dificultad para implementar un buscador es la variación introducida en las transcripciones paleográficas: como hemos expuesto arriba, utilizamos corchetes, paréntesis y puntos suspensivos cuando tenemos dudas o lagunas en el texto original. Esto constituye un obstáculo más para la implementación de un buscador eficiente en la base.

Como consecuencia de esto, la gran variabilidad de los elementos presentes en el corpus se hace patente en distintos aspectos: los grafemas utilizados, la segmentación de las palabras, la puntuación y la presencia de algunas variantes morfofonéticas debidas a variaciones idiolectales, sociolectales, dialectales y

diacrónicas. No podemos considerar que se neutralizan estas variaciones con el proceso de transliteración, ya que este solamente constituye una hipótesis y, además, las reglas de transliteración son distintas según las lenguas del corpus. Es el motivo por el cual nos parece imprescindible que el buscador rastree las transcripciones paleográficas. Ahora, cuando un usuario formula una búsqueda en estas, tiene que poder elegir entre formular una búsqueda “exacta” (es decir, buscar solamente los elementos tal y como los entra en el buscador) o bien buscar –y encontrar!– todas las variantes posibles de una secuencia dada, sin que las variaciones mencionadas arriba constituyan un obstáculo. Para lograr este objetivo, la creación de un buscador polígrafo consiste en asociar un criterio de entrada –es decir, una secuencia en una sola grafía, con una segmentación única– con fragmentos que contienen el conjunto de sus variantes gráficas, sin importar la segmentación y la puntuación adoptadas. A esto tenemos que añadir otra dificultad: puede darse el caso de que el usuario no especialista produzca variaciones que no existen en el corpus. Esta posibilidad también tiene que ser considerada como otra variante posible.

2.2. Primeros intentos de racionalización

Tenemos pues dos tipos de variaciones: las variaciones internas al corpus paleográfico y las variaciones externas a este, ya que estas últimas son introducidas por el usuario de la base. En las versiones del buscador que se están implementando, dejamos de lado el problema de la segmentación temporalmente. Dos tipos de búsquedas polígrafas están en elaboración: la búsqueda canónica y la búsqueda topológica. El primer tipo de búsqueda, “canónica”, considera el texto como evento de lenguaje: se basa en una caracterización de la noción de variante gráfica como resultado de un razonamiento en parte externo al texto. El segundo tipo de búsqueda, “topológica”, considera el texto como un flujo de caracteres y define la noción de variante gráfica a partir de un solo flujo de caracteres. Tras presentar el sistema actual, presentaremos en lo que sigue la estrategia que estamos adoptando y cada una de estas soluciones técnicas.

2.2.1. El sistema actual

Desde un punto de vista técnico, el sistema actual está constituido de una aplicación web clásica escrita en PHP y alojada en un servidor Apache. Los fragmentos de texto se salvaguardan en una base de datos MySQL. Es pues la base de datos la que ofrece los servicios de búsqueda de bajo nivel. Los desarrollos informáticos que estamos implementando ahora consisten entonces en una utilización parti-

cular de estos servicios de bajo nivel con la ayuda de programas escritos en PHP. Habitualmente, el sistema funciona de la manera siguiente:

- El usuario introduce un criterio de búsqueda, por ejemplo, “porokuaita” (‘mandamiento’ en guaraní);
- Se genera una consulta mediante los programas PHP que se somete a la base de datos: `select * from extracts where contenu rlike ‘porokuaita’;`
- El resultado generado son los fragmentos que contienen el flujo de caracteres ‘porokuaita’ (34 fragmentos);
- Los fragmentos que contienen las variantes “porocuita” y “porocuita” no son encontrados.

Sin embargo, otra posibilidad existe: consiste en la utilización del punto como expresión de una alternativa gráfica o segmentacional. Veamos un ejemplo:

- Un criterio de entrada puede ser, por ejemplo, “poro.uaita”;
- Los programas PHP generan una consulta: `select * from extracts where contenu rlike ‘Poro.uaita’;`
- Se encuentran los resultados que contienen “Porouaita”, “Porokuaita”, “Porocuita” e incluso “Poro uaita” (lo que constituiría una segmentación alternativa) y “Porozuaita”, si existiesen (64 fragmentos).

Ahora bien, esta utilización del punto solo hace variar un solo carácter: cuando la secuencia es de tamaño N , esta expresión habría que introducirla una vez. Pero podríamos necesitar hacer variar dos caracteres en una misma secuencia. En este caso, si la secuencia es de tamaño N , el número de posibilidades sería entonces de N^2 , etc. Entendemos que esta solución no es satisfactoria, incluso si no es técnicamente imposible. Además, con este sistema, la base de datos no es asequible a todo público, ya que el usuario tiene que anticipar cuáles pueden ser las variaciones gráficas utilizando el punto donde le parece que los textos del corpus presentarán grafías heterogéneas. Nosotros, en cambio, contemplamos la posibilidad de que incluso un usuario no especialista encuentre todas las variantes gráficas, sin importar el criterio de entrada, es decir, sin importar la grafía y la segmentación que utiliza para formular su consulta en el buscador.

2.2.2. La búsqueda canónica

Para lograr nuestro objetivo, hace falta un enfoque más global. Partimos de una constatación muy simple: los manuscritos fueron escritos según lo que los autores escuchaban, o creían escuchar. Formulamos entonces la hipótesis de que

todas y cada una de las variaciones pueden relacionarse con su correlato fonológico. Nuestra estrategia consiste entonces ya no en trabajar a partir de los grafemas, sino a partir de su proyección fonológica. Dicho de otra manera, todas las entradas formuladas en el buscador mediante cierta transcripción gráfica tienen una sola traducción fonológica. Como consecuencia de ello, decidimos transponer la búsqueda del espacio de los grafemas al de los fonemas –lo que viene a constituir el espacio “canónico”–, para deshacernos de una parte importante de las variaciones gráficas. Para conseguirlo, elaboramos tablas de correspondencias fonema <> grafemas según el modelo que sigue:

CUADRO 6
Ejemplo de tabla de correspondencias fonema <> grafemas en guaraní

FONEMA	REALIZACIONES FONÉTICAS	REGLAS PARA EL GENERADOR		
		GRAFÍA ACTUAL	GRAFÍAS ANTIGUAS PROTOTÍPICAS	OCURRENCIAS PALEOGRAFICAS MENOS FRECUENTES
VOCALES ORALES				
/i/	[i]	-i- -i-	-i- (<i>rupi</i>) -i- (<i>cumumí</i>) -y- (<i>ychupe</i>) -i- (<i>iru, mĩ</i>)	-i- (<i>oroĩ</i>) -y- (<i>mondĩy</i>) -y-
	[j] (semi-cons.)	-j-	-y- (<i>yaiquaa</i>)	
	[ị] (semi-voc.)	-i-	-y- (<i>aypo</i>) -i- (<i>acoĩ</i>) -i- -y- (<i>ruguãỹ</i>)	-ị- (<i>rũĩ</i>) -ị- (<i>oñoirãrõ</i>) -ị- (<i>acoĩ</i>)
	[i] si contexto nasal		-i- (<i>oquirĩrĩ</i>)	
	[j] entre dos vocales o en ataque silábico	-j-	-y- (<i>aguỹe</i>)	-i- (<i>aguỹebe</i>)
/ʔi/	[ʔi] o [ʔị]	-i- -i-	-y- (<i>Paỹ</i>) -y- (<i>heỹ</i>) -i- (<i>heĩ</i>) -i- (<i>heĩ</i>)	-i- -y-

A partir de estas tablas, se elaboran dos programas:

- El primer programa relaciona las grafías con sus correlatos fonológicos;
- El segundo programa hace lo mismo para los textos de la base. Pero como el texto contiene varias secuencias (o palabras), elegimos una sola alternativa para cada secuencia. Esto significa que cuando los miembros del equipo suben la versión paleográfica de un texto a la base, salvaguardamos su proyección fonológica. Luego, cuando el usuario entra un criterio escrito, este es transformado en un criterio fonológico.

Podemos resumir el proceso de la manera siguiente:

- Inserción o modificación de un texto: se salvaguarda el texto original y una de sus variantes canónicas (transcrita en fonemas);
- Tratamiento del criterio: se transforma el criterio del usuario (una variante gráfica) en una lista de criterios (el conjunto de contrapartidas canónicas);
- Consulta: se rastrea el conjunto de criterios canónicos en las versiones canónicas de los textos;
- Resolución de correspondencia: si un texto canónico coincide con la búsqueda canónica por un término en posición “p”, entonces el fragmento gráfico correspondiente coincide con la búsqueda en posición “p”.

Ahora, esta estrategia que consiste en proyectar el espacio escrito en el espacio fonológico presenta dos limitaciones. La primera tiene que ver con el hecho de que algunas contrapartidas fonológicas no tienen sentido: algunas de ellas no podrían ser pronunciadas o no podrían existir en las lenguas del corpus. Tenemos que mejorar este método añadiendo restricciones para lograr que sea más eficiente.

La segunda limitación es que esta solución tiene como fundamento el que todo texto es un evento de lenguaje: consideramos que todas y cada una de las variaciones gráficas caben en una sola variante fonológica. Sin embargo, esto no es totalmente cierto: según la variante gráfica con la que entramos a la base, nos damos cuenta de que hay diferencias en su proyección fonológica. Pues en teoría, a partir de la primera variante gráfica, tenemos la certeza de que vamos a encontrar todas las demás variantes. Pero a partir de la segunda variante, si hacemos un mero cálculo de recuento, solo tendríamos un 50 % de probabilidad de encontrar la primera variante, y a partir de la tercera, solo un 25 % de probabilidad de encontrar la primera y la segunda otra vez. En resumidas cuentas, con el sistema canónico, es posible que el buscador no rastree algunas secuencias (o palabras). Para remediarlo, hemos decidido completar este sistema de búsqueda con otro que enfoca el texto de manera intrínseca, es decir, como una simple secuencia de caracteres. Esta segunda búsqueda –la llamamos “topológica”– nos

permite verificar en cada momento que la búsqueda canónica no omita ninguna secuencia de caracteres.

2.2.3. La búsqueda topológica

La búsqueda topológica se basa en el concepto de distancia de Levenshtein. La distancia de Levenshtein entre dos palabras corresponde al número mínimo de operaciones (eliminación, inserción, sustitución) que permiten transformar una cadena de caracteres en otra. Por ejemplo, en guaraní, las variantes gráficas <rembiailhu>, <rembiahu>, <rembiailhu> están a una distancia de Levenshtein de 1 unas de otras.

La búsqueda topológica toma en cuenta dos criterios de entrada: una secuencia (la variante que se busca) y un entero de búsqueda (que corresponde a la distancia de Levenshtein). El entero es *a priori* 0, 1, 2 o 3, lo que significa que se rastrean las variantes gráficas que se encuentran entre las variantes de Levenshtein de orden máximo 3. Por ejemplo:

- El usuario introduce un criterio: (“Porokuaita”, 1). Esto se puede interpretar literalmente como la búsqueda de los fragmentos que contienen la cadena de caracteres “Porokuaita” o toda otra cadena de caracteres distante de 1 según la distancia de Levenshtein;
- La consulta la generan los programas PHP y se somete a la base de datos formulada de la siguiente manera: `select * from extraits where (contenu rlike ‘.orokuaita’ or contenu rlike ‘Prokuaita’ or contenu rlike ‘Po.okuaita’ or contenu rlike ‘Por.kuaita’ or contenu rlike ‘Poro.uaita’ or contenu rlike ‘Porok.aita’ or contenu rlike ‘Poroku.ita’ or contenu rlike ‘Poroku.ta’ or contenu rlike ‘Porokuai.a’ or contenu rlike ‘Porokuait.’ or contenu rlike ‘.Porokuaita’ or contenu rlike ‘Porokuaita.’)`.

Esta búsqueda nos permite verificar en cada momento que la búsqueda canónica no deja nada de lado, ya que las variantes fonológicas caben supuestamente en las variantes del orden 1, 2 y tal vez 3.

Conclusión

Para implementar el buscador de la base de datos LANGAS y solucionar el problema de la gran variación de las grafías, partimos primero de un sistema de búsqueda “canónica”, que consiste en proyectar las entradas gráficas y los textos en un espacio fonológico. Este sistema se funda en el postulado de que cada

manuscrito constituye un evento de lenguaje y permite reducir una gran cantidad de variantes a una sola unidad fonológica. Este sistema necesita mejoras, en particular en cuanto a restricciones sobre las secuencias fonológicas que no tienen sentido. Como complemento a este primer sistema de búsqueda, elaboramos otro, llamado “topológico”, que considera el texto ya no como evento de lenguaje, sino simplemente como secuencia de caracteres. Basado en la distancia de Levenshtein, permite verificar que la búsqueda canónica no deja ninguna secuencia de lado. Estos dos sistemas son los dos que se están elaborando en la fase actual del proyecto LANGAS.

Otro desafío que queda por resolver es el problema de la variación de segmentación. Efectivamente, razonamos hasta ahora en términos de secuencias o palabras cuando en realidad la segmentación de estas también experimenta variaciones. La solución por la cual estamos optando ahora es considerar la cuestión de la variación de segmentación como un problema aparte y tratar de resolverla antes del de la variación gráfica. En efecto, como los espacios constituyen estorbos para la implementación del buscador, lo que pensamos hacer es suprimirlos y proceder a una segmentación automática. Tendremos así tres versiones de los textos: una versión paleográfica, la versión segmentada automáticamente (y de manera constante en todo el corpus) de esta y su proyección fonológica. Nos parece que resolveremos así el problema de la variación gráfica y el de la variación de segmentación a la vez. Ahora, nos queda todavía mucho por hacer: crear los algoritmos que permiten una segmentación automática de los textos requiere un análisis pormenorizado de la estructura de cada una de las lenguas del corpus. Es un desafío más para los miembros del equipo LANGAS y a eso nos dedicaremos en los próximos meses.

Referencias

- ADOUE, Cecilia/ORANTIN, Mickaël/BOIDIN, Capucine (2015): “Diálogos en guaraní, un manuscrito inédito de las reducciones jesuitas de Paraguay (siglo XVII)” [en línea], en: *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* (Debates) 15. <<https://nuevomundo.revues.org/68665>> (15 enero 2016).
- BOIDIN, Capucine/CHAMORRO, Graciela/MÉRET, Géraldine (2014): “Introducción al dossier ‘Fuentes en lenguas amerindias de América del Sur’” [en línea], en: *Corpus* 4, 2. <<http://corpusarchivos.revues.org/1335>> (15 enero 2016).
- ESTIENSSORO, Juan Carlos/ITIER, César (dirs.) (2015): “Introducción al dossier ‘Langues indiennes et empires dans l’Amérique du Sud coloniale’”, en: *Mélanges de la Casa de Velázquez* 45, 1, pp. 9-14.
- THOUVENOT, Marc (1992): “Temoa”, en: *Amerindia* 17, pp. 45-68.

3.4 Blestel É., « La submorphémie à l'épreuve de la traduction poétique. Quelques réflexions autour de *Kirĩrĩ ñe'ẽ joapy* de Susy Delgado » in Bravo F. (dir.), *Approches submorphémiques de l'espagnol. Pour une poétique du signifiant*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2022, p. 115-134.

Résumé en français

Nous examinons l'anthologie intitulée *Kirĩrĩ ñe'ẽ joapy* (Arandurã Editorial, 2017), dans laquelle Susy Delgado présente vingt-cinq poèmes écrits en espagnol, en guarani ou en *jopara* (mélange des deux premières langues), dont certains font l'objet d'une traduction par la poétesse elle-même dans l'une ou l'autre langue officielle du Paraguay (guarani ou espagnol).

Nous tentons d'établir si nous pouvons repérer des submorphèmes récurrents dans chacun de ces poèmes et observons, le cas échéant, la manière dont la poétesse les traduit afin d'établir d'éventuelles constantes traductives dans les réseaux submorphémiques exploités. Dans le cas des traductions non-littérales, que nous prenons soin de définir et de circonscrire, nous nous demandons en outre si l'on est fondé à faire l'hypothèse que les submorphèmes influencent, voire gouvernent, les choix traductifs de la poétesse.

**LA SUBMORPHÉMIE
À L'ÉPREUVE DE LA TRADUCTION POÉTIQUE.
QUELQUES RÉFLEXIONS AUTOUR DE *KIRĪRĪ ÑE'Ë JOAPY*
DE SUSY DELGADO**

Élodie BLESTEL

Tuerzo mi lengua,
la echo, la oவில்,
la pego, la muevo,
la arrastro,
la resbalo
hacia el fondo de mi
garganta,
y entonces la saco,
la suelto, la alzo.
Y me araña el sabor
de un susurro tierno...
Susy DELGADO, 1999.

Susy Delgado¹ est une journaliste, romancière et poétesse bilingue guarani-espagnol, née en 1949 à San Lorenzo (département central) au Paraguay. Après des études de journalisme à Asunción (Paraguay) puis à l'Université Complutense de Madrid, elle obtient divers prix littéraires, dont le prestigieux Prix National de Littérature, en 2017, pour son recueil bilingue intitulé *Yvytu yma*² (Delgado, 2016), où elle fait alterner les deux langues majoritaires de son pays dans ce qu'elle appelle « un dialogue » ou un « contrepoint ». Loin d'être anecdotique, la réflexion de la poétesse sur l'usage de ses langues s'inscrit dans une situation de diglossie encore tenace, dans un pays où le guarani ne jouit du statut de langue officielle que depuis 1992, et où la variété des pratiques de *translanguaging*

1. Je remercie Cecilia Adoue, traductrice de *Kirĩrĩ ñe'ë joapy* vers le français, d'avoir eu la gentillesse de m'en transmettre la version numérique afin que je puisse mener à bien cette étude.
2. "Vent d'avant", en guarani. Nous sommes à l'origine des traductions vers le français de l'ensemble des citations.

(García, 2009) – dites de « jopara³ » – sont légion, malgré la mise en place d'un processus de normalisation dont les jalons les plus remarquables ont été la récente promulgation de la Loi de langues (« *Ley de lenguas* »), en 2010, et la création de l'Académie de la langue guarani deux ans plus tard⁴. Dans ce contexte politique et social ambivalent du point de vue de la construction des langues nationales, l'écrivaine prend non seulement une part active dans la défense et la promotion de la langue guarani – elle est membre titulaire de l'Académie et a été Directrice de la promotion des langues au Secrétariat d'État à la Culture jusqu'en 2017 –, mais elle investit aussi le poème comme espace de diffusion⁵, voire comme une occasion d'expérimenter ce qui échappe à la rationalité de la femme militante. Ainsi, lorsqu'on l'interroge sur ce qui préside au choix de l'une ou l'autre langue dans la genèse de ses poèmes, elle fait volontiers part de son expérience singulière et suggère que des mécanismes moins « rationnels » sont à l'œuvre et s'imposent à elle :

« [C]haque poème que j'écris « requiert et naît » dans une langue déterminée ; ensuite, lors d'une démarche plus rationnelle, se pose la possibilité de traduire. Et [...] à mesure que je travaille davantage sur la traduction, je m'éloigne peu à peu de la littéralité⁶. »

On se demande dès lors quelle est la nature de ce qui, dans l'une ou l'autre langue, s'impose à la poétesse et détermine ce choix ; est-ce du même ordre que ce qui, dans l'expérience de la traduction, l'éloigne peu à peu de la littéralité ? « [J]e ne sais traduire ce qui m'arrive⁷ », affirme-t-elle, lorsqu'elle évoque l'expérience de l'écriture poétique. Pourtant, dans la préface de l'anthologie *Kirĩrĩ ñe'ẽ joapy* (Delgado, 2017a), l'écrivaine et professeure Delicia Villagra loue le remarquable travail d'autotraduction de Susy Delgado, qui rend particulièrement bien compte de la possible dimension onomatopéique du guarani :

« [Le mot] n'est pas seulement un instrument pour dire et se dire, mais une ressource esthétique minutieusement sculptée, finement explorée et utilisée selon les possibilités contenues dans la structure de chaque langue, en veillant à ce que le signifiant de la langue d'accueil ne ternisse pas le signifié de la langue d'origine. En ce sens, l'effort fourni par la traductrice

3. Le terme *jopara* "mélange" est constitué du morphème de réciprocité *jo-* et de *-para*, que l'on peut gloser par "mélange hétérogène", c'est-à-dire un mélange dont on peut distinguer au moins deux des constituants à l'œil nu (contrairement au "mélange homogène" auquel on réfère par le terme *jehe'a*, en guarani).

4. Voir, sur ce sujet, les études de ZAJČOVÁ (2012) et PENNER (2016).

5. Voir, sur ce sujet, FERNANDES (2005 : 57) et RODRÍGUEZ MONARCA (2012).

6. « [C]ada poema que escribo "pide y nace" en una lengua determinada [sic]; luego, en un proceso más racional, se plantea la posibilidad de traducir. Y [...] a medida que trabajo más con la traducción, me voy alejando de la literalidad » (Communication personnelle).

7. « [N]o sé traducir lo que me sucede » (DELGADO, 1999 : XIII).

pour transmettre les tonalités modales et onomatopéiques du guarani est remarquable⁸ » (Villagra, 2017 : 8).

Dans ce travail, qui se veut exploratoire, nous voudrions porter un regard de type phénoménologique sur l'écriture poétique et les traductions de Susy Delgado en examinant l'anthologie intitulée *Kirirĩ ñe'ẽ joapy* (Delgado, 2017a), dans laquelle elle présente vingt-cinq poèmes – six en espagnol, quinze en guarani et quatre en *jopara* – dont quinze font l'objet d'une autotraduction dans l'une ou l'autre langue officielle du Paraguay (guarani ou espagnol). Nous tenterons ainsi d'établir si nous pouvons attribuer l'expérience de l'émergence du sens poétique à la présence de submorphèmes récurrents dans chacun de ces poèmes et observerons, le cas échéant, la manière dont la poétesse les traduit afin d'établir d'éventuelles constantes traductives dans les réseaux submorphémiques exploités. Dans le cas des traductions non-littérales, que nous prendrons soin de définir et de circonscrire, nous nous demanderons en outre si l'on est fondé à faire l'hypothèse que les submorphèmes influencent, voire gouvernent, les choix traductifs de Susy Delgado.

DE LA « MOTIVATION ONOMATOPÉIQUE »...

Explorer l'émergence du sens *via* la présence de submorphèmes, c'est inscrire notre démarche dans une linguistique énaïve (Bottineau, 2012), qui conçoit que des opérateurs réalisés en amont du morphème permettent d'activer des processus interprétatifs participant à l'élaboration générale et l'expérience du sens. L'identification de ces opérateurs – quels que soient le nom et la définition qu'ils aient reçus depuis la seconde moitié du *xx^e* siècle : submorphèmes, phonesthèmes, formants, idéophones, etc.⁹ – peut s'appuyer sur le repérage d'éléments signifiants de niveau sublexical ou subgrammatical, de l'ordre de grandeur de l'agglutination, du phonème ou du trait selon le fait de langue et le type linguistique considéré, et de niveau de segmentation ou d'analyse inférieur à ce qui est communément considéré comme niveau morphémique minimal dans la description traditionnelle¹⁰.

Concernant la langue espagnole, quelques travaux explorent déjà la question¹¹; en revanche, si le caractère onomatopéique du guarani est souvent invoqué – à l'instar de la citation de Delicia Villagra évoquée *supra* – peu de recherches sont consacrées à la

8. « [La palabra] no es solamente un instrumento para decir y decirse, sino un recurso estético tallado a fondo, explorado finamente y utilizado conforme a las posibilidades contenidas en la estructura de cada lengua, cuidando que el significante de la lengua receptora no empalidezca el significado de la lengua emisora. En este sentido es de destacar el esfuerzo hecho por la traductora para transmitir las tonalidades modales y onomatopéicas del guaraní. »

9. Voir sur ce point GRÉGOIRE (2012 : 118-132) et TOLLIS (2018).

10. La répétition de ces fragments de signifiants peut aussi être associée à un invariant de signification, voir *infra*.

11. Pour un aperçu des études submorphémiques sur l'espagnol, voir notamment BLESTEL et FORTINEAU-BRÉMOND (2018) et TOLLIS (2018).

submorphémie guarani¹². Pourtant, dans la structuration du lexique, le modèle onomatopéique doit interroger dans la mesure où il n'est pas sans lien avec ce que recouvre la submorphémie : dans les deux cas, on appréhende la langue en tant qu'elle exploite un certain type de convergence entre motivation interne et externe du signe. Dans les deux cas, signifié et signifiant entretiennent donc un rapport non-arbitraire. Dans les deux cas, enfin, on rend compte de l'analogie entre « forme phonique et forme immédiate ou métaphorique du concept signifié » (Guiraud, 1967 : 90), les bases physiologiques étant de trois types :

« *acoustique*, là où les sons reproduisent un bruit ; *cinétique*, là où l'articulation reproduit un mouvement ; *visuelle*, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée ; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques » (Guiraud, 1967 : 90-91).

À titre d'exemple, observons un champ sémantique particulièrement propice à la motivation onomatopéique, celui des *verba sonandi*, dans le poème 16¹³, que nous reproduisons ci-dessous :

16¹⁴

Mba'e ngururu,
mba'e syryry,
mba'e sororo,
mba'e chororo,
mba'e charārā,
mba'e pyambu,
mba'e parārā,
mba'e guilili,
mba'e guiriri,
mba'e guarara,
mba'e korōrō,
mba'e sununu,
ayvu.

16

Algo que murmura
algo que reshala
algo que borbota
algo derramándose
algo que ronca
algo que hufa
algo que suena
algo que gotea
algo que chorrea
algo que desborda
algo en catarata
algo como un trueno
un ruido.

L'« ayvu » du vers final, curieusement traduit par « un ruido » (nous y reviendrons), est un concept incontournable de la culture guarani : il renvoie au souffle, à l'énergie vitale qui permet que les êtres s'animent de parole et donc d'une âme. Il peut être traduit par les termes « verbe¹⁵ », « parole-âme¹⁶ », ou « souffle sacré », si l'on reprend, pour ce

12. À l'exception de BLESTEL et BOTTINEAU (à paraître).

13. Ce poème avait été initialement publié dans *Ayvu membyre-Hijo de aquel verbo* (1999).

14. DELGADO (2017a : 36).

15. Susy DELGADO le traduit par « aquel verbo » dans son anthologie de 1999 : *Ayvu membyreHijo de aquel verbo*.

16. La traduction par l'expression « parole-âme » (« *palabra-alma* ») est courante, même si le concept d'âme a naturellement été introduit après la conquête par les missionnaires catholiques. Voir sur ce sujet CHAMORRO (2004 : 57 et s.).

dernier cas, la glose choisie par Susy Delgado dans son discours de remerciement lors de la remise du Prix National de Littérature :

« Notre parole vient de ce mystérieux *ayvu* originel, ce souffle sacré qui fait de nous des êtres humains, détenteurs de ce don extraordinaire qui nous permet de dire notre intimité la plus profonde et de dire le monde que nous percevons¹⁷ [...] » (Delgado, 2017b).

On comprend que c'est à ce souffle, l'*ayvu*, que renvoie la succession de *verba sonandi* qui précède, où l'on constate que les lexèmes guarani présentent quasiment tous une reduplication systématique de la syllabe finale et un doublement, voire un triplement, des phonèmes vocaliques (à l'exception, dans les deux cas, de « *pyambu* »). Un autre point à souligner est que la mise en poème de ces termes rend d'autant plus saillants les champs d'opposition qui les constituent, puisque l'on voit apparaître des paires oppositives qui reposent sur des alternances entre phonèmes consonantiques (*ngururu* /nḡuru'ru/ ~ *sununu* /sunu'nu/, *sororo* /soro'rol/ ~ *chororo* /foro'rol/, *charārā* /ʃarā'rā/ ~ *parārā* /parā'rā/, *guilili* /guili'li/ ~ *guiriri* /guiri'ri/), ainsi que des paires oppositives qui font alterner des phonèmes vocaliques (*syryry* /siri'ri/ ~ *sororo* /soro'rol/, *chororo* /foro'rol/ ~ *charārā* /ʃarā'rā/, *guiriri* /guiri'ri/ ~ *guarara* /guara'ra/).

On peut également noter une fréquence de la consonne battue alvéolaire voisée /r/ anormalement élevée dans ce poème : si l'on écarte la répétition de « *mba'e* » «une chose/quelque chose», neuf des douze lexèmes de ce poème présentent au moins deux /r/, soit une fréquence très élevée relativement au reste du corpus : 18 des 36 phonèmes consonantiques représentés dans les douze lexèmes, soit 50 % des phonèmes consonantiques de ce groupe de mots. Or, comme représenté dans la figure 1 cidessous, si nous calculons la répartition des modes d'articulation parmi les phonèmes consonantiques de l'ensemble des poèmes écrits en guarani dans l'anthologie, cette proportion de /r/ ne s'élève pas à plus de 13,4 % :

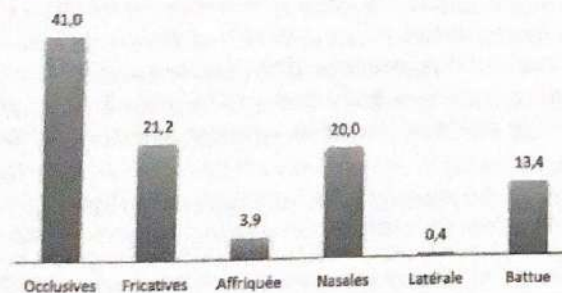


Figure 1 : Répartition en % des modes d'articulation des consonnes guarani dans le corpus (total des consonnes : 916).

17. « De ese misterioso *ayvu* primigenio viene nuestra palabra, ese soplo sagrado que nos hace seres humanos, dueños de este don extraordinario que nos permite decir nuestra intimidad más honda y decir el mundo que percibimos [...] ».

On peut aussi postuler l'existence de matrices consonantiques récurrentes, à savoir la matrice [Fricatives > liquide] : *syryry /siri'ri/, sororo /soro'rol, chororo /foro'rol, charārā /ʃarā'rā/* et la matrice [Occlusive > liquide] : *ngururu /nḡuru'ru/, pyambu /pia'mbū/, parārā /parā'rā/, guilili /guili'li/, guiriri /guiri'ri/, guarara /guara'ra/, korōrō /korō'rō/.*

Enfin, la façon dont sont ordonnés ces lexèmes dans le poème met en lumière plusieurs types de gradation qui ne seront pas sans incidence sur l'interprétation. Ainsi observe-t-on une gradation dans le flux d'air expiré lorsque /ʃ/ succède à /s/ : *sororo /soro'rol > chororo /foro'rol/*. De même, lorsque la matrice consonantique est maintenue, c'est l'expérience d'une gradation dans le degré d'aperture des voyelles (/i/ > /o/; /o/ > /a/; /i/ > /a/) qui est mise en valeur : *syryry /siri'ri/ > sororo /soro'rol, chororo /foro'rol > charārā /ʃarā'rā/, guiriri /guiri'ri/ > guarara /guara'ra/* et c'est une gradation dans la tension articulatoire qui est rendue visible – ou plutôt, sensible – par la succession /l/ > /r/ : *guilili /guili'li/, guiriri /guiri'ri/*¹⁸.

À ce stade, nous pouvons faire le constat suivant : les *verba sonandi* du guarani, ou en tout cas ceux qui apparaissent dans ce poème, sont onomatopéiques non seulement parce qu'ils sont mimétiques des bruits évoqués, mais surtout parce qu'ils présentent des écarts différentiels qui mettent leurs propriétés en évidence (Guiraud, 1967 : 91), à l'intérieur du mot même (réduplication de syllabes, doublement ou triplement des consonnes, etc.), mais aussi au sein des mots du même champ sémantique. Cependant, comme on le voit, la poétesse ne se contente pas de ces propriétés inhérentes à ce type de signes : elle ordonne les termes de telle sorte que ces propriétés soient perceptibles et au service, non plus seulement du signifié de chacun des termes pris isolément, mais au service du poème pris comme un ensemble sémiotique : la récurrence du /r/ (qu'on peut par ailleurs identifier comme un cognème R « relationnel » évoquant le flux, ici¹⁹) et les gradations articulatoires (intensité, tension, aperture) que nous avons identifiées sont au service du sens puisqu'iconiques du devenir de l'*ayvu*, lequel s'éveille d'abord comme un murmure, au début du poème, avant de finir par déborder dans une cascade tonitruante.

Face à cela, la version espagnole du poème²⁰ montre également une structuration singulière, ce qui n'est guère étonnant si l'on considère, comme le rappelle Stéphane Pagès (2015a), que ce champ lexical est reconnu comme étant constitué de mots onomatopéiques (« *voces onomatopéicas* ») selon la *Real Academia Española*. On trouve ainsi, de la même façon qu'en guarani, la répétition d'un même phonème vocalique (*murmura /muR'mura/*,

18. Godsuno CHELA-FLORES distingue ainsi les phonèmes liquides de l'espagnol : « *No hay una gran similitud articulatoria entre laterales y vibrantes: las primeras requieren de un contacto áptico-alveolar más prolongado y de movimientos linguales que abren los canales laterales, mientras que la vibrante sencilla –sea de toque (tap) o de paso (flap)– se realiza mediante un movimiento balístico, en el cual el articulador lingual es enviado como un proyectil por medio de una contracción muscular hacia el blanco y regresa inmediatamente al punto de origen del movimiento si es un tap, o al punto-objetivo del trayecto, si es un flap. Desde este punto de vista, los tipos de /l/ están más cercanos a las oclusivas dentoalveolares, por ejemplo, ya que ellas también requieren de un movimiento balístico* » (1994 : 355).

19. Voir *infra*.

20. Nous rappelons qu'il s'agit de la propre traduction de Susy Delgado.

resbala /Res'bala/, *borbota* /boR'bota/, *derramándose* /dera'maNdose/, *catarata* /kata'rata/ ou consonantique (*murmura* /muR'mura/, *borbota* /boR'bota/, *derramándose* /dera'maNdose/, *desborda* /des'boRda/, *catarata* /kata'rata/) à l'intérieur des mots et des répétitions de successions vocaliques qui résonnent entre les mots mis en poème : c'est cas de /o/ > /e/ > /a/, par exemple (*gotea* /go'tea/ ~ *chorrea* /ʃo'rea/). On observe aussi un champ d'opposition qui repose sur une alternance consonantique : *gotea* /go'tea/ ~ *chorrea* /ʃo'rea/. La fréquence des rhotiques (/R/, /r/ et /r/) est plus élevée ici aussi : si nous ne considérons que les lexèmes du poème, nous trouvons 11 phonèmes rhotiques sur 47, soit une proportion de 23,4 % des phonèmes consonantiques des lexèmes considérés, alors que la proportion ne s'élève qu'à 12,5 % dans les textes espagnols du corpus pris dans son intégralité (figure 2)²¹ :

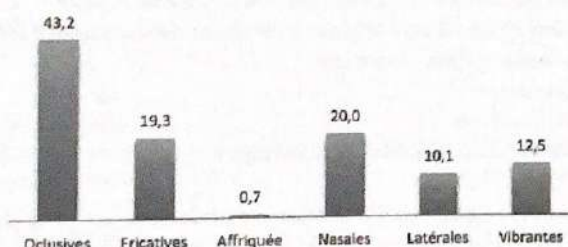


Figure 2 : Répartition en % des modes d'articulation des consonnes espagnoles (total des consonnes : 3910).

On peut également constater que l'on retrouve les caractéristiques mentionnées par Stéphane Pagès (2015a) dans son étude sur les *verba sonandi* de l'espagnol : bilabiales dans le terme désignant une manière de parler (*murmura*) et sifflante dans celui qui évoque un sifflement (*suena*) mais aussi, outre le principe de redoublement d'un même phonème (donc du même signal) au sein d'un mot, le mécanisme de reduplication d'un même trait distinctif, par exemple le trait occlusif décliné sous la forme de différents phonèmes : c'est le cas de *murmura* /muR'mura/, *borbota* /boR'bota/, *gotea* /go'tea/, *derramándose* /dera'maNdose/, *desborda* /des'boRda/, *catarata* /kata'rata/²².

Toutefois, ici aussi, la mise en écriture de ces termes onomatopéiques participe de la mise en relief de leurs propriétés phono-articulatoires : on peut se demander, par exemple, si le choix du gérondif (« *derramándose* ») n'est pas guidé par l'insertion de ce vocable parmi un ensemble qui présente des redoublements consonantiques (*murmura* /muR'mura/, *borbota* /boR'bota/, *desborda* /des'boRda/, *catarata* /kata'rata/ > *derramán-*

21. Ce qui correspond à une valeur très proche de celle donnée par PÉREZ (2003) pour lequel les rhotiques représentent 6,83 % des phonèmes de l'espagnol, soit 12,7 % des phonèmes consonantiques. Les chiffres d'ALARCOS LLORACH (1965), avec 14,1 %, et NAVARRO TOMÁS (1946), avec 10,99 %, s'en éloignent un peu.

22. Selon Françoise SKODA (1982), le redoublement est un universel linguistique qui, parce qu'il est itératif, se prête à traduire la répétition de sonorités (onomatopées) et de mouvements, à évoquer une forme arrondie, à remplir une fonction intensive et c'est ce qui le rend propice à apparaître dans le langage enfantin et familier.

dose /dera'maNdose/), étant donné que les autres verbes restent au présent simple. De même, la succession de *gotea* /go'tea/ et *chorrea* /tʃo'rea/, tous deux formés sur la même matrice vocalique, met-elle en relief un possible contraste entre les consonnes initiales : le passage d'une occlusive à une affriquée pourrait être interprété comme iconique de la montée en puissance de l'*ayvu*, ou en tout cas de la façon dont il se fraie un passage.

On le voit, la poétesse exploite, en guarani comme en espagnol, les propriétés phono-articulatoires au service du sens, en agençant les termes de sorte que soient mis encore davantage en relief des éléments submorphémiques qui tissent une nouvelle grille de lecture à mesure qu'ils se succèdent dans le poème. Ces mécanismes sont particulièrement visibles dans les structures dites onomatopéiques ici exploitées, mais nous tenons que l'assise phono-articulatoire de la relation entre signifiant et signifié s'étend bien au-delà de ces *verba sonandi* et que Susy Delgado y est particulièrement sensible. C'est ce que nous tenterons de montrer dans ce qui suit.

... À LA MOTIVATION SUBMORPHOLOGIQUE

La poétesse exploite également des analogies fondées sur les caractéristiques phono-articulatoires de certains phonèmes. Le /t/ guarani, par exemple, dont on peut retenir comme élément saillant l'atteinte, avec la lame de la langue, de la crête alvéolaire située dans la zone antérieure de la cavité buccale, peut être interprété comme cognème, T, que nous glosons, en termes processuels, par "atteindre" (Blestel et Bottineau, à paraître). Cette analogie peut expliquer la présence de ce submorphème dans l'expression de l'aspect prospectif du suffixe *-ta* (*outa* "il va venir") mais aussi dans le préfixe volitif *t-* (*reke* "tu dors" > *tereke*²³ *porã* "dors bien", *terevy'aiteke* "joyeux anniversaire²⁴") ou encore dans la formation du suffixe superlatif *-tel-ete/-ite* : *guaranieta* "le vrai guarani", *aiko porã* "je vais bien" > *aiko porãite* "je vais très bien", etc. Ce cognème apparaît également comme l'une des trois possibles formes des lexèmes dits « oscillants » en guarani. En effet, certains termes, comme le lexème *téra* "nom", présentent deux autres préfixes selon qu'ils entrent dans une relation génitive dite « relationnelle », auquel cas ils se présentent avec le préfixe *r-*, par exemple *réra* (*isy réra* "le nom de sa mère" ou *che réra* "mon nom"/"je m'appelle²⁵"), ou attributive de 3^e personne, à fonction prédicative.

23. L'épenthèse de /e/ entre le préfixe *t-* et la forme conjuguée *reke* s'explique par la structure syllabique du guarani (CV) qui ne tolère pas de *clusters* consonantiques tels que /tr/.

24. Littéralement, « que tu sois très heureux ! ».

25. Littéralement, « moi nom » (la syntaxe possesseur > possédé et le préfixe relationnel *r* indiquent qu'il faut comprendre « nom de moi », soit « mon nom »). Qu'il s'agisse de lexèmes interprétables comme des noms ou des verbes, *r-* n'est sélectionné que s'il joue un rôle relationnel, que ce soit dans une relation génitive (*che sy rupa* "le lit de ma mère"), ou dans les cas où la personne à laquelle il faut relier l'élément attribué – le possesseur ou le patient de la structure actancielle – est interlocutivement présente : *che resa* "mes yeux", *cherecha* "il/on me regarde" – *Che ahecha ichupe* "Je le regarde" (voir BLESTEL et BOTTINEAU, à paraître).

pour lesquelles on trouvera le préfixe *h-* : par exemple *héra* "son nom", "il s'appelle". Or toutes ces formes qui présentent le cognème T – qu'il s'agisse de la forme oscillante « absolue », du superlatif, du mode volitif et prospectif – font concevoir un audelà, le franchissement d'une barrière déictique (l'espace de 3^e personne extérieure au domaine interlocutif), le dépassement d'un niveau prototypique moyen (superlatif), la projection d'un procès virtuel à construire et atteindre (parce que voulu ou prospectif) ou à mettre en relation avec un possesseur ou un prédicat (dans le cas des lexèmes oscillants, la forme absolue n'apparaît qu'en dehors de toute relation)²⁶. Dans le poème reproduit ci-dessous et intitulé *Jeho* "s'en aller", ce submorphème est d'autant mieux exploité qu'il apparaît en tête de vers à huit reprises, en guarani :

<i>Jeho</i> ²⁷	<i>Irse</i>
<i>Jeho</i>	<i>Irse</i>
<i>jeho rei</i>	<i>irse nomás</i>
<i>tenonde gotyo</i>	<i>hacia adelante</i>
<i>tapykue gotyo</i>	<i>hacia atrás</i>
<i>oimeha gotyo</i>	<i>hacia cualquier lugar</i>
<i>Pytüháme</i>	<i>A oscuras</i>
<i>kyhyje pópe</i>	<i>en manos del miedo</i>
<i>toky</i>	<i>así llueva</i>
<i>tosunu</i>	<i>así truene</i>
<i>aratiri toikyti</i>	<i>el rayo corte</i>
<i>tapere</i>	<i>el descampado</i>
<i>toipeju yvytu tarova</i>	<i>sople el huracán</i>
<i>taro'y</i>	<i>haga frío</i>
<i>toike pirĩ amoite</i>	<i>penetre el escalofrío</i>
<i>py'a</i>	<i>hasta el fondo</i>
<i>ruguápeve</i>	<i>del alma</i>
<i>Ne'ëngu</i>	<i>Mudo</i>
<i>resatu</i>	<i>ciego</i>
<i>pyvã</i>	<i>rengo</i>
<i>jyva'ỹ</i>	<i>manco</i>
<i>ahoja'ỹme</i>	<i>sin abrigo</i>
<i>kuarahy'ỹme</i>	<i>sin sol</i>
<i>mbyja'ỹme</i>	<i>sin estrella</i>
<i>tataindy'ỹme</i>	<i>sin candela</i>
<i>jeho</i>	<i>irse</i>
<i>jeho</i>	<i>irse</i>
<i>jeho...</i>	<i>irse...</i>

26. *Ibid.*

27. DELGADO (2017a : 38).

Or ces huit formes, qui partagent le même submorphème T en attaque, appartiennent aux différentes catégories grammaticales mentionnées *supra* puisqu'ils sont tour à tour des lexèmes oscillants sous leur forme absolue (« *tenonde* » “devant”, « *tape* » “chemin”, « *tapykue* » “derrière”, « *tataindy* » “bougie”), et des verbes augmentés du préfixe dit volitif²⁸ t (« *toky* » “qu'il pleuve”, « *tosunu* » “qu'il tonne”, « *toipeju* » “qu'il souffle”, « *taro'y* » “qu'il fasse froid”, « *toike* » “qu'il pénètre”). Autrement dit, la poétesse place ces formes de telle sorte que devienne manifeste la parenté sémiologique – et submorphémique – de tous ces éléments pourtant traités de façon discrète par la tradition grammaticale. Par ailleurs, ce submorphème est également présent dans « *gotyo* », que l'on peut traduire par la préposition “vers”, en français et qui est scandé trois fois au début du poème, ou dans la forme « *amoite* » qui associe le déictique « *amo* » “ce” au superlatif « *-ite* ». Par ces choix de composition poétique, on voit que, une fois de plus, la matière signifiante est mise au service du sens du poème, qui chante justement le départ, envers et contre tout, comme seul horizon à atteindre.

Un autre submorphème que l'on voit émerger d'une façon particulière dans ce poème est celui qui apparaît *via* le trait de nasalité, qu'on notera N, et que l'on glosera par “dévier”, en tant qu'opérateur processuel de « reviation » ou bifurcation oralo-nasale (Blestel et Bottineau, à paraître). En effet, l'articulation de la nasalité implique un abaissement de la luette qui aboutit à la reviation partielle de l'air expiré vers les fosses nasales. Ce canal alternatif peut être investi dans les signifiants constitutifs de la négation : c'est le cas en guarani, où le marqueur N opère comme tel dans le circumfixe <n/nd... I>, – par exemple *ndaikuaái* “je ne sais pas” ~ *aikuaa* “je sais” – mais aussi dans des morphèmes de négation isolés (*nahániri* “non”) ou dans le suffixe privatif 'ỹ (/ʔĩ/). Une fois encore, la poétesse présente ce submorphème sous plusieurs formes qui n'ont pas toutes le même statut grammatical : il apparaît bien sûr dans les formes augmentées du suffixe privatif 'ỹ (« *gyva'ỹ* » “manchot”, « *ahoja'ỹme*²⁹ » “sans manteau”, « *kuarahy'ỹme* » “sans soleil”, « *mbyja'ỹme* » “sans étoile”, « *tataindy'ỹme* » “sans bougie”), mais on le voit aussi dans des lexèmes indépendants tels que « *pytũ* » “obscurité”, « *ne'ẽngu* » “muet”, « *resatũ* » “aveugle”, « *pyvã* » “pied boiteux”. Le poème met donc en relief un processus particulièrement productif dans la langue qui consiste à utiliser le trait de nasalité comme opérateur de déviation pour exprimer la négation, la privation mais aussi la déviance. Notons que *pyvã* peut être réduit à deux morphèmes *py* “pied” et *vã* “incliné”, d'où le sens de “boiteux”, “qui marche mal” (« *rengo* » en espagnol régional) mais, *ne'ẽngu* ne saurait être scindé en deux morphèmes, bien que l'on puisse reconnaître *ne'ẽ* “langage” : *ngu* n'est pas un morphème par ailleurs mais présente aussi le trait de nasalité qui fait émerger la conception d'un type de négation relativement à la faculté de langage : celle de la mutité.

28. Les libellés habituellement employés pour désigner ce préfixe (« désidératif », « volitif ») ne sont pas satisfaisants dans la mesure où, comme on le voit ici, on peut recourir à ce procédé morphologique pour dire l'éventualité d'un procès.

29. Le suffixe *-me* (allomorphe de *-pe*) qui suit 'ỹ est un suffixe locatif.

Toutefois, comme on va le voir, le trait de nasalité peut être exploité différemment : ce qui est saillant, dans le troisième poème que nous reproduisons ici, c'est son effet de « caisse de résonance ». Le « *takuá* » fait référence à un bâton de percussion idiophone en bambou que les Indiens guarani cognent contre terre afin de rythmer certaines cérémonies de danse et de chants rituels. Contrairement aux deux autres poèmes présentés *supra*, celui-ci fait alterner les deux langues dans un *jopara* qui relève plutôt de l'alternance codique (*code switching*), dans la mesure où la poétesse conserve intactes les propriétés morphologiques et syntaxiques de chacune des deux langues³⁰ :

Cuando se apaga el *takuá*³¹

Tum

tum

retumba el *takuá*

Ipu

ipu

oikutu

*che ñe'ã*³²

Tum

tum

solloza

golpea

la noche

el olvido

Hasẽ

ipyahẽ

*ipurei*³³

Tum

Tum

se lamenta

se apaga

lentamente

30. En ce sens, on peut relativiser l'affirmation de María Claudia Rodríguez Monarca selon laquelle il faut voir une forme d'audace dans l'écriture de Susy Delgado en *jopara* : « *La osadía de escribir en jopará, sabiendo el recelo que eso causa entre lingüistas puros de ambas lenguas y entre los escritores, vinculados al campo de poder, a la tradición y la cultura hegemónica, es el gesto precisamente de eso que buscaba, el diálogo profundo entre las dos lenguas. Para ello, la estrategia discursiva con la que cuenta es el collage, la superposición de lenguas, como queda en evidencia en "Purahéimo'a" [...]* » (RODRÍGUEZ MONARCA, 2012). En effet, les pratiques dites « de *jopara* » recouvrent des modalités de mélange qui peuvent altérer profondément la morphosyntaxe de chacune des deux langues (voir notamment LUSTIG, 1996).

31. DELGADO (2017a : 78).

32. « *Ipu / oikutu / che ñe'ã* » : « il sonne / il transperce / mon âme ».

33. « *Hasẽ / ipyahẽ / ipurei* » : « il gémit / il geint / sonne en vain ».

el takuá
 Ipu
 ipu
 kangymi
 ogue
 ogue
 takuapu³⁴.

La fréquence des nasales (19 phonèmes dont 16 consonnes) est élevée, ici, notamment en position post-nucléaire (12 sur 19). En espagnol, la *Real Academia Española* rappelle que, dans cette position, les consonnes nasales perdent les traits en fonction desquels elles contrastent entre elles et présentent divers allophones « caractérisés, en partie, par le maintien de la résonance nasale et de l'occlusion buccale, et par l'assimilation ou association de leur zone articulatoire aux traits de la consonne suivante³⁵ » (*Real Academia Española*, 2011 : 239, § 6.7b). Il est possible que la poétesse ait justement retenu cette résonance comme élément saillant, même si c'est plus habituellement la reviation du cognème N qui est exploitée dans les sous-systèmes grammaticaux de la langue : c'est le cas en guarani comme nous l'avons mentionné plus haut, mais plusieurs travaux l'ont commentée également pour la langue espagnole³⁶. Pour le dire autrement, dans ce poème, Susy Delgado, donne à voir une autre propriété de la nasalité, contrairement à ce qui est habituellement exploité dans les langues espagnole et guarani : c'est ici sa propension à faire résonance qui entre de nouveau dans une relation iconique avec ce à quoi il est fait référence dans le poème, à savoir le retentissement des *takua* contre le sol.

De même, la récurrence de la matrice [occlusive alvéo-dentale <> occlusive vélaire] dans un même lexème (*takuá* /ta'kua/, *oikutu* /oiku'tu/) ou disséminée dans le poème (*tum* /hum/, *apaga* /a'paga/, *golpea* /gol'pea/, etc.) n'est-elle pas sans rappeler la structure onomatopéique identifiée par Pierre Guiraud pour le lexique français (1967 : 65-80) et reprise par Michaël Grégoire (2012) pour la langue espagnole, c'est-à-dire la matrice qui évoque le coup.

Nous avons identifié un certain nombre de submorphèmes dans les poèmes de Susy Delgado qui, bien qu'ils se présentent sous plusieurs formes (réductions, matrices, phonèmes, traits saillants) et statuts (certaines saillances sont plus ou moins habituellement exploitées dans le lexique et les sous-systèmes grammaticaux de l'une et l'autre langue), sont au service du sens dans la mesure où l'on peut établir un rapport analogique entre formes autonomes en langue ou formes émergentes dans la matrice du poème comme espace sémiotique d'une part et émergence du sens d'autre part. Or si l'on tient

34. « ipu / kangymi / ogue / ogue / takuapu » : « il sonne / lentement / il s'éteint / il s'éteint / le son du *takua* ».

35. « En posición posnuclear [...], las consonantes /m/, /n/ y /ɲ/ pierden en su realización los rasgos por los que contrastan, y presentan diferentes alófonos caracterizados, en parte, por el mantenimiento de la resonancia nasal y de la oclusión bucal, y por la ASIMILACIÓN o ASOCIACIÓN de su zona articulatoria a los rasgos de la zona siguiente ».

36. Voir notamment BOTTINEAU (2010), FORTINEAU-BRÉMOND (2012), BLESTEL (2017) et POIRIER (2018).

que ces submorphèmes jouent un rôle dans l'activation des processus interprétatifs participant à l'élaboration générale du sens, on peut se demander ce qu'il advient de cette expérience lorsqu'elle passe par le tamis de la traduction.

TRADUIRE L'EXPÉRIENCE POÉTIQUE DU SIGNIFIANT

Si l'on redonne toute leur place aux processus d'iconicité dans l'émergence du sens par l'acte de langage, la question de la traduction poétique prend une nouvelle dimension : il faut alors se demander ce qu'il advient lorsque Susy Delgado s'auto-traduit, d'autant que la poétesse se montre particulièrement attentive à l'équilibre entre ses deux langues, qu'elle tient à faire dialoguer pour surmonter ce que Bartomeu Melià (1990) appelle le « dilinguisme³⁷ ». Pour la poétesse, il s'agit en effet de partir à la recherche de sa « parole » (Delgado, 2006), à la fois comme lieu sacré de résistance, mais aussi comme lieu de « dialogue profond » entre ses langues :

« Il m'a semblé... qu'il était bon de regarder avec vous ma parole née en guarani et qui trouve son duo dans ma parole en castillan, parce que je constate alors qu'elles se parlent, parce que le guarani entame le dialogue, ou parce que c'est le castillan qui l'entame, comme dernièrement [...]. C'est celle-là, ma parole en duo qui veut grandir davantage, dans un dialogue profond...³⁸ » (*ibid.*).

Curieusement, ce dialogue ne prend pas toujours la forme d'une traduction littérale, d'autant moins que celle-ci échappe à la poétesse à mesure qu'elle travaille ses traductions, ce qui fait dire à Carla Fernandes qu'en cela, Susy Delgado s'oppose en tous points à l'écrivain paraguayen Augusto Roa Bastos :

« Si Roa Bastos, par exemple, a utilisé la métaphore du « texte absent » pour faire référence à la présence latente et problématique de guarani dans la prose espagnole, le cas présenté par la poésie bilingue de Susy Delgado est très différent, d'autant plus que le texte castillan proposé n'est pas une traduction littérale du guarani : plus qu'une auto-traduction, c'est même un remaniement, un autre texte³⁹ » (Fernandes, 2005 : 57).

37. Pour Bartomeu MELIÀ (1990), le dilinguisme s'oppose au bilinguisme en tant qu'il fait référence à l'impossibilité dans laquelle se trouvent les locuteurs d'utiliser indistinctement les deux langues dans les différents contextes sociaux.

38. « Encontré... que era bueno mirar con ustedes esta palabra mía nacida en guaraní que halla su dúo en mi palabra castellana, porque observo de pronto que ellas hablan entre sí, porque el guaraní inicia el diálogo, o porque lo inicia el castillano como ocurre últimamente [...]. Esta es mi Palabra en dúo que quiere crecer más, en diálogo profundo... ».

39. « Si Roa Bastos, por ejemplo, utilizó la metáfora del "texto ausente" para referirse a la presencia latente y problemática del guaraní en la prosa en castellano, el caso ofrecido por la poesía bilingüe de Susy Delgado es muy diferente tanto más cuanto que el texto castellano propuesto no es una traducción literal del guaraní e incluso, más que una auto-traducción, es una reelaboración, otro texto ».

Au vu des pages qui précèdent, on peut en effet se demander si l'affirmation de Carla Fernandes n'est pas inéluctable : l'expérience de l'acte de langage est-elle traduisible ? Ou, pour reprendre les mots de Catherine Gottesman, qui s'interroge sur la notion de « traduction littérale », « [f]audrait-il, contre toute expérience des langues, penser que le signifiant, la lettre se transfèrent ? » (2006 : 96). Si l'émergence du sens est à attribuer à l'activation de processus interprétatifs *via* des opérateurs en amont du morphème, l'idée même de la traduction cicéronienne *verbum pro verbo* releverait peut-être de la gageure. Pourtant, Susy Delgado se traduit, dans l'une puis l'autre langue, dans un va-et-vient qui les montre tantôt en miroir, tantôt entrelacées (lorsqu'il s'agit de *jopara*), sans jamais renoncer au projet de laisser prospérer la parole poétique dans le « duo » qu'elle appelle de ses vœux.

Nous avons donc examiné les traductions de l'anthologie avec, en filigrane, deux interrogations. La première consiste à se demander s'il existe des constantes traductives dans les réseaux submorphémiques exploités. La seconde s'attache plus précisément au cas des traductions non-littérales, et interroge le bien-fondé de l'hypothèse selon laquelle les submorphèmes influencent, voire gouvernent, les choix traductifs de la poétesse.

S'agissant de la première interrogation, il est difficile de tirer des conclusions des quinze poèmes traduits mais nous ferons quelques premières observations qui devront faire l'objet de vérifications sur un corpus plus étendu.

On peut noter que lorsque les langues espagnole et guarani exploitent une propriété acoustique et phono-articulatoire de manière analogue, les submorphèmes se retrouvent dans l'une et l'autre langue : c'est le cas du trait de nasalité, qu'on notera N, qui en espagnol comme en guarani, peut être exploité comme processus de reviation, notamment dans la négation. Ainsi, dans le poème « *Jeho* » (Delgado 2017a : 38), les voyelles centrales nasales /i/ du guarani font face aux consonnes nasales de l'espagnol : (« *ahoja'yme* » > « *sin abrigo* », « *kuarahy'yme* » > « *sin sol* », « *mbyja'yme* » > « *sin estrella* », « *tataindy'yme* » > « *sin candela* »). Cela permet aussi de noter que si les termes « *mudo* » (guar. « *ñe'ëngu* »), « *rengo* » (guar. « *pyvã* ») et « *manco* » (guar. « *jyva'y* ») présentent tous une nasale en espagnol, ce n'est pas le cas de « *ciego* » (guar. « *resatũ* ») qui entre peut-être dans un autre réseau submorphémique. Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que les termes « *pyvã* » «boiteux» et « *jyva'y* » «manchot» sont formés avec le même (sub)-morphème nasal que les autres en guarani (« *ahoja'yme* », « *kuarahy'yme* », « *mbyja'yme* », « *tataindy'yme* »), mais les équivalents espagnols entrent en outre dans un réseau supplémentaire, la saillance {nasale + vélaire}, qu'a mise en évidence Michaël Grégoire dans le cadre de la Théorie de la Saillance Submorphologique⁴⁰. L'auteur identifie en effet le paradigme du « rétrécissement », auquel il relie les lexèmes exprimant

40. Dans cette théorie, qu'il a d'abord appliquée au lexique, GRÉGOIRE (2012, 2014) postule que seule une partie du signifiant, qui peut varier en fonction des usages du signe, est susceptible d'être sollicitée en discours pour renvoyer au sens : ces éléments isolables, cognitivement saillants, peuvent agir dans des unités lexicales, des grammèmes ou encore dans des déictiques.

l'anxiété (*angor, angustia, constreñir*) et l'étroitesse (*rincón, esquina, silanga, etc.*)⁴¹. C'est probablement ce qui explique la présence de cette même suite dans « *rengo* » et « *manco* », qui présentent tous deux, dans leur sémantisme, une qualité qui peut être conçue comme un rétrécissement des capacités motrices⁴².

D'autres cognèmes se « traduisent », si l'on peut dire, différemment d'une langue à l'autre. C'est le cas du cognème T en guarani que nous avons glosé, en termes processuels, par le terme « atteindre ». Dans le poème « *Jeho* » (Delgado, 2017a : 38), ce submorphème est particulièrement mis en lumière étant donné qu'il apparaît en tête de vers à huit reprises. La traduction en espagnol fait apparaître qu'un autre submorphème participe à l'élaboration du sens du poème qui, rappelons-le, est un appel au départ (« *Jeho* », “s'en aller”), malgré les obstacles et les difficultés : il s'agit du cognème A. Ce cognème a été décrit comme opérateur de mise à distance, de disjonction, en vertu d'une relation analogique avec ses propriétés acoustiques et phono-articulatoires, à savoir l'articulation d'une voyelle d'aperture maximale (Bottineau, 2010)⁴³. Ces propriétés peuvent être exploitées de diverses manières en espagnol : prépositions (*a, hasta, hacia*), accès à l'existence pour les verbes parasyntétiques (Blestel, 2012 : 200), ou encore la conception « d'une qualité ou une quantité éloignées de ce qu'elles devraient ou pourraient être, éloignées de la qualité ou de la quantité attendues » dans le cas des adverbes de qualité *atal* et de quantité *atanto* (Fortineau-Brémond, 2015). Dans la traduction de Susy Delgado, ce cognème est exploité à la fois dans les adverbes (« *nomás* », « *adelante* », « *atrás* ») et locutions adverbiales (« *a oscuras* ») mais aussi dans les prépositions « *hacia* » (répété trois fois) et « *hasta* » et même dans l'emploi de la conjonction « *así* » afin d'introduire des propositions subjonctives et dire, ici, l'éventualité des procès « *llover* » et « *tronar* » : « *así llueva / así truene* »⁴⁴. Cet emploi de « *así* », qui pourrait commuter avec « *por más que* » ou « *aunque* » en espagnol, est attesté mais on peut se demander si ce choix n'est pas guidé par le submorphème A, déjà récurrent dans le poème, et en position initiale dans le mot, ici.

Cette dernière réflexion nous amène à notre deuxième interrogation, à savoir celle qui concerne les traductions dites « non-littérales ». Si nous nous en tenons à la proposition de Geneviève Roux-Faucard, la traduction littérale est un

41. Voir GRÉGOIRE (2012 : 160 et s.).

42. Sur la suite cognémique N...K, voir aussi BLESTEL (2017) pour l'émergence de l'alternance entre le guarani « *ningo* » face à l'espagnol « *luego* », en *jopara* et POIRIER et BOTTINEAU (2018) sur ce que les auteurs appellent les « métamorphèmes » NK et LK.

43. Voir aussi l'étude exhaustive que Stéphane PAGÈS (2015b) a consacrée à ce submorphème.

44. À propos des adverbes espagnols, Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND note que nombreux sont ceux qui « présentent, en position finale, un -a (parfois suivi d'un -s) souvent étymologique (*cerca, fuera, arriba, nunca, quizá, quizás, jamás, detrás*), parfois analogique (*mientras*) ». Elle y voit « une manifestation du cognème A, opérateur de mise à distance, qui donne ici comme instruction de concevoir ces signes par éloignement des parties du discours prédicatives. En tant qu'adverbes trans-prédicatifs, ces signes par éloignement des parties du discours prédicatives sont une conceptualisation, pour ne retenir que ce qu'il y a en elles de plus général, ce qui échappe à toute particularité » (2015).

« [p]rocédé traductif consistant, pour une unité de sens, à se tenir au plus près des formulations de l'original : remplacer un signifiant de la langue de départ par un signifiant ayant la signification hors contexte la plus proche dans l'autre langue, ou transposer dans l'autre langue (s'il y a lieu) les catégories grammaticales ou les structures syntaxiques présentes dans le texte original. Le report, l'emprunt et le calque sont des traductions littérales » (Roux-Faucard, 2008 : 261).

Dans le cas de langues non typologiquement apparentées, les structures syntaxiques sont plus difficiles à calquer mais quelques écarts ont attiré notre attention.

Nous avons mentionné le cas du gérondif « *derramándose* » du poème « 16 » (Delgado, 2017a : 36), dont le choix pouvait surprendre étant donné que les autres formes du poème sont traduites au présent simple (« *murmura* », « *resbala* », « *borbota* », « *ronca* », etc.), comme les formes sources en guarani⁴⁵. Nous avons proposé qu'il s'agissait peut-être de trouver une façon de rédupliquer les consonnes sur le modèle d'autres *verba sonandi* présentés dans le poème. On peut se demander s'il n'en est pas de même pour la traduction du guarani « *upéchaguaité* », dans le poème « 8 » (Delgado, 2017a : 34). Cette concaténation de morphèmes peut être glosée ainsi *upé-icha-gua-ite* > distal-équatif-adjectivier-suplerlatif, soit, très littéralement « *cela-comme-étant-très » ou plutôt « très exactement comme cela », ou en espagnol « *así mismo* ». Or le choix de « *así, tal cual* » est d'autant plus heureux qu'il exploite deux réseaux submorphémiques particulièrement productifs en espagnol, à savoir l'opposition T ~ K d'une part et l'opposition L ~ N, d'autre part, ainsi que l'a montré Chrystelle Fortineau-Brémond⁴⁶. Et, de plus, on retrouve ces deux submorphèmes, inversement ordonnés, dans le terme guarani, à savoir une occlusive vélaire (-*gua*) suivie d'une dentale (-*ite*). De même, on peut aussi s'interroger sur le choix de l'adjectif « *descampado* » pour traduire « *tapere* », dans le poème « *Jeho* » (Delgado, 2017a : 38). *Tapere* peut être glosé morphologiquement de la façon suivante : *tape-re/chemin-par*, soit « sur le chemin ». Pourquoi alors avoir choisi le terme « *descampado* » « terrain vague » ? Ne peut-on pas y voir là l'écho des nombreux cognèmes T du texte source ?

Nous avons également évoqué la fréquence des rhotiques dans le premier poème que nous avons présenté, le poème 16 (Delgado, 2017a : 36), qui se terminait par le terme « *ayvu* », traduit en espagnol par « *un ruido* ». Or, étant donnée la charge connotative du terme « *ayvu* » dans la culture guarani, la poétesse aurait tout aussi bien pu ne pas le traduire. Est-ce encore une fois la raison du signifiant ? Il est vrai que le dictionnaire

45. Un équivalent du gérondif existe en guarani, avec la forme -*ina*, qui est d'ailleurs présente dans le poème « Canción de cuna para Aylan » : « *rekénteko refna* » : « *solo estás durmiendo* » (DELGADO, 2017a : 88).

46. Elle propose ainsi que *cual* est un instrument de mise en relation de deux qualités distinctives, différentes, conçues comme identiques et attachées chacune, par une relation prédicative, à une entité ou un procès alors qu'avec *tal*, l'opération ne consiste plus en l'instauration d'une dépendance entre deux éléments, mais en la construction d'une qualité, attachée à une entité (voir FORTINEAU-BRÉMOND, 2012 : 159-160).

guarani bilingue offre bien la glose suivante : « *Ayvu. S. Griterío, barullo, murmullo, ruido, rumor* » (Troxler, 2004 : 37).

Le choix de « *ruido* » n'est pas absurde, mais étant donné les derniers vers qui décrivent plutôt quelque chose qui déborde, en cascade (« *algo que desborda / algo en catarata / algo como un trueno* »), on eût été moins surpris par « *barullo* », par exemple, qui évoque une confusion, également. Or « *ruido* » présente en attaque un cognème présent dans 9 lexèmes sur 12 dans la version du texte source et qui est également plus présent que dans le reste de l'anthologie. Il se peut, encore une fois, que les propriétés phono-articulatoires et acoustiques de ce phonème ne soient pas étrangères à ce choix.

Cette étude consistait à porter un regard de type phénoménologique sur l'écriture poétique et les traductions de Susy Delgado en examinant l'anthologie intitulée *Kirĩrĩ ñe'ẽ joapy*. Nous avons commencé par en examiner un premier poème dans lequel la poétesse ne se contente pas des propriétés onomatopéiques inhérentes aux *verba sonandi*, elle ordonne les termes de telle sorte que ces propriétés soient perceptibles et au service, non plus seulement du signifié de chacun des termes pris isolément, mais au service du poème pris comme un ensemble sémiotique. Nous avons ensuite montré que ceci est tout aussi vrai dans d'autres poèmes où Susy Delgado exploite, toujours au service du sens, les propriétés phono-articulatoires et acoustiques d'une série de submorphèmes que nous avons identifiés, en agencant les termes de sorte que soient mis encore davantage leur propriétés, et ce, sans qu'importe le statut de ces submorphèmes, certaines saillances étant plus ou moins habituellement exploitées dans le lexique et les sous-systèmes grammaticaux de l'une et l'autre langue. Enfin, nous nous sommes interrogée sur le devenir de ces éléments submorphémiques dans le processus de traduction. Nous avons proposé que lorsque les langues espagnole et guarani exploitent une propriété acoustique et phono-articulatoire de manière analogue, les submorphèmes se retrouvent en miroir dans l'une et l'autre langue (c'est le cas du trait de nasalité), alors que d'autres cognèmes peuvent être « traduits » différemment d'une langue à l'autre : c'est ce qu'on a montré dans le cas du cognème T en guarani, qui n'est pas exploité dans le poème espagnol alors que le cognème A prend le relais. Enfin, nous avons émis l'hypothèse qu'un certain nombre de traductions non-littérales ont pu être favorisées par des phénomènes d'échos cognémiques entre le texte source et le texte cible, ou au sein du texte cible seul : ces écarts pourraient en effet être expliqués par le rappel, notamment en position initiale, de cognèmes qui scandent le poème en langue source, ou sa traduction. Ces propositions restent naturellement à vérifier sur un corpus plus vaste.

« *Upe purahéi [...] omoheñóivami ñe'ẽ joapy kirĩrĩ rendápe.* »
 « *Era una canción que [...] semblaba de ecos el silencio* » (Delgado, 2017a : 80).

BIBLIOGRAPHIE

- ALARCOS LLORACH Emilio, 1965, *Fonología española*, Madrid, Gredos.
- BLESTEL Élodie, 2012, *Pour une nouvelle approche du plus-que-parfait en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations* [Thèse de Doctorat], Rennes, université Rennes 2.
- BLESTEL Élodie, 2017, « *Ko, ningo, luego : An Enactive Approach to the Emergence of an Epistemic Subsystem in Jopara* », *Signifiances (Signifying)*, n° 1 (3), p. 25-40.
- BLESTEL Élodie et BOTTINEAU Didier, à paraître, « *Cognématique et chronosyntaxe : problèmes et méthodes en guarani* », *Revue de Sémantique et Pragmatique (RSP)*.
- BLESTEL Élodie et FORTINEAU-BRÉMOND Chrystelle, 2018, « *Submorphémie et chronoanalyse : le langage en action* », in É. BLESTEL et C. FORTINEAU-BRÉMOND (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 9-25.
- BOTTINEAU Didier, 2010, « *La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes* », in G. LE TALLEC-LLORET (dir.), *Vues et contrevues, Actes du XI^e Colloque international de Linguistique ibéroromane, Université de Haute Bretagne-Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 19-40.
- BOTTINEAU Didier, 2012, « *Language and enaction* », in J. STEWART, O. GAPENNE et E. A. DI PAOLO (dir.), *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press, p. 267-306.
- CHAMORRO Graciela, 2004, *Teología guaraní*, Quito, AbyaYala.
- CHELA-FLORES Godsuno, 1994, « *Aproximación polisistémica al problema de la neutralización de las líquidas* », *Neuphilologische Mitteilungen*, n° 95/3, p. 353-361.
- DELGADO Susy, 1999, *Ñe'ẽ jovai / Palabras en dúo*, Asunción, Arandurã Editorial.
- DELGADO Susy, 2005, *Ñe'ẽ jovai / Palabras en dúo*, Asunción, Arandurã Editorial.
- DELGADO Susy, 2006, « *Poesía guaraní. La antigua búsqueda de la palabra-alma* », *Documentos Lingüísticos y Literarios*, n° 29, [http://humanidades.uach.cl/documentos_linguisticos/document.php?id=1236], consulté le 11 octobre 2020.
- DELGADO Susy, 2016, *Yvytu yma*, Asunción, Arandurã Editorial.
- DELGADO Susy, 2017a, *Kirĩrĩ ñe'ẽ joapy Échos du silence*, [trad. fr. Cecilia Adoue], Asunción, Arandurã Editorial.
- DELGADO Susy, 2017b, *Discurso de la escritora paraguaya Susy Delgado. Premio Nacional de Literatura 2017*, [https://www.youtube.com/watch?v=62_89ru1Sf4], consulté le 11 octobre 2020.
- FERNANDES Carla, 2005, « *En el principio de la poesía está el mito. Ayyu membyre - Hijo de aquel verbo de Susy Delgado* », in S. DELGADO, *Ñe'ẽ jovai / Palabras en dúo*, Asunción, Arandurã Editorial, 56-66.
- FORTINEAU-BRÉMOND Chrystelle, 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes, PUR.

- FORTINEAU-BRÉMOND Chrystelle, 2015, « L'alternance *tal* ~ *atal*, *tanto* ~ *atanto* en espagnol médiéval : variation ou motivation ? », *Cahiers de praxématique*, n° 64, [<http://journals.openedition.org/praxematique/3981>], consulté le 11 octobre 2020.
- GOTTESMAN Catherine, 2006, « Quelques réflexions sur la traduction littérale », *Éla. Études de linguistique appliquée*, n° 21/141, p. 95-106 [<https://www.cairn.info/revue-la20061page95.htm>], consulté le 11 octobre 2020.
- GRÉGOIRE Michaël, 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebrück, Presses Académiques Francophones.
- GRÉGOIRE Michaël, 2014, « Théorie de la Saillance submorphologique et neurosciences cognitives », in A. ELIMAM (dir.), *Énonciation et neurosciences cognitives, Synergies Europe*, n° 9, Gerflint, p. 107-119.
- GUIRAUD Pierre, 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Librairie Larousse.
- LUSTIG Wolf, 1996, « Mba' éichapa oiko la guarani? Guaraní y jopara en el Paraguay », *Nemity*, n° 33.2, [<http://www.staff.unimainz.de/lustig/guarani/art/jopara.pdf>], consulté le 11 octobre 2020.
- MELIÀ Bartomeu, 1990, *Una nació, dos culturas*, Asunción, Cepag.
- NAVARRO TOMÁS Tomás, 1946, *Estudios de fonología española*, New York, Syracuse Press University.
- PAGÈS Stéphane, 2015a, « Analyse morphosémantique des *verba sonandi* en espagnol : l'arbitraire du signe en question », *Cahiers de praxématique*, n° 64, [<http://journals.openedition.org/praxematique/3818>], consulté le 11 octobre 2020.
- PAGÈS Stéphane, 2015b, *La motivation du signe en question. Approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas.
- PENNER Hedy, 2016, « La ley de lenguas en el Paraguay: ¿Un paso decisivo en la oficialización de facto del guaraní? », *Signo y seña*, n° 30, [<http://revistascientificas.filo.uba.ar/index.php/sys/article/view/3040>], consulté le 11 octobre 2020.
- PÉREZ HERNÁN Emilio, 2003, « Frecuencia de fonemas », *Erthabla*, n° 1 [http://orien.die.upm.es/~lapiz/erthabla/numeros/N1/N1_A4.pdf], consulté le 11 octobre 2020.
- POIRIER Marine, 2018, « La "grammaticalisation" par le signifiant : le cas de *cualquier*. Submorphémie, réseaux et émergence du sens », in É. BLESTEL et C. FORTINEAU-BRÉMOND (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 201-222.
- POIRIER Marine et BOTTINEAU Didier, 2018, « Les submorphémies fantômes. Fausses coupes, liaisons dangereuses et autres réanalyses submorphémiquement motivées en espagnol et en français », *Signifiances (Signifying)*, n° 2 (1), p. 171-206.
- Real Academia Española y Asociación de Academias de la lengua española, 2011, *Nueva gramática de la lengua española. Fonética y fonología*, Madrid, Espasa-Calpe.
- RODRÍGUEZ MONARCA María Claudia, 2012, « Poesía (en) Guaraní: la palabra dislocada », *Estudios Filológicos*, n° 50, p. 113-126.

- ROUX-FAUCARD Geneviève, 2008, *Poétique du récit traduit*, Paris, Lettres modernes Minard.
- SKODA Françoise, 1982, *Le redoublement expressif : un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, Paris, Sela.
- TOLLIS Francis, 2018, « À la recherche des traces signifiantes indissociables des langues. Six approches théoriques hexagonales », in É. BLESTEL et C. FORTINEAU-BRÉMOND (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 27-53.
- TROXLER Olga, 2004, *Ñe'ëyru Marangatu Avañe'ë-Karaiñe'ë Karaiñe'ë-Avañe'ë*, Asunción, Pegasus.
- VILLAGRA Delicia, 2016, « Amomaiteívo Kirĩrĩ ñe'ë joapy » [Préface], in S. DELGADO, *Kirĩrĩ ñe'ë joapy. Échos du silence*, [trad. fr. Cecilia Adoue], Asunción, Arandurã Editorial, p. 7-10.
- ZAJÍCOVÁ Lenka, 2012, « La Ley de Lenguas paraguayana de 2010: evolución y análisis », *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana*, n° 10/1 (19), p. 109-125.

3.5 Blestel É. & Bottineau D., « Cognématique et chronosyntaxe : problèmes et méthodes en guarani », in Bottineau D., Macchi Y. et Poirier M. (éds), *ChronosyntaxeS. Approches processives et dynamiques de la construction du sens*. À paraître.

Résumé en français

Dans le cadre d'une linguistique éactive (Bottineau 2010), laquelle s'intéresse au sens linguistique en tant qu'évènement mental vécu et émergeant à travers l'expérience sensorimotrice incarnée des formes signifiantes en tant que gestes articulatoires, cette étude se fixe pour objectif de poser quelques jalons dans la reformulation de la grammaire du guarani, à la lumière de deux approches théoriques complémentaires, l'une en morphologie, la cognématique (Bottineau 2000 et ss), l'autre en syntaxe, la chronosyntaxe (Macchi 2005 et ss.). Il s'agira plus précisément de présenter quelques résultats préliminaires de cette démarche en l'appliquant à quelques marqueurs submorphémiques (cognématiques) au sein d'une sélection d'opérateurs dans une série d'environnements syntaxiques différenciés. Après une présentation de la démarche théorique dans le contexte typologique du guarani (section 1), nous examinons certains marqueurs comme l'occlusif glottal et R en relation à des oppositions paradigmatiques avec d'autres marqueurs (section 2), puis nous abordons leur mise en œuvre en certains moments syntaxiques en appliquant le regard chronosyntaxique (section 3). L'approche revêt un caractère exploratoire compte tenu de sa portée théorique et son impact descriptif dans une grammaire aussi foisonnante que celle du guarani ; par sa démarche et son questionnement même, elle requiert une remise en discussion des idées et modèles descriptifs conventionnellement établis, en matière de catégorisation des marqueurs lexicaux et grammaticaux notamment.

Cognématique et chronosyntaxe : problèmes et méthodes en guarani

Auteurs

Élodie Blestel (EA 7345 CLESTHIA, Université Sorbonne Nouvelle)
Didier Bottineau (UMR 5191 ICAR, ENS Lyon)

Résumé

Dans le cadre d'une linguistique énaïve (Bottineau 2010), laquelle s'intéresse au sens linguistique en tant qu'événement mental vécu et émergent à travers l'expérience sensorimotrice incarnée des formes signifiantes en tant que gestes articulatoires, cette étude se fixe pour objectif de poser quelque jalons dans la reformulation de la grammaire du guarani, à la lumière de deux approches théoriques complémentaires, l'une en morphologie, la cognématique (Bottineau 2000 et ss.), l'autre en syntaxe, la chronosyntaxe (Macchi 2005 *et ss.*). Il s'agira plus précisément de présenter quelques résultats préliminaires de cette démarche en l'appliquant à quelques marqueurs submorphémiques (cognématiques) au sein d'une sélection d'opérateurs dans une série d'environnements syntaxiques différenciés. Après une présentation de la démarche théorique dans le contexte typologique du guarani (section 1), nous examinons certains marqueurs comme l'occlusif glottal et R en relation à des oppositions paradigmatiques avec d'autres marqueurs (section 2), puis nous abordons leur mise en œuvre en certains moments syntaxiques en appliquant le regard chronosyntaxique (section 3). L'approche revêt un caractère exploratoire compte tenu de sa portée théorique et son impact descriptif dans une grammaire aussi foisonnante que celle du guarani ; par sa démarche et son questionnement même, elle requiert une remise en discussion des idées et modèles descriptifs conventionnellement établis, en matière de catégorisation des marqueurs lexicaux et grammaticaux notamment.

Mots-clés

Guarani, linguistique énaïve, cognématique, chronosyntaxe

Abstract

This study refers to the theoretical framework of enactive linguistics (Bottineau 2010), which focuses on linguistic meaning as a mental event emerging through the sensorimotor experience brought about by signifying forms as embodied articulatory gestures. It aims at laying some groundwork in the reformulation of the grammar of Guarani, in the light of two complementary theoretical approaches, one in morphology, Cognematics (Bottineau 2000 and ff.), the other one in syntax, Chronosyntax (Macchi 2005 and ff.). More precisely we intend to present some preliminary results of this approach by applying it to some submorphemic (cognematic) markers within a selection of operators in a few differentiated syntactic environments. After a presentation of the theoretical approach in the typological context of Guarani (section 1), we examine some markers such as the glottal occlusive and R in relation to paradigmatic oppositions with other markers (section 2), then we observe how they are implemented at certain syntactic moments defined in the chronosyntactic perspective (section 3). The approach is exploratory given its theoretical scope and its descriptive impact in such a productive grammar as that of Guarani; because of this approach and the questions it raises, it requires revisiting ideas and conventionally established descriptive models, in terms of categorization of lexical and grammatical markers in particular.

Keywords

Guarani, enactive linguistics, cognematics, chronosyntax

Introduction

La présente étude se fixe pour objectif de poser quelque jalons dans la reformulation de la grammaire du guarani à la lumière de deux approches théoriques complémentaires, l'une en morphologie, la cognématique, l'autre en syntaxe, la chronosyntaxe.

La cognématique, développée depuis les années 2000 sur des langues de types divers (romanes, germaniques, celtiques, basque, inuktitut), met en évidence l'existence d'éléments formateurs de niveau phonologique au sein de marqueurs grammaticaux et organisés en systèmes d'oppositions, comme K et T, représentée en espagnol par l'opposition *cu-/t-* (*cuanto / tanto, cual / tal*, voir Fortineau-Brémond 2012). Il y a cognème lorsqu'un phonème —voire un trait articulaire selon Bohas (2006) dans le domaine du lexique verbal des langues sémitiques et selon une évolution actuelle de la cognématique (Bottineau 2016b, 2018)— est investi dans l'activation d'un processus interprétatif profilé : K = convocation d'une entité présentée comme non préconstruite et non disponible en mémoire de travail interprétative (de l'ordre de l'« amémoriel » dans la terminologie guillaumienne, mais avec une inscription interactionnelle) ; T = convocation d'une entité présentée comme préconstruite et disponible en mémoire interprétative (*cual ~ tal*). Un cognème est une matrice de gestes articulatoires, par exemple un phonème /t/, muni d'une valeur interprétative à caractère procédural, ici un modèle de convocation, dont la schématisation repose sur un kinème lié à l'articulation. Cette approche relève du paradigme dit de la linguistique énaïve (Bottineau 2010) : elle s'appuie sur la corporalité du signifiant pour envisager le signifié comme procédure dynamique non verbale ancrée dans la sensorimotricité de l'acte verbal ; elle s'intéresse au sens linguistique en tant qu'évènement mental vécu et émergeant à travers l'expérience sensorimotrice incarnée des formes signifiantes en tant que gestes articulatoires¹.

¹ Le paradigme énaïviste repose sur « l'inscription corporelle de la cognition » (Varela *et al.* 1991) et étudie la manière dont « le corps fait de l'esprit » (Froth 2007) en s'appuyant, dans le cas du langage, sur une « éthologie vocale », la profération phonatoire de formes reconnues comme linguistiques (Bottineau 2017, Bottineau & Grégoire 2017). À la différence du paradigme cognitiviste, dit « computoreprésentationnelle classique » et dont relève la linguistique cognitive américaine, l'approche énaïve ne suppose pas l'existence de représentations mentales que viendraient encoder des constructions langagières à des fins d'expression par l'échange communicationnel ; au contraire, elle suppose que l'activité signifiante même, dans sa dimension motrice et perceptuelle, permet de faire advenir des états mentaux, soit chez autrui pour l'acte de communication orale ou écrite, soit chez soi-même par l'acte de « pensée intérieure » (« endophasie »), qui n'est autre que la simulation d'une parole proférée et perçue sans pour autant se focaliser sur une distinction de soi comme sujet parlant et de sujet écoutant : la linguistique énaïve envisage la parole comme la conduite vocale de la synthèse du sens linguistique au moyen de vocalisations unitaires orchestrées par des règles procédurales d'enchaînement et de corrélation, permettant aux membres d'une communauté de réaliser la synthèse en s'appuyant sur le même protocole régulé, et donc de « se comprendre » (plus exactement, se « concerter »). Cette approche définit la parole comme la mise en œuvre de la langue comme technique de conceptualisation dont les gestes techniques sont entre autres fournis par les signifiants dans leur dimension incarnée. Pour la présentation du paradigme, ses relations aux théories dynamiques du langage humain, l'*energeia* d'Aristote, Humboldt et Coseriu, le « travail » de Lafont et le « languaging » de Maturana, voir Bottineau 2017.

Dans cette perspective, on recourt également à la chronosyntaxe. Est chronosyntaxique toute approche qui envisage une construction non pas comme un objet abstrait pensé spatialement comme un tout visuel (approche « toposyntaxique »), mais comme un processus comportemental réalisé par le sujet parlant et/ou interprétant à la manière d'un enchaînement de figures imposées. Le terme chronosyntaxe est dû à l'hispaniste Macchi (Macchi 2005 *et ss.*) ; on trouve des éléments précurseurs dans les propositions de Valin (1981) en syntaxe guillaumienne, ainsi que des développements précis dans la *online syntax* de Auer 2009 et 2015 (appliquée à l'analyse conversationnelle et la progression des dialogues en allemand parlé actuel). Une chronosyntaxe suppose (i) la prise en compte du moment auquel un marqueur est proféré dans la chaîne linéaire ; (ii) les effets de proaction (planification, mise en attente) et rétroaction (modification de l'interprétation sémantique et/ou formelle d'éléments antérieurs, toujours disponibles en mémoire de travail² : « online » chez Auer) ; (iii) l'idée qu'une construction est un genre de formulaire ordonné représentatif d'un enchaînement procédural habituel qui caractérise l'ordre d'élaboration du sens et la nature de ses composantes, étapes, progression et révisions en cours (Bottineau 2005 et 2012 pour le basque et le breton, Blestel 2018 pour le guarani). La chronosyntaxe est donc le complément obligé de la cognématique en ce qu'elle apporte le cadre qui permet d'insérer les morphèmes lexicaux, grammaticaux et leurs composantes de niveau submorphémique dans une dynamique d'enchaînement qui ne leur appartient pas en propre et où leurs propres invariants vont se déployer diversement en s'appliquant localement à des unités d'empans divers, avec des relations syntaxiques de portées diverses et des effets de catégorisation, décatégorisation ou recatégorisation émergeant localement des configurations mises en œuvre. Du fait de s'intéresser à la syntaxe comme parcours d'étapes séquencées et délinéarisées par le couplage continu de la mémoire et l'anticipation, la chronosyntaxe est une composante d'une linguistique énaïve et rend compte

² Exemple de rétroaction en français : *Moi, j'étais au courant de tout. Moi*, exoprédicatif, échappe à la connexion syntaxique au verbe, ne reçoit pas directement l'apport de l'imparfait, et est donc pensé comme avatar présent du locuteur. Au contraire, *je*, d'abord pensé comme atemporel ou présent par défaut à l'instant de sa formulation, reste disponible en mémoire de travail et devient l'avatar passé du locuteur au moment de la réception de l'apport introduit par l'imparfait du verbe : in fine, *je* exprime l'avatar passé du locuteur, celui dont l'avatar présent parle, mais qui lui-même ne parle pas ; et la transition automatique d'un avatar à l'autre pour *je* est un processus instantané inobservable par introspection en énonciation ordinaire (qui normalement ne « s'introspecte » pas), mais peut être exposée en ralentissant artificiellement le rythme et en observant intentionnellement les effets transitionnels qui en résultent. On oppose donc en français le pronom tonique exoprédicatif, non candidat à la rétroaction verbale, et le pronom atone endoprédicatif, systématiquement candidat à la production d'un avatar secondaire sous l'effet du temps verbal. Dans certaines langues comme le basque, « l'avatarisation » est marquée morphologiquement : *ni* « moi » devient *nin-* « moi-passé » dans le contexte d'une agglutination au passé (*ni ninzen* « moi-passé être-passé, où N est répliqué sur « moi » pour l'avatar et sur le radical verbal pour la prédication). Pour certaines langues à haute variation syntaxique comme le breton (Bottineau 2016c), il n'est pas possible de rendre compte de la syntaxe de la proposition simple ou complexe sans introduire la rétroaction comme paramètre central et obligatoire. Le guarani n'échappe pas à ce trait typologique.

des faits d'ordre et de relation dans la synthèse du sens à laquelle participent les cognèmes en morphologie.

Au vu de ces éléments, on comprend la nécessité d'une telle combinaison théorique pour le guarani. On sait que le guarani est une langue fortement agglutinante, dont les marqueurs lexicaux et grammaticaux sont exposés à des variations catégorielles apparemment capricieuses, et sont munis d'une morphologie reposant sur un nombre important mais limité d'éléments formateurs qui reproduisent des oppositions formelles analogues dans des micro-systèmes grammaticaux hétérogènes par leur spécialisation sémantique et domaine catégoriel. Dans l'idéal, le programme de recherche consiste à poser la question radicale : si une alliance de la cognématique et de la chronosyntaxe permet de modéliser, pour une langue donnée, la manière dont la chaîne de signifiants articulés participe à la production du sens « pensé » intrasubjectivement ou concerté dialogalement, pour une langue comme le guarani, jusqu'où peut-on aller dans la description des marqueurs et constructions et dans la modélisation des processus de synthèse sémantique qu'ils vectorisent ? A-t-on affaire à un « scanner à haute résolution » qui porte et affiche la dynamique même de l'idéogenèse ? Et sur un plan plus linguistique, peut-on envisager une cognématique générale du guarani qui inventorierait les opérateurs de niveau phonologique, voire du niveau du trait ?

L'objectif du présent article sera bien plus modeste et se veut un jalon dans la réalisation de ce programme. Il consiste à esquisser des résultats préliminaires de cette démarche en l'appliquant à quelques marqueurs submorphémiques (cognématiques) à une sélection d'opérateurs dans une série d'environnements syntaxiques différenciés. Après une présentation de la démarche théorique dans le contexte typologique du guarani (section 1), on examinera certains marqueurs comme l'occlusif glottal et R en relation à des oppositions paradigmatiques avec d'autres marqueurs (section 2), puis on abordera leur mise en œuvre en certains moments syntaxiques en appliquant le regard chronosyntaxique (section 3). L'approche revêt un caractère exploratoire compte tenu de sa portée théorique et son impact descriptif dans une grammaire aussi foisonnante que celle du guarani ; par sa démarche et son questionnement même, elle requiert une remise en discussion des idées et modèles descriptifs conventionnellement établis, en matière de catégorisation des marqueurs lexicaux et grammaticaux notamment. Sans aucune volonté de contester un modèle en place, nous souhaitons simplement suivre une voie qui semble nécessaire à la fois en elle-même en linguistique générale et particulièrement adaptée typologiquement au guarani, et explorer ce que son application fait apparaître pour le guarani et pour la théorie générale, qui ne demande qu'à évoluer au gré de ses propres tâtonnements.

1. Des questions typologiques aux hypothèses théoriques

Le guarani est une langue de type agglutinant qui se caractérise par la concaténation de morphèmes monoexponentiels (un morphème renvoie à un signifié), avec d'éventuels ajustements phonologiques en fonction des propriétés du morphème hôte, à savoir le morphème sur lequel se rattachent clitiques et affixes (voir Trinidad Sanabria 1997, Gregores et Suárez 1967, Estigarribia 2017). Le mécanisme des enchaînements peut donner lieu à des énoncés de type holophrastique, comme l'exemple (1)³ :

(1) *Aporombopuraheisemo 'akuri* (Trinidad Sanabria 1997: 16)

A-poro-mbo-purahei-se-mo'ã-kuri

A1-ANTIPI-CAUS-chant-DESID-FRUST-SEQ

'J'aurais presque voulu faire chanter quelqu'un'

Plus spécifiquement, la variante étudiée ici correspond au guarani dit « paraguayen », lequel jouit avec l'espagnol d'une reconnaissance institutionnelle de langue co-officielle de la nation au Paraguay. Même si elle s'inscrit parmi les nombreuses langues du groupe tupi-guarani, cette variante spécifique correspond à un parler en partie issu de la « langue générale »⁴, qui a servi de vecteur de communication à des fins d'administration et d'évangélisation après la conquête espagnole (Melià 2003). Aussi, la longue et intense cohabitation avec la langue romane se traduit-elle par une forte pression typologique, laquelle se manifeste notamment par la présence de nombreux emprunts et réajustements morphologiques et syntaxiques. Cette hybridation des pratiques ne remet toutefois pas en cause le caractère à la fois agglutinant et légèrement polysynthétique de la langue (voir Blestel 2017). À titre indicatif, les exemples (2) et (3) présentent l'incorporation de l'article espagnol *la* qui fonctionne désormais en guarani comme marqueur d'amorçage syntagmatique⁵ à portée variable —nominale quand il équivaut à un article en (2) et propositionnelle lorsqu'il peut être traduit par une conjonction en (3)— :

(2) *Upéi oguahẽ oívo*

Upéi o-guahẽ o-ú-vo

<i>la pa'í</i>	<i>ha he'í chupe...</i> (<i>Perurima rekovekue</i>)
→	
<i>la pa'í</i>	<i>ha h-e'í chupe</i>

³ Voir liste des gloses morphologiques adaptées de Gynan (2017) utilisées en annexe.

⁴ Sur le concept de « langue générale », voir Estenssoro et Itier (2015).

⁵ La distinction de genre (féminin/masculin) n'est pas opérante en guarani.

après A3-sortir A3-venir- GÉR	DEF	et A3- dire OBL3
	père	

'Ensuite, le prêtre sortit et lui dit...'

(3) Oje'evango nderehe	<i>la mavave nandehodeivaha</i> (Perurima rekovekue)
	→
O-je-'e-va-ngo nde-rehe	la mava-ve na-nde-hode-i-va-ha
A3-RÉC-dire-REL-EPIST P2-OBL	DEF quelqu'un-INVERS NEG-P2-tromper-NEG-REL-NR

'De fait, on dit de toi, **qu'**il n'y a personne qui puisse te tromper'

Dans ce 3^e exemple, le morphème *la* marque la portée syntagmatique de la proposition *mavave nandehodeivaha* 'personne qui ne puisse te tromper' par anticipation, à la manière de la conjonction espagnole, ce qui n'était pas nécessaire en diachronie : avant cette incorporation de *la* dans la langue guarani, le préfixe final *-ha* (*nandehodeivaha*) suffisait en effet à marquer la proposition complétive⁶. Ce type de phénomène illustre la manière dont le régime chronosyntaxique d'un opérateur morphologique comme *la* varie avec sa réinclusion dans un système différent de celui auquel il a été emprunté : en espagnol, *la*, article défini, est prospectif et d'empan fixe (il introduit un nom) ; en guarani, *la* est également prospectif mais d'empan variable (il « extraduit » un groupe nominal ou une proposition⁷).

Typiquement, un morphème guarani —endogène ou exogène⁸— est minimalement constitué d'une consonne —qui peut être prénasalisée comme /m̃b/ ou /ñd/— suivie d'une voyelle

⁶ Notons également que l'emprunt *hode* est ici l'adaptation graphique et phonologique de la base espagnole *jode* du verbe *joder* qui signifie ici 'tromper', 'se faire avoir'.

⁷ Cette variation est répandue en typologie linguistique par formation de marqueurs amalgamés et hybrides entre langues en contact. En français parlé de Côte d'Ivoire, l'adverbial français *là* a intégré des propriétés syntactico-sémantiques de la postposition *la* du diola, et développé des valeurs hétérogènes de déictique cadratif, de cadrage temporel et argumentatif, et même des emplois interlocutifs de « décor locutoire » et de « particule énonciative de consensualité » (Gnato 2016) ; il forme également des constructions corrélatives avec des subordonnées introduites par un subordonnant français (*que, quand, si*) et clôturées par un *-là* énonciatif qui amalgame une fonction déictique appliquée à l'énonciation et une fonction dialogique récupérée de la diola. Ce phénomène illustre typiquement la manière dont deux marqueurs de langues en contact, munis d'un répertoire cognématique commun (*la* énonciatif se retrouve en basque, en inuktitut, sans origine commune, mais avec une submorphémique partagée), peuvent fusionner en produisant un marqueur transcatégoriel, dont les moments, orientations et empan chronosyntaxiques varient de manière cohérente en fonction des habitudes typologiques importées, à la manière d'une « auberge espagnole » morphosyntaxique.

⁸ Par commodité, nous distinguerons ici les marqueurs et constructions *endogènes* (conservant un fonctionnement que l'on suppose de type précolombien, *exogènes* (emprunts lexicaux, morphologiques et syntaxiques) et *hybrides*,

(structure syllabique CV). Or la possibilité qu'un répertoire limité d'éléments formateurs permette de produire des énoncés compacts tels que (1)⁹, comparables à des énoncés basques du type *eman geniezaizkioken* 'nous aurions pu les lui donner' ou inuktitut (eskimo du Groenland) comme *qaujilajuinnaugatta* 'comme nous le savons tous' pourrait laisser penser que l'on a affaire à des chaînes de signifiants élémentaires correspondant à des signifiés simples dont la composition livre une représentation élaborée correspondant au sens de l'énoncé. Mais un rapide survol fait immédiatement apparaître que cette échelle d'analyse se révèle insuffisante, en particulier si l'on se réfère aux catégories sémantiques classiques. D'un côté, certains marqueurs suggèrent des faits de cohérence immédiatement apparents, comme la relation entre R¹⁰ et la deuxième personne, avec :

- *re- /re/* comme préfixe de 2^e personne singulière agentive (***Rejuka mbarakaja*** 'Tu tues le chat') ;
- *ro- /ro/* pour le patient de deuxième personne relié à un agent de première personne (***Che rohecha*** 'Moi, je te regarde') ;
- *ro- /ro/* pour 'nous exclusif' (moi + autrui à l'exclusion de l'allocutaire) (***Rohóta rojuka mymba ka 'aguy*** 'Nous allons tuer un animal sylvestre', avec construction verbale en série *ho* 'aller' + *juka* 'tuer') ;
- *ore- /' ore/* pour « nous » exclusif comme patient (***Nde orechecha*** 'Tu nous regardes').

Dans le même temps, il est le plus souvent impossible de réduire à une valeur simple un élément formateur par des équivalences statiques simples du type « R = 2^e personne », et ce pour diverses raisons, dont les suivantes :

- une catégorie sémantique simple comme la « 2^e personne » est exprimée par d'autres marqueurs dans d'autres positions, comme le pronom indépendant réalisé *nde* (thème), *nde- / ne-* (possessif, attributif ou oblique), *nde- / ne- /ro-* (objet) : (***Nde che-recha*** '(Toi), Tu me regardes' ;
- l'affinité de R avec la deuxième personne n'est pas son invariant : R apparaît également dans des fonctions apparemment non liées à l'expression de la personne, par exemple à l'initiale de noms dits oscillants, dont la première consonne varie selon le type de relation syntaxique dans laquelle s'inscrit l'unité lexicale (*resa / hesa / tesa* 'œil/yeux') ; en pareil cas, R est sélectionné

comme le marqueur *la*, mentionné ci-dessus. Sur les différentes adaptations des emprunts en guarani, voir Pinta et Smith (2017).

⁹ Précisons cependant que le guarani parlé d'usage actuel fait usage d'agglutinations de plus en plus « analytiques », probablement pour les raisons de cohabitation avec l'espagnol évoquées *supra*.

¹⁰ Par convention, nous notons en majuscules les micro-signifiants élémentaires de niveau submorphémique – appelés cognèmes – qui, dans le cadre de réseaux d'oppositions au sein de systèmes grammaticaux, activent des micro-processus de synthèse du sens participant à la production de l'opérateur qui les intègre (Bottineau 2016a).

si le mot entre dans certaines relations génitives (*Peru resa* ‘les yeux de Pierre’, où R joue un rôle relationnel comparable à *'s* anglais dans *Peter's eyes* ou *no* japonais dans *Kazuko no me* ‘les yeux de Kazuko’) dans lesquelles le possesseur est notionnellement présent. Mais le R apparaît aussi lorsque le possesseur est interlocutivement présent : comparez *Che resa* ‘Mon œil/mes yeux’, *Nde resa* ‘Ton œil/tes yeux’ ~ *Hesa* ‘Son œil/ses yeux/ Il a des yeux.’.

- R apparaît encore dans certaines prépositions (*-re* ‘par, sur, parce que’ ~ LOC *-pe*) ou dans des morphèmes de TAM comme, par exemple, l'évidentiel *-ra'e* que l'on pourrait rapprocher sémiologiquement de *ha'e* ‘je dis’ ou ‘lui/elle’ (en position thématique).

Au vu de ces éléments, on se retrouve face à un dilemme : d'un côté, il n'est pas possible d'essentialiser ces invariants de sorte qu'ils se rapportent à des notions abstraites et immuables de type catégorie ou représentation ; de l'autre, il n'est pas non plus possible de renoncer à la recherche d'une cohérence à ce niveau, sauf à accepter de passer complètement à côté de relations morphosémantiques fondamentales en guarani. Peut-être est-ce la question même qui est mal posée : et si ces éléments formateurs nous disaient autre chose que la désignation de catégories grammaticales familières, utilisées classiquement dans la grammaire des langues ? Et si l'emploi de ces micro-signifiants, de niveau « submorphémique » par rapport à ce qu'il est convenu de considérer comme morphème dans la segmentation conventionnelle, nous *faisait faire autre chose* que paramétrer des catégories bien établies telles que le temps, l'aspect, la modalité, la valence, les rôles sémantiques, la personne, la deixis, l'évidentialité ? Il faut alors interroger autrement le « sens » de ces marqueurs : non plus se demander « ce à quoi ils renvoient », « ce qu'ils expriment » ou « ce qu'ils encodent » ; en plus de se concentrer exclusivement sur leur valeur d'opposition au sein d'un système de formes symboliques abstraites ; mais plutôt, ou en plus du questionnement antérieur, se demander ce qu'ils font faire lorsqu'on les mobilise en tant que signifiants lorsqu'ils sont effectivement réalisés par des sujets parlants dans le dialogue, en instance d'énonciation ou d'interprétation, et aussi par des sujets pensants, en activité d'élaboration de leur propre idée consciente. On ne se demande plus ce que R exprime en tant que symbole abstrait observé par le linguiste, mais ce que sa profération active chez le sujet parlant, écoutant ou pensant qui en fait l'expérience articulatoire et auditive somatisée ou simulée, et en quoi cet événement ou parcours cognitif contribue à porter à la conscience des actes sémantiques à la fois cohérents et hétérogènes tels que les multiples implications de la 2^e personne avec *re-* et *ro-* ou les modèles de relations entre noms dans le cas des oscillants. On transite ainsi d'une phénoménologie du signe linguistique en troisième personne, avec le linguiste en position spectatorielle d'observateur et modélisateur externe, vers

une phénoménogénie du geste linguistique en première personne, le linguiste modélisant l'engagement actoriel en première personne et simulant l'émergence du sens dans la signifiante incarnée, ressentie et vécue (Bottineau, 2018).

2. De quelques submorphèmes du guarani : approche cognématique

De manière générale, en guarani, il semble donc se dégager de l'observation de la langue des unités submorphémiques qui présentent une certaine cohérence sémantique dans des pans entiers du lexique et des sous-systèmes grammaticaux. Nous constatons ainsi que le phonème occlusif glottal /ʔ/, graphié '- ', dont l'invariant processuel articulatoire, une rupture glottale au sein du signifiant lexical, convoque des notions impliquant elles-mêmes une rupture gestuelle, peut être interprété comme un submorphème¹¹ ; celui-ci pourrait être glosé en termes instructionnels par un métaterme désignant un kinème (unité gestuelle) tel que 'rompre'. L'approche consiste à reconnaître un lien de solidarité liant un kinème vocal, le coup de glotte, et un « kinème général », un paradigme de kinèmes non vocaux, impliquant un paradigme ouvert de gestes, événements, phénomènes et situations dont la représentation imaginaire implique un acte ou moment de rupture¹² congruent à celui réalisé par le coup de glotte¹³.

De fait, on retrouve ce couple signifiant / signifié submorphémique, ou kinème vocal / kinème général dans notre cadre, au sein de morphèmes lexicaux qui véhiculent cette notion dans

¹¹ En linguistique du signifiant, il est d'usage de nommer « submorphème » des éléments signifiants de niveau sub-lexical ou sub-grammatical, de l'ordre de grandeur de l'agglutination, du phonème ou du trait selon le fait de langue et le type linguistique considéré, et de niveau de segmentation ou d'analyse inférieur à ce qui est communément considéré comme niveau morphémique minimal dans la description traditionnelle. Ainsi R ou /ʔ/ sont-ils submorphémiques relativement à une tradition analytique de référence. En revanche, sur le fond théorique, si l'on veut bien souscrire à l'hypothèse de formants phonologiques ou « tractiques » munis d'un invariant procédural interprétatif lié à leur profil articulatoire, ils deviennent morphémiques dans le cadre d'une conception incarnée et émergentiste de la signifiante articulatoire : la nature et les contours de l'objet empirique sont phénoménologiquement profilés par la démarche de l'observateur qui les distingue par son geste analytique.

¹² De manière générale, tout acte de perception, visuelle ou autre, mobilise la gestualité corporelle des organes sensoriels (oculomotricité et autres) dans le contexte de la gestualité générale du corps percevant et en relation avec les modèles kinématiques habituellement mobilisés en corrélation avec cette perception visuelle ou autre : pour cette raison, Berthoz (1997) remplace le terme de perception par celui de perçaction (perception = création d'une impression sensible imprégnée de motricité occultée). Dans ce paradigme, l'idée que les notions lexicales qui nous intéressent soient liées par des schémas moteurs partagés n'a rien d'une explication intuitive *ad hoc*.

¹³ Dans une perspective dualiste telle que la linguistique cognitive ou les approches énonciatives, on dira que le geste signifiant et le signifié pensé dynamiquement « se ressemblent », sont liés par une relation analogique par l'observateur qui les rapproche en adoptant une posture spectatorielle (en phénoménologie de troisième personne), ce qui nécessite les notions d'analogie et d'iconicité, de phonosymbolisme ou phonomimétisme. En fait, dans notre perspective moniste, celle d'une signifiante incarnée émergentiste en posture phénoménologique actorielle de première personne, on dira que les gestualités vocale et non vocale sont intégrées, l'hypothèse neurophysiologique étant qu'elles sont intégrées à des réseaux partagés, modélisables et explorables expérimentalement (Bottineau 2016a). Mais dans cette étude strictement linguistique qui ne débordera pas sur ce terrain trans-disciplinaire, on conservera, par tradition terminologique et pour le confort de la présentation, la terminologie dualiste de « signifiant » et « signifié », qui permet de distinguer les facettes d'un processus qui nous considérons au demeurant comme solidaire, voire intégré.

différents sous-systèmes grammaticaux catégorisés. Ainsi le retrouve-t-on dans les suffixes privatifs *-'ỹ* 'sans' comme dans *y'ỹ* 'sécheresse' (litt. 'sans eau', en rupture d'approvisionnement en eau), *-'o* 'couper, priver' comme dans *so'o* 'viande de l'animal coupée, prête à consommer', *mandi'o* 'manioc', *pire'o* 'peler', etc. Ce même couple invariant /ʔ/ > 'rompre' s'observe dans le morphème diminutif ou privatif *-'i*, qui véhicule l'idée d'une interruption relative à une norme non atteinte, une « frustration » par rapport à une représentation prototypique prise pour étalon et laissée en perspective : *u'i* 'peu de nourriture, sobriété', *sa'i* 'peu', *Chaco'i* 'petit Chaco', etc. Même si les caractéristiques typologiques (agglutination) permettent difficilement d'établir de façon robuste une distinction entre lexique et grammaire en guarani, on peut toutefois observer que certaines unités lexicales (à partir d'unités (sub)morphémiques figées) présentent aussi cet invariant : c'est le cas de *-'a* 'tomber', *pe'a* 'enlever, supprimer, éliminer', *sapy'a* 'inespéré ou moment ou soudain', *sā'o* 'lâcher' (litt. 'couper la corde'), *ra'ā* 'lancer, tirer, viser dans la cible', *pehē'ā* 'incomplet, découpé, coupure mais aussi fractionner, diviser, etc.' (à noter que *pehē*, seul, signifie 'morceau'). Ce submorphème peut apparaître dupliqué en syntaxe avec l'adjonction d'un suffixe privatif à l'exemple précédent, ainsi : *-vy* 'moyen, partiellement, sous, dessous' > *vy'a* 'joie, plaisir, allégresse' > *vy'a'ỹ* 'tristesse'.

Dans le domaine grammatical, on observe aussi des récurrences qui pourraient être attribuées à la présence de submorphèmes comme opérateurs d'amorçage de sens. Ainsi, le trait de nasalité présent dans le phonème /*nd̃*/ —réalisé [*nd̃*] ou [*n*] en fonction de la nasalité de la racine à laquelle il se joint—, apparaît-il comme opérateur processuel de « reviation » ou bifurcation oralo-nasale¹⁴. En effet, l'articulation de la nasalité implique un abaissement de la luette qui aboutit à la reviation partielle de l'air expiré vers les fosses nasales. Ce canal alternatif peut être investi dans les signifiants constitutifs de la négation : c'est le cas de dans de nombreuses

¹⁴ Dans ses propositions initiales, la cognématique, jusqu'en 2005 et avant sa mise en relation au paradigme énatif, attribuait au cognème N une valeur procédurale liée à la négation (pour les langues romanes et germaniques) et motivée par la nasalité : la parole étant par définition une déviation de l'air expiré par les fosses nasales vers la cavité orale et vocale à des fins d'articulation phonatoire audible, le trait nasal a été défini comme reviation partielle du flux expiré vers la cavité d'origine à des fins de mise en résonance et d'ouverture d'une « bifurcation », un chemin alternatif correspondant à la négation dans son inscription dialogale, en tant que neutralisation d'une voie proposée par le locuteur antérieur et inauguration d'une voie de substitution par le locuteur postérieur. À partir de 2006, une fois reliée au paradigme énatif avec sa corporalité émergentiste et non représentationnaliste, la cognématique limite la définition de chaque cognème à son profil procédural, ici la « bifurcation » (pour résumer la « reviation oralo-nasale partielle »), ce qui permet d'en étudier l'investissement sans présumer d'une catégorie logico-sémantique déterminée telle que la négation, et d'en permettre l'ajustement aux variations typologiques. En conséquence, le cognème de bifurcation peut s'investir dans l'expression de la négation ou dans tout autre chose selon le type linguistique. Nous retenons ici le terme « bifurcation » au sens de kinème vocal procédural en forme de bifurcation et de nature à contribuer à l'émergence d'effets de sens de niveau lexical ou grammatical retenant cet invariant procédural comme impulsion d'amorçage dans la synthèse du sens.

langues non nécessairement apparentées, dans lesquelles le marqueur N opère comme tel, y compris en guarani dans le circumfixe <n/nd... I>, —par exemple *ndaikuaái* ‘je ne sais pas’ ~ *aikuaa* ‘je sais’— mais aussi dans des morphèmes de négation isolés (*nahániri* ‘non’). Toutefois, cette reviation peut également être exploitée dans l’expression de la deuxième personne du singulier, figure oppositive et distinctive de celle du locuteur : l’intervention de la nasale opère une reviation vers l’interlocuteur¹⁵, soit dans l’expression de la deuxième personne (*nde*) :

(4) *Ha nde -he 'i la pa 'i hapichápe. (Perurima rekovekue)*

Ha nde -h-e 'i la pa 'i hapichá-pe

et P2 - A3-dire DEF père compagnon-LOC

‘Et toi? -dit le prêtre à son compagnon.’

Dans l’expression de la surprise, c’est également le morphème *nde* qui apparaît. Mais il ne saurait être traduit par ‘toi’, même si l’on peut considérer que son isomorphie avec le morphème de 2^e personne du singulier est attribuable au fait que l’interlocuteur est à l’origine de la surprise :

(5) *-jNde várvaro!*

Nde várvaro

P2-incroyable

‘Waouh, incroyable!’

Ce submorphème est également impliqué lorsque le locuteur atténue l’expression de

¹⁵ En typologie linguistique, N de bifurcation est couramment investi dans la corrélation qui distingue et relie les interlocuteurs, en se centrant soit sur le locuteur (basque *ni* « moi »), soit sur l’allocutaire (chinois *ni* « toi »), soit sur le couple (breton *ni* « nous »). L’interprétation du couple de cognèmes N (bifurcation) et I (conjonction) dans une langue donnée dépend entre autres de son inscription systémique au sein d’un réseau d’oppositions lexicales (munies de valeurs distinctives de type structuraliste) : *ni* « moi » ~ *hi* « toi » en basque, *wo* « moi » ~ *ni* « toi » en chinois, *me* « moi » et *te* « toi » ~ *ni* « nous » et *e'hwí* « vous » en breton. Pour cette raison, N de bifurcation peut amorcer la 1^e et/ou 2^e personne au sein du même système de langue, dans des catégories distinctes : basque *ni* « moi » ~ *na* (allocutif féminin tutoyé dans la conjugaison verbale agglutinée) ; breton *me / on* « moi » / « suis » et *ni / omp* « nous / sommes », avec les mêmes chassés-croisés M/N en basque et en breton en 1^e personne clitique ~ 2^e personne flexionnelle. Pour le guarani, il faut donc poser que N de bifurcation joue un rôle d’amorçage dans la synthèse de la 2^e personne, mais il ne « l’exprime » pas, et se réserve d’intervenir dans des synthèses sémantiques différentes dans la même langue, du moment qu’elles partagent son profil kinésique. Du fait de cette dynamique, l’approche n’est pas symbolique : elle n’attribue pas à chaque atome une valeur figée ; et elle n’est pas compositionnelle : puisque le contexte des contrastes systémiques joue un rôle déterminant, le sens d’un marqueur de niveau morphémique n’équivaut jamais à la simple somme des processus de niveau submorphémique constatés.

l'impératif, c'est ce que l'on observe avec le suffixe rogatif *-na* :

- (6) *Ejína*
E-ju-na
IMPSG-venir-ROG
'Viens, s'il te plaît.'

Cette atténuation est une façon de rendre à l'interlocuteur une certaine liberté de décider, raison pour laquelle est exploitée le trait 'reviation' de N. Enfin, c'est également un submorphème que l'on retrouve dans la marque d'aspect progressif *hína*, laquelle fonctionne également comme marqueur de focalisation de contre-expectative avec les prédicats non dynamiques en particulier (voir Blestel, 2019) :

- (6) *Ára vai hína, okyta*
Ára vai h-ína, o-ky-ta
Temps mauvais P3-PROGR A3-pleuvoir-PROSP
'Le temps est mauvais, il va pleuvoir'

Prenons encore le cas du submorphème T que nous glosons, en termes processuels, par 'atteindre', en retenant comme élément saillant, dans l'articulation de cette consonne occlusive alvéolaire, l'atteinte, avec la lame de la langue, de la crête alvéolaire située dans la zone antérieure de la cavité buccale. Cette analogie serait à même d'expliquer la présence de ce submorphème dans l'expression de l'aspect prospectif du suffixe *-ta* (*okyta* 'il va pleuvoir') mais aussi dans le préfixe désidératif *t-* (*reke* 'tu dors' > *tereke porã* 'dors bien', à ne pas confondre avec l'impératif *eke* 'dors !') mais aussi celle du suffixe superlatif *-te/-ete/-ite* : *guarani-te* 'le vrai guarani', *jaguare-te* 'le vrai jagua' > 'le jaguar'¹⁶, *aime porã* 'je vais bien' > *aime porãite* 'je vais très bien', etc.

Nous tenons que ces submorphèmes jettent une nouvelle lumière sur le fonctionnement morphosémantique de la langue guarani : en ramenant ces invariants à des processus opératoires glosables en termes d'instructions du type 'rompre' ou 'atteindre', nous sommes ensuite à

¹⁶ Avant l'introduction des chiens sur le continent américain, l'animal que nous connaissons comme le jaguar en français était désigné par le terme guarani *jagua* [dʒa'wa]. Or à leur arrivée, les chiens ont également été appelés ainsi : il a donc fallu rétablir la distinction. C'est ainsi que le jaguar est devenu *jaguarete* [dʒaware'te] 'le vrai jagua' alors qu'on a conservé le terme *jagua* (sans superlatif) pour se référer au chien.

même d'en préciser la mise en œuvre en fonction de leur inscription dans une unité lexicale, grammaticale, en fonction de leur portée syntaxique, leurs effets de pro-action (anticipation d'événements ultérieurs, planification procédurale métalinguistique) et éventuellement leurs effets de rétro-action (modification en temps réel de traces d'opérations acquises disponibles en mémoire de travail en cours et en devenir cursif). Cela ne dispense pas d'en étudier corollairement le profilage en fonction de la classe de marqueur dans lequel l'invariant apparaît (catégorisation, acatégorialité, transcatégorialité), ni en fonction des réseaux locaux d'opposition dans lesquels il s'inscrit. En effet, on observe en guarani une fluctuation des réseaux d'opposition autour de chaque cognème en fonction des catégories d'insertion et des domaines sémantiques auxquelles elles sont dédiées. Ceci nous semble typique de langues fortement agglutinantes comme le guarani, l'inuktitut, le basque (par exemple, en basque, K s'oppose à N dans certains environnements et à X dans d'autres). Au contraire, dans des langues plus « faiblement cognématisées » comme l'anglais, on observe plutôt des oppositions relativement figées en langue comme WH/TH pour 'amémoriel/mémoriel' et on ne voit pas TH aller courtiser d'autres marqueurs dans d'autres oppositions selon les catégories d'insertion. On doit distinguer des langues comme l'anglais où la langue est assez fortement sous-tendue par la cognématique dans un rôle d'amorçage : les cognèmes sont nécessaires pour comprendre certains principes, mais si on ne les utilise pas, on comprend quand même la grammaire de la langue alors qu'en guarani, l'impression est que i) tous les marqueurs sont radicalement sous-tendus par une cognématique incontournable, avec un répertoire abondant d'éléments formateurs dans le lexique et dans la grammaire, ii) la puissance du système est accrue par la multiplication des réseaux de relation et d'opposition, la diversité catégorielle, les variations de portée et de relation en chronosyntaxe et iii) la relation entre l'articulation sensori-motrice et le cognème semble plus forte. Par exemple, l'opposition indo-européenne Kw/T devient K/T dans des langues romanes, V/D en allemand, WH/TH en anglais, ce qui pose la question soit de l'autonomie des paires oppositives par rapport à l'articulation. Enfin, il convient de souligner la relativité de la sémiotique de la gestualité cognémique en typologie linguistique. Dans les langues indo-européennes, l'opposition K/T est interprétée en fonction du moment auquel survient la plosion en son seuil d'articulatoire : précoce pour K, tardif pour T (Toussaint 1981), ce qui va constituer des invariants du type K antérieur / puissancier / inaccompli / prospectif ~ T postérieur / effectif / accompli / rétrospectif, ce qui convient également pour le chinois (triade personnelle *wo* moi », *ni* « toi », *ta* « lui ») et le japonais (*-ka* interrogatif, *-ta* passé), mais pas pour le guarani, pour lequel on vient d'attribuer à *ta* une valeur prospective, pas rétrospective. C'est qu'un système cognémique de gestes articulatoires contrastifs peut se sémiotiser dans des

directions divergentes : en guarani, c'est le ressenti de la position intracorporelle de l'articulation dans sa relation au monde extérieur qui est prise en compte, ce qui rend T prospectif et K rétrospectif à partir des mêmes gestes de plosion coronale et vélaire. Une fois encore, le « sens » des cognèmes n'est jamais prédéterminé par le geste en tant que tel, et la manière dont un même système d'oppositions apparentes est interprété est candidat à un paradigme relativement ouvert de semiosis en fonction d'adoption de points de vues vicariants, ce qui suppose que la pratique phonatoire est constamment soumise à une observation implicite qui construit le sens de manière orientée, relative à un point de vue et une intentionnalité ; la sémiotisation de la cognématique d'une langue donnée est aussi relative à une inscription historique et culturelle, une autopoïèse génératrice d'identité dans le paradigme éactif : il n'y a donc pas physicalisme ni réduction biomécanique de la production du sens. Pour cette raison, l'invariant cognémique doit être formulé gestuellement sans présumer de l'interprétation et être limité à un rôle d'amorçage dont l'orientation dépend d'une inscription contextuelle.

Nous tenterons dans ce qui suit d'ébaucher, à titre indicatif, le fonctionnement opératoire de quelques marqueurs du guarani et leur portée (chrono)syntaxique en fonction des marqueurs dans lesquels il apparaissent et des réseaux locaux dans lesquels il s'inscrivent.

3. La mobilisation des cognèmes en chronosyntaxe

L'alternance du phonème /t/ avec /t/ et /h/ dans les lexèmes oscillants évoquée au point 1 n'est pas sans poser des problèmes d'identification dans la littérature sur les langues de la famille tupi-guarani : bien que la plupart des auteurs interprètent ces trois possibilités comme des allomorphes (Dietrich 2017), d'autres proposent cependant qu'il s'agit là de préfixes (voir par exemple Rodrigues 2010 [1981], Cabral 1998 et 2001, Rose 2011, Estigarribia 2017, Gynan 2017, Martins et al.). Dans la plupart des cas, en effet, les racines alternent entre la forme absolue en *t-*, par exemple *téra* 'le nom', la forme dite « relationnelle » en *r-* *-che rupa* 'mon lit', *che sy rupa* 'le lit de ma mère' – et la forme attributive de 3^e personne en *h-*, qui a une fonction prédicative, par exemple *hupa : che sy hupa* 'ma mère a/possède un lit'. Les lexèmes pouvant être interprétés comme des verbes sont également concernés par cette alternance, comparez :

- (7) *Tayhu*
T-amour

'L'amour'

(8) *Che rayhu*¹⁷

P1-R-amour

'Il/elle/on m'aime'

(9) *Ahayhu ichupe*

A1-H-amour OBL3

'Je l'aime'

Qu'il s'agisse de lexèmes interprétables comme des noms ou des verbes, R n'est sélectionné que s'il joue un rôle relationnel, que ce soit dans une relation génitive (*che sy rupa* 'le lit de ma mère'), ou dans les cas où la personne à laquelle il faut relier l'élément attribué – le possesseur ou le patient de la structure actancielle – est interlocutivement présente : *che resa* 'mes yeux', *cherecha* 'il/on me regarde' ~ *Che ahecha ichupe* 'Je le regarde'.

L'hésitation des auteurs sur l'interprétation à donner à cette alternance et les débats qu'elle suscite (Cabral 2001, Dietrich 2017) témoigne de la nécessité de se départir d'une analyse purement catégorielle pour envisager ce type de phénomène en syntaxe : si l'on attribue à ces phonèmes le potentiel opératoire des cognèmes dans le travail de synthèse du sens, alors il faut nécessairement sonder l'effet de leur inscription chronosyntaxique en se demandant (i) si ces submorphèmes n'opèrent pas ailleurs dans d'autres systèmes avec un invariant opératoire commun et (ii) comment la mise en œuvre de cet invariant se concrétise dans les contextes syntaxiques spécifiques où il se déclare, en tenant compte du moment dans la linéarité, des faits de rétroaction et d'anticipation dans le contexte d'attentes préalablement engagées, de la portée de ces projections et, en particulier, des effets de catégorisation et de « réalisation » (mise en réseau) des notions antérieures et postérieures. En l'occurrence, si nous envisageons /r/ comme un cognème, noté R, on comprend que l'acte mental vectorisé par cette procédure vocale – à savoir celui de 'mettre en relation' – soit « le même » dans les lexèmes oscillants et ceux qui renvoient à la 2^e personne du singulier (*re-* et *ro-*), à savoir, « le même geste » procédural appliqué à l'interconnexion d'entités préalablement différenciées par leur disposition et composition, et dont la réactivité à l'application du cognème va diverger au point de faire

¹⁷ La présence de p1 « che » dans l'antécédence du lexème s'explique par la structure actancielle du guarani, laquelle s'organise un principe de hiérarchisation en faveur de la 1^{re} personne : si elle est marquée dans le prédicat, elle apparaîtra nécessairement en première position, qu'elle soit sujet ou objet. Voir Blestel (2018).

émerger des connexions aussi différentes que celles correspondant aux paradigmes d'oscillants ou aux paradigmes personnels au niveau des syntagmes une fois catégorisés.

De la même manière, il convient de rapprocher le /t/ de la forme absolue du préfixe avec lequel on exprime le cas dit « désidératif », « volitif » ou « optatif », qui permet d'exprimer la volonté du locuteur et que l'on pourrait gloser en français par 'allez !' ou 'je voudrais que...'. Ce /t/ est éventuellement augmenté d'une voyelle épenthétique similaire à celle du morphème de personne qui la suit :

- (10) *Tereke porā*
 T-e-re-ke porā
 OPT-ÉPENTH-A2-sommeil bien
 'Dors bien/(Pourvu) que tu dormes bien'

- (11) *Tahasami nde rōga rupi*
 T-a-hasa-mi nde r-ōga rupi
 OPT A2-passer-DIM P2 R-maison PERL
 'Je voudrais passer par chez toi'

Dans ce dernier cas, /t/ n'alterne pas avec /t/ et /h/ en position initiale (pas au sein d'un même paradigme) mais on peut le mettre en rapport avec celui de l'expression du futur *-ta* (exemple (6): *okyta* 'il va pleuvoir') ou du superlatif *te/ete/ite*. Seulement, dans ces deux derniers cas, /t/ intervient plus tardivement dans la chaîne parlée, c'est-à-dire dans la suite immédiate du lexème auquel il s'applique :

- (12) *Moō piko ko pya'ete peho peina (Perurima rekovekue)*
 Moō piko ko pya'e-te pe-ho pe-ina
 Oū INTERR DEM rapide-SUPERL A2PL- aller A2PL-PROGR
 'Où allez-vous si rapidement ?'

Forme oscillante « absolue », superlatif, mode volitif et prospectif ont ceci de commun qu'ils font concevoir un au-delà, le franchissement d'une barrière déictique (l'espace de 3^e personne extérieure au domaine interlocutif), le dépassement d'un niveau prototypique moyen (superlatif), la projection d'un procès virtuel à construire et atteindre (parce que voulu ou prospectif) ou à mettre en relation avec un possesseur ou un prédicat (dans le cas des lexèmes

oscillants, la forme absolue n'apparaît qu'en dehors de toute relation). Selon ce modèle, le cognème T reçoit le même invariant gestuel que dans les langues romanes, mais avec une interprétation d'orientation inverse (prospectif~ rétrospectif) du fait du changement de posture observationnelle (cf. *supra*, section 2). En syntaxe, la survenue de T après le lexème dans le cas du superlatif suggère de le mettre en relation avec ce que l'on qualifie habituellement de postpositions : les morphèmes de locatif *-pe* (13) et de l'oblique *-re/rehe* (qui prend la forme de *hese* à la 3^e personne) que l'on peut traduire, selon les cas, par 'par, parce que, contre', postposition qui, en guarani, permet de mettre relation deux éléments dont la relation est dispensable¹⁸, soit entre un prédicat et un syntagme oblique (14) soit dans une relation de cause/conséquence (15) :

(13) *Ou Perurima hógape (Perurima rekovekue)*

O-u Perurima h-óga-pe

A3-venir Perurima H-maison-LOC

'Perurima rentre chez lui'

(14) *Che 'angata cheménare*

Che 'angata che-mena-re

P1-inquiétude P1-mari-OBL

'Je suis inquiète pour mon mari'

(15) *Mba 'érepa ndepochy. Chembotavyhaguére.*

Mba 'e-re-pa nde-pochy. Che-mbo-tavy-ha-gue-re

-chose-OBL-INTERR P2-fâché P1-CAUS-stupide-NR-POST-OBL

Pourquoi es-tu fâchée? Parce qu'il m'a trompée.

À la 3^e personne –ou plutôt, en l'absence d'une personne interlocutivement présente– l'oblique prend la forme de *hese*, avec un /h/, selon la même logique que celle que nous avons évoquée concernant les lexèmes oscillants :

(16) *Che momandu 'a hese -he 'i Perurima (Perurima rekovekue)*

Che mo-mandu 'a hese - he 'i Perurima

¹⁸ Sur les postpositions *re/rehe* et *rupi* en guarani, voir aussi Blestel & Fontanier (2017).

P1- CAUS- rappel OBL3 - dit Perurima

‘Cela me fait me souvenir d’elle - dit Perurima’

Dans une lecture conventionnelle, cette mise en contraste ne va pas de soi : au niveau morphémique, les marqueurs relèvent de classes différentes. Cependant, si l’on prend comme critère leur moment d’apparition dans la chaîne parlée, on peut y voir une nouvelle opposition P ~ T ~ R ~ H, dans laquelle les cognèmes concernés véhiculeraient des processus glosables en termes instructionnels¹⁹, tels que P ‘clore’, T ‘atteindre’, R ‘relier’, H ‘rétro-fixer’²⁰. En position finale *-i.e.*, en position postprédicative–, ces cognèmes jouent également un rôle étant donné que P apparaît dans l’expression de l’aspect complétif *-pa* ~ T, dans l’aspect prospectif *-ta* :

(16) *Ho 'upa che terere*

Ho-'u-pa che terere

A3-boire- CMPL P1 térééré

‘Il a/ils ont bu tout mon teréré

(17) *Ho 'uta che terere*

Ho-'u-ta che terere

A3-avalier-PROSP P1 térééré

‘Il va/ils vont boire mon teréré

Ces formes peuvent encore être mises en rapport avec le morphème évidentiel *ra'e*, également postposé :

(17) *Máva piko ho 'u ra'e che pizza.*

Máva piko ho-'u ra'e che pizza

¹⁹ Un cognème se définit comme un kinème vocal corrélé à un kinème général « multi-domanial » : l’exécution du premier emporte automatiquement le reste du réseau sans que le locuteur n’ait à observer le ressenti du fait articulatoire et déclencher le profil interprétatif correspondant : on ne parle pas de stimulus-réponse, mais de réseau de co-actions solidarisées « internes » au sujet et en amont de sa constitution, « pré-subjectives ». En revanche, le linguiste, qui rend compte du phénomène en l’observant à travers des actes de langue qui lui sont extérieurs, se pose en agent observateur et réalisateur de distinctions, ce qui mène à un effet de binarité où l’on distingue l’évènement vocal du parcours conceptuel. De ce fait, il est commode de gloser le cognème en termes instructionnels comme si on modélisait un rapport stimulus-réponse, mais ce n’est pas ainsi que les choses se passent pour sa réalisation par le sujet parlant.

²⁰ Nous choisissons à titre provisoire de gloser cet invariant ‘rétro-fixer’, eu égard aux propriétés articulatoires du phonème /h/qui le réalise et au vu des marqueurs dans lesquels il apparaît : 3^e personne (*ha'e*, *hi*, *h-*, etc.), nominalisateur (*-ha*), conjonction (*ha*), 1^{re} personne du verbe « dire » (*ha'e* ‘je dis’), etc.

qui INTERR A3 avaler ÉVID P1 pizza

Qui a mangé ma pizza ?

L'évidentiel ici indique que le locuteur a un accès médiat à l'information : sa pizza a été mangée, il le constate, mais il n'a pas vu les choses se faire. Du fait de sa position, le cognème relationnel R amorce la mise en contraste, ou, au risque d'être redondants, « la mise en relation » entre ce qui est inféré et ce qui est constaté par le locuteur. Cette analyse permettrait dès lors d'analyser le morphème dit « nominalisateur » *-ha* autrement. En effet, *-ha* agit comme un nominalisateur en ce sens qu'il permet de nominaliser –ou, pour le dire autrement, de rétrofixer comme entité abstraite et circonscrite– le procès sémantiquement dynamique qui le précède immédiatement : *oikoha* ('lieu où il vit' de *oiko* 'il vit' et *-ha*), *ovy'aha* ('lieu où il est heureux'). Cependant, le lexème qui le précède n'est pas nécessairement associé à un morphème de personne, par exemple : *karu* ('nourriture, manger') > *karuha* ('lieu où l'on mange'). Cet effet peut porter sur l'agent : *mbaraka apoha* (littéralement « guitare-faire-ha » 'fabriquant de guitare'), ou sur un nombre cardinal : *peteî* 'un' > *peteîha* ('le premier'). Enfin, si *-ha* intervient après un premier verbe qui doit être complété par un objet direct (ou une proposition ayant pour fonction celle d'être objet direct), *ha* permet de figer (ou rétrofixer) cette deuxième proposition pour la faire jouer ce rôle :

(18) *Peru omomorandu chejagua'i omanombotaha* :

Peru o-mo-morandu che-jagua-'i o-mano-mbota-ha

Pierre A3 CAUS-rappelle P1-chien-DIM P3-mourir-IMMFUT-NR

'Pierre me rappelle que mon petit chien est sur le point de mourir'

Clairement, ce morphème *-ha* est muni d'un invariant « rétro-fixateur » général, dont l'effet catégorisateur varie en fonction de l'entité disponible en mémoire de travail lors de son application et de la transformation qu'il suscite. Le fait chronosyntaxique réside dans la prise en compte d'un élément antérieur conservé et sa modification en temps réel au cours de l'énonciation, ou rétroaction ; le fait « chronosémantique » réside dans le fait qu'un marqueur linguistique saisit une notion en construction et à un moment de son développement, lequel est poursuivi ultérieurement en fonction des opérateurs incidents.

Autrement dit, l'opposition T ~ R ~ H, bien connue des spécialistes des langues tupi-guarani pourrait bien n'être que l'une des nombreuses oppositions submorphémiques à l'œuvre dans le fonctionnement de la langue guarani : ces cognèmes apparaissent dans des classes de mots et à

des moments différents de la chaîne parlée, mais il se pourrait qu'ils amorcent des notions similaires dans tous les cas, et qu'ils s'associent à d'autres cognèmes (par exemple P) tout aussi productifs dans la langue.

Conclusion

Cette étude a donc proposé une première approche d'un projet plus vaste, une description cognématique et chronosyntaxique générale du guarani. Elle reste très limitée, le tableau général des cognèmes du guarani étant en cours d'élaboration, aussi ne s'est-on penché que sur certains d'entre eux (P, T, R, H, occlusive glottale) en laissant de côté d'autres (V, M/Mb, Ng, alternances vocaliques a ~ o ~ u ~ i, orales ~ nasales), qui seront abordés ultérieurement. On insiste sur le fait que la cognématique ne joue qu'un rôle d'amorçage interprétatif et non de représentation symbolique, aussi n'est-elle pas réductionniste et ne prétend-elle pas supplanter des approches traditionnelles, tout au plus rendre compte d'une partie des conditions d'émergence du sens par l'adjonction d'un niveau d'analyse supplémentaire et « profond », en lien avec l'inscription corporelle de l'activité langagière. De même, la chronosyntaxe introduit un niveau d'analyse fondé sur la syntaxe comme comportement et routine ancrés dans un système psychologique interactif muni de mémoire et d'anticipation dans le cadre des rapports concertés avec autrui et des coordinations intersubjectives ; aussi rend-elle compte de la procédure d'émergence d'entités qui se laissent catégoriser *a posteriori* et se comportent *in fine* comme si elles en étaient munies dès le départ : elle explique la possibilité de distinguer, à un niveau d'analyse supérieur « toposyntaxique », fondé sur une vision globalement spatialisée et spatialisée de segments offerts aux manipulations et commutations, des marqueurs isomorphes à fonctions distinctes tels que *-pe* locatif (« postposition de lieu ») ~ *pe-* comme morphème de 2^e personne plurielle agentive, *-re* comme postposition ou *re-* morphème de 2^e personne agentive ; ou encore la possibilité de délimiter un micro-système des « morphèmes oscillants » par application d'un « hypo-système » cognématique à un domaine morphologique délimité par un cadrage chronosyntaxique ciblé.

La présentation s'est basée sur un guarani somme toute assez normatif (corpus grammatical ou le recueil *Perurima Rekovekue*) et devra être mise à l'épreuve de corpus de variantes plus hispanisées du guarani, en reposant le problème du continuum *jopara*²¹ : il n'y a pas de raison que les re-créations continues d'oppositions significatives ne se rejouent pas sans arrêt et peut-être autrement selon les compétences et les pratiques individuelles inscrites ici ou là dans

²¹ Le *jopara* désigne les diverses modalités de mélange entre les deux langues majoritaires du Paraguay, l'espagnol et le guarani.

ce vaste et multiforme continuum de pratiques plus ou moins hybrides. La question de la variation est complexe pour les Académiciens comme pour les linguistes, mais avec l'approche énaïve, réalisée en linguistique par ce couplage de la submorphémie et de la chronosyntaxe, on peut espérer détenir des outils théoriques fondés sur l'expérience de la dynamique des interactions verbales, et donc rendre compte à la fois des principes de synthèse du sens linguistique de manière très « satellitaire » et unificatrice, et des principes de variation qui motivent les fluctuations et hétérogénéités foisonnantes au sein desquelles se dégage la cohérence de tout système. Ce compromis illustre la nécessité de ne pas perdre de vue que la cognition dite incarnée se centre sur le sujet en tant que participant engagé dans des interactions verbales situées et fluctuantes : le fait cognitif est aussi interactif et distribué, en particulier dans le cas du langage humain, et un modèle général se doit de rendre compte d'une dynamique sociale dont l'intégration, la réalisation et les contributions normatives ou créatives par chaque participant sont à géométrie variable.

Annexe : Liste des gloses morphologiques utilisées

A1: 1^{RE} PERSONNE AGENTIVE (SINGULIER)

A2PL : 2^E PERSONNE AGENTIVE (PLURIEL)

A3 : 3^E PERSONNE AGENTIVE

ANTIP1 : ANTIPASSIF

CAUS : CAUSATIF

DEF : ARTICLE DÉFINI

DESID : DÉSIDÉRATIF

DIM DIMINUTIF

ÉPENTH : EPENTHÈSE

ÉVID : ÉVIDENTIEL

FRUST : FRUSTATIF

GER : GÉRONDIF

IMMFUT : FUTUR IMMÉDIAT

IMPSG : IMPÉRATIF SINGULIER

INTERR : INTERROGATIF

LOC : LOCATIF

NR : NOMINALISATEUR

OBL : OBLIQUE

OBL3 : OBLIQUE DE 3^E PERSONNE

OPT : OPTATIF

P2 : 2^E PERSONNE (SINGULIER)

PERL : PERLATIF

POST : POST-STATIF

PROGR : PROGRESSIF

PROSP : PROSPECTIF

PROX : PROXIMAL

ROG : ROGATIF

SEQ : SÉQUENTIEL

SUPERL : SUPERLATIF

Références bibliographiques

Auer Peter

-2009, « On-Line Syntax : Thoughtson the Temporality of Spoken Language ». *Language Sciences* 31/1, 1-13.

-2015, « The temporality of language in interaction: Projection and latency » dans A. Deppermann & S. Günthner (dir.), *Temporality in Interaction*. Amsterdam, Benjamins, 27-56.

Berthoz Alain, 1997, *Le sens du mouvement*. Paris, Odile Jacob.

Blestel Élodie,

-2017, « *Ko, ningo, luego*: An Enactive Approach to the Emergence of an Epistemic Subsystem in *Jopara* », *Signifiances (Signifying)* 1 (3), 25-40.

-2018, « Chronosyntaxe comparée des prédicats verbaux en guarani et en espagnol : pour une autre analyse de la conjugaison » dans É. Blestel & C. Fortineau-Brémond (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges, Lambert-Lucas, 223-249.

-2019, « El focalizador aspectual guaraní *hina* en español paraguayo (*jopara*): significado, sintaxis y pragmática » dans V. A. Belloro (éd.), *La Interfaz Sintaxis-Pragmática: Estudios teóricos, descriptivos y experimentales*, Berlin De Gruyter, 201-228.

Blestel Élodie & Fontanier Rachel, 2017, « 'Robó taxi de una parada y chocó por una columna'. Una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición *por* en Paraguay », dans A. Palacios Alcaine (coord.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*. Madrid, Iberoamericana, 185-204.

Bohas Georges, 2006, « The organization of the lexicon in Arabic and other semitic langages » dans S. Boudelaa (éd), *Perspectives on Arabic Linguistics XVI, Papers from the Sixteenth Annual Symposium on Arabic Linguistics, Cambridge, March, 2002*. Philadelphia, John Benjamins, 1-37.

Bottineau Didier,

-2005, « Prédication et interaction cognitive en basque », dans J. François & I. Behr (dir.), *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*. Louvain, Peeters, 97-132.

-2010, « Language and enaction », dans J. Stewart, O. Gapenne & E. Di Paolo (éds), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*. Cambridge, MIT, 267-306.

- 2012, « Syntaxe et interlocution en français et en breton », dans C. Douay & D. Roulland (éds), *L'interlocution comme paramètre*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 183-206.

-2016a, « Linguistique incarnée et 'énactivisme' : quelles collaborations possibles avec les neurosciences ? », dans A. Rabatel, M. Temmar & J. M. Leblanc (éds), *Sciences du langage et neurosciences. Actes du colloque ASL 2015*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 211-232.

-2016b, « Phenomeny, phenomenous, phenomenic, phenomenal, phenomenical : dérivation adjectivale, cognématique et pragmatique en anglais actuel », dans F. Spitzl-Dupic, M. Grégoire, R. Ryan & L. Lebas-Frackzak (éds.), *Sur les traces de l'adjectif, Cahiers du LRL 6*, Presses de l'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 133-153.

-2016c, « Subordination et prédication sérielle en breton », dans H. Bat-Zeev Shyldkrot, A. Bertin & O. Soutet (dir), *Subordonnants et subordination à travers les langues*, Champion, 113-133.

-2017, « Du languaging au sens linguistique », dans D. Bottineau & M. Grégoire (éds.), *Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica 68*, 19-67.

-2018, « Cognématique et chronosyntaxe: la construction submorphémique st+nt/d », dans É. Blestel & C. Fortineau-Brémond (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*, Lambert-Lucas, 111-140.

-2018, « Signe et signe linguistique, du diable au symbole », dans C. Fortineau-Brémond, É. Blestel & M. Poirier (éds), *Le symbole est-il diabolique ? Signifiant – signifié : la duplicité du signe en question, Signifiances (Signifying), 2*, 11-31.

Bottineau, Didier & Grégoire, Michaël (2017), « Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'éaction », dans D. Bottineau & M. Grégoire (éds.), *Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica 68*, 7-15.

Cabral Ana Suelly,

-1998, « Prefixos relacionais no Asurino do Tocantins », *Moara* 8, 7-24.

-2001, « Flexão Relacional na Família Tupí-Guarani », *Boletim ABRALIN* 25, 233-62.

Dietrich Wolf, 2017, « Word classes and word class switching in Guarani syntax », dans B. Estigarribia & J. Pinta (éds.), *Guarani Linguistics in the 21st Century*. Leiden/Boston, BRILL, Studies in the Indigenous Languages of the Americas (vol. 14), 158-193.

Estenssoro Juan Carlos & Itier César, 2015, « Introduction » au dossier « Langues indiennes et empire dans l'Amérique du Sud coloniale ». *Mélanges de la Casa de Velázquez* 45(1), 9-14.

Estigarribia Bruno, 2017, « A Grammar Sketch of Paraguayan Guarani » dans B. Estigarribia & J. Pinta (éds.), *Guarani Linguistics in the 21st Century*. Leiden/Boston, BRILL, Studies in the Indigenous Languages of the Americas (vol. 14), 7-85.

Fortineau-Brémond Chrystelle, 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Frith Chris, 2007, *Making Up the Mind, How the Brain Creates Our Mental World*. Malden (MA), Blackwell.

Gnato Sia Modeste, 2016, « Emploi du lexème “là” en Côte D'Ivoire : statut syntaxique et valeurs discursives », *Studii de gramatică contrastivă* 26, 17-26.

Gynan Shaw, 2017, « Morphological Glossing Conventions for the Representation of Paraguayan Guarani » dans B. Estigarribia & J. Pinta (éds.), *Guarani Linguistics in the 21st Century*. Leiden/Boston, BRILL, Studies in the Indigenous Languages of the Americas (vol. 14), 86-130.

Gregores Emma et Suárez Jorge, 1967, *A Description of Colloquial Guarani*. La Haye/Paris, Mouton.

Macchi Yves,

-2005, « Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol », *Cahiers de linguistique analogique* 2, 153-204 (disponible en ligne).

-2006, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? – Chronosyntaxe (VI) », dans G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol – Méthodes d'approche*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 115-134.

-2008a, « La saisie anticipée de l'objet du verbe - Chronosyntaxe (II) », *Chréode – Vers une linguistique du signifiant* 1, 117-139.

-2008b, « *On vous le ramènera, votre mari !* : Esquisse d'une topologie du signifié. Chronosyntaxe (III) », *Chréode – Vers une linguistique du signifiant* 1, 141-178.

- 2010, « La syntaxe dilatoire du verbe dans le Lazarillo de Tormes : un maniérisme gratuit ? (Chronosyntaxe – IX) », dans G. Luquet (dir.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 189-216.

-2018 « Chronophonétique (I). Esquisse d'embryologie du mot », dans É. Blestel & C. Fortineau-Brémond (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges, Lambert-Lucas, 169-200.

Martins Andérbio Márcio *et al.*, 2017, « Prefixos relacionais em Kaiowá », *Revista Brasileira de Linguística Antropológica* 9/1, 71-105.

Melià Bartomeu, 2003, *La lengua guaraní en el Paraguay colonial*. Asunción, Cepag.

Pinta Justin et Smith Jennifer, 2017, « Spanish Loans and Evidence for Stratification in the Guarani Lexicon », dans B. Estigarríbia & J. Pinta (éds), *Guarani Linguistics in the 21st Century*. Leiden/Boston, BRILL, Studies in the Indigenous Languages of the Americas (vol. 14), 285-314.

Rodrigues Aryon, 2010 [1981], « Estrutura do Tupinambá », dans A.S.A.C Cabral, A. D. Rodrigues & F. B. Duarte, *Línguas e Culturas Tupi*. Campinas, SP Curt Nimuendajú ; Brasília, LALI/UnB, 11-42.

Rose Françoise, 2011, *Grammaire de l'Émérillon Teko. Une langue guarani Tupi-Guarani de Guyane française*. Louvain/Paris/Walpole (M.A), Peeters.

Toussaint Maurice, 1981, *Contre l'arbitraire du signe* [préface de M. Arrivé]. Paris, Didier Érudition.

Trinidad Sanabria Lino, 1997, *Polisíntesis guaraní. Contribución para el conocimiento tipológico de esta lengua amerindia*. Asunción, Intercontinental Editora.

Valin Roch, 1981, *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*. Québec, Les Presses de l'université Laval.

Varela Francisco, Thompson Evan, Rosch Eleanor 1991, *The embodied mind. Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, The MIT Press. (Expanded edition in 2015).



ATTESTATION

Nous soussignés Yves MACCHI et Marine POIRIER, co-directeurs de l'ouvrage *ChronosyntaxeS. Approches processives et dynamiques de la construction du sens*, à paraître en 2024 aux Presses du Septentrion dans la collection « Philosophie et linguistique », attestons que l'article « Chronosyntaxe et cognématique : problèmes et méthodes en guarani », co-rédigé par Élodie BLESTEL et Didier BOTTINEAU, a été définitivement accepté pour publication.

Fait à Lille, le 26/10/2023

**4. Le signifiant comme pratique sociale et champ d'interactivité :
prismes croisés**

4.1 Blestel É., « Hedy Penner. 2015. *Guaraní aquí. Jopara allá : Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya* », *Lingüística* 31/2, 2015, p. 145-152.

Résumé en français

Ce dernier ouvrage de la sociolinguiste paraguayenne Hedy Penner, publié dans la collection « Fondo hispánico de lingüística y filología » des éditions Peter Lang, se propose de reconstituer l'histoire du jopara —terme qui englobe diverses formes de mélange entre les deux langues majoritaires du Paraguay, l'espagnol et le guarani— dans le contexte des études (socio)linguistiques qui, depuis un peu moins d'un siècle, s'efforcent de décrire la situation linguistique unique de ce pays. L'objectif est double : d'une part, donner un aperçu des différentes approches théoriques qui ont été utilisées pour aborder cet hybride linguistique particulièrement volatile qu'est le *jopara*, et d'autre part, explorer les présupposés et les fondements idéologiques qui sous-tendent ce que l'auteur qualifie d'analyses « linguistiques » ou « structurelles » de textes souvent écrits, translittérés et déconnectés du contexte sociolinguistique qui a présidé à leur production. L'idée centrale est la suivante : si les énoncés de *jopara* ne sont pas rétablis dans leur contexte de production, c'est-à-dire en tenant compte des compétences des locuteurs, monolingues ou bilingues, qui les ont formés, il n'est pas possible d'identifier les contours du guarani ou de l'espagnol, si tant est que l'on puisse circonscrire ces deux réalités linguistiques dans des ensembles homogènes et définis.

Lingüística
Vol. 31-2, diciembre 2015: 145-152
ISSN 2079-312X en línea
ISSN 1132-0214 impresa

HEDY PENNER. 2014. *Guaraní aquí. Jopara allá: Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya*. Bern: Peter Lang (Fondo hispánico de lingüística y filología, 19), 233 p.
ISBN 978-3-0343-1579-1

Reseñado por Dra. ÉLODIE BLESTEL
Université Sorbonne Nouvelle
elodie.blestel@univ-paris3.fr

Guaraní aquí. Jopara allá: Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya (2014), la última obra de la sociolingüista paraguaya Hedy Penner, publicada en la colección “Fondo hispánico de lingüística y filología” de la editorial Peter Lang, se propone reconstituir la historia del *jopara*¹ -metatérmino que abarca diversas modalidades de mezcla entre las dos lenguas mayoritarias de Paraguay, el español y el guaraní-, en el contexto de los estudios (socio)lingüísticos que, desde hace poco menos de un siglo, se han esmerado en describir la singular situación lingüística de ese país. Se persigue así un doble objetivo: por un lado, proporcionar una visión general de los diversos enfoques teóricos con los que se ha tratado de abordar ese híbrido lingüístico particularmente volátil conocido como *jopara*, y por otro, explorar los presupuestos y fundamentos ideológicos que subyacen a unos análisis que la autora califica de “lingüísticos” o “estructurales” sobre textos a menudo escritos, transliterados y desconectados del contexto sociolingüístico que ha presidido su producción. La idea central es la siguiente: si no se restablecen los enunciados en *jopara* en su contexto de producción, es decir, tomando en cuenta las competencias de los hablantes, monolingües o bilingües, que los han formado, no se puede lograr identificar los contornos ni del guaraní ni del castellano, si es que podemos circunscribir esas dos realidades lingüísticas a conjuntos homogéneos y definidos.

La obra se inicia con una breve introducción (cap. 1: 7-10) en la cual se presenta de inmediato la cuestión del *jopara* como el correlato inseparable de los discursos ideológicos vinculados a las dos lenguas de las cuales ha surgido esa habla y, en particular, de las representaciones asociadas a la lengua guaraní desde el reconocimiento relativamente reciente del bilingüismo paraguayo. Mientras que el guaraní hablado por la población mestiza de Paraguay se ha equiparado durante mucho tiempo con el guaraní “tribal” -el cual fue descrito por primera vez por los misioneros jesuitas del siglo XVII y luego enseñado como tal en las gramáticas-, fue sólo cuando se hizo necesario promover la idea de un guaraní “puro”, sin influencia hispana, cuando se comenzó a calificar de *guaraní jopara*, y luego de *jopara*, todo lo que no cumpliera con esa lengua ideal. Pero a pesar de que se tratara de un calificativo claramente estigmatizante al principio, la palabra *jopara* fue convirtiéndose paulatinamente en una forma neutral -al menos en los círculos científicos y académicos-, para referirse a esa variedad híbrida que suscita un interés creciente desde los años 70. No obstante, la autora señala que, de forma paradójica, ningún estudio confirma la existencia de hablantes que usen aparte en forma aislada, un guaraní puro, un *guaraniete* (pág. 26), es decir, un guaraní que se distinga nitidamente de lo que se puede caracterizar hoy como manifestaciones de *jopara*.

¹ Este término, formado a partir del morfema guaraní de reciprocidad *jo-* y de *-para*, “mezcla, diversidad”, aparece en los primeros diccionarios bilingües guaraní-español del siglo XVII, pero no hace referencia a la mezcla de lenguas hasta las gramáticas de principios del siglo XX.

Siguen luego cinco capítulos de dimensiones casi equivalentes, que procuran entender las distintas facetas de este producto lingüístico, social e ideológico.

El segundo capítulo, “El bilingüismo: ¿guaraní o *jopara*?” (cap. 2: 11-41), ofrece una visión crítica muy esclarecedora de los estudios sobre la situación sociolingüística del país. H. Penner muestra cómo estos han dejado de considerar a Paraguay como un modelo de bilingüismo, dando paso hoy a una tendencia casi antagónica, que consiste en definir al país como monolingüe, ya que los fenómenos calificados como *jopara* se relegan a manifestaciones de lengua mixta. El objeto de estudio no ha cambiado: se trata de calificar las hablas de Paraguay. Sin embargo, lo que sí ha cambiado son los presupuestos, y, por lo tanto, los métodos utilizados en el análisis, ya que han evolucionado de acuerdo con un desplazamiento de modelo teórico que trasciende las fronteras paraguayas: los principios de los años 50-60 habían sido marcados por la aparición de una percepción positiva del bilingüismo social, favorecida por el auge de los estudios de lingüística aplicada y de sociolingüística de post-guerra, primero en los Estados Unidos y luego en Europa.

Aunque algunos autores se mostraran escépticos desde los años 60, fue este enfoque teórico el que fomentó la aplicación de la tesis de un Paraguay bilingüe, la cual, por otra parte, resultó muy provechosa para el guaraní, que hasta entonces nunca había gozado de un estatus comparable al del español en el imaginario colectivo. Este pensamiento dominante termina en los años 90 cuando, después de cuarenta años de dictadura, llega la hora de la reforma educativa: curiosamente, la tesis del bilingüismo no prospera y se impone más bien la idea de que cada individuo debe ser educado en su “lengua materna”. Al declarar el país como constitucionalmente “pluricultural, pero bilingüe” (1992) -negándose así el reconocimiento institucional a los demás idiomas nativos y europeos del territorio-, y al adoptar el principio de la “enseñanza en lengua materna”, la tesis del monolingüismo es la que se asienta subrepticamente, como lo demuestra una formulación oficial que no deja de sorprenderle a la autora: “En el caso de las minorías étnicas, *cuya lengua materna no sea el guaraní*, se podrá elegir uno de los dos idiomas oficiales”²; como si fuera patente que sólo el guaraní pudiera ser la “lengua materna” de los paraguayos. Sin embargo, H. Penner señala cuán vago e incierto resulta ser ese concepto de “lengua materna”, pues tiende a encubrir una realidad sociolingüística mucho más compleja: un hecho que confirmaron las dificultades a las que se enfrentó la ejecución del Plan de Educación Bilingüe (1994) que sigue la nueva legislación constitucional. La falta de docentes en lengua primera guaraní, el anhelo de algunos actores por enseñar y promover un guaraní libre de influencia hispana y, sobre todo, la falta de estudios de campo que describan lo que es, hoy en día, el habla monolingüe guaraní (si la hay), son los retos que quedan por vencer para que una política apoyada en la tesis del monolingüismo pueda tener éxito.

En la segunda parte de este capítulo, adaptado de un artículo previamente publicado en francés en un libro editado por Henri Boyer (cf. Penner 2010a), H. Penner recuerda la trayectoria del término *jopara*. Aparece en los primeros diccionarios del siglo XVII como refiriéndose a una técnica de siembra o a un plato tradicional, pero fue sólo en la segunda edición de la gramática guaraní del padre Antonio Guasch (1948) cuando se mencionó por primera vez como refiriéndose a una mezcla de idiomas que debe evitarse. H. Penner se interroga acerca de la génesis de este sentido negativo, ampliamente retomado por la mayoría más purista de los especialistas del guaraní, y señala que fue simultáneo a la aparición del concepto de “bilingüismo” en Paraguay: muy pronto, el hecho de trabajar sobre el bilingüismo obligó a que los investigadores tomaran partido sobre la cuestión del *jopara*, que sería luego el objeto de una multitud de definiciones, hasta llegar a constituir un objeto epistemológico autónomo.

² Art. 77 de la Constitución de 1992: “De la enseñanza en lengua materna” (las cursivas son muestras).

Pero H. Penner señala cómo, a través del *jopara*, se asume tácitamente la existencia de otros dos conjuntos: el castellano, por una parte, y el guaraní, por otra; sin embargo, para este último, el entusiasmo por el tema del *jopara* pareciera haber ocultado un requisito igualmente fundamental para quien pretenda describir la situación lingüística del país: el de circunscribir, describir y teorizar lo que se entiende por “guaraní” en el Paraguay de hoy día.

El tercer capítulo, titulado “En la búsqueda del bilingüismo más alto del mundo: el paradigma ineludible” (cap. 3: 43-60), es también una versión revisada y corregida de un artículo publicado en la obra dirigida por H. Boyer mencionada *supra* (cf. Penner 2010b). H. Penner analiza con más detalle cómo la perspectiva del bilingüismo ha tenido un impacto significativo en el momento de la recolección, sistematización e interpretación de datos en un estudio de referencia para el campo de la sociolingüística paraguaya: la tesis titulada *Nacional Bilingüismo en el Paraguay*, que defendió la norteamericana Joan Rubin en la Universidad de Yale en 1963 (Rubin [1963], 1968, 1974).

El objetivo de esa tesis era estudiar (i) la adquisición y el nivel de competencia bilingüe, (ii) la estabilidad o el equilibrio del bilingüismo y (iii) el uso del lenguaje por dos comunidades: una urbana (Luque) y otra rural (Itapuami). Mediante la observación crítica de la terminología y de las categorías utilizadas por la investigadora, H. Penner muestra que, detrás del bilingüismo, era más bien la capacidad de los guaranishablantes para hablar castellano lo que se evaluaba en ese trabajo, por lo que las etiquetas “guaraní” o “guaranishablante”, que se presentaban como categorías “por defecto”, no se definían en ningún momento. Este dispositivo metodológico “orientado hacia el castellano” tuvo como consecuencia latente la de probar la tesis del bilingüismo mediante una focalización sobre la expansión del castellano. Ahora bien, H. Penner señala que J. Rubin se encontraba entonces ante una situación sociolingüística muy peculiar: en Paraguay se habla, en mayor o menor medida, guaraní y español, lo que significa que no es posible contraponer dos comunidades lingüísticas distintas. La no inclusión de esta configuración fue, sin duda, lo que condujo a la investigadora a tener que revisar sus cuestionarios durante la investigación de campo: al resultar inadecuada la alternativa “guaraní”/“español”, debió por lo tanto añadir “ambos” e incluso “jopara” -dos opciones que tampoco definió, a pesar de que las incluyera en la rúbrica de las manifestaciones de “competencia bilingüe”- para evitar que los encuestados marcaran más de una respuesta entre las opciones. Por tanto, es comprensible que J. Rubin haya llegado a la conclusión de que Paraguay ciertamente poseía “el grado más alto de bilingüismo en el mundo”³. Pero en un trabajo orientado de esa manera -y aunque J. Rubin se dio cuenta retrospectivamente de que algunos resultados podían estar distorsionados debido al método empleado- ni el guaraní, ni las manifestaciones de *jopara*, de interferencia o de alternancia de código, se definieron e identificaron como categorías operativas, y aun así este trabajo es precursor en este campo.

El cuarto capítulo, “El guaraní y sus glotónimos” (cap. 4: 71-91), retoma un análisis propuesto en un artículo de 2003 (cf. Penner 2003), en el cual la autora reporta los múltiples epítetos atribuidos al guaraní en los últimos veinte años en la lengua popular, sobre todo después de la declaración del guaraní como segundo idioma oficial del país (1992) y como lengua de enseñanza en el sistema educativo (1994). H. Penner entiende así arrojar luz sobre las representaciones de las que el guaraní es objeto como hecho social. La autora recuerda que esas denominaciones no son nuevas, pero señala que desde la reforma de la educación requerida por la Carta Magna de 1992, hemos asistido a un estallido de numerosos glotónimos procedentes de los sectores “proguaraní”: diferentes instituciones, como el *Ateneo de Lengua y Cultura Guaraní*, o el *Instituto de Lingüística Guaraní del Paraguay* -por citar dos ejemplos-, han ido en pos del idioma perfecto para enseñar en las escuelas del país y, mediante el uso de tal o cual adjetivo glotonímico (guaraní “académico”, “científico”, “técnico”, etc.), ambicionan situarse en la escala del “buen” o “mal” guaraní.

³ Rubin [1963], 1968, 1974, pág. 127: “En el momento actual, el Paraguay posee probablemente el grado más alto de bilingüismo en el mundo”.

En estos casos, el reto ya no sería describir una variedad específica de idioma, sino producir la variante ideal que deberá prevalecer en los manuales escolares. H. Penner pasa revista a unos treinta adjetivos glotonímicos utilizados por el pueblo y subraya que, entre estos, sólo seis denominaciones tienen una dimensión autorreferencial, “endocéntrica”, en el sentido de que los usuarios las asocian con sus propias prácticas de lengua, a pesar de que les asignen una evaluación negativa (guaraní “mezclado”, “jopara”, “incorrecto”, etc.). Aparte de estas seis denominaciones, todos los demás glotonimos reciben una definición que la autora califica de “exocéntrica”, como referencia a un guaraní siempre asociado con la alteridad, ya sea porque está vinculado con el pasado (guaraní de los antepasados o de los abuelos), ya sea porque se relaciona con el ámbito académico y formal (guaraní de los profesores o del Ministerio de Educación). La autora muestra así cómo todo converge hacia la representación de una lengua pura, correcta, científica y libre de estigmas hispanos; es decir, una variedad que tiene todos los atributos de una lengua estándar pero que, *a priori*, ningún hablante posee ya en la actualidad. La autora coteja estas denominaciones populares con las que utilizan los profesionales del guaraní y con la manera en que justifican esos usos, y denuncia la postura que consiste en simplemente enunciar un glotonimo para considerar que la lengua existe *de facto*: H. Penner no duda de que los intereses económicos y simbólicos que nacieron en esa etapa crucial en la historia de la educación en Paraguay han transformado las esferas educativas en un caldo de cultivo institucional y social para la militancia a favor de una supuesta variedad lingüística que se quiere imponer a través del sistema jurídico. Sin embargo, según la autora, a los activistas, e incluso a algunos lingüistas, no les importa si tal variedad existe realmente en boca de algún hablante, lo que contribuye a difuminar las fronteras entre el discurso científico y el discurso político: al fundamentarse en representaciones mentales, se legitiman acciones de grupos de interés sin tener en cuenta los hechos lingüísticos, los cuales difícilmente pueden ser objeto de investigaciones científicas, dada la ausencia de instituciones que se dediquen al problema en el país.

El quinto capítulo, “El *jopara*: un caleidoscopio de definiciones” (cap. 5: 93-147), fue extraído de un trabajo publicado en la revista *Signos Lingüísticos* (cf. Penner 2007). H. Penner vuelve de manera más pormenorizada sobre las diversas acepciones del término *jopara* en las esferas intelectuales y científicas, para revelar los presupuestos ideológicos y, a veces, la falta de fundamento lingüístico que subyace en ellas. Si el término *jopara*, en referencia a la lengua, aparece sólo en el siglo XX bajo la pluma de A. Guasch, quien entendía fustigarlo -propósito que se radicalizó aún más en la tercera edición de su gramática (ver Guasch 1956: 10)-, este fenómeno ya lo describían en la época colonial los miembros del clero, quienes, al vigilar sigilosamente el respeto de la norma, condenaban enérgicamente esta “jerigonza” sucia y corrupta⁴.

Cuando los gramáticos, siguiendo al Padre Guasch, asociaron el término *jopara* al sustantivo “guaraní”, con un claro afán de prohibir todas las palabras que no fueran “castizamente guaraníes”⁵ -y justificando al mismo tiempo la utilidad su empresa-, no se imaginaban que estaban probablemente contribuyendo a que apareciera un objeto de estudio autónomo, para el cual se asistiría luego a una gran cantidad de propuestas conceptuales (*guaraní con interferencia, alternancia de código, lengua, dialecto, variedad, tercera lengua, interlecto, interlengua*, etc.). Todas ellas trataron de dar cuenta de un fenómeno que hoy en día sigue siendo difícil de analizar. Pero además, H. Penner señala que a partir de mediados del siglo XX, se perfilan posturas radicalmente diferentes.

⁴ Cardiel 1900, pág. 392: “El lenguaje o jerigonza que a los principios sabían no es otra cosa que un agregado de solecismos y de barbarismos de la lengua guaraní y castellano [...]”.

⁵ Guasch, *op. cit.*, pág. 7: “En esta nueva edición se ha procurado, como indicábamos, evitar las palabras castellanas, sustituyéndolas por otras castizamente guaraníes, como fácilmente podrá comprobar el curioso lector”.

Algunos lingüistas relegan *de facto* estas manifestaciones de mezcla a epifenómenos naturales que resultan de una situación de contacto prolongado entre dos lenguas, y mantienen por lo tanto las denominaciones de “guaraní” o “guaraní coloquial” (Gregores & Suarez 1967: 19-20); otros expertos, en cambio, afirman que se trata de dos “lenguas mixtas que continúan mezclándose” (Thun 2005: 311), un *interlecto* (Boyer & Natali 2006: 7), o una tercera lengua; otros, finalmente, proponen la imagen de un *continuum* en el que el *jopara* constituiría una *variedad* media, disituacional y diastrática, del guaraní paraguayo (Lustig [1996] 1997: 13). Pero lo que los autores de estas propuestas no se imaginan a su vez, -y es lo que H. Penner muestra de forma muy convincente-, es que esta abundancia teórica tiene como corolario ideológico el de postular la existencia del guaraní; pero mientras no definamos los contornos de esta lengua amerindia tal y como se habla hoy en día, mediante criterios no solamente sociales e ideológicos sino también lingüísticos, no lograremos definir los límites y la esencia del *jopara*. Esta necesidad es tanto más imperiosa cuanto que este problema no se ciñe a una simple querrela de definiciones entre especialistas: para la autora, se trata de un verdadero problema social, ya que sólo un conocimiento profundo de la situación sociolingüística del país puede sentar las bases de decisiones políticas acertadas.

H. Penner cierra este capítulo con la incorporación de los resultados de uno de los pocos estudios que intentan definir el *jopara* a partir de la percepción que tienen los hablantes de enunciados más o menos mezclados (Guttandin *et al.* 2001: 50-60). Destaca de este estudio que el *jopara* corresponde menos a la presencia de elementos léxicos ajenos a uno u otro código -percepción que varía bastante según el grado de competencia del hablante en cada idioma-, que a la conceptualización de cierta idea de la *norma*: por ejemplo, los encuestados reconocen como *jopara* todo lo que evalúan como “incorrecto”, ya sea que el enunciado contenga, o no, elementos del otro código. La autora muestra también que esta actitud se pudo observar durante las evaluaciones que precedieron a la reforma educativa de 1994: si las conversaciones se plasmaron en torno a la cuestión del “guaraní” a enseñar en las escuelas, todos los expertos parecían estar de acuerdo sobre lo que debe entenderse por *jopara*, a pesar de la ausencia de criterios lingüísticos que pudieran definirlo.

El sexto y último capítulo, “Guaraní, *jopara*, lengua mixta. Implicaciones e inferencias sociolingüísticas de enfoques estructurales” (cap. 6: 149-212), fue publicado por primera vez en francés en un libro que H. Penner dirigió en colaboración con H. Boyer, pero la autora afirma que aquí ha sido sometido a una revisión sustancial (cf. Penner 2012). Propone así un análisis lingüístico de un conjunto de enunciados en *jopara* que se fundamenta en dos estudios casi contradictorios en sus conclusiones (Thun 2005 y Gómez Rendón 2006 y 2008) con el fin de identificar las implicaciones e inferencias sociolingüísticas que imperan en ellos. Para liberarse de las opiniones, actitudes y representaciones socialmente construidas -y por tanto, permeables a las ideologías dominantes- que rigen el análisis de las producciones de lengua mixta, H. Penner propone combinar el enfoque sistemático de las distintas unidades de la lengua -fonológico, morfológico, sintáctico o semántico- y una segunda dimensión que tenga en cuenta el contexto de producción y las competencias lingüísticas de los sujetos que han producido esos enunciados. La autora se esfuerza por evitar el peligro de deducir, de la mera presencia de elementos alógenos en los enunciados en guaraní, una competencia bilingüe de los guaraníhablantes: si no podemos aseverar que el autor de dicho enunciado es bilingüe, podemos de hecho considerar esos elementos como meros préstamos -sobre todo, si no disponemos de grabaciones que permitan tener acceso al tratamiento fonológico de las unidades-, y no como alternancia de código.

Una tercera manera es clasificar estos mismos enunciados como manifestaciones de una tercera lengua o de una lengua mixta, es decir, como lo que sería hipotéticamente la única lengua hablada por hablantes que habrían olvidado los dos idiomas *input* que han dado lugar a ésta⁶.

Es esta última grilla de análisis la que han elegido los dos autores de los estudios que H. Penner se propone analizar en este capítulo. Comienza por examinar las diferentes estrategias discursivas utilizadas por Harald Thun (2005) para clasificar los enunciados -empleo de formas ya integradas al guaraní, alternancia de código, citas aloglóticas, *code-mixing* y *mixed-code*- y trata de evaluar el tipo de competencia bilingüe que debe poseer el hablante en cada caso. Señala también que los criterios utilizados para el análisis son de naturaleza diferente según las categorías: mientras que el análisis es cuantitativo cuando se trata de diferenciar el *code-mixing* del *mixed-code*, a la hora de separar el *code-mixing* de la alternancia de código, se funda en la estructura oracional o gramatical. En cuanto a la reproducción aloglótica, se diferencia de la alternancia de código mediante un criterio social: el de la esfera de uso de la secuencia; sin embargo, dada la larga historia diglósica de Paraguay, H. Penner cuestiona la pertinencia de semejante criterio, ya que implicaría que los hablantes almacenaran en su memoria un gran número de secuencias fijas. También apunta que el concepto de “formas de usos integradas en guaraní” y “mixed-code” implica una dimensión diacrónica, mientras que los otros tres procesos son sincrónicos. Si bien reconoce la importancia y el carácter innovador de la propuesta de H. Thun, H. Penner lamenta que ese autor no haya tomado más en cuenta el contexto de producción de los enunciados. Es un reproche que también dirige al trabajo de Arsenio Jorge Gómez Rendón, quien a pesar de trabajar con un corpus comparable al de H. Thun, conduce a resultados significativamente diferentes. H. Penner explica que la causa son los conceptos utilizados: J. A. Gómez Rendón sólo admite el préstamo y la alternancia de código entre las estrategias discursivas posibles, incluso si su perspectiva va más allá de la linealidad del enunciado, ya que atribuye al guaraní todos los elementos cuyo comportamiento corresponde a la gramática del guaraní actual. De este modo, J. A. Gómez Rendón revela los procesos de convergencia involucrados entre los dos idiomas y, en particular, muestra cómo el guaraní se enriquece al integrar elementos que no son incompatibles con su estructura gramatical, lo cual nunca se menciona en los manuales de enseñanza del guaraní. H. Penner termina recordando que, para ser operativas, las herramientas utilizadas en estos análisis estructurales y lingüísticos suponen una clara separación entre el guaraní y el español. Pero también señala que este principio tiene una contrapartida: el mero uso de estas herramientas contribuye a generar estas dos lenguas, y a que existan, por lo tanto, unos hablantes, más o menos bilingües. Es por eso que aboga por que estas herramientas conceptuales no sólo se definan entre sí con criterios comparables (más aún si consideramos que los dos idiomas que se hablan en Paraguay no son entidades independientes en la competencia de los hablantes) y por que los datos lingüísticos no se disocian de su contexto; de no ser así, el investigador corre el riesgo de que las herramientas conceptuales adoptadas contaminen sus conclusiones. H. Penner muestra consistentemente cómo los presupuestos ideológicos moldean las herramientas de análisis: el concepto de “alternancia de código” presupone una competencia bilingüe en el hablante cuando, por el contrario, el de “cita aloglótica” implica la presencia de un sujeto hablante monolingüe. Por lo tanto, cabe definir la competencia del hablante, ya sea monolingüe o bilingüe, antes de desarrollar la tipología de los enunciados que produjo, y esto dependiendo de las estrategias discursivas (cita aloglótica, *code mixing*, alternancia de código, etc.).

La autora concluye con una discusión sobre lo que debería ser el programa de investigación de la cuestión lingüística en Paraguay.

⁶ La *lengua mixta* difiere de la *alternancia de códigos (code-switching)* en el hecho de que, en el segundo caso, es el hablante quien decide pasar de un código a otro. También se debe distinguir el *pidgin* -cuando los hablantes siguen hablando el idioma de origen- y el *criollo* -que presenta características morfológicas, sintácticas y léxicas que ya no se corresponden con los idiomas *input*- (ver pág. 168).

Milita así por un programa que conciba el bilingüismo paraguayo como intracomunitario (y no como el de dos comunidades con idiomas diferentes), que se fundamente en un corpus de datos orales constituido en base a la competencia (gradual) de los hablantes en cada uno de los idiomas. La autora insiste en que, para ello, hay que discutir la supuesta existencia la supuesta existencia de hablantes monolingües en guaraní, tener en cuenta el hecho de que los cuasi-monolingües en guaraní son capaces de producir sonidos del castellano, y, por consiguiente, que los préstamos se pueden incorporar sin pasar por procesos de asimilación. Por último, la autora propone observar de cerca la cuestión de la morfología del verbo, lo que parece ser una pista clave para resolver estos problemas.

*

El libro que nos ofrece Hedy Penner no se conforma con hacer un balance oportuno sobre el tema del *jopara* y del guaraní en Paraguay; permite también cotejar estudios de diferentes campos de la lingüística en un estudio unitario, conservando al mismo tiempo una distancia crítica muy instructiva sobre los fundamentos y supuestos que han regido las sucesivas corrientes teóricas. La autora logra separar de forma muy convincente las representaciones, discursos e ideologías procedentes de diferentes sectores (populares, académicos y científicos), y los hechos estrictamente lingüísticos, y con ello arroja luz sobre un enredo lingüístico, ideológico y político difícil de penetrar para quien no es experto en el estudio conjunto de todas estas dimensiones. Si podemos lamentar algunas repeticiones que son inevitables, dada la factura misma del libro -una suerte de compilación de artículos publicados anteriormente-, hay que saludar la agudeza y la precisión con las que se informa sobre los estudios anteriores sobre el tema, situados con precisión en su contexto epistemológico, lo que contribuye a consolidar el alegato personal de la autora por una consideración más global de los diversos aspectos de la situación (socio)lingüística de Paraguay. En este sentido, este libro complementa de manera oportuna otro que H. Penner había co-firmado con Soledad Acosta y Malvina Segovia en 2012 -*El Descubrimiento del castellano paraguayo a través del guaraní. Una historia de los enfoques lingüísticos*- en el cual se presentaba también un panorama general de los diferentes enfoques teóricos que han contribuido a forjar el objeto de estudio que se conoce hoy como el “castellano paraguayo”.

No podemos, entonces, más que seguir a la autora en su deseo de que las futuras orientaciones en cuestiones de políticas lingüísticas y educativas se fundamenten en el más fino y objetivo conocimiento posible del paisaje (socio)lingüístico del país, y no hay duda de que este volumen es una contribución importante en este sentido.

Sorprende, sin embargo, que H. Penner no mencione en ningún momento los acontecimientos políticos recientes a los cuales hemos asistido en Paraguay, ya que no cabe duda de que van a tener algún impacto en el curso de los acontecimientos: ni la *Ley de Lenguas*⁷ (2010) -que aplica las disposiciones que se habían incluido en la Constitución de 1992-, ni la Secretaría de Políticas Lingüísticas y la Academia de la Lengua Guaraní, que resultaron de esa misma ley, se mencionan en este trabajo. Sin embargo, al lector le podría interesar conocer la postura de los treinta académicos sobre la naturaleza del “guaraní” que se proponen estandarizar...

⁷ “Ley de Lenguas n° 425” disponible en el sitio de la Secretaría Nacional de Cultura. URL: <http://www.cultura.gov.py/lang/es-es/2011/05/ley-de-lenguas-n%C2%BA-4251>. Esta “Ley de Lenguas” ha dado lugar, entre entre otras acciones oficiales, al decreto n° 838, adoptado por la Corte Suprema de Justicia en sesión plenaria del 21 de agosto de 2013, que permite difundir el uso del “guaraní paraguayo” en sus instancias.

Referencias bibliográficas

- Boyer, Henri y Caroline Natali. 2006. L'éducation bilingue au Paraguay ou comment sortir de la diglossie, *Études de Linguistique Appliquée*, 143: 333-353.
- Cardiel, José. 1900. *Declaración de la verdad*. Buenos Aires, J. A. Alsina.
- Gómez Rendón, Jorge Arsenio. 2006. Linguistic borrowing in paraguayan guaraní, *Suplemento Antropológico*, 41-2: 133-158.
- . 2008. *Typological and Social Constraints on Language Contact. Amerindian Languages in Contact with Spanish*, Tesis de doctorado en lingüística teórica, Amsterdam, universidad de Amsterdam, Facultad de Ciencias Humanas.
- Gregores, Emma y Jorge Antonio Suares. 1967. *A description of colloquial guarani*, La Haya, Mouton.
- Guasch, Antonio S. J. 1948. *El idioma guaraní. Gramática y antología de prosa y verso* [2ª ed. revisada y aumentada], Buenos Aires, Ed. del autor, Sarandí 65.
- . 1956. *El idioma guaraní. Gramática y antología de prosa y verso* [3ª ed. revisada y aumentada], Asunción, ed. Casa América - Morenos Hermanos.
- Guttandin, Friedhelm; Carola González Alsina y Angelina Orue. 2001. *El guaraní mirado por sus hablantes. Investigación relativa a las percepciones sobre el guaraní*, Asunción, Ministerio de Educación y Cultura/Banco Interamericano de Desarrollo.
- Lustig, Wolf. [1996] 1997. Mba'éichapa oiko la guarani? Guarani y jopara en el Paraguay, *Papia* 4: 2: 19-43. Reimpreso 1997. *Nemity*, 33: 12-32.
- Melià, Bartomeu. [1974] 1982. Hacia una 'tercera lengua' en el Paraguay", *Estudios Paraguayos*, II-2: 32-47. Reimpreso en Corvalán, G. y G. de Granda (editores). 1982. *Sociedad y Lengua. Bilingüismo en el Paraguay*, Asunción, Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos (CPES): 107-168.
- Penner, Hedy. 2003. La fetichización del guaraní: Usos y abusos de nombres para designar la lengua, *Thule. Rivista italiana di studi americanistici*, 14/15: 281-303.
- . 2007. Se habla. Es guaraní. No es guaraní. Es castellano. No es castellano. Es guaraní y castellano. No es guaraní ni castellano. ¿Qué es?", *Signos lingüísticos*, 5: 47-98.
- . 2010a. *Jopara: la face méprisée du guarani ou/et du bilinguisme ?* in Boyer, H. (director), *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements*, París, L'Harmattan: 175-201.
- . 2010b. *La sociolinguistique à l'épreuve du terrain: Joan Rubin et le bilinguisme paraguayen*" in Boyer, H. (director), *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements*. París, L'Harmattan: 33-46.
- . 2012. Énoncés 'bilingues' guarani-castillan: emprunt ou code-switching ? Les pièges des analyses structurelles in Boyer, H. y H. Penner (directores), *Le Paraguay bilingüe / El Paraguay bilingüe*, París, L'Harmattan: 99-197.
- Penner, Hedy; Soledad Acosta y Malvina Segovia. 2012. *El descubrimiento del castellano paraguay a través del guaraní. Una historia de los enfoques lingüísticos*. Asunción, CEADUC.
- Rubin, Joan. [1963] 1968, 1974. *National Bilingualism in Paraguay*, Tesis de doctorado en antropología, Yale, universidad de Yale [1ª ed. en inglés: *National Bilingualism in Paraguay*, La Haya, Mouton / 1ª ed. en español: *Bilingüismo nacional en el Paraguay*, México, Instituto Indigenista Interamericano].
- Thun, Harald. 2005. "Code switching", "code mixin", "reproduction traditionnelle" et phénomènes apparentés dans le guarani paraguayen et dans le castillan du Paraguay, *Rivista di Lingüística*, 17-2: 311-346.

4.2 Sánchez Moreano S. & Blestel É., « Español en contacto con lenguas amerindias : nuevas perspectivas », in Sánchez Moreano S. & Blestel É. (éds), *Prácticas de lenguaje heterogéneas : Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, Berlin : Language Science Press (Contact and Multilingualism), 2021, p. 1-23.

Résumé en français

Cette introduction donne un aperçu de l'ouvrage, et propose un changement de perspective dans la description des phénomènes de contact de langues dans le domaine de l'espagnol en contact avec les langues amérindiennes en s'appuyant sur les cadres méthodologiques et théoriques de la sociolinguistique du multilinguisme. Ce changement de perspective consiste à passer de l'analyse des « systèmes » et des « codes » en contact, et des résultats qui en découlent, à la description et à l'analyse des pratiques sociales langagières, en se concentrant sur l'utilisation des ressources sémiotiques et linguistiques par les locuteurs pour exprimer des messages, transmettre des connaissances ou négocier des positions sociales, c'est-à-dire pour construire le sens dans l'interaction sociale.

Capítulo 1

Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas

Santiago Sánchez Moreano^a & Élodie Blestel^b

^aThe Open University ^bUniversité Sorbonne Nouvelle

En esta introducción se brinda un panorama de la obra, ofreciendo un cambio de perspectiva en la descripción de los fenómenos de contacto lingüístico en el campo del español en contacto con lenguas amerindias a partir de marcos metodológicos y teóricos de la sociolingüística del multilingüismo. Este cambio de perspectiva implica pasar del análisis de “sistemas” y de “códigos” en contacto, y de los resultados que se desligan, a la descripción y el análisis de prácticas sociales de lenguaje, centrados en la utilización de recursos semióticos y lingüísticos por parte de los hablantes para expresar mensajes, transmitir conocimientos o negociar posturas sociales, es decir, para construir significados en la interacción social.

1 El aporte de la sociolingüística del multilingüismo a los estudios sobre el contacto

En las últimas décadas, han surgido nuevas formas de conceptualizar la relación entre el lenguaje, la sociedad y diversidad multilingüe de nuestras sociedades contemporáneas. Estas nuevas conceptualizaciones reposan en giros epistemológicos que han operado en el campo de los estudios sobre el multilingüismo en los últimos años. Uno de esos giros ha sido el de utilizar enfoques críticos, etnográficos y post-estructuralistas en el estudio de los cambios lingüísticos, sociales y culturales. Otro ha sido el de empezar a tener en cuenta la intensificación de los flujos de poblaciones, el incremento del uso de nuevas tecnologías y los cambios sociales, políticos y económicos a los que como individuos hemos venido asistiendo (Martin-Jones & Martin 2017: 1).



Santiago Sánchez Moreano & Élodie Blestel. 2021. Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas. En Santiago Sánchez Moreano & Élodie Blestel (eds.), *Prácticas lingüísticas heterogéneas: Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, 1-23. Berlin: Language Science Press. DOI: 10.5281/zenodo.5643277 

Estas nuevas conceptualizaciones se enmarcan en una *sociolingüística del multilingüismo* que tiene en cuenta el nuevo orden comunicativo y las condiciones culturales particulares de nuestro tiempo, manteniendo una preocupación central por los procesos sociales e institucionales implicados en la construcción de la diferencia social y la desigualdad social (Ibid). Esta sociolingüística del multilingüismo toma sus bases en los años setenta con los trabajos pioneros de John Gumperz y Dell Hymes (1972) y Hymes (1974) en etnografía de la comunicación y en sociolingüística de la interacción, cuyo interés común, ya en ese entonces, era el de entender cómo el mundo social y las identidades de los individuos se construyen a través de la interacción social en contextos multilingües. Estas perspectivas estaban más influenciadas por los enfoques etnográficos propios de la antropología lingüística, que por las visiones netamente lingüísticas de la sociolingüística. Estas últimas dieron paso en Estados Unidos a la sociolingüística variacionista, la cual tomó distancia de la dimensión multilingüe y se centró principalmente en el estudio de los aspectos sociales como el sexo, la edad y la clase social, que entran en juego en los fenómenos de variación y cambio lingüístico, sobre todo en las variedades monolingües. Por ejemplo, los trabajos pioneros de Labov (1966; 1972) sobre la estratificación social en Nueva York y de Trudgill (1974) sobre la diferenciación social en el inglés de Norwich se focalizaban en poblaciones monolingües, aun cuando las comunidades estudiadas eran heterogéneas y sociolingüísticamente diversas (Léglise & Chamoreau 2013: 2).

Asimismo, la sociolingüística del multilingüismo ha dado cabida a otras reflexiones fundamentales en el estudio de las relaciones entre el lenguaje y el mundo social. Por ejemplo, la noción misma de “contacto de lenguas” o de “sistemas lingüísticos”, así como la de “bi-lingüismo” y “multi-lingüismo” implican la existencia de *lenguas* que podemos identificar y nombrar. Esta idea ha sido debatida en los últimos años desde la antropología lingüística, la sociolingüística del multilingüismo y la lingüística aplicada.¹ Autores como Makoni & Pennycook (2006), Léglise (2007) y Heller (2007), y más recientemente Otheguy et al. (2015) y Léglise (2018), han criticado el concepto de *lengua* como una entidad autónoma y separable, de invención sociohistórica y sociopolítica, que ha sido construido sobre la base de ideologías normativas. Esta concepción de lengua, como lo sugieren Makoni & Pennycook (2005: 138), ha tenido efectos reales y materiales en la forma como las lenguas han sido entendidas, en cómo las políticas lingüísticas y la educación han sido concebidas, en cómo la gente ha llegado a identificarse con ellas, e incluso hasta en cómo los lingüistas hemos construido nuestro objeto

¹Sobre los problemas epistemológicos que acarrea la conceptualización del “contacto de lenguas”, ver Nicolai (2012).

de estudio. Para Jørgensen et al. (2011: 27), la idea de las lenguas como sistemas delimitados podría no ser suficiente para capturar y comprender el uso real que hacen los hablantes de sus recursos lingüísticos. En este sentido, en lugar de *lenguas*, puede resultar más adecuado hablar de lenguaje, de prácticas de lenguaje o incluso de prácticas o actividades de lengua, en el sentido en que no se tiene como objetivo directo la descripción de lenguas y de sus estructuras, sino la descripción de la práctica que los actores sociales hacen de ellas y de las actitudes que tienen hacia ellas (Léglise 2007: 14). Estas visiones permiten desplazar pertinentemente el foco hacia los recursos lingüísticos y semióticos en el marco de prácticas interaccionales socialmente situadas (Mondada 2002).

Estas mismas percepciones son retomadas, en el ámbito hispánico, por autoras como Nussbaum (2012: 273), Palacios Alcaine (2017: 7) y Bürki & Patzelt (2020: 4), entre otros. Palacios Alcaine, por ejemplo, afirma que, en los últimos decenios, “las investigaciones se centran menos en ocuparse de cuáles son las restricciones lingüísticas que impiden el transvase de elementos y más en concebir estas situaciones desde un punto de vista dinámico, donde el hablante ocupa el lugar central y no las lenguas” (Palacios Alcaine 2017: 7).

Esta focalización en los hablantes y en sus recursos nos remite necesariamente a la noción de lenguaje como práctica social – o lo que se conoce en la sociología del lenguaje y la sociolingüística francófonas como *pratiques langagières*, cuya traducción al español, como se discute más adelante, resulta problemática. Las *pratiques langagières* son las prácticas sociales en las que los hablantes utilizan dinámicamente sus recursos lingüísticos en función del contexto social en el que se desenvuelven, para construir significados sociales y, por ende, para construir el mundo social. Para Léglise (2018), siguiendo a Boutet et al. (1976), la idea de *práctica* (*pratique*) es fundamental en la comprensión de la imbricación del uso del lenguaje que hacen los hablantes en la construcción del mundo social. Una *pratique langagière* es fundamentalmente una práctica social, ya que hace parte del conjunto de prácticas sociales y, como tal, contribuye a la construcción del mundo social.

Léglise (2018) sugiere que existe una dificultad al intentar traducir el adjetivo *langagier* a otras lenguas como el inglés o el español. Es decir que si lo traducimos como *linguistic practices* o *prácticas lingüísticas* estaríamos hablando de *pratiques linguistiques* y no de *pratiques langagières*. Al utilizar el adjetivo *lingüísticas*, *linguistiques* o *linguistic* estaríamos contribuyendo a la identificación de diferentes lenguas en un corpus plurilingüe, en una conversación o en un repertorio, por ejemplo. Algo similar pasa con los términos “multilingüe” y “plurilingüe” en los que los prefijos *multi-* y *pluri-* remiten a la adición y manejo de varias *lenguas* por parte de los hablantes (Jørgensen et al. 2011; Léglise 2018). En este sentido, una

competencia plurilingüe, como lo sugieren Coste et al. (1997), no es la adición del manejo de varias lenguas, sino la capacidad de comunicar *langagièremet* y de interactuar *culturellement*. Para estos autores, no hay una superposición o yuxtaposición de competencias distintas, sino una competencia plural y compleja, variopinta y heterogénea (Coste et al. 1997: 12), que se constituye a lo largo de la vida.

Estas nuevas perspectivas del contacto lingüístico, del bilingüismo y del multilingüismo emergen en las últimas décadas, en particular en el estudio del lenguaje y de su relación con el mundo social en situaciones de movilidad y migración (Blommaert 2010; Gugenberger 2010; 2013), pero también de superdiversidad (Vertovec 2007; Blommaert & Rampton 2011; Jørgensen et al. 2011). Bajo este concepto se han venido estudiando en los últimos años las complejas situaciones de contacto que se generan por diferentes factores como la migración, la movilidad social y espacial, las relaciones de poder, las estrategias de inserción económica, las relaciones entre los actores sociales y las instituciones, entre otros. Los estudios muestran que todos estos factores determinan las prácticas sociales del lenguaje de los hablantes haciéndolas cada vez más complejas y heterogéneas, es decir, cada vez más plurilingües, pluridialectales, pluriestilísticas, pluriacentuales (Léglise 2013; Léglise & Alby 2013). De estas perspectivas surgen o se popularizan conceptos como los de *translanguaging* (García 2009; García & Wei 2014), prácticas translingües, prácticas transcódicas (Lüdi 1987), translingualización (Zimmermann 2019), *polylanguaging* (Jørgensen et al. 2011), *language crossing* (Rampton 1995; 2005), surgidas en los últimos años² a partir de la noción de repertorio verbal de Gumperz (1964) y como respuesta a otras nociones como la de *performance* y competencia lingüística. Con trasfondo posestructuralista, estas se centran en los recursos lingüísticos y semióticos que utilizan los hablantes para expresar mensajes, transmitir saberes y expresar posturas sociales de (des)afiliación, es decir, para crear significaciones sociales.

Esta heterogeneidad del lenguaje como práctica social conduce a una multiplicidad de manifestaciones de formas convergentes, híbridas, e indexicales que obligan al investigador a replantearse el concepto de lengua como sistema (Makoni & Pennycook 2005); o incluso, lo llevan a replantearse la noción de fronteras entre lenguas o sistemas de contacto (Léglise 2018; Auzanneau & Greco 2018). En estos contextos de contacto, la construcción de significación – en sus dimensiones cognitivas y sociales – debe reflejar esta heterogeneidad. Tal cambio de

²Léglise presenta una discusión sumamente detallada del surgimiento de estos conceptos (Léglise 2018) y una crítica del uso del término *translanguaging* en los trabajos sobre multilingüismo en estudios realizados en el Norte Global (Léglise s.f.).

enfoque – ya no hacia sistemas lingüísticos abstractos e independientes, sino hacia prácticas contextuales y dinámicas – no descarta la dimensión sistemática de los fenómenos, pero siempre implica que los investigadores delimiten estos contextos y cuestionen la concepción misma de lo que es el contacto de lenguas, tanto en sus dimensiones metodológicas como epistemológicas.

2 Español en contacto con lenguas amerindias

De manera general, se dice que las lenguas están en “contacto” si se usan en una misma sociedad o en un sector de la población (Klee & Lynch 2009: 1) o si conviven en un mismo espacio geográfico y son usadas por los mismos individuos (Silva-Corvalán & Enrique-Arias 2001: 269). Estas visiones del contacto de lenguas implican sus propias dinámicas que pueden ser “bilingües” o “multilingües” y no necesariamente son estáticas; sin embargo, podrían resultar problemáticas desde la sociolingüística del multilingüismo como se discute en el apartado anterior.

Si bien los primeros trabajos que se interesaron por el contacto de lenguas como posible explicación del cambio lingüístico se remontan al final del siglo XIX en el campo de la lingüística histórica³ y a inicios del siglo XX con el advenimiento del estructuralismo (Winford 2003), su estudio contemporáneo empieza con los trabajos de Uriel Weinreich (1953) y Einar Haugen (1950a,b; 1953) a quienes se reconoce como los precursores del estudio contemporáneo del contacto lingüístico.⁴ Estos autores intentaron completar el análisis lingüístico con explicaciones sociales para dar cuenta del contacto de lenguas y de sus consecuencias de manera sistemática, siendo los primeros en poner de relieve la importancia de analizar los fenómenos de contacto no solo desde una perspectiva lingüística sino también desde una perspectiva social. Su mayor contribución fue sin duda alguna la formulación de un marco teórico extenso y completo para el contacto lingüístico en su contexto social (Winford 2003), para cuyo estudio no existía hasta entonces ninguna teoría sistemática (Clyne 1987: 456). A raíz de ello, la mayoría de los trabajos realizados en el estudio contemporáneo del contacto de lenguas se han focalizado en lo lingüístico o en lo social, como metáforas de lo

³Ver por ejemplo los trabajos del lingüista americano William Dwight Whitney (1827–1894), del criollista Hugo Schuchardt (1842–1927) o del filólogo y folklorista alemán Rodolfo Lenz (1863–1938), este último conocido por su debatido trabajo sobre el español de Chile.

⁴En lo que atañe al campo de la lingüística hispánica, el estudio del contacto remontaría más bien a las refutaciones de Alonso (1953) y Oroz (1966) sobre el trabajo de Lenz (1893), quien sugería que el español chileno era español con sonidos araucanos.

interno y lo externo. En el ámbito de la lingüística hispánica, estas dos perspectivas han constituido las dos líneas generales de investigación que se han seguido en las últimas décadas, a veces oponiéndose, a veces complementándose,⁵ pero siempre creando nuevos enfoques para el estudio de los fenómenos de contacto.

Durante muchos años, en Estados Unidos, la gramática generativa y la sociolingüística variacionista dominaron la investigación en las ciencias del lenguaje en Estados Unidos, centrándose a menudo en los factores internos de variedades monolingües. Y si bien el contacto lingüístico se encontraba en el centro de muchas investigaciones, sobre todo en aquellas que no incluían las lenguas indoeuropeas, no formaba parte del *mainstream* que constituían los estudios generativistas y variacionistas (Hickey 2010: 1). En el caso del español, por ejemplo, antes de que los investigadores se interesaran por los efectos del contacto en la variación y en su evolución, la mayoría de los estudios se focalizaban en la descripción de fenómenos desde la perspectiva de la evolución interna de las lenguas. Así, los primeros estudios sobre la variación en el español eran exclusivamente descriptivos y se centraban en la variedad hablada en un solo país, dejando de lado la posibilidad de que un rasgo particular pudiera encontrarse también en otras variedades geográficas del español (Lipski 2007). A pesar de ello, algunos empezaban a reconocer ya las contribuciones de las lenguas indígenas, sobre todo en términos de léxico, pero sin ir más allá de los efectos mismos del contacto (ibid).

De un lado y otro del Atlántico, uno de los mayores impulsos para la consolidación de la lingüística de contacto como disciplina fue la publicación de Thomason & Kaufman (1988) “Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics” y Thomason (2001) “Language Contact: An Introduction”. En ellos se propone una tipología de los resultados del contacto y un marco de referencia empírica y teórica para comprender los distintos escenarios y posibilidades de contacto a gran escala desde una perspectiva histórica. Hoy por hoy, la lingüística de contacto es una disciplina que se ha diversificado ampliamente y que, además de interesarse por la perspectiva histórica, también se ha interesado por fenómenos como la alternancia de códigos, la creación de lenguas de contacto como los pidgins, criollos, lenguas mixtas (Winford 2003), la descripción tipológica de lenguas (Ross 1996; Matras 2009) o los aspectos psicológicos del contacto (Van Coetsem 1988; 2000).

⁵Un ejemplo de conjunción de factores externos e internos fue el del concepto de “causación múltiple” propuesto por Yakov Malkiel (1967), que fue retomado luego en los numerosos trabajos del filólogo y dialectólogo Germán de Granda, cuyos trabajos sobre el contacto del español con lenguas amerindias y africanas han marcado de forma sustancial y constante este campo de estudio (ver por ejemplo de Granda 1991; 1994; 1999; 2001).

1 *Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas*

Estos trabajos fundamentales aportan a la discusión histórica sobre el papel de los factores internos y externos en la variación y el cambio lingüístico inducido por contacto, un tema controversial para la sociolingüística hispánica (Klee & Lynch 2009: 114). En términos generales, el contacto de lenguas ha proporcionado a la sociolingüística hispánica formas nuevas y complementarias de explicar la variación y el cambio lingüístico. Tanto es así que, en nuestros días, el español en contacto con lenguas amerindias constituye un campo de estudio bien definido que se ha nutrido durante muchos años de diversos métodos y teorías. Así, en palabras de John Lipski,

[u]n componente esencial de la investigación sociolingüística es el reconocimiento de los efectos del contacto con otras lenguas y dialectos sobre la diversificación del español. Podemos afirmar sin exagerar que, en la actualidad, aunque se siguen produciendo trabajos descriptivos, así como análisis formales (de sintaxis y fonología) sobre la variación regional y social del español de América, el estudio del contacto –de lenguas y dialectos– representa el área de investigación más fructífera.” (2007: 309)

Una mirada a las publicaciones en este campo en las dos últimas décadas revela el vigor de la literatura especializada. Así, encontramos decenas de artículos, monografías, libros editados, dossiers temáticos en revistas científicas, proyectos en curso, etc. que estudian fenómenos de contacto entre el español y las lenguas amerindias desde diversos enfoques.⁶ Klee & Lynch (2009) y Escobar (2012) proponen sendas síntesis de las situaciones de contacto entre el español y lenguas indígenas en las zonas americanas más estudiadas como México, los Andes y Paraguay.

Tal vez una de las variedades de español en contacto más estudiadas hasta hoy es la denominada “español andino”, la cual ha sido analizada a través del contacto con variedades de quechua y aimara en la amplia zona de los Andes (del sur de Colombia hasta el norte de Argentina). Numerosos autores se han dedicado a su descripción como por ejemplo Klee & Caravedo (2006); Caravedo & Klee (2012); Pfänder & Palacios Alcaine (2013); Palacios Alcaine & Pfänder (2018); Munten-dam (2008; 2013); Muysken (1984; 2005); Martínez López (2012; 2017); Olbertz (2005; 2008); Haboud (1998; 2005); Cerrón-Palomino (2003); de Granda (1992); Merma Molina (2008); Arboleda Toro (2003); García Tesoro (2013; 2015); Babel (2009; 2014); Gómez Rendón (2008) y Sánchez Moreano (2017; 2019); entre muchísimos otros más que no podríamos listar aquí.

⁶Una de las últimas publicaciones en este campo la han dirigido Blestel & Palacios Alcaine (2021).

Sin embargo, también han sido descritas muchas otras situaciones de contacto entre el español y otras lenguas amerindias, como es el caso del contacto entre el español con lenguas indígenas en México como el otomí (Zimmermann 1986; Guerrero Galván 2009), el purepecha (Chamoreau 2007), el tepehuano (Torres Sánchez 2015) y el maya yucateco (Hernández Méndez 2017). También encontramos en la literatura situaciones de contacto entre el español y el guaraní (de Granda 1988; Penner et al. 2012; Palacios Alcaine 2019b; Gómez Rendón 2007; Blestel 2015; Blestel & Fontanier 2017), el tz'utujil en Guatemala (García Tesoro 2005), y variedades como el jopara (Zajícová 2014; Blestel 2019) en Paraguay, el malecu en Costa Rica (Sánchez Avendaño 2017) y el mapuzugun (Olate Vinet 2017; Olate Vinet & Wittig González 2019) en Chile. Asimismo, en los últimos años, han surgido denominaciones generales de variedades de español en contacto como la de español amazónico (Jara 2017), español amerindio o incluso la de español andinoamazónico (Ramírez Cruz 2009) que, más allá de resultar problemáticas,⁷ dan cuenta de lo concreto de los contactos entre variedades de español y lenguas amerindias.

A pesar de esta vitalidad y del hecho de que los estudios sobre el contacto entre el español y las lenguas amerindias se han multiplicado en los últimos años, la complejidad de las situaciones de contacto en el ámbito americano dista de ser bien conocida (Palacios Alcaine 2019a: 23). Por esta razón, esta obra colectiva de nueve capítulos de lectura independiente es una pequeña contribución al estudio de esta complejidad, que como bien señala Palacios Alcaine, debe ser estudiada “sin prejuicios ni ideas preconcebidas” (Palacios Alcaine 2019a: 28). Sobre todo, poniendo al hablante en el centro de nuestras preocupaciones como (socio)lingüistas especialistas del contacto y considerando lo que sucede en el contexto social donde se producen las interacciones.

El hecho de tener en cuenta los factores sociales y la complejidad de los contextos sociales nos conduce a abordar necesariamente el aporte de los enfoques sociales del lenguaje y de perspectivas interdisciplinarias a la lingüística de contacto. Así pues, las nueve contribuciones de esta obra ofrecen un cambio de perspectiva en el estudio del español en contacto con lenguas amerindias. Este cambio implica pasar del análisis de sistemas en contacto, y de sus consecuencias en términos de variación y cambio, a la descripción y análisis de prácticas de lenguaje heterogéneas o *pratiques langagières hétérogènes* (Léglise 2013). Esto conlleva necesariamente algunos desafíos metodológicos, como afirman Bürki & Patzelt (2020), que apelan a lo etnográfico, lo cualitativo, a la perspectiva del individuo, a

⁷Ver Zimmermann (2016) para una discusión de las denominaciones “español indígena” y “español amerindio”.

lo interpretativo, lo ideográfico y a su complementación con lo cuantitativo (ver Klee 2021 [este volumen]). Estudiar tales prácticas sociales de lenguaje implica la necesidad de implementar enfoques y metodologías dinámicas y transdisciplinarias que pongan en primera línea lo heterogéneo de las situaciones de contacto. Esto es lo que propone mostrar esta obra colectiva a través de cada uno de los nueve capítulos. En efecto, la mayor parte de los estudios sobre el contacto entre el español y lenguas amerindias, tanto en diacronía como en sincronía, describen las consecuencias lingüísticas de la convergencia de dos sistemas tipológicamente distintos en el habla de personas bilingües en zonas de contacto prolongado. Los fenómenos tratados en estos estudios muestran claramente que el contacto entre dos sistemas produce transferencias lingüísticas, préstamos, calcos, alternancias de código y toda clase de variación lingüística a través de diferentes mecanismos de variación y de cambio lingüístico (de Granda 1997; Haboud 1998; Escobar 2000; Palacios Alcaine 2005; Olbertz 2008; Merma Molina 2008; Pfänder 2009; Palacios Alcaine 2011; Muysken 2011; Muntendam 2013). Por el contrario, esta obra colectiva se posiciona en una perspectiva algo distinta. Aquí reunimos el trabajo de investigadores interesados, por un lado, por la forma en que podemos describir y analizar los fenómenos lingüísticos inducidos por contacto en situaciones sociales y lingüísticas heterogéneas y dinámicas; y, por otro lado, por la manera como la significación emerge en su dimensión cognitiva y en su dimensión social en estas situaciones de contacto. Estos cuestionamientos nos obligan a revisar nuestra concepción misma de lo que es el contacto de lenguas, en el plano metodológico y epistemológico. También, nos obligan a revisar la manera como construimos nuestros corpus en el sentido en que estos deberían reflejar el dinamismo y la heterogeneidad de las prácticas de lenguaje de los actores sociales (Léglise & Sánchez Moreano 2017 y Léglise 2021 [este volumen]).

3 Nuevas perspectivas

Las reflexiones que orientan el trabajo de recopilación de esta obra colectiva se originan en diferentes espacios de discusión e intercambio. Algunos de los capítulos fueron discutidos en jornadas de estudio⁸, mientras que otros fueron escogidos por su afinidad con la orientación de la obra. Los capítulos están organizados en dos partes. La primera parte, “Perspectivas teóricas y metodológicas”, incluye

⁸Jornadas de estudio internacionales “Variedades de español en contacto con lenguas amerindias: sistemas en contacto o prácticas lingüísticas heterogéneas”, 12 y 13 de junio de 2017, Universidad Sorbonne Nouvelle, Maison de la Recherche, París (UMR 8202 SeDyL/LABEX-EFL y EA 7345 CLESTHIA). Organización: Santiago Sánchez Moreano y Élodie Blestel.

cuatro capítulos que abogan por un cambio de perspectiva en nuestra forma de concebir el contacto lingüístico en las prácticas del lenguaje que esté más centrada en los recursos heterogéneos y en la variación en lugar de las estructuras o sistemas en contacto. Esta perspectiva, aunque no es nueva para la antropología lingüística y la lingüística sociocultural, ha sido poco explorada en el ámbito de los estudios generales sobre el contacto (aunque existen notables excepciones). Y lo ha sido aún menos en los estudios sobre el español en contacto con lenguas amerindias.

Así pues, los artículos de Carol Klee (University of Minnesota), Isabelle Léglise (CNRS), Élodie Blestel (Université Sorbonne Nouvelle), Nadiezdha Torres Sánchez (Universidad Nacional Autónoma de México) y Alonso Guerrero Galván (DL-INAH) proponen nuevas perspectivas teóricas y metodológicas aplicables al estudio del español en contacto con lenguas amerindias. Carol Klee, por ejemplo, propone un diálogo entre dos enfoques, en apariencia opuestos, pero que la autora presenta pertinentemente como complementarios en la comprensión de la complejidad del contacto de lenguas. El primer enfoque, de tipo variacionista, está basado en el estudio de Klee et al. (2011) sobre las funciones pragmáticas y las situaciones discursivas que motivan una frecuencia mayor del orden de palabras Objeto-Verbo (OV) en el habla de migrantes con quechua como primera lengua de socialización en Lima. El segundo enfoque está basado en los trabajos de Babel (2014) sobre el desarrollo de un marcador de pasado evocativo en el español andino de Bolivia y el de Sánchez Moreano (2017), que versa sobre el orden de palabras OV en el español de ecuatorianos hablantes de quechua que han emigrado a Cali, Colombia. Ambos estudios se fundamentan en las prácticas lingüísticas heterogéneas de los hablantes y son de corte cualitativo e idiográfico, es decir, se enfocan en cómo los hablantes hacen uso de sus repertorios lingüísticos para crear significados y alcanzar los objetivos de la comunicación.

Por su parte, Isabelle Léglise propone una sólida metodología para el análisis y anotación de corpus que muestra no solo lo heterogéneo de las prácticas lingüísticas, sino también cómo las lenguas o variedades de lengua pueden por momentos solaparse, haciendo que sea irrelevante asignar categorías arbitrarias y límites a los recursos lingüísticos de los hablantes. En este sentido, la variación, según Léglise, es un recurso lingüístico que tienen los hablantes a disposición en sus prácticas de lenguaje cotidianas. La autora afirma que este enfoque tiene un impacto en la manera en que los lingüistas consideramos la asignación de etiquetas a las formas lingüísticas. Léglise demuestra también cómo los hablantes pueden utilizar, por momentos, formas no marcadas o ambivalentes (Woolard 1998) y en otros, formas marcadas atribuibles a una lengua o variedad de lengua

específicas. Esto es indicio de que los hablantes pueden por momentos transgredir las “fronteras” lingüísticas y/o marcarlas claramente para crear significaciones sociales particulares como la de reivindicar una identidad pangrupal o una manera de expresar urbanidad y masculinidad. Y, en otros momentos, pueden utilizar formas lingüísticas específicas para marcar fronteras dialectales a través de desalineamientos y posturas de diferenciación y des-afiliación.

Élodie Blestel muestra cómo la conceptualización de dos lenguas históricas en Paraguay – español y guaraní – hace que las gramáticas que subyacen las prácticas lingüísticas de los hablantes se vuelvan opacas para los estudiosos del contacto de lenguas. La autora afirma que las herramientas desarrolladas por los lingüistas, en este contexto (y que se pueden reproducir en muchos otros), muchas veces reflejan y alimentan la representación ideal de los fenómenos de contacto. Blestel sostiene que esto se debe a tres sesgos metodológicos (ideológico, diacrónico y perceptual) que existen y persisten en los estudios del contacto lingüístico. Una forma de sortear estos sesgos es adoptar una perspectiva que sitúe al hablante en el centro de la investigación. Dicha perspectiva le puede permitir al lingüista confrontarse con mejores herramientas a la descripción y comprensión de las complejas realidades sociolingüísticas y a las prácticas de lenguaje que tienen lugar en ellas, observando cómo las unidades que conforman los repertorios lingüísticos de los individuos sufren un continuo re-análisis.

Finalmente, Nadiezdha Torres Sánchez y Alonso Guerrero Galván formulan una propuesta novedosa para describir y comparar las distintas situaciones sociolingüísticas en que se desenvuelven las comunidades. Presentan un trabajo, con una metodología comparativa, en el que se analizan, a través de la noción de mercado lingüístico y *habitus* de Bourdieu, los espacios de usos del español y lenguas indígenas (otomí, chichimeca jonaz y tepehuano del sureste) en tres redes comunitarias. Los autores argumentan que, dentro de la compleja situación sociolingüística de México, las comunidades construyen una serie de disposiciones o esquemas generadores de conductas lingüísticas o *habitus* que hacen que el uso de varias lenguas sea más o menos ventajoso para ciertas coyunturas situacionales y discursivas. El principal interés de su estudio es, por un lado, comparar los tres contextos sociolingüísticos en los que se desenvuelven las tres redes comunitarias y, por otro, proponer una metodología conjunta que permita hacer dicha comparación y plantear una tipología de las comunidades multilingües.

La segunda parte, “Perspectivas aplicadas”, está compuesta por cinco contribuciones que proponen estudios puntuales y novedosos, centrados en los recursos de los hablantes y no en el contacto de estructuras o sistemas, o en todo caso, alejándose de dichas perspectivas.

Por ejemplo, Ignacio Satti y Mario Soto (Albert-Ludwigs-Universität Freiburg) presentan un estudio comparativo interaccional y multimodal de la iniciación de interrupciones en la interacción por parte de los potenciales co-narradores en diferentes variedades del español y de quechua (Cochabamba, Bogotá, Buenos Aires, Friburgo). Los autores se focalizan en el uso de recursos verbales y no verbales, observando diferencias significativas en las frecuencias de contacto visual y del uso de la gestualidad entre Cochabamba y el resto de contextos sociolingüísticos. Una mirada cualitativa muestra que en Cochabamba los participantes suelen recurrir a recursos lingüísticos disponibles en los repertorios de los hablantes para realizar las prácticas de interrupción en donde se observan más bien estrategias modales e interaccionales. Su estudio pretende contribuir a la discusión sobre el contacto de lenguas mostrando la relevancia de incorporar un acercamiento multimodal a las prácticas de los hablantes. Además, el enfoque multimodal utilizado permite observar con más facilidad el dinamismo y la heterogeneidad de las prácticas de lenguaje de los hablantes, cuestionando la visión tradicional del contacto como solamente el contacto de dos sistemas lingüísticos.

Por su parte, Aura Lemus Sarmiento (Université Paris-Sorbonne, RELIR) y Madgalena Lemus Serrano (Université Lumière Lyon 2, DDL) proponen un estudio sobre las prácticas de lenguaje de un grupo indígena del suroccidente colombiano, los yukuna, cuyos repertorios lingüísticos se constituyen al menos de la lengua yukuna y del español, pero también de otras lenguas gracias al sistema de alianzas matrimoniales, que como lo indican las autoras, “da como resultado comunidades multilingües que comunican entre sí en una o varias de las lenguas que tienen en común” (p. 148). Si bien las autoras se focalizan en los resultados del contacto entre el yukuna y el español, su estudio resulta relevante en el sentido en que se describe una situación de contacto extremadamente interesante de una población indígena de la Amazonía colombiana en situación de contacto urbano. Las autoras presentan una descripción del uso de “códigos” presentes en los repertorios lingüísticos, pero también de fenómenos de variación y cambio directos e indirectos, reconociendo siempre su carácter bidireccional. Asimismo, dado el carácter multilingüe del contexto estudiado dejan la puerta abierta a la aplicación de un enfoque multidireccional del contacto que revelaría el complejo entramado de los fenómenos de contacto.

Más adelante, Azucena Palacios Alcaine (Universidad Autónoma de Madrid) se interroga sobre la variación de los valores evidenciales y modalizadores de los tiempos de pasado en el español andino ecuatoriano, peruano y boliviano en contacto con diferentes variedades de quechua. La autora argumenta que el contacto intenso y prolongado en el área andina posibilita la emergencia de nuevos valores evidenciales como estrategias comunicativas construidas a partir del uso

subjetivo y dinámico de los tiempos verbales que hace el hablante. Así, los hablantes explotan las potencialidades que el español ya tiene y que el quechua y el aymara ofrecen. Para esto, la autora se apoya en una perspectiva dinámica del contacto en la que los hablantes y sus recursos son el eje central. Estos perciben similitudes entre los dos sistemas en contacto y las optimizan en función de sus necesidades comunicativas y cognitivas. En este sentido, los fenómenos de variación y cambio lingüístico no son meros calcos o préstamos, sino que más bien obedecen a una ampliación de las posibilidades de expresión para los hablantes, producto de lo heterogéneo que son las prácticas lingüísticas.

Por su parte, Aldo Olate Vinet (Universidad de La Frontera, Chile), también desde una perspectiva centrada en los hablantes, nos propone una visión del contacto que engloba no solo las dinámicas intra-, inter- y extra-lingüísticas, sino también los propios aspectos socio-históricos de los hablantes, es decir, sus experiencias de vida, sus trayectorias sociolingüísticas, el uso de variedades lingüísticas, sus actitudes y representaciones hacia sus lenguas, etc. El autor propone considerar la complejidad y la dinamicidad de las variedades de contacto a través de un marco de referencia y una metodología que discutan nuestra concepción reduccionista del contacto lingüístico y que permitan una comprensión integrada de los fenómenos. Para esto, el autor muestra cómo, por ejemplo, las experiencias de vida de los hablantes de mapuzugun y castellano son elementos cruciales que aportan a la comprensión de los procesos de desplazamiento que viven las lenguas minorizadas en situación de contacto.

Finalmente, Carola Mick (Université Paris Descartes), propone un estudio sobre las dinámicas del contacto de los sistemas de pronombres clíticos átonos de 3a persona en el español de actores sociales andinos y limeños de la Consulta Previa con distintos perfiles de movilidad. Mick demuestra que hay un acercamiento de los sistemas de pronombres clíticos a medida en que se intensifica la movilidad de los hablantes hacia la capital. Asimismo, la autora muestra que mientras más los hablantes se reconocen como indígenas, una categoría social protegida por las instituciones, más hacen hincapié en sus recursos lingüísticos que los identifican como tales. Centrada en los hablantes y en el uso que hacen de sus recursos lingüísticos, Mick interpreta esto como una estrategia que es posible gracias a lo heterogéneo de sus recursos y de sus prácticas de lenguaje.

Estas cinco contribuciones no solo proponen visiones dinámicas del contacto entre el español y lenguas amerindias, sino que tienen en común el hecho de que se focalizan en los hablantes, en sus recursos y en la complejidad de los contextos socioculturales en los que se desenvuelven. Junto con los cuatro capítulos de la primera sección, consideran que más allá del simple contacto, las lenguas, variedades de lengua, dialectos, registros y otras formas de hablar hacen parte de

los repertorios lingüísticos de los hablantes, a través de los cuales construyen el mundo social en la interacción.

Agradecimientos

Agradecemos a los pares que han evaluado este trabajo por sus invaluables sugerencias y comentarios.

Referencias

- Alonso, Amado. 1953. *Estudios lingüísticos: Temas hispanoamericanos*. Madrid: Gredos.
- Arboleda Toro, Rubén. 2003. Contacto y constitución de variedades del español en el Putumayo, Colombia. *Forma y Función* 3. 15-29.
- Auzanneau, Michelle & Luca Greco. 2018. *Dessiner les frontières*. Lyon: ENS Éditions.
- Babel, Anna M. 2009. *Dizque*, Evidentiality, and Stance in Valley Spanish. *Language in Society* 38(4). 487-511.
- Babel, Anna M. 2014. Stereotypes versus experience: Indexing regional identity in Bolivian Valley Spanish. *JOSL Journal of Sociolinguistics* 18(5). 604-633.
- Blestel, Élodie. 2015. Contacto lingüístico y transcategorización: El uso adverbial de “había sido” en castellano paraguayo. *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana* 13(26). 171-186.
- Blestel, Élodie. 2019. El focalizador aspectual guaraní hína en español paraguayo (jopara): Significado, sintaxis y pragmática. En Valeria A. Belloro (ed.), *La interfaz sintaxis-pragmática. Estudios teóricos, descriptivos y experimentales*, 201-228. Berlin/Boston: De Gruyter. DOI: 10.1515/9783110605679-009.
- Blestel, Élodie & Rachel Fontanier. 2017. “Robó taxi de una parada y chocó por una columna”: Una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición *por* en Paraguay. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, vol. 37 (Lengua y sociedad en el mundo hispánico), 185-204. Madrid; Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.
- Blestel, Élodie & Azucena Palacios Alcaine (eds.). 2021. *Variaciones del español en contacto con otras lenguas*. Berlin: Peter Lang. DOI: 10.3726/b17748.
- Blommaert, Jan. 2010. *The sociolinguistics of globalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Blommaert, Jan & Ben Rampton. 2011. Language and superdiversity. *Diversities* 13(2). 1-21.

1 *Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas*

- Boutet, Josiane, Pierre Fiala & Jenny Simonin-Grumbach. 1976. Sociolinguistique ou sociologie du langage? *Critique* 344. 68-85.
- Bürki, Yvette & Carolin Patzelt. 2020. Contacto y migración: Desafíos metodológicos en la sociolingüística hispánica actual. *Iberoromania* 2020(91). 2-10. DOI: 10.1515/iber-2020-0003.
- Caravedo, Rocío & Carol A. Klee. 2012. Migración y contacto en Lima: El pretérito perfecto en las cláusulas narrativas. *Lengua y migración* 4(2). 5-24.
- Cerrón-Palomino, Rodolfo. 2003. *Castellano andino: Aspectos sociolingüísticos, pedagógicos y gramaticales*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial/Cooperación Técnica Alemana.
- Chamoreau, Claudine. 2007. Grammatical borrowing in Purepecha. En Yaron Matras & Jeanette Sakel (eds.), *Grammatical Borrowing in Cross-linguistic Perspective*, 465-480. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Clyne, Michael. 1987. History of research on language contact. En Ulrich Ammon, Norbert Dittmar & Klaus J. Mattheier (eds.), *Sociolinguistics – Soziolinguistik*, vol. 1, 452-459. Berlin: Walter de Gruyter.
- Coste, Daniel, Danièle Moore & Geneviève Zarate. 1997. *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg: Conseil de l'Europe.
- de Granda, Germán. 1988. *Sociedad, historia y lengua en el Paraguay*. Bogotá: Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo.
- de Granda, Germán. 1991. *El español en tres mundos: Retenciones y contactos lingüísticos en América y África*. Valladolid: Universidad de Valladolid, Secretariado de Publicaciones.
- de Granda, Germán. 1992. Acerca del origen de un fenómeno fonético en el español andino. *La realización [ž/ž] - [y] de la oposición /L/ - /Y/*. *Boletín de Filología* 33(1). 47-69.
- de Granda, Germán. 1994. *Español de América, español de África y hablas criollas hispánicas: Cambios, contactos y contextos*. Madrid: Gredos.
- de Granda, Germán. 1997. Un fenómeno de convergencia lingüística por contacto con el quechua de Santiago de Estero. *Revista de Filología Románica* 1(14). 281-289.
- de Granda, Germán. 1999. *Español y lenguas indoamericanas en Hispanoamérica: Estructuras, situaciones y transferencias*. Valladolid: Secretariado de Publicaciones e Intercambio Científico, Universidad de Valladolid.
- de Granda, Germán. 2001. *Estudios de lingüística andina*. Lima: PUCP.
- Escobar, Anna María. 2000. *Contacto social y lingüístico: El español en contacto con el quechua en el Perú*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú/Fondo Editorial.

- Escobar, Anna María. 2012. Spanish in contact with Amerindian languages. En José Ignacio Hualde, Antxon Olarrea & Erin O'Rourke (eds.), *The Handbook of Hispanic Linguistics*, 65-88. Chichester, UK: John Wiley & Sons, Ltd. DOI: 10.1002/9781118228098.ch4.
- García, Ofelia. 2009. Education, multilingualism and translanguaging. En Ajit Mohanty, Minati Panda, Robert Phillipson & Tove Skutnabb-Kangas (eds.), *Multilingual education for social justice: Globalising the local*, 140-158. New Delhi: Orient Blackwan.
- García, Ofelia & Li Wei. 2014. *Translanguaging: Language, bilingualism and education* (Palgrave Pivot). Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- García Tesoro, Ana Isabel. 2005. Los pronombres átonos de objeto directo en el español en contacto con el Tzutujil. En Claudine Chamoreau & Yolanda Lastra (eds.), *Dinámica lingüística de las lenguas en contacto*, 437-472. Hermosillo: Universidad de Sonora.
- García Tesoro, Ana Isabel. 2013. El español de los Andes: ¿Variedad estable o "español bilingüe?". *Perspectivas latinoamericanas* 10. 115-131.
- García Tesoro, Ana Isabel. 2015. Valores emergentes del pretérito pluscuamperfecto en el español andino hablado en Chinchero (Cuzco). *Boletín de Filología* 50(2). 51-75.
- Gómez Rendón, Jorge. 2007. Grammatical borrowing in Paraguayan Guarani. En Yaron Matras & Jeanette Sakel (eds.), *Grammatical borrowing in cross-linguistic perspective*, 523-550. Berlin & New York: De Gruyter Mouton.
- Gómez Rendón, Jorge. 2008. *Mestizaje lingüístico en los Andes: Génesis y estructura de una lengua mixta*. Quito: Ediciones Abya-Yala.
- Guerrero Galván, Alonso. 2009. Otho 'bui: Migrantes otomíes en la ciudad de México. *Lengua y migración = Language and migration* 1(2). 39-56.
- Gugenberger, Eva. 2010. Das Konzept der Hybridität in der Migrationslinguistik. En Ralph Ludwig & Dorothee Röseberg (eds.), *Tout-Monde: Interkulturalität, Hybridisierung, Kreolisierung: Kommunikations - und gesellschaftstheoretische Modelle zwischen alten und neuen Räumen*, 67-91. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Gugenberger, Eva (ed.). 2013. *Contacto de linguas, hibridade, cambio: Contextos, procesos e consecuencias (Ensaio & investigación)*. Santiago de Compostela: Consello da Cultura Galega.
- Gumperz, John J. 1964. Linguistic and social interaction in two communities. *American Anthropologist* 66(6). 137-153.
- Gumperz, John J. & Dell H. Hymes. 1972. *Directions in sociolinguistics: The ethnography of communication*. New York: Holt, Rinehart & Winston.

- Haboud, Marleen. 1998. *Quichua y castellano en los Andes ecuatorianos. Los efectos de un contacto prolongado*. Ediciones Abya-Yala.
- Haboud, Marleen. 2005. El gerundio de anterioridad. *UniverSOS. Revista de Lenguas Indígenas y Universos Culturales* 2. 9-41.
- Haugen, Einar. 1950a. Problems of bilingualism. *Lingua* 2. 271-290.
- Haugen, Einar. 1950b. The analysis of linguistic borrowing. *Language* 26. 210-231.
- Haugen, Einar. 1953. *The Norwegian language in America: A study of bilingual behavior*. Bloomington: Indiana University Press.
- Heller, Monica (ed.). 2007 (Palgrave Advances in Language and Linguistics). London: Palgrave Macmillan UK. DOI: 10.1057/9780230596047.
- Hernández Méndez, Edith. 2017. Los pronombres de objeto indirecto en el español de contacto con el maya yucateco y el fenómeno de la discordancia. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto (Lengua y sociedad en el mundo hispánico)*, vol. 37, 161-184. Madrid & Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.
- Hickey, Raymond. 2010. *Language Contact: Reconsideration and Reassessment*. John Wiley & Sons. 1-28. DOI: 10.1002/9781444318159.ch.
- Hymes, Dell. 1974. *Foundations in sociolinguistics: An ethnographic approach*. London: Tavistock. DOI: 10.4324/9781315888835.
- Jara, Margarita. 2017. Usos del pluscuamperfecto en el español peruano amazónico. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, vol. 37 (Lengua y sociedad en el mundo hispánico), 55-78. Madrid/Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.
- Jørgensen, Jens Normann, Martha Sif Karrebaek, Lian Malai Madsen & Janus Spindler Møller. 2011. Polylanguaging in superdiversity. *Diversities* 2(13). 22-37.
- Klee, Carol A. 2021. Nuevas perspectivas sobre el lenguaje: implicaciones para el estudio del español en contacto con otras lenguas. En Santiago Sánchez Moreano & Élodie Blestel (eds.), *Prácticas lingüísticas heterogéneas: Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, 27-47. Berlin: Language Science Press. DOI: 10.5281/zenodo.5643279.
- Klee, Carol A. & Rocío Caravedo. 2006. Andean Spanish and the Spanish of Lima: Linguistic variation and change in a contact situation. En Clare Mar-Molinero & Miranda Stewart (eds.), *Globalization and language in the Spanish-speaking World (Language and Globalization)*, 94-113. New York/Basingstoke: Palgrave Macmillan UK. DOI: 10.1057/9780230245969_6.
- Klee, Carol A. & Andrew Lynch. 2009. Contacto del español con lenguas indígenas en Hispanoamérica. En (Georgetown Studies in Spanish Linguistics 1), 113-168. Washington, D.C.: Georgetown University Press.

- Klee, Carol A., Daniel Tight & Rocio Caravedo. 2011. Variation and change in Peruvian Spanish word order: Language contact and dialect contact in Lima. *Southwest Journal of Linguistics* 30(2). 5-31.
- Labov, William. 1966. *The social stratification of English in New York City*. Washington, DC: Center for Applied Linguistics.
- Labov, William. 1972. The transformation of experience in narrative syntax. En *Language in the inner city: Studies in the Black English Vernacular*, 354-396. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Léglise, Isabelle. 2007. Des langues, des domaines, des régions : Pratiques, variations, attitudes linguistiques en Guyane. En Isabelle Léglise & Bettina Migge (eds.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane: Regards croisés*, 29-47. Paris: IRD Editions.
- Léglise, Isabelle. 2013. *Multilinguisme, variation, contact: Des pratiques langagières sur le terrain à l'analyse de corpus hétérogènes*. Paris: Institut National des Langues et Civilisations Orientales. (HDR Dissertation). <http://hal.archives-ouvertes.fr/tel-00880500> (16 décembre, 2013).
- Léglise, Isabelle. 2018. Pratiques langagières plurilingues et frontières de langues. En Michelle Auzanneau & Luca Greco (eds.), *Dessiner les frontières*, 143-169. Paris: ENS Editions.
- Léglise, Isabelle. s.f. Géopolitique du savoir et émergence de notions dans les domaines du multilinguisme, des langues et de l'éducation: Circulations et effacements, au Nord et dans le Sud Global. *Revue d'histoire des sciences humaines*.
- Léglise, Isabelle & Sophie Alby. 2013. Les corpus plurilingues, entre linguistique de corpus et linguistique de contact: Réflexions et méthodes issues du projet CLAPOTY. *Faits de Langues* 41(1). 97-124. DOI: 10.9514-041-01-900000007. (1163).
- Léglise, Isabelle & Claudine Chamoreau. 2013. Variation and change in contact settings. En Isabelle Léglise & Claudine Chamoreau (eds.), *The interplay of variation and change in contact settings*, vol. 12 (Studies in Language Variation), 1-20. Amsterdam: John Benjamins. DOI: 10.1075/silv.12.01leg.
- Léglise, Isabelle & Santiago Sánchez Moreano. 2017. From varieties in contact to the selection of linguistic resources in multilingual settings. En Reem Bassiouney (ed.), *Identity and dialect performance*, 141-159. New York: Routledge Taylor & Francis.
- Léglise, Isabelle. 2021. Marcar o no marcar las fronteras: la variación como recurso lingüístico en las prácticas multilingües. En Santiago Sánchez Moreano & Élodie Blestel (eds.), *Prácticas lingüísticas heterogéneas: Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, 49-67. Berlin: Language Science Press. DOI: 10.5281/zenodo.5643281.

1 *Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas*

- Lenz, Rodolfo. 1893. *Contribución para el conocimiento del español de América*. Buenos Aires: Universidad de Buenos Aires.
- Lipski, John M. 2007. El español de América en contacto con otras lenguas. En Manel Lacorte (ed.), *Lingüística aplicada del español*, 309-345. Madrid: Arco Libros.
- Lüdi, Georges. 1987. Les marques transcodiques: Regards nouveaux sur le bilinguisme. En Georges Lüdi (ed.), *Devenir bilingue – parler bilingue*, 1-19. Neuchâtel: De Gruyter.
- Makoni, Sifree & Alastair Pennycook. 2005. Disinventing and (Re)Constituting languages. *Critical Inquiry in Language Studies* 2(3). 137-156. DOI: 10.1207/s15427595cils0203_1.
- Makoni, Sifree & Alastair Pennycook (eds.). 2006. *Disinventing and reconstituting languages* (Bilingual Education and Bilingualism 62). Clevedon: Multilingual Matters.
- Malkiel, Yakov. 1967. Multiple versus simple causation in linguistic change. En Cornelis H. van Schooneveld (ed.), *To honor Roman Jakobson*, 1228-1246. La Haya: Mouton.
- Martin-Jones, Marilyn & Deirdre Martin (eds.). 2017. *Researching multilingualism: Critical and ethnographic perspectives*. London ; New York: Routledge.
- Martínez López, Angelita. 2012. El español de los Andes en la Argentina: Concordancias canónicas y concordancias alternativas del número. *Revista Neue Romania* 4. 141-164.
- Martínez López, Angelita. 2017. Un antes y un después en la teoría del número verbal: El aporte del español de los Andes. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, vol. 37 (Lengua y sociedad en el mundo hispánico), 97-112. Madrid & Frankfurt: Iberoamericana-SlashVervuert.
- Matras, Yaron. 2009. *Language contact*. Cambridge & New York: Cambridge University Press.
- Merma Molina, Gladys. 2008. *El contacto lingüístico en el español andino peruano* (Estudios pragmático-cognitivos). Alicante: Publicaciones Universidad de Alicante.
- Mondada, Lorenza. 2002. Pour une approche interactionnelle de la catégorisation des ressources linguistiques par les locuteurs. En Véronique Castellotti & Didier de Robillard (eds.), *France, pays de contacts de langues*, vol. 1, 23-35. Louvain-la-neuve: Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain.
- Muntendam, Antje. 2008. Crosslinguistic Influence in Andean Spanish: Word Order and Focus. En Silvia Perpiñán Melissa Bowles Rebecca Foote & Rakesh

- Bhatt (eds.), *Selected proceedings of the 2007 Second Language Research Forum*, 44-57. Somerville: MA: Cascadilla Proceedings Project.
- Muntendam, Antje. 2013. On the nature of cross-linguistic transfer: A case study of Andean Spanish. *Bilingualism: Language and Cognition* 16(1). 111-131.
- Muysken, Pieter. 1984. The Spanish that Quechua speakers learn: L2 learning as norm-governed behaviour. En Roger W. Andersen (ed.), *Second languages: A cross-linguistic perspective* (Cross-Linguistic Series on Second Language Research), 101-124. New York: Newbury House Publishers.
- Muysken, Pieter. 2005. A modular approach to sociolinguistic variation in syntax: The gerund in Ecuadorian Spanish. En Leoni Cornips & Karen P. Corrigan (eds.), *Syntax and variation: Reconciling the biological and the social*, 31-53. Amsterdam: John Benjamins.
- Muysken, Pieter. 2011. Préstamos morfológicos del español en el quechua. En Willem Adelaar, Pilar Valenzuela Birmsmak & Roberto Zariquiey Biondi (eds.), *Aru, simi, taqu, lengua. Estudios en homenaje a Rodolfo Cerrón-Palomino*, 425-443. Lima: Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Nicolaï, Robert. 2012. Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée. *Journal of Language Contact* 5(2). 279-317. DOI: 10.40912X639256.. (1163).
- Nussbaum, Luci. 2012. De las lenguas en contacto al habla plurilingüe. En Virginia Unamuno & Ángel Maldonado (eds.), *Prácticas y repertorios plurilingües en Argentina*, 273-284. Bellaterra: Grup de Recerca en Ensenyament i Interacció Plurilingües Universitat Autònoma de Barcelona.
- Olate Vinet, Aldo. 2017. Contacto lingüístico mapuzugun/castellano. Aspectos históricos, sociales y lingüísticos. Revisión bibliográfica y propuesta de análisis desde la dimensión morfosintáctica y tipológica. *Revista de lingüística, filología y traducción de la Pontificia Universidad Católica de Chile* 3. 122-158.
- Olate Vinet, Aldo & Fernando Wittig González. 2019. Dos fenómenos vigentes en la situación de contacto entre el mapuzugun y el español de Chile. En Marleen Haboud (ed.), *Voces e imágenes de la diversidad*, 201-226. Ecuador: Pontificia Universidad Católica de Ecuador.
- Olbertz, Hella. 2005. "Dizque" en el español andino ecuatoriano: Conservador e innovador. En Pieter Muysken & Hella Olbertz (eds.), *Encuentros y conflictos: Bilingüismo y contacto de lenguas*, 77-94. Madrid/Frankfurt am Main: Iberoamericana.
- Olbertz, Hella. 2008. *Dar + gerund in Ecuadorian Highland Spanish: Contact-induced grammaticalization?* *Spanish in Context* 5(1). 89-109.
- Oroz, Rodolfo. 1966. *La lengua castellana en Chile*. Santiago de Chile: Editorial Universitaria.

1 *Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas*

- Otheguy, Ricardo, Ofelia García & Wallis Reid. 2015. Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: A perspective from linguistics. *Applied Linguistics Review* 6(3). 281-307. DOI: 10.1515/applirev-2015-0014.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2005. El sistema pronominal del español ecuatoriano: Un caso de cambio lingüístico inducido por el contacto. En Claudine Chamoreau & Yolanda Lastra (eds.), *Dinámica lingüística de las lenguas en contacto*, 413-435. Hermosillo: Universidad de Sonora.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2011. Nuevas perspectivas en el estudio del cambio inducido por contacto: Hacia un modelo dinámico del contacto de lenguas. *Revista de Lenguas Modernas* 2(38). 17-36.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2017. Introducción. Sobre los cambios lingüísticos en situaciones de contacto. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, vol. 37 (Lengua y sociedad en el mundo hispánico), 7-20. Madrid & Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2019a. Diversidad y contacto: Una mirada desde la lingüística. En Haboud Marleen (ed.), *Voces de la diversidad. Los retos del contacto*. Quito: PUCE.
- Palacios Alcaine, Azucena. 2019b. La reorganización de las preposiciones locativas “a”, “en” y “por” en el español en contacto con guaraní. *Círculo de Lingüística Aplicada a la Comunicación* 78. 233-254. DOI: 10.5209/clac.64380.
- Palacios Alcaine, Azucena & Stefan Pfänder. 2018. El pretérito pluscuamperfecto con valor (ad)mirativo. *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana* XVI(32). 119-134.
- Penner, Hedy, Soledad Acosta & Malvina Segovia. 2012. *El descubrimiento del castellano paraguayo a través del guaraní: Una historia de los enfoques lingüísticos* (Biblioteca Paraguaya de Antropología 86). Asunción: Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica (CEADUC).
- Pfänder, Stefan (ed.). 2009. *Gramática mestiza: Con referencia al castellano de Cochabamba*. La Paz: Instituto boliviano de lexicografía y otros estudios lingüísticos.
- Pfänder, Stefan & Azucena Palacios Alcaine. 2013. Evidencialidad y validación en los tiempos verbales de pasado en el español andino ecuatoriano. *Círculo de Lingüística Aplicada a la Comunicación* 54(0). 65-98. DOI: 10.5209/rev_CLAC.2013.v54.42373.
- Ramírez Cruz, Héctor. 2009. *Interferencias y contacto de lenguas: Español en fronteras bilingües de Colombia* (Publicaciones Del Instituto Caro y Cuervo CIX). Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- Rampton, Ben. 1995. Language crossing and the problematisation of ethnicity and socialisation. *Pragmatics* 5(4).

- Rampton, Ben. 2005. *Crossing: Language and ethnicity among adolescents*. 2.^a ed. Manchester, UK & Northampton MA: St Jerome Publishing.
- Ross, Malcom. 1996. Contact-induced change and the comparative method: Cases from Papua New Guinea. En Mark Durie & Malcom Ross (eds.), *The comparative method reviewed: Regularity and irregularity in language change*, 180-217. New York/Oxford: Oxford University Press.
- Sánchez Avendaño, Carlos. 2017. “¿Podés creer usted?”: Sobre las formas de tratamiento híbridas en el español de los malecos de Costa Rica. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto (Lengua y sociedad en el mundo hispánico)*, vol. 37, 205-236. Madrid & Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.
- Sánchez Moreano, Santiago. 2017. Enoncés de type OV et positionnements sociaux dans l’espagnol parlé par les Quichuas équatoriens à Cali, Colombie. *Sociolinguistics Studies* 11(1). 65-105. DOI: 10.1558/sols.30850.
- Sánchez Moreano, Santiago. 2019. Objets préverbaux dans des constructions transitives en espagnol andin: Une analyse plurifactorielle. *Faits de Langues* 49(2). 155-182. DOI: 10.9514-04902012. (1163).
- Silva-Corvalán, Carmen & Andrés Enrique-Arias. 2001. *Sociolingüística y pragmática del español* (Georgetown Studies in Spanish Linguistics). Washington, DC: Georgetown University Press.
- Thomason, Sarah. 2001. *Language Contact: An introduction*. Edinburg: Edinburg University Press.
- Thomason, Sarah & Terrence Kaufman. 1988. *Language contact, creolization, and genetic linguistics*. Berkeley/Los Angeles: University of California Press.
- Torres Sánchez, Nadiezdha. 2015. El sistema pronominal en el español de bilingües tepehuano del sureste-español. *Círculo de Lingüística Aplicada a la Comunicación* 61(0). 10-35. DOI: 10.5209/rev_CLAC.2015.v61.48466.
- Trudgill, Peter. 1974. *Social differentiation of English in Norwich*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Van Coetsem, Frans. 1988. *Loan phonology and the two transfer types in language contact*. Dordrecht: Foris.
- Van Coetsem, Frans. 2000. *A general and unified theory of the transmission process in language contact*. Heidelberg: Winter.
- Vertovec, Steven. 2007. Super-diversity and its implications. *Ethnic and Racial Studies* 30(6). 1024-1054. DOI: 10.1080/01419870701599465.
- Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in contact: Findings and problems*. New York: Mouton.
- Winford, Donald. 2003. *An introduction to contact linguistics*. Oxford: Blackwell.

1 *Español en contacto con lenguas amerindias: nuevas perspectivas*

- Woolard, Kathryn A. 1998. Simultaneity and bivalency as strategies in bilingualism. *Journal of Linguistic Anthropology* 8(1). 3-29. DOI: 10.1525/jlin.1998.8.1.3.
- Zajícová, Lenka. 2014. El jopara: La cara descubierta del guaraní paraguayo. En Klaus Zimmermann (ed.), *Prácticas y políticas lingüísticas: Nuevas variedades, normas, actitudes y perspectivas*, 285-314. Madrid/Frankfurt am Main: Iberoamericana.
- Zimmermann, Klaus. 1986. El español de los otomíes del Valle del Mezquital (México), un dialecto étnico. En José G. Moreno de Alba (ed.), *Actas del 2° Congreso Internacional sobre el Español de América*, 234-240. México: UNAM.
- Zimmermann, Klaus. 2016. Las variedades del español amerindio: Consideraciones de política científica, sociolingüísticas y metodológicas. *Estudios de lingüística del español* 37. 27-43.
- Zimmermann, Klaus. 2019. La translingualización como resultado del manejo de las lenguas en situaciones de contacto: La perspectiva del constructivismo neurobiológico. En Marleen Haboud (ed.), *Voces desde la diversidad*, 47-80. Quito: PUCE.

4.3 Blestel É., « Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas : Español y guaraní en Paraguay » in Sánchez Moreano S. & Blestel É. (éds), *Prácticas de lenguaje heterogéneas : Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, Berlin : Language Science Press (Contact and Multilingualism 4), 2021, p. 69-86.

Résumé en français

Le but de cette étude est de montrer que la conceptualisation de deux langues historiques et distinctes au Paraguay – l’espagnol et le guaraní – rend les grammaires – aussi diverses qu’hétérogènes – des pratiques individuelles des locuteurs opaques pour les chercheurs qui abordent cette zone de contact linguistique. Nous commençons par montrer comment la question de ce qu’il faut entendre par « guaraní » doit être considérée comme l’une des manifestations du nationalisme paraguayen qui prend ses racines dans la période coloniale. Puis nous confrontons ces réflexions aux résultats de plusieurs études qui rendent compte du fait que cette conception dyadique se reflète également dans la sphère populaire. Enfin, nous montrons que les outils des linguistes, qui reflètent (et alimentent) souvent cette conception, introduisent trois biais méthodologiques (idéologique, diachronique et perceptuel) dans les études du contact espagnol-guaraní. Pour tenter de dépasser ces biais, nous proposons d’adopter une perspective qui place le locuteur au centre de la recherche, en concevant ses pratiques linguistiques comme une série d’actions, de comportements et de coordinations intersubjectivement partagés qui impliquent une réanalyse continue des unités qui composent leurs répertoires individuels (Blommaert & Backus 2011).

Capítulo 4

Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas: Español y guaraní en Paraguay

Élodie Blestel^a


^aUniversité Sorbonne Nouvelle

El objeto de este estudio es mostrar que la conceptualización de dos lenguas históricas y discretas en Paraguay – español y guaraní – hace que las gramáticas – tan diversas como heterogéneas – de las prácticas individuales de los hablantes se vuelvan opacas para los estudiosos que abordan esta área de contacto lingüístico. Comenzamos mostrando cómo la cuestión de lo que se entiende por “guaraní” debe verse como una de las manifestaciones del nacionalismo paraguayo que echa sus raíces en el período colonial. Luego enfrentamos estas reflexiones con los resultados de varios estudios que dan cuenta del hecho de que esta concepción diádica también se refleja en la esfera popular. Finalmente, mostramos que las herramientas de los lingüistas, que muchas veces también reflejan (y alimentan) esta concepción, introducen tres sesgos metodológicos (ideológico, diacrónico y perceptual) en los estudios del contacto español-guaraní. Para tratar de sortear estos sesgos, proponemos adoptar una perspectiva que sitúe al hablante en el centro de la investigación, al concebir sus prácticas lingüísticas como una serie de acciones, comportamientos y coordinaciones intersubjetivamente compartidos que implican un re-análisis continuo de las unidades que conforman sus repertorios individuales (Blommaert & Backus 2011).

1 Introducción

Desde la década de los sesenta, Paraguay ha recibido muchos calificativos que resaltan su diversidad lingüística: “el país más bilingüe del mundo”, “nación mestiza y bilingüe”, “país bilingüe y bicultural”, etc. (Penner 2014). Sin embargo, este



Élodie Blestel. 2021. Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas: Español y guaraní en Paraguay. En Santiago Sánchez Moreano & Élodie Blestel (eds.), *Prácticas lingüísticas heterogéneas: Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, 69-86. Berlin: Language Science Press. DOI: 10.5281/zenodo.5643283 

reconocimiento, sea institucional o académico, ha tenido como efecto colateral el surgimiento del concepto *jopara*. *Jopara* es un metatérmino derivado del idioma guaraní del morfema guaraní *jo-* ‘reciprocidad’ y *-para* ‘mezcla’, que abarca diversas formas de mezclar estos dos idiomas principales del país, español y guaraní. Asimismo, aparece este metatérmino como un correlato inseparable de los discursos ideológicos asociados con el idioma guaraní, pero también como una metáfora de la forma en que los hablantes perciben su habla.

En este artículo, queremos mostrar que la conceptualización de dos lenguas históricas y discretas en Paraguay – español y guaraní – hace que las gramáticas – tan diversas como heterogéneas – de las prácticas individuales de los hablantes se vuelvan opacas para los estudiosos que abordan esta área lingüística de contacto lingüístico.

Comenzaremos mostrando cómo la cuestión de lo que se entiende por “guaraní” o “jopara” debe verse como una de las manifestaciones del nacionalismo paraguayo: la comunidad nacional es imaginada como mestiza y bilingüe guaraní-español, excluyendo cualquier otra identidad étnica. Para comprender la especificidad de estas políticas, hace falta ubicarlas en continuidad con una gestión lingüística en Paraguay que echa sus raíces ya en el período colonial.

Como segundo paso, enfrentaremos estas reflexiones con los resultados de varios estudios que dan cuenta del hecho de que esta concepción diádica se refleja, como es de esperar, en la esfera popular.

Finalmente, mostraremos que las herramientas de los lingüistas, que muchas veces también reflejan (y alimentan) esta concepción, introducen tres sesgos metodológicos (ideológico, diacrónico y perceptual) en los estudios del contacto español-guaraní. Para tratar de sortear estos sesgos, proponemos adoptar una perspectiva que sitúe al hablante en el centro de la investigación, al concebir sus prácticas lingüísticas como una serie de acciones, comportamientos y coordinaciones intersubjetivamente compartidos que implican un re-análisis continuo de las unidades que conforman sus repertorios individuales (Blommaert & Backus 2011).

2 ¿Una nación mestiza y bilingüe?

Los signos de interrogación podrían sorprender en vista de lo que afirmamos en la introducción: ¿cómo, a este país – el único en América que haya reconocido una lengua amerindia como cooficial de la nación –, negarle la singularidad lingüística y cultural que consiste en representárselo como mestizo y bilingüe? ¿No es esta una posición algo provocativa? La Constitución Nacional, sancionada el

4 Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas

20 de junio 1992, lo declara en su artículo 140: “El Paraguay es un país pluricultural y bilingüe. Son idiomas oficiales el castellano y el guaraní” (República del Paraguay 1992). Y las recientes cifras proporcionadas por la Dirección General de Estadística, Encuestas y Censos (DGEEC) apuntan hacia una representación similar al registrar que:

los idiomas hablados en el hogar la mayor parte del tiempo por la población de 5 años y más en Paraguay son: el guaraní (40%), el castellano (26,5%), guaraní y castellano (30%), y otros idiomas entre los que se incluyen al alemán, árabe, coreano, francés, inglés, portugués, italiano, japonés y ucraniano (3%) (República del Paraguay 2018b).

Dicho de otra forma, la ley reconoce como cooficiales las dos lenguas cuyo uso es claramente mayoritario, pues, según estas cifras, un 70% de los hogares utiliza el guaraní, y el 56,5% el español, sea de manera exclusiva o no.

Ahora bien, al ser estos cuestionarios declarativos – los entrevistados son los que testifican que hablan una u otra lengua –, podríamos matizar estos resultados introduciendo desde ya dos comentarios. El primero tiene que ver con la formulación de la encuesta: preguntar a los hablantes qué idioma(s) hablan en sus hogares es tomar por sentada la existencia de códigos lingüísticos discretos que eventualmente se excluyen mutuamente en la práctica individual y sincrónica. Es decir, podríamos preguntarnos a qué clase de “español” (o castellano) y “guaraní” se refieren los entrevistados: es un verdadero problema que difícilmente se resuelve con una afirmación tajante, sobre todo en una zona donde el plurilingüismo remonta a varios siglos.¹ El segundo comentario es de índole socio-política: la visión del país como bilingüe va de la mano con la construcción histórica de la identidad nacional; esta visión fluctuó en la historia del país y sigue evolucionando hoy en día hacia un mayor reconocimiento de la lengua guaraní, pero también hacia una creciente “des-indianización” (Boidin 2014a) de la misma.

2.1 El reto del bilingüismo coordinado

Ya se ha mostrado² cuán paradójica resulta la formulación constitucional del artículo 140 (República del Paraguay 1992): “El Paraguay es un país *pluricultural* y

¹Sobre la complejidad del ejercicio de documentación lingüística que debe realizar cada censo, en particular en zonas de plurilingüismo, ver Humbert et al. (2018).

²Ver en particular Penner (2010) y Zuccolillo French (2002).

bilingüe”³ ya que, no solamente las lenguas indígenas⁴, así como las de las otras minorías “solo” – por decirlo así –, “forman parte del patrimonio cultural de la Nación” (*ibid.*), sino que además las disposiciones legales con relación a la obligatoriedad de la enseñanza en lengua materna sugieren que esta última solo pueda darse en una de las dos lenguas oficiales. Así, la ley dispone que:

La enseñanza en los comienzos del proceso escolar se realizará en la *lengua oficial materna*⁵ del educando. Se instruirá, asimismo, en el conocimiento y en el empleo de ambos idiomas oficiales de la República. En el caso de las minorías étnicas cuya lengua materna no sea el guaraní, se podrá elegir uno de los dos idiomas oficiales (República del Paraguay 1992: art. 77).

Incluso si recientes disposiciones legales tienden a fortalecer la educación indígena y la promoción de la interculturalidad (Gómez Bote 2019; Tauli-Corpuz 2015), en particular mediante la Ley 3231/07, que crea la Dirección General de Educación Escolar Indígena (DGEEI),⁶ podemos constatar que lo que predomina en la Constitución es la visión de una nación bilingüe (español/guaraní) a la que los educandos tienen que conformarse, sea cual sea su bagaje lingüístico inicial.⁷ Y es ahí donde radica el problema: proclamar constitucionalmente que un pueblo o una nación es bilingüe no significa que todos y cada uno de sus integrantes lo sean.⁸ En 1994, la difícil implementación de la ambiciosa reforma educativa que

³Las cursivas de los prefijos son nuestras.

⁴Según los datos del Censo Nacional de Pueblos Indígenas (2012), la población indígena en el Paraguay representa aproximadamente el 2% de la población total del país y pertenece a cinco familias lingüísticas: guaraní (aché, avá guaraní, mbya guaraní, paĩtavyterã, guaraní ñandeava, guaraní occidental), maskoy (toba maskoy, enlhet norte, enxet sur, sanapaná, angaité, guaná), matakó mataguayo (nivacle, maká, manjui), zambuco (ayoreo, yvytoso, tomárahó) y guaicurú (qom) (República del Paraguay 2016).

⁵Las cursivas de los prefijos son nuestras.

⁶Ver República del Paraguay (2007).

⁷La ley N° 4251/2010 “Ley de Lenguas” (República del Paraguay 2010) establece las modalidades que permiten salvaguardar el carácter “pluricultural y bilingüe” del Estado Paraguayo, “velando por la promoción y el desarrollo de las dos lenguas oficiales y la preservación y promoción de las lenguas y culturas indígenas” (art. 2), lo cual significa que solo “[l]as lenguas oficiales de la República tendrán vigencia y uso en los tres Poderes del Estado y en todas las instituciones públicas” (art. 3). En el ámbito educativo esto significa que “[e]l niño y la niña que habiten el territorio nacional tienen derecho a recibir educación inicial en su lengua materna, siempre que la misma sea una de las lenguas oficiales del Estado. Los pueblos indígenas utilizarán en la etapa inicial de la educación escolarizada sus respectivas lenguas. Las demás comunidades culturales optarán por una de las lenguas oficiales” (art. 26).

⁸Este es el motivo por el cual Fasoli-Wörmann (2002: 70) distingue dos tipos de bilingüismo: el bilingüismo social (“gesellschaftliche Zweisprachigkeit”) vs el de cada hablante (“Bilinguismus”) y muestra que el segundo se da muy poco en Paraguay.

4 Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas

consistía en hacer del guaraní un idioma de enseñanza al igual que el castellano, lo atestiguó: la falta de docentes en lengua primera guaraní, el anhelo de algunos actores por enseñar y promover un guaraní libre de influencia hispana y, sobre todo, la inexistencia de estudios de campo que describieran lo que es, hoy en día, el habla guaraní, constituyeron serios escollos que todavía no se han superado.⁹

Es interesante notar al respecto que, aunque el Ministerio de Educación y Ciencias tiene que conformarse a este marco legal, el término “bilingüismo” ha dejado paso al de “multilingüismo” en la Agenda educativa 2013 – 2018:

Multilingüismo e Interculturalidad: La distribución del uso de las lenguas en Paraguay obliga a un abordaje particular de su política educativa, pues la planificación, desarrollo y evaluación de los procesos pedagógicos debe responder a esa realidad. El sistema educativo nacional ha concebido una educación bilingüe castellano–guaraní trabajada desde dos dimensiones: la enseñanza de las dos lenguas y la enseñanza en las dos lenguas en todos los niveles/modalidades (República del Paraguay 2013).^{10 11}

Sea como fuere, con este aparato legislativo y educativo queda patente la voluntad de elevar la lengua guaraní a un estatus similar al del español. Sea este bilingüismo anhelado fruto de una “ideología” (Couchonnal Cancio 2018) o de un “mito” (Makaran 2014; Pic-Gillard 2008), no deja de ser un horizonte político del que no podemos cuestionar que ha tenido algunos avances notables, aunque solo sea desde un punto de vista actitudinal (Boyer & Natali 2006; Pic-Gillard 2004; Zajícová 2009).

Para entender por qué el Paraguay se ha orientado hacia estas opciones políticas y educativas, – y por qué estas últimas plantean tantos problemas de implementación – hay que ubicarlas en continuidad con una gestión lingüística en Paraguay que echa sus raíces en el período colonial.

2.2 De la lengua general al “guaraní paraguayo”

Para entender la trayectoria del guaraní en el Paraguay, hay que recordar que en el siglo XVI se trataba del habla de los grupos de mayor expansión demográfica

⁹Sobre el Plan Nacional de Educación Bilingüe implementado a partir de 1994, ver en particular Boidin 2014a; Boyer & Natali 2006; Hauck 2014; Penner 2014; Zimmermann 2002.

¹⁰El Ministerio prosigue así, lo cual podría sorprender si el bilingüismo fuera evidente: “Una vasta justificación pedagógica, psicolingüística, sociolingüística, antropológica y legal, argumenta la pertinencia y relevancia de la educación bilingüe castellano–guaraní en Paraguay, proceso que se realiza de manera concomitante con la educación en lenguas indígenas dirigidas a las y los estudiantes de pueblos indígenas del país, y con la enseñanza de lenguas extranjeras” (*ibid.*).

¹¹Esta formulación, “multilingüe y pluricultural con dos lenguas oficiales” se retoma en el Plan de acción educativa 2018–2023 (República del Paraguay 2018a).

y geográfica en ese territorio, por lo que servía de lengua vehicular para muchos otros grupos de la región. Ahora bien, esto no significa que en esa época el guaraní fuera homogéneo: se trataba más bien de un *continuum* dialectal (Candela & Melià 2015), que la administración colonial contribuyó a homogeneizar al convertirlo paulatinamente en “lengua general” (Estenssoro 2015; Estenssoro & Itier 2015).¹² Es a esta última – que conocemos hoy como guaraní “jesuítico” o “misionero” – a la que tenemos acceso en las fuentes documentales que emanaban del clero regular (franciscanos y jesuitas, en particular) pero también de indígenas que pertenecían a cierta élite letrada. Se suele considerar que esta variedad desapareció con la expulsión de los miembros de la Compañía de Jesús en 1767, pero sabemos que el guaraní escrito se siguió usando hasta principios del siglo XIX e incluso durante la dictadura del doctor Francia (1813–1840).¹³ Sin embargo, con la Independencia, esta variedad de guaraní – variedad, repitámoslo, que la administración colonial había contribuido a forjar – parece haber perdido su estatus de lengua escrita, pues son muy escasos los textos que hallamos en el transcurso del siglo XIX. Es más, cuando el “guaraní” escrito aparece de nuevo en los diarios de guerra de la Triple Alianza (1864–1870), se trata de una variedad rotundamente distinta de la que se practicaba en las Misiones y mucho más cercana a la que se usa hoy en día y se conoce como “guaraní paraguayo” o *jopara* (Caballero Campos & Ferreira Segovia 2006). El guaraní de las fuentes de finales del siglo XIX se presenta así como una variedad muy marcada por su contacto con el español, y distinta a la vez de lo que hoy se designa como “guaraní étnico”, a saber, las variedades de los grupos de la familia guaraní que permanecieron relativamente aislados hasta el siglo XIX: mbyá, kaiwá (paĩtavyterã), ñandeva (avá-Guaraní), chiriguano y tapiete (Dietrich 2010; Cerno 2017).¹⁴ ¿Cómo explicar tantas diferencias entre ese “guaraní paraguayo” de finales del XIX y la lengua general de

¹²Estenssoro e Itier muestran que las “lenguas generales” tenían características que las distinguían de otras categorías sociolingüísticas como las lenguas vehiculares, *linguae francae* o *koinés*, pues comprendían varios registros y eran las lenguas de un grupo predominante política o demográficamente. Su difusión durante la era colonial tuvo como objetivo imponer el monolingüismo en espacios cuyo perfil lingüístico, étnico y sociológico era particularmente heterogéneo. Permitieron así el establecimiento de instituciones de gobierno comunes y fueron, de hecho, instrumentos clave de dominación colonial en las Américas.

¹³Nora Esperanza Bouvet (2009) citada por Boidin (2014b), encuentra “producciones en guaraní en declaraciones sumarias e informes de los pueblos de indios que no se traducen” (2009 pp. 99-100).

¹⁴Sin embargo, estos grupos mantienen también muchos contactos con hablantes del “guaraní paraguayo”, por lo que habría que estudiar detenidamente el alcance de esta fragmentación dialectal.

la que tenemos constancia en las fuentes históricas? Las fuentes que tenemos en este momento no nos permiten evaluar cuál pudo haber sido el impacto lingüístico de la dispersión de los habitantes de las Misiones tras la expulsión de los jesuitas. Sin embargo, sabemos que esa población era mucho más numerosa que la del resto del territorio y es poco probable que su habla no tuviera influencia en la de los habitantes que vivían fuera del ámbito misionero. Ahora, los textos misioneros y de la Independencia tampoco son una fuente de fiar en cuanto a las variedades que se hablaban de manera efectiva: los textos que circulaban eran escritos por el clero, por los indios alfabetizados o por la élite letrada y por ende es muy probable que disten de las producciones orales de la época, que podrían haber sido mucho más impregnadas del español de lo que sugieren los textos oficiales de las Misiones.¹⁵

En cambio, de lo que no tenemos constancia en ninguna fuente es que la población de la época fuera bilingüe: hasta finales del siglo XIX, la gran mayoría de la población hablaba guaraní (Melià 1992) y el español no era la lengua sino de un segmento minoritario de la población que gozaba sin embargo de mucho prestigio social, económico y político.¹⁶ La influencia de esta élite tuvo como resultado la expansión del castellano a través de las instituciones políticas educativas y los medios de comunicación, sin que los regímenes autoritarios que se sucedieron mostraran interés en elevar el estatus de la lengua indígena. Fue solamente durante la guerra de la Triple Alianza cuando el guaraní apareció como símbolo de cohesión e integridad nacional.¹⁷ Este movimiento se agudizó en los años 1920 – cuando la nación paraguaya empezó a definirse como una raza mestiza, unificada por “la lengua guaraní” –, hasta consolidarse, durante la dictadura del general Alfredo Stroessner (1954–1989), con un reconocimiento explícito dos idiomas nacionales, guaraní y español, en la Constitución de 1967 (Boidín 2014a). Mientras tanto, la escolarización más eficiente, los nuevos medios de transporte y el impacto de los medios de comunicación beneficiaron al castellano que siguió expandiéndose durante todo el siglo XX. En 1992, la Constitución dio un paso más con la afirmación de una nación bilingüe: por supuesto, bilingüe español/guaraní paraguayo, excluyendo de paso las lenguas indígenas (pertenecientes a la familia

¹⁵De hecho, sabemos que desde el inicio del periodo misionero los miembros del clero, como el Padre Cardiel, condenaban la “jerigonza” que consistía en mezclar guaraní y español: “El lenguaje o jerigonza que a los principios sabían no es otra cosa que un agregado de solecismos y de barbarismos de la lengua guaraní y castellano [...]” (Cardiel 1900: 392).

¹⁶Ver también Zajícová (2009: 27 *et seq.*).

¹⁷Sin embargo, ese estatus simbólico no repercutió en el ámbito educativo de la época.

guaraní o no) y obviando también, lo cual fue muy problemático, establecer una variedad estándar que se apoyara en el habla de la mayoría.¹⁸

Estas opciones políticas del final del siglo XX, hacen eco al giro multicultural que en los años 90 se dio en muchos países de América. No obstante, el guaraní no se percibía en absoluto como lengua indígena que había que defender ya que se veía como segundo pilar, junto con el español, de una nación concebida como mestiza. En este sentido, se *des-indianizó* (Boidin 2014a) el guaraní paraguayo — cosa que no se dio con los demás dialectos del *continuum* dialectal guaraní— y se impuso, en las escuelas y en las mentes, la idea de un guaraní paraguayo puro¹⁹ que, por las razones que hemos venido exponiendo, nunca existió *de facto*.

3 El problema “jopara”

Que la identidad nacional sea un constructo ideológico en el cual la determinación de la unidad lingüística desempeña un papel clave no es extraño, y en este sentido la experiencia paraguaya no es un caso aislado. Lo que sí llama la atención es la manera con la cual los mismos hablantes también oponen dos polos lingüísticos bien diferenciados, vehiculando así los ingredientes del rechazo — o, al menos, de la ambivalencia — ante lo propio, es decir la variedad “jopara”²⁰ que muchas veces lamentan usar (Hauck 2014; Stewart 2017).

¹⁸La Academia de la Lengua Guaraní fue creada en 2012 (con la Resolución n°80/2012), veinte años después de la promulgación de la Constitución, a raíz de que la Ley de lenguas (2010) permitiera la creación de la Secretaría Nacional de Políticas Lingüísticas. La primera gramática de la lengua guaraní editada por esta academia salió en 2017. Sin embargo, siguen faltando trabajos de campo que recolecten la eventual variación del guaraní a lo largo del país (ver *infra*).

¹⁹Con el adjetivo “puro”, aludimos a la idea de un guaraní libre de hispanismos. Se suele referir a ello con la palabra *guaraniete* (‘guaraní verdadero’). Sabemos que ninguna lengua es pura, pero la historia del guaraní paraguayo muestra cómo la variedad que se fue imponiendo emergió de la mano de la administración colonial — dejando de lado otros dialectos de la familia lingüística guaraní y de otras familias indígenas — lo cual implicó, de por sí y desde el inicio, cierto contacto más o menos intenso con la lengua española. Las circunstancias históricas, entre las cuales figura el aislamiento del país tras una guerra devastadora, permiten entender por qué el Paraguay necesitó del guaraní como base sobre la cual se construyera esta concepción subjetiva de la nación.

²⁰En guaraní, el término *jopara* [dʒopa'ra] ‘mezcla’, formado a partir del morfema de reciprocidad *jo-* y la raíz *-para* y que podemos traducir por ‘mezcla heterogénea’, remite a una mezcla de la cual podemos distinguir al menos dos de los constituyentes a simple vista. En cambio, el concepto de ‘mezcla homogénea’ se expresa mediante el término *jehé'a* [dʒehe'ʔa]. Muchas veces, el “jopara” o “guaraní jopara” se solapa con el concepto de “guaraní coloquial” (Zajícová 2009: 93).

3.1 *Jopara*: un glotónimo significativo

Es interesante notar al respecto que este calificativo, que en la época colonial solía aplicarse a toda clase de conceptos vinculados a la idea de mezcla heterogénea (*ao para* ‘vestido de colores’, *ava para* ‘hombre pintado’, *teko jopara* ‘varios modos de vivir’, etc.) no se atribuía a la lengua hasta que, a mediados del siglo XX, el padre Antonio Guasch (1948) empezó a usarlo para remitir a una mezcla de idiomas que debía evitar. Esta acepción “lingüística” del calificativo *jopara* apareció entonces precisamente cuando la idea de “bilinguismo” se fue imponiendo en el Paraguay (Penner 2014), un bilinguismo que vino acompañado de una concepción purista de cada una de las lenguas que lo componían. Fue así como la necesidad de promover la idea de un habla desprovista de influencia hispana tuvo como efecto desterrar duraderamente el guaraní espontáneo (*jopara*) de las esferas de prestigio²¹, en pos de un guaraní genuino que quedaba por definir, tanto más cuanto que el guaraní escrito de los registros administrativos, religiosos y jurídicos había desaparecido desde los principios del siglo XIX.²²

El éxito del término *jopara* (y no de *jehe’a* ‘mezcla homogénea’) para calificar las prácticas lingüísticas del pueblo es en sí significativo en la medida en que la palabra guaraní remite a una idea de mezcla de yuxtaposición, en la cual los elementos que se unen conservan su identidad (Boidin 2005: 326). Esta denominación arroja luz sobre el hecho de que los propios hablantes cultivan la idea de la existencia de dos lenguas discretas e ideales, lenguas que de hecho muy pocos afirman dominar como tales en sus propias prácticas. El estudio de Penner (2003; 2014, cap. 4: 71–91) es muy esclarecedor al respecto ya que muestra que entre unos treinta adjetivos glotonímicos utilizados por los hablantes para calificar el guaraní, solo seis denominaciones tienen una dimensión endocéntrica, en el sentido de que los usuarios las asocian con sus propias prácticas de lengua, y siempre con una evaluación negativa (guaraní “mezclado”, “*jopara*”, “incorrecto”, etc.). Los demás glotónimos reciben una definición que la autora califica de “exocéntrica”, como referencia a un guaraní siempre asociado con la alteridad, ya sea porque está vinculado con el pasado (guaraní “de los antepasados” o “de los abuelos”), ya sea porque se relaciona con el ámbito académico y formal (guaraní “de los profesores” o “del Ministerio de Educación”).

Al fin y al cabo, el discurso popular sobre las dos lenguas oficiales – a saber dos lenguas concebidas como ideales, puras y, sobre todo, discontinuas – contribuye a

²¹Según Stewart (2017), esta polarización del *continuum* guaraní-español, es el fruto de un “esencialismo estratégico” que ha consistido en eclipsar *el jopara* de las variedades promovida por el Ministerio de Educación paraguayo (MEC) pero también por el Ateneo de Lengua y Cultura Guaraní, la Academia e incluso algunos escritores que representan a la élite cultural.

²²Ver *supra*, §2.2.

alimentar el sentimiento de inseguridad lingüística, sobre todo en quienes hablan principalmente el guaraní (*jopara*).

3.2 Una percepción selectiva del *jopara*

Otro argumento a favor de la idea de que los propios hablantes vehiculan la representación de dos ideales lingüísticos discontinuos es el que nos proporcionan los escasos estudios que se han dedicado a la percepción del *jopara*. Así, comentando dos estudios que trataron de percibir lo que representaba el *jopara* para sus hablantes²³, Zajícová (2014:80) observa que mientras que las interferencias en la estructura no son clasificadas por los hablantes como mezcla – porque, según la autora, tal vez ni siquiera sean percibidas –, palabras funcionales castellanas que expresan relaciones sintácticas son identificadas como ajenas, e incluso más rápidamente que los hispanismos de otras clases, por lo que la autora infiere que algunos de estos últimos ya son admitidos por los hablantes como parte integrante del guaraní.

Lo que se hace patente con estos estudios es que no solamente la palabra *jopara* remite a “resultados lingüísticos” muy variados como bien lo observa Zajícová, sino que, sobre todo – y es adonde queremos llegar –, no toda “mezcla” se percibe como tal, pues con este tipo de estudios se hace manifiesto que hablantes y lingüistas no posicionan el cursor en el mismo lugar cuando se trata de percibir o conceptualizar el efecto de una lengua sobre otra.

Hemos mostrado que una ideología común entre los hablantes paraguayos es la de conceptualizar español y guaraní como dos lenguas puras. Este ideal no lo comparten los lingüistas ya que es generalmente admitido que la idea de “lengua pura” es un disparate desde un punto de vista lingüístico. Lo que sí en cambio constituye una de las ideologías más comunes entre nosotros los lingüistas es el presupuesto de que en el Paraguay se da una situación prototípica de “contacto de lenguas”, lo cual implica, a nivel societal, el encuentro de dos comunidades de lengua diferentes (español y guaraní) y, a nivel individual, la existencia de bilingües más o menos coordinados. Sin embargo, hemos visto que, por razones históricas, no se dan (siempre) estas dos condiciones.²⁴

²³República del Paraguay (2001) y Gyman (2003).

²⁴Obviamente, es más fácil imaginar un español libre de guaranismos dado que se habla en países donde no se habla guaraní. Además, el proceso de normalización de la lengua española remonta a varios siglos, lo cual ha contribuido a asentar en las mentes la idea de que existe algo que se llama “español” y que trasciende las fronteras, a pesar de la variación dialectal: obviamente, también se trata de una construcción socio-histórica como es el caso de cualquier “lengua” (supra)nacional.

4 La prueba de las prácticas

Hasta ahora hemos tratado de mostrar que la concepción de dos lenguas discretas y diferenciadas era más una cuestión de constructo ideológico – constructo respaldado por las instituciones políticas y el discurso popular –, que una realidad efectiva. Los lingüistas tampoco escapan de esta trampa, pues ciertas herramientas de análisis también suponen la existencia de lenguas concebidas como discretas. Ahora, para que esta trampa no invisibilice las gramáticas individuales y unitarias de los hablantes, haría falta tomar conciencia de ello y tratar de enfocar los estudios en los hablantes y sus prácticas.

4.1 De los ideales lingüísticos a las herramientas de estudio

El presupuesto según el cual el Paraguay es bilingüe – si no siempre a nivel individual, por lo menos a nivel nacional –, lleva a que hagamos uso de herramientas que contribuyen a alimentar esta ideología, ya que, si nuestro objetivo es estudiar el habla sincrónica de los hablantes paraguayos, tendríamos que prestar especial atención a que no estorben los siguientes sesgos:

- Sesgo ideológico: que consiste en clasificar un “resultado lingüístico” sincrónico e individual, o bien como “español”, o bien como “guaraní (paraguayo)” sin cuestionar el alcance del repertorio²⁵ del o de la hablante. Como hemos tratado de mostrar *supra*, lo que denominamos con estas etiquetas “ideológicas” es variable y fruto de negociaciones sociales y políticas independientes de la experiencia lingüística individual de cada uno.²⁶
- Sesgo diacrónico: que consiste en analizar un “resultado lingüístico” sincrónico a la luz de conceptos que implican una dimensión diacrónica. Por

²⁵Entendemos “repertorio” en la óptica de Blommaert & Backus (2011) según los cuales los sujetos se integran en una gran variedad de grupos, redes y comunidades, y en consecuencia aprenden sus recursos lingüísticos a través de una amplia variedad de trayectorias, tácticas y tecnologías, que van desde el aprendizaje formal de lenguas a “encuentros” completamente informales con las lenguas. Estos modos de aprendizaje diferentes llevan a distintos grados de conocimiento del lenguaje, desde un conocimiento estructural y pragmático muy elaborado hasta el “reconocimiento” elemental de las lenguas.

²⁶A modo de ejemplo, podríamos tomar el estudio de Pinta & Smith (2017), que ofrecen un análisis fonológico de las diferentes estrategias para adaptar los préstamos del español al idioma guaraní y proponen que el léxico de este último se estratifica sincrónicamente en una estructura de núcleo-periferia según el grado de adaptación de cada uno de los elementos. Sin embargo, el sistema fonológico estándar en el que se basan las comparaciones no tiene en cuenta las realizaciones específicas del castellano paraguayo.

ejemplo, oponer *code mixing* o préstamos integrados *vs code switching* supone, para los primeros, tomar en consideración una historicidad que no supone el segundo concepto. Podemos cuestionar la validez de esta clasificación a la luz de lo experimentado por el hablante.

- Sesgo perceptual: es muy frecuente que los fenómenos que llaman la atención de los lingüistas sean justamente aquellos que no corresponden a la idea que tenemos de la “lengua” normativa. Dicho de otra forma, los lingüistas tendemos a seleccionar como objetos de estudio aquellos fenómenos que nos sorprenden porque justamente no corresponden a la idea que tenemos del “español” o del “guaraní” y en general formulamos la hipótesis que lo sorprendente se debe a la influencia de la otra lengua. Tenemos que tener conciencia de que, haciendo esto, dejamos de lado todos aquellos fenómenos, – que también pueden deberse al manejo de repertorios plurilingües – que no llegan a ser percibidos, por parecer totalmente “normativos”. En este aspecto también hay que tener en mente que lo que sorprende al lingüista se debe a sus propios conocimientos, expectativas e ideologías, pero forma parte de la gramática individual del hablante, de la misma manera que los fenómenos que como lingüistas no percibimos.

A ello hay que añadir que, en el caso paraguayo, la ausencia de estudios de campo que den cuenta de la variación en las prácticas (guaraní y/o español) contribuye a alimentar la falacia de que existe un guaraní homogéneo. Como lo muestran Penner (2014) y Fernández Barrera (2015), la variedad de los perfiles de bilingüismo, en parte correlacionados con la ubicación geográfica y el estado socioeconómico, deja en claro que una descripción adecuada del guaraní y del español paraguayo depende de la identificación precisa de esos perfiles.

4.2 Enfocar al hablante y sus prácticas

No siempre es posible evitar los sesgos metodológicos que hemos identificado, a lo sumo podemos tomarlos en cuenta, y considerar que lo que se entiende por “contacto de lenguas” supone concebir entidades pre-existentes (las que entran en contacto) que lo actualizan (Nicolai 2017). Ahora, hemos querido mostrar que estas entidades pre-existentes no son homogéneas y somos nosotros los que participamos en su delimitación. Además, y como lo comentábamos arriba, lingüistas y hablantes no perciben lo mismo a la hora de describir el contacto. Así lo muestran los imprescindibles estudios de percepción que hemos mencionado *supra*: los hablantes reconocen por ejemplo la presencia del artículo de origen castellano *la*

en la frase *Upéinte ou la iména* ‘después vino su marido’ como manifestación de jopara (Zajícová 2009: 78) pero el calco de una frase como *Voy a ir a comprar para mi ropa* con el sentido de ‘lo que será mi ropa en el futuro’ es considerado como “castellano”, y no como una manifestación de mezcla. Sin embargo, este último calco será seleccionado como giro de interés por los lingüistas, simplemente porque no corresponde al español normativo. Pero, si observáramos cómo ese mismo hablante usa la preposición *para* en otros contextos, encontraríamos también empleos no salientes, es decir, no sorprendentes desde el punto de vista de la norma, y perfectamente compatibles – desde un punto de vista cognitivo-estructural – con la preposición del primer ejemplo, dentro de su repertorio.²⁷

Entonces, podemos formular la hipótesis de que los hablantes recrean gramáticas propias con los elementos a disposición, analizando y actualizando de forma permanente las formas semiológicas para crear y negociar su significación de forma dialógica, como en cualquier práctica de *languaging* (Maturana 1970).

En este sentido, es de gran auxilio la propuesta de Otheguy et al. (2015; 2018), quienes abordan el contacto desde el enfoque del *translanguaging*, que supone considerar que el hablante – sea monolingüe, bi- o pluri bilingüe, ya no es lo importante – posee solamente un único repertorio *indiferenciado* en su sincronía.²⁸ La adopción de tal enfoque implica entonces centrarse ya no en el devenir de los sistemas lingüísticos idealizados, sino en la forma con la que los hablantes crean y re-crean significación con los elementos que tienen a su disposición, sin que importe – por lo menos en una primera aproximación – el origen etimológico o el legado socio-político de dichos elementos.

De forma más general, en nuestro enfoque heurístico de las prácticas lingüísticas en Paraguay, esto supone dejar temporalmente de lado la cuestión de saber si los hablantes son monolingües o bilingües, pero también la cuestión de la asignación de las unidades resultantes de este contacto a uno u otro “código” o lengua institucional. Al contrario, tendríamos que considerar que gran parte de los paraguayos, nacidos en Asunción o en una comunidad rural en el interior del país, experimentan muy temprano comportamientos y acciones asociados con ambos idiomas (o más) desde sus primeras experiencias dialógicas, las cuales acaban conformando un solo repertorio; nuestro objetivo es pues tratar de entender cómo estos comportamientos lingüísticos, sin importar su origen y etiqueta lingüística,

²⁷Lo mismo podría decirse del uso de la preposición *por*, como lo muestran Blestel & Fontanier (2017).

²⁸Obviamente, aquellos hablantes que pueden adaptar su habla a un contexto más guaranihablante o más hispanohablante son aquellos que poseen un repertorio suficientemente amplio como para hacerlo. De la misma manera, no todos los hablantes son igualmente competentes para adaptar su habla a todos los registros.

tienen sentido en la experiencia dialógica y dan cuenta de la elaboración de actos de conceptualización inéditos en otros repertorios.

5 Conclusión

En este trabajo, hemos querido mostrar cómo se entretajan las distintas conceptualizaciones de las lenguas nacionales oficiales del Paraguay: español y guaraní. Hemos mostrado primero que el bilingüismo institucional es fruto de una construcción socio-política e incluso ideológica: por un lado, hubo que esperar el siglo XX para que se expandiera el español y por otro lado la variante de guaraní que se ha oficializado todavía está en proceso de descripción y normalización. Se trata pues de una situación en devenir, que responde a lógicas institucionales y políticas muchas veces (si no siempre) independientes de las del habla espontánea de la gente. Mostramos luego que el discurso popular también alimenta la visión de una nación mestiza y bilingüe: vimos que la propia palabra que designa el tipo de mezcla, *jopara*, remite en guaraní a un tipo de mezcla heterogénea, dejando en claro que los hablantes también cultivan un ideal de dos lenguas bien diferenciadas, que no habría que mezclar, lo cual confirma el estudio sobre los glotónimos al que hicimos referencia (Penner 2003; 2014, cap. 4: 71–91). Finalmente, mostramos que, si bien los lingüistas consideramos las “mezclas” de forma diferente, algunas de nuestras herramientas también implican y alimentan la concepción de dos lenguas discretas que entran en contacto, lo cual nos condujo a identificar tres sesgos metodológicos en los estudios: ideológico, diacrónico y perceptual. Finalmente, propusimos que una forma de sortear estos sesgos tal vez consista en centrar el estudio en el hablante, y la conformación de repertorios individuales e inéditos, en los que los sujetos van conformando nuevos sistemas gramaticales con los elementos que tienen a su disposición. Echar luz sobre estos mecanismos dinámicos y sus implicancias semióticas y sociales tal vez nos permita escapar de nuestros propios prejuicios.

Referencias

Blestel, Élodie & Rachel Fontanier. 2017. “Robó taxi de una parada y chocó por una columna”: Una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición *por* en Paraguay. En Azucena Palacios Alcaine (ed.), *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*, vol. 37 (Lengua y sociedad en el mundo hispánico), 185-204. Madrid; Frankfurt: IberoamericanaslashVervuert.

4 Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas

- Blommaert, Jan & Ad Backus. 2011. *Repertoires revisited: 'Knowing language' in superdiversity*. Vol. 67. 1-26.
- Boidin, Capucine. 2005. Jopara: Una vertiente sol y sombra del mestizaje. En Wolf Dietrich & Haralambos Symeonidis (eds.), *Guaraní y "Maweti-Tupí-Guaraní": Estudios históricos y descriptivos sobre una familia lingüística de América del Sur*, 303-331. Münster: LIT. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00257767> (10 abril, 2020).
- Boidin, Capucine. 2014a. Le double discours des politiques d'éducation interculturelle bilingue au Paraguay. *Problèmes d'Amérique latine*. ESKA 92(1). 73-90.
- Boidin, Capucine. 2014b. Textos de la modernidad política en guaraní (1810–1813). *Corpus: Archivos virtuales de la alteridad americana* 4(2). DOI: 10.4000/corpusarchivos.1322.
- Bouvet, Nora Esperanza. 2009. *Poder y escritura: El doctor Francia y la construcción del Estado paraguayo*. Buenos Aires: Eudeba.
- Boyer, Henri & Caroline Natali. 2006. L'éducation bilingue au Paraguay ou comment sortir de la diglossie. *ELA. Études de linguistique appliquée* 143(3). 333-353.
- Caballero Campos, Hérib & Cayetano Ferreira Segovia. 2006. El periodismo de guerra en el Paraguay (1864–1870). *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*. DOI: 10.4000/nuevomundo.1384.
- Candela, Guillaume & Bartomeu Melià. 2015. Lenguas y pueblos tupí-guaraníes en las fuentes de los siglos XVI y XVII. *Mélanges de la Casa de Velázquez* 45(1). 57-76. DOI: 10.4000/mcv.6129.
- Cardiel, José. 1900. *Declaración de la verdad: obra inédita del p. José Cardiel, religioso de la Compañía de Jesús*. Buenos Aires: Imprenta J. A. Alsina.
- Cerno, Leonardo. 2017. Aspects of dialectal diversification of Guaraní in Paraguay and Corrientes: Contact between two given languages in different settings. En Bruno Estigarríbia & Justin Pinta (eds.), *Guaraní linguistics in the 21st century* (Brill's Studies in the Indigenous Languages of the Americas 14), 348-378. Leiden/Boston: Brill.
- Couchonnal Cancio, Ana Inés. 2018. El guaraní como arquetipo de una identidad (paraguaya) posible. *Estudios Paraguayos* 36(4). 137-147.
- Dietrich, Wolf. 2010. O tronco tupi e as suas famílias de línguas: Classificação e esboço tipológico. En Volker Noll & Wolf Dietrich (eds.), *O português e o tupi no Brasil*, 9-25. São Paulo: Editora Contexto.
- Estenssoro, Juan Carlos. 2015. Las vías indígenas de la occidentalización. *Mélanges de la Casa de Velázquez* 45(1). 15-36. DOI: 10.4000/mcv.6097.
- Estenssoro, Juan Carlos & César Itier. 2015. Présentation. *Mélanges de la Casa de Velázquez* 45(1). 9-14.

- Fasoli-Wörmann, Daniela. 2002. *Sprachkontakt und Sprachkonflikt in Paraguay: Mythos und Realität der Bilinguissituation* (Studien zur Allgemeinen und Romanischen Sprachwissenschaft 8). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Fernández Barrera, Meritzell. 2015. *Paraguayan Guarani: Some considerations about language mixing and an acoustic study of urban and rural vowels*. Leiden: Leiden University. (Tesis de mtría.). <https://openaccess.leidenuniv.nl/handle/1887/35007> (1 mayo, 2020).
- Gómez Bote, José María. 2019. *La política indigenista en el Paraguay desde 1992 hasta nuestros días: Integración y desafíos de las comunidades nativas actuales*. Bergen. (Tesis de mtría.). <https://bora.uib.no/bora-xmlui/bitstream/handle/1956/20215/mastersthesisjosemaria.pdf?sequence=1&isAllowed=y> (1 septiembre, 2020).
- Guasch, Antonio. 1948. *El idioma guaraní*. Asunción: Imprenta Nacional.
- Gynan, Shaw Nicholas. 2003. *El bilingüismo paraguayo: Aspectos sociolingüísticos*. Asunción: Universidad Evangélica del Paraguay, Facultad de Lenguas Vivas.
- Hauck, Jan David. 2014. La construcción del lenguaje en Paraguay: Fonologías, ortografías e ideologías en un país multilingüe. *Boletín de filología* 49(2). 113-137. DOI: 10.4067/S0718-93032014000200006.
- Humbert, Philippe, Renata Coray & Alexandre Duchêne. 2018. *Compter les langues: Histoire, méthodes et politiques des recensements de population: Une revue de la littérature*. Fribourg: Institut de plurilinguisme.
- Makaran, Gaya. 2014. El mito del bilingüismo y la colonización lingüística en Paraguay. *De Raíz Diversa. Revista Especializada en Estudios Latinoamericanos* 1(2). 183-211.
- Maturana, Humberto R. 1970. *Biology of cognition*. Urbana, IL: University of Illinois.
- Melià, Bartomeu. 1992. *La Lengua guaraní del Paraguay: Historia, sociedad y literatura* (Colección Lenguas y Literaturas Indígenas 6). Madrid: Editorial MAPFRE.
- Nicolai, Robert. 2017. Meanderings around the notion of “contact” in reference to languages, their dynamics, and to “WE”. *Journal of Language Contact* 10(3). 519-548. DOI: 10.1163/19552629-01002011. (1 septiembre, 2018).
- Otheguy, Ricardo, Ofelia García & Wallis Reid. 2015. Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: A perspective from linguistics. *Applied Linguistics Review* 6(3). 281-307. DOI: 10.1515/applirev-2015-0014.
- Otheguy, Ricardo, Ofelia García & Wallis Reid. 2018. A translanguaging view of the linguistic system of bilinguals. *Applied Linguistics Review. De Gruyter Mouton* 10(4). 625-651. DOI: 10.1515/applirev-2018-0020.

4 Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas

- Penner, Hedy. 2003. La fetichización del guaraní: Usos y abusos de nombres para designar la lengua. *Rivista italiana di studi americanistici* 14/15. 281-303.
- Penner, Hedy. 2010. De la realidad sociolingüística en el Paraguay a la educación bilingüe castellano-guaraní: Reflexiones críticas. En José María Rodríguez (ed.), *Diversidad, interculturalidad y educación en Brasil y en Paraguay: Problemas experiencias y realidades*, 137-153. Asunción: Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica (CEADUC).
- Penner, Hedy. 2014. *Guaraní aquí, jopara allá: Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya*. Bern: Peter Lang.
- Pic-Gillard, Christine. 2004. *Incidencias sociolingüísticas del plan de educación bilingüe paraguayo 1994-1999: El plan de educación bilingüe en Paraguay*. Asunción: Servilibro.
- Pic-Gillard, Christine. 2008. La langue guarani, symbole instrumentalisé de la construction de la nation paraguayenne. *Les Cahiers ALHIM* 16. <http://journals.openedition.org/alhim/3007> (12 mayo, 2020).
- Pinta, Justin & Jennifer L. Smith. 2017. Spanish loans and evidence for stratification in the Guaraní lexicon. En Bruno Estigarribia & Justin Pinta (eds.), *Guaraní linguistics in the 21st century* (Brill's Studies in the Indigenous Languages of the Americas 14), 285-314. Leiden/Boston: Brill.
- República del Paraguay, Gobierno nacional/Tetã rekuái. 2001. *El guaraní mirado por sus hablantes: Investigación relativa a las percepciones sobre el guaraní*. Asunción, Paraguay: Ministerio de Educación y Cultura [MEC].
- República del Paraguay, Gobierno nacional/Tetã rekuái. 2016. *Atlas demográfico del Paraguay, 2012*. Fernando de la Mora, Paraguay: Dirección General de Estadística, Encuestas y Censos [DGEEC]. <https://www.dgeec.gov.py/Publicaciones/Biblioteca/atlas-demografico/Atlas%20Demografico%20del%20Paraguay,%202012.pdf> (1 diciembre, 2020).
- República del Paraguay, Congreso nacional. 1992. *Constitución de la República del Paraguay*. http://www.bacn.gov.py/CONSTITUCION_ORIGINAL_FIRMADA.pdf (1 diciembre, 2020).
- República del Paraguay, Congreso nacional. 2007. *Ley No 3231/2007 Que crea la dirección general de educación escolar indígena*. https://mec.gov.py/talento/cms/wp-content/uploads/2018/material-conv04-2018/6_ley_3231_por_la_cual_se_crea_la_DGEEI.pdf (1 diciembre, 2020).
- República del Paraguay, Congreso nacional. 2010. *Ley No 4251 De lenguas*. <http://www.bacn.gov.py/leyes-paraguayas/2895/ley-n-4251-de-lenguas> (1 diciembre, 2020).

- República del Paraguay, Gobierno nacional/Tetã rekuái. 2013. *Agenda Educativa 2013–2018*. Institucional. Ministerio de Educación y Ciencias [MEC]. <https://www.mec.gov.py/cms/?ref=294506-agenda-educativa-2013-2018> (6 mayo, 2020).
- República del Paraguay, Gobierno nacional/Tetã rekuái. 2018a. *25 de agosto, día del Idioma Guaraní*. Sitio institucional. Dirección General de Estadística, Encuestas y Censos [DGEEC]. <https://www.dgeec.gov.py/news/25-de-agosto-dia-del-Idioma-Guarani.php> (4 mayo, 2020).
- República del Paraguay, Gobierno nacional/Tetã rekuái. 2018b. *Plan de acción educativa 2018-2023*. Institucional. Ministerio de Educación y Ciencias [MEC]. <https://www.mec.gov.py/cms/?ref=294506-agenda-educativa-2013-2018> (6 mayo, 2020).
- Stewart, Andrew. 2017. Jopara and the Spanish-Guarani language continuum in Paraguay: Considerations in linguistics, education, and literature. En Bruno Estigarribia & Justin Pinta (eds.), *Guarani linguistics in the 21st century*, 379-416. Leiden/Boston: Brill. DOI: 10.1163/9788_013. (1 diciembre, 2020).
- Tauli-Corpuz, Victoria. 2015. *Situación de los pueblos indígenas en el Paraguay*. Informe de la Relatora Especial sobre los derechos de los pueblos indígenas. New York. <https://acnudh.org/load/2018/03/G1517987.pdf> (22 enero, 2018).
- Zajícová, Lenka. 2009. *El bilingüismo paraguayo: Usos y actitudes hacia el guaraní y el castellano* (Lengua y Sociedad En El Mundo Hispánico 22). Madrid/Frankfurt am Main: IberoamericanaslashVervuert.
- Zajícová, Lenka. 2014. El jopara: La cara descubierta del guaraní paraguayo. En Klaus Zimmermann (ed.), *Prácticas y políticas lingüísticas: Nuevas variedades, normas, actitudes y perspectivas*, 285-314. Madrid/Frankfurt am Main: Iberoamericana.
- Zimmermann, Klaus. 2002. La amenaza de la lengua guaraní, planificación lingüística y purismo en Paraguay. *Thule. Revista italiana di studi americanistici* 12/13. 175-205.
- Zuccolillo French, Gabriela. 2002. Lengua y nación: El rol de las élites morales en la oficialización del guaraní (Paraguay, 1992). *Suplemento antropológico* 37(2). 9-308.

4.4 Blestel É., « ¿Por qué el concepto de “repertorio” es tan útil en el análisis de las situaciones plurilingües? », *Blog del español en contacto, Universidad Autónoma de Madrid* (UAM), 2022, <<https://espanolcontacto.fe.uam.es/wordpress/index.php/2022/02/07/por-que-el-concepto-de-repertorio-es-tan-util-en-el-analisis-de-situaciones-plurilingues-nueva-entrada-de-blog-escrita-por-elodie-blestel/>>

Résumé en français

Suite à ses travaux dans des contextes multilingues en Inde dans les années 1960, le linguiste américain John Gumperz a proposé le concept de « répertoire verbal » pour désigner l'ensemble des formes linguistiques utilisées au sein d'une communauté au cours d'interactions socialement significatives. Pourquoi cette proposition conceptuelle a-t-elle suscité une telle attention de la part des chercheurs ? De nombreux spécialistes — principalement dans le domaine de la linguistique ethnographique et de la sociolinguistique du multilinguisme — l'ont utilisée en raison du fait qu'elle souligne que chaque locuteur possède son propre répertoire, constitué au cours de sa vie et dans lequel il puise des éléments utiles ou pertinents en fonction des différentes situations de communication qu'il rencontre. Le répertoire est donc un outil très utile pour étudier les situations de multilinguisme ou de « contact de langues », ne serait-ce que pour nous rappeler qu'avant les langues, il y a surtout des locuteurs, avec des trajectoires et des compétences qui leur sont propres dans des écologies linguistiques spécifiques. Cette idée est le sujet de notre entrée de blog.

¿Por qué el concepto de “repertorio” es tan útil en el análisis de situaciones plurilingües?

Élodie Blestel



El “repertorio lingüístico”, ¿qué es?

A raíz de sus trabajos en contextos multilingües en la India en los años sesenta, el lingüista norteamericano John Gumperz propuso el concepto de “repertorio lingüístico” (ingl. “verbal repertoire”) para designar la totalidad de las formas lingüísticas empleadas dentro de una comunidad en el curso de una interacción socialmente significativa.

¿Por qué ha llamado tanto la atención de los estudiosos esta propuesta conceptual? Muchos estudiosos –principalmente en el campo de la lingüística etnográfica y de la sociolingüística del multilingüismo– la han sido utilizado porque hace hincapié en que cada hablante tiene un *repertorio propio*, que viene *construyendo* a lo largo de su vida y del que va *extrayendo elementos útiles o relevantes* según las distintas situaciones comunicativas a las que se enfrenta.

“mexicano ayankado” al Slomo de Chanel en Eurovisión», nueva entrada de blog escrita por Marta García Caba

- II Congreso Internacional ALFALito “Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto”

- «¿En qué lengua enseñar?: Debates en la prensa del siglo XIX», nueva entrada de blog escrita por María José García Folgado

- Ya disponible el monográfico «Marcadores discursivos en variedades de español en contacto con otras lenguas»



Español en contacto

Follow

Proyecto de investigación sobre el español en contacto con otras lenguas

Español en contacto Retweeted



Nadezdha Torres 18 Feb

Del 2-5 de mayo estaremos celebrando es interesante encuentro sobre Lenguas en contacto en el Instituto de Investigaciones Filológicas, UNAM, CDMX.

Pronto tendremos el programa



18



34

Twitter



Español en contacto

12 Ene

Últimos días para mandar tu resumen:

Las interpretaciones acerca de lo que recubren estos repertorios o recursos lingüísticos han sido muy distintas según los autores que han retomado este concepto. Algunos entienden el concepto de "repertorio" como un conjunto de lenguas distintas que el hablante ha adquirido bajo varias modalidades de aprendizaje y para las cuales posee distintos niveles de competencia, para otros es el manejo de distintas variedades (diatópicas, diafásicas, diastráticas o diacrónicas) en el seno de una misma lengua. Pero a fin de cuentas, lo que sí podemos afirmar es que cuanto más extenso sea el repertorio de un individuo, más capaz será de adaptarse a una multiplicidad de situaciones comunicativas diferentes, en una o más lenguas. La contrapartida es que todo repertorio es *individual, dinámico, cambiante* y necesariamente *incompleto y fragmentado*. Porque, claro, por muy "hablante nativo" o "hablante ideal" que sea uno, ¡nunca puede llegar a manejar todo lo que potencialmente recubre una "lengua"! Nadie conoce –ni llega a emplear–, todos los recursos fónicos, morfológicos, sintácticos, lexicales, ni tampoco todos los registros o las variedades de una misma "lengua". Esto lo explican muy bien [Anna Babel](#) y [Devin Grammon](#) en este mismo blog.

El repertorio constituye pues una herramienta muy útil a la hora de estudiar situaciones plurilingües o de "contacto de lenguas", aunque sea para recordar que antes de haber lenguas, hay sobre todo hablantes, con trayectorias y competencias propias y únicas en ecologías lingüísticas específicas. Sobre esta idea versa nuestra entrada.

El "contacto de lenguas": una denominación trampa

Antes de seguir con lo que puede aportar esta noción de "repertorio", detengámonos primero en lo que constituye el tema de interés de quienes escribimos en este blog o lo consultamos: el "contacto de lenguas". En vista de lo que acabamos de exponer arriba –y de lo que las demás entradas de este blog vienen explicando también, en particular las de [Sara Gómez Seibane](#) y [Azucena Palacios](#)–, las situaciones de contacto de lenguas no pueden ser sino extremadamente diversas, complejas y dinámicas, en fin, tan complejas como las trayectorias y competencias –es decir, como los repertorios–, de los hablantes que las van conformando.

Español en contacto

@espanolcontacto

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

🗨️ 1 📄 2 Twitter

Español en contacto 2 Ene

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

🗨️ 7 📄 7 Twitter

Entonces, ¿de qué hablamos cuando calificamos una situación dada de “contacto de lenguas”? Hay dos posibilidades. La primera es la de concebir esta situación como la de un contacto *social* entre dos comunidades lingüísticas autónomas e independientes, como si fueran dos comunidades aisladas y desprovistas de todo contacto previo que se encuentran por primera vez. Esto no es lo más común, pero incluso si llegan a darse estos casos, el contacto se dará entre individuos que en todo caso manejan cierto dialecto, cierto repertorio dentro de sus lenguas respectivas. No se tratará de un contacto de “lenguas” propiamente dicho.

La segunda posibilidad es la de concebir esta situación como la de un contacto *intraindividual* que se da en la mente de quienes poseen en su repertorio elementos de procedencias distintas, a saber de lenguas diferentes. En este caso, tampoco se trata de un contacto de “lenguas” *stricto sensu*, ya que aquí se da un contacto entre cierta cantidad de elementos de cuantos idiomas tenga el hablante en mente pero siempre atendiendo a su grado de competencia en cada uno de los idiomas. También estamos ante un contacto entre dos o más entidades parciales.

Evidentemente, la mayoría de las situaciones de contacto que solemos estudiar combinan estos dos tipos de contacto a la vez. Pero lo cierto es que, cualquiera que sea el tipo de contacto considerado, éste no se dará entre dos sistemas lingüísticos fijos, estables y previamente caracterizables como los que encontraríamos en un manual de gramática. Al contrario, *este contacto se dará siempre entre repertorios individuales, parciales, incompletos que reflejan la vida y el entorno de unos hablantes específicos.*

Por eso, la denominación “contacto de lenguas” es algo problemática porque oculta el carácter dinámico, situado, parcial y complejo de las situaciones que queremos estudiar. ¿Qué hacemos entonces? ¿Eliminamos la palabra “lengua” de nuestro repertorio? ¿La lengua española ya no existe, por ejemplo?

@espanolcontacto
📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito “Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto”

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

💬 1 📄 2 Twitter

🇪🇸 **Español en contacto** 2 Ene 🐦

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito “Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto”

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023 📧

💬 7 📄 7 Twitter

Lenguas, dialectos y prácticas

Claro que sí, la lengua española existe pero hay que tener en mente que es un *constructo social*. No le podemos dar el mismo estatus heurístico que a las prácticas lingüísticas socialmente situadas de los hablantes; porque si existe algo que se llama "lengua española", no se trata de ninguna manera una entidad concreta, homogénea, compartida de la misma forma y con la misma competencia por todos los hablantes sin importar los contextos. Lo que existe, en cambio, es un mar de lo que podríamos llamar "dialectos" o "variedades", es decir conjuntos de rasgos lingüísticos compartidos por distintos grupos dados. Esos rasgos difieren según el lugar, el momento, la situación, el registro, los actores de la interacción, los conocimientos previos de cada uno... Y de hecho, este carácter situado es lo que conduce algunos autores a hablar de "prácticas de lenguaje" para designar estos usos concretos del lenguaje como práctica social en tanto que siempre están contextualizados y ubicados física, institucional e históricamente.

Ahora bien, entre los distintos dialectos que existen, algunos gozan de mayor prestigio e incluso llegan a ser impuestos o reconocidos como norma, o como "la lengua española", entendida como "estándar". Sin embargo, otros dialectos son rechazados y tachados de español "erróneo", "impuro", "mezclado", "coloquial", etc. Pero estos mecanismos de jerarquización entre distintos tipos de variedades responden a lógicas sociales, políticas, económicas, ideológicas, simbólicas *que no tienen nada que ver con la naturaleza intrínseca de algún que otro rasgo lingüístico*. La valoración o, en este caso, la descalificación de algunas formas o construcciones lingüísticas solo pueden ser explicadas a la luz de las relaciones de poder que mantienen los grupos sociales entre ellos. Pensemos por ejemplo en el empleo de *por* en Paraguay como en el enunciado "Se estrelló *por* el árbol", por ejemplo. La norma exigiría las preposiciones "en" o "contra" en este contexto, porque corresponde al uso de los grupos de mayor prestigio social. No obstante, el uso de esta preposición es perfectamente lógico y explicable gracias a los repertorios de los hablantes paraguayos que son a menudo parcial o completamente bilingües (español-guaraní). Al fin y al cabo, la pureza, el carácter más etimológico, el carácter estructurado o incluso la "belleza" de algunas formas o estructuras son pretextos que ocultan y naturalizan relaciones de dominación y jerarquización entre los distintos grupos sociales que las utilizan.

Español en contacto

@espanolcontacto

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

🗨️ 1 📄 2 Twitter

Español en contacto 2 Ene

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023 📷

🗨️ 1 📄 7 Twitter

Load More

Dicho eso, volvamos a la denominación “contacto de lenguas”. Si tenemos en mente esta complejidad, es decir, que lo que está en contacto no son sino unas prácticas lingüísticas parciales y situadas de ciertos hablantes que gozan de mayor o menor prestigio con respecto a la(s) “lengua(s)” que se utilizan en su comunidad, la noción de “repertorio” puede resultar de gran utilidad.

De la utilidad del concepto de “repertorio” lingüístico

Si concebimos el repertorio del hablante como un conjunto evolutivo de recursos lingüísticos resultantes de su trayectoria de vida, de sus experiencias, de sus interacciones con otras personas, nos dotamos de una herramienta útil para comprender más y mejor las dinámicas específicas de las situaciones plurilingües. ¿Por qué? Porque nos permite nombrar y evitar las confusiones entre dos objetos de análisis bien distintos.

Por una parte, un primer objeto se relaciona *con lógicas externas* al material lingüístico (estatus de la lengua, ideologías, relaciones de poder heredadas de construcciones nacionales o coloniales, etc.). A este primer objeto le seguiremos llamando “lengua”, o “lengua denominada” como lo proponen Otheguy, García y Reid (2015). Esta realidad lingüística –es decir, el hecho de que los hablantes tengamos la creencia de que existe algo como “español”, “quechua” o “vasco” con estatus diferentes según las épocas, las comunidades, los lugares–, tiene un verdadero impacto sobre cómo hablamos, las elecciones que hacemos en cuanto a educación para nuestros hijos, en cómo valoramos el habla de los demás, etc.

Por otra parte, existen las prácticas lingüísticas de los hablantes en una situación dada, prácticas que se originan dentro de *repertorios propios e individuales* resultado de unas interacciones socialmente, institucionalmente e históricamente dadas. A esto llamamos “repertorios”. Estos repertorios ponen al hablante en el foco de atención centrándonos en sus prácticas efectivas. No en un ideal político de lengua, sino un conjunto de formas y rasgos lingüísticos muy concretos, observables y hasta mensurables.

@espanolcontacto

🚩 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito “Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto”

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

🗨️ 1 📄 2 📍 Twitter

🇪🇸 **Español en contacto** 2 Ene 🐦

🚩 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito “Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto”

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023 📷

🗨️ 7 📄 7 📍 Twitter

Load More

Vemos así como “lenguas” y “repertorios” son dos objetos de estudio diferentes, los dos imprescindibles para estudiar las situaciones plurilingües, cualquiera que sea la naturaleza del “contacto” involucrado. Sin embargo, a la hora de estudiar y deducir de mis observaciones que tal o cual cambio es inducido por contacto, tengo que asegurarme de que mi concepción de “lenguas” –es decir aquellas entidades discretas y diferenciadas que no son más que constructos ideológicos respaldados por las instituciones políticas y el discurso popular–, no se solapan con los repertorios de los hablantes que me propongo estudiar.

Es una condición *sine qua non* para que esta confusión no invisibilice las gramáticas individuales y unitarias de los hablantes. Solamente así podemos estudiar cómo los hablantes recrean gramáticas propias con los elementos de “lenguas en contacto” a su disposición, cómo los hablantes analizan y actualizan de forma permanente las formas semiológicas para crear y negociar su significado de forma dialógica, como en cualquier práctica de *languaging*. En este sentido, son de gran auxilio las propuestas de Jørgensen *et al.* (2011) y de Otheguy, García y Reid (2015), quienes abordan el contacto desde el enfoque del *poly-* y del *translanguaging*, que suponen considerar que el hablante –sea monolingüe, bi- o plurilingüe, ya no es lo importante– posee solamente un único repertorio *Indiferenciado* en su sincronía. Te recomendamos este video muy didáctico de Mike Mena donde presenta la propuesta de Otheguy, García y Reid (2015).



español en contacto 12 Ene

Últimos días para mandar tu resumen:

Español en contacto

@españolcontacto

AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

29-31 de marzo de 2023

Twitter

español en contacto 2 Ene

AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

29-31 de marzo de 2023

Twitter

Load More

La adopción de la noción de "repertorio" permite entonces centrarnos ya no en el devenir de los sistemas lingüísticos idealizados y estables que hemos heredado de las naciones, sino en la forma como los hablantes crean y re-crean significación con los elementos que tienen a su disposición, sin que importe –por lo menos en una primera aproximación– el origen etimológico o el legado socio-político de dichos elementos.

Bibliografía básica:

Blommaert, J. & Backus, A. (2013). Superdiverse Repertoires and the Individual. En I. de Saint-Georges y J.-J. Weber (eds): *Multilingualism and Multimodality. Current challenges for educational studies*. Sense Publishers, 11–32.

Gumperz, J. (1964). Linguistic and social interaction in two communities. *American Anthropologist*, 66(6), 137–154.

Jørgensen, J. N., M. S. Karrebæk, L. M. Madsen & Møller, J. S. (2011). Polylinguaging in super-diversity. *Diversities* 13. 24–37.

Otheguy, R., García, O. & Reid, W. (2015). Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: A perspective from linguistics. *Applied Linguistics Review*, 6(3), 281-307.

Cómo citar esta entrada:

Blestel, Élodie (2022): "¿Por qué el concepto de 'repertorio' es tan útil en el análisis de situaciones plurilingües?", *Blog del grupo Español en Contacto*. Recuperado de:
<https://espanolcontacto.fe.uam.es/wordpress/index.php/2022/02/07/por-que-el-concepto-de-repertorio-es-tan-util-en-el-analisis-de-situaciones-plurilingues-nueva-entrada-de-blog-escrita-par-elodie-blestel/>

resumen:

Español en contacto

@espanolcontacto

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023

🗨️ 1 📄 2 Twitter

Español en contacto 2 Ene

📅 AMPLIACIÓN de plazo de envío de resúmenes hasta el 15 de enero

🌐 II Congreso Internacional ALFALito "Dinámicas lingüísticas de las situaciones de contacto"

📍 Instituto de Investigaciones Filológicas, @UNAM_MX, modalidad presencial

📅 29-31 de marzo de 2023 📄

🗨️ 7 📄 7 Twitter

Load More

4.5 Blestel É., « Discriminating an Accent, Enacting a Race (and Vice Versa) : Perception and Representation of Phonic Variability on the Caribbean Coast of Colombia » *Signs and Society*, University of Chicago Press, 2022, 10 (3), p. 334-361.

Résumé en français

Cette étude porte sur Santa Marta, ville de la côte septentrionale de la Colombie dont la population est essentiellement issue d'un métissage entre indigènes, descendants d'esclaves africains et Espagnols. L'examen des discours métapragmatiques avec lesquels les habitants *samaríos* (i.e de Santa Marta) glosent ce qu'ils considèrent comme l'accent (« acento » ou « cantadito ») d'autrui met au jour un système de valeurs dont nous avançons qu'il repose en partie sur l'intériorisation de hiérarchisations raciales héritées de l'époque coloniale. En effet, en croisant diverses indications données par les Samaríos interrogés sur (le parler d') autrui, à savoir, i) des indications métalinguistiques et plus particulièrement (supra)segmentales formulées spontanément, ii) des indications psychosociales (paresse, agressivité, éducation, politesse...), iii) des indications relatives à l'identité (« les Indiens », « les Noirs »...) et/ou au lieu de vie (Carthagène, Bogota...), d'une part, et les postures (adhésion, altérisation, appropriation, rejet, etc.) adoptées par ces mêmes *Samaríos* vis-à-vis des trois points précédents, d'autre part, nous montrons que les axes de différenciation (Irvine et Gal 2000 ; Gal et Irvine 2019) établis et les jugements qui y sont associés rejoignent, parfois de manière très explicite, des constructions racialisantes qui traversent plus largement l'ensemble de la société colombienne.

Discriminating an Accent, Enacting a Race (and Vice Versa): Perception and Representation of Phonic Variability on the Caribbean Coast of Colombia

Élodie Blestel, *Université Sorbonne Nouvelle, France*

ABSTRACT

We examine the metalinguistic, psychosocial, and identity-related indexical indications of (speaking about) the other, as provided by 36 Santa Marta inhabitants (Blestel 2022). Santa Marta is a city on Colombia's septentrional coast, populated primarily by individuals of multiracial heritage, descended from Indigenous peoples, African slaves, and Spaniards. We show that the established main *axis of differentiation* (Gal and Irvine 2019) and associated judgments are adjacent, sometimes very explicitly, to racializing ideologies that more broadly traverse Colombian society as a whole. We maintain that these metapragmatic discourses, far from being anecdotal, indicate *semiotic discrimination* processes at work in sustaining or even renewing a system of values passed down from the colonial era.

[Accent discrimination] is so commonly accepted, so widely perceived as appropriate, that it must be seen as the last back door to discrimination. And the door stands wide open.

—Rosina Lippi-Green (2012, 74)

Contact Élodie Blestel at Université Sorbonne Nouvelle, Maison de la Recherche, EA 7345 CLESTHIA, 4 rue des Irlandais, 75005 Paris, France (elodie.blestel@sorbonne-nouvelle.fr).

Signs and Society, volume 10, number 3, fall 2022.

© 2022 Semiosis Research Center at Hankuk University of Foreign Studies. All rights reserved. Published by The University of Chicago Press for the Semiosis Research Center, Hankuk University of Foreign Studies. <https://doi.org/10.1086/721739>

334

Conducting an investigation on the subject of such a “loose” category of people as that defined by an accent would be surprising,¹ given the degree to which, for lack of “ontological autonomy” (Candea 2021, 19), the definition of this study subject relies primarily on how *others* perceive specific distinguishing pronunciation traits.² Yet we believe the importance given to audience perceptions in defining the accent deserves focused attention for at least two reasons. The first is that what’s true for the “accent” has to do more broadly with a generalized mechanism in speech, considering that all acts of speaking are none other than, first and foremost, and from a phenomenological point of view, the “controlled production of an acoustic disturbance” that has meaning only if it is “recognizable and interpretable . . . by the subjects involved” (Bottineau 2012, 74). To use the words of C. S. Peirce, “A sign does not function as a sign unless it be understood as a sign” (Peirce MS 599, 32, quoted in Parmentier 1994, 4).³ This lability in interpretation then encourages us to focus the analysis on the allocutor, who is the subject both perceiving and therefore also interpreting the locution. The second reason we believe the “accent” category is relevant comes from the “privileged denomination of linguistic otherness” (Larrivée 2009, 84). This “otherness” isn’t granted: the differential perceptions are a result of discrimination processes in a given field (phonic and/or social) that must be acknowledged so long as they are informed socially and ideologically. By the expression *discrimination processes*, we are referring both to the act of separating or distinguishing two or more beings or things based on certain distinctive criteria or characteristics as well as to distinguishing a person or a group based on this (or these) perceived difference(s) and treating them differently (sometimes poorly). In this sense, we assimilate this cognitive operation with what Maturana means by the concept of “distinction” from an enactive perspective, that is, a building-block cognitive operation that makes up one’s “reality”:

The fundamental operation that an observer can perform is an operation of distinction, the specification of an entity by operationally cleaving it from a background. Furthermore, that which results from an operation of distinction and can thus be distinguished, is a thing with the properties that the operation of distinction specifies, and which exists in the space

1. For Lippi-Green, “accent is a loose reference to a specific ‘way of speaking.’” She does add, however, that there are two widely recognized elements to what serves to distinguish one variety of a language from another in the minds of speakers, specifically prosodic and segmental features (2012, 44–45).

2. See, e.g., Agha (2003, 232); Derwing and Munro (2009, 478); Lippi-Green (2012, 45); Candea (2021, 19).

3. Referring to Peirce, Parmentier borrows his annotation system from Fisch (1986, xi): here, “MS” refers to the manuscripts cataloged in Robin (1967).

that these properties establish. Reality, therefore, is the domain of things, and, in this sense, that which can be distinguished is real. Thus stated, there is no question about what reality is: it is a domain specified by the operations of the observer. (Maturana 1978, 55)

It seems to us that this fundamental operation of oriented distinction is what contributes to constructing the contrastive schemas—or axes of differentiation (Gal and Irvine 2019; Gal 2021)—which consist in drawing oppositions between two or more indexicalities. Thus, for these authors, any sign conceived as first maintaining a relationship of contiguity, copresence, or causality with its referent can end up being considered as iconic, that is, a sign maintaining with its referent a relation of resemblance. This is what the authors call the process of *rhematization*: “By *rhematization*, contrasting qualities perceived in the signs are taken to be like, to resemble qualitative contrasts in what the signs are taken to index—person-types, actions, objects” (Gal 2021, 137).

As we will see, Santa Marta is a city on the northern coast of Colombia populated mainly by individuals of multiracial ancestry, descendants of Indigenous peoples, African slaves, and Spaniards, and is representative of the Colombian coastal settlement type (as opposed to the Andean region, which is perceived as richer and more ethnically White). The (supra)segmental, psychosocial, and identity-related indexical indications about (speaking about) the other, as provided by the Samarios (i.e., Santa Marta inhabitants) questioned, were crossed against the postures they adopted with regards to the three preceding types of indications. On the basis of this examination, we show that this established axis of differentiation (coast versus Andes) and associated judgments are adjacent, sometimes very explicitly, to racializing ideologies that more broadly traverse Colombian society as a whole. Indeed, the same axis distinguishes educated people from those who are not, people from cold climates from those from hot climates, people who talk softly from those who talk loudly, people who are gay, partygoers, and outspoken from those who are serious, calm, but also a little sneaky, and so on. This same pattern operates at the national level (Andean region versus coastal region) and also at the regional level, with the inhabitants of Santa Marta generally perceiving themselves as more calm, serious, and measured than the inhabitants of the southwestern Caribbean coast (the city of Cartagena, for instance). Thus, by systematically recording these indications among the people questioned, we show that they are part of the same coherent and recursive pattern: certain linguistic forms are systematically associated with certain geographical areas, identities, skin colors, climates, characters, and so on. In this

sense, we understand the term *psychosocial* as covering what Agha calls “characterological labels,” that is, “characterological labels and discourses that identify speakers in terms of the mental, aesthetic and class attributes” (2003, 233).

By examining the metapragmatic discourses used by the perceiving and interpreting inhabitants of Santa Marta to explain what they consider to be the accent (*acento* or *cantadito*) of the other, we therefore intend to bring to light those processes of essentializing or naturalizing the association between certain linguistic forms and certain identity or “psychosocial” attributes that replicates at different scales via the same oppositional scheme under the fractal recursivity principle (Gal and Irvine 2019; Gal 2021). Insofar as these metapragmatic discourses are symptomatic of the perceptive and social discrimination of some semiotic practices—those relating to the “accent” in this case, but also to other practices—we maintain that this is an instance of a social process that participates in sustaining or even renewing a system of values passed down from the colonial era, so that this study could contribute to the “raciolinguistic” perspective that Rosa and Flores (2017) willingly named, and that “analyzes the ongoing rearticulation of colonial distinctions between populations and modes of communication that come to be positioned as more or less normatively European” (Rosa 2019, 5).⁴

Santa Marta, between Contrasts and Multiracial Caribbean Heritage

In order to understand properly the schema of contrast that, in our view, structures the metapragmatic discourses of the Samarios whom we interviewed, it is necessary to situate the settlement of Santa Marta in its sociohistorical and economic context. Indeed, the social construct that is race plays a major role in the socioeconomic and political organization of the colonial period. This organization still has consequences today, and also persists—this is what we want to show—in the metapragmatic discourses that contribute to nourishing those ongoing disparities.

The mixed-race capital of the department of Magdalena, Santa Marta (population 499,192, according to the 2018 census) is located between the Sierra Nevada mountain range and the Caribbean Sea and is the third-largest urban city of Colombia’s Caribbean region, after Barranquilla and Cartagena (see fig. 1).

The city is representative of Colombia’s Caribbean coast. First inhabited by Native populations—the city was founded on land inhabited by native Taironas, in the Chibchan family,⁵ even though Wayuu and Chimila incursions also occurred frequently in the city (Viloria de la Hoz 2015)—labor imported from

4. Indeed, the title of this article is an intertextual reference to Rosa (2019).

5. The Wiwa, Arhuaco, Kankuamo, and Kogui communities are the current descendants. Most of them live in the highlands of the Sierra Nevada, but many work or study in Santa Marta.



Figure 1. Political map of Colombia (adapted from IGAC 1999)

Africa was gradually and continuously introduced on such a large scale that slavery in Santa Marta came to surpass that of the slave port of Cartagena on several occasions throughout the eighteenth and nineteenth centuries (Bénéï 2011, 116). The migrant waves of the nineteenth and twentieth centuries continued to build this multifaceted landscape: the rise of banana farming in the late nineteenth

century attracted newcomers from Bogotá, Valledupar, and the departments of Bolívar, Antioquia, and La Guajira (Viloria de la Hoz 2008). The same era saw the arrival of Jews, Syro-Lebanese, and Arabs (Igirio Gamero 2008, 303), on the Caribbean coast—mainly in Barranquilla but also, to a lesser extent, in Cartagena and Santa Marta (see also Viloria de la Hoz 2003). In modern times, the most recent national census, in 2018, indicates that the majority of immigrants come from Venezuela,⁶ that 8.42 percent of the Magdalena population describes itself as “Raizal, Palenquero, black, mulatto, Afro-Colombian, or of African heritage,” and 1.66 percent as “indigenous” (DANE 2018).⁷

It is important to note here that this characteristic settlement of the Caribbean coast contrasts profoundly with what happened in the inland part of the country, especially in what is commonly called the “Andean region” (see fig. 2).

Indeed, Colombia presents deep regional sociopolitical and economic contrasts that historiography partially attributes to the long-term consequences of the way society was organized at the end of the colonial era. The thinking is that the regions, like the Caribbean coast, that were home to the most exclusive historical institutions (slavery, *encomienda*, *mita*, limited access to land and education) still have the country’s highest rates of poverty even today.⁸ As a result, even though the Spanish conquistadors settled first on the Caribbean coast, namely, in the port cities of Santa Marta and Cartagena de Indias, they were quickly driven inland by English pirate attacks; hostile natives in the backcountry; and farming, climate, and health conditions. They moved into Andean territory, where the climate was more favorable and the land more fertile (Wade 1993, 55). The Andean highlands were densely populated by numerous groups, with a political organization that facilitated the exploitation of Indigenous labor. On the other hand, the coastal lowlands were less heavily populated and were not as politically organized, which resulted in higher resistance to domination (Harris 1974). This is why, in the lowlands, as well as in regions where gold mines created a demand for workers,⁹ African slaves were forced to do this hard work (Wade 1993, 54–55).¹⁰ However, it must be pointed out that these initial

6. Officially, 23,559 people arrived in Santa Marta and 41,636 in the Magdalena department between 2013 and 2018 (DANE 2018). However, we have no data enumerating the internal migration movements within the country.

7. These figures are approximate. However, to put ethnic classifications in Colombian censuses into perspective and to show the way they participate in creating, legitimizing, and contemporizing representations of identity within the population, we point readers to Estupiñán (2021).

8. Jaramillo Uribe (1989); García Jimeno (2005); Bonet and Meisel Roca (2007); Cepeda Emiliani and Meisel Roca (2014).

9. The natives were reputed to be less productive in the gold mines.

10. On the Caribbean coast, the port of Cartagena de Indias was the colony’s main slave-trading port.



Figure 2. Natural regions of Colombia [adapted from IGAC 2012]

regional contrasts, which we can see were already structured relative to race, must be considered not alone but in addition to the subsequent racial mixing, which did not play out in the same manner in the various regions (Wade 1993, 2020). For example, while the presence of gold mines in the Andean Antioquia region had resulted in the recruitment of slaves in comparable or even higher numbers than those of the Caribbean coast, racial mixing in this region took on such a dimension that the descendants of these slaves are no longer as “visible” in today’s racial landscape: “Thus, for example, the large numbers of black slaves in

Antioquia mixed to such an extent that the region's black heritage is today obvious only in certain lowland mining districts. The slave component of the Caribbean coastal region, proportionally less of the total than in Antioquia, has engendered a much more apparent contemporary black presence, although it is most obvious in a quite narrow belt along the littoral itself and along the Magdalena River" (Wade 1993, 56).

These are the historic and structural differences that explain how a certain "regionalization of race" arose (Wade 2020) in the country, insofar as Colombians now identify the Andean inlands with White mestizos (often called Cachacos¹¹), or even with unmixed Whites, in the case of the Paisa region,¹² where ethnic identity has even become a "myth of racial purity and lack of black and Indian heritage" (Wade 1993, 66), despite the aforementioned historical data. The inland part of the country is often opposed to the coastal areas.¹³ Located on the Pacific coast, the department of Chocó is clearly identified as a "black" region (Friedemann 1974; Restrepo 2011, 2013). The Caribbean coast also has pockets of "black" populations (Palenque de San Basilio is undoubtedly the most well-known), giving its cities and their social structures more contrast, with the (darkest) Blacks most often living at the bottom of the social ladder (Cunin 2000, 2004; Wade 2020). Finally, the least densely populated departments in the Amazon region (in light and dark green on fig. 2) must also be considered. Today they are perceived as being primarily Indigenous, as confirmed by the number of inhabitants who identified as such in the most recent census.¹⁴

Prompting the Metapragmatic Discourses of the Samaritans

In this national landscape marked by regional disparities and a certain "Andean-centrism" (Soler Castillo and Pardo Abril 2009, 132), linguistic studies are no

11. In Colombia, this term can refer, depending on the case, to a person (or thing) from "the inland region of Colombia" or to an "elderly person, born in Bogotá or having descended from the city's traditional families, distinguished by a particular way of speaking, dressing habits, and behavior" (ASALE [2010], s.v. "cachaco"). By contrast, the term *corroncho* (often attributed to Costeños), refers to the opposite: "an inhabitant of the northern coast of Colombia as opposed to those from the inland regions." The term can also be "addressed to a rude person or one who does not have good manners" (ibid., s.v. "corroncho").

12. The aforementioned department of Antioquia is part of the region known as Paisa, as are the departments of Caldas, Quindío, Risaralda, the northwest portion of Tolima, and the northern and eastern portions of the Valle del Cauca department (see fig. 1).

13. These oppositions are not limited to topography, climate, or even the racial assignments of the inhabitants of both regions. However, they are, of course, the subject of great productivity. The elements that can be stereotyped seem to be endless. A partial account is provided hereafter.

14. For example, 57.72 percent of the population of the Amazonas department, 81.68 percent of that of Vaupés, and 74.90 percent of that of Guainía identify as Indigenous, compared with just 31 percent of the national population (DANE 2018).

exception in that, to date, they have focused more on the Cachaca variant of Spanish, to the detriment of the Costeña variant (Orozco 2009, 96–97).¹⁵ The dialectal areas of Colombia are customarily distinguished by essentially phonic traits (Flórez 1961; Montes Giraldo 1982; Ruiz Vásquez 2020) and dialectologists as a whole agree on the existence of a Costeña variant (also referred to as Caribbean Colombian), which includes the dialectal variants of the Atlantic coast, itself including the subregion of Santa Marta (Montes Giraldo 1982, 46; and see Blestel [2022] for a history of the various dialectal classifications of Costeño Spanish). Nevertheless, few studies have examined how this variability is perceived, or even discussed, by Caribbean Colombians themselves, with the exception of studies by Salazar Caro (2019) on the beliefs of the inhabitants of Montería about the Spanish spoken in their city and Quinn (2019, 2021) on the linguistic representation of Caribbean people in popular Colombian soap operas. This article therefore assumes a position as part of a larger study of the sociophonetic variability of Spanish in the city of Santa Marta, and its reception by various members of society. With this in mind, we sought to produce a corpus of data that brings together a sample of speakers' phonic productions from men and women, of varying ages and levels of education. The 36 interviews used in this article and published in Blestel (2022) amount to just a fragment—and the starting point—of the body of data that were gathered for this research on production, variation, and sociophonetic reception in Santa Marta, which also requires complementary studies on production and perception, as well as ethnographic observations that are still ongoing at the time of this writing. The 36 people questioned here are distinguished by the fact that they did not claim to belong to any explicit category recognized by the Political Constitution of Colombia of 1991, nor did they claim other national origins, but that they position themselves as mestizo Samarios. Outside this specific corpus, we also questioned other groups who, for their part, identified as being Indigenous, Venezuelan migrants, or descendants of Africans, but, as we said, we are not using this material in this article. In addition to providing a basis for the study of phonic variability, this corpus has allowed us to formulate hypotheses about the *reception* of this phonic variability relative to other varieties.¹⁶ It is for this reason that every interview consisted of obtaining metapragmatic data from

15. This was in spite of the fact that Colombia is one of the most highly studied countries in terms of dialectology (Lipski 2014, 204, quoted in Orozco 2009, 96).

16. By *reception*, we mean a reception that is at least conscious and may consequently be the subject of epi- and metalinguistic comments made by the people questioned.

a number of questions on the Spanish language, the objective of which was to identify which varieties of Spanish are perceived as different and how respondents value different varieties of the language on a national, regional, and local scale (see appendix). The investigation method was built on the protocol proposed by the LIAS (Linguistic Identity and Attitudes in Spanish-Speaking Latin America) group and presented in Chiquito and Quesada Pacheco (2014). We added a few questions to obtain responses on a more local scale, as opposed to all Spanish-speaking countries combined. Our goal was to record respondent's opinions about variants of the Spanish language on the Caribbean coast of Colombia in general, and those variants specific to the city of Santa Marta and its neighborhoods. These 36 interviews resulted in nearly 27 hours of recordings, averaging 43 minutes each. The vast majority of the interviews took place at the University of Magdalena and were conducted by two foreign investigators, both of whom identified and were perceived as White. The first investigator, who holds a doctorate in linguistics, is an Australian national. When the interviews were being conducted, he had been working as a professor at Magdalena University for eight years. The second investigator, the author of this article, also has a doctorate in linguistics and had been in Colombia on a research trip for nearly two months at the time the interviews were conducted. As shown in the presentation of the corpus (Blestel 2022), the identity of the investigators and the location of the interviews could constitute a source of bias. Indeed, it is possible that respondents' answers were colored by what they thought we were expecting to hear and that the people questioned were apprehensive. Despite doing everything we could to forestall false beliefs and to reassure the Samarios questioned as much as possible, these aspects must be considered and pondered when examining the data presented hereafter. We must specify that, while we followed the order in the various sections of the questionnaire, we left the discussions and comments that emerged during this situation unstructured, which sometimes resulted in relatively long interviews (up to 1 hour 20 minutes), which were even more rich and varied.

After graphic transcription and sequential division, the data were analyzed both quantitatively, by processing the answers to each section of the questionnaire in a Microsoft Excel file, and qualitatively, by labeling and identifying what seemed to us to be recurring themes and topics of interest in the Nvivo 12 digital qualitative analysis software. As portended in this citation by Williams, according to whom "a definition of language is always, implicitly or explicitly, a definition of human beings in the world" (1977, 21, quoted in Woolard and Schieffelin 1994, 56), it quickly became apparent that obtaining answers on

language practices independent of commentary about the people who follow these practices would be difficult,¹⁷ to the point of being impossible. And yet, for the purposes of the study, given that we expected the comments on these practices to give us clues about the linguistic elements perceived as different (and therefore mentioned), we applied different labels to the clues outlined below:

- i) Metalinguistic indications, more specifically (supra)segmental, expressed spontaneously. This could apply to the manifestation of segments (“they don’t pronounce *s*’s”; “they swallow *r*’s”) or the perception of suprasegmental differences (height, volume, tempo, etc.);
- ii) Psychosocial indications about the speakers described (laziness, aggressiveness, education, politeness, etc.), whether they were expressed spontaneously or induced by the questions (“That’s how the Cachacos are,” etc.);
- iii) Indications relating to identity (“the Indians,” “the Blacks,” etc.) and/or where people live (Cartagena, Bogotá, etc.).

Furthermore, we also noted the postures of these Samaritans with regards to the three previous points when discursive elements allowed us to do so. A posture of *othering* could, for example, take the form of using the third-person plural (“that’s how they speak”). Conversely, an inclusive *we* was evidence of an *appropriation* (“that’s what we do”). Similarly, *belonging* and *rejection* could be expressed in the form of ethical (good/bad), aesthetic (pretty/ugly), or affective (nice/unpleasant) value scales.

By crossing this set of indications, we intended to update the main axis of differentiation that occur as a result of these semiotic practices being understood to categorize participants, objects, or practices while “simultaneously taken to be icons of (resembling) the abstract relationships presumed in the schema” (Gal and Irvine 2019, 123). We attempt to explore the emergence of this schema hereafter.

Regionalized and Polarized (Supra)Segmental Indications

Above, we explained that Colombians eagerly opposed some of the country’s large regions. The most common instance was the polarization between the inland Cachaco and the coastal areas. In this context, we made an initial request

17. This blend of genres was partially induced by some of the questions in the questionnaire.

in Nvivo for the purpose of crossing the postures expressed by the Samarios—simply in terms of adherence and rejection at first—according to the regions with which these accentual characteristics were associated in the set of answers, that is, without looking at the details of the answers to each of the questions on the form. The objective of this query was to verify whether the regional contrasts inherited from the colonial period had a counterpart in terms of epi- and metalinguistic comments. If so, we wanted to see the nature of these comments.

The postures were chosen among the corpus fragments relative to the (supra) segmental indications specifically (meaning the prosodic and segmental features that can be attributed to the “accent”). These indications therefore include all indications of a prosodic or segmental nature expressed spontaneously by the people questioned. The indications could include tempo (speaking quickly or slowly), pitch (“some speak of an ascending pitch in inland speech”), volume (speaking loudly versus speaking softly), the pronunciation of some consonants or groups of consonants, and so on.¹⁸ The result of this first query is very clear, namely, that comments vary according to region: the regional distribution of the 1,085 (supra)segmental indications described—731 positively (adherence) + 354 negatively (rejection)—shows a clear difference between the Andean inland¹⁹—where the accent is subject to primarily positive judgments (85.2 percent of all opinions expressed)—and the rest of the country (fig. 3).

Clarity, tempo (slow speed), and volume (low) were the spontaneously expressed characteristics most often attributed by Samarios to speech in the inland.²⁰ In terms of segmental pronunciation, the pronunciation of the /s/ (as aspirate [s] rather than the elision characteristic of the coast) also seems to be salient for the Samarios questioned, as well as being perceived as the correct pronunciation. This can be used to interpret transcript 1, in response to the question, “Which are the three regions, areas, or places in Colombia where you feel people speak better?” (question 9; see app.):²¹

18. Morphosyntactic and lexical indications, as well as those related to registers, were also mentioned, but we do not report on them herein.

19. The departments that we labeled as “inland” in Nvivo and Excel are Antioquia, Boyacá, Caldas, Caquetá, Casanare, Cundinamarca, Huila, Meta, Norte de Santander, Quindío, Risaralda, Santander, Tolima, and Bogotá D.C.

20. Tempo (they speak too quickly) and pitch (the melody of some Cachacos is perceived as ascendant and described as “unpleasant”—for example, in investigations 2F1S2, 3F3S2, 3M2S1 in Blestel [2022])—are also found within the indications that are rejected.

21. The five-character code (3M2S1) in the following transcript refers to the way the people questioned were categorized in the investigations (see Blestel 2022).

Transcript 1

Eh . . . Mejor . . . Bueno, depende obviamente qué es, qué es mejor, ¿no? O sea, eh, y, sí, definitivamente hay regiones en las cuales, eh . . . No sé, termin-, terminan las palabras, ¿no? Y pronuncian las eses bien, eh . . . Y, y la cadenc-, la cadencia o la, el ritmo es, es menor, entonces facilita también, supongo yo, para la gente que no, no es de la región, entender, y, eh, bueno y todas esas características, creo que están un poco en Bogotá, ¿no? En el centro del país en general, Bogotá y en, como el altiplano, ¿no? Boyacá, ¿no? (3M2S1)

Um . . . Better . . . Well, that obviously depends on what it is, by what's better, right? I mean, um, yes, clearly there are regions where, um . . . I don't know, the words don't en-, don't end, right? And they pronounce the s's correctly, um . . . And the spee-, the speed or the, the rhythm is, is slower, so, in my opinion, it makes it easier for people who aren't . . . who aren't from the region to understand, and, um, well I believe all these characteristics are found in Bogotá, right? In the center of the country in general, Bogotá and in . . . like on the Andean plateau, right? Boyacá, right?

Here, the question reflects the underlying assumption that there is a “better” way of speaking and that a relevant scale to hierarchize this is “regions, areas, or places.” The answer can actually be interpreted as if the interviewee has difficulties aligning with this assumption, since he stops on the term *mejor* ‘better’

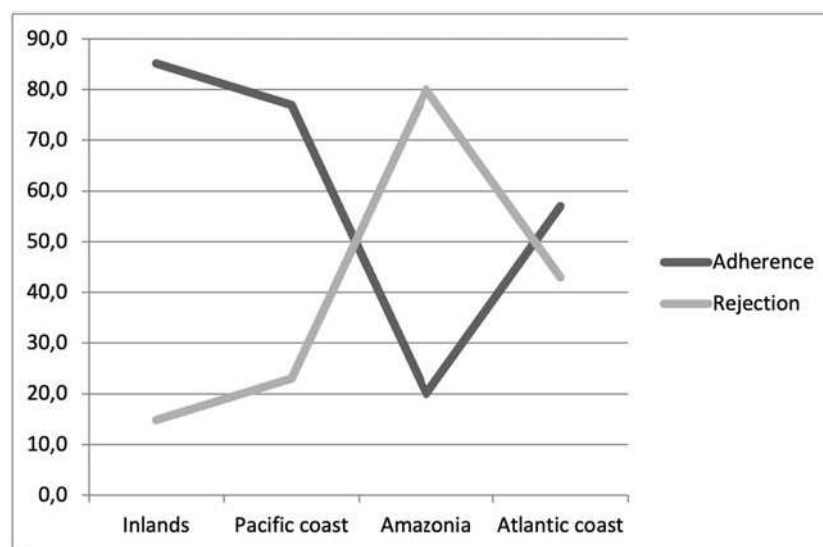


Figure 3. Distribution in percentage of indications of adherence versus rejection of (supra)segments spontaneously attributed to four Colombian regions by 36 Samarios questioned.

and hesitates. One might think that this term, unlike the expression “correctly” in question 20, which we deal with below, is not clear, since what is best suited to the interview is perhaps the local variant in Santa Marta, the one he speaks. However, what is interesting here is that this respondent finally continues with what seems to be the “best” according to academic standards by referring to the notion of “completeness” in the sense that no segments would be muted. This notion and that of the adequacy of inland speech with normative graphemics, owing to the fallacious idea that it represents “authentic Spanish,” were very often expressed, directly or indirectly, in the responses collected: “pronuncian todas las letras” (they pronounce all the letters) versus “se comen las letras” (they swallow the letters).

Conversely, the region of Amazonia acts as a counterpoint in figure 1, in that 80 percent of the characteristics attributed to the speech of locutors in this region were subject to negative commentary. The reasons invoked were vaguer: the “accent” in general but also the exolinguisism of the region’s inhabitants, which was considered to mechanically prevent them from speaking a clear enough version of Spanish to merit respect.

However, these two initial observations do not seem to point to a racial correlation of the same kind as that associated with the vast regions,²² in that, here, the Pacific and Atlantic coasts seem to enjoy more well-balanced distributions in terms of adherence and rejection. At the very most, at this stage, we can assert that the Andean-centrism mentioned above is operating as well, which is not very surprising in terms of phonic norms. Indeed, there is a firm consensus that, even though it may sometimes be perceived as unpleasant or annoying, the Cachaco accent is the norm. This norm is interpreted as being evidenced by segmental pronunciations that comply with current graphemic standards, in combination with low volume and moderate speed. The answers isolated from some of the questions on the form point in the same direction: 57.5 percent of answers to the aforementioned question 9 (“Which are the three regions, areas, or places in Colombia where you feel people speak better?”) were inland regions of the country, as opposed to 38.4 percent for departments on the Atlantic coast, finishing in second place.²³ Similarly, to question 20, which clearly tends this time toward the elicitation of a normative variety by asking who spoke most “correctly,” 58.3 percent answered the inlands, as opposed to 7.5 percent for the Atlantic

22. Or, perhaps, this hierarchization might be to the detriment only of the Indigenous peoples of the Amazon region.

23. Since it was possible to provide several answers, 73 cities or regions were named.

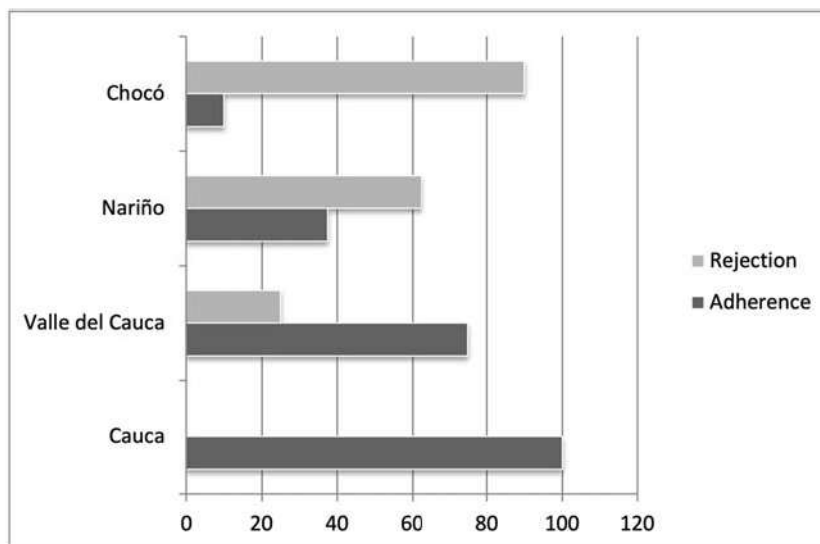


Figure 4. Distribution in percentage of spontaneous indications of adherence versus rejection of (supra)segments attributed to four departments on Colombia's Pacific coast by 36 Samarios questioned.

coast, which also finishes in second place. For question 34 ("Which way of speaking do you associate with high economic resources?"), the results were again 51 percent for the inlands and just 14.3 percent for the coast, which even then was in second place. This last result shows that the Samarios associate the Andean norm with economic power, which is hardly surprising given the socio-economic history that we have exposed above.

However, we suggest examining the data in greater detail. In figure 4, the Pacific coast seems to enjoy, as previously stated, a distribution leaning more toward adherence: 79.9 percent versus 23.1 percent rejection. Nevertheless, if the results are analyzed by department, the data appear in a new light. A very clear trend emerged from these figures: 90 percent of the suprasegmental characteristics attributed to Chocó were subject to negative comments, while the Cauca department presented a diametrically opposed situation. What is it about the speech of Chocoanos that causes it to be so poorly perceived?

The "Beating" Speech of Those of African Descent

The distinguishing characteristics of Chocó that prompt rejection are segmental in nature: the Chocoanos' speech is "tangled" (*enredado*, 1M1S2), they omit segments

to the point of having “atrophied” (*atrofiado*, 2M2S1) the language, which makes it sound “weird” (*raro*, 1F3S2) and difficult to understand. Above all, the majority of comments about Chocó mention the fact that they speak in a “beating” manner (*golpeado*). This expression, which is by far the most frequently used metapragmatic label to describe the speech of the other (it occurred in the answers of 32 out of 36 Samarios questioned), attracts attention not only because of the violent connotations of the verb *golpear* ‘to beat, to hit’ itself but also because of the analogical process on which it is based. Indeed, the expression *hablar golpeado* refers, particularly on the Caribbean coast, to a very specific type of segmental pronunciation: that of consonant gemination in the occlusives, which is a result of the regressive assimilation of the liquid /t/ and /l/ in the syllable coda (e.g., *caldero* ‘cauldron’, pronounced [kad.ˈdero]; *cartón* ‘cardboard’, pronounced [kat.ˈton]). At any rate, this is what was described—in their own words, of course—by the locutors questioned and asked to provide details about what they meant by this expression during the interviews. Such gemination of the occlusives, perceived as “beating,” is associated not only with inhabitants of Chocó but also, to an even greater extent, with the inhabitants of the southeastern portion of the Caribbean coast—primarily in the departments of Bolívar, Córdoba, and Sucre, which some of the locutors questioned associated explicitly with Chocó, because they are also populated by people perceived as having African ancestry.²⁴ This is what can be observed, for example, in transcript 2.²⁵

Transcript 2

[En Cristo Rey], la cultura allí es, es afroamericana. . . . Son de Cartagena, del Chocó, de Quibdó, ¿ya? Entonces, yo pienso que ellos al llegar acá, porque ya uno sabe como habla el de Quibdó, como habla el chocoano, como habla el cartagenero que es un, un golpeado, de pronto, fuerte o suave pero ya yo siento que de pronto al querer mezclar con el de acá . . . [2M2S1]

[In Cristo Rey], the culture over there is, it’s African-American. . . . They’re from Cartagena, from Chocó, from Quibdó, okay? So, I think when they get here, since we know full well how people from Quibdó speak, how the Chocoanos speak, how the Cartageneros speak, it’s a . . . a beaten speech, so, loud or soft, but I think that when they want to combine it with the one from here . . .

Cristo Rey, a neighborhood on the outskirts of Santa Marta, is known for having been home to many people who had often been displaced for economic reasons from departments on the southwest Caribbean coast, particularly the

24. We should even say “perceived as *more* Afrodescendant,” or “*blacker*,” in view of what we discussed above on the topic of the multiple historic origins of the people of Santa Marta.

25. Note that Cartagena is the capital of Bolívar, and Quibdó is the capital of Chocó.

department of Bolívar (whose capital is Cartagena; see fig. 1). This neighborhood is perceived as being Black and “happy,” apparently, if the title of this article from the *El informador* newspaper is to be believed: “CRISTO REY, el barrio de la ‘alegría’” (González Córdoba 2016). The article happens to offer a very instructive snapshot of some of the (apparently) positive stereotypes that are assigned to Afrodescendants (or those associated with them) in the city. This association between the linguistic varieties of three locales, Chocó, Cartagena, and Cristo Rey, that are geographically distant but that the respondent brings together by virtue of the African origins of their settlement sheds new light on the nature of the axis of differentiation that we seek to bring to light. Thus, if we examine which are the spontaneously cited locales when it comes to designating the “incorrect” varieties, these are also the areas that appear among the answers to question 21, which asks Samarios which people they think speak the most “incorrectly.” The three most frequently cited departments (from 54 answers provided in all) are Bolívar (29.6 percent), Córdoba (7.4 percent), and Chocó (5.2 percent).

That this precise type of assimilation—assimilation of implosive consonants happens to be very common in Romance languages as a whole—should be attributed to contact with African languages not spoken by the locutors of interest for several hundred years remains to be proven. Of note here is that, for whatever reason, (i) the Samarios *notice* this assimilation when it affects the rhotics and never mention the other assimilations, even though they are extremely frequent in Santa Marta (when the implosive is an occlusive, for example, the pronunciation of [et.sat.to] for /eksakto/ is a common pronunciation among Samarios themselves, but it doesn’t seem to be noticed and, at any rate, is not mentioned); (ii) this assimilation is disqualified and glossed with a very semantically loaded metaterm (*beaten*); (iii) this assimilation is explicitly attributed, by some locutors, to the African origins of the locutors who employ it.²⁶

Transcript 3

[E]l cartagenero, sí, habla golpeado. . . . Por lo que es descendencia africana y, más que todo, y que tengo entendido que para, en África el, la re-, la raza morena, de piel oscura hablaba así. [2M3S1]	Cartageneros, yes, they have beaten speech. . . . Because they are of African descent and, mostly, as far as I understand that for, in Africa, the . . . the re- . . . the brown-haired race, with dark skin, speaks like that
---	--

Furthermore, this differential perception, as well as the way it is rhematized, may be the manifestation of a perspective unique to Samarios as a whole, to whom

26. Note that in the transcript 3, *moreno/a* ‘brown-haired’ is a euphemism for Black people frequently employed in Colombia (Cunin 2004).

historians and anthropologists attribute an erasure or even an *oversight* of the presence of Black people in the city (Rey Sinning 2002; Bénéï 2011). Perceiving and then commenting and disqualifying these assimilations of rhotics may be an additional (and, of course, unconscious) way of dissociating themselves from their African origins, in a *whitening* strategy also described on the Caribbean coast (Wade 1993; Cunin 2004).

... versus the “Melodic” Speech of the Paisas?

Conversely, while the inlands, particularly Bogotá, appear to be the national standard—which does not obviate the existence of a certain standard and a feeling of local loyalty in some situations, which we cannot discuss in this article—it is surprising to examine, by contrast, the way Samarios treat Paisa speech. The distribution of opinions expressed on (supra)segments attributed to them reaches 91.4 percent adherence, but that is not the only surprising element. Paisa speech is also the variant most often described as “beautiful” (*bonita, hermosa*) on an aesthetic scale, with 45 percent of this type of comment attributed to the Paisa region as compared with just half as much for Santa Marta and the capital. Similarly, responses to question 29 (“If you could change your accent, which is the region whose accent you would choose?”) also showed a preference for the Paisa region, which appeared spontaneously (answers were not restricted to multiple choices) in 33.3 percent of the 36 answers provided, as compared with 16.7 percent for Spain and 5.6 percent for Bogotá. More simply, on question 8, regarding which variant of Colombian Spanish was the most pleasing to them, the Samarios once again named the Paisa region in 21.8 percent of the 78 answers, with Santa Marta coming in second, at just 14.1 percent. As we can see, the questions that, beyond the norm, sought to elicit the aesthetic and affective preferences of the Samarios with regard to the varieties spoken in Colombia lead to a very robust tendency: the Paisa variety is their favorite variety, even before the local one.

(Supra)segmentally, the majority of justifications expressed were more or less the same as those for the inlands in general: Paisas correctly pronounce full words at a moderate speed and volume. In addition, their *cantadito* (tone, or literally “little song”) was often evoked, as well as the region’s characteristic vocal lengthening ([a:], in transcript 4).

Transcript 4

Eh, es que dicen “hola” [’ola:], mmmh . . . (2M3S1)	Er, it’s that they say “hola” [’ola:], mmmh . . .
--	--

However, as opposed to what happens for Indigenous people or those of African descent, nothing was ever mentioned about the Paisa race (White, or perceived as such; see discussion above), which we can deem an unmarked standard, as described by Bucholtz (2011) in the context of her study in the United States.

Phonic Practices Serving an Ideological Edification

That a specific consonantic assimilation (attributed to those of African descent) or a vocalic lengthening (Paisa) elicit such passionate responses is a legitimate source of surprise for the linguist aware of the degree to which the phonic features of languages are varied, changing, and affected by multiple causes and factors. But the way these segments are remarked upon by the individuals interrogated indicates that by becoming audible, perceivable, and even remarkable signs, they are—no doubt unconsciously—invested with a role to play in the implacable mechanics of ideological constructions. There is no doubt that the majority of Colombians who perceive, then comment on, the “beaten speech” of a given person do not necessarily have ill intentions toward people of African descent. And the Samarios were just as often surprised when their preference for the Paisa accent was revealed to them when we shared the results of the investigation. But beyond the individualities, here we have touched on the inertia of value scales and ideological structures passed down from the colonial era. The metapragmatic labels of these structures are the symptoms: these differential perceptions are the result of a “particular mode of hearing and seeing” that is none other than the “effect of a regime of social power, occurring at a particular historical conjuncture, that enables, regulates, and proliferates sensory as well as other domains of experience” (Inoue 2003, 157).

Golpeado ‘beaten’, *atrofiado* ‘atrophied’, *rajado* ‘choppy’, and *triturado* ‘ground up’ are not neutral expressions to describe speech: they bear a violence incurred upon the language that happens to be attributed to Blackness, or to regions perceived as being Black or Indigenous.²⁷ The numbers in figure 1 can therefore be reconsidered in a new light: it is possible that the negative judgments attributed to accents in the Amazon region must be reconsidered in light of racializing ideologies. The same applies to speakers the Nariño region in figure 2, whom the Samarios disqualify as speaking too slowly (even though that is part of what’s valued in Bogotá and Medellín). The region is undoubtedly perceived as having a strong racialized presence. Let us add that they are also mocked as village idiots and stereotyped as such in the corpus.

27. In this case, this concerns a few adjectives, among many others, that we collected in the corpus.

On the other hand, inhabitants of Medellín and Bogotá are described as speaking so *suave* ‘softly’, so *hermoso* ‘beautifully’, so *recatado* ‘demurely’. Furthermore, these differences in treatment are to be considered relative to the psychosocial characteristics attributed to the people who speak these variants: while seriousness, courtesy, and cultivation are readily attributed to the Cachacos, the Atlantic coast wins the prize for “vulgarity,” “lack of education,” and the best sense of humor. We cannot unpack those stereotypes here due to space limitations, but they also feed into the same differential schemas. These schemas are reiterated on the local scale and any exceptions to the rule are quite simply erased and not remarked upon. Hearing, noticing, valuing, and then naming the accent of the other is never neutral. Our aim was to shed light on one of the many mechanisms of co-naturalization of social, regional, and racial disparities that contribute to regenerating the structures of society. The subject matter presented here represents an initial step forward, which must be confirmed by acoustic analyses and perception tests.

Appendix

Questionnaire Built on the Protocol Proposed by the LIAS Group (Linguistic Identity and Attitudes in Spanish-Speaking Latin America) and Presented in Chiquito and Quesada Pacheco (2014)

Inicio. Saludo Y Pregunta

1. ¿Usted es de aquí, de Santa Marta?
 - > Sí (pasar a la pregunta 3).
 - > No (pasar a la pregunta 2).
2. ¿Cuántos años lleva viviendo aquí?
 - > Si el informante lleva viviendo en la capital menos de 20 años seguidos, no se le debe hacer la entrevista.
3. ¿De dónde son sus papás/padres?
4. ¿Ha vivido en otro país u otra región de Colombia?
 - 4.1 ¿En qué/cuál otro país o países ha vivido?
 - 4.2 ¿En qué/cuál otra ciudad/otra región de Colombia ha vivido?
5. ¿Qué/Cuáles países que hablan español/castellano ha visitado?

Primera Parte

6. ¿Cómo llama al idioma (los idiomas) que habla usted?
 - 6.1 ¿Tiene otros nombres su forma de hablar?
7. ¿Qué/Cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia siente que hablan igual a usted? (Mínimo una respuesta es obligatoria).
 - 7.1 ¿Por qué?

8. ¿En qué/cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia le gusta como se habla el español/castellano? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

8.1 ¿Por qué?

9. ¿En qué/cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia considera usted que hablan “mejor”? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

9.1 ¿Por qué?

10. ¿Qué/Cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia siente que hablan diferente a usted? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

10.1 ¿Por qué?

11. ¿En qué/cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia no le gusta como se habla el español/castellano? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

11.1 ¿Por qué?

12. ¿En qué/cuáles tres regiones/zonas/lugares de Colombia considera usted que hablan “peor”? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

12.1 ¿Por qué?

Ahora, vamos a hablar de la gente con la que suele hablar dentro de la ciudad de Santa Marta.

13. Dentro de Santa Marta, ¿quiénes/qué personas siente que hablan igual a usted? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

13.1 ¿Por qué?

14. ¿Qué personas le gusta como habla el español/castellano en Santa Marta? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

14.1 ¿Por qué?

15. ¿Qué personas de Santa Marta considera usted que hablan “mejor”? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

15.1 ¿Por qué?

16. ¿Qué personas de Santa Marta siente que hablan diferente a usted? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

16.1 ¿Por qué?

17. ¿Qué personas de Santa Marta no le gusta como habla el español/castellano? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

17.1 ¿Por qué?

18. ¿Qué personas de Santa Marta considera usted que hablan “peor”? (Mínimo una respuesta es obligatoria).

18.1 ¿Por qué?

Segunda Parte

19. ¿Qué entiende usted por hablar “correctamente”? (pedir ejemplos si no los da).

19.1 ¿Por qué?

20. Diga/Mencione un lugar/una zona/una región en que se hable español/castellano, en donde, para usted (o desde su punto de vista) más “correctamente”.

20.1 ¿Por qué?

21. Diga/mencione un lugar/una zona/una región donde se hable español/castellano, en donde, para usted (o desde su punto de vista) se hable “incorrectamente”.

21.1 ¿Por qué?

22. ¿En el español/castellano de qué zona le gustaría que se dieran las noticias de la radio?

22.1 ¿Por qué?

23. ¿En el español/castellano de qué zona le gustaría que se dieran las noticias de la televisión?

23.1 ¿Por qué?

24. ¿En el español/castellano de qué zona le gustaría que le dieran información por teléfono?

24.1 ¿Por qué?

25. ¿En el español/castellano de qué zona le gustaría que se doblaran las películas?

25.1 ¿Por qué?

26. ¿Qué opina usted de los anuncios/los comerciales/la publicidad de la televisión hechos por personas que hablan español/castellano de otra región o de otro país?

27. ¿Sería bueno que todos habláramos el mismo español/castellano (en las demás regiones de Colombia y en los otros países donde se habla)? [] Sí. [] No. [] No responde.

27.1 ¿Por qué?

28. Si todos tuviéramos que hablar el mismo español/castellano, ¿el de qué país le gustaría que fuera o piensa que debería ser? Y si fuera de Colombia, ¿de qué región o ciudad?

28.1 ¿Por qué?

29. Si tuviera que cambiar de acento del español/castellano, ¿el de qué zona preferiría?

29.1 ¿Por qué?

30. ¿Qué importancia tiene para usted hablar “correctamente”?

Muy importante. Importante.

Poco importante. Sin importancia.

30.1 ¿Por qué?

31. ¿Qué importancia tiene para usted que lo entiendan, aunque sienta o crea que habla con errores?

Muy importante. Importante.

Poco importante. Sin importancia.

32. Diga, en orden de preferencia, tres zonas/regiones o países donde a usted le gusta como se habla español/castellano:

33. ¿Le gustaría que su hijo o hija aprendiera con un/a maestro/a / profesor/a originario/a de otra región o de otro país que hablan español/castellano?

Sí. No.

33.1 ¿Por qué?

Tercera Parte

Sección A

34. ¿El modo de hablar de qué zona/ qué gente asocia usted a lo siguiente?

34.1 Cariño:

34.2 Enfado/enojo:

34.3 Tecnología:

34.4 Elegancia:

34.5 Vulgaridad:

34.6 Sentido del humor:

34.7 Bajos recursos económicos:

34.8 Altos recursos económicos:

34.9 Confianza en el trato:

34.10 Respeto:

34.11 Autoridad:

34.12 Otra/s característica/s que se asocie/n a alguna zona / a grupos de gente . . . :

Sección B (control)

35. Diga/mencione tres zonas donde hablan el español/castellano igual o parecido a como usted lo habla.

36. Diga/mencione tres grupos de gente que hablan el español/castellano igual o parecido a como usted lo habla (aquí en Santa Marta).

37. Diga/mencione tres zonas donde hablan el español/castellano diferente a como usted lo habla.
38. Diga/mencione tres grupos de gente que hablan el español/castellano diferente a como usted lo habla (aquí en Santa Marta) . . .
39. En este mapa, ¿podría señalar con un círculo hasta dónde según usted se habla con el acento “samario”?



Sección C

40. Le voy a mencionar en orden alfabético una lista de zonas para las cuales me va indicar si está: muy de acuerdo, de acuerdo, en desacuerdo y muy en desacuerdo o indiferente con la siguiente frase: “Me agrada la manera de hablar en (mencionar el nombre del país)”:

Zona	Muy de acuerdo	De acuerdo	En desacuerdo	Muy en desacuerdo	No la conoce	No responde
Barranquilla						
Bogotá						
Cali						
Cartagena						
España						
Guajira						

References

- Agha, Asif. 2003. "The Social Life of Cultural Value." *Language & Communication* 23 (3–4): 231–73.
- ASALE (Asociación de Academias de la Lengua Española). 2010. *Diccionario de americanismos*. Madrid: Santillana.
- Bénéï, Véronique. 2011. "Olvido y memoria en Santa Marta, Colombia: El punto ciego de la esclavitud." *CLIO América, Revista Interdisciplinaria en Ciencias Sociales para Estudios de Latinoamérica y el Caribe* 5 (9): 112–35.
- Blestel, Élodie. 2022. *El habla de Santa Marta: Materiales para un estudio sociolingüístico*. Santa Marta: Editorial Unimagdalena.
- Bonet, Jaime, and Adolfo Meisel Roca. 2007. "El legado colonial y el desarrollo regional en Colombia." *Revista de Historia Económica/Journal of Iberian and Latin American Economic History* 25 (3): 367–94.
- Bottineau, Didier. 2012. "Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu?" In "Formes sémantiques, langages et interprétations: Hommage à Pierre Cadiot," edited by Florence Lautel-Ribstein. Special issue of *La tribune internationale des langues vivantes* 54:73–82.
- Bucholtz, Mary. 2011. *White Kids: Language, Race and Styles of Youth Identity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Candea, Maria. 2021. "Accent." *Langage et société* 174 (3): 19–22.
- Cepeda Emiliani, Laura, and Adolfo Meisel Roca. 2014. "¿Habrà una segunda oportunidad sobre la tierra? Instituciones coloniales y disparidades económicas regionales en Colombia." *Revista de Economía Institucional* 16 (31): 287–310.
- Chiquito, Ana Beatriz, and Miguel Ángel Quesada Pacheco. 2014. *Actitudes lingüísticas de los hispanohablantes hacia el idioma español y sus variantes*. Bergen Language and Linguistic Studies (BeLLS) 5. Bergen: University of Bergen.
- Cunin, Elisabeth. 2000. "Relations interethniques et processus d'identification à Carthagène (Colombie)." *Cahiers des Amériques latines*, no. 33 (January): 126–51. <https://doi.org/10.4000/cal.6452>.
- . 2004. *Métissage et multiculturalisme en Colombie (Carthagène). Le "noir" entre apparences et appartenances*. Paris: L'Harmattan. <http://www.harmatheque.com/ebook/2747563081>.
- DANE (Departamento Administrativo Nacional de Estadística). 2018. "Resultados Censo Nacional de Población y Vivienda 2018 – Santa Marta, Magdalena." Bogotá. <https://www.dane.gov.co/files/censo2018/informacion-tecnica/presentaciones-territorio/191004-CNPV-presentacion-Magdalena.pdf>.
- Derwing, Tracey M., and Murray J. Munro. 2009. "Putting Accent in Its Place: Rethinking Obstacles to Communication." *Language Teaching* 42 (4): 476–90.
- Estupiñán, Juan Pablo. 2021. "Negro ou Afrocolombiano? Disputas pelas classificações raciais/Étnicas nos censos colombianos." *Mediações – Revista de Ciências Sociais* 26 (2): 272–91.
- Fisch, Max H. 1986. "Peirce's General Theory of Signs." In *Peirce, Semeiotic, and Pragmatism: Essays by Max H. Fisch*, edited by Kenneth Laine Ketner and Christian J. W. Kloesel, 321–55. Bloomington: Indiana University Press.

- Flórez, Luis. 1961. "El atlas lingüístico-etnográfico de Colombia (ALEC): Nota informativa." *Thesaurus, Boletín del Instituto Caro y Cuervo* 16 (1): 77–125.
- Friedemann, Nina S. de. 1974. "Minería del oro y descendencia: Güelmambí, Nariño." *Revista Colombiana de Antropología* 16 (January): 10–52.
- Gal, Susan. 2021. "How Culture and Society Are Communicatively Constituted: A Reflection on 40 Years of Linguistic Anthropology." *Langage et société* 172 (1): 125–48.
- Gal, Susan, and Judith T. Irvine. 2019. *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*. Cambridge: Cambridge University Press.
- García Jimeno, Camilo. 2005. "Colonial Institutions and Long-Run Economic Performance in Colombia: Is There Evidence of Persistence?" *Documento CEDE* 59.
- González Córdoba, Julio César. 2016. "CRISTO REY, el barrio de la 'alegría.'" *El Informador*, July 29. <https://www.elinformador.com.co/index.php/general/164-informe-especial/130817-cristo-rey-el-barrio-de-la-alegría>.
- Harris, Marvin. 1974. *Patterns of Race in the Americas*. New York: Norton Library.
- IGAC (Instituto geográfico Agustín Codazzi). 1999. *Atlas de Colombia*. Bogotá: Instituto geográfico Agustín Codazzi.
- . 2012. *Atlas de Colombia*. Bogotá: Instituto geográfico Agustín Codazzi.
- Igrijo Gamero, Katya Inés. 2008. "El legado de los inmigrantes árabes y judíos al desarrollo económico de la Costa Caribe colombiana y a la conformación de su empresariado entre 1850–2000." *CLIO América: Revista Interdisciplinaria en Ciencias Sociales para Estudios de Latinoamérica y el Caribe* 2 (4): 300–328.
- Inoue, Miyako. 2003. "The Listening Subject of Japanese Modernity and His Auditory Double: Citing, Sighting, and Siting the Modern Japanese Woman." *Cultural Anthropology* 18 (2): 156–93.
- Jaramillo Uribe, Jaime. 1989. *Ensayos sobre la historia social de Colombia*. Vol. 2, *Temas americanos y otros ensayos*. Bogotá: Tercer Mundo.
- Larrivé, Pierre. 2009. *Les Français, les Québécois et la langue de l'autre*. Paris: L'Harmattan.
- Lippi-Green, Rosina. 2012. *English with an Accent: Language, Ideology and Discrimination in the United States*. 2nd ed. London: Routledge.
- Lipski, John M. 2014. *El español de América*. 8th ed. Lingüística. Madrid: Cátedra.
- Maturana, Humberto R. 1978. "Biology of Language: The Epistemology of Reality." In *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, edited by George A. Miller and Elizabeth Lenneberg, 27–63. New York: Academic Press. <http://www.enolagaia.com/M78BoL.html>.
- Montes Giraldo, José Joaquín. 1982. "El español de Colombia: Propuesta de clasificación dialectal." *Thesaurus, Boletín del Instituto Caro y Cuervo* 37 (1): 23–92.
- Orozco, Rafael. 2009. "El castellano del Caribe colombiano a comienzos del siglo XXI." *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana* 7 (2): 95–113.
- Parmentier, Richard J. 1994. *Signs in Society: Studies in Semiotic Anthropology*. Bloomington: Indiana University Press.
- Quinn, Padraic M. 2019. "¡Nosotros no hablamos así! 'We Don't Talk like That!' Perceptions of Misrepresentation and the Imposition of a Linguistic Imaginary in Popular Colombian Telenovelas." Doctoral diss., University of New England.

- . 2021. "Indexing Costeñol: Metapragmatic Discourse on Colombian Costeño Spanish in Popular Telenovelas." *Sociolinguistic Studies* 15 (2–4): 201–21.
- Restrepo, Eduardo. 2011. "Etnización y multiculturalismo en el bajo Atrato." *Revista Colombiana de Antropología* 47 (2): 37–68.
- . 2013. *Etnización de la negritud: La invención de las "comunidades negras" como grupo étnico en Colombia*. Genealogías de la negritud. Popayán: Editorial Universidad del Cauca.
- Rey Sinning, Edgar. 2002. "Presencia de los negros en Santa Marta." *Revista Palabra: palabra que obra*, no. 3 (August): 84–93.
- Robin, Richard S. 1967. *Annotated Catalogue of the Papers of Charles S. Peirce*. Amherst: University of Massachusetts Press.
- Rosa, Jonathan. 2019. *Looking like a Language, Sounding like a Race: Raciolinguistic Ideologies and the Learning of Latinidad*. Oxford Studies in the Anthropology of Language. New York: Oxford University Press.
- Rosa, Jonathan, and Nelson Flores. 2017. "Unsettling Race and Language: Toward a Raciolinguistic Perspective." *Language in Society* 46 (5): 621–47.
- Ruiz Vásquez, Néstor Fabián. 2020. "El español de Colombia: Nueva propuesta de división dialectal." *Lenguaje* 48 (2): 160–95.
- Salazar Caro, Aura Rosa. 2019. "Solamente porque uno habla 'goppiao' lo tratan de corroncho: Creencias de los monterianos acerca del español hablado en Montería." *Lingüística y Literatura* 40 (76): 87–106.
- Soler Castillo, Sandra, and Neyla Graciela Pardo Abril. 2009. "Discourse and Racism in Colombia: Five Centuries of Invisibility and Exclusion." In *Racism and Discourse in Latin America*, edited by Teun A. Van Dijk, 131–70. Lanham, MD: Lexington Books.
- Viloria de la Hoz, Joaquín. 2003. *Lorica, una colonia árabe a orillas del río Sinú*. Cuadernos de Historia económica y empresarial 10. Cartagena: Banco de la República.
- . 2008. "Santa Marta: Ciudad tairona, colonial y republicana." *Banrepcultural – Red cultural del Banco de la República* (blog). <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-223/santa-marta-ciudad-tairona-colonial-y-republicana>.
- . 2015. "La Independencia en la provincia de Santa Marta: Implicaciones económicas y políticas durante un periodo turbulento." *Revista del Banco de la República* 23 (1050): 17–67.
- Wade, Peter. 1993. *Blackness and Race Mixture: The Dynamics of Racial Identity in Colombia*. Johns Hopkins Studies in Atlantic History and Culture. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- . 2020. "Espacio, región y racialización en Colombia." *Revista de Geografía Norte Grande*, no. 76:31–49.
- Williams, Raymond. 1977. *Marxism and Literature*. Oxford: Oxford University Press.
- Woolard, Kathryn A., and Bambi B. Schieffelin. 1994. "Language Ideology." *Annual Review of Anthropology* 23 (1): 55–82.

Table des matières

Sommaire	3
Présentation	4
1. Le « signifiant sur la paille » : questionner les outils	5
1.1 Blestel É. & Fortineau-Brémond C., « Présentation. La linguistique du signifiant : fondements et prolongements », <i>Cahiers de Praxématique</i> 64, 2015. [En ligne].	6
1.2 Blestel É. & Fortineau-Brémond C., « Submorphémie et chronoanalyse : le langage en action », in Blestel É. & Fortineau-Brémond C. (dir.), <i>Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique</i> , Limoges : Lambert-Lucas, 2018, p. 9-25.	18
1.3 Blestel É., Fortineau-Brémond C. & Poirier M., « Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question », <i>Signifiances (Signifying)</i> 2(1), 2019, p. I-X.	35
2. Le signifiant comme pratique émergente : « contacts de langues » et réanalyses	46
2.1 Blestel É., « El pluscuamperfecto de indicativo en contacto con tres lenguas amerindias », in Soto G. & Hasler F. (éd.), « Lenguaje, cognición y cultura. Nuevas perspectivas sobre el contacto lingüístico », <i>Lenguas Modernas</i> 38 [Número monographique], université du Chili, Faculté des Lettres et Humanités, 2011, p. 62-83.	47
2.2 Blestel É., « Contacto lingüístico y transcategorización. El uso adverbial de ‘había sido’ en castellano paraguayó », <i>Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)</i> , 13 (26), 2015, p. 171-186.	68
2.3 Blestel É. & Fontanier R., « ‘Robó taxi de una parada y chocó por una columna’. Una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición <i>por</i> en Paraguay », in Palacios Alcaine A. (coord.), <i>Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto</i> , Madrid, Iberoamericana, 2017, p. 185-204.	86
2.4 Blestel É., « <i>Ko, ningo, luego</i> : an enactive approach to the emergence of an epistemic subsystem in <i>jopara</i> », <i>Signifiances (Signifying)</i> 1 (3), 2017, p. 25-40.	107
2.5 « El focalizador aspectual guaraní <i>hína</i> en español paraguayó (<i>jopara</i>) : significado, sintaxis y pragmática », in Belloro V. A. (éd.), <i>Estudios de Interfaz Sintaxis-Pragmática : Estudios teóricos, descriptivos y experimentales</i> , Berlin, Boston : De Gruyter, 2019, p. 201-228.	124
2.6 Uth, M., Blestel, É., & Sánchez Moreano, S. (accepté : 2024). « Labialización de las nasales finales : estudio comparativo en tres regiones de español americano », <i>Forma y Función</i> , 37(1). https://doi.org/10.15446/fyf.v37n1.104644	152

3. Le signifiant comme pratique processuelle : entre discrétisation et traduction _____ 174

3.1 Blestel É., « Chronosyntaxe comparée des prédicats verbaux en guarani et en espagnol : Pour une autre approche des ‘conjuguaisons’ », in Blestel É. & Fortineau-Brémond C. (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges : Lambert-Lucas, 2018, p. 223-249. _____ 175

3.2 Blestel É., « Circulación de los saberes metalingüísticos en las misiones jesuíticas del Paraguay : El tratamiento de los marcadores epistémicos y evidenciales en dos gramáticas misioneras (s. XVII-XVIII) », *Reflexos 5, Savoirs en circulation dans l'espace atlantique entre les XVI^e et XIX^e siècles*, 2020. [En ligne]. _____ 203

3.3 Blestel É. & Fouelefak S., « Crear un buscador léxico polígrafo para un corpus multilingüe en lenguas amerindias : el caso la base de datos LANGAS », in Zajícová L. (éd.), *Lenguas indígenas de América Latina : contextos, contactos, conflictos*. Madrid/Francfort : Iberoamericana/Vuervert (*Lengua y Sociedad en el Mundo Hispánico* 51), 2022, p. 217-230. _____ 229

3.4 Blestel É., « La submorphémie à l'épreuve de la traduction poétique. Quelques réflexions autour de Kirĩĩ ñe'ẽ joapy de Susy Delgado » in Bravo F. (dir.), *Approches submorphémiques de l'espagnol. Pour une poétique du signifiant*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2022, p. 115-134. _ 244

3.5 Blestel É. & Bottineau D., « Cognématique et chronosyntaxe : problèmes et méthodes en guarani », in Bottineau D., Macchi Y. et Poirier M. (éds), *ChronosyntaxeS. Approches processives et dynamiques de la construction du sens*. À paraître. _____ 265

4. Le signifiant comme pratique sociale et champ d'interactivité : prismes croisés _____ 294

4.1 Blestel É., « Hedy Penner. 2015. *Guarani aquí. Jopara allá : Reflexiones sobre la (socio)lingüística paraguaya* », *Lingüística* 31/2, 2015, p. 145-152. _____ 295

4.2 Sánchez Moreano S. & Blestel É., « Español en contacto con lenguas amerindias : nuevas perspectivas », in Sánchez Moreano S. & Blestel É. (éds), *Prácticas de lenguaje heterogéneas : Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, Berlin : Language Science Press (Contact and Multilingualism), 2021, p. 1-23. _____ 304

4.3 Blestel É., « Entramados lingüísticos e ideológicos a prueba de las prácticas : Español y guaraní en Paraguay » in Sánchez Moreano S. & Blestel É. (éds), *Prácticas de lenguaje heterogéneas : Nuevas perspectivas para el estudio del español en contacto con lenguas amerindias*, Berlin : Language Science Press (Contact and Multilingualism 4), 2021, p. 69-86. _____ 328

4.4 Blestel É., « ¿Por qué el concepto de “repertorio” es tan útil en el análisis de las situaciones plurilingües? », *Blog del español en contacto, Universidad Autónoma de Madrid (UAM)*, 2022, <<https://espanolcontacto.fe.uam.es/wordpress/index.php/2022/02/07/por-que-el-concepto-de->

repertorio-es-tan-util-en-el-analisis-de-situaciones-plurilingues-nueva-entrada-de-blog-escrita-por-elodie-blestel/> _____ 347

4.5 Blestel É., « Discriminating an Accent, Enacting a Race (and Vice Versa) : Perception and Representation of Phonic Variability on the Caribbean Coast of Colombia » *Signs and Society*, University of Chicago Press, 2022, 10 (3), p. 334-361. _____ 355

Table des matières _____ **384**